JEAN BOCCACE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IMPRIMERIE DE J. BELIN-LEPRIEUR FILS, RUE DE LA MONNAIE, 11.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

JEAN BOCCACE.

LE DÉCAMÉRON

OU

LES DIX JOURNÉES GALANTES

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR SABATIER DE CASTRES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE CRITIQUE

PAR P. CHRISTIAN.

PARIS

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ.

1842

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

BOCCACE.

L'Italien souvent brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.

(VARIANTE D'UN CRITIQUE.)

Giovanni Boccaccio, vulgairement appelé parmi nous Jean Boccace, naquit au commencement du XIVe siècle, à Certaldo, bourg de Toscane peu éloigné de Florence. La famille de Bocace était peu fortunée, bien que ses aïeux eussent longtemps occupé les premiers emplois de la république. Il prit quelque teinture des belles-lettres sous la direction de Jean de Strada, célèbre grammairien de ce temps-là. Son père qui le destinait au commerce, l'envoya plus tard à Paris, pour tenir les livres d'un négociant. Mais Boccace négligeait les écritures pour les lettres, et force fut à son patron de se défaire d'un commis beaucoup trop distrait pour veiller aux intérêts de sa boutique. De retour dans sa patrie, après six ans d'absence, il mena de front l'étude du droit canonique et la lecture des poëtes et des historiens du grand siècle de Rome. Son père étant mort, sur ces entrefaites, Jean Boccace lâcha la bride à tous ses instincts poétiques. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut d'aller voir Pétrarque à Venise; l'amitié la plus étroite devint le fruit de cette démarche. Nul n'a plus loué Pétrarque que Boccace, et personne n'a plus estimé Boccace que l'éternel amant de la belle Laure. Du reste, la vie de notre auteur est peu fertile en événements. On sait qu'il voyagea longtemps et qu'il parcourut les principales villes d'Italie.

A l'époque du second séjour qu'il fit à Naples, Robert, roi de Sicile, lui fit l'accueil le plus distingué. Le Tassoni, Sansorino et d'autres auteurs racontent ses amours avec une fille naturelle de ce prince. Un grand historien, Antonio Ciccatelli, dans son *Histoire des Papes*, assure qu'il brûla de la passion la plus exaltée pour la belle reine Jeanne, et que c'est d'elle qu'il a voulu parler dans son *Décaméron*, sous le nom de *Fiammetta* ou Flamette. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il aima éperdûment les femmes, et que l'habit ecclésiastique et la tonsure, qu'il avait pris à l'âge de vingt-quatre ans, ne purent l'empêcher de se livrer publiquement à la galanterie. La vie de plaisirs ne cessa pour lui qu'à l'âge de cinquante-cinq ans. Il acheva ses jours dans la retraite, et mourut pauvre, à Certaldo, en 1375.

Boccace avait une physionomie agréable quoique peu régulière; le visage rond, le nez épaté, les lèvres grosses, mais vermeilles, et une fossette au menton qui donnait beaucoup de grâce à son sourire. Sa taille était haute, mais un peu épaisse; toute sa personne annonçait un joyeux vivant et un rude athlète aux travaux de Cythère. Tel est le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

portrait que nous a laissé de lui Filippo Villani, son contemporain. Quant à son caractère, il était doux et affable : Boccace faisait plus rire qu'il ne riait lui-même. Tels ont été parmi nous Rabelais et la Fontaine, ses imitateurs. Son savoir était immense pour son siècle, où l'on ne jouissait pas encore des richesses littéraires que l'imprimerie a si rapidement propagées. C'est à lui qu'on doit la conservation d'un grand nombre d'auteurs grecs anciens.

Outre le DÉCAMÉRON, il a laissé plusieurs autres ouvrages qui, pour être moins connus, n'en sont pas moins estimables. La plupart sont écrits en latin et d'un style digne du siècle d'Auguste. Tel est celui qui a pour titre *de la Généalogie des Dieux*, suivi d'un traité des montagnes, des mers, des fleuves, etc., ouvrage infiniment utile pour l'intelligence des poëtes grecs et latins. Il fut imprimé à Bâle en 1532, avec des notes de Jacques Mieyllus. Il composa plusieurs poëmes dans la langue toscane, qui annoncent une imagination aussi féconde que brillante. Les plus répandus sont le *Ninfane Fiesolano*, où il chante les amours et les aventures d'Affrico et de Mensola, personnages de son invention ; et *la Théséide*, ou les actions de Thésée, en stances de huit vers ; manière de versifier qu'il a le premier employée dans la poésie héroïque, et qui a eu beaucoup d'imitateurs parmi les poëtes italiens. Le plus connu de ses ouvrages en prose, après le DÉCAMÉRON, est celui qui a pour titre : *il Labyrinto d'Amore*, ou *l'Amorosa Visione*. Il avait composé beaucoup d'autres poëmes que ceux dont nous avons parlé ; mais il les jeta au feu dès qu'il eut lu les poésies de Pétrarque. Il est vrai que ses vers sont faibles d'expression et d'images ; mais combien de poëtes plus médiocres sont incapables d'un pareil sacrifice? La faiblesse de la versification de Boccace n'a point empêché qu'on ne l'ait mis au nombre des trois premiers poëtes de son siècle ; mais on s'accorda à ne lui donner que le dernier rang dans ce triumvirat poétique, dont le Dante occupait le premier et Pétrarque le second.

C'est surtout par le DÉCAMÉRON que Boccace s'est immortalisé. Cet ouvrage est traduit dans toutes les langues vivantes, et l'on en compte cinq ou six cents éditions. Quatre siècles ne lui ont rien fait perdre de sa réputation, et il tient une des premières places parmi les auteurs classiques d'Italie, tant le style en est pur, élégant et naturel. Peu de productions littéraires supposent une aussi grande fécondité d'imagination. C'est une source où les poëtes et les romanciers de toutes les nations ont puisé les sujets les plus piquants de leurs ouvrages.

Au reste, quoique Boccace se fût permis dans sa jeunesse quelques traits impies qui pourraient faire douter de sa religion, il est très certain qu'il passa les dernières années de sa vie de manière à persuader qu'il était sincèrement pénétré de la vérité du christianisme. Il poussa même jusqu'à l'excès la mortification et les jeûnes, et se recommanda par son testament aux prières de l'Église. « On voit, par ce testament, » dit Montaigne (qui le trouva dans un paquet de livres qu'il avait achetés à Florence), « à quelle étonnante pauvreté, à quelle misère était réduit ce grand homme. Il ne laisse à ses parentes et à ses sœurs que des draps et quelques pièces de son lit ; ses livres à un certain religieux, à condition de les communiquer à quiconque dont il sera requis ; il met en compte jusqu'aux ustensiles et aux meubles les plus vils ; enfin il ordonne des messes et sa sépulture. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Boccace fut enterré à Certaldo, dans la chapelle de Saint-Jacques, appelée autrement *la Canonica;* et l'on mit sur son tombeau cette épitaphe, qu'il avait lui-même composée dans sa dernière maladie :

> Hac sub mole jacent cineres, ac ossa Joannis,
> Mens sedet ante Deum, meritis ornata laborum.
> Mortalis vitæ genitor Boccaccius illi
> Patria Certaldum, studium fuit alma poesis.

Nous possédons trois traductions françaises du *Décaméron;* l'une, très fidèle mais en style si barbare qu'elle serait aujourd'hui parfaitement oubliée si, en 1757, on n'en eût donné une nouvelle édition enrichie de tout le luxe de la gravure, ce qui la fait rechercher des bibliophiles; l'autre, mieux écrite, mais si tronquée qu'on n'y a pas même respecté le plan de l'ouvrage italien. La première parut sous le règne de François Ier, et quand on en compare le style avec celui d'Amyot, on a de la peine à se persuader qu'elle ne soit pas plus ancienne, tant le langage en diffère, tant il est peu intelligible. L'auteur, Antoine Le Maçon, était du Dauphiné, où la langue française avait fait peu de progrès. Il l'entreprit pour plaire à Marguerite de Valois, reine de Navarre, qui aimait beaucoup les contes et les romans, et qui, pour le récompenser de ce travail, se l'attacha en qualité de secrétaire intime. — On ignore le nom du second traducteur. On sait seulement que sa traduction parut pour la première fois à Amsterdam en 1697, accompagnée de mauvaises figures dont Romain de Hooge avait, dit-on, composé les dessins. L'auteur avoue dans la préface qu'il ne s'est point assujetti à l'original, qu'il n'a pris que la substance des nouvelles, et qu'en vue d'être court, il a même changé le plan général de l'ouvrage et supprimé la distinction des journées, pour n'être pas obligé de nommer les interlocuteurs. Il a fait pis encore; il s'est avisé d'accommoder aux mœurs françaises de son temps les personnages qui figurent dans les contes italiens.

La traduction de Sabatier de Castres que nous offrons aujourd'hui a le double avantage de restituer Boccace avec toute la vérité des conceptions du *Décaméron*, et d'être écrite dans une langue sinon cultivée et polie, du moins intelligible pour la masse des lecteurs.

Les contes du *Décaméron* doivent-ils subir un examen critique? Je ne le crois pas. Ce n'est point, à coup sûr, un livre moral, quoique la morale en sorte à chaque page par déduction. Mais quelque idée qu'on y attache, il faut convenir que le *Décaméron* est moins dangereux qu'une foule de romans du jour qu'on voit entre les mains de tout le monde, et où les passions, graduées avec un art pernicieux, font d'autant plus d'impression qu'elles sont mieux voilées. Dans Boccace, le vice n'a rien de séduisant, et les scènes, filées crûment, font rire à tout moment sans faire jamais rêver. Pourquoi, je vous prie, ne pas laisser voir le vice d'un peu près, afin d'en mieux inspirer l'horreur? Les Spartiates n'avaient-ils pas raison de montrer à leurs enfants une fois toutes les années un esclave ivre, pour leur inspirer par ce spectacle plus d'aversion pour les honteux excès de la débauche?

Si vous condamnez Boccace, que ferez-vous du bonhomme la Fontaine, ô hypocrites de la vertu?... Ecoutez un peu ce qu'il disait à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

propos de ses *Contes* qui vivront, le diable aidant, plus longtemps que les tartufes :

« Qui voudrait réduire Boccace à la même pudeur que Virgile, ne ferait assurément rien qui vaille, et pécherait contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au lieu, au temps et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne pèche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gaieté de ces contes, elle passe légèrement : je craindrais plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on aurait raison si je parlais sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire : enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants : et puis, ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci, c'est seulement la manière de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi bien serait-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujet de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seraient ôtés, elle en aurait bientôt trouvé d'autres. »

La meilleur analyse possible des dix Journées du *Décaméron*, est celle qu'en donne le vieux livre d'Antoine Le Maçon. La voici, sans déranger un mot du style d'alors, ni une seule lettre de sa bizarre orthographe.

En la première journée du Décaméron (après démonstration faite par l'autheur, pour quelle occasion il advint que les personnes dont on entendra cy-aprés parler se deussent assembler pour conter des Nouvelles) on devise, sous le gouvernement de madame Pampinée, de ce qui vient à gré à chacun.

En la Nouvelle Ire est contenu combien est difficile de distinguer la bonté d'avec l'hipocrisie, et comment, sous ombre de saincteté, la malice d'un homme en peut tromper plusieurs. — Messire Chappelet du Prat trompa par une sienne fausse confession un saint homme religieux, et puis mourut ; et ayant esté durant sa vie un tres-méchant homme, à sa mort fut réputé pour saint et appelé saint Chappelet.

En la IIe Nouvelle se contient la libéralité et bonté de Dieu vers la foi chréstienne. — Abraham, juif admonesté par un sien ami nommé Jeannot de Chevigny, s'en alla de Paris à Rome, et voyant la méchanceté des gens d'église, s'en retourna à Paris, là où néanmoins il se fit chrestien.

Par la IIIe Nouvelle, l'autheur, approuvant la foi chrestienne, montre combien une soudaine et ingénieuse réponse est profitable quand l'on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se trouve en quelque danger évident. — Melchisedech, juif, en racontant une Nouvelle de trois anneaux au grand souldan nommé Saladin, évita le grand danger qui luy estait apprestè par lui.

En la IVe Nouvelle, ceux qui veulent reprendre les erreurs d'autrui qui sont en eux-mêmes, sont repris par l'autheur. — Un moine fait un péché digne de très grande punition, se délivre de la peine qu'il avait méritée en reprochant honnestement à son abbé la mesme coulpe.

La Ve Nouvelle prouve que les sages et vertueuses dames ont en plus grande recommandation leur chasteté que les tresors et les hautesses des princes, et qu'un prudent seigneur ne doit user de force. — La marquise de Montferrat, avec un banquet de gelines et certaines gracieuses paroles, reprima le fol amour du roi de France.

En la VIe Nouvelle, l'autheur réprouve la couverte malignité d'aucuns religieux. — Un bon preudhomme reprend honnestement avec un bon mot la méchante hypocrisie des gens de religion.

En la VIIe Nouvelle, l'autheur montre qu'il est mal seant à un prince d'estre avaricieux et qu'il doit estre liberal vers chacun. — Bergamin, avec une Nouvelle d'un sçavant homme nommé Primasse et d'un abbé de Cluny, reprit honnestement une nouvelle maniere d'avarice advenue à messire Can de la Scalle.

La VIIIe Nouvelle signifie qu'un gentilhomme avaricieux n'est digne d'honneur. — Guillaume Boursier, avec certaines gracieuses paroles, piqua jusqu'au vif messire Ermico de Grimadi.

En la IXe Nouvelle, l'autheur propose que la justice est nécessaire à un roi sur toutes autres choses. — Le roi de Chypre fut piqué de paroles jusques au vif par une gentil-femme de Gascogne, dont il devint de vicieux, vertueux.

La Xe Nouvelle est pour montrer que l'amour honneste convient à gens de tout âge. — Maître Albert de Boulogne fit rougir honnestement une dame qui le vouloit faire rougir, pour lui dire qu'il faisoit l'amoureux d'elle.

En la deuxième journée du Décaméron, on devise, sous le gouvernement de madame Philomène, de ceux ou de celles qui, par divers accidens, ont esté molestez de la fortune et après en sont eschappés (outre toute leur esperance) avec heureuse fin.

La Ire Nouvelle signifie combien est facile aux méchants de tromper le monde sous ombre de miracles, et que telle tromperie retourne au dommage de son inventeur. — Martelin, feignant d'estre perclus de ses membres, se fit porter sur le corps de saint Arrigue, où il fit semblant de recouvrer la santé. Et quand sa tromperie fut découverte, il fut bien battu, puis prisonnier et en grand danger d'estre pendu et estranglé par sa gorge, dont enfin il échappa.

La IIe Nouvelle fait entendre que ce qui nous semble quelquefois être dommageable nous tourne à grand profit. — Regnaud d'Ast, après qu'il fut destroussé, arriva au Château-Guillaume, où, estant logé chez une femme vefve, il fut par elle recompensé de toutes ses pertes, et puis s'en retourna sain et sauf en sa maison.

La IIIe Nouvelle est pour montrer les dangers de prodigalité et les divers changemens de fortune. — Trois jeunes hommes ayant dépensé tout le leur follement, devinrent pauvres, le neveu desquels s'étant accointé, s'en retournant comme desespéré en sa maison avec un abbé,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il trouva que c'estoit la fille du roi d'Angleterre, laquelle le prit pour son mari, puis elle recompensa toutes les pertes de ses oncles et les remit en bon estat.

La IVe Nouvelle dénote en combien de dangers peut tomber l'homme par convoitise d'enrichir. — Landolfe Rufollo étant appauvri, devint corsaire, et pris par des Genois, fut mis à fond, d'où toutefois il se sauva sur une petite caisse pleine de tres-riches bagues, et porté à Gurfe, où il fut reçu par une bonne femme, puis s'en retourna riche en sa maison.

La Ve Nouvelle comprend combien il est nécessaire à l'homme qui va par le monde d'estre prudent et avisé et se garder de l'engin et malice des paillardes. — André estant venu de Perouse à Naples pour acheter des chevaux, fut en une nuit surpris de trois merveilleux accidents, et de tous il eschappa avec un rubis et s'en retourna en sa maison.

La VIe Nouvelle admoneste l'homme de ne se méfier jamais de l'aide de Dieu quand la fortune luy est contraire. — Madame Britolle Carrachiola fut trouvée en une isle avec des chevreuils, ayant perdu deux siens fils, et s'en alla en Lunigiane, où l'un desdits deux fils se mit pour serviteur avec le seigneur d'elle et fut trouvé couché avec la fille de son maistre qui, pour cette cause, le fit mettre en prison. Puis quand le pays de Sicile se rebella contre le roi Charles, ledit fils fut reconnu de sa mère et épousa la fille de son maistre. Et son frère fut recouvert; puis tous ensemble retournèrent en grand estat et crédit.

La VIIe Nouvelle est pour montrer que la beauté d'une femme lui est souvent dommageable et occasion de plusieurs maux, et de mort à plusieurs hommes. — Le souldan de Babylone envoya une sienne fille pour la marier au roi de Garbe, laquelle, par divers accidens durant l'espace de quatre ans, vint entre les mains de neuf hommes en divers lieux; à la fin, rendue à son père, elle s'en alla audit roi de Garbe pour pucelle, comme premierement elle faisoit pour femme.

Sous la VIIIe Nouvelle est entendu que la loyauté gardée au prince quelques périls qui en puissent avenir, neantmoins remet toûjours son homme en plus haut état. — Le comte d'Angers accusé faussement, fut banny de France, et laissa deux siens enfans en divers lieux en Angleterre: et retournant puis d'Escosse inconnu, les trouva en grande authorité, s'en alla en guise de serviteur en l'armée du roy de France, et reconnu innocent, fut remis en son premier estat.

En la IXe Nouvelle, la chasteté des dames estant louée, il est montré combien la fraude est enfin dommageable à ceux qui en usent. — Bernard de Genes par la tromperie d'un nommé Ambroise perdit son honneur, et commanda que sa femme qui en estoit innocente fust tuée: elle s'échapa, et en habit d'homme elle servit le souldan: le trompeur fut trouvé, puis elle fit venir Bernard son mary en Alexandrie où apres que le trompeur fut puni, elle reprit l'habit de femme, et s'en retournèrent elle et son mary riches à Genes.

La Xe Nouvelle reprend plaisamment quelques vieillards qui se veulent marier en plus jeune lien qu'ils ne devroient, sans considerer ce qui leur en peut advenir. — Pagamin de Monegue déroba la femme de messire Richard de Quinzica, lequel sçachant où elle estait, s'y en va; et devenu ami de Pagamin, la luy demanda: qui la luy accorda, pourvue

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRÀUD-BAUDRY

qu'elle le voulust. Elle ne voulut point retourner avec lui. Et quand messire Richard de Quinzica fut mort, elle épousa Pagamin.

En la TROISIÈME JOURNÉE, on devise sous le gouvernement de madame Neyphile, de ceux qui ont acquis avec industrie quelque chose *fort désirée, ou qui ont recouvert ce qu'ils avoient perdu.*

Sous la Ire Nouvelle est montré qu'il est bien difficile de garder la virginité en tous lieux. — Maset de Lamporecchio contrefaisant le muet, devient jardinier d'un monastère de femmes, lesquelles coucherent toutes avec lui.

La IIe Nouvelle est pour faire voir la prudence d'un homme sage, lorsqu'il auroit raison d'user de vengeance, et la finesse d'un autre à se garder de mal. — Un pallefrenier coucha avec la femme d'Angiluf roy de Lombardie, dont le roy s'apperceut secretement et le trouva, puis le tondit; le tondu tondit les autres qui estoient avec lui, et ainsi il échapa son malheur qui estoit assuré.

La IIIe Nouvelle déclare que la malice d'autruy mene souvent les bons à de grandes fautes. — Sous couleur de confession et de tres-pure conscience, une tres-belle dame amoureuse d'un honnete homme, introduisit un devot et solemnel religieux à luy donner moyen, sans qu'il s'en apperçeust, de jouir de son amy.

En la IVe Nouvelle, s'entend la méchanceté de ceux qui deçoivent les simples gens sous ombre de devotion. — Dom Felix apprit à frère Puccio comment il seroit sauvé en faisant une pénitence qu'il luy enseigna; laquelle frère Puccio fit : et cependant Dom Felix se donna du bon temps avec sa femme.

La Ve Nouvelle dénote la fragilité des femmes et la sottise d'aucuns maris, laissans les leurs seules. — Le magnifique Richard donna un cheval à messire François Vergeleli, moyennant ce, qu'il parla sans congé à sa femme, et elle ne repondit aucune chose, mais luy repondit à soy-mesme pour elle, et selon sa reponse l'effet s'ensuivit aprés.

La VIe Nouvelle montre combien la perseverance et la vivacité d'esprit valent en amour. — Richard de Minutolo aima la femme de Philippe Fighinolphi, et connoissant qu'elle étoit jalouse de son mari, il luy donna à entendre qu'il devoit venir le jour ensuivant aux estuves avec sa femme : ausquelles il fit venir celle dudit Philippe, laquelle pensant estre avec Philippe son mari, trouva qu'elle estoit avec Richard.

La VIIe Nouvelle signifie la puissance d'amour, et les divers dangers ausquels les hommes peuvent tomber tous les jours. — Tedalde Elisei ayant quelque courroux contre sa dame, s'en alla hors de Florence, puis y revint en habit de pelerin aprés quelque temps, où il parla à sa femme et luy fit connoistre son tort. Il delivra son mari du danger de la mort, parce qu'il estoit prouvé qu'il avoit tué Tedalde : il fit la paix avec ses freres, et à la fin il jouyt sagement de sa dame.

La VIIIe Nouvelle est pour déclarer la malice d'aucuns du clergé, et déniaiser quelques sots maris. — Feronde ayant mangé certaine poudre fut enterré pour mort. Et par l'abbé qui jouissait de sa femme fut tiré de la sepulture, et mis en prison, où on luy fit accroire qu'il était en Purgatoire. Après qu'on l'eut fait resusciter de la sorte, on lui fit nourrir pour sien l'enfant que l'abbé avoit fait à sa femme.

La IXe Nouvelle loue principalement le sens et l'entendement des dames de bon courage. — Gillette de Narbonne guerit le roy de France

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'une fistule qu'il avoit : dont pour recompense elle demanda pour mary Bertrand comte de Roussillon, lequel l'ayant épousée contre son gré, s'en alla par dépit à Florence, où faisant l'amour à une jeune fille, Gillette coucha au lieu d'elle avec lui, et en eut deux fils ; parquoy l'aimant depuis, il la tint pour sa femme.

En la Xe Nouvelle est montrée la difficulté de surmonter les aiguillons de la chair, et la facilité d'abuser, sous ombre de religion, de la simplicité d'une femme. — Alibech fille vint en un hermitage, où Rustique Hermite lui enseigna de remettre le Diable en enfer : puis étant ostée de là, elle fut mariée à Neherbale.

En la QUATRIÈME JOURNÉE, on devise, sous le gouvernement de M. Philostrate, de ceux les amours desquels ont eu malheureuse fin.

En la Ire Nouvelle est denotée la force d'amour, et est reprise la cruauté de ceux qui croyent le faire cesser par battre et tuer l'un des amants. — Tancredi prince de Salerne, fit tuer l'amy de sa fille, et lui en envoya le cœur en une coupe d'or ; laquelle y mit après de l'eau empoisonnée, qu'elle but, et mourut ainsi.

La IIe Nouvelle reprend la mauvaise foy des hypocrites et la sottise des femmes imprudentes. — Frère Albert fit accroire à une femme venitienne qu'un ange estoit amoureux d'elle, et coucha plusieurs fois avec elle en guise dudit ange : puis par crainte des parents de la femme se jetta par une fenestre, et se cacha en la maison d'un pauvre homme, lequel le mena le jour suivant en guise d'un homme sauvage en la place de Saint-Marc, où estant reconnu de ceux de son ordre, il fut mis en prison.

La IIIe Nouvelle montre de quel peril est cause le courroux et dépit de celuy qui aime, estant offensé par sa patrie. — Trois jeunes hommes aimans trois sœurs, s'enfuirent en Candie, l'ainée desquelles tua par jalousie son amy ; à laquelle, la seconde faisant plaisir au duc de Candie, sauva la vie. Puis l'ami d'icelle seconde la tua, et s'enfuit avec l'aisnée, et de sa mort fut chargé le troisieme amoureux, avec la troisieme sœur. Parquoy étant prisonniers ils confessèrent le fait, et craignant de mourir, gagnerent avec argent ceux qui les gardoient, puis s'enfuirent à Rhodes, où ils moururent en pauvreté.

La IVe Nouvelle est pour louer la justice des princes et montrer franchement combien un vray amant ne craint nul peril ni la mort même. — Guerbin, contre la foy donnée par le roy Guillaume, son ayeul, combattit une nef du roy de Tunis, pour prendre une sienne fille, laquelle fut tuée par ceux qui étaient dedans la nef. Parquoy il les tua tous aprés, dont il eut depuis la teste tranchée.

En la Ve Nouvelle est signifié que l'amour ne se peut arracher par aucune prévoyance ny force humaine d'un esprit auquel il est bien fort enraciné. — Les frères d'Isabeau tuerent un amy qu'elle avoit, lequel s'apparut aprés à elle en dormant et lui montra où il étoit enterré. Elle déterra secrètement sa teste et la mit en un pot de basilic, pleurant tous les jours une grande heure dessus. Mais ses frères la luy ostant, elle en mourut de dueil peu de temps aprés.

La VIe Nouvelle fait voir les accidens de la fortune et les puissances de l'amour. — Une jeune fille nommée Andrée aimant un jeune homme nommé Gabriel, luy raconta un songe qu'elle avoit fait, et luy un autre à elle, et mourut soudainement Gabriel entre ses bras. Elle et sa ser-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vante furent prises ainsi qu'elles le portoient devant sa maison par les ministres de la seigneurie, où elle dit comme le fait estoit allé, et voulant le potestat la prendre à force, elle ne le voulut souffrir, dont son pere, qui en ouït les nouvelles, montra son innocence et la fit delivrer. Elle, refusant apres cela de plus vivre au monde, se rendit religieuse.

La VII^e^ Nouvelle donne à connaître que l'amour et la mort usent également de leurs forces, tant contre les pauvres et les roturiers que contre les riches et les nobles. — Simonne aimant Pasquin et estant avec lui en un jardin, avint que Pasquin se frota les dents d'une feuille de sauge, dont il mourut. Simonne fut reprise de la justice et se frota pareillement les dents d'une de ces feuilles, dont semblablement elle mourut.

La VIII^e^ Nouvelle montre encore la sottise de ceux qui pensent esteindre l'amour de celui qui aime ardemment avec les inestimables puissances de l'amour. — Hiérosme aimant une jeune fille nommée Silvestre, s'en alla, contraint par les prieres de sa mère, à Paris, d'où, retournant, il trouva son amie, en la maison de laquelle il entra secrètement et mourut auprés d'elle dans le lit ; puis estant porté en une église pour estre enterré, elle mourut semblablement sur luy.

La IX^e^ Nouvelle est pour signifier quelle fin peuvent encourir ceux qui aiment contre raison, faisant tort à l'amitié et au mariage tout ensemble. — Messire Guillaume de Roussillon donna à manger à sa femme le cœur de messire Guillaume Gardastain, qu'il avoit tué et qu'elle aimoit. Ce qu'elle, cachant par aprés, se jetta d'une haute fenêtre en bas et mourut ; puis fut enterré avec son amy.

La X^e^ Nouvelle montre que aucunes fois aventure plus tost que raison jette l'homme hors des perils et principalement en cas d'amour. — La femme d'un chirurgien mit pour mort en une huche un sien amy qui avoit bu d'une eau qui fait endormir les gens, dedans laquelle huche deux larrons usuriers l'emporterent en leur maison ; puis, se réveillant cet ami et estant pris pour larron, la servante de la dame s'alla accuser à la justice de l'avoir mis en cette huche, et par ce moyen subtil il échappa d'estre pendu, et les larrons pour avoir dérobé et emporté la huche furent condamnez en amende pecuniaire.

En la CINQUIÈME JOURNÉE on devise, sous le gouvernement de madame Flammette, de ce qui est avenu heureusement à quelques amoureux après plusieurs infortunes.

En la I^re^ nouvelle est montré que souvent l'amour fait l'homme sage et vaillant. — Chimon devint sage par estre amoureux et conquit par force son amie Ephigene sur la mer, dont il fut en prison à Rhodes ; et un nommé Lisimaque l'en tira dehors, avec lequel il reprit de rechef Ephigène et Cassandre au milieu de leurs noces et s'enfuirent avec elles en Candie, dont apres qu'ils les eurent épousez, ils furent rappellez en leurs maisons, où ils retournerent.

La II^e^ Nouvelle est pour dénoter la fermeté d'un vray amour et comment la fortune abaisse quelquefois les hommes pour ensuite les relever à un plus haut estat. — Constance, aimant Martuccio Gomito, entendant dire qu'il estoit mort, se mit seule, par desespoir, en une barque qui fut transportée par le vent à Suse en Barbarie : de là elle s'en alla à Tunes, où elle le trouva encore vivant, auquel elle se découvrit, et luy étant en grande autorité au conseil privé du roi, épousa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ladite Constance et s'en retourna riche avec elle en l'isle de Lipare.

La IIIe Nouvelle montre encor les puissances de fortune et d'amour. — Pierre Boccamasse s'enfuyant avec une fille qu'il aimoit nommée Angeline, rencontra des brigans en chemin, dont la fille s'enfuit par une forest d'où elle fut menée en un chasteau, et Pierre pris par les brigans, des mains desquels il échappa depuis, et après arriva par accident audit chasteau où estoit Angeline, qu'il épousa, et puis retournerent ensemble à Rome.

La IVe Nouvelle signifie la prudence d'aucuns qui cherchent plustost à couvrir une honte qui leur est avenue par autrui qu'en le punissant la publier à un chacun. — Richard Menard, trouvé par messire Litio de Valbonne couché avec sa fille, l'épousa, et vescurent depuis en bonne paix et amitié avec le pere d'elle.

Par la Ve Nouvelle, on peut voir les querelles qui procedent d'amour, et en partie, la sincérité d'un loyal amy. — Guy de Cremone allant de vie à trépas, laissa à Jacomin de Pavie une sienne fille, laquelle Jeannot de Severin et Minguin de Mingole aimerent en la ville de Fayence, dont ils s'entrebattirent ; depuis estant la fille reconnue pour sœur de Jeannot, elle fut donnée pour femme à Minguin.

La VIe Nouvelle comprend que l'amour peut mener l'homme en tels perils, qu'à grande peine en peut-il échapper. — Jean de Procide estant trouvé avec une jeune fille qu'il aimoit, laquelle avoit été donnée au roi Federic de Sicile, fut à un poteau pour estre bruslé, dont toutefois il échappa, étant reconnu par Roger Dorie, admiral de Sicile, et épousa la fille.

La VIIe Nouvelle est pour signifier les divers travaux et perilleux accidens causez par ces deux tant puissans seigneurs : Amour et Fortune, tyrans de la vie humaine. — Théodore devenu amoureux de Violante, fille de messire Emeri son maistre, l'engrossit, dont il fut condamné à estre pendu : et ainsi qu'on le menoit fouettant jusques au gibet, il fut reconnu par son père. Parquoy il fut délié, et épousa sa bonne amie.

La VIIIe Nouvelle dénote qu'amour fait l'homme non seulement prodigue, mais encore ennemy de soy-même, et que souvent l'aventure apporte tel effet que l'esprit humain ne pourroit faire le semblable. — Anastaise des Honnestes, en aimant une fille des Traversaires dépença grandement de son bien, sans toutefois être aimé, et à la prière de ses parens s'en alla à un sien lieu aux champs, nommé Quiassi : où il vit chasser par un chevalier une jeune fille qu'il tuoit, et puis la faisoit devorer aux chiens. Lequel Anastaise invita ses parents et ceux de celle qu'il aimoit, pour venir disner avec lui, ausquels il fit pareillement voir despescer cette jeune fille par deux mâtins : parquoy craignant celle qu'il aimoit qu'un tel inconvenient lui avinst, elle prit Anastaise pour mary.

Sous la IXe Nouvelle, se démontre la courtoisie d'un vray amant, et la magnanimité d'une vaillante dame. — Federic des Alberigui amoureux d'une femme, de laquelle il n'étoit point aimé, dépensa tout son bien en gentillesses et honnestetez, se consommant entierement : de sorte qu'il ne luy demeura qu'un faucon ; et n'ayant autre chose pour donner à disner à l'amie qui le vint voir, il le fit rostir : dont elle sçachant cette honnesteté, changea d'opinion, et le prit à mary, le faisant riche homme.

La Xe Nouvelle reprend la malice des femmes impudiques, et les maux de la sodomie. — Pierre de Vinciolo estant allé souper un jour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

hors de sa maison, sa femme fit venir un jeune garçon qu'elle aimoit : lequel fut trouvé et surpris par le mary, qui connut la tromperie de sa femme : avec laquelle il demeura neantmoins d'accord pour sa méchanceté et ordure.

En la SIXIÈME JOURNÉE, on devise sous le gouvernement de madame Elise, de ceux ou celles qui avec quelque plaisant mot, quand on les a voulu picquer, se sont revenchez : ou bien qui avec prompte réponse ou soudaine rencontre, ont évité perte, danger, ou mocquerie.

La Ire Nouvelle reprend la sottise de quelques personnes qui se mettent à raconter une chose de laquelle ils ne peuvent venir à bout. — Un chevalier promit à madame Horrette de la porter en croupe sur son cheval, et de luy conter une belle nouvelle en chemin ; mais la dame voyant qu'il la disoit de mauvaise grace, elle le pria de la descendre à pied.

La IIe Nouvelle démontre qu'une requeste doit estre civile devant que d'estre octroyée à qui que ce soit. — Ciste, boulanger, avec une parole qu'il dit à messire Geri Spine, lui fit reconnoistre une inconsidérée demande qu'il avoit faite audit Ciste.

La IIIe Nouvelle est pour montrer que les mocqueurs à tort, sont souvent moquez à droit. — Madame Nonne de Pulcy fit taire un évesque de Florence avec une prompte réponce faite à une gausserie un peu moins qu'honneste qu'il avait dite à ladite Dame.

La IVe Nouvelle signifie qu'une plaisante réponce appaise souvent un homme faché. — Quiquibio, cuisinier de messire Conrard Jean Filiassi, par une parole qu'il dit à son maistre par rencontre, convertit sa fascherie en ris : et échapa la punition dont messire Conrard l'avait menacé.

Par la Ve Nouvelle, on void que qui veut parler d'autruy doit premierement prendre garde à soy-même. — Messire Forest de Rabatte et maistre Jotte, peintre, venant ensemble de Maguel, se gausserent l'un l'autre de leur laideur.

La VIe Nouvelle reprend couvertement ceux qui ne font cas que d'une noblesse de race. — Michel Escalse prouva à certains jeunes hommes qui firent une gageure contre luy, que ceux de la lignée des Baronchi estoient les plus nobles du monde ou de Maremme, et en gagna un souper.

En la VIIe Nouvelle est démontré ce que vaut une vérité franchement confessée, avec une excuse facetieuse. — Madame Philippe estant trouvée avec un sien ami par son mary, fut citée devant le juge : dont elle se delivra avec une prompte et plaisante réponse, et fit modérer le statut fait auparavant contre les femmes.

La VIIIe Nouvelle est pour se mocquer de quelques mal-plaisantes laidrons, qui ne trouvent rien de beau ny plaisant qu'elles mêmes. — Frosco conseilla à sa niece que si ceux qui sont déplaisans à voir la fâschoient, comme elle disait, elle ne se mirast jamais.

La IXe Nouvelle montre la différence des hommes lettrez d'avec les ignorans. — Messire Guido Calvacant dit avec un honnete mot injure à certains cavaliers florentins qui l'avoient surpris.

La Xe Nouvelle est pour montrer de quels abus on use souvent sous pretexte de religion. — Frère Oygnon promit à certains paysans de leur montrer la plume de l'ange Gabriel, au lieu de laquelle trouvant des charbons, il leur dit que c'estoit de ceux dont S. Laurent fut rosti.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En la SEPTIÈME JOURNÉE, on devise sous le gouvernement de Dioneo, des tromperies que les femmes ont faites à leur mari, soit par amour, ou pour éviter quelque mal ou scandale, soit qu'ils s'en soient apperçeus ou non.

La Ire Nouvelle reprend la *simplicité de quelques maris*, et *montrant* la ruse que peuvent avoir quelques femmes. — Jean le Lorain ouit de nuict heurter à sa porte, parquoy il éveilla sa femme : laquelle lui faisant accroire que c'étoit un esprit qui revenoit, ils s'en allèrent tous deux le conjurer avec une oraison, et depuis ils n'entendirent plus heurter.

La IIe Nouvelle montre quelles défaites peuvent avoir ceux qui sont surpris en amour, selon qu'eux et les surpreneurs sont avisés. — *Peronnelle cacha un sien amy par amour, en un grand vaisseau de terre*, et voyant retourner son mary au logis, qui disait l'avoir vendu, elle lui dit qu'elle l'avait aussi vendu à un homme qui était dedans, pour voir s'il estoit entier : parquoy aprés qu'il en fut sorti, ils le firent racler au mary, et puis l'amy l'emporta en sa maison.

La IIIe Nouvelle est pour advertir un homme marié de ne point laisser hanter chez luy aucuns prestres ni moines, quelques comperes qu'ils soient, et *pour cause*. — Frere Regnaut *estant couché avec sa commere*, y fut trouvé par le mari d'elle : auquel ils firent accroire qu'il enchantoit les vers à son fillot.

La IVe Nouvelle montre que la malice des femmes passe la finesse des hommes. — Tofan enferma une nuict sa femme hors de la maison : laquelle ne pouvant rentrer dedans par aucunes prieres, et faisant semblant de se jeter dedans un puits, y jetta une grosse pierre. Ce qu'oyant Tofan, il sortit de la maison et y courut, ce pendant la femme entra dedans, et enferma dehors son mary, lui disant plusieurs injures.

La Ve Nouvelle est pour se moquer de ceux qui sont jaloux quand il ne le faut pas, et ne le sont plus quand ils le devroient être. — Un jaloux en habit de prestre confessa sa femme, auquel elle fit accroire qu'elle aimoit un prestre qui venait toutes les nuits coucher avec elle. Au moyen de quoy cependant que ce jaloux faisoit le guet à la porte pour surprendre le prestre, la dame fit entrer par dessus la couverture de son logis un sien amy, avec lequel elle se donna du bon temps.

En la VIe Nouvelle on voit que si l'amour oste le sens en quelque chose, il le redonne en une autre. — Madame Isabeau prenant son plaisir avec un sien amy nommé Lyonnet, et estant aimée de messire Lambertin, fut au mesme temps visitée par ce Lambertin, et le mary retournant sur l'heure à sa maison, elle fit sortir messire Lambertin avec une épée à la main, et le mary d'elle accompagna par aprés Lyonnet.

La VIIe Nouvelle est pour montrer que ceux qui font tant les bons valets, tiennent quelquefois la place de leurs maistres. — Louis découvrit à madame Beatrix sa maîtresse l'amour qu'il luy portoit : laquelle envoya pour cette cause Egano son mary en un jardin au lieu d'elle, et puis se coucha avec Louys : lequel après qu'il fut levé s'en alla au jardin, où il battit tres bien Egano son maistre.

La VIIIe Nouvelle signifie qu'un mary doit être bien avisé quand il veut avertir du tort que sa femme luy fait, s'il ne veut aprés luy en donner un plus grand abandon. — Un mary devint jaloux de sa femme, et elle se liant un filet au gros orteil du pied quand elle s'en alloit cou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cher, connaissoit l'heure que son amy la devait venir voir : dont le mari s'apperceut. Et cependant qu'il suivoit l'amy, la femme mit en son lieu dedans son lict sa servante, laquelle le mary battit, et luy coupa les cheveux, puis il alla querir les frères de sa femme, lesquels trouvèrent qu'il n'estait rien de tout ce qu'il disoit, et luy dirent injures.

La IXe Nouvelle fait entendre que les grands seigneurs sont quelquefois plus trompés de leurs femmes que les simples gens mesme. — Madame Lidie, femme de Nicostrate aimant Pirrus, fut requise par lui pour avoir asseurance de son amitié de trois choses qu'elle fit toutes trois, et si prit son déduit avec luy en la presence de Nicostrate, lui faisant accroire à la fin que ce qu'il avoit veu n'estoit pas vrai.

La Xe Nouvelle reprend couvertement ceux qui n'ont point d'égard à la vraye chose qui doit garder de pecher. — Deux Senois aimoient une femme qui estoit commere de l'un d'eux. Le compere mourut et revint depuis en esprit à son compagnon suivant la promesse qu'il luy avoit faite et luy conta ce qu'on fait par delà.

En la HUITIÈME JOURNÉE, on devise, sous le gouvernement de madame Laurette, des tromperies qui se font jour de femme à homme ou d'homme à femme ou bien d'homme à autre.

La Ire Nouvelle montre que les dames qui vendent leur chasteté n'en mettent point le prix à profit. — Gulfart fit marché avec la femme de Gasparin de coucher avec elle moyennant une somme d'argent qu'elle voulut premierement toucher, laquelle il emprunta de son mary mesme et la bailla depuis à la femme, comme s'il rendoit ce que lui avoit presté le mari, auquel, aprés son retour de Genes, il dit en la présence de ladite femme, comme il lui avoit rendu cette somme pour la bailler à son mary, ce qu'elle confessa estre vrai.

La IIe Nouvelle signifie qu'il ne faut point tenir promesse à une femme qui se vend et qu'il se faut aussi garder des prestres qui voudra. — Le prestre de Varlongne coucha avec Bellecouleur, à laquelle il laissa son manteau en gage et emprunta d'elle un mortier qu'il lui renvoya après, et fit demander son manteau qu'il luy avait laissé pour souvenance. La bonne dame, en grommelant et l'injuriant, fut contrainte par son mary de le rendre.

La IIIe Nouvelle reprend la sottise de ceux qui adjoustent foy à toutes choses. — Calandrin, Brun et Bulfamaque allerent par la plaine de Mugnon, cherchant la pierre precieuse que l'on nomme Eliotropie, et croyant Calandrin l'avoir trouvée, il s'en retourna à la maison, chargé de pierres. Sa femme le voulut tancer, et lui, tout courroucé, la battit; puis s'en alla faire tout le conte à ses compagnons qui le sçavoient mieux que luy.

La IVe Nouvelle est pour montrer qu'Amour fait radoter les vieillards tant qu'ils en reçoivent deshonneur et punition. — Le prevost de l'église de Fiésole estant amoureux d'une femme vefve qui ne l'aimoit point, croyant coucher avec elle, coucha avec une sienne servante, où les frères de la dame le firent venir trouver par son evesque.

La Ve Nouvelle admoneste qu'au maniement des affaires publiques doivent estre établis personnages honnestes et propres en toutes choses. — Trois bons compagnons avalerent les brayes à un juge marquisan à Florence cependant qu'il tenait la cour en son siege.

La VIe Nouvelle démontre la simplicité de quelques sots. — Brun et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Bulfamaque déroberent un pourceau à Calandrin, et pour le retrouver firent une épreuve avec de la malvoisie et des pillules de gingembre, au lieu desquelles ils en donnerent deux audit Calandrin, l'une aprés l'autre, de crottes de chien confites en aloës, et lui firent accroire qu'il s'estoit dérobé soy même, et, de peur qu'ils ne le dissent à sa femme, ils le luy firent encore acheter.

La VII^e^ Nouvelle conseille aux dames de ne se pas mocquer des gens de lettres qui les aiment, si elles n'en veulent recevoir plus que la pareille. — Une femme veuve qui estoit aimée d'un écolier et amoureuse d'un autre homme, fit demeurer l'écolier toute un nuict d'hyver sur la neige à l'attendre ; lequel puis aprés, par une finesse, la fit demeurer en juillet toute nuë un jour entier sur une tour, aux mouches, aux taons et au soleil.

La VIII^e^ Nouvelle signifie que qui a fait vilenie à autruy est sujet à la recevoir plus grande de luy. — Deux hommes mariez frequentans journellement ensemble, l'un coucha avec la femme de l'autre, lequel s'en estant apperçeu, fit si bien avec celle de son compagnon qu'ils l'enfermèrent dedans un coffre, et eux de leur costé se divertirent ensemble sur le mesme coffre.

La IX^e^ Nouvelle est pour dire que les titres d'honneur et de doctorerie ne font pas les gens plus sages. — Maître Simon, medecin, fut mené de nuict par Brun et Bulfamaque en une fosse à retrait ; le medecin, croyant qu'on le deust mener et faire estre d'une compagnie qui alloit en Corse et fut laissé en ladite fosse.

La X^e^ Nouvelle fait entendre que qui est affiné de putain, doit aprés contrefiner. — Une Sicilienne eut par grande finesse tout l'argent d'un marchand qu'il avoit à Palerme, lequel depuis faisant semblant d'y estre retourné avec plus de marchandises qu'il n'avoit fait la première fois, emprunta de l'argent d'elle, et ne luy laissa que de l'eau et des estouppes.

En la Neuvième Journée du Decaméron, sous le gouvernement de madame Emilie, chacun devise de ce qui plus luy plaît.

La I^re^ Nouvelle fait sçavoir que les dames honnêtes et chastes doivent plus tôst éconduire leurs amants importuns, par moyens subtils, que par autre finesse. — Madame Françoise aymée de deux hommes, l'un que l'on nommoit Rinuce et l'autre Alexandre, n'en aimant pas un d'eux, s'en dépestra fort finement, en faisant entrer l'un pour mort en une sepulture, et l'autre en tirer cettuy-là, et ny l'un ni l'autre ne pût venir à bout de son entreprise.

La II^e^ Nouvelle est pour montrer que qui veut reprendre autruy de quelque peché, en doit luy-même être exempt. — Une abbesse se levant en haste sans chandelle, pour trouver une sienne nonnain couchée avec son amy, ainsi qu'elle avoit esté advertie : et estant elle-même couchée lors avec un prestre, pensant avoir mis sur sa teste son voile plié, y avoit mis les brayes du prestre. Ce que voyant la nonnain, et faisant que l'abbesse s'en apperceut, elle fut absoute, et eut plus grande commodité qu'auparavant.

La III^e^ Nouvelle dénote la grande simplicité de quelques personnes, et combien il est facile de les tromper. — Maistre Simon le medecin, à la priere de Brun et de Bulfamaque, pareillement de Nello, fit accroire à Calandrin qu'il estoit gros d'enfant : lequel pour toute médecine donna aux dessusdits des chapons et de l'argent, et il fut guery sans enfanter.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La IVe Nouvelle advertit que l'on se doit garder de prendre en service des yvrognes et des joüeurs. — François Fortarigue joüa à Boncouvent tout ce qu'il avoit, et pareillement l'argent de François Aniollier son maistre : puis courant aprés luy en chemise, et disant qu'il l'avoit dérobé, le fit prendre par des paysans, vestit ses habits, monta sur le cheval de son maistre, et s'en vint à Sienne, laissant Aniollier en chemise et à pied.

La Ve Nouvelle se mocque encor de ces sottelets, qui croyent tout ce que l'on dit. — Calandrin devenu amoureux d'une jeune garce, Brun luy fit un brevet, luy disant qu'aussi-tost qu'il en toucheroit la fille elle le suivroit : laquelle s'en alla avec luy, où estant trouvé par sa femme, elle fit un terrible bruit au logis.

La VIe Nouvelle montre qu'une faute faite par mégarde, se doit couvrir par adresse. — Deux jeunes hommes logèrent chez un hoste, l'un desquels alla coucher avec sa fille, et sa femme par mégarde avec l'autre : celuy qui étoit avec la fille s'en alla aprés coucher avec l'hoste, et luy conta tout le fait, pensant le dire à son compagnon, dont ils eurent noise ensemble ; mais la mère se ravisa, et s'en alla au lict de sa fille, et là avec quelques paroles elle racousta le tout.

La VIIe Nouvelle veut conclure que les songes ne sont pas toujours des mensonges. — Talan de Mole songea qu'un loup déchirait la gorge et le visage de sa femme, et luy dit qu'elle s'en gardast : ce qu'elle ne fit, et cela luy avint.

La VIIIe Nouvelle signifie que qui trompe, merite d'être trompé. — Blondel bailla une trousse à Chiaque d'un disner, de laquelle Chiaque se vengea finement faisant battre Blondel en diable.

La IXe Nouvelle conseille que qui veut être aimé, doit aimer premièrement, et comment on peut faire obéir les femmes. — Deux jeunes hommes allerent au conseil à Salomon : l'un pour demander comment il pourroit être aimé, et l'autre comment il devoit chastier sa femme rioteuse : il répondit à l'un qu'il aimast, et à l'autre qu'il allast au Pont aux Oyes.

La Xe Nouvelle reprend la sottise de ceux qui croyent trop de leger. — Dom Jean à la priere et requeste de son compere Pierre, fit l'enchantement pour faire devenir sa femme une jument, et quand se vint à luy attacher la queue, le compere Pierre, en disant qu'il n'y vouloit point de queue, gâta tout l'enchantement.

En la Dixiéme Journée du Décaméron, on devise, sous le gouvernement de Pamphile, de ceux qui ont fait libéralement ou magnifiquement quelque chose en fait d'amitié ou autre bonne œuvre.

La Ire Nouvelle dénote que serviteurs de grands seigneurs sont récompensez plus souvent par fortune que pour égard de leurs services. — Un chevalier Florentin servit le roi d'Espagne, duquel il lui sembla estre mal recompensé. Au moyen de quoi le roi lui montra par expérience certaine que ce n'étoit pas sa faute, mais le malheur du chevalier, lui faisant aprés de grands dons.

La IIe Nouvelle signifie que les bons deviennent quelquefois mauvais par nécessité, et le moyen de les reduire au bien. — Guinot de Tacco prit pour prisonnier l'abbé de Clugny, et le guerit d'un mal d'estomach qu'il avoit ; puis le laissa aller : lequel abbé (quand il fut de retour à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Rome), reconcilia Guinot avec le pape Boniface, qui le fit prieur de l'hôpital.

La IIIe Nouvelle montre qu'une vertu perseverante en cœur magnanime, fait honorer qui l'a, aprés toute sorte d'envie. — Mitridanes envieux de la liberalité de Nathan, et l'allant chercher pour le tuer, parla à luy sans le connaître, et estant informé par luy mesme du moyen de ce faire, il le trouva en un petit bois comme il lui avait dit : lequel le reconnaissant en eut honte, et devint son ami.

La IVe Nouvelle est pour dénoter qu'amour peut estre cause de grande courtoisie. — Messire Gentil de Cariscendi estant venu de Modène, tira de la sepulture une femme qu'il aimoit, qu'on avoit ensevelie pour morte: laquelle aprés qu'elle fut revenue enfanta un enfant masle, lequel messire Gentil rendit aprés avec la mère, à messire Nicolas Chassennemy son mary.

La Ve Nouvelle admoneste les dames qui voudront garder leur chasteté, de ne la promettre sous aucune condition, quelque impossible qu'elle leur semble. — Madame Dianore demanda à messire Ansalde un jardin qui fust aussi beau en janvier comme au mois de mai : messire Ansalde par le moyen d'une obligation qu'il fit à un nigromancien le lui fit faire. Le mari accorda à la dame qu'elle fist le plaisir de messire Ansalde. Lequel entendant la liberalité du mari la quitta de sa promesse, et le nigromancien quitta pareillement messire Ansalde sans rien vouloir prendre de luy.

La VIe Nouvelle montre que la force d'amour n'est point si forte, qu'un cœur magnanime ne la puisse surmonter. — Le victorieux Charles le vieil amoureux d'une jeune fille, eut honte de sa folle delibération, et maria honorablement la fille et une sienne sœur.

La VIIe Nouvelle fait voir ouvertement que tant sen faut qu'un prince doive user de sa puissance absolue envers les filles ou les femmes de ses sujets, que mesme il doit refuser celles qui voudroient s'abonner à luy. — Le roi Pierre connaissant l'amour fervente que luy portait Lise, l'alla voir malade, et la conforta, puis la maria à un honneste gentilhomme ; et l'ayant seulement baisée au front, il se reputa toujours par aprés son chevalier.

La VIIIe Nouvelle montre que pour raison des divers accidens de fortune, l'amitié doit estre fort precieuse entre les hommes. — Sophronia cuidant estre femme de Gisippus, estait femme de Titus Quintus Fulvius, et s'en alla avec luy à Rome, où Gisippus arriva quelque temps aprés en pauvre estat : et croyant estre déprisé de Titus, confessa avoir tué un homme afin de mourir : mais Titus le reconnaissant s'accusa de l'avoir tué pour sauver Gisippus. Ce que voyant celui qui avait fait le meurtre, s'accusa luy-mesme : Au moyen dequoy tous trois furent délivrez par l'empereur Octavian, et Titus donna à Gisippus sa sœur pour femme, et le fit participant de son bien,

La IXe Nouvelle est pour montrer ce que vaut courtoisie à qui l'exerce. — Saladin en habit de marchand, fut honoré et bien receu en la maison de messire Thorel. Il se fit un passage outre mer. Messire Thorel y alla et donna un terme à sa femme de se remarier, il fut pris et mené pour fauconnier au soudan, lequel le reconnaissant et se faisant connoistre, luy fit beaucoup d'honneur. Messire Thorel devint malade, et par art magique fut porté en une nuict à Pavie, où il se trouva aux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nopces qu'on faisoit de sa femme qui le reconnut, et s'en retourna avec luy en sa maison.

La X^e^ Nouvelle apprend aux hommes riches à se bien marier, et aux pauvres femmes à estre bien patientes et obéissantes à leurs maris. — Le marquis de Saluces contraint par les prieres de ses sujets à prendre femme, prit pour en avoir une à son plaisir, la fille d'un paysan, de laquelle il eut deux enfans, qu'il fit semblant de faire tuer : puis luy faisant accroire qu'elle luy faschoit et qu'il avoit pris une autre femme, faisant revenir chez soy sa propre fille, comme si elle eust été sa femme, aprés avoir chassé sa femme en chemise, et l'ayant trouvée patiente en toutes choses, il la remit plus aimée que jamais en sa maison, luy montra ses enfans grands, et luy fit honneur, et la fit honorer comme marquise.

Voilà le *Décaméron* en déshabillé. Cachez-le pudiquement sur le plus haut rayon de votre bibliothèque entre une édition choisie de *Daphnis et Chloé* et la dernière traduction de *Roland furieux* (1). Mais avant de vous livrer ce volume, je ne résiste pas à la fantaisie de laisser parler encore ce bon Antoine Le Maçon : l'esprit du vieux temps vaut bien celui du nôtre.

« Il y a, dit notre auteur, il y a des estomachs si pleins de santé et si bien disposez qu'ils convertissent en embonpoint quelque nourriture que ce soit, et il y en a de si cacochymes qu'ils ne font que des serositez. Il y a aussi des esprits si solides et si fermes que de quelque lecture qu'ils fassent, ils en font profit et en tirent des lumieres, et il y en a de si bourrus et de si mal faits qu'ils trouvent à redire à tout ce qu'on leur propose.

« Tu crois savoir à peu près, lecteur, pourquoy j'avance cette proposition, et tu prétens qu'ayant à te recommander les Nouvelles du DÉCAMERON DE BOCCACE, je suis obligé d'avouer qu'elles ne font pas viande à toutes sortes d'oiseaux, qu'elles sont assez libres, divertissantes et enjouées ; enfin qu'elles ne sont pas propres pour les cloistres, pour les devotes et pour les esprits foibles. Mais j'ai bien un autre dessein, car je te veux persuader qu'il n'y a point de livre plus utile pour la morale et pour connoistre le mal afin de l'éviter, et le bien afin de le pratiquer.

« Qu'ainsi ne soit, n'est-il pas vray que le vice se couvre souvent du manteau de la vertu? dont l'on ne s'étonne point ; que les abeilles cueillent le miel sur les fleurs les plus dégoustantes et les plus ameres, ce que l'on n'admire point. L'on ne s'estonne pourtant quand la vertu, ne sçachant de quelle façon attirer les hommes à son amour, aprés les rebuts qu'elle en souffre ordinairement, semble vouloir prendre le masque de quelque defectuosité pour tenter si, étant épouvantés de cette laideur apparente, ils découvriront les beautez qui sont cachées dessous et en rechercheront la possession. Et l'on admire que les

(1) Le chef-d'œuvre de l'Arioste vient de trouver un interprète distingué, M. Antoine de Latour a fait précéder sa traduction de *Roland furieux* d'une notice critique très remarquable. On ne citera plus que pour mémoire la version du comte de Tressan.— (Paul Masgana, éditeur, Paris, 1842.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grands genies deviennent sages par la parfaite connoissance du mal, dont l'aigreur et l'amertume leur sert pour le reglement de leur vie et de leurs mœurs, ce qui est une erreur commune à beaucoup de personnes et qui procède ou de foiblesse ou de stupidité. Boccace avoit plus de lumiere, car ayant vécu longtemps sous l'esclavage et la liberté du vice, il en a enfin découvert les appasts trompeurs et déguisés, en sorte que s'estant apperçeu qu'il est plus doux et plus glorieux de vivre dans la modération que dans l'emportement, il s'est servi du poison qui l'avoit infecté pour composer un antidote qu'il communique au public. Il découvre, à la vérité, le mal avant le bien ; mais pour donner envie de fuir l'un et de rechercher l'autre. Tout esprit bien fait avouera ce que je dis et en fera son profit ; car il ne dit rien de nouveau ni de particulier ; mais ce qui se pratique tous les jours et ce qui est l'entretien ordinaire de ceux qui vivent dans la conversation. C'est un masque qu'il te présente, lecteur, si tu le lèves, tu feras des merveilles. Il étoit Florentin de nation et il a écrit en sa langue. Quelque François du vieux temps l'a traduit assez bien pour son siècle ; on lui a ôté en cette édition le plus grossier de son idiosme ; mais on ne l'a pas entierement changé, de peur que tu ne le méconnusses et afin que la sincérité de ses intentions parust par la naïveté de son langage.»

Que pourrais-je ajouter à cette naïve apologie ?

Voici mon dernier mot : « prenez et lisez.... »

Vous relirez.

P. Christian.

Paris, juillet 1842.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES

DIX JOURNÉES GALANTES.

PREMIÈRE JOURNÉE.

L'an 1348, la peste désola Florence ; quelques années auparavant, ce fléau s'était fait ressentir en diverses contrées d'Asie ; de là, ses ravages s'étendirent jusque dans une partie de l'Occident, d'où nos péchés sans doute l'attirèrent au sein de notre ville. Il y fit en peu de jours des progrès rapides, malgré les efforts des magistrats pour protéger les habitants contre la contagion. Mais ni le soin qu'on eut de purifier la ville, ni la précaution de n'y laisser entrer aucun malade, ni les prières et les processions publiques, ni d'autres réglements très sages, ne purent nous en garantir. Cette peste ne se manifesta point ici comme en Orient, où elle s'annonçait presque toujours par un saignement de nez, qui était le signe ordinaire d'une mort prochaine. Les personnes qui en étaient attaquées sentaient naître d'abord en différentes parties du corps des tumeurs qui insensiblement devenaient aussi grosses que des œufs, et quelquefois davantage, selon la constitution des tempéraments. Peu de temps après, ces tumeurs gagnaient de proche en proche, et dès ce moment il n'y avait plus de ressource. — On voyait aussi le mal se produire par des taches noires ou blanchâtres, tantôt larges et rares, tantôt petites et en grand nombre : celui qui en était attaqué en avait sur tous les membres. L'art de la médecine restait impuissant, et les malades mouraient presque tous le troisième jour, quelquefois plus tôt, et le plus souvent sans aucun symptôme de fièvre. Cette peste était si terrible, qu'elle se communiquait aux personnes saines qui soignaient les malades avec la même activité que le feu dévore les matières combustibles : il suffisait de toucher leurs habits pour gagner leur mal, et, chose étonnante, que je ne croirais pas si je ne l'avais vue de mes propres yeux, et que je n'oserais écrire si plusieurs personnes dignes de foi n'en avaient été témoins comme moi, deux porcs ayant remué avec leur grouin, et pris ensuite avec leurs dents, des linges qu'on avait jetés dans la rue, et qui avaient servi à quelque pestiféré, eurent à peine fait deux ou trois tours qu'ils tombèrent morts sur la place.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces accidents alarmèrent si fort les esprits, que chacun ne songeant plus qu'à soi, on vit la charité se refroidir et s'éteindre tout à fait parmi ceux que la contagion avait épargnés. On s'abstenait non seulement de visiter les malades et de leur apporter du secours, on évitait encore avec soin de s'approcher de tout ce qui avait servi à leur usage.

Plusieurs citoyens s'imaginant que la tempérance et la sobriété pouvaient être un préservatif contre l'épidémie, se réunirent et s'enfermèrent dans des maisons où il n'y avait aucun malade. Là, séparés de toute autre société, ils vivaient sans recevoir aucun étranger, sans souffrir même aucune sorte de communication avec les gens du dehors, usant de viandes délicates, et en petite quantité, buvant des vins excellents, ne s'occupant que de jeu, de musique et de danse, pour se distraire autant que possible de toute pensée inquiète. — D'autres, d'une opinion contraire, couraient çà et là, uniquement occupés à vivre sans règle et sans aucune espèce de crainte ni de retenue. Ils parcouraient nuit et jour les cabarets et les auberges; puis ils allaient dans les maisons des particuliers où ils jugeaient qu'ils pourraient satisfaire plus facilement leurs goûts, et qui étaient devenues communes, par l'abandon que chacun en avait fait. Des hommes sans frein portèrent dans tous les quartiers de la ville la licence la plus effrénée; de sorte que les lois divines et humaines semblaient être entièrement abolies. La mort des magistrats ou le peu d'autorité de ceux qui vivaient encore semblaient favoriser tous les désordres.

Plusieurs citoyens tenaient un juste milieu entre les excès où se livraient ces deux espèces d'hommes: ils ne vivaient pas aussi sobrement que les premiers, et n'étaient pas aussi dissolus que les seconds. Usant de toutes choses selon leur besoin, ils se promenaient continuellement dans les rues et sur les places publiques: portant des fleurs, des herbes odoriférantes, d'autres aromates, dont ils respiraient fréquemment les odeurs, ils croyaient éloigner d'eux par ce moyen l'air vicié par les cadavres dont la ville était remplie. — Il y en eut, qui, persuadés que la fuite était le meilleur de tous les préservatifs, abandonnèrent leurs maisons, leurs biens, leurs parents, pour se retirer dans les villages des environs de Florence, comme si Dieu, irrité de nos iniquités, avait résolu la ruine totale de cette ville, et que sa colère ne dût tomber que sur ceux qui se trouveraient enfermés dans son enceinte. Ils se trompèrent. Plusieurs se virent poursuivis par la contagion; et comme ils avaient les premiers donné l'exemple de la fuite, ils furent à leur tour abandonnés, et périrent misérablement.

Enfin, on vit alors les citoyens se fuir les uns les autres, le voisin

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se montrer indifférent sur le sort de son voisin, les parents redouter les visites de leurs parents, la sœur se séparer du frère, et l'époux s'arracher des bras de sa femme jusqu'alors si chérie. Ce qu'il y eut de plus étonnant et de plus difficile à croire, les pères et les mères se conduisaient, à l'égard de leurs propres enfants, comme s'ils leur eussent été tout à fait étrangers, et les laissaient mourir sans leur donner le moindre secours. — Il ne restait donc à ceux qui tombaient malades que la ressource de se faire secourir par leurs amis (et Dieu sait si le nombre en était petit!) ou par des mercenaires, qui mettaient leurs services à des prix excessifs, parce que le nombre de ces sortes de serviteurs diminuait tous les jours.

La multitude des victimes qui succombèrent sous ce terrible fléau fut cause qu'on délaissa plusieurs usages jusqu'alors observés, et en fit introduire plusieurs jusqu'alors inconnus. Autrefois, comme cela se pratique encore aujourd'hui, quand quelqu'un mourait, les parentes, les amies, les voisines s'assemblaient dans la maison du trépassé pour le pleurer avec ses plus proches; les hommes, de leur côté, en faisaient autant dans la maison située vis-à-vis celle du mort : les uns et les autres l'accompagnaient ensuite jusqu'au tombeau; le cortége était précédé d'un clergé plus ou moins nombreux, selon la qualité du défunt, dont le corps était toujours porté avec pompe par des gens de son état, à la lueur d'une infinité de torches et de flambeaux; les rues et l'église désignée pour la sépulture retentissaient de chants funèbres. Mais dans ce temps malheureux, dès les premiers jours de l'invasion de la peste, tous ces usages cessèrent : les vivants ne donnaient plus de larmes aux morts; les femmes mêmes voyaient d'un œil sec et indifférent la mort de leurs proches, de leurs frères, de leurs époux; le seul soin de leur conservation les occupait entièrement. Quelques personnes de la lie du peuple, qui se faisaient appeler fossoyeurs, accompagnés de trois ou quatre prêtres, qui récitaient de courtes prières, suffisaient pour la sépulture des riches, qu'on jetait à la hâte dans la première fosse qui se présentait.

Dans cette affreuse désolation, le sort des pauvres, des artisans, et même des bourgeois était cent fois plus triste et plus déplorable; ayant moins de ressources pour se préserver de la contagion, ils tombaient malades par milliers, et le défaut de secours accélérait leur trépas. Ils étaient tellement abandonnés, que les voisins n'étaient ordinairement instruits de leur mort que par l'infection de leurs cadavres. La crainte de la contagion, plutôt que la charité, obligeait alors ceux-ci d'aller avec précaution enlever les corps de ces malheureux, pour les réunir à ceux qui avaient expiré dans les rues. Il y avait dans presque tous les carrefours de grandes bières desti-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nées à les recevoir; et l'on a vu plusieurs fois le père, la mère et les enfants entassés les uns sur les autres dans un de ces larges cercueils. Les prêtres de toutes les paroisses n'étaient occupés, du matin au soir, qu'à faire des enterrements, et pour avancer plus vite en besogne, ils se dispensaient le plus souvent de réciter leurs *oremus*. Enfin la terre sainte ne pouvant suffire à la multitude des morts, on fut obligé de creuser ailleurs des fosses profondes, dont une seule pouvait en contenir jusqu'à cent. On les y plaçait de la même façon qu'on range des ballots de marchandises dans un navire, et l'on se contentait de les couvrir d'un peu de terre.

Le fléau ne fit pas moins d'affreux ravages aux environs de Florence. Plusieurs châteaux, des bourgades et des villages entiers furent entièrement dépeuplés. Les pauvres laboureurs, leurs femmes, leurs enfants, dépourvus de toute espèce de secours, mouraient çà et là dans les champs : les chemins en étaient jonchés. Ceux qui leur survivaient s'attendaient de jour en jour au même sort; ils abandonnaient la culture de la terre, et ne songeaient qu'à consommer les fruits qu'ils avaient recueillis. Les troupeaux erraient partout à l'aventure, et retournaient le soir au village sans conducteur.

Florence seule perdit plus de cent mille habitants, du mois de mars au mois de juillet 1348. Que de palais, que d'hôtels occupés autrefois par des familles nombreuses, et maintenant inhabités! Que de grands noms ensevelis dans l'oubli! Que de nobles familles éteintes! Que de riches héritages sans successeurs! Combien de personnes honnêtes et vertueuses, combien de femmes jeunes et jolies, de jeunes gens aimables et courageux, que non seulement tout médecin, mais que Galien, Hippocrate et Esculape même, s'ils vivaient, auraient jugés bien portants et robustes, a-t-on vu dîner avec leurs parents et leurs amis, et le soir s'en aller souper en l'autre monde avec leurs prédécesseurs! Mais écartons ces tristes images; bornons là le récit de tant de malheurs pour en venir à des sujets agréables.

J'ai appris d'une personne digne de foi que pendant le temps de cette calamité, un mardi matin, sept jeunes dames, en habit de deuil, comme la circonstance présente semblait l'exiger, se rencontrèrent dans l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle. La plus âgée avait à peine vingt-huit ans, et la plus jeune n'en comptait pas moins de dix-huit. Elles étaient toutes unies par les liens du sang ou par ceux de l'amitié; toutes de bonne maison, belles, sages, honnêtes et remplies d'esprit. Je ne les nommerai pas par leur propre nom, parce que les contes que je publie étant leur ouvrage, et les lois du plaisir et de l'amusement étant plus sévères aujourd'hui qu'elles ne l'étaient alors, je craindrais par cette indiscrétion de blesser la mé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moire des unes et l'honneur de celles qui vivent encore. Je ne veux pas d'ailleurs fournir aux esprits envieux et malins des armes pour s'égayer sur leur compte. Mais afin de pouvoir faire connaître ici ce que disait chacune de ces dames, je leur donnerai un nom conforme, en tout ou en partie, à leur caractère et à leurs qualités. Je nommerai la première, qui était la plus âgée, Pampinée; la seconde, Flamette; la troisième, Philomène; la quatrième, Emilie; la cinquième, Laurette; la sixième, Néiphile; et je donnerai, non sans sujet, à la dernière le nom d'Elise.

Ces dames s'étant donc rencontrées par hasard dans un coin de l'église, s'approchèrent l'une de l'autre, après que l'office fut fini, et formèrent un cercle. Elles poussèrent d'abord de grands soupirs en se regardant mutuellement, et commencèrent à s'entretenir sur le fléau qui désolait leur patrie. Madame Pampinée prit ainsi la parole: — « Chères dames, vous avez sûrement ouï dire que celui qui use honnêtement de son droit ne fait injure à personne. Rien n'est plus naturel à tout ce qui respire, que de chercher à défendre et à conserver sa vie autant qu'il le peut. Or, quand je réfléchis sur ce que nous venons de faire ce matin, sur ce que nous avons fait les autres jours, et sur les propos que nous tenons en ce moment, je juge, et vous le jugez tout comme moi, que chacune de nous craint pour elle-même; et il n'y a là rien d'étonnant. Mais ce qui me surprend fort, c'est que douées comme nous le sommes d'un jugement de femme, nous n'usions pas de quelque remède contre ce qui fait l'objet de nos justes craintes. Il semble que nous demeurons ici pour tenir registre de tous les morts qu'on apporte en terre, ou pour écouter si ces religieux, dont le nombre est presque réduit à rien, chantent leur office à l'heure précise; ou pour témoigner par notre deuil à quiconque vient ici de notre infortune et de l'affliction publique. Si nous sortons de cette église, nous ne voyons que morts ou mourants qu'on transporte çà et là; nous rencontrons des scélérats, autrefois bannis de la ville pour leurs crimes, et qui aujourd'hui profitent du sommeil des lois pour les enfreindre de nouveau. Nous voyons les plus mauvais sujets de Florence courir à cheval dans tous les quartiers et nous reprocher, dans leurs chansons déshonnêtes, nos pertes et nos malheurs; enfin, nous n'entendons partout que ces paroles: « Tels sont morts, tels vont mourir! » et s'il y avait encore des citoyens sensibles, nos oreilles seraient sans cesse frappées de plaintes et de gémissements. Je ne sais si vous l'éprouvez comme moi; mais quand je rentre au logis et que je n'y trouve que ma servante, j'ai une si grande peur que tous mes cheveux se dressent sur la tête. En quelque endroit que j'aille, il me semble que j'y vois errer l'ombre des trépassés avec un regard hor-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rible et des traits hideux qui leur sont venus je ne sais d'où. Je ne puis plus goûter nulle part un moment de tranquillité..... »

Ses compagnes l'ayant interrompue pour lui dire que leur sort était tout aussi désagréable que le sien, madame Pampinée reprit aussitôt la parole pour leur faire remarquer que de toutes les personnes qui pouvaient se retirer hors de la ville, elles étaient peut-être les seules qui n'en eussent pas profité; qu'il y avait une sorte d'indécence attachée au séjour de Florence, depuis que la corruption, fruit du désordre général, s'y était introduite; qu'elle était si grande, que les religieuses, sans respect pour leurs vœux, sortaient de leur couvent et se livraient sans mesure aux plaisirs les plus charnels, sous prétexte que ce qui convenait aux autres femmes devait leur être permis. « D'après cela, chères dames, que faisons-nous ici? s'écria-t-elle; qu'y attendons-nous? A quoi pensons-nous? Pourquoi sommes-nous plus indolentes sur le soin de notre conservation et de notre honneur que tout le reste des citoyens? Nous jugeons-nous moins précieuses que les autres, ou nous croyons-nous d'une nature différente, capable de résister à la contagion? Mais que de femmes jeunes comme nous, que de jeunes gens aimables et bien constitués ont été victimes de l'épidémie! Ainsi, pour ne pas éprouver un pareil sort, qu'il ne sera peut-être pas dans deux jours en notre pouvoir d'éviter, mon avis serait que fuyant la mort et les mauvais exemples qu'on donne ici, nous nous retirassions honnêtement dans quelqu'une de nos maisons de campagne, pour nous y livrer à la joie et aux plaisirs, sans toutefois passer en aucune manière les bornes de la raison et de l'honneur. Nous y trouverons en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Nos yeux n'y seront pas fatigués de voir sans cesse des morts ou des malades. D'ailleurs, observez bien que nous n'abandonnons ici personne. Nos époux, au contraire, nos parents, nos amis, fuyant le danger, nous ont laissées seules, comme si nous ne leur étions attachées par aucun lien. Nous ne serons donc blâmées de personne en prenant le parti que je vous propose. Or donc, si vous voulez me croire, nous gagnerons dès aujourd'hui la campagne, puisque l'honneur même nous invite à sortir d'une ville où règne un désordre général, et où l'on ne peut demeurer plus longtemps sans exposer sa vie ou sa réputation. »

Ce discours de madame Pampinée reçut une approbation générale. Cependant madame Philomène, femme très sensée, crut devoir leur communiquer ses observations. — « Quoique ce que vient de proposer madame Pampinée soit très raisonnable, dit-elle, il ne serait pourtant guère sage de l'exécuter sur-le-champ, comme il semble que nous voulons le faire. Nous sommes femmes, et il n'en est aucune parmi nous qui ignore que sans la conduite de quelque homme nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne savons pas nous gouverner. Nous sommes faibles, inquiètes, soupçonneuses, craintives et naturellement peureuses : ainsi, il est à craindre que notre société ne soit pas de longue durée si nous n'avons un guide et un soutien. »

— « Et véritablement, répondit madame Elise, les hommes sont les chefs des femmes. Il ne nous sera guère possible de faire rien de bon, ni de solide, si nous sommes privées de leur secours. Mais comment pourrons-nous avoir des hommes ? Les maris de la plupart de nous sont morts, et ceux qui ne le sont pas courent le monde, sans que nous sachions où ils peuvent être actuellement. Prendre des inconnus ne serait pas décent. Il faut pourtant que nous songions à conserver notre santé et à nous garantir de l'ennui du mieux qu'il nous sera possible. »

Pendant qu'elles s'entretiennent ainsi, elles voient entrer dans l'église trois jeunes gens, dont le moins âgé n'avait pourtant pas moins de vingt-cinq ans. Les malheurs du temps, la perte de leurs amis, celle de leurs parents, les dangers dont ils étaient eux-mêmes menacés ne les affectaient pas assez pour leur faire oublier les intérêts de l'amour. L'un d'eux s'appelait Pamphile ; l'autre, Philostrate, et le dernier, Dionéo : tous trois polis, affables et bien faits. Ils étaient venus en ce lieu dans l'espérance d'y rencontrer leurs maîtresses, qui effectivement se trouvèrent parmi ces dames, dont quelques unes étaient leurs parentes.

Madame Pampinée ne les eut pas plutôt aperçus : — « Voyez, dit-elle en souriant, comme la fortune seconde nos projets et nous présente à point nommé trois aimables chevaliers, qui se feront un vrai plaisir de nous accompagner si nous le leur proposons. » — « O ciel ! vous n'y pensez pas, s'écrie alors Néiphile ; faites bien attention, madame, à ce que vous dites. J'avoue qu'on ne peut parler que très avantageusement de ces messieurs ; je n'ignore pas combien ils sont honnêtes ; je conviens encore qu'ils sont très propres à répondre à nos vœux, au delà même de tout ce que nous pouvons désirer ; mais comme personne n'ignore qu'ils rendent des soins à quelques unes d'entre nous, n'est-il pas à craindre, si nous les engageons à nous suivre, qu'on n'en glose, et que notre réputation n'en souffre ? » — « N'importe, dit madame Philomène en l'interrompant, je me moque de tout ce qu'on pourra dire, pourvu que ma conscience ne me reproche rien. Le ciel et la vérité prendront ma défense en cas de besoin. Je ne craindrai donc pas de convenir hautement, avec madame Pampinée, que si ces aimables cavaliers acceptent la partie, nous n'avons qu'à nous féliciter du sort qui nous les envoie. »

Les autres dames se rangèrent de son avis ; et toutes, d'un com-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mun accord, dirent qu'il fallait les appeler pour leur faire la proposition. Madame Pampinée, qui était alliée à l'un d'eux, se leva et fut gaiement leur communiquer leur dessein, les priant, de la part de toute la compagnie, de vouloir bien être du voyage. Ceux-ci crurent d'abord qu'elle plaisantait; mais voyant ensuite qu'elle parlait sérieusement, ils répondirent qu'ils se feraient un vrai plaisir de les accompagner partout où bon leur semblerait. Ils s'avancèrent vers les autres dames; et, le cœur plein de joie, ils prirent avec elles tous les arrangements nécessaires pour le départ, qui fut aussitôt fixé au lendemain.

Tout le monde fut prêt à la pointe du jour. Chacun arrivé au rendez-vous, on partit gaiement, les dames accompagnées de leurs servantes, et les cavaliers de leurs valets. L'endroit qu'ils avaient d'abord indiqué n'était qu'à une lieue de la ville : c'était une petite colline, un peu éloignée de tous côtés des grands chemins, et couverte de mille tendres arbrisseaux. Sur le sommet s'élevait un château magnifique. On y entrait par une vaste cour bordée de galeries. Les appartements en étaient commodes, riants et ornés des plus riches peintures. Autour du château régnait une superbe terrasse d'où la vue s'étendait au loin dans la campagne. Les jardins, arrosés de belles eaux, offraient le spectacle varié de toute sortes de fleurs. Les caves étaient pleines de vins excellents, objet plus précieux pour des buveurs que pour des femmes sobres et bien élevées.

— « Pardieu ! s'écria Dionéo, le plus jeune et le plus enjoué de tous, votre instinct, belles dames, en nous conduisant ici, nous a mieux servis que n'aurait fait toute notre prudence. Je ne sais ce que vous avez résolu de faire de vos soucis ; pour moi, j'ai laissé les miens à la porte de la ville. Ainsi préparez-vous à rire, à chanter, à vous divertir avec moi, sinon permettez que je retourne promptement à Florence reprendre ma mauvaise humeur. » — « C'est parler comme un ange, répondit madame Pampinée. Oui certes, il faut se réjouir; mais comme il n'y a point de société qui puisse subsister sans règles, je crois devoir proposer un moyen d'affermir la nôtre et de prolonger nos plaisirs : donnons à l'un de nous l'intendance de nos amusements, qu'il ait à cet égard une autorité sans bornes, et regardons-le, après l'avoir élu, comme s'il était effectivement notre supérieur et notre maitre ; et afin que chacun de nous supporte à son tour le poids de la sollicitude et goûte pareillement le plaisir de gouverner, je serais d'avis que le règne de cette espèce de souverain ne s'étendît pas au delà d'un jour; qu'on l'élût dès à présent, et qu'il eût seul le droit de désigner son successeur, lequel nommerait pareillement celui ou celle qui devrait le remplacer. »

Cet avis fut généralement applaudi, et tous, d'une voix, élurent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

madame Pampinée pour être reine cette première journée. Aussitôt madame Philomène alla couper une branche de laurier dont elle fit une couronne, qu'elle lui plaça sur la tête comme une marque de la dignité royale.

Après avoir été proclamée et reconnue souveraine, madame Pampinée ordonna un profond silence, fit appeler les valets des trois cavaliers et les servantes qui n'étaient qu'au nombre de quatre; puis elle parla ainsi :—«Pour commencer à faire régner l'ordre et le plaisir dans notre société, je fais Parmeno, valet de Dionéo, notre maître d'hôtel, et le charge en conséquence de veiller à tout ce qui concernera le service de la table. Sirisco, valet de Pamphile, sera notre trésorier, et exécutera de point en point les ordres de Parmeno. Pour Tindaro, valet de Philostrate, il servira non seulement son maître, mais encore les deux autres cavaliers, quand leurs propres valets n'y pourront pas vaquer. Ma camériste et celle de madame Philomène travailleront à la cuisine, et prépareront avec soin les viandes qui leur seront fournies par le maître d'hôtel. La servante de madame Laurette et celle de madame Flamette feront l'appartement de chaque dame, et auront soin d'entretenir la salle à manger, le salon de compagnie, et généralement tous les lieux fréquentés du château. Faisons savoir en outre à tous en général, et à chacun en particulier, que quiconque désire conserver nos bonnes grâces se garde bien, en quelque lieu qu'il aille, de quelque part qu'il vienne, quelque chose qu'il voie ou qu'il entende, de nous apporter ici des nouvelles tant soit peu tristes ou désagréables. »

Après avoir ainsi donné ses ordres, la reine permit aux dames et aux cavaliers d'aller se promener dans les jardins jusqu'à neuf heures, qui était le temps où l'on devait dîner. La compagnie se sépare : les uns vont sous des berceaux charmants, où ils s'entretiennent de mille choses agréables; les autres vont cueillir des fleurs, qu'ils distribuent à ceux qui les aiment. On court, on folâtre, on chante des airs tendres et amoureux.

A l'heure marquée, les uns et les autres rentrèrent au château, où ils trouvèrent que Parmeno n'avait pas mal commencé à remplir sa charge. Ils furent introduits dans une salle embaumée de parfums, et où la table était dressée. On servit bientôt des mets délicatement préparés : des vins exquis furent apportés dans des vases de marbre, et la joie éclata pendant tout le repas. — Au dessert, Dionéo, pour obéir aux ordres de Pampinée, prit un luth, et Flamette une viole. La reine et toute la compagnie dansèrent au son de ces instruments. Le chant suivit la danse, jusqu'à ce que Pampinée jugeât à propos de se reposer. Chacun se retira dans sa chambre et se jeta sur un lit parsemé de roses. Vers une heure

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

après midi, la reine, s'étant levée, fit éveiller les hommes et les femmes, donnant pour raison que le trop dormir nuisait à la santé. On alla dans un endroit du jardin que le feuillage des arbres rendait impénétrable aux rayons du soleil, où la terre était couverte d'un gazon de verdure, et où l'on respirait un air frais et délicieux. Tous s'étant assis en cercle : — « Le soleil, leur dit madame Pampinée, n'est qu'au milieu de sa course, et la chaleur est extrême ; nous ne saurions nulle part être mieux qu'en cet endroit, où le doux zéphir semble avoir établi son séjour. Voilà des tables et des échecs pour ceux qui voudront jouer ; mais si mon avis est suivi, on ne jouera point. Dans le jeu, l'amusement n'est pas réciproque, presque toujours l'un des joueurs s'impatiente et se fâche, ce qui diminue beaucoup le plaisir de son adversaire, ainsi que celui des spectateurs. Ne vaudrait-il pas mieux raconter quelques histoires, en inventer même, si l'on n'en sait pas? Dans ces sortes d'amusements, celui qui parle et celui qui écoute sont également satisfaits. Si ce parti vous convient, il est possible que chacun de nous ait raconté sa petite nouvelle avant que la chaleur du jour soit tombée ; après quoi, nous irons où bon nous semblera. Je dois pourtant vous prévenir que si vous êtes à cet égard d'un sentiment contraire, je vous laisse libres de choisir le divertissement que vous jugerez meilleur. »

Les dames et les cavaliers applaudirent unanimement. Alors se tournant vers Pamphile, qui était assis à sa droite, madame Pampinée le pria gracieusement de commencer ; et Pamphile obéit en racontant ce que vous allez lire.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LA CONFESSION DE SAINT CHAPELET.

Il convient, chères dames, de commencer toutes choses au nom du souverain créateur, et puisque c'est moi qui ouvre la scène, je vous prouverai que les desseins de Dieu sont impénétrables, que ce n'est qu'en lui que nous devons mettre notre confiance, et que lui seul mérite d'être loué. Outre que les choses d'ici-bas sont périssables et de peu de durée, il est certain qu'elles sont encore environnées de soucis, sujettes à mille dangers que nous ne saurions éviter ni même connaître, sans une grâce spéciale du Tout-Puissant. Au reste, il ne faut pas croire, quand il nous accorde ce secours, que ce soit par égard pour notre mérite ; nous ne le devons qu'à sa bonté, qu'implorent pour nous, quand nous les invoquons, ceux qui ont autrefois habité cette terre, et qui, pour l'avoir édifiée par leurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vertus, jouissent d'un bonheur éternel. Comme ces intercesseurs connaissent la fragilité humaine pour l'avoir éprouvée eux-mêmes, ce sont comme autant d'avocats zélés auxquels nous nous adressons avec confiance pour porter nos vœux et nos prières aux pieds de ce juge suprême. Nous devons les croire d'autant plus disposés à avoir compassion de notre misère, qu'il nous arrive quelquefois d'implorer l'intercession de ceux même qui sont pour jamais bannis de sa présence glorieuse. Mais alors celui qui prie n'est pas pour cela victime de son erreur : Dieu qui lit dans les cœurs les plus cachés n'ayant égard qu'à la pureté de son intention, ne laisse pas d'exaucer sa prière.

Il y avait autrefois en France un certain Francesi Musciato, qui, de riche marchand, était devenu grand seigneur. Il eut ordre d'accompagner en Toscane Charles Sans-Terre, frère du roi de France, que le pape Boniface y avait appelé. Les dépenses qu'il avait faites avaient mis ses affaires en désordre, comme le sont le plus souvent celles des marchands, et prévoyant qu'il lui serait impossible de les arranger avant son départ, il se détermina à les mettre entre les mains de plusieurs personnes. Une seule chose l'embarrassait; il était en peine de trouver un homme assez intelligent pour recouvrer les sommes qui lui étaient dues par plusieurs Bourguignons. Il savait que les Bourguignons sont gens de mauvaise composition, chicaneurs, brouillons, calomniateurs, sans honneur et sans foi, tels enfin, qu'il n'avait encore pu rencontrer un homme assez méchant pour leur tenir tête. Après avoir longtemps réfléchi sur cet objet, il se souvint d'un certain Chapelet Duprat, qu'il avait vu venir souvent dans sa maison à Paris. Le véritable nom de cet homme était Chapel; mais parce qu'il était de petite stature, les Français lui donnèrent celui de Chapelet.

Ce Chapelet était un si galant homme, qu'étant notaire de sa profession, et notaire peu employé, il aurait été très fâché qu'aucun acte eût passé par ses mains sans être jugé faux. Il en eût fait plus volontiers de pareils pour rien, que de valides pour un gros salaire. Avait-on besoin d'un faux témoin? il était toujours prêt; souvent même n'attendait-il pas qu'on l'en priât. Comme on était alors en France fort religieux pour les serments, et que cet homme ne se faisait aucun scrupule de se parjurer, il gagnait toujours son procès quand le juge était obligé de s'en rapporter à sa bonne foi. Son grand amusement était de semer le trouble et la division dans les familles; et il n'avait pas de plus grand plaisir que de voir souffrir son prochain et d'en être cause. Jetait-on les yeux sur lui pour commettre une mauvaise action? il n'avait rien à refuser. Comme il était emporté et violent à l'excès, la moindre contradiction lui faisait blasphémer le nom de Dieu et celui des saints. Il se jouait des oracles

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

divins, méprisait les sacrements, n'allait jamais à l'église, et ne fréquentait que les lieux de débauche et de prostitution ; n'ayant aucun penchant pour les femmes, les haïssant même, il faisait ses chères délices des infâmes plaisirs qui nuisent le plus à la société, et qui révoltent la nature. Il aurait volé en secret et en public avec la même confiance et la même tranquillité qu'un saint homme aurait fait l'aumône. Aux vices de la gourmandise et de l'ivrognerie, il joignait ceux de joueur passionné et de filou ; car ses poches étaient toujours pleines de dés pipés ; en un mot, c'était le plus méchant homme qui fût jamais né. Tout le monde avait à s'en plaindre ; mais il était protégé de Musciato, qui jouissait d'une grande faveur à la cour, et dont on redoutait le crédit. — Ce courtisan s'étant donc souvenu de maître Chapelet qu'il connaissait à fond, le jugea capable de remplir ses vues, et le fit appeler : — « Tu sais, lui dit-il, que je suis sur le point de quitter tout à fait ce pays-ci. J'ai des créances sur des Bourguignons, hommes trompeurs et de mauvaise foi, et je ne connais personne de plus propre que toi pour me faire payer. Si tu veux te charger de cette commission, je te céderai pour tes soins une bonne partie des sommes que tu recouvreras. » Maître Chapelet, que ses friponneries n'avaient point enrichi, considérant que Musciato, son seul appui, était à la veille de quitter la France, répondit qu'il se chargeait volontiers de l'affaire. On convint des conditions, et Musciato lui remit sa procuration.

Ce seigneur était à peine en route pour l'Italie, que notre fripon arriva à Dijon, où il n'était presque connu de personne. Il débuta, contre son ordinaire, par exposer avec beaucoup de douceur aux débiteurs de Musciato le sujet qui l'amenait auprès d'eux. Il s'était logé chez deux Florentins, frères, qui prêtaient à usure, et qui, à la considération de Musciato, lui faisaient beaucoup d'honnêtetés. Peu de temps après son arrivée, maître Chapelet tomba malade. Les deux frères firent aussitôt venir des médecins, et lui donnèrent des gens pour le servir. Ils n'épargnèrent rien pour le rétablissement de sa santé ; mais tout cela fut inutile. Cet homme était déjà vieux ; et comme il avait passé sa vie dans toute espèce de débauches, son mal empirait tous les jours. Bientôt les médecins désespérèrent de sa guérison. Les Florentins sachant son état témoignèrent de l'inquiétude. — « Que ferons-nous de cet homme, se disaient-ils l'un à l'autre dans une chambre voisine de celle de Chapelet ? Que penserait-on de nous si on nous voyait mettre si cruellement à la porte un moribond que nous avons si bien accueilli, que nous avons fait servir et médicamenter avec tant de soin, et qui, dans l'état où il est, ne peut nous avoir donné aucun sujet légitime de le congédier ? D'un autre côté, il nous faut considérer qu'il a été si méchant, qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne voudra jamais se confesser, ni recevoir les sacrements, et que mourant dans cet état, il sera jeté comme un chien en terre profane. Mais quand il se confesserait, ses péchés sont en si grand nombre et si horribles, que nul prêtre ne voulant l'absoudre, il serait également privé de la sépulture chrétienne. Si cela arrive, le peuple de cette ville, déjà irrité contre nous à cause du commerce que nous faisons, ne manquera pas de nous reprocher la mort de cet homme, de se soulever et de saccager notre maison. Ces maudits Lombards, dira-t-on, qu'on ne veut pas recevoir à l'église, ne doivent plus être ici supportés : il n'y sont venus que pour nous ruiner ; qu'on les bannisse de la ville. Et peu content d'avoir mis tous nos effets au pillage, le peuple est capable de tomber sur nos personnes et de nous chasser lui-même sans autre forme de procès. Enfin, si cet homme meurt, sa mort ne peut avoir que des suites très funestes pour nous. »

Maître Chapelet qui avait l'ouïe fine ne perdit pas un mot de cette conversation. Il fit appeler les deux frères. — « J'ai entendu, leur dit-il, tout ce que vous venez de dire. Soyez tranquilles, il ne vous surviendra aucun dommage à mon sujet. Il n'est pas douteux que si je me laissais mourir de la façon dont vous l'entendez, il ne vous arrivât tout ce que vous craignez ; mais rassurez-vous, j'y mettrai bon ordre. J'ai tant fait d'outrages à Dieu durant ma vie, que je puis bien lui en faire un autre à l'heure de ma mort sans qu'il en soit ni plus ni moins. Ayez soin seulement de faire venir ici un saint religieux, si tant est qu'il y en ait quelqu'un, et puis laissez-moi faire. Je vous réponds que tout ira au mieux, et pour vous et pour moi. »

Ces paroles rassurèrent peu les Florentins ; ils n'osaient compter sur la promesse d'un tel homme. Ils allèrent cependant au couvent des cordeliers et demandèrent un religieux aussi saint qu'éclairé, pour venir confesser un Lombard qui était tombé malade chez eux. On leur en donna un très versé dans la connaissance de l'Écriture sainte, et si rempli de piété et de zèle, que ses confrères et tous les citoyens avaient pour lui la plus grande vénération. Il se rendit avec eux auprès du malade ; et s'étant assis au chevet du lit, il lui parla avec beaucoup d'onction et tâcha de lui inspirer du courage. Il lui demanda ensuite s'il y avait longtemps qu'il ne s'était confessé. Maître Chapelet lui répondit : — « Mon père, j'ai toujours été dans l'habitude de me confesser pour le moins une fois toutes les semaines, et dans certaines occasions je l'ai fait plus souvent ; mais depuis huit jours que je suis tombé malade, la violence du mal m'a empêché de suivre ma méthode. » — « Elle est très bonne, mon enfant, et je vous exhorte à vous y tenir, si Dieu vous fait la grâce de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prolonger votre vie. J'imagine que puisque vous vous êtes confessé si fréquemment, vous aurez peu de choses à me dire, et moi peu à vous demander. » — « Ah ! ne parlez pas ainsi, mon révérend ; je ne me confesse jamais sans ramener tous les péchés que je me rappelle avoir commis, depuis ma naissance jusqu'au moment de la confession ; ainsi je vous supplie, mon bon père, de m'interroger en détail sur chaque péché, comme si je ne m'étais jamais confessé. N'ayez aucun égard pour l'état languissant où je me trouve : j'aime mieux mortifier mon corps que de courir risque de perdre mon âme. »

Ces paroles plurent extrêmement au saint religieux, et lui firent bien augurer de la conscience de son pénitent. Il commença par lui demander s'il n'avait jamais offensé Dieu avec quelque femme. — « Mon père, répondit Chapelet, en poussant un profond soupir, j'ai honte de vous dire ce qui en est. » — « Dites hardiment, mon fils : soit en confession, soit autrement, on ne péche point en disant la vérité. » — « Sur cette assurance, répliqua Chapelet, je vous dirai donc que je suis encore, à cet égard, tel que je sortis du sein de ma mère. » — « Ah ! soyez béni de Dieu! s'écria le confesseur. Que vous avez été sage ! Votre conduite est d'autant plus méritoire que vous aviez plus de liberté que nous pour faire le contraire, si vous l'eussiez voulu. Mais n'êtes-vous jamais tombé dans le péché de gourmandise? » — « Pardonnez-moi, mon père, j'y suis tombé plusieurs fois, et en différentes manières : outre les jeûnes ordinaires pratiqués par les personnes pieuses, j'étais dans l'usage de jeûner trois jours de la semaine au pain et à l'eau, et je me souviens d'avoir bu cette eau avec la même volupté que les plus fiers ivrognes boivent le meilleur vin, et surtout dans une occasion où, accablé de fatigue, j'allais dévotement en pèlerinage. » Il ajouta qu'il avait quelquefois désiré avec ardeur de manger d'une salade que des femmes cueillaient dans les champs, et qu'il avait aussi quelquefois trouvé son pain meilleur qu'il ne devait le paraître à quiconque jeûnait comme lui par dévotion.

— « Tous ces péchés, mon fils, sont assez naturels et assez légers ; ainsi il ne faut pas que votre conscience en soit alarmée. Il arrive à tout homme, quelque saint qu'il puisse être, de prendre du plaisir à manger après avoir longtemps jeûné, et à boire après s'être fatigué par le travail. » —« Il m'est aisé de voir, répondit maître Chapelet, que vous me dites cela pour me consoler ; mais, mon père, je n'ignore pas que les choses que l'on fait pour Dieu doivent être pures et sans tache, et qu'on péche quand on agit autrement. »

Le père était ravi de l'entendre parler ainsi. — « Je suis enchanté,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui dit-il, de votre façon de penser et de la délicatesse de votre conscience. Mais, dites-moi, ne vous êtes-vous jamais rendu coupable du péché d'avarice en désirant des richesses plus qu'il n'était raisonnable, ou en retenant ce qui ne vous appartenait pas? » — « Je ne voudrais pas même que vous pussiez le penser, répondit le pénitent. Quoique vous me voyiez logé chez des usuriers, je n'ai, grâces à Dieu, rien à démêler avec eux. Si je suis venu dans leur maison, ce n'est que pour leur honte et tâcher de les retirer de l'abominable commerce qu'ils font; je suis même persuadé que j'y aurais réussi, si Dieu ne m'avait envoyé cette fâcheuse maladie. Apprenez donc, mon père, que celui à qui je dois cette vie misérable que je suis sur le point de terminer me laissa un riche héritage, qu'aussitôt après sa mort, je consacrai à Dieu la plus grande partie du bien qu'il m'avait laissé, et que je ne gardai le reste que pour vivre et secourir les pauvres. Je dois vous dire encore qu'afin de pouvoir leur être d'un plus grand secours, je me mis à faire un petit commerce. J'avoue qu'il m'était lucratif; mais j'ai toujours donné aux pauvres la moitié de mes bénéfices, réservant l'autre moitié pour mes besoins, en quoi Dieu m'a si fort béni que mes affaires ont toujours été de mieux en mieux. » — « C'est fort bien fait, reprit le religieux; mais combien de fois vous êtes-vous mis en colère? » — « Oh! cela m'est souvent arrivé, répondit maître Chapelet, et je mérite vos reproches à cet égard; mais le moyen de se modérer à la vue de la corruption des hommes qui violent les commandements de Dieu et ne craignent point ses jugements! Oui, je le déclare à ma honte, il m'est arrivé de dire plusieurs fois le jour, au dedans de moi-même, ne vaudrait-il pas mieux être mort que d'avoir la douleur de voir les jeunes gens courir les vanités du siècle, fréquenter les lieux de débauche, s'éloigner des églises, jurer, se parjurer, marcher, en un mot, dans les voies de perdition, plutôt que dans celles de Dieu? » — « C'est là une sainte colère, dit alors le confesseur; mais n'en avez-vous jamais éprouvé qui vous ait porté à commettre quelque homicide, ou du moins à dire des injures à quelqu'un, ou à lui faire d'autres injustices? » — « Comment! mon père, vous qui me paraissez un homme de Dieu, comment pouvez-vous parler ainsi? Si j'avais eu seulement la pensée de faire l'une de ces choses, croyez-vous qu'il m'eût si longtemps laissé sur la terre? C'est à des voleurs et à des scélérats qu'il appartient de faire de telles actions, et je n'ai jamais rencontré aucun de ces malheureux que je n'aie prié Dieu pour sa conversion. » — « Que Dieu vous bénisse, reprit alors le confesseur! Mais, dites-moi, mon cher fils, ne vous serait-il pas arrivé de porter faux témoignage contre quelqu'un? N'avez-vous pas médit de votre prochain? » — « Oui certes, mon révérend père, j'ai dit du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mal d'autrui. J'avais jadis un voisin, qui, toutes les fois qu'il avait trop bu ne faisait que maltraiter sa femme sans sujet. Touché de pitié pour cette pauvre créature, je crus devoir instruire ses parents de la brutalité de son mari. » — « Au reste, continua le confesseur, vous m'avez dit que vous aviez été marchand. N'avez-vous jamais trompé quelqu'un, comme le pratiquent assez souvent les gens de cet état? » — « J'en ai trompé un seul, mon père; car je me souviens qu'un homme m'apporta un jour l'argent d'un drap que je lui avais vendu à crédit, et qu'ayant mis cet argent sans le compter dans une bourse, je m'aperçus, un mois après, qu'il m'avait donné quatre deniers de plus qu'il ne fallait. N'ayant pu revoir cet homme, j'en fis l'aumône à son intention, après les avoir toutefois gardés plus d'un an. » — « C'est une misère, mon cher enfant, et vous fites très bien d'en disposer de cette façon. »

Le père cordelier fit plusieurs autres questions à son pénitent. Celui-ci répondit à toutes à peu près sur le même ton qu'il avait répondu aux précédentes. Le confesseur se disposait à lui donner l'absolution, lorsque maître Chapelet lui dit qu'il avait encore un péché à lui déclarer. — « Quel est ce péché, mon cher fils? » — « Il me souvient, répond le pénitent, d'avoir fait nettoyer la maison par mon valet un saint jour de dimanche ou de fête. » — « Que cela ne vous inquiète pas, répliqua le ministre du Seigneur : c'est peu de chose. » — « Peu de chose ! mon père, ne parlez pas de la sorte : le dimanche mérite plus de respect, puisque c'est le jour de la résurrection du Sauveur du monde. »

— « N'avez-vous plus rien à me dire, mon enfant? » — « Un jour, par distraction, je crachai dans la maison du Seigneur. » A cette réponse, le bon religieux se mit à sourire, et lui fit entendre que ce n'était point là un péché. — « Nous qui sommes ecclésiastiques, ajouta-t-il, nous y crachons tous les jours. » — « Tant pis, mon révérend père; il ne convient pas de souiller par de pareilles vilenies le temple où l'on offre à Dieu des sacrifices. » Après avoir débité encore quelque temps de semblables sornettes, notre hypocrite se mit à soupirer, à répandre des pleurs; car ce scélérat pleurait quand il voulait. — « Qu'avez-vous donc? mon cher enfant, lui dit le père qui s'en aperçut. » — « Hélas! répondit-il, j'ai sur la conscience un péché dont je ne me suis jamais confessé, et je n'ose vous le déclarer : toutes les fois qu'il se présente à ma mémoire, je ne puis m'empêcher de verser des pleurs, désespérant d'en obtenir jamais le pardon devant Dieu. » — « A quoi songez-vous donc, mon fils, de parler de la sorte? Un homme, fût-il coupable de tous les crimes qui se sont commis depuis que le monde existe, et de tout ceux qui se commettront jusqu'à la fin des siècles, s'il en était re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pentant et qu'il eût la contrition que vous paraissez avoir, serait sûr d'obtenir son pardon en les confessant, tant la miséricorde et la bonté de Dieu sont grandes! Déclarez donc hardiment celui que vous avez sur le cœur. » — « Hélas! mon père, dit maître Chapelet, fondant toujours en larmes, ce péché est trop grand. J'ai même peine à croire que Dieu veuille me le pardonner, à moins que par vos prières, vous ne m'aidiez à le fléchir. » — « Déclarez-le, vous dis-je, sans rien craindre, je vous promets de prier le Seigneur pour vous. » Le malade pleurait toujours et gardait le silence. Le père le presse, lui parle avec douceur, et fait de son mieux pour lui inspirer de la confiance; mais il n'en obtient que des gémissements et des sanglots qui le pénètrent de compassion pour son pénitent. Celui-ci, craignant d'abuser enfin de sa patience : — « Puisque vous me promettez, lui dit-il en soupirant, de prier Dieu pour moi, vous saurez donc, mon père, vous saurez qu'étant encore petit garçon, je maudis... ciel! qu'il m'en coûte d'achever! je maudis ma mère.... »

« Hélas, mon enfant, reprit le confesseur, croyez-vous donc que ce péché soit si grand? Les hommes blasphèment Dieu tous les jours, et cependant, quand ils se repentent, il leur fait grâce. Pouvez-vous douter après cela de sa miséricorde? Ayez donc confiance en lui et cessez vos pleurs. Quand même vous auriez été du nombre de ceux qui le crucifièrent, vous pourriez, avec la contrition que vous avez, espérer d'obtenir votre pardon. » — « Que dites-vous! reprit avec vivacité maître Chapelet. Avoir maudit ma mère! ma pauvre mère qui m'a porté neuf mois dans son sein, le jour comme la nuit. C'est un trop grand péché, et il ne me sera jamais pardonné, si vous ne priez Dieu pour moi avec toute la ferveur dont vous êtes capable. »

Le cordelier voyant que le malade n'avait plus rien à dire, lui donna l'absolution, le regardant comme le plus sage et le plus saint de tous les hommes, parce qu'il croyait comme mot d'Evangile tout ce qu'il avait entendu. Eh! qui ne l'aurait pas cru? Qui aurait pu imaginer qu'un homme fût capable de trahir à ce point la vérité dans le dernier moment de sa vie? — « Mon fils, lui dit-il ensuite; j'espère que vous serez bientôt guéri, avec l'aide de Dieu; mais s'il arrivait qu'il voulût appeler à lui votre âme pure et sainte, seriez-vous bien aise que votre corps fût inhumé dans notre couvent? » — « Oui, mon révérend père, et je serais bien fâché qu'il le fût ailleurs, puisque vous m'avez promis de prier Dieu pour moi, et que j'ai toujours eu pour votre ordre une vénération particulière. Mais j'attends de vous une autre grâce : je vous prie de me faire apporter, si vous me le permettez toutefois, le vrai corps de notre Sauveur, que vous avez consacré ce matin sur l'autel. Je desire le recevoir, tout in-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

digne que j'en suis, de même que l'extrême-onction, afin que si j'ai vécu en pécheur, je meure du moins en bon chrétien. »

Le saint homme loua beaucoup son zèle; lui promit de faire ce qu'il désirait, et lui tint parole.

Les deux Florentins, qui craignaient fort que maître Chapelet ne les trompât, s'étaient postés derrière une cloison qui séparait sa chambre de la leur; et prêtant une oreille attentive, ils avaient entendu toutes les choses que le malade disait au cordelier. — « Quel homme est celui-ci, disaient-ils de temps en temps? Quoi! ni la vieillesse, ni la maladie, ni les approches d'une mort certaine n'ont pu le détourner de la voie de l'iniquité, ni l'empêcher de mourir comme il a vécu? » Mais voyant qu'il aurait les honneurs de la sépulture, le seul objet qui les intéressât, ils s'inquiétèrent fort peu du sort de son âme.

Peu de temps après, on porta effectivement le bon Dieu à Chapelet. Son mal augmenta, et cet honnête homme mourut sur la fin du même jour, après avoir reçu la dernière onction. Les deux frères se hâtèrent d'en avertir les cordeliers, afin qu'ils fissent les préparatifs de ses obsèques, et qu'ils vinssent, selon la coutume, faire des prières auprès du mort. A cette nouvelle, le bon père qui l'avait confessé alla trouver le prieur du couvent et fit assembler la communauté. Il raconta que maître Chapelet avait toujours vécu saintement, autant qu'il avait pu en juger par sa confession, et qu'il ne doutait pas que Dieu opérât par lui plusieurs miracles; il leur persuada en conséquence qu'il convenait de recevoir le corps de ce saint homme avec dévotion et révérence. Le prieur et les autres religieux, également crédules, allèrent tous solennellement passer la nuit en prières autour du mort. Le lendemain, vêtus d'aubes et de chappes, précédés de la croix, ils vont chercher le corps et le portent en pompe dans leur église, au milieu d'un grand concours de peuple. Le père qui avait confessé Chapelet monta aussitôt en chaire, et dit des merveilles du mort, de sa vie, de ses jeûnes, de sa chasteté, de sa candeur, de son innocence et de sa sainteté. Il n'oublia pas de raconter, entre autres choses, ce que le bienheureux Chapelet lui avait déclaré comme son plus grand péché, et la peine qu'il avait eue à lui faire entendre que Dieu pût le lui pardonner. Prenant de là occasion de censurer ses auditeurs, il se tourne vers eux, et s'écrie : — « Et vous, enfants du démon, qui, pour le moindre sujet, blasphémez le Seigneur, la Vierge sa mère, et tous les saints du paradis, pensez-vous que Dieu puisse vous pardonner? » Il s'étendit beaucoup sur sa charité, sur sa droiture et sur l'excessive délicatesse de sa conscience. En un mot, il fit un tel éloge de toutes ses vertus et une telle impression sur l'esprit de ses auditeurs, qu'aussitôt après que le service fût

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fini, on vit le peuple fondre en larmes sur le corps de Chapelet. Les uns baisaient dévotement ses mains, les autres déchiraient ses vêtements, et ceux qui pouvaient en arracher un petit morceau s'estimaient fort heureux. Pour que tout le monde pût le voir, on le laissa exposé tout ce jour-là ; et quand la nuit fut venue, on l'enterra avec distinction dans une chapelle. Dès le lendemain, il y eut une grande affluence de peuple sur son tombeau, les uns pour l'honorer, les autres pour lui adresser des vœux ; ceux-ci pour faire brûler des cierges, ceux-là pour appendre aux murs des images en cire conformes au vœu qu'ils avaient fait. Enfin sa réputation de sainteté s'établit si bien dans tous les esprits, que quelque genre d'adversité qu'on éprouvât, on ne s'adressait presque plus à d'autre protecteur qu'à lui. On le nomma *saint Chapelet*, et l'on poussa l'enthousiasme jusqu'à soutenir que Dieu avait opéré par lui et opérait tous les jours des miracles.

Ainsi vécut et mourut Chapelet Duprat, mis au nombre des saints, comme vous venez de l'entendre. Je ne prétends pas nier qu'il ne puisse effectivement jouir du sort des bienheureux, quelque déréglée et corrompue qu'ait été sa vie. Dieu peut sans doute, par une grâce spéciale, lui avoir fait sentir dans ses derniers moments l'énormité de ses crimes et l'avoir conduit à une contrition parfaite ; mais comme nous n'en avons aucune connaissance, et que nous ne pouvons juger que sur les apparences, je dis qu'il est plus naturel de le croire plongé dans les abîmes de l'enfer que placé dans le paradis. Nous devons en cela admirer la bonté infinie du Créateur, qui ne laisse pas d'écouter nos vœux et nos prières, lors même que nous prenons un de ses réprouvés pour notre médiateur auprès de lui. Ainsi, afin que par son secours nous puissions nous garantir du fléau qui désole notre patrie, et qu'il daigne conserver dans la joie notre société, nous louerons sans cesse son saint nom, nous l'invoquerons dans tous nos besoins, avec la ferme assurance qu'il exaucera nos prières.

Après ces mots, Pamphile se tut. — Madame la reine Pampinée, pour se conformer à l'ordre établi, commanda à Néiphile, qui était assise auprès de Pamphile, de dire à son tour une nouvelle. Cette dame, qui n'était pas moins complaisante que belle, répondit avec un sourire des plus gracieux, et commença ainsi :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE II.

LE VOYAGE D'ABRAHAM DE PARIS A ROME.

Le récit que vous allez entendre vous prouvera que la patience avec laquelle Dieu souffre les désordres publics de ceux qui, par état, sont obligés de nous édifier par des exemples de vertu est une des plus fortes preuves de la vérité de notre religion.

J'ai entendu dire qu'il y avait autrefois à Paris un fameux marchand d'étoffes de soie, nommé Jeannot de Chevigny, aussi estimable par la franchise et la droiture de son caractère que par sa probité. Il était l'intime ami d'un très riche juif, marchand comme lui, et non moins honnête homme. Comme il connaissait mieux que personne ses bonnes qualités : — « Quel dommage, disait-il en lui-même, que ce brave homme fût damné ! ».... Il crut donc devoir charitablement l'exhorter à ouvrir les yeux sur la fausseté de sa religion et sur la vérité de la nôtre, qui faisait tous les jours de nouveaux prosélytes.

Abraham lui répondit qu'il ne connaissait de loi si sainte ni meilleure que la judaïque ; qu'étant né dans cette loi, il voulait y vivre et mourir, et que rien ne serait jamais capable de le faire changer de résolution. Cette réponse ne refroidit point le zèle de Jeannot. Quelques jours après il recommença ses remontrances ; mais Abraham se montrait toujours inébranlable. Les sollicitations d'une part et les résistances de l'autre allaient toujours leur train, lorsqu'enfin le juif, vaincu par la constance de son ami, lui tint le discours que voici : — « Tu veux donc absolument, mon cher Jeannot, que j'embrasse ta religion ? Eh bien ! j'y consens, mais à une condition, c'est que j'irai à Rome pour voir celui que tu appelles le vicaire de Dieu sur la terre, et étudier sa conduite et ses mœurs, de même que celles des cardinaux. Si par leur manière de vivre je puis comprendre que ta religion soit meilleure que la mienne, je te jure que je ne balancerai plus à me faire chrétien ; mais si je remarque le contraire de ce que j'attends, ne sois plus étonné si je persiste dans la religion judaïque et si je m'y attache davantage. »

Le bon Jeannot fut singulièrement affligé de ce discours.— « O ciel! se disait-il, je croyais avoir converti cet honnête homme, et voilà toutes mes peines perdues ! S'il va à Rome, il ne peut manquer d'y voir la vie scandaleuse qu'y mènent la plupart des gens d'église, et alors, bien loin d'embrasser le christianisme, il deviendra sans doute plus juif que jamais. Puis se tournant vers Abraham : — Eh ! mon ami, lui dit-il, pourquoi prendre la peine d'aller à Rome et faire

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la dépense d'un si long voyage? Outre qu'il y a tout à craindre sur mer et sur terre pour un homme aussi riche que toi, crois-tu qu'il manque ici de gens pour te baptiser? Si par hasard il te reste encore des doutes sur la religion chrétienne, où trouveras-tu des docteurs plus savants et plus éclairés qu'à Paris? En est-il ailleurs qui soient plus en état de répondre à tes questions et de résoudre toutes les difficultés que tu peux proposer? Ainsi ce voyage est très inutile. Imagine-toi, mon cher Abraham, que les prélats de Rome sont semblables à ceux que tu vois ici, et peut-être meilleurs, étant plus près du souverain pontife, et vivant presque sous ses yeux. Si tu veux donc suivre mon conseil, tu remettras ce voyage à une autre fois, pour un temps de jubilé, par exemple, et alors je pourrai peut-être t'accompagner. » — « Je veux croire, mon cher Jeannot, répondit le juif, que les choses sont telles que tu le dis; mais pour te déclarer nettement ma pensée et ne pas t'abuser par de vains détours, je ne changerai jamais de religion, à moins que je ne fasse ce voyage. » Le convertisseur, voyant que ses remontrances seraient vaines, ne s'obstina pas davantage à combattre le dessein de son ami. D'ailleurs, comme il n'y mettait rien du sien, il ne s'en inquiéta pas plus qu'il ne fallait; mais il n'en demeura pas moins convaincu que son prosélyte lui échapperait s'il voyait une fois la cour de Rome.

Le juif ne perdit point de temps pour se mettre en route; et s'arrêtant peu dans les villes qu'il traversait, il arriva bientôt à Rome, où il fut reçu avec distinction par les juifs de cette capitale du monde chrétien. Pendant le séjour qu'il y fit, sans communiquer à personne le motif de son voyage, il prit de sages mesures pour connaître à fond la conduite du pape, des cardinaux, des prélats et des gens de cour. Comme il ne manquait ni d'activité, ni d'adresse, il vit bientôt par lui-même et par le secours d'autrui que, du plus grand jusqu'au plus petit, tous étaient corrompus, adonnés à toutes sortes de plaisirs naturels et contre nature, n'ayant ni frein, ni remords, ni pudeur; que la dépravation des mœurs était portée à un tel point parmi eux que les emplois, même les plus importants, ne s'obtenaient que par le crédit des courtisanes et des gitons. Il remarqua encore que semblables à de vils animaux, ils n'avaient pas de honte de dégrader leur raison par des excès de table; que dominés par l'intérêt et l'avarice, ils employaient les moyens les plus bas pour se procurer de l'argent; qu'ils trafiquaient du sang humain, sans respecter celui des chrétiens; qu'on faisait des choses saintes et divines, des prières, des indulgences, des bénéfices, autant d'objets de commerce, et qu'il y avait plus de courtiers en ce genre qu'à Paris, en fait de draps ou d'autres marchandises. Ce qui ne l'étonna pas moins, ce fut de voir donner des noms honnêtes à toutes ces infa-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mies, pour jeter une espèce de voile sur leurs crimes. Ils appelaient *soin de leur fortune* la simonie ouverte ; *réparation des forces*, les excès de table dans lesquels ils se plongeaient, comme si Dieu, qui lit jusque dans les intentions des cœurs corrompus, ne connaissait pas la valeur des termes, et qu'on pût le tromper en donnant aux choses des noms différents de leur véritable signification. Ces mœurs déréglées des prêtres de Rome étaient bien capables de révolter le Juif, dont les principes et la conduite avaient pour base la décence, la modération et la vertu. Instruit de ce qu'il voulait savoir, il se hâta de retourner à Paris.

Dès que Jeannot fut informé de son retour, il vint le voir, et, après les premiers compliments, il lui demanda, presqu'en tremblant, ce qu'il pensait du saint-père, des cardinaux et des prêtres de Rome ? — « Que Dieu les traite comme ils le méritent, répondit le juif avec vivacité ; car tu sauras, mon cher Jeannot, que si, comme je puis m'en flatter, j'ai bien jugé de ce que j'ai vu et entendu, il n'y a pas un seul prêtre à Rome qui ait de la piété, ni une bonne conduite, même à l'extérieur. Il m'a semblé au contraire que le luxe, l'avarice, l'intempérance, et d'autres vices plus odieux encore, s'il est possible d'en imaginer, sont en si grand honneur auprès du clergé, que la cour de Rome est bien plutôt, selon moi, le foyer de l'enfer que le centre de ta religion. On dirait que le souverain pontife et les autres prêtres, à son exemple, ne cherchent qu'à la détruire, au lieu d'en être les soutiens et les défenseurs ; mais comme je vois qu'en dépit de leurs coupables efforts pour la décrier et l'éteindre, elle ne fait que s'étendre de plus en plus et devenir tous les jours plus florissante, j'en conclus qu'elle est la plus vraie, la plus divine de toutes, et que l'Esprit Saint la protége visiblement. Ainsi, je t'avoue franchement, mon cher Jeannot, que ce qui me faisait résister à tes exhortations est précisément ce qui me détermine aujourd'hui à me faire chrétien. Allons donc de ce pas à l'église, afin que j'y reçoive le baptême selon les rits prescrits par ta sainte religion. »

Le bon Jeannot, qui s'attendait à une conclusion bien différente, fit éclater la plus vive joie quand il l'eut entendu parler de la sorte. Il le conduisit à l'église Notre-Dame, fut son parrain, le fit baptiser et nommer Jean. Il l'adressa ensuite à des hommes très éclairés qui achevèrent son instruction. Le nouveau converti fut cité depuis ce jour comme un modèle de toutes les vertus.

Ce récit de la belle Néiphile étant achevé, madame Pampinée dit à Philomène que son tour de raconter était venu, et celle-ci prit la parole en ces termes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE III.

MELCHISÉDECH L'USURIER.

Vous devez savoir, mesdames, que si la sottise entraîne souvent les gens élevés en dignité dans l'ignominie et la misère, le bon sens, en revanche, sauve les gens sages des dangers auxquels ils se trouvent quelquefois exposés, et leur assure un parfait repos. S'il s'agissait de prouver ici la première de ces propositions, une foule d'exemples qui se renouvellent tous les jours viendraient à l'appui de cette vérité; mais mon unique objet, dans ce moment, est de vous prouver, par un seul fait et en peu de mots, que le bon sens est ce qu'il y a de plus précieux dans la vie.

Le fameux Saladin, soudan de Babylone, ayant diverses guerres à soutenir et trouvant son trésor à sec, se souvint qu'il y avait dans Alexandrie un riche juif nommé Melchisédech qui prêtait à usure. Il jeta ses vues sur lui pour sortir d'embarras. Il ne s'agissait que de le déterminer à lui rendre ce service ; mais c'était là en quoi consistait la difficulté; car ce juif était l'homme le plus intéressé et le plus avare de son temps, et Saladin ne voulait point employer la force ouverte. Contraint cependant par la nécessité, et prévoyant bien que Melchisédech ne donnerait jamais de son bon gré l'argent dont il avait besoin, il s'avisa pour l'y contraindre d'un moyen raisonnable en apparence. Il le mande auprès de sa personne, le reçoit familièrement dans son palais, le fait asseoir auprès de lui, et lui tient ce discours : — « Melchisédech, plusieurs personnes m'ont dit que tu as de la sagesse, de la science et que tu es surtout très versé dans les choses divines ; je voudrais donc savoir de toi laquelle de ces trois religions: la juive, la mahométane et la chrétienne te paraît la meilleure et la véritable. »

Le juif, qui avait autant de prudence que de sagacité, comprit que le soudan lui tendait un piége, et qu'il serait infailliblement pris pour dupe s'il donnait la préférence à l'une de ces trois religions. Heureusement il ne perdit point la tête, et avec une présence d'esprit singulière : — « Seigneur, lui dit-il, la question que vous daignez me faire est de la plus grande importance; mais pour que j'y réponde d'une manière satisfaisante, permettez-moi de commencer par un petit conte.

« Je me souviens d'avoir plusieurs fois ouï dire que dans je ne sais quel pays un homme riche et puissant possédait, parmi d'autres bijoux précieux, un anneau d'un prix inestimable. Cet homme voulant se faire honneur de ce bijou si rare forma le dessein de le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faire passer à ses successeurs comme un monument de son opulence, et ordonna, par son testament, que celui de ses enfants mâles qui se trouverait muni de cet anneau après sa mort fût tenu pour son héritier, et respecté comme tel du reste de sa famille. Celui qui reçut de lui cet anneau fit pour ses successeurs ce que son père avait fait à son égard. En peu de temps ce bijou passa par plusieurs mains, lorsqu'enfin il tomba dans celles d'un homme qui avait trois enfants, tous trois bien faits, aimables, vertueux, soumis à ses volontés, et qu'il aimait également. Instruits des prérogatives accordées au possesseur de cet anneau, chacun de ces jeunes gens, jaloux de la préférence, faisait sa cour au père, déjà vieux, pour tâcher de l'obtenir. Le bon homme, qui les chérissait et les estimait autant l'un que l'autre, et qui l'avait successivement promis à chacun d'eux, était fort embarrassé pour savoir auquel il devait le donner. Il aurait voulu les contenter tous trois, et son amour lui en suggéra le moyen. Il s'adressa secrètement à un orfèvre très habile, et lui fit faire deux autres anneaux si parfaitement semblables au modèle, que lui-même ne pouvait plus distinguer les faux du véritable. Chaque enfant eut le sien. Après la mort du père, il s'éleva, comme on le pense bien, de grandes contestations entre les trois frères. Chacun en particulier se croit des droits légitimes à la succession ; chacun se met en devoir de se faire reconnaître pour héritier et en exige les honneurs. Refus de part et d'autre. Alors chacun de son côté produit son titre ; mais les anneaux se trouvent si ressemblants, qu'il n'y a pas moyen de distinguer quel est le véritable. Procès pour la succession ; mais ce procès, si difficile à juger, demeura pendant et pend encore. — Il en est de même, seigneur, des lois que Dieu a données aux trois peuples sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger : chacun croit être l'héritier de Dieu, chacun croit posséder sa véritable loi et observer ses vrais commandements. Savoir lequel des trois est le mieux fondé dans ses prétentions, c'est ce qui est encore indécis, et ce qui, selon toute apparence, le sera longtemps. »

Saladin vit par cette réponse que le juif s'était habilement tiré du piége qu'il lui avait tendu. Il comprit qu'il essaierait vainement de lui en tendre de nouveaux. Il n'eut donc d'autre ressource que de s'ouvrir à lui ; ce qu'il fit sans détour. Il lui exposa le besoin d'argent où il se trouvait, et lui demanda s'il voulait lui en prêter. Il lui apprit en même temps ce qu'il avait résolu de faire dans le cas où sa réponse eût été moins sage. Le juif, piqué de générosité, lui prêta tout ce qu'il voulut ; et le soudan, sensible à ce procédé, se montra très reconnaissant. Il ne se contenta pas de rembourser le juif, il le combla encore de présents, le retint auprès de sa personne, le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

traita avec beaucoup de distinction, et l'honora toujours de son amitié.

Dame Philomène avait à peine achevé cette histoire, que Dionéo, son plus proche voisin, commença la sienne sans se faire prier.

NOUVELLE IV.

LE PÉCHÉ PARTAGÉ.

Puisque votre intention en contant des histoires est de passer le temps agréablement, j'oserai, belles dames, sans craindre le blâme, vous en dire une qui n'est pas des moins gaies.

Au pays de Lunigiane, qui n'est pas fort éloigné du nôtre, se trouve un monastère dont les religieux étaient jadis des modèles de dévotion et de sainteté. Vers le temps qu'ils commencèrent à dégénérer, il y avait parmi eux un jeune frère chez qui les veilles et l'austérité ne pouvaient réprimer l'aiguillon de la chair. Étant un jour sorti sur l'heure de midi, pendant que les autres moines faisaient la sieste, et se promenant seul autour de l'église, située en un lieu fort solitaire, le hasard lui fit rencontrer la fille d'un laboureur, occupée à cueillir des herbes dans les champs. La fille était assez jolie et d'une taille charmante. Il l'aborde, lie conversation, lui conte fleurette, et fait si bien qu'ils sont bientôt d'accord. Il la mène au couvent, et l'introduit secrètement dans sa cellule. Je vous laisse à penser les plaisirs qu'ils durent goûter l'un et l'autre ; tout ce que je me permettrai de vous dire à ce sujet, c'est que leurs transports étaient si peu mesurés, que l'abbé, qui avait fini son somme et qui se promenait tranquillement dans le dortoir, fut frappé, en passant devant la cellule du moine, du bruit qui s'y faisait. Il s'approcha tout doucement de la porte, prêta une oreille curieuse, et distingua clairement la voix d'une femme. Son premier mouvement fut de se faire ouvrir ; mais il se ravisa, et se retira dans sa cellule, sans mot dire, en attendant que le jeune moine sortît.

Quoique celui-ci fût très occupé et que le plaisir l'eût presque mis hors de lui-même, il crut, dans un intervalle de repos, entendre des pas dans le dortoir. Il se lèva, et, regardant par la serrure, aperçut l'abbé. Il ne douta point qu'il n'eût tout entendu, et il se crut perdu. La seule idée de la punition qu'il allait subir le faisait trembler. Cependant, sans laisser voir son trouble à sa maîtresse, il cherche dans sa tête un expédient pour se tirer à moindres frais de cette cruelle aventure. Après avoir un peu réfléchi, feignant de ne pouvoir garder plus longtemps la jeune fille : — « Je m'en vais, lui dit-il, m'occuper des moyens de te faire sortir d'ici sans être vue d'âme qui vive ; ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fais point de bruit et n'aie aucune crainte ; je serai bientôt de retour. » Le moine sort, ferme la porte à double tour, va droit à la chambre de l'abbé, lui remet la clef de sa cellule, ainsi que chaque religieux le pratique quand il sort du couvent, et lui dit d'un air très tranquille : — « Comme il ne m'a pas été possible ce matin de faire transporter tout le bois qu'on a coupé dans la forêt, je vais de ce pas, mon révérend père, faire apporter le reste, si vous me le permettez. »

Cette démarche fit penser à l'abbé que le jeune moine était bien loin de se croire découvert. Il fit semblant de tout ignorer, prit la clef, et lui donna permission d'aller au bois. Dès qu'il l'eut perdu de vue, il rêva au parti qu'il devait prendre. La première idée qui lui vint dans l'esprit fut d'ouvrir la chambre du coupable en présence de tous les moines, pour qu'ils ne fussent pas ensuite étonnés de la dure punition qu'il lui ferait subir ; mais réfléchissant que la fille pouvait appartenir à d'honnêtes gens, et que même ce pouvait être une femme mariée, dont le mari méritait des égards, il crut devoir, avant toutes choses, aller lui seul l'interroger, pour aviser ensuite au meilleur parti qu'il y aurait à prendre. Il va donc trouver la belle prisonnière ; et ayant ouvert la cellule avec précaution, il entre et ferme la porte sur lui.

Quand la fille, qui gardait un profond silence, le vit entrer, elle fut toute interdite, toute honteuse, et redoutant quelque terrible affront, elle se mit à pleurer. L'abbé qui la regardait du coin de l'œil, étonné de la trouver si jolie, fut touché de ses larmes ; et l'indignation faisant place à la pitié, il n'eut pas la force de lui adresser le moindre reproche. Le démon est toujours aux trousses des moines : il profite de ce moment de faiblesse pour tenter celui-ci, et tâche de réveiller en lui les aiguillons de la chair. Il lui présente l'image des plaisirs qu'a goûtés son jeune confrère, et bientôt, malgré les rides de l'âge, l'abbé, éprouvant le désir d'en goûter de pareils, se dit à lui-même : — « Pourquoi me priverais-je d'un bien qui s'offre à moi ? Je souffre assez de privations sans y ajouter encore celle-là. Ma foi, cette fille est tout à fait charmante ! Pourquoi n'essaierais-je point de la conduire à mes fins ? Qui le saura ? Qui pourra jamais en être instruit ? Péché secret est à demi pardonné. Profitons donc d'une fortune qui ne reviendra peut-être jamais, et ne dédaignons point un plaisir que le ciel nous envoie. » Il s'approche alors de la belle éplorée, et prenant un tout autre air que celui qu'il avait en entrant, il cherche à la tranquilliser, en la priant avec douceur de ne point se chagriner. — « Cessez vos pleurs, mon enfant, je comprends que vous avez été séduite : ainsi ne craignez point que je vous fasse aucun tort ; j'aimerais mieux m'en faire à moi-même. » Il la complimenta ensuite sur sa taille, sur sa figure, sur ses beaux yeux ; et il s'exprima de ma-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nière et d'un ton à lui laisser entrevoir sa passion. On juge bien que la fille, qui n'était ni de fer ni de diamant, ne fit pas une longue résistance. L'abbé lui prodigue mille caresses, la couvre de mille baisers brûlants, l'attire près du lit, y monte le premier, et puis la sollicite de suivre son exemple, ce qu'elle fit, après maintes minauderies fort agaçantes. Mais croirait-on que le vieux frappart, sous prétexte de ne point la fatiguer du poids de sa grasse révérence, lui fit prendre la posture qu'il aurait dû prendre lui-même. Cependant le jeune moine, qui n'avait fait que le semblant d'aller au bois, s'était caché dans un coin du dortoir. Il n'eut pas plus tôt vu son abbé entrer dans sa cellule, qu'il fut délivré de toutes craintes ; il s'approcha tout doucement de la porte, et vit à son aise, par le trou de la serrure, le doux péché dont s'enivrait le saint homme.

Lorsque l'abbé eut longuement confessé la fillette, il la quitta, referma la porte à clef et se retira dans sa chambre. Peu de temps après, sachant que le moine était dans le couvent, et croyant qu'il revenait du bois, il l'envoya chercher pour le réprimander vivement et le faire mettre en prison dans le but de jouir sans rival de sa conquête. Dès qu'il le vit entrer, il prit un visage sévère. Quand il l'eut bien tancé, le jeune moine, qui ne s'était point déconcerté, lui répondit aussitôt : — « Mon très révérend père, je ne suis pas assez ancien dans l'ordre de Saint-Benoît pour en connaître toutes les règles. Vous m'avez bien appris les jeûnes et les vigiles ; mais vous ne m'aviez point encore dit que les enfants de Saint-Benoît dussent donner aux femmes la prééminence et s'humilier sous elles ; à présent que votre révérence m'en a donné l'exemple, je vous promets de n'y manquer jamais, si vous me pardonnez mon erreur. »

Le père abbé, qui n'était pas sot, comprit tout de suite que le moine devait avoir vu tout ce qu'il avait fait avec la fille. C'est pourquoi, tout honteux de sa peccadille, il se hâta de lui pardonner, à condition qu'il se tairait sur tout ce qui s'était passé. Ils prirent ensemble des mesures secrètes pour faire sortir la fille du monastère, et vraisemblablement pour l'y faire rentrer quelques autres fois

Cette anecdote un peu gaillarde fit rougir les dames jusqu'au blanc des yeux ; mais s'étant regardées les unes les autres, peu s'en fallut qu'elles n'éclatassent de rire. Toutefois, par convenance, elles crurent devoir reprocher à Dionéo son peu de retenue, et lui firent entendre qu'il ne fallait point conter certaines choses devant des femmes. Après quoi, la reine Pampinée, se tournant vers Flamette, lui donna la parole.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE V.

LES GÉLINOTTES.

Je vais, dit Flamette, vous dire un mot ingénieux d'une femme de qualité, dont l'exemple vous montrera que si les hommes font preuve d'esprit et de bon sens, en cherchant à se faire aimer des femmes d'une plus haute volée, celles-ci ne sauraient, au contraire, se trop défier de l'amour des hommes d'une naissance ou d'un rang supérieur.

Le marquis de Montferrat, un des meilleurs capitaines de son siècle, étant élevé à la dignité de gonfalonier de l'Eglise, fut obligé en cette qualité de faire le voyage d'outre mer avec une armée chrétienne qui allait conquérir la Terre-Sainte. Un jour qu'on parlait de ses hauts faits à la cour de Philippe le Borgne, roi de France, qui se disposait à faire le même voyage, un courtisan s'avisa de dire qu'il n'y avait pas sous le ciel un plus beau couple que celui du marquis et de sa femme ; et qu'autant le mari l'emportait par ses grandes qualités sur les autres guerriers, autant la marquise était supérieure aux autres femmes par sa beauté et sa vertu. Ces paroles firent une telle impression sur l'esprit du roi, que sans avoir jamais vu la marquise, il s'épris d'amour pour elle. Comme il était alors sur le point de partir pour la Palestine, il résolut de ne s'embarquer qu'à Gênes, afin qu'allant par terre jusqu'à cette ville, il eût occasion de passer par Montferrat et d'y voir cette belle personne. Il se flattait qu'à la faveur de l'absence du mari, il pourrait obtenir d'elle ce qu'il désirait.

Après avoir fait prendre les devants à ses équipages, il se mit en route avec une suite peu nombreuse. A une journée du lieu qu'habitait la marquise, il lui envoya dire qu'il irait dîner le lendemain chez elle. La dame, prudente et sage, répondit qu'elle était très sensible à cet honneur, et qu'elle ferait de son mieux pour le bien recevoir. Cette visite de la part d'un si grand monarque, qui ne pouvait ignorer que son mari était absent, parut d'abord l'inquiéter. Elle n'en devinait d'abord pas le motif ; mais après y avoir un peu rêvé, elle ne douta point que la réputation de sa beauté ne lui attirât cette distinction. Cependant, pour soutenir la dignité de son rang, elle résolut de lui rendre tous les honneurs possibles. Elle fit assembler les gentilshommes du canton, pour régler par leur conseil ce qu'il convenait de faire en pareil cas ; mais elle ne voulut confier à personne le soin du festin ni le choix des mets qui devaient être servis. Elle donna ordre qu'on prît toutes les gélinotes qu'on pût trouver, et commanda à ses cuisiniers de les déguiser du mieux qu'ils pourraient,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et d'en faire plusieurs services sans y ajouter aucune autre viande.

Le roi ne manqua pas d'arriver le lendemain, comme il l'avait fait dire, et fut honorablement reçu chez la marquise. Il fut enchanté de l'accueil qu'elle lui fit ; et voyant que sa beauté surpassait encore ce que la renommée lui en avait appris, son amour augmenta à proportion des charmes qu'il lui trouvait. Il la loua beaucoup, et ses compliments n'étaient qu'une faible expression des feux qu'il éprouvait. L'heure du dîner étant venue, sa majesté et la marquise se mirent seuls à une même table. La bonne chère, les vins choisis, le plaisir d'être auprès d'une aussi belle femme transportaient le roi. S'étant toutefois aperçu, à chaque service, qu'on ne lui servait que des poules, préparées de diverses manières, il parut un peu surpris de cette affectation. La galanterie l'empêcha cependant de témoigner aucun mécontentement. Il se félicita même de trouver dans cette multiplicité de mets composés d'une seule et même viande l'occasion de lâcher quelques gentillesses à la marquise. — « Madame, lui dit-il avec un air riant, est-ce que dans ce pays les poules naissent sans coq ? » faisant sans doute allusion à ce que, dans cette quantité de poules, il n'avait trouvé ni poulet, ni chapon. Madame de Montferrat comprit très bien le sens de cette demande, et voyant que c'était là le moment de lui faire connaître ses dispositions, elle lui répondit avec courage : — « Non, sire ; mais les femmes y sont faites comme partout ailleurs, malgré la différence que mettent entre elles les habits et les dignités. »

Le roi, sentant toute la force de cette réponse, comprit alors le dessein que s'était proposé la marquise en lui faisant servir tant de gélinottes. Il vit, dès ce moment, qu'il était inutile d'aller plus avant, que ses soins seraient perdus avec une dame de cette trempe, et que ce n'était pas là le cas d'employer la violence. Il se reprocha à lui-même de s'être enflammé trop légèrement, et jugea que le meilleur parti pour son honneur était de tâcher d'éteindre son feu, en renonçant aux espérances qu'il avait conçues. Il ne fut pas plus tôt sorti de table, qu'afin de mieux cacher le motif de sa visite, il reprit tout de suite le chemin de Gênes.

Toute la compagnie couvrit d'éloges la conduite de la marquise de Montferrat, puis on attendit le récit d'Émilie.

NOUVELLE VI.

CENT POUR UN.

Il n'y a pas longtemps, dit cette dame, que dans notre ville vivait un cordelier qui avait la charge d'inquisiteur de la foi. Quoi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il s'efforçât de passer pour un homme plein de sainteté et de zèle pour la religion, comme c'est assez l'usage parmi ces messieurs, il était néanmoins beaucoup plus ardent à rechercher ceux qui avaient la bourse pleine que ceux qui sentaient le poison de l'hérésie. Le hasard lui fit rencontrer un homme plus riche d'écus que de science, qui, se trouvant un jour dans une société, la tête échauffée par le vin, s'avisa de dire, par simplicité plutôt que par manque de foi, qu'il avait de si bon vin dans sa cave que *Dieu même en boirait s'il était au monde.* Ce propos fut bientôt rapporté à l'inquisiteur, qui, connaissant les richesses de celui qui l'avait tenu, fondit impétueusement sur lui, *cum gladiis et fustibus*, et lui fit son procès, persuadé qu'il en viendrait plus de florins dans sa poche que de lumière et de secours à la foi du bon homme.

L'accusé, cité et interrogé, raconta de quelle manière et en quel sens il avait tenu ce propos. Le père inquisiteur, qui n'en voulait qu'à son argent, lui repartit aussitôt : — « Est-ce que tu t'imagines que Dieu soit un gourmet de vins excellents, comme un Chinchillon ou tel autre d'entre vous tous, qui ne bougez du cabaret? Tu voudrais sans doute nous persuader à présent, par une humilité affectée, que ton cas n'est pas grave; mais si nous faisons notre devoir, tu seras condamné à être brûlé. » Ces menaces jetèrent la terreur dans l'esprit du prisonnier. Après avoir quelque temps rêvé sur sa situation, il imagina de recourir à l'onguent de Plutus et d'en frotter les mains du père inquisiteur, ne connaissant pas de meilleur remède contre le poison de l'avarice, qui ronge presque tous les gens d'église et les cordeliers surtout, sans doute parce qu'ils n'osent toucher d'argent. Quoique Galien n'ait point indiqué cette recette, elle ne laisse pas d'être excellente. Elle produisit des effets si merveilleux, que le feu dont il avait été menacé se convertit en un *san-benito* dont il fut revêtu; et comme s'il eût dû faire le voyage de la Terre-Sainte, on lui attacha une croix jaune sur un fond noir. Après quelques pénitences peu rigoureuses, l'inquisiteur lui accorda sa liberté, à condition que pour dernière pénitence, il entendrait tous les matins la messe à Sainte-Croix, et qu'à l'heure du dîner il viendrait se présenter devant lui jusqu'à nouvel ordre, lui permettant de disposer du reste du jour comme il voudrait.

Pendant que le pénitent remplissait exactement ce qui lui avait été prescrit, il entendit un jour chanter à la messe ces paroles de l'Evangile : *Vous recevrez cent pour un, et posséderez la vie éternelle.* Frappé de ce passage, il vint à l'heure accoutumée se présenter au père inquisiteur, et le trouva à table. Il s'approche; et interrogé s'il avait entendu la messe, il répond affirmativement. — « N'as-tu rien entendu, reprit le cordelier, qui te cause quelque doute, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dont tu veuilles t'éclaircir? » — « Non, mon révérend père; je crois tout fermement, et n'ai de doutes sur rien; mais puisque vous me permettez de parler, je vous dirai une chose qui me fait de la peine, et pour vous et pour vos confrères, quand je songe au sort que vous éprouverez dans l'autre vie. » — « Quel est donc cette chose, dit le père inquisiteur? » — « C'est ce mot de l'Évangile, répond le pénitent, où il est dit : *Vous recevrez cent pour un.* » — « Il n'est rien de si vrai, reprit le père; mais je ne vois point là ce qui peut t'affecter si fort pour nous. » — « Vous allez le connaître, répliqua celui-ci: depuis que je fréquente votre couvent, j'ai vu donner aux pauvres qui sont à la porte, tantôt une, tantôt deux chaudières de soupe, qui ne sont, à la vérité, que les restes de celle qu'on sert à chacun de vous. Or si, pour chaque chaudière, il vous en est rendu cent dans l'autre monde, vous en aurez tant qu'il n'est pas possible que vous n'y soyez tous noyés. »

Cette naïveté fit rire ceux qui étaient à table avec l'inquisiteur; mais le père, qui sentit bien que c'était un trait contre l'avarice et l'hypocrisie des moines, se mordit les lèvres jusqu'au sang, et renvoya le bon homme en lui défendant de reparaître, et lui conseillant de ne plus tomber entre ses mains.

Après cette anecdote, Philostrate fut invité à prendre la parole.

NOUVELLE VII.

LE DINER DE L'ABBÉ DE CLUNY.

Mesdames, dit le cavalier, les moines prêtent si fort le flanc aux traits de la censure et de la plaisanterie, qu'on peut tirer sur eux à coups sûrs. Mais je fais plus de cas de la présence d'esprit d'un homme dont la nouvelle qu'on vient de raconter me rappelle le souvenir.

Peu de gens ignorent que messire Can de la Scalle fut un des plus magnifiques seigneurs qu'on ait vu naître en Italie depuis l'empereur Frédéric II. Il est peu d'hommes que la fortune ait autant favorisés, et qui aient su se faire plus d'honneur de leurs richesses. Un jour qu'il s'était proposé de donner une fête superbe dans la ville de Vérone, et qu'il avait fait en conséquence de grands préparatifs, on le vit changer tout à coup de résolution, pour des motifs qu'on a toujours ignorés, et combler de présents les étrangers que la nouvelle de cette fête avait attirés de toutes parts à sa cour, afin de les dédommager par cette politesse du spectacle et des divertissements qu'il comptait leur donner. Il n'oublia dans ses générosités qu'un nommé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Bergamin, homme agréable, beau parleur, qui avait des saillies si heureuses qu'il fallait l'avoir entendu pour s'en former une juste idée. On prétend que cet oubli fut volontaire de la part du prince, qui s'était figuré que cet homme ne valait pas la peine qu'on s'occupât de lui.

Cependant Bergamin, qui n'avait entrepris le voyage de Vérone que dans l'espérance d'en retirer quelque profit, voyant qu'on ne songeait point à lui, et qu'il dépensait beaucoup à l'auberge pour lui, ses valets et ses chevaux, commença à s'impatienter et à être de fort mauvaise humeur. Persuadé néanmoins qu'il ferait mal de partir sans prendre congé, il attendit encore, quoiqu'il eût déjà dépensé tout son argent, car l'aubergiste n'était pas homme à se payer de ses saillies.

Le pauvre diable avait apporté avec lui trois riches habits dont quelques seigneurs lui avaient fait présent pour qu'il pût paraître avec honneur à la fête. Il en donna un à son hôte pour le payer de ce qu'il lui devait. Comme il s'obstinait toujours à ne point s'en retourner, il fallut encore donner le second habit. Enfin, résolu d'attendre le dénoûment de cette aventure, il était sur le point de livrer le troisième et de partir, lorsqu'un jour se trouvant au dîner de messire Can, il se présenta devant lui avec un visage triste et un air rêveur. — « Qu'as-tu ? Bergamin, lui dit ce seigneur, plutôt pour l'insulter que pour s'amuser de ce qu'il pourrait lui répondre ; qu'as-tu donc ? tu parais avoir du chagrin. Ne peut-on en savoir le sujet ? » Bergamin répondit sur-le-champ par le conte que voici : — « Vous saurez, monseigneur, qu'un nommé Primasse, célèbre grammairien, était l'homme de son temps qui faisait le plus facilement des vers. Jamais poëte n'excella comme lui dans les impromptu sur toutes sortes de sujets. Ce talent, joint à sa grande science, le rendit si fameux que dans les pays même où il n'avait jamais paru, il n'était question que de Primasse : la renommée ne parlait que de lui. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances l'amena un jour à Paris. Il y parut dans un triste équipage ; car son savoir n'avait pu le garantir de l'indigence, par la raison que les grands récompensent rarement le mérite. Il entendit beaucoup parler dans cette ville de l'abbé de Cluny, qui, après le pape, passe pour le plus riche prélat de l'Église. On disait des merveilles de sa magnificence, de la cour brillante qu'il tenait, de la manière dont il régalait tous ceux qui l'allaient voir à l'heure du dîner. Frappé de ce récit, Primasse, qui était curieux de voir les hommes magnifiques et généreux, résolut d'aller visiter M. l'abbé. Il s'informe s'il demeurait loin de Paris. Il apprend qu'il habitait une de ses maisons de campagne qui n'en était éloignée que de trois lieues. Primasse calcule qu'en partant de grand

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

matin, il pourrait arriver à l'heure du dîner. Il se fait enseigner le chemin; mais dans la crainte de ne rencontrer personne qui allant du même côté pût l'empêcher de s'égarer, il eut la précaution d'emporter avec lui trois pains, comptant qu'il trouverait partout de l'eau, pour laquelle d'ailleurs il avait peu de goût. Muni de cette provision, il se met en route, et va si droit et si bien, qu'il arrive à la maison de plaisance de M. l'abbé avant l'heure du dîner. Il entre, il examine tout, et à la vue d'une quantité de tables dressées, de plusieurs buffets bien garnis et de tous les autres préparatifs, il conclut en lui-même qu'on n'a rien dit de trop de la magnificence du prélat.

« Tandis qu'il était occupé de ces réflexions, et que n'osant lier conversation avec personne, il promenait sur tout un œil étonné et curieux, l'heure du dîner sonne. Le maître d'hôtel commande qu'on donne à laver et que chacun se mette à table. Le hasard voulut que Primasse se trouvât placé justement vis-à-vis la porte de la pièce d'où M. l'abbé devait sortir pour entrer dans la salle à manger. Vous noterez, monseigneur, que c'était la coutume chez lui de ne rien servir, pas même du pain, qu'il ne fût lui-même à table. Tout le monde étant donc placé, le maître d'hôtel fait dire à M. l'abbé qu'on n'attend que lui pour servir. L'abbé sort de son appartement. A peine a-t-il mis le pied dans la salle, que frappé de la figure et du mauvais accoutrement de Primasse qu'il voyait pour la première fois, et qui fut précisément le premier objet de ses regards, il fit une réflexion qui ne lui était encore jamais venue dans l'esprit. — « Mais voyez donc, dit-il en lui-même, à qui je fais manger mon bien! » Puis reculant d'un pas, il fait refermer sa porte, et demande à ceux de sa suite s'ils connaissent l'homme qui est assis à table au devant de la porte de son appartement. Chacun répondit qu'il ne le connaissait point.

« Cependant Primasse, affamé comme un homme qui avait longtemps marché, et qui n'était pas accoutumé à dîner si tard, voyant que l'abbé se faisait trop attendre, tire un pain de sa poche et le mange sans façon. Quelque temps après, le prélat ordonne à un de ses gens de voir si cet inconnu était toujours là. — « Il y est encore, monseigneur, répond le domestique, et même il mange un morceau de pain, qu'il semble avoir apporté. » — « Qu'il mange du sien s'il en a, car pour du mien il n'en tâtera pas d'aujourd'hui, » repartit l'abbé avec un mouvement de dépit. Il ne voulait pas toutefois lui faire dire de se retirer, croyant que ce serait une impolitesse trop marquée; il espérait que l'inconnu prendrait ce parti de lui-même. Primasse, qui ne se doutait pas de ce qui se passait, ayant mangé un de ses pains, et voyant que l'abbé ne se pressait pas de venir, tire le second et le mange avec le même appétit que le premier. On en instruit le prélat, qui avait fait regarder de nouveau si l'étranger était encore là. Enfin

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Primasse, désespérant de le voir arriver, et n'ayant pu apaiser sa faim par les deux premiers pains, tire le troisième, sans s'inquiéter de l'étonnement qu'il causait à ceux qui étaient auprès de lui. L'abbé en est encore informé, et surpris de la constance de cet homme, fait des retours sur lui-même, et se dit : — « Quelle étrange idée m'est aujourd'hui venue dans l'esprit? D'où vient cette avarice? ce mépris? Qui sait encore pour qui? Ne m'est-il pas arrivé cent fois d'admettre à ma table le premier venu sans examiner s'il était noble ou roturier, pauvre ou riche, marchand ou filou? A combien de mauvais sujets n'ai-je pas fait politesse, qui peut-être étaient pires que celui-ci? D'ailleurs, il n'est pas possible que ce mouvement d'avarice ait pour objet un homme de rien. Il faut nécessairement que ce soit un personnage d'importance, puisque je me suis ravisé de lui faire honneur. » Sur cela, il voulut savoir qui il était. Ayant appris que c'était Primasse, et qu'il venait pour être témoin de sa magnificence, dont il avait beaucoup ouï parler, l'abbé qui le connaissait de réputation lui témoigna la plus grande estime, et lui fit tous les honneurs possibles. Après le dîner, il commanda qu'on lui donnât des habits convenables à un homme de son mérite, lui fit présent d'une bourse d'or et d'un très beau cheval, lui laissant la liberté de passer chez lui tout autant de jours qu'il voudrait. Primasse, le cœur plein de joie et de reconnaissance, rendit un million de grâces à M. l'abbé, et reprit, à cheval, la route de Paris d'où il était parti à pied. »

Messire Can de la Scalle, qui ne manquait pas de pénétration, comprit aussitôt ce que voulait Bergamin, et sans attendre d'autre explication de sa part, lui dit en souriant : — « Bergamin, tu m'as fait connaître très honnêtement tes besoins, ton mérite, mon avarice, et ce que tu désires de moi. J'avoue que je ne me suis jamais montré avare qu'à ton égard ; mais je te promets de me corriger par les mêmes moyens que tu m'as si adroitement indiqués. » Cela dit, il fit payer les dettes de Bergamin, lui donna un de ses plus riches habits, une bourse bien garnie, un des plus beaux chevaux de son écurie, et lui laissa le choix de s'en retourner ou de demeurer encore quelque temps à Vérone.

Quand cette histoire fut achevée, madame Laurette n'attendit pas que la reine Pampinée lui marquât son tour. Elle commença ainsi :

NOUVELLE VIII.

ERMIN L'AVARE.

Il y eut autrefois à Gênes un gentilhomme commerçant, connu sous le nom de messire Ermin de Grimaldi, qui passait pour le plus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

riche particulier de l'Italie. Mais aussi avare qu'opulent, il n'ouvrait jamais sa bourse pour obliger qui que ce fût, et se refusait à lui-même les choses les plus nécessaires à la vie, bien différent en cela des autres Génois, qui aimaient le faste et la bonne chère. Il poussa cette ladrerie si loin, que ses concitoyens lui ôtèrent son nom de Grimaldi pour lui donner le surnom d'Ermin l'avare. Pendant que par son économie sordide il augmentait tous les jours ses richesses, arriva à Gênes un courtisan français nommé Guillaume Boursier, gentilhomme plein de droiture et d'honnêteté, parlant avec autant d'esprit que d'aisance, généreux et affable envers tout le monde. Sa conduite était fort opposée à celle des courtisans d'aujourd'hui, qui, malgré la vie dépravée qu'ils mènent, et l'ignorance dans laquelle ils croupissent, ne rougissent pas de se qualifier de grands seigneurs, et qui auraient plus de raison de se faire appeler du nom de ces animaux à longues oreilles, dont ils ont, pour la plupart, les mœurs et la stupidité. Tour à tour altiers et bas, flatteurs, caressants, tyranniques, injustes, méchants, cruels, on les voit sans cesse dégrader leur noblesse et avilir leur rang. Le plus recherché, le plus chéri, le mieux récompensé de ceux qui occupent les premiers postes, est, à la honte du siècle, presque toujours celui à qui on a à reprocher le plus de défauts, de vices, et quelquefois de crimes. N'est-ce pas là une preuve évidente que la vertu n'habite plus aujourd'hui parmi les hommes, puisque ceux qui sont surtout destinés à lui rendre hommage et à la faire régner croupissent sans honte dans la fange du vice?

Guillaume Boursier fut visité et honoré de toute la noblesse de Gênes. Il eut bientôt occasion d'entendre parler de l'avarice de messire Ermin et de la vie malheureuse qu'il menait, et il lui prit fantaisie de le voir. Ermin, qui avait conservé un reste de politesse, et qui de son côté avait entendu dire que messire Boursier était un fort galant homme, le reçut de bonne grâce et soutint à merveille la conversation, qui roula sur différents sujets. Il fut si enchanté de l'esprit et des manières polies de ce courtisan, qu'il le mena, avec les Génois qui l'avaient conduit chez lui, à une belle maison qu'il avait fait bâtir depuis peu, et qu'il voulait lui montrer. Quand il lui en eut fait parcourir les divers appartements : — « Monsieur, lui dit-il, qui me paraissez si instruit et qui avez vu tant de choses, ne sauriez-vous m'en indiquer une qui n'eût jamais été vue, et que je voudrais faire peindre dans la salle de compagnie? » Boursier sentant le ridicule de cette demande : — « Faites-y peindre des éternuements, lui répondit-il; c'est une chose que personne n'a jamais vue et qu'on ne verra jamais. Mais si vous voulez, ajouta-t-il, que je vous en indique une qu'on peut peindre, mais que certainement vous ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

connaissez pas, je vous la dirai. » — « Vous m'obligerez, monsieur, lui répondit messire Ermin, qui ne s'attendait sans doute pas à une telle réponse. » — « Eh bien! reprit Boursier, faites-y peindre la Libéralité. »

Ce seul mot fit une telle impression sur messire Ermin et le rendit si honteux, qu'il prit soudain la résolution de changer de système et de tenir une conduite différente de celle qu'il avait eue jusqu'alors. — « Oui, monsieur, répondit-il un peu déconcerté; oui, je ferai peindre la Libéralité, et si bien, que ni vous ni aucune autre personne, de quelle qualité qu'elle puisse être, ne pourra désormais me reprocher que je ne l'ai ni vue ni connue. »

En effet, messire Ermin changea tellement de conduite et de sentiments, qu'il fut, depuis ce jour-là, le plus libéral et le plus honnête Génois de son temps, et celui qui recevait le mieux les étrangers et ses propres compatriotes.

Madame Elise, succédant à Laurette, annonça une histoire du même genre. « Ce sont des traits, dit-elle, qui sont bons à retenir de quelque part qu'ils viennent, parce qu'on peut les appliquer dans l'occasion, et quelquefois aussi en profiter soi-même. »

NOUVELLE IX.

LA PÉLERINE.

Au temps du premier roi de Chypre établi dans cette île, après la conquête de la Terre-Sainte, une dame de Gascogne alla par dévotion à Jérusalem visiter le Saint-Sépulcre. A son retour, elle passa par Chypre, où elle fut indignement outragée par des libertins. Elle s'en plaignit au magistrat, et n'en ayant obtenu aucune sorte de satisfaction, elle résolut de recourir au roi lui-même. Quelqu'un lui dit qu'elle perdrait son temps et ses pas, parce que ce prince était si indolent et si peu craint, que non seulement il ne réprimait point les insultes qu'on faisait à autrui, mais qu'il souffrait encore tranquillement celles qui lui étaient faites à lui-même, au point que lorsqu'on avait quelque mécontentement de sa part, on pouvait impunément décharger son cœur devant lui, de la manière la moins respectueuse et la moins mesurée. Sur cet avis, la dame désespérant de pouvoir tirer vengeance de l'outrage qu'elle avait essuyé, voulut au moins gourmander la lâcheté du roi. Elle se présenta devant lui fondant en larmes : — « Je ne viens pas, sire, lui dit-elle, dans l'espérance d'être vengée des insultes que j'ai reçues de quelques uns de vos sujets; je viens seulement supplier votre majesté de m'apprendre comment elle fait pour pouvoir supporter les affronts et les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

injures qu'elle essuie tous les jours, à ce qu'on m'a assuré. Peut-être qu'à votre exemple, sire, je pourrai souffrir patiemment l'outrage qui m'a été fait, et duquel je vous ferais bien volontiers le cadeau, s'il m'était possible, puisque vous avez une si belle patience. Le roi, qui jusqu'alors s'était montré insensible à tout, ne le fut point à ce discours, et comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, il s'arma de vigueur, commença par punir sévèrement ceux qui avaient offensé cette dame, et fut depuis très exact à réprimer les attentats commis contre l'honneur de sa couronne.

Après la belle Elise, il n'y avait plus que la reine qui n'eût point dit d'histoire. Madame Pampinée voulut remplir sa tâche, et prenant à son tour la parole : « Vertueuses dames, dit-elle, les bons mots et les anecdotes cités à propos font l'agrément et le plaisir de la conversation. C'est à nous, plutôt qu'aux hommes, qu'il appartient de raconter ces sortes de traits d'esprit, parce qu'ils consistent ordinairement en peu de mots, et qu'il ne convient pas aux personnes de notre sexe de parler longtemps de suite. Il est qu'il y a aujourd'hui bien peu de femmes capables de sentir le mérite d'une saillie ou d'y répondre à propos, quand elle en connaît tout le sel. C'est un aveu que je fais avec peine, puisque je ne puis parler contre les femmes sans qu'il n'en rejaillisse quelque chose sur nous; mais presque toutes ont substitué l'amour de la parure et de la frivolité au soin qu'elles prenaient autrefois de cultiver leur raison. Ce qui me révolte surtout, c'est de les voir s'estimer et se croire estimées en proportion qu'elles sont plus ou moins parées. La plus chargée de broderies, de pompons et de dorures pense valoir plus que les autres, sans considérer que si on revêtait un âne des mêmes ajustements et de plus riches encore, il ne mériterait pas pour cela d'être regardé autrement que comme un âne. C'est afin de vous préserver, chères dames, d'un pareil inconvénient, et de vous mettre à même de faire mentir le proverbe, qui dit qu'*en toutes choses les femmes choisissent toujours le pire*, que je vais vous conter une histoire capable de vous rendre prudentes. »

NOUVELLE X.

LE VIEILLARD AMOUREUX.

Il y avait naguère à Bologne un très habile médecin, nommé maître Albert. A l'âge de soixante ans, son esprit était encore vert et plein d'agrément ; et, quoique son corps eût perdu sa chaleur, il ne laissait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas d'être encore sensible aux mouvements de l'amour. Il aperçut un jour, à une fenêtre, une très jolie veuve, nommée Marguerite Chisoliéri. Cette dame fit une telle impression sur lui, qu'il en rêvait; et comme s'il eût été encore dans la vigueur de l'âge, il allait et venait sans cesse, tantôt à pied et tantôt à cheval, sous ses fenêtres. La belle veuve ne tarda pas, ainsi que ses voisines, à s'apercevoir de cette affectation. En ayant deviné le motif, elles s'égayèrent ensemble de voir un homme de cet âge et de cette gravité si passionnément épris, comme si l'amour ne pouvait ou ne devait se faire sentir qu'aux jeunes gens sans expérience.

Pendant que le docteur continuait ses promenades devant le logis de Marguerite, il la trouva, un jour de fête, assise sur le seuil de sa porte, en compagnie de dames. La jeune veuve l'ayant aperçu de fort loin, complota aussitôt avec ses compagnes de le bien accueillir, pour avoir occasion de le railler sur son amour. Elles se lèvent pour le saluer, et l'ayant prié d'entrer dans une cour pour respirer le frais, elles le régalent de confitures, de fruits et de vins excellents. Sur la fin de la collation, elles lui demandèrent, en termes honnêtes et ménagés, comment il était possible qu'il se fût épris d'une dame qui avait plusieurs amants, jeunes, aimables, pleins de grâces et de gentillesses. Le médecin, qui vit bien qu'on le badinait, et qui en fut piqué, s'adressant à la veuve, répondit d'un ton également honnête, mais accompagné d'un sourire malin : — « Madame, aucune personne sage ne s'étonnera de me voir amoureux de vous. Quoique les années diminuent les forces, elles n'ôtent cependant pas les désirs, ni le discernement qu'il faut pour voir ce qui est vraiment aimable; et comme les hommes âgés ont plus d'expérience, aussi distinguent-ils mieux ce qui mérite de l'attachement et de l'amour. Voulez-vous que je vous dise ce qui m'a déterminé à vous aimer, quoique vous ayez plusieurs jeunes soupirants ? C'est, madame, que je me suis plusieurs fois trouvé en divers lieux où j'ai vu des dames collationner avec des porreaux. Quoique le porreau n'ait rien de bon par lui-même, il est certain que la tête est ce qu'il a de moins mauvais et de moins désagréable au goût. Cependant, par un caprice trop ordinaire à votre sexe, j'ai vu plusieurs de ces mêmes dames empoigner les porreaux par la tête, et en savourer la queue, qui a pourtant un fort vilain goût. Que savais-je, madame, si en fait d'amants vous n'auriez pas un semblable caprice ? Et dans ce cas, je devais naturellement m'attendre à être préféré à tous les autres. »

Ce discours, auquel on ne s'attendait guère, couvrit la veuve et les autres dames d'un peu de confusion. — « Notre témérité, dit madame Chisoliéri, en s'adressant au médecin, a reçu le juste châtiment qu'elle méritait; je vous prie néanmoins d'être bien persuadé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que, loin de vous en vouloir, je suis très flattée des sentiments que je vous ai inspirés. Je fais cas de votre amitié comme de celle d'un homme aimable ; ainsi comptez sur ma reconnaissance et sur tout ce qui dépendra de moi pour vous obliger, persuadée que vous n'exigerez rien que d'honnête. »

Maître Albert remercia la veuve de ses offres obligeantes. Puis il se leva, et prit congé de la compagnie en éclatant de rire. La dame se trouva fort sotte, et se reprocha plus d'une fois d'avoir voulu badiner un homme qu'elle ne connaissait presque point, et qui en savait beaucoup plus qu'elle sur l'article de la raillerie. Si vous êtes sages, mes chères amies, vous profiterez de son imprudence.

Le soleil allait se coucher, quand les sept dames et les trois cavaliers eurent dit chacun leur histoire. — « Mes chères compagnes, reprit madame Pampinée, il ne me reste plus rien à faire qu'à vous donner une nouvelle reine qui disposera, comme elle le jugera à propos, de son temps et du nôtre. Mon règne ne devrait, ce me semble, finir qu'à la nuit close ; mais comme dans toutes choses il est bon d'avoir du temps devant soi, je suis d'avis, pour que la nouvelle reine puisse tout préparer la veille pour le lendemain, qu'il conviendrait de l'élire toujours à cette même heure. Ainsi, au nom de celui par qui toutes choses existent, et pour le plus grand plaisir de notre société, je choisis pour reine de la seconde journée la très aimable et très sage Philomène. »

A peine a-t-elle prononcé ces paroles, qu'elle se lève et ôte sa couronne de laurier pour la placer respectueusement sur la tête de la nouvelle reine. Elle lui fait ensuite son compliment, et tous, d'un commun accord, lui jurent obéissance et fidélité.

Madame Philomène rougit d'abord et fut même déconcertée des honneurs qu'on lui rendait ; mais craignant de paraître ridicule, elle bannit bientôt sa timidité.

« Ne croyez pas, dit-elle à ses amies, que je veuille gouverner d'après mes seules idées. Je me ferai un plaisir de prendre vos conseils, pour l'avantage commun de la société. Si j'ai bien jugé de la conduite qu'a tenue aujourd'hui madame Pampinée, je trouve que rien n'est plus sage ni plus favorable à nos plaisirs que les réglements qu'elle a faits ; c'est pourquoi je suis d'avis de les conserver jusqu'à ce qu'une trop grande uniformité ou telle autre circonstance nous les rende ennuyeux. Ainsi, en suivant l'ordre déjà établi, nous sortirons de ce lieu-ci pour aller folâtrer. Au coucher du soleil nous souperons au frais ; et après avoir chanté quelque petite chanson ou pris telle autre récréation, ce sera fort bien fait à nous d'aller nous coucher. De-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

main nous nous lèverons de très bonne heure pour jouir de la fraîcheur du matin. Il sera libre à chacun, comme il l'a été aujourd'hui, de choisir l'endroit qui lui plaira le plus pour s'y récréer jusqu'à l'heure du dîner. Après le dîner, nous danserons. Quelques heures de repos suivront la danse ; puis nous reviendrons dans ce même lieu, ainsi que nous l'avons fait aujourd'hui, pour conter des histoires, dont le récit ne me paraît pas moins utile qu'agréable. Au reste, il est une chose à laquelle madame Pampinée n'a pu songer, parce qu'elle a été élue trop tard, et que je voudrais qu'on exécutât à l'avenir. C'est de fixer et d'annoncer la veille la matière sur laquelle devront rouler nos Nouvelles, afin que chacun de nous ait le temps d'en préparer une bonne et conforme au sujet qui aura été proposé. Je me flatte que celui que je vais prescrire pour demain sera du goût de toute l'assemblée. Vous savez que depuis le commencement du monde les hommes ont été les jouets de la fortune, qu'elle a influé et qu'elle influera toujours sur les divers événements de leur vie : or, il faut que chacun de nous raconte demain l'histoire d'une personne jetée dans quelque mésaventure, qui, contre toute attente et par un pur effet du sort, aura eu pour elle un heureux dénouement. »

Toute la compagnie goûta fort cet avis, et chacun promit de s'y conformer, excepté Dionéo, qui, profitant d'un moment de silence, dit, en s'adressant à la nouvelle reine : — « Je pense, madame, que rien n'est plus sage et plus digne d'éloges que l'ordre que vous venez de donner ; mais j'ose vous demander une grâce, et je désire qu'elle me soit accordée pour tout le temps que notre société subsistera ; c'est de me dispenser de la loi qui nous obligera de ne raconter des Nouvelles que sur le sujet donné, et de me laisser la liberté de dire celle que je jugerai la plus agréable ; mais, pour qu'on n'imagine pas que je demande cette grâce, parce que le fond des histoires me manque, je m'engage dès à présent à dire toujours la mienne le dernier. »

La reine, qui le savait facétieux, lui accorda, en rougissant, ce qu'il demandait, pour obéir au vœu de la société.

Tout le monde s'étant levé, on alla par une allée sablée et bordée d'un vert gazon près d'un clair ruisseau, qui, tombant d'une petite colline, serpentait dans un frais vallon. Les dames s'y arrêtèrent ; et les pieds et les bras nus, elles se mirent dans l'eau, où elles se promenèrent et folâtrèrent jusqu'au soir. L'heure du souper étant venue, on reprit le chemin du château.

Ainsi finit LA PREMIÈRE JOURNÉE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

DEUXIÈME JOURNÉE.

Les plaisirs de cette journée furent à peu près les mêmes que ceux de la veille. Après l'heure de la sieste on se réunit dans le bosquet des Nouvelles. Chacun s'étant assis sur le gazon, dans l'ordre marqué par madame Philomène, on vit cette charmante reine, le front ceint de laurier, promener ses doux regards sur toute la compagnie, et ordonner à madame Néiphile d'ouvrir le cercle des récits.

NOUVELLE PREMIÈRE.

MARTELIN LE PERCLUS.

Il y avait jadis à Trévise, dit la belle Néiphile, un Allemand nommé Arrigue. La misère l'avait réduit à l'état de portefaix ; mais, dans sa pauvreté, il était généralement estimé, à cause de ses bonnes mœurs et de la sainteté de sa vie. Les Trévisans assurent qu'à l'heure de sa mort les cloches de la grande église sonnèrent d'elles-mêmes. On cria au miracle et tout le monde disait que c'était là une preuve incontestable que cet Arrigue était au nombre des bienheureux. Le peuple courut en foule à la maison où il était décédé, et on le porta en la grande église avec la même pompe que si c'eût été le corps d'un saint canonisé. Les boiteux, les aveugles, les impotents y furent amenés dans la persuasion qu'il suffisait de toucher le corps de ce nouveau saint pour être guéri de toute espèce de mal.

Pendant que de tous les lieux voisins on accourait à Trévise au bruit de ces miracles, on y vit arriver trois Florentins. L'un se nommait Stechi, l'autre Martelin, et le troisième Marquis. Ils étaient attachés à de grands seigneurs, qu'ils amusaient par leurs singeries et leur habileté à contrefaire toute sorte de personnages. Les trois nouveaux débarqués, qui entraient pour la première fois dans Trévise, furent très surpris de voir le peuple courir en foule dans les rues. Lorsqu'ils eurent appris le sujet de tous ces mouvements, ils eurent envie d'aller voir cet objet de la curiosité publique. Ils n'eurent pas plus tôt posé leur bagage dans une auberge, que Marquis dit à ses deux camarades : — « Nous voulons aller voir ce corps saint, c'est fort bien ; mais je ne vois pas trop comment nous pourrons y réussir. J'ai ouï dire que la place était couverte de gens armés, que le gouverneur de la ville a fait poster dans tous les environs pour prévenir le désordre. D'ailleurs, l'église est, dit-on, si pleine, qu'il n'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

presque pas possible d'y aborder. » — « Laissez-moi faire, répondit Martelin, qui avait plus d'envie que les autres de voir le saint, je trouverai le moyen de percer la foule. » — « Comment t'y prendras-tu? » répliqua Marquis. — « Tu vas le savoir. Je contrefera i l'homme impotent et perclus : tu me soutiendras d'un côté et Stechi de l'autre, comme si je ne pouvais marcher seul, et vous ferez semblant de vouloir me mener auprès du saint pour être guéri. Quel homme en vous voyant ne se rangera pas pour nous laisser approcher ! »

Cette invention parut si plaisante à ses deux compagnons, que, sans délibérer davantage, ils se mirent en chemin. Arrivé au coin d'une rue peu fréquentée, Martelin se tordit tellement les mains, les bras, les jambes, la bouche, les yeux et toute la figure, qu'il parut dans le moment hideux, épouvantable. A le voir, on aurait assuré qu'il était réellement perclus de tous ses membres. Cela fait, les deux autres le saisissent chacun d'un côté, et s'acheminent vers l'église. Contrefaisant les affligés, ils prient, au nom de Dieu, toutes les personnes qu'ils rencontrent sur leur passage de les laisser avancer ; ce que tout le monde fait volontiers. Ils eurent bientôt attiré les regards de tous les spectateurs, si bien qu'on criait partout : *place, place au malade.* Ils arrivèrent en peu de temps auprès du corps de saint Arrigue. Un profond silence règne alors dans toute l'église. Tous les spectateurs immobiles et dans l'attente de l'événement ont les yeux attachés sur Martelin. Celui-ci, très habile à jouer son rôle, se fait placer sur le corps saint. Après quelques moments, il commence à étendre peu à peu un de ses doigts, puis l'autre, puis la main, puis les bras, et insensiblement tous les autres membres. A cette vue, l'église retentit des cris de joie que poussent les assistants ; mille voix s'élèvent à la fois à la louange du saint. Le bruit des acclamations fut si grand et si réitéré, qu'on n'aurait pu entendre le coup de tonnerre le plus éclatant.

Cependant, non loin du corps, se trouva par malheur un Florentin qui connaissait depuis longtemps Martelin, mais qui n'avait pu d'abord le remettre sous la forme qu'il avait en entrant. Dès qu'il le vit dans son état naturel, « — que Dieu le punisse! s'écria-t-il aussitôt; qui n'aurait pris ce coquin pour un homme réellement perclus? » — « Quoi ! dirent les voisins, cet homme n'était point paralytique? » — « Non certes, répondit le Florentin ; il a été toute sa vie aussi bien tourné et aussi droit qu'aucun de nous ; mais c'est de tous les baladins celui qui sait le mieux se défigurer. »

A peine a-t-il achevé ces mots, que plusieurs Trévisans se font un passage à travers la foule ; et parvenus à l'endroit où était Martelin, — « qu'on saisisse, s'écrient-ils, cet impie, qui vient ici se jouer de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dieu et de ses saints ; il n'était point perclus ; il s'est contrefait pour tourner en dérision notre saint et nous-mêmes ! » Aussitôt ils s'élancent sur lui, le renversent, lui arrachent les cheveux, déchirent ses habits, et font pleuvoir sur sa tête une grêle de coups. Tout le monde était si indigné, que les personnes les moins fanatiques et les plus sages lui lâchaient, les unes un coup de pied, les autres un coup de poing ; bref, pas un des assistans n'eût cru être homme de bien, s'il ne lui eût appliqué quelque soufflet. Martelin avait beau demander grâce et crier miséricorde, on ne se lassait pas de le frapper. Stechi et Marquis voyant un dénouement si peu attendu, comprirent que leurs affaires allaient fort mal ; et, craignant pour eux-mêmes un pareil traitement, ils n'osèrent secourir leur pauvre camarade. Au contraire, ils prirent le parti de crier comme les autres : « Qu'on assomme ce scélérat! » Cependant ils songeaient à le retirer des mains de la populace, qui l'aurait infailliblement tué, si Marquis ne se fût avisé d'un expédient. Comme il savait que les officiers de police étaient à la porte de l'église, il courut, le plus promptement qu'il lui fut possible, chez le lieutenant du podestat. — « Justice, Monsieur, s'écrie-t-il en entrant, justice ! il y a ici un filou qui vient de m'enlever ma bourse, où j'avais cent ducats. Je vous supplie de le faire arrêter, afin que je retrouve mon argent. » Douze sergents courent aussitôt vers l'endroit où le malheureux Martelin était immolé ; ils fendent la presse avec beaucoup de peine, l'arrachent tout meurtri des mains de ces furieux, et le mènent au palais.

Un grand nombre de gens, qui s'imaginaient que Martelin avait voulu se moquer d'eux, s'empressèrent de le suivre ; et ayant entendu dire qu'il était arrêté comme un coupeur de bourses, ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour se venger de lui. Chacun d'eux cria qu'il lui avait volé la sienne.

Sur ces plaintes, le lieutenant du podestat, homme intègre et sévère, le fit entrer dans un lieu retiré, et procéda à son interrogatoire. Mais Martelin ne lui répondait que par des plaisanteries. Le juge irrité le fit attacher à l'estrapade pour lui faire avouer ses vols. Après la question il réitéra ses interrogatoires. Le malheureux voyant qu'il ne lui servait de rien de nier : — « Monseigneur, dit-il au juge, je suis prêt à confesser la vérité, pourvu que tous ceux qui m'accusent désignent le temps et le lieu où j'ai coupé leur bourse ; puis je vous déclarerai ingénument tout ce que j'ai fait. » Le juge y consentit ; et ayant fait venir quelques uns des accusateurs, il les interrogea séparément. L'un disait qu'il y avait huit jours passés, l'autre six, l'autre quatre, et quelques uns soutenaient que l'affaire était du jour même. Martelin ayant ouï leurs réponses : — « Ils ont tous menti, dit-il au juge. Je puis, monseigneur, vous en donner

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une bonne preuve ; car il n'y a que quelques heures que je suis arrivé dans cette ville, où je n'étais pas encore venu ; et plût au ciel que je n'y eusse jamais mis le pied ! A mon arrivée, mon mauvais sort m'a conduit à l'église, où est exposé le corps du nouveau saint, et où j'ai été maltraité de la façon dont vous pouvez juger par les marques que je porte. Si vous doutez de ce que j'ai l'honneur de vous dire, les officiers du gouverneur, devant lesquels les nouveaux venus sont obligés de se présenter, et mon hôte lui-même vous en rendront témoignage. Si après ces informations vous trouvez que j'ai dit vrai, vous êtes trop équitable pour me faire subir, à l'instance de ces garnements, un supplice que je ne mérite pas. »

Pendant que ceci se passait, Marquis et Stechi sachant que le juge avait fait donner l'estrapade à Martelin, étaient dans la plus grande inquiétude sur le sort de leur camarade, et ne savaient quel parti prendre pour le tirer de là. — « Nous avons fait une bien mauvaise manœuvre, disaient-ils, nous l'avons tiré de la poêle pour le jeter dans le feu. » Sur cela, ils vont trouver leur hôte et lui racontent le fait, qui le fit beaucoup rire. Il les mena à un certain messire Alexandre, habitant de Trévise, qui avait beaucoup de crédit sur l'esprit du gouverneur. Après lui avoir détaillé la mésaventure de Martelin, ils le prièrent de prendre pitié de son état. Messire Alexandre, riant de tout son cœur, alla trouver le gouverneur, et obtint qu'on enverrait chercher Martelin. Ceux qui furent chargés de cette commission le trouvèrent encore devant le juge, à genoux, en chemise, et dans la plus grande consternation, parce que le juge restait sourd à toutes ses raisons. Ce magistrat, qui haïssait singulièrement les Florentins, voulait absolument le faire pendre. Il fit même des difficultés pour le céder au gouverneur, et il ne s'y décida que contraint par des ordres formels.

Aussitôt que Martelin parut devant son libérateur, il lui raconta, sans nul déguisement, tout ce qu'il avait fait, et lui demanda pour grâce spéciale de le laisser partir, disant que jusqu'à ce qu'il se fût rendu à Florence il croirait toujours avoir la corde au cou. Ce seigneur rit longtemps de cette aventure. Il fit présent d'un habit à chacun des trois compagnons, qui partirent sur-le-champ, bien satisfaits d'avoir échappé à un tel danger.

Après madame Néiphile, Philostrate eut la parole.

NOUVELLE II.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

Je veux, dit ce cavalier, vous conter une histoire où vous verrez un mélange d'infortunes et d'amour, de peines et de plaisirs, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comment il est plusieurs fois arrivé à messieurs les amants d'être fort mal logés, pour avoir négligé de dire l'oraison de saint Julien.

Du temps qu'Azzo était marquis de Ferrare, un marchand nommé Renaud d'Ast, venant de Bologne où quelques affaires l'avaient appelé, s'en retournait chez lui, lorsqu'au sortir de Ferrare, et tirant du côté de Vérone, il rencontra trois hommes à cheval, qu'il prit pour des marchands, et qui étaient des brigands et des voleurs de grand chemin. Il s'en laissa accoster sans défiance, et se mit à faire route avec eux. Ces coquins, voyant qu'il était commerçant, jugèrent qu'il devait porter de l'argent, et formèrent le projet de le détrousser aussitôt que le moment serait favorable. Pour éloigner toute crainte de son esprit, ils parlent d'honneur et de probité, affectent de grands sentiments, et saisissent toutes les occasions de lui faire politesse. Renaud, charmé de leurs procédés, se félicitait de cette rencontre, d'autant plus qu'il n'avait avec lui qu'un seul valet. Tout en causant de choses et d'autres, l'entretien tomba sur les prières qu'on fait à Dieu. Alors un de ces misérables dit à Renaud : — « Et vous, mon gentilhomme, quelle prière faites-vous en voyage? » — « A vous dire le vrai, répondit-il, je ne me pique point de savoir beaucoup d'oraisons. Cependant je suis dans l'usage de dire tous les matins, avant de sortir de l'auberge, un *Pater* et un *Ave*, pour l'âme du père et de la mère de saint Julien, afin d'avoir bon gîte la nuit suivante. Je vous assure que je me suis bien trouvé de cette prière. Il m'est plusieurs fois arrivé de tomber dans de grands dangers; mais je m'en suis toujours tiré, et j'ai toujours rencontré le soir une sûre et excellente auberge. Je vous avoue que si j'omettais de dire ces oraisons, je ne croirais pas être en sûreté pendant le jour, ni trouver une retraite sûre pour passer la nuit. » — « Et ce matin, monsieur, avez-vous récité ce *Pater* et cet *Ave*? » lui dit alors celui qui l'avait d'abord interrogé. — « Sans doute, » répondit Renaud. — « Tant mieux pour toi, dit alors en lui-même ce scélérat; puis, élevant la voix : — « J'ai voyagé, ajouta-t-il, pour le moins autant que vous; et quoique je n'aie jamais dit votre oraison, dont on m'a plusieurs fois vanté l'efficacité, il ne m'est cependant jamais arrivé d'être mal logé. Je gagerais même que ce soir je trouverai un meilleur gîte que vous, nonobstant votre oraison. Il est vrai que je suis dans l'usage de réciter, au lieu de cela, le verset *Diripuisti*, ou l'*Intemerata*, ou le *De profundis*, qui, selon ce que me disait ma grand'mère, sont d'une très grande vertu. »

Tout en causant de la sorte, ils continuaient leur route, et les trois coquins ne perdaient point de vue leur projet; ils n'attendaient que le lieu et le moment favorables. Après avoir passé à côté d'une forteresse appelée Château-Guillaume, ils s'arrêtent dans un lieu soli-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

taire et couvert, sous prétexte de faire boire leurs chevaux au gué d'une petite rivière, et puis se jettent sur Renaud, lui enlèvent son cheval et ses habits, et le laissent là, à pied et en chemise. — « Tu verras, lui dirent-ils en s'éloignant, si ton saint Julien te donnera bon gîte cette nuit ; pour le nôtre, il sera bon, selon toutes les apparences. » A ces mots ils passent la rivière à gué et disparaissent.

Le valet de Renaud, qui était resté derrière, le voyant aux prises avec ces brigands, fut assez poltron pour tourner bride sur-le-champ, et galopa jusqu'au Château-Guillaume, où il arriva de nuit, sans plus se mettre en peine de son maître. Cependant Renaud presque tout nu, exposé au froid et à la neige qui tombait à gros flocons, maudissait sa destinée ; et voyant qu'il faisait déjà nuit, ne savait quel parti prendre. Transi de froid, il se tourne de tous côtés, pour voir s'il n'y aurait pas dans les environs quelque asile où il pût passer la nuit. Ce pays portait encore l'empreinte des ravages de la guerre ; tout était devenu la proie des flammes ; si bien que Renaud n'apercevant ni maison ni chaumière, prit le parti, plutôt que de se laisser mourir de froid, de gagner le Château-Guillaume, ignorant que son domestique se fût retiré dans cette forteresse. Il imaginait que s'il avait le bonheur d'y entrer, le ciel lui enverrait quelque secours. Mais hélas ! comme il était déjà fort tard, il trouva les portes fermées. Le voilà désolé, et j'avoue qu'on le serait à moins. Cependant, comme le désespoir ne remédie à rien, il court çà et là pour découvrir un abri contre la neige. Heureusement il aperçoit une maison située sur le rempart, dont le toit en saillie formait au bas un petit couvert. Renaud s'y arrête pour attendre le jour. Sous cette saillie était une petite porte autour de laquelle il y avait un peu de paille. Il la ramasse avec soin, et s'en forme un lit du mieux qu'il peut ; puis, accroupi et soufflant dans ses mains engourdies par le froid, il gémit sur son état, et murmure contre saint Julien qui a si mal récompensé sa dévote confiance. Le bon saint, touché de compassion, ne tarda pas à lui procurer un meilleur asile. Dans la maison du rempart logeait une jeune et jolie veuve. C'était la maîtresse du marquis d'Azzo, gouverneur de la forteresse. Il l'aimait à la folie, et l'entretenait dans cette maison, afin d'être à portée de la voir plus à son aise et sans témoins. Le marquis devait précisément aller passer la nuit avec elle. La dame lui avait fait préparer un bain et un souper magnifique. Tout était disposé pour le recevoir, lorsqu'un de ses gens vint annoncer qu'il ne pourrait s'y rendre : des lettres qu'un exprès avait apportées l'obligeaient de partir sur-le-champ pour Ferrare. La dame, fâchée d'avoir fait inutilement tant de préparatifs, voulut du moins profiter du bain destiné au marquis. Ce bain était tout près de la porte où gisait le pauvre morfondu. Elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en sortait dans le moment que Renaud s'était placé dans cet endroit ; et, ayant entendu ses doléances et le cliquetis de ses dents : — « Va, dit-elle à sa servante, va voir ce que c'est. » La servante monte, regarde par la fenêtre et aperçoit, à l'aide d'une faible clarté, un homme en chemise, assis sur le seuil de la porte. Elle lui demande ce qu'il faisait là. Renaud veut lui répondre ; mais le claquement de ses dents ne lui permet pas de bien articuler ses paroles. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à lui faire comprendre ce qu'il était et ce qu'il souffrait.

La servante courut vite en informer sa maîtresse, et la pria d'avoir pitié de ce malheureux. La dame qui était très humaine, se souvenant qu'elle avait la clef de cette porte, par où passait le marquis quand il ne voulait pas être vu : — « Va lui ouvrir, dit-elle, nous avons de quoi le loger et de quoi lui faire un bon souper. » La fille, louant la bonté d'âme de sa maîtresse, se hâte d'aller ouvrir, et, voyant Renaud presque mort de froid, le fait entrer dans le bain encore chaud. Le pauvre diable crut ressusciter en sentant cette douce chaleur. Pendant qu'il reprenait ses esprits et ses forces, la charitable dame lui fit chercher un habit parmi ceux de son mari, mort depuis peu de temps. Cet habit lui alla si bien qu'on eût dit qu'il avait été fait pour lui. Se voyant ainsi vêtu d'une manière décente, et attendant les ordres de sa bienfaitrice, il se mit à bénir saint Julien de ce secours inattendu et d'un si bon logis.

La dame s'étant un peu reposée, se rendit dans une salle, au rez-de chaussée, où elle avait fait allumer un grand feu, et demanda des nouvelles du marchand. La domestique répond qu'il est habillé, qu'il est bien fait de sa personne, et qu'il a l'air d'un très galant homme. — « Dis-lui d'entrer, reprit la dame, il se chauffera, et je le ferai souper avec moi ; car il y a toute apparence qu'il a besoin de manger. » Renaud paraît, et fait son compliment en homme qui a reçu une certaine éducation ; il tâche d'exprimer sa reconnaissance du mieux qu'il lui est possible. La beauté de son hôtesse lui rend encore ses bienfaits plus précieux. Il ne se lasse pas de la regarder et de l'admirer. La dame, de son côté, trouvant, à sa mine et à ses discours, qu'il était tel que la servante l'avait dépeint, le combla d'honnêtetés, le fit asseoir devant le feu à côté d'elle, et le pria de lui raconter le malheur qui lui était arrivé. Renaud n'omit aucun détail. Elle ne douta point de la vérité de son aventure ; car son valet, en arrivant au Château-Guillaume, avait répandu le bruit que son maître avait été volé et peut-être assassiné par des brigands. Cette nouvelle était parvenue jusqu'à la dame, qui lui donna ainsi des nouvelles de son valet, ajoutant qu'il lui serait facile de le trouver le lendemain matin. Pendant cette conversation, la fille avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

servi le souper. Renaud eut ordre de se mettre à table ; il obéit sans peine et mangea comme quatre. La dame avait toujours les yeux fixés sur lui. Plus elle le regardait, plus elle le trouvait aimable. Soit que l'attente du marquis eût déjà mis ses esprits en mouvement, soit qu'elle fût charmée de la bonne mine, de la jeunesse et des manières agréables de Renaud, elle conçut de la passion pour lui. — « Quand je profiterais de l'occasion, disait-elle intérieurement, je ne ferais que me venger du marquis qui s'est moqué de moi. » A peine fut-on sorti de table, qu'elle prit la servante en particulier, pour la pressentir sur ce qu'elle était tentée de faire. Celle-ci qui connaissait le caractère de sa maîtresse et qui lisait parfaitement dans son intention, fit de son mieux pour lever tous ses scrupules.

La dame alla donc se remettre auprès du feu, où elle avait laissé Renaud, qui, comprenant très bien ce dont il était question, se félicitait intérieurement de n'avoir pas manqué de dire ce jour-là son oraison. Elle se place presque vis-à-vis de lui, et après lui avoir lancé plusieurs regards amoureux : — « D'où vient donc, lui dit-elle, que vous êtes si pensif ? Est-ce la perte de votre cheval et de vos habits qui vous afflige ? Consolez-vous, vous êtes en bonne maison, et regardez-moi comme votre amie. Au reste, ajouta-t-elle, savez-vous que sous cet habillement, qui vous va à ravir, il me semble voir feu mon mari ? Savez-vous encore que, d'après cette idée, j'ai été vingt fois tentée de vous donner mille baisers ? Je vous avoue même que je me serais satisfaite, si je n'avais été retenue par la crainte de vous déplaire. »

A ce discours, accompagné d'un ton qui décelait la passion la plus vive, Renaud, qui n'était rien moins que novice, s'approche de la belle et lui dit, en levant les bras au ciel : — « Que je serais ingrat, madame, moi qui vous dois la vie, si j'étais capable de trouver mauvais quelque chose qui vous fit plaisir ! Satisfaites donc votre envie, embrassez-moi, baisez-moi tant que vous voudrez ; je vous assure que je m'estimerai très heureux de vos caresses, et que j'y répondrai de toute mon âme. » Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. Entraînée par la passion qui la dominait, la dame se jette à son cou, et lui donne mille tendres baisers, que Renaud lui rend avec usure. Après être ainsi demeurés quelque temps, ils passent dans la chambre à coucher et se mettent dans le même lit. Je vous laisse à penser leurs voluptés : — l'oraison en l'honneur de saint Julien produisit des merveilles. Au point du jour la dame se mit à regret en devoir de congédier le marchand ; et pour que personne ne se doutât de l'aventure, elle se contenta de lui donner des habits vieux et déchirés, qu'elle accompagna, en dédommagement, d'une bourse bien garnie. Après lui avoir recommandé le secret sur ce qui s'était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

passé, et lui avoir indiqué le chemin qu'il devait prendre pour rentrer dans la forteresse, où il ne manquerait pas de trouver son domestique, elle le fit sortir par la petite porte qui donnait au pied du rempart.

Quand les portes furent ouvertes, Renaud, feignant de venir de plus loin, entra dans Château-Guillaume, et ayant trouvé l'auberge où était logé son valet, il prit d'autres habits qu'il avait dans sa valise. Il était sur le point de partir, monté sur le cheval de son valet, lorsqu'il apprit que les trois brigands qui l'avaient volé la veille avaient été arrêtés pour quelque autre crime, et qu'on les conduisait dans les prisons de la forteresse. Il alla trouver le juge : les voleurs ayant tout avoué, on lui rendit son cheval, ses habits et son argent ; de sorte qu'il ne perdit, à ce que dit l'histoire, qu'une paire de jarretières, que les voleurs avaient égarée. Après cela, Renaud, rendant grâces à Dieu et à saint Julien de cet heureux dénouement, s'en retourna sain et sauf dans sa patrie. Quant aux voleurs, ils furent tous trois pendus le jour suivant.

Le récit des aventures de Renaud d'Ast excita l'admiration générale. On avoua, mais tout bas, que la dame qui l'avait retiré chez elle avait fort bien fait de profiter de l'aventure ; mais tandis qu'on devisait sur la bonne nuit que Renaud dut passer avec cette jolie veuve, madame Pampinée, assise à côté de Philostrate, voyant que c'était son tour de raconter une histoire, se recueillit pour penser à ce qu'elle devait dire ; puis, d'un ton plein d'assurance, elle commença en ces termes.

NOUVELLE III.

LE MARIAGE INCROYABLE.

Plus on parle des révolutions de la fortune, plus cette matière paraît inépuisable à celui qui considère attentivement les scènes continuelles de la vie. La fortune dispose à son gré de tout ce que nous imaginons follement posséder en sûreté ; elle le fait passer d'une main dans l'autre, comme il lui plaît, n'observant, dans tous les changements qu'elle opère, aucun ordre, aucun enchaînement dont l'intelligence humaine puisse découvrir les ressorts. En voici un singulier exemple.

Il y eut autrefois à Florence un chevalier nommé messire Thébalde, qui, selon quelques uns, était de l'illustre maison des Lamberti, et, selon d'autres, de celle des Agolanti. Ces derniers n'appuient leur sentiment que sur le train qu'ont mené les enfants de Thébalde, et qui était exactement le même qu'ont toujours tenu et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que tiennent encore les Agolanti. Je vous dirai seulement qu'il fut un des plus riches gentilshommes de son temps, et qu'il eut trois fils. Le premier s'appelait Lambert, le second Thébalde, comme lui, et le dernier Agolant; tous trois bien faits et de bonne mine. L'aîné n'avait pas encore accompli sa dix-huitième année, lorsque le père mourut, les faisant héritiers de ses grands biens. Ces jeunes gens commencèrent par prodiguer leurs richesses en dépenses purement superflues. Grand nombre de valets, force chevaux de prix, belle meute, volières bien garnies, table ouverte et somptueuse; bref, ils avaient en abondance et se procuraient à grands frais tout ce qui piquait leurs fantaisies, c'étaient chaque jour nouvelles fêtes. Un train de vie si fastueux devait diminuer bientôt leur héritage. Les revenus ne pouvant y suffire, il fallut engager les terres, puis les vendre insensiblement l'une après l'autre, pour satisfaire les créanciers. Mais ils ne s'aperçurent de leur ruine que lorsqu'il ne leur restait presque plus rien. Alors la pauvreté leur ouvrit les yeux. Rentrés en eux-mêmes ils reconnurent trop tard leur folie.

Dans cette fâcheuse circonstance, Lambert prit ses deux frères en particulier; il leur représenta la figure honorable que leur père avait faite dans le monde, la fortune immense qu'il leur avait laissée, et la misère où ils allaient se trouver réduits par suite du peu d'ordre qu'ils avaient mis dans leur conduite. Il leur conseilla ensuite, du mieux qu'il lui fut possible, de vendre le peu qui restait des débris de leurs richesses, et de se retirer dans quelque pays étranger pour cacher aux yeux de leurs compatriotes leur misérable situation. Ses frères s'étant rendus à ses représentations, ils sortirent tous trois de Florence à petit bruit et sans prendre congé de personne. Ils allèrent droit en Angleterre, sans s'arrêter nulle part. Arrivés à Londres, ils louent une petite maison, font peu de dépense, et s'avisent de prêter de l'argent à de gros intérêts. La fortune leur fut si favorable, qu'en peu d'années ils eurent amassé de grandes sommes, ce qui les mit à portée de faire alternativement plusieurs voyages à Florence, où ils rachetèrent une grande partie de leurs anciens domaines et plusieurs autres terres. Étant enfin venus y fixer tout à fait leur séjour, ils s'y marièrent, après avoir toutefois laissé en Angleterre un de leurs neveux, nommé Alexandre, pour y continuer le même commerce à leur profit.

Rétablis à Florence, ils reprirent leur ancien train de vie; c'était tous les jours de nouvelles dettes. Les fonds qu'Alexandre envoyait ne servaient qu'à apaiser les créanciers. Ils se soutenaient encore par ce moyen, mais cette ressource devait bientôt leur manquer. Alexandre prêtait son argent aux gentilshommes et aux barons d'Angleterre, sur le revenu de leurs charges, ce qui lui produisait un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grand profit : or, pendant que nos trois étourdis, se reposant sur son commerce, s'endettaient de plus en plus pour mener leur genre de vie ordinaire, la guerre éclata entre le roi d'Angleterre et l'un de ses fils. Cette guerre inattendue mit le désordre dans ce royaume, les uns prenant parti pour le père, les autres pour le fils. Le malheureux Alexandre, privé des revenus qu'il percevait sur les châteaux de ses débiteurs, fut contraint de cesser son commerce, faute de fonds. Cependant les trois Florentins ne diminuaient rien de leurs dépenses, et contractaient tous les jours de nouvelles dettes. Mais plusieurs années s'étant passées sans qu'on vît l'effet des espérances qu'ils donnaient à leurs créanciers, ils perdirent non seulement tout crédit, mais ils se virent poursuivis et arrêtés. On vendit tout ce qu'ils possédaient ; et comme le produit ne put suffire à payer toutes leurs dettes, on les tint en prison pour le surplus. Leurs femmes et leurs enfants, réduits à la plus affreuse indigence, se retirèrent les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Alexandre, se voyant ruiné par la guerre, prit le parti de revenir en Italie par les Pays-Bas. Comme il sortait de Bruges, il rencontra aux portes de cette ville un jeune abbé en habit blanc, accompagné de plusieurs moines et suivi de gros bagages. Parmi eux étaient deux vieux cavaliers qu'Alexandre avait connus à la cour de Londres, et qu'il savait être parents du roi. Il les aborde et leur demande, chemin faisant, qui étaient ces moines qui marchaient devant avec un si gros train, et où ils allaient. — « Le jeune homme qui est à la tête de la cavalcade, répondit un des seigneurs anglais, est un de nos parents ; il vient d'être pourvu d'une des meilleures abbayes d'Angleterre. Comme il est trop jeune, suivant les canons de l'église, pour remplir une telle dignité, nous le menons à Rome pour obtenir du pape une dispense d'âge et la confirmation de son élection ; c'est de quoi nous vous prions de ne parler à personne. » Alexandre continua sa route avec eux.

L'abbé, qui marchait tantôt devant, tantôt derrière, selon la coutume des grands seigneurs qui voyagent avec une suite, se trouve par hasard à côté du Florentin. Il l'examine, et voyant un jeune homme de bonne mine, fut si enchanté de son air et de sa figure, qu'il l'engage poliment à se tenir à côté de lui. Il l'entretient de diverses choses, lui parle bientôt avec une certaine familiarité, et tout en causant lui demande qui il est, le pays d'où il vient et l'endroit où il va. Alexandre satisfit à toutes ses questions ; il ne lui laissa pas même ignorer l'état actuel de ses affaires, qu'il lui exposa avec une noble ingénuité. Il termina son récit par lui offrir ses petits services, en tout ce qui pourrait lui être agréable. L'abbé fut ravi de sa manière de parler. Il trouva dans le son de sa voix je ne sais quoi de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

doux qui allait au cœur. Sentant croître l'intérêt qu'il lui avait d'abord inspiré, il se mit à l'étudier de plus près, et conclut, d'après ses observations, qu'il devait être véritablement gentilhomme, malgré la profession servile qu'il avait exercée à Londres. Il fut touché de son infortune, et lui dit, pour le consoler, qu'il ne fallait désespérer de rien.—« Qui sait, ajouta-t-il d'un ton qui annonçait le vif intérêt qu'il prenait à son sort, qui sait si le ciel, qui n'abandonne jamais les hommes de bien, ne vous réserve point une fortune égale à celle dont vous avez joui, et peut-être plus considérable? » Il finit par lui dire que puisqu'il allait en Toscane, il lui ferait plaisir de demeurer en sa compagnie. Alexandre le remercia en l'assurant qu'il était disposé à se conformer à ses moindres désirs.

Pendant qu'ils voyagent ainsi de compagnie, l'abbé paraissait quelquefois rêveur et pensif. Le Florentin, qui lui devenait chaque jour plus cher, donnait lieu à ses rêveries : il avait des vues sur lui pour certain projet. Après plusieurs journées de marche, ils arrivèrent à une petite ville, qui n'était rien moins que bien pourvue d'auberges. On s'y arrêta cependant, par la raison que l'abbé était fatigué. Alexandre, qu'il avait chargé, dès le premier jour, du soin des logements, parce qu'il connaissait mieux le pays que pas un de sa suite, le fit descendre à une auberge dont l'hôte avait autrefois été son domestique ; il lui fit préparer la meilleure chambre ; et comme l'auberge était fort petite, il logea le reste de l'équipage dans différentes hôtelleries, du mieux qu'il lui fut possible.

Après que l'abbé eut soupé et que tout le monde se fut retiré, la nuit étant déjà fort avancée, Alexandre demanda à l'hôte où il le coucherait. — « En vérité, je n'en sais rien, lui répondit-il : vous voyez, seigneur, que tout est si plein, que ma famille et moi sommes contraints de coucher sur le plancher. Il y a cependant dans la chambre de monsieur l'abbé un petit grenier où je puis vous mener ; nous tâcherons d'y placer un lit, et pour cette nuit vous ferez comme vous pourrez. » — « Comment veux-tu que j'aille dans la chambre de M. l'abbé, puisqu'elle est si petite, qu'on n'a pu y placer aucun de ses moines? » — « Il y a, vous dis-je, un réduit où il nous sera facile de placer un matelas. » — « Que ne m'en suis-je aperçu quand on a préparé la chambre, j'y aurais fait coucher quelque moine, et j'aurais réservé pour moi la chambre qu'il occupe. » — « Il n'est plus temps, reprit le maître du logis ; mais j'ose vous promettre que vous serez là le mieux du monde. M. l'abbé dort, les rideaux de son lit sont fermés ; j'y placerai tout doucement un matelas et un lit de plume, sur lequel vous dormirez à vermeille. » Le Florentin, voyant que la chose pouvait s'exécuter sans bruit et sans incommoder l'abbé, y consentit, et s'y arrangea le plus doucement qu'il lui fut possible.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'abbé, qui ne dormait point, n'avait pas perdu un seul mot de sa conversation avec l'hôte. — « Voici l'occasion, disait-il en lui-même, de satisfaire mes désirs ; si je la manque, il n'est pas sûr qu'elle se représente. » Résolu donc d'en profiter et persuadé que tout le monde dormait, il appelle tout bas Alexandre et l'invite à venir se coucher auprès de lui. Celui-ci s'en défend par politesse. L'abbé insiste, et, après quelques façons, Alexandre cède enfin à ses instances. A peine est-il dans le lit de monseigneur, que monseigneur lui porte la main sur l'estomac, et commence à le caresser de la façon que les jeunes filles en usent avec leurs amants. Alexandre tout surpris ne douta point que l'abbé ne méditât, par ses divers attouchements, le plus infâme de tous les crimes. L'abbé, qui s'en aperçut, soit par conjecture, soit par quelque mouvement particulier d'Alexandre, se mit à sourire, et pour le détromper ouvre sa chemise, et prenant la main d'Alexandre, la porte sur sa gorge en lui disant tout bas : — « Bannis de ton esprit, cher ami, toute idée déshonnête, et vois à qui tu as affaire. » Qui fut surpris, ce fut Alexandre, qui trouva sous sa main deux petits globes arrondis, durs et polis comme deux boules d'ivoire. Revenu de son erreur, et voyant que le faux abbé était une jolie femme, il lui rend aussitôt caresse pour caresse ; et sans autre cérémonie se met en devoir de lui prouver qu'il était, lui, un homme très véritable. N'allez pas si vite, lui dit la belle en l'arrêtant; avant de pousser les choses plus loin, écoutez ce que j'ai à vous dire. A présent que vous connaissez mon sexe, je ne dois pas vous laisser ignorer que je suis fille, et que j'allais trouver le pape pour le prier de me donner un époux ; mais je ne vous eus pas plus tôt vu l'autre jour, que, par un effet de mon malheur ou de votre bonne fortune, je me sentis aussitôt éprise de vous. Ma passion s'est tellement fortifiée, qu'il n'est pas possible d'aimer plus que je ne vous aime. C'est pourquoi j'ai formé le dessein de vous épouser de préférence à tout autre. Voyez si vous me voulez pour votre femme ; sinon, sortez de mon lit et retournez dans le vôtre. »

Quoique Alexandre ne connût pas assez bien la dame pour se déterminer si promptement, néanmoins comme il jugeait, par son grand train et par la qualité des gens qui l'accompagnaient, qu'elle devait être riche et de bonne maison, et d'ailleurs la trouvant fort aimable et fort jolie, il lui répondit presque sans balancer qu'il était disposé à faire tout ce qui pourrait lui être agréable. Alors la belle s'asseoit sur le lit ; devant une image de Notre-Seigneur, elle met un anneau au doigt d'Alexandre, en signe de leur foi et de leur mutuelle fidélité. Puis ils s'embrassèrent, se caressèrent, et passèrent le reste de la nuit à se donner des marques de leur commune passion. Ils prirent des mesures pour tâcher de jouir des mêmes plaisirs le reste du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voyage; mais quand le jour fut venu, Alexandre se retira dans le petit réduit, et personne ne sut où il avait couché.

Ils continuèrent ainsi leur route, fort contents l'un de l'autre et arrivèrent à Rome après plusieurs jours de marche, non sans avoir pris de nouveaux à-compte sur les plaisirs du mariage. Quelques jours après, l'abbé, accompagné d'Alexandre et de ses deux parents, alla à l'audience du pape, et après lui avoir baisé sa pantoufle, il lui parla ainsi : — « Très Saint Père, vous savez mieux que personne que pour vivre honnêtement il faut éviter avec soin les occasions qui peuvent nous conduire à faire précisément le contraire. Or, c'est ce qui m'a engagée à m'enfuir de chez mon père, le roi d'Angleterre, avec une partie de ses trésors, et à venir ainsi déguisée solliciter un époux de la main de Votre Sainteté. Mon illustre père voulait me forcer d'épouser, jeune comme je suis, le roi d'Ecosse, prince courbé sous le poids des années. Toutefois ce n'est pas tant à cause de son grand âge que je me suis déterminée à prendre la fuite, que dans la crainte qu'après l'avoir épousé, la fragilité de ma jeunesse ne me fît tomber dans quelque égarement indigne de ma naissance et contraire aux lois de la religion. Je n'avais pas encore fait la moitié du chemin pour me rendre auprès de Votre Sainteté, lorsque la Providence, qui seule connaît parfaitement les besoins de chacun de nous, m'a fait rencontrer celui qu'elle me destinait pour époux. C'est ce gentilhomme que vous voyez, ajouta-t-elle, en montrant Alexandre; il n'est pas de naissance royale comme moi; mais son honnêteté et son mérite le rendent digne des plus grandes princesses. Je l'ai donc choisi pour époux; et, n'en déplaise au roi mon père et à tous ceux qui pourraient m'en blâmer, je n'en aurai jamais d'autre. J'aurais pu, sans doute, me dispenser de venir jusqu'ici; mais très Saint Père, j'ai cru devoir achever mon voyage, tant pour visiter les lieux saints de la capitale du monde chrétien, que pour vous rendre mes hommages et vous supplier de vouloir bien faire passer devant notaire un contrat du mariage que ce gentilhomme et moi avons déjà juré à Dieu. »

Je vous laisse à penser quel dut être l'étonnement d'Alexandre quand il apprit que sa femme était fille du roi d'Angleterre. Sa surprise fut cependant moins grande que celle des deux milords. Ils eurent de la peine à retenir leur dépit, et auraient peut-être maltraité l'Italien et outragé la princesse, s'ils se fussent trouvés ailleurs qu'en la présence du souverain pontife. Le pape, de son côté, parut fort étonné de ce qu'il venait d'entendre, et trouva le choix de la dame non moins singulier que son déguisement; mais ne pouvant empêcher ce qui était résolu et déjà fait, il consentit à ce qu'elle désirait; puis il consola les milords, les réconcilia avec la dame et avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alexandre, et lui-même fixa le jour des noces. La cérémonie se fit en présence de tous les cardinaux et de plusieurs autres personnes de distinction. Le pape avait fait préparer un superbe festin. La dame y parut en habits royaux. Tout le monde la trouva charmante, et la combla de compliments et d'éloges. Alexandre était richement vêtu et avait un maintien si noble, qu'on l'aurait plutôt pris pour un prince que pour un ancien prêteur sur gages.

Quelque temps après, les nouveaux mariés partirent de Rome pour venir à Florence, où la renommée avait déjà porté la nouvelle de ce mariage. La dame paya les dettes des trois frères, qui sortirent de prison et rentrèrent dans la possession de tous leurs biens qu'elle racheta. Elle alla ensuite en France avec son mari. Arrivés à Paris, le roi de France les accueillit avec beaucoup de distinction. Les deux milords, qui ne les avait point quittés jusqu'alors, partirent de là pour retourner en Angleterre. Ils firent si bien auprès du roi, qu'ils remirent sa fille dans ses bonnes grâces, et lui inspirèrent de l'estime et de l'amitié pour son gendre. Ce monarque les reçut depuis avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive. Peu de temps après leur arrivée à la cour, il éleva son gendre aux plus hautes dignités, et lui donna le comté de Cornouailles. Alexandre devint si habile politique, qu'il parvint à raccommoder le fils avec le père. Il fit par ce moyen cesser la guerre, et s'acquit l'amour et l'estime de la nation. Le comte de Cornouailles vécut toujours en bonne intelligence avec la princesse sa femme. On assure même qu'après avoir beaucoup contribué par sa prudence et sa valeur à la conquête de l'Ecosse, il en fut couronné roi.

De bruyants éloges furent donnés au récit de madame Pampinée ; après quoi Laurette commença le sien sans préambule.

NOUVELLE IV.

LANDOLFE RUFFOLO.

Le voisinage de la mer, depuis Reggio jusqu'à Gaëte, offre les plus beaux sites de l'Italie. C'est là qu'assez près de Salerne règne une côte que les habitants appellent la côte de Malfi, couverte de petites villes, dont Ravello est aujourd'hui la plus florissante. Il y avait dans celle-ci un certain Landolfe Ruffolo, qui possédait des richesses immenses ; mais la cupidité peut-elle être jamais satisfaite ? Cet homme voulut augmenter encore sa fortune, et son ambition démesurée pensa lui coûter la perte de tous ses biens et celle de sa propre vie. Il s'avisa un jour d'acheter un gros navire, et l'ayant chargé de diverses marchandises, il fit voile pour l'île de Chypre. Il y trouva

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tant de vaisseaux chargés des mêmes cargaisons qu'il se vit obligé, non seulement de vendre les siennes à bas prix, mais de les donner presque pour rien, afin de pouvoir s'en défaire. Désolé d'une perte si considérable, qui l'avait mis à deux doigts de sa ruine, il prit la résolution de mourir ou de se dédommager sur autrui de ce qu'il avait perdu, pour ne pas retourner en cet état dans sa patrie, d'où il était sorti si riche. Dans cette intention, il vendit son navire; et de cet argent, joint à celui qu'il avait retiré de ses marchandises, il acheta un vaisseau léger, pour faire le métier de corsaire. Il courut les mers, pilla de toutes mains, et s'attacha principalement à donner la chasse aux Turcs. La fortune lui fut plus favorable dans ce nouvel état, qu'elle ne lui avait été dans le commerce. Il fit un si grand nombre de captures, que dans l'espace d'un an il recouvra non seulement ce qu'il avait perdu, mais il se trouva deux fois plus riche qu'auparavant. Jugeant donc qu'il avait assez de bien pour vivre sans s'exposer à un nouveau revers de fortune, il borna là son ambition, et résolut de s'en retourner dans sa patrie.

Il fit voile vers Ravello avec ce même vaisseau qui lui avait servi à acquérir tant de richesses; mais une si violente tempête se déchaina tout à coup, qu'il fut forcé de relâcher dans un petit port isolé. Bientôt après, deux grandes caraques génoises venant de Constantinople entrèrent dans ce même port, pour se mettre à l'abri de l'ouragan. Les Génois ayant appris que le petit vaisseau appartenait à Landolfe, qu'ils savaient par la voix publique être très riche, conçurent le dessein de s'en rendre maîtres. Ils lui fermèrent d'abord le passage; puis, ils mirent à terre une partie de leurs gens, munis d'arbalètes, qui se postèrent en un lieu d'où ils pouvaient aisément accabler de traits quiconque aurait osé sortir du vaisseau. Après cela, le reste de l'équipage étant entré dans les chaloupes, s'approcha à force de rames et à la faveur du vent, et l'on s'empara du petit vaisseau de Landolfe, sans coup férir et sans perdre un seul homme. Les honnêtes Génois firent monter le Ravelin sur une de leurs caraques; et après avoir pris tout ce qui était dans son vaisseau, ils le coulèrent à fond. Le malheureux Landolfe fut mis à fond de cale, et on ne lui laissa pour tout vêtement qu'un fort mauvais haillon.

Le lendemain le vent changea : les Génois firent voile vers le Ponant, et voguèrent heureusement pendant tout le jour; mais à l'entrée de la nuit il s'éleva un vent impétueux, qui faisant enfler la mer, sépara bientôt les deux caraques. Celle qui portait l'infortuné citoyen de Ravello fut jetée avec violence, au dessus de l'île de Céphalonie, sur des rochers, où elle se brisa. Tous les gens de l'équipage, qui savaient nager, luttant au milieu des ténèbres contre les vagues agitées, s'attachaient à tout ce que le hasard leur présentait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour tâcher de se sauver. Le malheureux Landolfe, à qui la perte de tout ce qu'il possédait avait fait souhaiter la mort le jour précédent, en eut une peur effroyable quand il la vit si proche. Par bonheur, il rencontra une planche et s'en saisit, espérant que Dieu voudrait bien lui envoyer quelque secours pour le tirer du danger. Il s'y soutint jusqu'à ce que le jour parut. A la faveur de la clarté naissante, il ne voit autour de lui que mer, que nuages et une petite cassette, qui, flottant au gré des eaux, s'approchait quelquefois de si près, qu'il craignait qu'elle ne le blessât; c'est pourquoi il se servait du peu de forces qui lui restaient pour la repousser. Pendant qu'il luttait ainsi, il s'éleva dans les airs un tourbillon furieux, qui, en redoublant l'agitation des vagues, poussa la cassette contre la planche. Landolfe fut précipité sous les flots. Revenu sur l'eau et nageant plus de peur que de force, il vit la planche fort loin de lui. Désespérant de pouvoir l'atteindre, il nagea vers la cassette qui était beaucoup plus proche, et s'y crampona du mieux qu'il put. Il s'étendit sur le couvercle, et se servait de ses bras pour la conduire. Toujours en butte au choc des vagues, qui le jetaient de côté et d'autre, mourant de faim, et buvant de temps en temps plus qu'il n'eût voulu, il passa le jour et la nuit suivante dans cet état, sans savoir s'il était près de terre, et ne voyant que le ciel et l'eau. La tempête le jeta enfin demi-mort sur les grèves de l'île de Gulfe. Une pauvre femme qui écurait sur le rivage sa vaisselle avec du sable, apercevant le naufragé, qui n'avait presque plus forme humaine, fut d'abord saisie de frayeur, et recula en poussant de grands cris. Landolfe était si épuisé, qu'il n'eut pas la force de lui dire un mot; cependant la pauvre femme, touchée de compassion, surmonte son effroi, et s'approchant de Landolfe, elle lui détache les mains fortement accrochées à la cassette qu'elle met sur la tête d'une fille qui était avec elle; et prenant ensuite Landolfe sur son dos, comme s'il eût été un enfant, elle le porte à la ville, le met dans une étuve; et à force de frictions, elle fit revenir la chaleur, et parvint à lui rendre une partie de ses forces. Peu à peu elle le traita si bien, qu'il revint en son état naturel, et connut où il était. Elle crut alors devoir lui remettre sa cassette, en l'exhortant du mieux qu'elle put à oublier son infortune.

Quoique Landolfe ne songeât plus à la cassette, il la prit toutefois, jugeant que, pour peu qu'elle valût, il en retirerait de quoi se nourrir pendant quelques jours; mais la trouvant fort légère, il eut peu d'espérance. Cependant, impatient de savoir ce qu'elle renfermait, il rompit la serrure pendant que la femme était hors du logis, et y trouva quantité de pierres précieuses, dont une partie, mise en œuvre, était richement travaillée. Comme il se connaissait en pierreries, il vit qu'elles étaient d'un très grand prix, loua Dieu de ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'avoir point abandonné, et reprit courage. Mais pour éviter un troisième revers de fortune, il pensa qu'il fallait user de finesse pour conduire heureusement ces bijoux jusqu'à sa maison. Il les enveloppa de son mieux dans de vieux linges, et dit à la bonne femme que n'ayant pas besoin de la cassette elle pouvait la garder, pourvu qu'elle lui donnât un sac en échange; ce qu'elle fit très obligeamment. Après l'avoir remerciée du service signalé qu'il en avait reçu, il suspendit son sac à son cou, et partit. Il monta dans une barque qui le passa à Brindes. De là il se rendit à Trany, où il rencontra plusieurs de ses compatriotes. C'étaient des marchands de soie, qui, après avoir entendu le récit de ses aventures, à l'article de la cassette près, que Landolfe crut devoir passer sous silence, le firent habiller par charité. Ils lui prêtèrent même un cheval, et lui procurèrent compagnie pour aller à Ravello, où il leur avait dit qu'il voulait retourner.

De retour dans sa patrie, et se trouvant, grâce au ciel, en lieu de sûreté, il n'eut rien de plus pressé que de visiter son sac. Il examina à loisir les pierreries, parmi lesquelles il vit beaucoup de diamants; de sorte qu'en vendant tous ces bijoux à un prix raisonnable, il allait être du double plus riche que lorsqu'il sortit de sa patrie. Quand il s'en fut défait, il envoya une bonne somme d'argent à la femme de Gulfe qui l'avait retiré de l'eau. Il récompensa également les marchands qui l'avaient secouru à Trany, et il passa le reste de ses jours dans une honnête aisance dont il sut se faire honneur.

Les pierreries trouvées par Landolfe, dit madame Flammette, car c'était son tour de parler, me font souvenir d'une histoire qui ne contient pas moins de malheurs accumulés dans une seule et même nuit.

NOUVELLE V.

LES LATRINES ET LE TOMBEAU.

Il y eut autrefois à Pérouse un nommé André de la Pierre, qui faisait commerce de chevaux. Un beau matin, notre homme prend cinq cents écus d'or dans sa bourse et part pour Naples. Comme il n'avait jamais perdu de vue le clocher de sa paroisse, il fit route avec d'autres marchands, et arriva à Naples un dimanche au soir. Après avoir pris des renseignements à son hôtellerie, il alla le lendemain matin au marché aux chevaux, où il en trouva plusieurs à son gré, sans toutefois pouvoir convenir du prix. De peur qu'on imaginât qu'il n'avait pas de quoi les payer, il tirait de temps en temps sa bourse de dessous son manteau, et étalait son argent comme un sot aux yeux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des passants. Dans un moment où il la tenait dans ses mains pour en faire parade, passe à côté de lui une Sicilienne d'une beauté ravissante, mais tellement libertine qu'elle accordait ses faveurs à qui en voulait et pour très peu de chose. Dès qu'elle vit cette bourse : « Que je serais heureuse, dit-elle au fond de son cœur, si tout cet or m'appartenait ! » et elle continua son chemin.

Or, il y avait avec cette courtisane une vieille femme qui la quitta dès qu'elle eut aperçu André. Elle courut vers le jeune homme et l'embrassa avec affection. La courtisane s'arrêta pour l'attendre. André, tout surpris de se voir ainsi embrassé dans une ville où il ne connaissait personne, se retourna ; il regarde attentivement cette figure, et croyant enfin la reconnaître, il répond de son mieux aux marques d'amitié qu'elle lui donnait, et l'invite à le venir voir dans son auberge. La vieille le fit causer, et après bon nombre de questions adroites, elle alla rejoindre sa compagne, et le maquignon continua de marchander des chevaux ; mais il n'en acheta pas de cette matinée.

La rusée courtisane, à qui la bourse tenait fort au cœur, instruite à fond de la famille d'André et du nom de tous ses parents, résolut de se servir de ces renseignements pour venir à bout de son dessein. Arrivée à sa maison, elle fit la leçon à une jeune fille de son espèce, qui lui tenait lieu de servante, et qu'elle avait très bien instruite dans l'art de faire de pareils messages, et l'envoya sur le soir chez André, qu'elle rencontra, par un heureux hasard, sur la porte de l'auberge. Elle l'aborde et lui demande s'il ne savait point où était un honnête homme de Pérouse, nommé André de la Pierre, qui logeait là dedans. Après qu'il lui eut répondu que c'était lui-même, elle le tire un peu à l'écart et lui dit : — « Monsieur, une aimable dame de cette ville serait très charmée d'avoir, s'il vous plaisait, un entretien avec vous. » Ces paroles flattèrent tellement l'amour-propre d'André, qui se croyait un Adonis, qu'il ne douta point que cette dame ne fût éprise d'amour pour lui. Il répondit donc sans balancer qu'il irait la trouver, et il demanda l'heure et le lieu où cette dame jugerait à propos de le recevoir. — « Quand il vous plaira, dit la camériste, elle vous attend chez elle. » — « Puisque cela est ainsi, répliqua André, allez devant et je vous suis. » Il la suivit, en effet, sans en avertir personne du logis.

La petite friponne le conduisit à la maison de la belle, qui demeurait rue Maupertuis ; le jeune Pérousin, croyant aller dans un lieu décent parler à une honnête femme, entra avec sécurité dans ce mauvais lieu, précédé de la commissionnaire. Il monte après elle. Celle-ci n'a pas plus tôt appelé sa maîtresse et crié qu'André était là, que la courtisane parut au haut de l'escalier pour le recevoir. Cette

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

femme, au mérite de la jeunesse et à celui de la beauté, joignait une taille aussi riche qu'élégante et une parure des plus séduisantes. Elle courut à lui les bras ouverts, les étendit autour de son cou, et demeura quelques moments sans lui rien dire, comme si l'excès de sa tendresse l'eût empêchée de proférer une parole; puis fondant en larmes, elle couvrit son front de baisers, et d'une voix entrecoupée : — « O mon ami, lui dit-elle! ô mon cher André, sois le bienvenu! » — « Et vous, madame, lui répondit André, tout ébahi de recevoir tant de caresses, et vous, soyez la bien trouvée. » Elle le prit par la main et le fit entrer dans un salon, d'où, sans lui parler, elle le fit passer dans sa chambre, parfumée de roses, de fleurs d'oranger et d'autres parfums. Il y vit un lit superbe, de très beaux meubles et des habits magnifiques étalés sur des perches, selon l'usage de ce pays-là. Comme il était encore tout novice, il fut étonné de cet éclat, et ne douta point qu'il n'eût affaire à une dame de haute volée. Quand ils furent assis l'un et l'autre sur un sofa, près du lit, la dame lui tint ce discours :

— « Je ne doute nullement, mon cher André, que tu ne sois surpris de mes caresses et de mes larmes. J'avoue que tu dois l'être, puisque tu ne me connais pas, et que tu n'as peut-être jamais entendu parler de moi. Mais ta surprise sera bien plus grande quand je t'aurai dit que je suis ta sœur. J'ai toujours désiré de voir tous mes frères avant de mourir; mais puisque le bon Dieu me fait la grâce d'en voir un, je mourrai contente, en quelque temps qu'il lui plaise de m'appeler à lui. Tu n'as sans doute aucune connaissance de ceci; je vais te découvrir ce mystère en peu de mots. — Tu as pu entendre dire que la Pierre, mon père et le tien, fit autrefois un long séjour à Palerme. Son caractère lui acquit dans cette ville un grand nombre d'amis, dont plusieurs vivent encore. De toutes les personnes qui l'ont connu, ma mère, née de parents nobles, et veuve alors d'un très bon gentilhomme, fut sans doute celle qui eut pour lui le plus d'attachement, puisque sans être arrêtée par la crainte de sa famille, et oubliant son propre honneur, elle vécut avec lui dans une si étroite liaison qu'elle devint grosse et accoucha de moi. Quelque temps après, notre père, forcé de quitter Palerme et de retourner à Pérouse pour ses affaires, nous laissa en Sicile ma mère et moi (je n'étais encore qu'une enfant), sans qu'il nous ait donné depuis, à l'une ni à l'autre, la moindre marque de son souvenir. Je t'avoue que si le respect que l'on doit à un père ne me retenait, je le blâmerais vivement de son ingratitude envers ma mère et de son peu de tendresse pour sa fille. Mais brisons là-dessus; car il est bien plus aisé de censurer un mal passé que de le réparer. Malgré l'abandon de celui qui m'avait donné le jour, ma mère, à qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

son mari avait laissé beaucoup de bien, prit un soin particulier de mon enfance; et quand je fus devenue grande, elle me maria à un très honnête gentilhomme de la maison de Gergentes, qui, pour lui complaire ainsi qu'à moi vint se fixer à Palerme. Comme il était un zélé partisan des Guelfes, il conduisit quelque entreprise secrète avec le roi Charles. Frédéric, roi d'Aragon, en fut averti avant qu'il eût pu la mettre à exécution; ce qui nous obligea de quitter la Sicile.

« Nous emportâmes de nos biens le peu que nous en pûmes recueillir; je dis peu eu égard à tout ce que nous possédions, et nous vînmes nous réfugier en cette ville, où le roi Charles nous a un peu dédommagés des pertes que nous avions faites pour son service. Il nous a donné maison en ville et maison à la campagne, et il fait une bonne pension à mon mari, comme tu pourras t'en convaincre par toi-même. Voilà, mon cher frère, par quel accident je suis ici; voilà ce qui, grâce à Dieu et non à ton amitié, me procure aujourd'hui le plaisir de te voir. » En achevant ce beau discours, la courtisane l'embrassa de nouveau et couvrit son front de baisers.

André, entendant une fable si bien tissue, débitée par une personne qui s'exprimait avec tant de grâce et de naturel; se souvenant que son père avait effectivement demeuré autrefois à Palerme; jugeant d'ailleurs par lui-même de la faiblesse des jeunes gens, qui contractent si aisément des liaisons avec les objets qui leur plaisent; touché peut-être aussi des larmes, des démonstrations d'amitié et des honnêtes caresses de la dame; André, dis-je, crut sans peine tout ce qu'elle lui avait raconté. — « Vous ne devez pas trouver étrange, madame, lui répondit-il, que je sois étonné de tout ce que vous venez de m'apprendre. Je ne vous connais non plus que si vous n'aviez jamais existé. Mon père, vous pouvez m'en croire, n'a jamais parlé de vous ni de madame votre mère, ou, s'il l'a fait, cela n'est jamais parvenu jusqu'à moi. Je n'en suis pas moins charmé de trouver ici une sœur si aimable. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de cette rencontre; il est d'autant plus grand, que je ne m'y attendais nullement. Tout homme, quelque élevé que fût son rang, ne pourrait qu'être flatté d'une semblable découverte : combien ne dois-je pas m'en glorifier, moi, qui ne suis encore qu'un petit marchand, et qui ne connais ici personne! mais de grâce éclaircissez-moi d'un fait; par quel moyen avez-vous su que j'étais en cette ville? » — « Je l'ai appris ce matin, dit la fée, d'une bonne femme qui vient me voir souvent, et qui a demeuré quelque temps avec votre père à Palerme et à Pérouse. Il m'a paru plus décent de vous envoyer chercher que d'aller moi-même chez vous. Soyez sûr que sans cette considération j'aurais été vous trouver. »

Après lui avoir ainsi répondu, elle se mit à lui demander des nou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

velles de tous ses parents, qu'elle désigna par leur nom les uns après les autres. André satisfit à toutes ses questions, et il demeura persuadé de la vérité de l'histoire qu'elle venait de lui conter. Comme la conversation avait été longue et qu'il faisait fort chaud, elle fit apporter du vin de Grèce, avec quelques confitures, dont elle régala notre jeune homme. Peu de temps après, voyant que l'heure du souper approchait, André se mit en devoir de s'en retourner à son auberge. La dame l'en empêcha, et feignant même d'en être choquée : — « Eh ! mon dieu, lui dit-elle, je vois bien que tu fais peu de cas de moi, puisque étant avec une sœur que tu n'avais jamais vue, et chez qui tu aurais dû descendre à ton arrivée en cette ville, il te tarde si fort de la quitter pour aller souper à l'auberge. Il n'en sera rien, je te le jure ; et, bon gré, malgré, tu souperas avec moi. Quoique mon mari ne soit point ici, à mon grand regret, sois sûr que la bonne chère ne te manquera pas. » — « Vous ne me rendez pas justice, répondit André, je vous aime comme on doit aimer une sœur ; mais si je ne prends congé de vous, on m'attendra tout le soir pour souper, et il n'est pas honnête de se faire attendre. » — « Que le bon dieu te bénisse ! s'écria la donzelle. N'ai-je pas ici quelqu'un pour envoyer dire qu'on ne t'attende point ? Je pense même que tu ferais bien de prier tes compagnons de voyage de venir souper ici ; tu leur ferais une politesse à laquelle ils seraient sensibles, et tu ne te retirerais pas seul, au cas que tu ne veuilles point coucher ici. » André répondit que puisqu'il fallait absolument qu'il soupât avec elle, il ferait tout ce qu'elle jugerait à propos ; et que quant à ses compagnons, il n'en voulait aucun ce soir. Elle lui en témoigna sa satisfaction, et feignit d'envoyer dire à l'auberge qu'on ne l'attendît point.

Après divers propos, on se mit à table ; les viandes furent délicates et la chère abondante. La belle fit de son mieux pour faire durer le souper jusqu'à ce qu'il fit bien obscur. Lorsqu'on eut desservi et qu'André voulut s'en aller : — « Je ne le souffrirai point pour tout au monde, dit la charitable sœur ; Naples n'est pas une ville où personne, et encore moins un étranger, puisse aller de nuit dans les rues. » Elle ajouta qu'elle avait fait dire qu'on ne l'attendît ni pour souper, ni pour coucher. Le bon André donna dans le panneau, et ne parla plus de se retirer. Après avoir longtemps causé, la sœur prétendue voyant qu'il était près de minuit, laissa André dans sa chambre avec un petit garçon pour le servir, et elle se retira avec ses femmes dans une autre.

On était dans la canicule, et la chaleur se faisait sentir ; c'est pourquoi André, se voyant seul, crut devoir se mettre à son aise, et quitta jusqu'à ses hauts de chausses, qu'il posa sur le chevet de son lit, ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gardant pour tout habillement que son pourpoint. Pressé par un besoin naturel, il demanda au petit domestique où étaient les commodités. — « Entrez là, lui répondit-il, en lui montrant une porte qui était dans le coin de la chambre. A peine fut-il entré, qu'ayant mis malheureusement le pied sur une planche dont l'un des bouts était décloué du soliveau sur lequel elle portait, il tomba dans les latrines, suivi de la planche ; mais grâce à Dieu, quoique la chute fût assez élevée, il ne se fit aucun mal. Il en fut quitte pour se voir tout barbouillé de la puante ordure dont ce lieu était plein. Pour vous faire mieux comprendre ceci et ce qui en fut la suite, je vais vous dire de quelle façon étaient construites ces latrines. Il y avait un petit cul-de-sac fort étroit, comme nous en voyons à Florence dans plusieurs maisons, qui, au moyen de quelques planches soutenues par deux soliveaux, formait une communication avec la maison voisine. Or, le siége des commodités était au haut du cul-de-sac dans lequel le pauvre diable se vit précipité. Il n'était rien moins qu'à son aise au fond de ce cloaque, il appelle le garçon qui avait couru prévenir sa maîtresse. Celle-ci de courir aussitôt à la chambre et d'y chercher les habits d'André ; elle les trouve avec l'argent et se hâte d'aller fermer la porte des latrines.

André, voyant que le garçon ne lui répondait point, cria plus fort, mais tout aussi inutilement. Il commença à soupçonner, mais un peu trop tard, qu'il était pris pour dupe. Comment sortir d'un si vilain lieu ? Il cherche, il tâtonne pour trouver une issue ; il s'aperçoit que les latrines ne sont séparées de la rue que par une cloison. Il monte, non sans peine, sur ce petit mur, et lorsqu'il est descendu dans la rue, il va droit à la porte de la maison qu'il reconnaît très bien. Heurter, appeler, frapper de toutes ses forces, fut l'affaire d'un instant ; mais tout fut inutile. Ne doutant plus alors qu'il n'eût été joué, — « Hélas ! dit-il les larmes aux yeux, comment est-il possible qu'en si peu de temps j'aie perdu cinq cents écus et une sœur ! » Après plusieurs autres doléances, il frappe encore et se met à crier à pleine tête. Le bruit fut si grand, qu'il réveilla les voisins, et que plusieurs se levèrent pour savoir ce qui l'occasionnait. Une des femmes de la courtisane se mit à la fenêtre, et feignant de sortir du lit et de sommeiller encore, elle crie d'un ton rauque et de mauvaise humeur : — « Qui heurte en bas ? » — « C'est moi ; ne me connais-tu point ? Je suis André, frère de madame Fleur-de-Lys. » — « Bon homme, réplique la servante, si tu as trop bu, va-t'en dormir : tu reviendras demain ; je ne connais point André, et je ne comprends rien aux extravagances que tu dis ! Retire-toi, et laisse-nous dormir, s'il te plaît. » — « Quoi ! s'écrie André, tu ne sais pas ce que je dis ! certes, je suis bien sûr du contraire ; mais puisque les parentés de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sicile s'oublient en si peu de temps, rends-moi au moins mon argent et mes habits que j'ai laissés là-haut, puis je m'en irai volontiers. » — « Tu rêves, sans doute, bon homme, » répondit la fille en riant aux éclats, et elle referma la fenêtre.

André, déjà trop certain de son malheur, pensa se désespérer, et résolut d'obtenir à force d'injures ce qu'il n'avait pu gagner à force de prières. Il jure, il peste, il crie de toutes ses forces, et, armé d'une grosse pierre, il frappe contre la porte à coups redoublés, et menace de l'enfoncer. Plusieurs des voisins qu'il avait éveillés, croyant qu'on voulait faire pièce à cette bonne dame, lassés d'entendre tout ce bruit, se mirent aux fenêtres, et, semblables à une troupe de chiens qui aboient dans la rue après un chien étranger, s'écrient tout d'une voix : — « C'est bien infâme de venir à l'heure qu'il est dire et faire de pareilles impertinences à la porte d'une honnête femme ! Au nom de Dieu, bon homme, retire-toi, et laisse-nous en repos. Si tu as quelque chose à démêler avec cette dame, reviens demain, et ne nous romps plus la tête de tout ce tintamare. »

Un galant de la dame qui était dans la maison, et qu'André n'avait ni vu ni entendu, encouragé par les paroles des voisins, parut à la fenêtre, et d'une voix terrible : — « Qui est là-bas? s'écrie-t-il. » André lève la tête et voit un homme, qui, autant qu'il en put juger, lui parut un vrai coupe-jarrets. — « Je suis frère de la dame du logis, » répondit-il tout effrayé de cette voix. Mais l'homme, sans attendre sa réponse, l'apostropha d'un ton plus rude et plus menaçant. — « Chien d'ivrogne, je ne sais ce qui me tient que je n'aille t'assommer pour t'apprendre à troubler ainsi le repos d'autrui ! » et après ces mots, il ferma la fenêtre. Quelques uns des voisins, qui connaissaient sans doute la trempe de cet homme, dirent à André avec douceur : — « Au nom de Dieu, mon ami, retirez-vous, et ne vous faites pas tuer. Allez-vous en, vous dit-on, c'est le plus sûr parti que vous puissiez prendre. » Le Pérousin, persuadé de la sagesse de l'avertissement, triste et désespéré d'avoir perdu son argent, reprit, pour s'en retourner à son auberge, le même chemin qu'il avait suivi avec la petite chambrière ; et comme il pouvait à peine résister à la puanteur qu'il exhalait, il crut devoir aller du côté du port pour se laver. Il se détourna à main gauche et entra dans la rue Catellane. Comme il gagnait le haut de la ville, il aperçut de loin deux hommes qui venaient vers lui, munis d'une lanterne sourde. Craignant que ce ne fût la patrouille ou des malfaiteurs, il voulut les éviter et se cacha dans une masure qu'il découvrit à ses côtés. Les deux hommes y entrèrent un moment après, comme s'ils se fussent donné le mot pour le suivre. Ils s'arrêtent tout proche de lui, posent à terre plusieurs instruments de fer, et les examinent au clair de leur lanterne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Pendant qu'ils causaient sur ces divers instruments : — « Que veut dire ceci, dit l'un d'eux à son compagnon? Je sens une puanteur si forte, que de ma vie je ne crois en avoir senti une pareille. » Il tourne aussitôt la lanterne de côté et d'autre, et voit le malheureux André. — « Qui est là? » Point de réponse. Ils s'approchent avec la lanterne, et le voyant tout barbouillé, lui demandent qui l'avait mis dans cet état. Le pauvre hère, un peu rassuré, leur conte sa triste aventure. Les deux inconnus cherchant dans leur esprit où l'on pouvait lui avoir joué ce tour, imaginèrent que ce devait être dans la maison de Scarabon, Boute-Feu. — « Bon homme, lui dit alors l'un d'eux, tu dois, malgré la perte de ton argent, remercier le ciel de ce que tu es tombé dans les latrines, et que tu n'aies pu rentrer dans la maison : tu n'en n'aurais pas été quitte pour si peu ; car on t'aurait infailliblement égorgé pendant ton sommeil. Mais à quoi bon les pleurs? Il faut prendre ton parti. Tu arracherais plutôt les étoiles du ciel qu'un seul des écus qu'on t'a pris. Tu cours même risque de la vie, si l'amoureux de la donzelle apprend que tu aies ébruité ton aventure. » Puis après s'être parlé à l'oreille : — « Écoute, lui dirent-ils, comme nous avons compassion de toi, si tu veux nous aider dans l'exécution d'une entreprise que nous avons projetée, nous te promettons un butin qui te dédommagera de ce que tu as perdu. » André, au désespoir et ne sachant ou donner de la tête, répondit sans balancer qu'il ferait tout ce qu'ils voudraient.

On avait enterré à Naples, le jour précédent, l'archevêque de cette ville, nommé Philippe Minutolo, avec de très riches vêtements et un rubis à son doigt, qui valait plus de cinq cents ducats d'or. Leur dessein était de voler son tombeau. Ils le déclarèrent à André, qui, plus intéressé qu'avisé, prit avec eux le chemin de la cathédrale. Comme l'odeur qu'il exhalait était toujours très incommode : — « Ne saurions-nous, dit, chemin faisant, un des compagnons, trouver un moyen pour le laver, afin qu'il ne nous infecte plus? » — « Rien n'est plus aisé, répondit l'autre ; nous voici tout proche d'un puits, auquel on laisse ordinairement une corde et un grand seau. Allons-y de ce pas, et nous le laverons. » Arrivés à ce puits, ils trouvèrent bien la corde, mais point de seau. Quel parti prendre? Il fut résolu d'attacher le maquignon au bout de la corde, et de le descendre lui-même dans le puits, où il pourrait se baigner de pied en cap. On convint qu'il secouerait la corde, quand après s'être lavé il voudrait qu'on le remontât. A peine l'y avaient-ils descendu, qu'un détachement de la patrouille, excédé de fatigue et brûlant de soif, marche vers ce puits dans l'intention de s'y désaltérer. Les compagnons d'André les ayant entendu venir, et craignant d'être arrêtés, prirent aussitôt la fuite et n'en furent point aperçus. Quand les autres ar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rivèrent, André était parfaitement débarbouillé. Ayant mis bas leurs armes et leurs casaques, les voilà à tirer la corde, jugeant, par sa résistance, que le seau était tout plein. Arrivé au haut du puits, André lâche la corde et s'élance avec vivacité sur le bord. Les soldats, saisis de frayeur, et croyant avoir puisé le diable, s'enfuirent à toutes jambes, ce qui jeta le Pérousin dans un étonnement d'autant plus grand, que s'il ne s'était bien tenu il serait tombé au fond du puits, non sans risque de se tuer ou de se blesser dangereusement. Sa surprise augmenta, lorsque, descendu à terre, il vit des armes qu'il savait bien que ses compagnons n'avaient point apportées. Frappé de crainte et ne sachant ce que cela signifiait, il prit le parti de s'en aller, mais sans savoir où. A quelques pas de là, il rencontra les deux inconnus qui revenaient pour le retirer du puits. Étonnés de le voir, ils lui demandent qui l'en avait retiré; il répond qu'il n'en sait rien, et leur raconte comment la chose s'était passée. Ils lui dirent alors par quel motif ils avaient pris la fuite, et lui apprirent par qui il devait avoir été retiré du puits.

Comme il était déjà minuit, sans s'amuser davantage à discourir, nos trois associés marchent en diligence vers l'église. Ils s'y introduisent et vont droit au tombeau de l'archevêque. Il était couvert d'une grande pierre de marbre, qu'ils vinrent à bout de soulever par le moyen de leurs instruments, et qu'ils étayèrent ensuite de manière qu'un homme pouvait y passer. Quand cela fut fait, — « Qui y entrera? » dit l'un d'eux. — « Ce ne sera pas moi, » répondit l'autre. — « Ni moi non plus, répliqua le premier; mais qu'André y entre.» — « Je n'en ferai rien assurément, » dit André. — « Tu dis que tu n'y entreras point! » répliquèrent alors ses deux compagnons, et se tournant vers lui : « Par sambleu ! il faut bien que tu y entres, sans quoi nous allons t'assommer. » Le maquignon les jugeant très capables d'effectuer leurs menaces, ne se le fit pas dire davantage, et il y entra. Comme il descendait, — « Ces coquins-là, dit-il en lui-même, m'ont bien la mine de vouloir me filouter. Si je suis assez fou pour leur donner tout, je suis presque sûr que dans le temps que je serai occupé à sortir du caveau ils décamperont et ne me laisseront rien ; c'est pourquoi je ne ferai point mal de me payer par mes mains.» Il se souvint de l'anneau précieux dont il leur avait entendu parler, et la première chose qu'il fit, quand il fut tout à fait descendu, fut de le tirer du doigt de M. l'archevêque et de le mettre en lieu de sûreté. Il prit ensuite la crosse, la mitre, les gants, les habits pontificaux; en un mot, il dépouilla le prélat jusqu'à la chemise, et donna tout cela à ses camarades, disant qu'il n'y avait plus rien de bon à prendre. Ceux-ci se tuaient de dire que l'anneau devait y être, et qu'il n'avait qu'à bien chercher. André, le bon André leur protestait qu'il ne le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trouvait point. Eux, aussi rusés que lui, insistèrent de nouveau, et pendant qu'il faisait semblant de chercher, ils ôtèrent l'appui qui soutenait la pierre, et prenant la fuite, ils le laissèrent ainsi enfermé dans le tombeau.

Imaginez dans quelle affreuse situation se trouva le malheureux André; il essaya plusieurs fois de soulever le marbre avec la tête et avec les épaules, mais ses efforts furent inutiles. Accablé de douleur et de fatigue, il tombe évanoui sur le corps de l'archevêque. Qui les eût vus dans cette position aurait eu de la peine à distinguer lequel des deux était le mort. Ayant repris ses sens, il pleure, il gémit, il se désespère, se voyant dans la cruelle alternative ou de périr de faim et de misère dans ce tombeau, ou d'être pendu comme un voleur, si l'on venait à le découvrir en pareil lieu. Tandis qu'il était en proie à ces tristes réflexions, il entendit marcher dans l'église. Il se figura avec raison que c'étaient des voleurs, ce qui ne fit que redoubler ses craintes. Ceux-ci, après avoir ouvert le tombeau et appuyé la pierre qui le couvrait, firent les mêmes difficultés pour y entrer. Personne n'osait y descendre; enfin un prêtre de la bande termina la contestation, en disant : — « Il faut convenir que vous êtes bien poltrons! pour moi, qui n'ai point peur des morts, j'y vais entrer. » Le voilà dans l'instant ventre à terre sur le bord du caveau, et tournant le dos à l'ouverture; il y introduit d'abord ses jambes l'une et l'autre, pour passer ensuite plus sûrement le reste du corps. André, qui s'était un peu rassuré, et qui avait entendu tout ce qu'on avait dit, se lève, et saisissant le prêtre par une jambe, il le tire à lui de toute sa force. Celui-ci de crier aussitôt et de faire des efforts pour s'échapper. Il faillit mourir de peur; mais rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il sortit du trou, et, sans songer à refermer le tombeau, il suivit de près ses camarades qui s'étaient enfuis aussi vite que s'ils eussent eu cent diables à leurs trousses. André, tout joyeux de cet événement inattendu, ne perd pas un instant pour sortir du tombeau, et, muni du rubis, se sauve promptement de l'église. Il courut longtemps par les rues sans savoir où il allait. A la pointe du jour, se trouvant sur le port, il se reconnut et gagna le chemin de l'auberge. L'hôte et ses compagnons de voyage lui ayant témoigné combien ils avaient été toute la nuit en peine de lui, il leur raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé. L'aubergiste lui conseilla très fort de sortir promptement de Naples. Il ne tarda pas à suivre ce conseil, et s'en retourna à Pérouse avec son beau rubis, qui le dédommagea de la perte de ses écus.

A votre tour, si vous le voulez bien, chère Émilie, dit Flammette en achevant son histoire. — « Très volontiers, répondit cette belle personne; mais je vais tâcher de vous conduire sur un autre terrain.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE VI.

LES ENFANTS PERDUS.

Après la mort de l'empereur Frédéric II, Mainfroi fut couronné roi de Sicile.

Ce prince affectionnait un gentilhomme napolitain nommé Henri Capèce, marié à Britolle Carracciola, dame de qualité, et Napolitaine comme lui. Dans le temps qu'il était encore gouverneur de Sicile, Charles Ier ayant gagné la bataille de Bénévent, où Mainfroi perdit la vie, il eut la douleur de voir les Siciliens se déclarer pour le vainqueur. Ne pouvant plus dès lors compter sur leur attachement et leur fidélité, et ne voulant point devenir sujet de l'ennemi de son souverain, il se disposa à prendre la fuite; mais les Siciliens ayant connu son projet, le livrèrent au roi Charles avec plusieurs autres zélés serviteurs de Mainfroi.

Quand Charles eut pris possession du royaume de Sicile, Britolle, ne sachant quel sort on avait fait subir à son mari, et craignant qu'on l'eût fait mourir, crut devoir sacrifier ses biens à sa propre sûreté; et quoique enceinte, elle s'embarqua sur un vaisseau qui allait à Lipari, accompagnée seulement de son fils Geoffroi, âgé de huit ans. Elle arriva heureusement dans cette ville, où elle accoucha d'un autre fils qu'elle nomma le Fugitif. Elle y prit une nourrice, et s'embarqua avec ses deux enfants pour se rendre à Naples chez ses parents; mais une violente tempête jeta la galère qui la portait sur la côte de l'île de Pouza, où l'on relâcha pour attendre les vents favorables. Étant descendue à terre et ayant trouvé dans l'île une petite solitude, elle commença de gémir sur le sort de son mari. Elle se dérobait tous les jours aux yeux des matelots et des passagers, pour aller dans ce lieu solitaire donner un libre cours à sa douleur. Un jour, pendant qu'elle y faisait ses doléances ordinaires, arrive tout à coup un corsaire qui s'empare, sans coup férir, de sa galère, et l'emmène avec tous ceux qui la montaient.

Madame Britolle ayant donné à ses plaintes et à ses gémissements le temps qu'elle leur consacrait journellement, reprit le chemin du rivage pour revoir ses enfants. Quelle fut sa surprise de n'y trouver personne! Soupçonnant aussitôt ce qui était arrivé, elle porte ses regards de tous côtés sur la mer, et voit, à une petite distance, le vaisseau du corsaire, suivi de la galère qu'il venait d'enlever. Britolle ne douta plus qu'elle n'eût perdu pour jamais ses chers enfants, comme elle avait perdu son mari. Quelle douleur! Seule, abandonnée, ne sachant que devenir, appelant d'une voix presque éteinte,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tantôt ses fils, tantôt leur père, elle tombe évanouie sur le rivage, et comme il n'y avait là personne pour la secourir, elle demeura longtemps sans connaissance : revenue à elle-même, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Elle se lève, et dans le trouble que lui cause sa douleur, elle court de caverne en caverne, et par des cris entremêlés de sanglots appelle ses chers enfants, comme si elle eût eu quelque espérance de les retrouver. Quand l'horreur de l'obscurité qui commençait à se répandre sur l'horizon la força de songer à elle-même, elle prit le parti de se retirer dans la petite caverne où elle avait accoutumé d'aller gémir sur son infortune. Elle y passa la nuit dans des agitations d'autant plus douloureuses, qu'une frayeur continuelle s'était jointe à son affliction. Le jour venu, n'ayant pris aucune nourriture depuis plus de vingt-quatre heures, elle se sentit si fort pressée de la faim, qu'elle se détermina à manger de l'herbe, plutôt que de se laisser mourir; puis, elle se mit à pleurer de nouveau, songeant au cruel avenir qui la menaçait. Tandis qu'elle était livrée à ces tristes réflexions, elle voit une chèvre entrer dans une caverne voisine de la sienne et en sortir quelques instants après, pour retourner dans le bois. La vue de cet animal attire sa curiosité. Elle se lève et va dans l'endroit d'où la chèvre venait de sortir; elle y trouva deux chevreaux nés le même jour; les prit l'un après l'autre dans ses bras et leur présenta le sein. Ces petits animaux, loin de se refuser à ses caressès, la tettèrent comme si c'eût été leur propre mère, et dès ce moment ne mirent aucune différence entre l'une et l'autre. Ces deux petits nourrissons furent pour cette dame infortunée une espèce de compagnie et un soulagement à ses malheurs. Elle ne les quittait que pour aller paître l'herbe, comme leur mère, et se désaltérer au bord d'un ruisseau. Privée de tout secours humain et de l'espoir de sortir d'un lieu si désert, elle résolut d'y vivre et d'y mourir, pleurant néanmoins à chaudes larmes toutes les fois que le souvenir de son mari, de ses enfants et de son ancien état se retraçait à son esprit. Sa manière de vivre et le séjour qu'elle fit dans un lieu si sauvage la rendirent sauvage elle-même. Le moyen de ne pas le devenir, quand on n'a de société qu'avec des animaux farouches ?

Madame Britolle avait déjà passé plusieurs mois dans cette île, lorsque le hasard attira dans le petit port où elle avait débarqué un vaisseau de Pise, qui y jeta l'ancre et y demeura plusieurs jours. Sur ce navire était un gentilhomme nommé Conrad, marquis de Malespini, qui avait avec lui son épouse, femme d'une vertu et d'une dévotion exemplaires : ces époux venaient de visiter tous les lieux saints du royaume de la Pouille, et s'en retournaient chez eux. Un jour, accompagnés de quelques domestiques et suivis de leurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chiens, ils allèrent se promener dans l'île, non loin de la grotte que madame Britolle avait choisie pour sa demeure ordinaire. Les chiens ayant aperçu les deux chevreaux devenus assez forts pour aller paître seuls dans le bois, leur donnèrent la chasse. Ceux-ci se réfugièrent dans la caverne de l'infortunée Britolle, où ils furent poursuivis par les chiens. A cette vue, madame Britolle prend un bâton et se lève pour les chasser. Pendant qu'elle est occupée à les mettre en fuite, messire Conrad et sa femme arrivèrent près de la grotte. Je vous laisse à penser quel fut leur étonnement quand ils virent cette femme, qui était devenue noire, maigre et velue. Britolle, de son côté, éprouva une surprise pour le moins aussi grande. Le gentilhomme fait taire et retirer ses chiens ; il s'approche de cette femme et la prie instamment de lui dire qui elle est et ce qu'elle fait dans un lieu si désert. Elle ne se fit pas longtemps prier pour satisfaire sa curiosité et celle de son épouse, qui venait de lui faire les mêmes questions. Elle leur déclara ingénument son nom, sa qualité, et leur raconta toutes ses infortunes. Le marquis, qui avait connu parfaitement son mari, fut vivement touché de ce récit ; il n'oublia rien pour lui faire abandonner la résolution qu'elle avait prise de finir ses jours dans ce désert. Il s'offrit de la ramener chez ses parents ou de la garder chez lui jusqu'à ce que le sort lui fût plus favorable, en lui promettant de la traiter comme sa propre sœur. Mais voyant qu'elle ne se rendait point à ses instances, il la laissa avec sa femme, persuadé qu'elle pourrait la déterminer plus facilement à accepter ses offres ; en attendant il lui fit porter des habits et des aliments. La femme du marquis, restée seule avec elle, commença d'abord à partager sa douleur ; puis elle l'engagea, non sans peine, à manger et à se vêtir. Enfin elle fit si bien par ses tendres sollicitations et ses vives instances, qu'elle la détermina à partir pour Lunigiane, en lui promettant d'emmener, si elle voulait, les deux chevreaux et leur mère, qui étaient revenus au gîte, et, au grand étonnement de la marquise, avaient fait mille caresses à madame Britolle.

Leur navigation fut heureuse. Il leur fallut peu de temps pour arriver à l'embouchure de la rivière de la Maigre où ils débarquèrent. De là ils se rendirent au château du marquis. On convint que pour mieux déguiser madame Britolle, elle prendrait un habit de deuil, et qu'elle passerait pour être attachée à la marquise en qualité de dame de compagnie.

Cependant, les corsaires qui s'étaient emparés, à Pouza, du navire qui avait conduit madame Britolle à cette île, étaient déjà arrivés à Gênes avec tout ce qu'ils avaient pris. La nourrice et les deux enfants échurent en partage à un nommé Gasparin d'Oria, qui les envoya à sa maison pour s'en servir comme d'esclaves. La nourrice ne cessait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de gémir et de verser des pleurs sur sa déplorable destinée. Mais voyant que les larmes ne remédiaient à rien et que ses gémissements ne la tireraient point d'esclavage, elle prit enfin son parti et se consola du mieux qu'elle put. Quoique née dans la pauvreté, elle ne manquait pas d'esprit, et comprit d'abord que si les enfants étaient connus on pourrait leur faire un mauvais parti. Espérant donc que le temps ferait changer les choses, et que ces malheureux orphelins pourraient rentrer dans leur premier état, elle résolut de ne déclarer à personne qui ils étaient, jusqu'à ce qu'elle y vît un grand avantage pour eux. Ainsi, quand on l'interrogeait sur leur compte, elle répondait qu'ils étaient ses enfants. Elle n'appelait plus l'aîné Geoffroi, mais Jeannot de Procida. Quant à son petit frère, elle se mit fort peu en peine de lui donner un autre nom que celui qu'il portait. Elle eut la précaution de communiquer à Geoffroi les raisons qui l'avaient engagée à le faire changer de nom. Elle lui représenta sans cesse le danger auquel il serait exposé, si malheureusement on parvenait à découvrir la vérité. L'enfant, qui n'était pas mal avisé pour son âge, obéit parfaitement. Ils demeurèrent ainsi longtemps dans la maison de Gasparin d'Oria, tous trois mal vêtus et occupés aux plus vils emplois. Quand il atteignit sa seizième année, Jeannot, qui, malgré l'esclavage, avait conservé un cœur digne de sa naissance, ne pouvant plus soutenir une condition si dure et si vile, s'évada de chez Gasparin, et monta sur des galères qui partaient pour Alexandrie. Au bout de trois ou quatre ans de courses et de travaux, qui n'avaient pas peu contribué à former son corps et à mûrir sa raison, il apprit que son père vivait encore, mais que le roi Charles le retenait en prison. Désespérant de faire changer la fortune, il erra encore çà et là, jusqu'à ce que le hasard l'ayant amené dans le territoire de Lunigiane, il alla offrir ses services au marquis de Malespini, qui gardait sa mère chez lui. Comme Jeannot avait fort bonne mine, ce seigneur l'accepta pour valet, et fut satisfait de sa manière de servir. L'âge et les chagrins avaient fait un si grand changement sur la mère et le fils, qu'encore qu'ils se vissent quelquefois, ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre.

Le marquis avait une fille charmante, nommée Spinella, veuve à dix-sept ans de Nicolas de Grignan. Elle était revenue chez son père peu de jours avant que Jeannot entrât à son service. La figure et les manières de ce jeune homme lui plurent si fort, qu'elle ne put se défendre de l'aimer. Sa beauté ayant fait la même impression sur le cœur de Jeannot, ils ne tardèrent pas à s'avouer l'un à l'autre leur passion. Cette liaison dura plusieurs mois sans que personne en eût le moindre soupçon. Mais qu'ils payèrent cher ces plaisirs délicieux, dont ils ne pouvaient se lasser ! Ils furent un jour surpris par la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

marquise et par son mari, qui, outré du déshonneur de sa fille et de la perfidie de son valet, les fit lier tous deux par ses gens et conduire aux prisons du château. N'écoutant que la colère et la fureur dont il était agité, il avait résolu de s'en venger cruellement. La marquise mit tout en œuvre pour le fléchir ; elle lui représenta combien il serait odieux de devenir le bourreau de sa fille et de tremper ses mains dans le sang d'un esclave. Il se rendit à ses prières et se contenta de condamner les coupables à une prison perpétuelle, où ils furent gardés séparément, et où ils n'avaient de nourriture qu'autant qu'il en fallait pour les empêcher de mourir et leur donner le temps de pleurer leur faute. On imagine aisément les tourments qu'ils éprouvèrent, en se voyant ainsi séparés l'un de l'autre.

Ces amants infortunés avaient passé plus d'un an dans leur prison, et le marquis ne songeait plus à eux, lorsque Pierre d'Aragon parvint, par les menées de Jean de Procida, à soulever la Sicile et à l'enlever au roi Charles. A la nouvelle de cet événement, le marquis de Malespini, attaché au parti Gibelin, témoigna la plus grande joie ; et voulant que toute sa maison y participât, il donna une grande fête, et il y eut des réjouissances magnifiques au château. Jeannot l'apprit par un de ses gardiens — « Que je suis malheureux ! s'écria-t-il. J'ai couru le monde pendant plus de quatorze ans, presque toujours en mendiant mon pain, pour attendre une pareille révolution ; et aujourd'hui qu'elle est arrivée, je me trouve en prison, sans espérance d'en pouvoir sortir jamais ! » — « Quel intérêt, lui dit le geôlier, peux-tu prendre aux démêlés des rois ? Aurais-tu des prétentions sur la Sicile ? » ajouta-t-il pour le plaisanter. — « Mon cœur se fend, reprit Jeannot, au seul souvenir du poste que mon père y occupait. Quoique je fusse fort jeune alors, je me souviens de l'en avoir vu gouverneur, du vivant du roi Mainfroi. » — « Et qui était ton père ? » — « Puisqu'à présent je puis le déclarer sans avoir rien à craindre, dit le prisonnier, sachez que mon père se nommait et se nomme encore, s'il est vivant, Henri Capèce, et que mon véritable nom, à moi, n'est pas Jeannot, mais Geoffroi Capèce. »

Le geôlier ne poussa pas plus loin ses questions ; mais il n'eut rien de plus pressé que d'aller rendre cette conversation au seigneur du château. Celui-ci parut faire peu de cas de ce qu'il venait d'entendre : il crut cependant devoir s'en éclaircir avec madame Britolle; il lui demanda si un de ses enfants ne s'appelait pas Geoffroi. — « C'est le nom, répondit-elle, que portait mon fils aîné ; et il aurait à présent vingt-deux ans s'il vivait encore. » Le marquis, à demi convaincu que son prisonnier était cet enfant qu'il croyait mort ou perdu pour toujours, se flattait déjà de pouvoir réparer son honneur et celui de sa fille. Gardant le silence sur sa découverte, il fait ve-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nir en secret le prisonnier, et l'interroge à fond sur toute sa vie passée. Les réponses du jeune homme achèvent de le persuader. — « Jeannot, lui dit-il alors, tu dois sentir combien est grand l'outrage que tu m'as fait dans la personne de ma fille. Je te traitais avec douceur, avec amitié ; et loin d'être un serviteur soumis et fidèle, tu m'as payé de la plus noire ingratitude. Si tu avais commis à l'égard de tout autre un pareil attentat, la mort aurait été inévitablement ton partage ; pour moi, je n'ai pu me résoudre à te punir si sévèrement, et je m'en applaudis ; il ne tiendra qu'à toi de voir finir tes peines et de sortir de captivité ; puisque tu dis être fils d'un gentilhomme et d'une femme de qualité, répare donc ta faute, en rendant l'honneur à ma fille. » — « Si je vous ai offensé, seigneur, répondit Jeannot, ce n'a été par aucune lâcheté. J'ai aimé, j'aime encore et j'aimerai toujours votre fille, parce que je l'ai jugée digne de mon amour ; et si, selon le langage des âmes froides et insensibles, je ne me suis conduit avec elle rien moins qu'honnêtement, je puis dire que c'est une faute inséparablement attachée à la jeunesse. Si les vieillards voulaient se souvenir qu'ils ont été jeunes et mesurer les fautes d'autrui sur les leurs, la mienne certainement leur paraîtrait moins grande. Depuis le premier jour que j'ai vu Spinella, l'union que vous m'offrez aujourd'hui n'a pas cessé d'être l'objet de tous mes vœux. Mais si vos discours n'étaient qu'une raillerie, si votre cœur dément ce que m'annonce votre bouche, finissez, de grâce, ce cruel badinage, et cessez de me flatter d'une vaine espérance. Je suis prêt à rentrer dans mon cachot et à souffrir tous les maux qui me sont réservés.

Ces paroles, prononcées d'un ton noble et décidé, frappèrent d'aise et d'étonnement le seigneur Malespini. Il commanda aussitôt qu'on lui amenât sa fille. Elle était devenue, à force de pleurs, tout aussi méconnaissable que le compagnon de son infortune. Là, en la seule présence du marquis, les deux amants, touchés jusqu'aux larmes du plaisir de se revoir, s'embrassèrent tendrement et se promirent une foi inviolable. Le mariage fut signé le même jour avec beaucoup de secret, et à l'insu même de la marquise. Cependant, quelques jours après, jugeant qu'il était temps d'apprendre cette bonne nouvelle à madame Britolle, — « Que diriez-vous, madame, lui dit-il en souriant, si je vous faisais voir votre fils aîné marié à l'une de mes filles ? » — « Hélas ! seigneur, s'écria-t-elle, mon attachement et ma reconnaissance pour vous redoubleraient, s'il était possible, d'autant plus que vous me rendriez un bien qui m'est plus cher que ma propre vie ; le rendant de la manière que vous le dites, vous ressusciteriez en quelque façon mes espérances ! » Les larmes, qui vinrent en abondance, ne lui permirent pas d'en dire davantage.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Malespini alla chercher les jeunes époux. » — « Quel bonheur, dit-il à Geoffroi, serait comparable au tien, si tu revoyais ici ta mère ? » — « Je ne puis croire, répondit Geoffroi, qu'elle ait pu survivre à ses malheurs : si toutefois elle est encore en vie, le plaisir que j'aurais de la revoir ne pourrait s'exprimer. Je ne doute pas que par ses indices et ses conseils il ne me fût possible de recouvrer une partie de mes biens en Sicile. » Le marquis fit alors venir les deux mères. Je laisse à penser quelle dut être leur surprise. Madame Britolle, toute préoccupée de l'espoir que le marquis lui avait donné, fixa attentivement ses regards sur le jeune homme, et démêlant sur son visage les mêmes traits qu'avait son fils dans son enfance, l'excès de son amour ne lui permit pas de proférer une parole ; ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba évanouie dans les bras de son fils. Geoffroi, averti par je ne sais quel mouvement secret, la reconnut aussitôt pour sa mère ; et transporté de joie et de tendresse, il ne se lassait point de la couvrir de baisers, et on eut de la peine à l'arracher de ses bras pour la faire revenir de son évanouissement. A peine cette tendre mère eut-elle repris ses sens, par le secours de la marquise et de sa fille, qu'elle se jeta de nouveau au cou de son fils. Elle lui dit les choses du monde les plus affectueuses, et tous ses discours étaient entremêlés de larmes. Son fils, au comble de la joie et de l'attendrissement, lui témoignait de son côté le respect le plus tendre et la reconnaissance la plus vive. Enfin, après s'être donné l'un à l'autre mille marques réciproques de leur amour, à la grande satisfaction des spectateurs, chacun conta son aventure ; après quoi le marquis fit savoir à ses parents et amis le mariage de sa fille. Tout le monde le félicita de la nouvelle alliance qu'il venait de contracter, et il donna, pour la célébrer, une fête brillante.

Geoffroi choisit ce moment pour prier son beau-père de deux choses. — « Vous m'avez comblé de bienfaits, lui dit-il ; ma mère ne vous a pas moins d'obligations, puisque vous l'avez recueillie dans votre maison, où vous n'avez cessé de la traiter avec toute sorte d'égards. Maintenant, pour qu'il ne vous reste rien à faire de ce qui peut mettre le comble à son bonheur et au mien, je vous prie d'abord de faire venir mon frère, qui est au service de Gasparin d'Oria, puis d'envoyer quelqu'un en Sicile pour savoir si mon père est mort ou vivant, et, s'il vit, dans quelle situation il se trouve. » Malespini fit partir aussitôt deux messagers, dont l'intelligence et la fidélité lui étaient dévouées. Celui qui alla à Gênes, ayant trouvé Gasparin, lui conta tout ce que son maître avait fait pour Geoffroi et pour sa mère, et finit par le prier, de la part de ce seigneur, de lui envoyer le fugitif et la nourrice. Gasparin, moins étonné de la proposition que de tout ce qu'il venait d'entendre, répondit : — « Il n'est rien

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que je ne fasse, mon ami, pour obliger le marquis de Malespini, que je connais de réputation et que je considère beaucoup ; mais ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir. J'ai véritablement chez moi, depuis quatorze ans, un enfant avec une femme ; mais cette femme est sa mère ; et si le marquis s'en contente, je suis prêt à les lui envoyer ; dites-lui de ma part, je vous prie, de ne pas se fier à ce Jeannot ; c'est sûrement un fourbe et un mauvais sujet, qui ne prend le nom de Geoffroi de Capèce que pour mieux le tromper. » Cependant, il prit la nourrice en particulier et la pressa de questions adroites sur ce qu'on venait de lui conter. Celle-ci, qui avait entendu parler de la révolution de Sicile, et qui pensait que Henri de Capèce pouvait vivre encore, jugeant qu'elle n'avait plus rien à craindre, prit le parti d'avouer sans détour les motifs qu'elle avait eus pour se conduire ainsi qu'elle l'avait fait. Gasparin commençait à croire que ce qu'on lui disait était très vrai. Mais cet homme fin et rusé ne s'en tint pas là : il fit de nouvelles questions à l'envoyé de Malespini et à la nourrice ; et comme la réponse confirmait pleinement la vérité, il se reprocha la manière peu généreuse dont il avait agi avec le frère de Geoffroi Capèce. Il lui fit épouser une de ses filles, à laquelle il constitua une riche dot. Après la fête du mariage, Gasparin s'embarqua avec son gendre, sa fille, l'envoyé et la nourrice. Ils arrivèrent en très peu de temps à l'Ereci, où ils furent on ne peut pas mieux accueillis par la famille de Malespini. On imagine aisément le plaisir que dut avoir la mère de revoir ce jeune enfant qu'elle croyait perdu, la commune satisfaction des deux frères de se trouver réunis après une si longue séparation, la joie de la nourrice à la vue d'un dénoûment si peu attendu ; celle du marquis, de sa femme, de sa fille et de Gasparin n'éclata pas moins au dénoûment de cette touchante aventure.

Celui qui se joue des fortunes et des desseins des hommes, le souverain dispensateur des grâces, inépuisable dans ses bienfaits quand il daigne nous favoriser, voulut rendre cette joie parfaite par la nouvelle qu'apporta l'homme qu'on avait envoyé en Sicile. Ce fidèle serviteur vint annoncer que Henri Capèce jouissait d'une bonne santé et d'un aussi grand crédit que jamais. Il raconta, entre autres choses, qu'au commencement de la révolte contre le roi Charles, le peuple furieux s'était rué en foule à sa prison, et qu'après avoir égorgé les postes on l'avait délivré et fait capitaine général de l'île. Le messager ajouta que cet illustre gouverneur avait témoigné une joie inexprimable en apprenant des nouvelles de sa femme et de ses enfants dont il avait perdu la trace, et qu'il les enverrait chercher par plusieurs gentilshommes qu'on verrait bientôt paraître.

Dieu sait le plaisir que causèrent unanimement ces nouvelles. Le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

marquis, accompagné de quelques uns des convives, courut au devant de ces gentilshommes. Jamais ambassadeurs ne furent reçus avec plus de joie. Après plusieurs jours passés en fêtes continuelles, tout étant prêt pour le départ, madame Britolle, impatiente de revoir son mari, s'embarqua avec ses deux fils, leurs femmes et la nourrice, sur le navire qui lui était destiné. Le marquis, la marquise et Gasparin les accompagnèrent jusqu'au port, où ils leur firent de touchants adieux. Nos heureux voyageurs arrivèrent en peu de jours à Palerme, où ils furent reçus par Henri Capèce avec des transports de joie inexprimables. Ils vécurent long temps, et le reste de leur vie s'écoula doucement au sein du repos et de la plus intime félicité.

Cet histoire avait excité le plus vif intérêt. Mais les esprits en avaient reçu une impression si mélancolique, que la reine de cette seconde journée invita Pamphile à se hâter d'y faire diversion. Voici comment il y parvint.

NOUVELLE VII.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Combien de gens, dit Pamphile, se figurant que les richesses bannissent de la vie toute inquiétude, ne se sont pas contentés de les demander au ciel par de fréquentes prières, mais se sont exposés à toutes sortes de périls et de risques pour les acquérir, et qui, après les avoir achetées si chèrement, ont trouvé, même parmi leurs anciens amis, d'impitoyables spoliateurs? D'autres, croyant que la félicité réside au sein des grandeurs, affrontent, pour y arriver, tous les fléaux, et ne reculent devant aucun crime; — mais parvenus d'un état médiocre aux sommités qu'ils rêvaient, ils font la triste expérience qu'outre les sollicitudes et les craintes qui les assiégeaient sans cesse, ils étaient encore exposés à boire le poison dans des coupes d'or. Il en est enfin qui, plus modérés dans leur ambition, après avoir désiré ardemment la beauté et la force du corps, ont trouvé dans ces qualités mêmes une source de malheurs et quelquefois la cause de leur mort. Mais je veux pour aujourd'hui me borner à vous prouver qu'en multipliant ses vœux, l'homme ne sait ce qu'il désire le plus souvent. Ce défaut de modération est surtout le partage des femmes; et comme il n'y en a pas une d'entre vous, belles dames, qui, peu satisfaite des attraits que la nature lui a donnés, ne cherche encore à les rendre plus piquants par les prestiges de l'art, permettez que je vous conte ce qui advint d'une Sarrasine, qui précisément à cause de sa rare beauté se vit forcée de tâter de huit maris en quatre ans, avant d'en trouver un à sa guise.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jadis régnait à Babylone un soudan nommé Beminedab. Il eut plusieurs enfants, une fille entre autres, dont la grâce divine éclipsait les plus belles femmes de son temps. Le roi de Garbe en devint amoureux sur l'éloge qu'il en avait entendu faire, et la demanda en mariage. Le soudan, qui avait été secouru par ce prince contre une invasion d'Arabes, lui accorda la ravissante Alaciel, charmé de trouver cette occasion de lui marquer sa reconnaissance. Après avoir fait équiper un vaisseau de guerre, il la lui envoya accompagnée d'une nombreuse suite et de riches présents; la princesse partit d'Alexandrie et fit d'abord heureuse route; mais à peine eut-on doublé les côtes de Sardaigne, qu'il s'éleva une si violente tempête qu'à la nuit du troisième jour les pilotes avaient perdu tout espoir de salut. Le vaisseau battu des vents était poussé vers l'île de Majorque, lorsqu'on s'aperçut qu'il s'ouvrait. A la vue de ce péril inévitable, chacun n'est occupé que de sa propre vie : on met la chaloupe en mer; officiers et matelots se hâtent d'y descendre. Le reste de l'équipage s'y jette en foule sans craindre la pointe des épées que leur présentaient ceux qui étaient entrés les premiers; mais la chaloupe même sombra sous un poids si lourd, et entraîna dans les flots tous ceux qui la montaient. Il n'était resté dans le vaisseau qu'Alaciel et ses femmes, dont personne ne s'était occupé. Saisies d'effroi et presque sans connaissance, elles n'attendaient que le moment d'être englouties par les flots, lorsque le vaisseau faisant eau de toutes parts fut jeté par les vagues sur une grève peu éloignée du rivage de Majorque, avec tant de violence qu'il s'y enfonça comme une flèche.

Aux premières lueurs de l'aurore, les vents cessèrent et la mer devint calme. Le soleil était déjà sur l'horizon, lorsque la princesse sortit de son évanouissement. Ne sachant où elle est, le corps brisé de douleur, connaissant à peine si elle existe, elle ouvre les yeux, soulève la tête, et malgré son extrême faiblesse elle appelle, mais en vain; puis rappelant peu à peu dans son esprit tout ce qui était arrivé, et s'apercevant qu'elle était encore dans le vaisseau, elle réunit les forces qui lui restent et se lève. Quel spectacle! Elle voit ses femmes étendues çà et là sur le pont, elle les secoue l'une après l'autre; mais la frayeur ou le mal de mer leur avaient ôté tout sentiment. Celles qui purent, à force d'être secouées, reprendre quelque connaissance, voyant le vaisseau enfoncé dans le sable et plein d'eau, se mirent à pleurer et à gémir. Il était déjà midi qu'elles n'avaient vu paraître personne sur le rivage ni sur la mer. Par bonheur pour elles, il passa vers cette même heure un gentilhomme nommé Péricon de Visalgo, qui revenait de sa maison de campagne, suivi de plusieurs valets à cheval. En voyant le vaisseau fracassé par l'orage de la nuit précédente, il commanda à un de ses gens d'y aller et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

venir lui dire ce qu'il y trouverait. Cet homme y parvient avec peine, et trouve la jeune princesse et ses compagnes couchées sous le bec de la proue. A la vue de l'inconnu, ces infortunées fondirent en larmes, et firent ce qu'elles purent pour expliquer par signes leur triste aventure.

Le valet revint dire à son maître tout ce qu'il avait vu. Péricon fit aussitôt débarquer les femmes et tout ce qui leur restait de plus précieux, et les mena chez lui. Il reconnut bientôt, aux riches habits d'Alaciel et aux égards que les autres femmes avaient pour elle, que c'était une femme de distinction. Quoiqu'elle fût pâle, triste, abattue, et que la frayeur et la fatigue eussent altéré sa beauté, Péricon ne laissa pas d'admirer les traits de son visage. Il en fut si épris, qu'il résolut de l'épouser si elle n'était pas mariée et s'il ne pouvait s'en faire aimer autrement. Ce gentilhomme était lui-même d'une figure agréable; il avait le regard noble et fier et le caractère un peu brusque; mais comme il n'est rien qui adoucisse les âmes plus que l'amour, il eut des manières si honnêtes pour Alaciel, il la fit servir avec tant de soin, qu'au bout de quelques jours elle reprit sa fraîcheur et tous ses attraits. Péricon n'en devint que plus passionné et plus désespéré de ne pouvoir ni s'en faire entendre ni l'entendre elle-même. Il eût voulu lui déclarer l'excès de son amour; il essaya de le lui faire connaître par ses regards, ses gestes, ses empressements, et n'oublia rien pour l'engager à satisfaire ses désirs : tout fut inutile. Alaciel se refusait constamment à ses sollicitations; mais ses refus qu'elle adoucissait par beaucoup d'honnêteté ne faisaient qu'irriter la patience de l'insulaire. Elle en était elle-même désespérée dans la crainte qu'il ne se portât à quelque extrémité. Jugeant aux mœurs et usages du pays qu'elle était parmi des chrétiens et qu'il lui serait peu avantageux de se faire connaître, elle s'arma de courage, résolut de combattre sa mauvaise fortune, et défendit à ses femmes de révéler qu'elle était fille du soudan d'Alexandrie. Elle les exhorta aussi à conserver leur honneur, leur protestant qu'elle était dans la ferme résolution de garder la fidélité la plus inviolable au roi de Garbe, son époux. Ses femmes louèrent beaucoup sa vertu, et lui promirent de se conformer à ses intentions autant que la chose serait en leur pouvoir.

Consumé d'amour, et voyant que ni soins ni prières ne servaient de rien, Péricon résolut, avant d'user de violence, de mettre en œuvre l'artifice. Alaciel, qui n'avait jamais bu de vin, parce que sa religion le lui défendait, trouvait dans cette liqueur un goût délicieux. Péricon se rappela que le vin était le ministre ordinaire des plaisirs de Vénus; c'est ce qui lui fit naître l'idée de l'employer pour surprendre Alaciel. D'abord il eut soin de cacher sa passion sous le voile

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de l'indifférence. Quelques jours après, sous le prétexte d'une grande fête, il commanda un souper des plus splendides, auquel il invita ses amis. On conçoit aisément que la belle fut de la partie. Il avait donné ordre à celui qui devait lui verser à boire de mêler ensemble plusieurs vins, et de ne lui servir que de cette liqueur ainsi composée. Le sommelier s'acquitta à merveille de la commission. Alaciel, qui ne se doutait de rien, trouva ce breuvage si doux et si flatteur, qu'elle en but plus qu'à l'ordinaire. Elle en oublia ses chagrins, et devint si gaie que, voyant danser à la mode de Majorque, elle s'empressa de danser à la mode d'Alexandrie. Péricon ne douta point qu'il ne fût bien près du terme de ses désirs. Il fait servir de nouveaux mets, de nouvelles liqueurs, et prolonge la fête jusque vers le milieu de la nuit. Enfin, les convives s'étant retirés, il conduisit seul Alaciel dans sa chambre. Elle ne fut pas plus tôt entrée, que les vapeurs du vin lui faisant oublier toute modestie, elle se déshabilla et se mit au lit, en présence de son hôte, tout aussi librement qu'elle eût pu le faire devant une de ses femmes. L'amoureux, déjà triomphant, ne tarde pas à suivre son exemple. A peine est-il déshabillé, qu'il éteint les flambeaux, gagne la ruelle du lit, et se couche auprès de la belle. Il la prend aussitôt dans ses bras, la couvre de baisers; et voyant qu'elle n'oppose aucune résistance à ses caresses, il satisfait à l'aise tous ses désirs. Aux premières impressions du plaisir, la jeune Alaciel, qui avait ignoré jusque-là de quelle flèche se servaient les hommes pour blesser doucement les dames, trouva le jeu si fort de son goût, qu'elle se repentit de n'avoir pas plus tôt cédé aux sollicitations de son généreux bienfaiteur. Aussi, depuis cette heureuse expérience, n'eut-il plus besoin de lui faire des instances pour obtenir ses faveurs. Elle savait même le prévenir et l'y inviter, non par des paroles, puisqu'elle ignorait encore la langue du pays, mais par des signes qui valaient mieux que des paroles.

Pendant que ces amants jouissaient si voluptueusement de la vie, la fortune jalouse vint les fustiger cruellement. Peu satisfaite d'avoir donné à Alaciel un roi pour époux et un châtelain pour amant, elle lui suscita un nouvel amoureux. Péricon avait un frère âgé de vingt-cinq ans et fort bien fait de sa personne; il se nommait Marate, et faisait sa résidence dans un port de mer peu éloigné de la maison de campagne de son frère. Il eut occasion de voir Alaciel, et fut si frappé de sa beauté, qu'aussitôt il en devint amoureux. Il crut lire aussi dans ses regards qu'il ne lui déplaisait point et qu'il lui serait facile d'obtenir ses faveurs. Il jugea donc que le seul obstacle qui s'opposait à son bonheur était la vigilance de son frère, qui, jaloux de sa conquête, ne la perdait presque point de vue. Pour triompher de cet obstacle, il forme le plus noir dessein. Il va d'abord trouver deux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jeunes marchands génois, maîtres d'un navire prêt à faire voile, au premier bon vent, pour Clarence, en Romanie. Il traite avec eux pour partir, la nuit suivante, avec une dame qu'il devait leur amener. Toutes ses mesures prises et la nuit arrivée, il se rend à la maison de son frère, qui ne se méfiait de rien, et poste aux environs plusieurs de ses amis qu'il avait choisis pour aider son projet. Après s'être introduit furtivement dans le logis, il se cacha dans l'appartement même d'Alaciel, qui ne tarda pas à venir se coucher avec Péricon. Quand il les crut plongés l'un et l'autre dans le sommeil, il courut ouvrir à ses compagnons, et les introduisit dans la chambre où reposaient les deux amants. Ces scélérats poignardent Péricon endormi et enlèvent sa maîtresse tout éplorée, menaçant de la tuer si elle fait la moindre résistance. Ils prennent ce qu'il y a de plus précieux dans l'appartement, et, sans éveiller personne, emmènent Alaciel. Ils arrivent au port; Marate les remercie, monte sur le vaisseau avec sa captive, et, secondé d'un vent favorable, il fait mettre à la voile.

On se figure aisément la triste situation de la Sarrasine. Elle était d'autant plus affligée, que cette cruelle aventure ne fit que lui rendre plus amer le souvenir de son premier malheur; mais son ravisseur avait de quoi l'humaniser. Il lui fit voir le saint croissant, et le lui fit toucher tant et si bien, qu'elle ne tarda pas à se consoler.

Elle se croyait parfaitement heureuse, lorsque la fortune, qui l'avait choisie pour jouet de ses caprices, lui prépara de nouveaux chagrins. Les deux jeunes commerçants qui commandaient l'équipage en devinrent amoureux. Ils l'étaient si éperdument l'un et l'autre, qu'ils oubliaient tout pour lui faire leur cour, prenant néanmoins toujours garde que Marate ne s'en aperçût. Ils ne tardèrent pas à connaître qu'ils avaient tous deux le même but. Ils s'en entretinrent ensemble, et convinrent d'en faire la conquête à frais communs, comme si la société et le partage fussent aussi praticables en amour qu'en fait de commerce et de marchandises. Mais comme Marate ne désemparait pas d'auprès de la belle, ils résolurent de se défaire du jaloux à la première occasion. Un jour que le navire allait à pleines voiles, et que Marate prenait l'air sur la poupe sans se défier de rien, ils s'approchent de lui, et, saisissant le moment qu'il regardait tranquillement la mer, ils le prennent par derrière et le jettent dans l'eau. Le navire avait fait plus d'une demi-lieue avant que personne s'aperçût qu'il fût tombé. Les deux Génois furent les premiers à se plaindre de sa disparition. A cette triste nouvelle, Alaciel pleura de nouveau ses malheurs. Les deux patrons vinrent la consoler, et lui dirent, quoiqu'elle les entendît peu, tout ce qu'ils purent imaginer de tendre et d'obligeant. Ce n'était pas tant de la perte de Marate

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'elle était touchée que de sa propre infortune. Jugeant donc qu'ils l'avaient à peu près consolée par leurs offres de services et leurs soins empressés, ils se retirèrent pour décider à qui l'aurait le premier. Chacun prétendant avoir la préférence, on en vint aux gros mots, des gros mots aux menaces, et des menaces aux couteaux. Ils se portèrent plusieurs coups avant qu'on pût parvenir à les séparer. L'un tomba mort sur la place, et l'autre fut couvert de blessures, mais il n'en mourut pas. Alaciel, sans appui, sans conseil, sans connaissances, craignant d'être la victime du ressentiment des parents et des amis des deux patrons, fut fort affligée de ce double accident ; mais les prières du blessé et la diligence avec laquelle le vaisseau arriva à Clarence la délivrèrent du danger qu'elle redoutait. Quoique le blessé fût hors d'état d'en jouir, il ne cessa point d'en prendre soin, et il lui fit donner un appartement dans l'auberge où il alla loger.

Bientôt le bruit de la beauté d'Alaciel se répandit dans toute la ville. On allait la voir par curiosité. Le prince de Morée, qui se trouvait pour lors à Clarence, eut aussi envie de la voir, et elle lui parut encore plus belle qu'on ne le lui avait dit. Il en devint si passionnément amoureux, qu'il ne pouvait penser à autre chose. Informé de sa dernière aventure, il ne se fit aucun scrupule de chercher les moyens de l'enlever au Génois. Les parents du malade sachant que le prince en était épris et qu'il était résolu de se l'attacher à quelque prix que ce fût, aimèrent mieux la lui céder de bonne grâce que de l'exposer ou de s'exposer eux-mêmes à quelque violence ; ils la lui firent offrir. L'offre fut acceptée avec une joie qu'Alaciel partagea, parce qu'elle se voyait par là à couvert du péril qu'elle craignait encore. Quoique le prince ne sût point qui elle était, les manières nobles et faciles qu'elle joignait à la physionomie la plus distinguée lui firent juger qu'elle était d'une naissance illustre. Cette idée ne faisait qu'augmenter ses feux, et le portait à la traiter non seulement comme son amie, mais avec les mêmes égards que si elle eût été sa propre femme. Ces bons procédés firent oublier à la dame ses malheurs passés ; elle reprit sa gaieté naturelle ; ses charmes revinrent en foule ; sa beauté même acquit un nouvel éclat ; et dans toute la Morée il n'était question que de la belle maîtresse du prince.

Le duc d'Athènes eut envie de la voir sur le portrait qu'on lui en faisait. Ce duc, encore à la fleur de son âge, bien fait de sa personne, était parent et ami du prince de Morée. Il prit prétexte d'aller lui faire une visite, et se rendit à Clarence, accompagné d'une suite aussi brillante que nombreuse. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Quelques jours après son arrivée, ayant fait tomber

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la conversation sur la beauté des femmes, il mit le prince dans le cas de lui parler d'Alaciel. — « Est-elle en effet aussi belle qu'on le publie? » lui dit alors le duc. — « Bien davantage, répondit le prince, et vous en demeurerez convaincu quand je vous l'aurai fait voir. » — « Ce sera quand vous voudrez, » reprit l'Athénien. — « Vous aurez tout à l'heure cette satisfaction, » reprit l'autre en le conduisant à l'appartement de la dame. Alaciel, avertie de l'illustre visite qu'elle allait recevoir, lui fit un noble accueil, mit tous ses attraits et toute sa gaieté en étalage. Ils la firent placer au milieu d'eux; mais ils ne purent goûter le plaisir de causer avec elle, parce qu'ils parlaient une langue qu'elle entendait peu ou, pour mieux dire, pas du tout. On se borna donc à faire l'éloge de ses charmes. Le duc pouvait à peine croire que ce fût une mortelle; il ne se lassait pas de la regarder avec admiration, ne sentant pas le poison qui se glissait dans son âme. Croyant satisfaire pleinement son plaisir par la seule vue de ce bel objet, il ne pensait pas qu'il allait se donner des fers. Son cœur palpitant lui annonça qu'il était blessé, et bientôt il brûla de l'amour le plus violent. Ils n'eurent pas plus tôt quitté Alaciel, que le duc d'Athènes, repassant dans son esprit tous les attraits qui l'avaient charmé, conclut que son parent était l'homme du monde le plus heureux. Plein de cette idée, écoutant plus la voix de sa passion que celle du sang, il résolut d'enlever un trésor si précieux aux risques de tout ce qui pourrait en arriver. Et foulant aux pieds tout sentiment de raison et d'équité, il cherche le moyen d'y réussir. Il ne trouve pas de meilleur expédient que de corrompre le valet du prince de Morée. Après avoir gagné cette homme, qui se nommait Churiacy, il fit secrètement préparer ses équipages pour partir vers le milieu de la nuit. Ce misérable valet l'introduisit, armé et accompagné d'un homme de sa suite, dans la chambre du prince de Morée qui, pendant que sa maîtresse dormait, respirait le frais en chemise à une fenêtre pratiquée du côté de la mer. Le duc s'avance tout doucement auprès de la croisée, perce le prince de part en part avec son épée, et jette le corps par la fenêtre.

Le palais était fort élevé et situé sur le bord de la mer. L'appartement du prince donnait sur des maisons que les flots avaient renversées. Personne ne passait dans cet endroit, à cause des décombres : c'est pourquoi le bruit que le corps du prince fit en tombant sur ces masures ne fut ni ne pouvait être entendu, ainsi que le meurtrier l'avait prévu. Cette exécution faite, le compagnon du duc sort de sa poche une corde, et, tout en causant avec le valet qu'il cajolait de son mieux, la jette si adroitement à son col, qu'il l'entraîne facilement jusqu'à la fenêtre sans lui donner le temps de proférer un seul mot. Là il fut étranglé et jeté par la même fenêtre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le duc ayant consommé ces deux crimes prit un flambeau et s'approcha du lit de la dame, qui dormait d'un profond sommeil. Il la découvre avec beaucoup de précaution de peur de l'éveiller, et la contemple nue avec ravissement. Il se couche tranquillement auprès d'elle, *les mains encore teintes du sang de son rival.* Alaciel éveillée par ses caresses, croyant tenir le prince de Morée entre ses bras, lui prodigua les siennes et l'enivra de plaisir. Après avoir passé près d'une heure avec elle, il se leva, appela quelques uns de ses gens que son complice avait déjà introduits dans le palais, et la fit enlever de manière à l'empêcher de crier. Quand il fut sorti par la même porte où il était entré, il monta à cheval et gagna avec tous ses gens le chemin d'Athènes. Il se garda bien de mener Alaciel dans cette ville, parce qu'il était marié : il la conduisit dans une maison de plaisance qu'il avait dans les environs. La malheureuse princesse y fut secrètement enfermée, avec ordre à tout le monde de l'honorer, de lui obéir, et de lui donner tout ce qu'elle pourrait désirer.

Le lendemain, les amis du prince de Morée ayant vainement attendu jusqu'à midi son lever prirent le parti d'entrer dans son appartement. Ne l'y trouvant pas, non plus que sa maîtresse, ils imaginèrent que l'un et l'autre étaient partis secrètement pour la campagne, et cette idée les tranquillisa. Le jour suivant, un fou, rôdant dans les décombres où étaient le cadavre du prince et celui du traître Churiaco, s'amusa à tirer ce dernier par la corde attachée à son col, et s'en alla le traînant par la ville. Plusieurs personnes ayant reconnu le mort se firent conduire au lieu d'où le fou l'avait tiré, et y trouvèrent le corps du prince, qu'on ensevelit avec les honneurs ordinaires. On chercha les auteurs de ce double assassinat. L'absence et la fuite secrète du duc d'Athènes firent présumer avec raison qu'il avait commis le crime et enlevé la dame. Le peuple élut aussitôt pour souverain le frère du prince mort, et lui demanda vengeance d'un tel attentat. Le prince nouvellement élu assemble promptement, par le secours de ses parents et de ses alliés, une armée nombreuse et se dispose à marcher vers Athènes. A la première nouvelle de ces mouvements, le duc songe à se mettre en état de défense et demande des secours à plusieurs princes. L'empereur d'Orient, qui lui avait donné une de ses sœurs en mariage, lui envoya son fils Constantin et son neveu Emmanuel, avec des forces considérables. Pendant qu'on s'occupait des préparatifs de la guerre, la duchesse profita d'un moment favorable pour entretenir son frère et son neveu sans témoins. Elle les fit venir dans son appartement, et, les larmes aux yeux, elle leur raconta la vraie cause de cette guerre, et leur fit sentir l'outrage que son mari lui faisait par son commerce criminel avec une étrangère qu'il croyait posséder à son insu.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les deux jeunes seigneurs, depuis longtemps au fait de toute l'histoire, consolèrent la duchesse de leur mieux, et lui firent espérer une prompte satisfaction. Ils lui demandèrent le logement de l'étrangère, et se retirèrent dès qu'ils en furent instruits. Ils avaient souvent entendu parler de la beauté de cette Hélène. Ayant une envie démesurée de la voir, ils prièrent en grâce le duc de leur procurer cette satisfaction. Le duc, sans songer à ce qu'il en avait coûté au prince de Morée de la lui avoir montrée, se rendit à leurs désirs. Il fit en conséquence préparer un superbe festin dans le château qui recelait la belle, et les y mena le lendemain avec une faible escorte. Il arriva à Constantin ce qui était arrivé au duc lui-même. A peine fut-il assis et eut-il jeté ses regards sur Alaciel, qu'il fut émerveillé de sa beauté. Il ne se lassait point de l'admirer, et disait en lui-même qu'une créature si charmante, si parfaite portait avec elle de quoi faire excuser les trahisons qu'on s'était permises et qu'on pouvait se permettre pour la posséder. Les feux de l'amour s'emparèrent si bien de son cœur, que, bannissant de son esprit les affaires de la guerre, il ne rêvait plus qu'aux moyens d'enlever Alaciel, sans cependant soupçonner sa passion.

Le temps arriva de marcher contre l'ennemi, qui s'approchait à grandes journées de l'Attique. Constantin et les autres généraux partirent donc, à la tête de leurs troupes, et se rendirent sur les frontières, pour en défendre l'entrée au prince de Morée. Constantin, tout occupé de l'objet de sa passion, s'imagina que pendant que son beau-frère serait éloigné de sa maîtresse, il pourrait plus facilement venir à bout de son dessein. Pour avoir un prétexte de retourner à Athènes, il feignit d'être malade, et céda sa place à Emmanuel, son cousin; et après avoir obtenu un congé du duc, il quitta l'armée. De retour auprès de sa sœur, il ne tarda pas de l'entretenir de l'infidélité de son mari, afin de rallumer sa jalousie et son ressentiment. Il s'offrit de la venger de l'affront qu'on lui faisait en enlevant sa rivale, pour la conduire hors de l'Attique et l'en délivrer ainsi pour jamais. La duchesse, bien éloignée de soupçonner les vrais motifs d'un zèle dont elle se croyait l'unique objet, dit qu'elle serait ravie de cet enlèvement, si elle était assurée que son mari ne saurait jamais qu'elle y eût la moindre part. Constantin ne négligea rien pour la rassurer; puis, sans perdre de temps, il fit armer secrètement un vaisseau, y mit des gens affidés, et donna ordre qu'on le conduisît vis-à-vis du château qu'habitait la belle Alaciel. Il se rendit dans le même temps au château avec peu de suite. Il fut très bien accueilli de la dame et de ceux qui étaient auprès d'elle pour la servir. Il lui proposa, sur le soir, une promenade au jardin. Elle y consentit volontiers, se faisant accompagner de deux valets. Constantin, suivi de deux des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

siens, la prit à l'écart, comme s'il avait eu quelque chose de particulier à lui dire de la part du duc. Ils arrivent, tout en causant, à une porte qui donnait du côté de la mer. Un de ses complices l'avait déjà ouverte, et, au signal donné, Constantin, saisissant la dame par le bras, la livre à ses gens, qui la conduisent au vaisseau ; puis se retournant vers ceux qui l'avaient accompagné : — « Que personne ne bouge et ne fasse le moindre bruit, leur dit-il, s'il ne veut perdre la vie ; mon dessein n'est point d'enlever au duc sa maîtresse, mais de venger l'outrage fait à sa sœur. » A quoi ils n'osèrent rien répliquer. — Il n'eut pas plus tôt regagné le vaisseau et rejoint Alaciel, qu'il commanda de faire force de rames. On obéit, et à la pointe du jour on aborda à Egine. Ils descendirent à terre, où Constantin fit quelque séjour pour tâcher de consoler la dame qui pleurait amèrement les disgrâces auxquelles sa beauté l'exposait si souvent. Après l'avoir consolée de la bonne manière, il se rembarqua avec elle, et ils arrivèrent en peu de jours à l'île de Scio. La crainte de perdre sa maîtresse et de s'exposer au ressentiment de l'empereur son père lui fit prendre le parti de s'y fixer, regardant cette île comme un lieu où il était à l'abri de tout danger. La belle dame y déplora plusieurs fois sa malheureuse destinée, mais enfin les consolations énergiques de Constantin lui firent oublier ses malheurs et lui rendirent agréable ce nouveau séjour.

Pendant que nos deux amants coulaient des jours délicieux, Osbech, prince des Ottomans, faisant par hasard un voyage à Smyrne, apprend que Constantin était à Scio, plongé dans l'ivresse de la volupté près d'une femme qu'il avait enlevée. Sachant qu'il n'était rien moins que sur ses gardes et qu'il avait peu de forces, il forme le dessein de l'y surprendre. Il fait armer quelques vaisseaux légers, arrive de nuit au port de Scio, et entre dans la ville sans trouver la moindre résistance. La plupart des habitants furent pris avant d'être informés que l'ennemi était chez eux. On tua tous ceux qui firent mine de se défendre ; les autres furent faits prisonniers et conduits sur les vaisseaux avec le butin qui fut considérable. Osbech fit mettre le feu à la ville et s'en retourna à Smyrne. A peine fut-il de retour qu'il passa les prisonniers en revue. Il trouva parmi eux la belle Alaciel, et jugea facilement à sa beauté que c'était la maîtresse de Constantin. Ravi d'avoir une femme si belle à sa disposition, il crut devoir user des droits de la victoire. Il était jeune et vigoureux, il en fit sa femme, sans autre cérémonie que de coucher avec elle ; ce qu'il répéta pendant plusieurs mois.

Avant cet événement, l'empereur d'Orient s'était ligué avec Bassen, roi de Cappadoce, contre le prince des Ottomans. Ils avaient concerté de fondre sur lui chacun de son côté ; mais ce projet n'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vait pu avoir lieu, parce que l'empereur n'avait pas cru devoir accepter les dures conditions que Bassen mettait à cette levée de boucliers. Cependant lorsqu'il apprit que son fils avait été inhumainement massacré, il n'hésita plus à accorder tout ce que Bassen demandait, et le sollicita d'aller avec toutes ses forces attaquer Osbech, se préparant à en faire autant de son côté. Osbech, informé de ces préparatifs, et pour éviter d'avoir à se défendre contre deux princes si puissants, se hâta de marcher contre le roi de Macédoine, laissant sa maîtresse à Smyrne sous la garde d'un ami fidèle. Il l'atteignit quelques jours après et lui livra bataille; mais son armée fut taillée en pièces, et il périt lui-même dans le combat. Le roi de Cappadoce, pour jouir pleinement du fruit de la victoire, s'avança vers Smyrne. Les habitants, hors d'état de résister à ses troupes, s'empressèrent d'aller au devant de lui, offrant de se soumettre aux lois que leur imposerait le vainqueur.

L'ami à qui Osbech avait confié sa maîtresse se nommait Antioche; c'était un homme avancé en âge, et sur la fidélité duquel le prince croyait pouvoir compter. Mais quel âge, quelle vertu peut résister à deux beaux yeux! Antioche ne put voir Alaciel sans en devenir amoureux. Il chercha même à s'en faire aimer, au mépris de la foi qu'il devait à son maître. Il savait parler la langue de la dame, ce qui lui fut d'une grande ressource pour gagner ses bonnes grâces; car Alaciel prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Ils devinrent bientôt familiers; et de familiarité en familiarité, oubliant ce qu'ils devaient à Osbech, qui était à l'armée, ils en vinrent à coucher dans les mêmes draps, et ils goûtèrent des plaisirs bien doux à des cœurs bien épris. Ces plaisirs furent troublés par la nouvelle de la mort du prince ottoman et de la défaite de son armée. Quand ils surent que le vainqueur venait droit à Smyrne pour tout piller, ne jugeant pas à propos de l'attendre, ils prirent ce qu'Osbech avait laissé de plus précieux et s'enfuirent secrètement à Rhodes.

Peu de temps après leur arrivée dans cette ville, Antioche tomba dangereusement malade. Il avait fait le voyage de Smyrne à Rhodes avec un marchand de Chypre, que des affaires de commerce avaient attiré dans cette ville. Ce marchand était depuis longtemps son ami intime. Lorsqu'il se sentit bien malade, et jugeant qu'il ne pouvait guère en revenir, il résolut de lui laisser son bien en le chargeant de veiller aux besoins de sa chère maîtresse. Il les fit appeler l'un et l'autre : — « Je touche à ma dernière heure, leur dit-il, quoique je doive regretter la vie, je meurs en quelque sorte satisfait, puisque j'ai la consolation de mourir entre les bras des deux personnes que j'aime le plus; mon cher ami, je te recommande cette infortunée; je te conjure de ne jamais l'abandonner, et d'avoir pour elle l'amitié

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que tu as eue pour moi. Je me flatte que tu la respecteras, et que tu la traiteras avec tous les égards possibles. Dans la persuasion où je suis que tu te conformeras à mes intentions, je te laisse tous mes biens. Et toi, ma chère et tendre amie, ne m'oublie point après ma mort. Sois sage et fais que je puisse me vanter dans l'autre monde d'avoir été aimé dans celui-ci de la plus belle femme qui soit sortie des mains de la nature. Si vous me promettez l'un et l'autre de m'accorder ce que je vous demande par ce qu'il y a de plus saint, je mourrai consolé. » Pendant ce discours, que les soupirs et la voix faible du mourant rendaient plus pathétique, le marchand cyprien et la belle Alaciel fondaient en larmes. Ils le consolèrent, en le flattant de l'espoir qu'il guérirait, lui promettant, s'ils avaient le malheur de le perdre, de faire ce qu'il désirait de leur amitié. Le mal était sans remède; Antioche mourut bientôt après, et on lui fit de pompeuses funérailles.

Le marchand ayant terminé les affaires qui l'avaient appelé à Rhodes se disposait à retourner à Chypre. Il demanda à la Sarrasine si elle était dans l'intention de l'y suivre. — « Très volontiers, répondit-elle, pourvu que vous promettiez de me traiter comme votre sœur; vous le devez à la mémoire de votre ami. » Le Cyprien lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait. — « Afin même de vous mieux garantir de toute insulte, ajouta-t-il, je vous ferai passer pour ma femme. S'étant embarqués sur une caraque de Catalans, on leur donna une petite chambre sur la proue. Ils avaient demandé d'être logés dans la même pièce, afin de ne pas démentir par leur manière de vivre ce qu'ils avaient avancé. Pour mieux éloigner les soupçons, ils couchèrent dans le même lit, tout petit qu'il était. Le diable les attendait là, pour les amener à ce qu'ils n'avaient point prévu lors du départ. Encouragés par l'obscurité, par l'occasion qui ne pouvait être plus commode, et excités par la chaleur du voisinage, qui, comme on sait, communique des forces plus que suffisantes pour exciter les désirs, ils oublièrent insensiblement les promesses qu'ils avaient faites l'un et l'autre au jaloux Antioche. Ce ne furent d'abord que de légères agaceries. Arrivés à Baffa, qui était la patrie du marchand, ils se démarièrent, pour la forme seulement; car ils ne passaient pas de jour sans user des priviléges attachés au mariage. Mais advint une nouvelle aventure. En l'absence du marchand, qui était allé pour des affaires en Arménie, arrive à Baffa un vieux gentilhomme peu favorisé de la fortune, mais homme plein de sagesse et de jugement. Un jour passant devant la maison d'Alaciel, il l'aperçut à la fenêtre. Frappé de l'éclat de sa beauté, il s'arrêta un moment pour la considérer. Il se ressouvint de l'avoir vue quelque part, sans savoir précisément l'endroit. Alaciel, qui, dans ce moment même

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faisait des réflexions sur les bizarreries de sa destinée, ignorant qu'elle touchait au terme de ses malheurs, revint de sa rêverie en voyant cet homme s'arrêter; et fixant à son tour ses regards sur lui, elle se rappela aussitôt de l'avoir vu autrefois à la cour de son père dans un état fort brillant. L'espérance de revoir ses parents ou son fiancé se fait aussitôt sentir à son cœur. Elle appelle le gentilhomme avec d'autant plus de liberté, que l'hôte était absent. Antigone, c'était le nom de l'étranger, monte au premier signe, et quand il fut entré : —« N'êtes-vous pas, lui dit-elle, la honte peinte sur son front, n'êtes-vous pas Antigone de Famagoste? » — « Oui, madame, c'est lui-même que vous voyez. Il me semble, continua-t-il, que je vous connais aussi; mais je ne puis me rappeler précisément l'endroit où je vous ai vue.» Se jeter à son cou et verser un torrent de larmes, fut la réponse de la dame. Elle demanda ensuite à Antigone, un peu surpris de cette façon d'agir, s'il ne l'avait jamais vue à Alexandrie. Il la regarde attentivement et la reconnaît alors pour Alaciel, fille du soudan, qu'on croyait ensevelie depuis longtemps au fond de la mer. Il voulut se mettre en devoir de lui rendre les honneurs dus à son rang; mais la princesse ne le souffrit point, et le fit asseoir auprès d'elle. Antigone lui obéit, et lui demanda respectueusement par quelle aventure elle se trouvait là, puisqu'il passait pour certain dans toute l'Egypte qu'elle avait péri depuis plusieurs années dans les flots. — « Il serait à souhaiter pour moi, s'écria-t-elle, que cela fût arrivé ! je n'aurais pas été si bizarrement et si constamment persécutée par la fortune. Ah ! si mon père est jamais instruit de la vie que j'ai menée, je suis persuadée qu'il regrettera lui-même, si l'honneur de sa fille lui est cher, que je n'aie point péri dans ce funeste naufrage. » Après ces mots, grands soupirs et larmes de recommencer.

—« Ne vous affligez point, madame, lui dit Antigone, ne vous affligez point avant le temps. Racontez-moi, s'il vous plaît, les événements qui vous sont arrivés, et peut-être qu'avec l'aide de Dieu nous trouverons un remède à tout. » — « Je vous regarde comme mon père, mon cher Antigone; d'après cette idée, j'aurai pour vous les mêmes sentiments d'amour, de confiance et de respect que j'aurais pour lui s'il était ici, et je ne vous cacherai rien. J'ai toujours eu pour vous beaucoup d'estime, et je vous avoue que je ne saurais vous exprimer ma joie de vous avoir reconnu la première. Vous allez lire dans mon cœur et connaître ce que, dans mes plus grands malheurs, j'ai pris soin de cacher à tout le monde. Si après avoir entendu le récit fidèle de tout ce qui m'est arrivé, vous jugez à propos de me rendre à mon premier état, je vous prie de le faire; mais si vous jugez que la chose ne soit pas possible, je vous conjure de ne dire à qui que ce soit au monde que vous m'ayez vue ou que vous ayez entendu parler de moi. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Après ce préambule, elle lui fit le détail de toutes ses aventures, depuis son naufrage sur les côtes de Majorque jusqu'au moment où elle lui parlait; et son récit fut plusieurs fois interrompu par ses larmes. Antigone, touché de pitié, mêla ses pleurs aux siens; et après quelques moments de réflexion il lui dit : — « Puisqu'on n'a jamais su, dans vos malheurs, qui vous étiez, et qu'on ignore encore si vous vivez, je vous promets, madame, de vous rendre au roi votre père plus aimée que jamais : je ne doute nullement qu'il n'ait beaucoup de plaisir de vous revoir, et qu'il ne vous envoie ensuite au roi de Garbe, votre fiancé, à qui vous n'en serez que plus chère. Alaciel demanda comment cela se pourrait. Antigone lui expliqua ce qu'ils avaient à faire. Aussitôt, sans perdre un moment, il retourne à Famagoste et va trouver le roi. — « Sire, lui dit-il, vous pouvez, si tel est votre plaisir, faire, sans qu'il vous en coûte rien, une chose glorieuse pour vous, et qui deviendra très avantageuse pour moi qui ai perdu ma fortune à votre service.» — «Par quel moyen?» dit le roi. — « La fille du soudan d'Alexandrie, répondit Antigone, cette fille si célèbre par sa beauté, et qui passait pour avoir péri dans un naufrage, est arrivée au port de Baffa. Pour conserver sa vertu, elle a longtemps souffert la misère, et se trouve encore aujourd'hui dans la plus grande indigence : elle désire retourner chez son père, et s'il vous plaisait de la lui envoyer, je suis persuadé que le soudan n'oublierait jamais un tel service. »

Le roi de Chypre, naturellement bon et généreux, lui répondit favorablement. Il donna des ordres pour qu'on la fît venir à la cour, où elle reçut tous les honneurs qu'elle pouvait désirer. Elle satisfit à toutes les questions qui lui furent faites sur ses aventures, selon les instructions qu'Antigone lui avait données. Quelques jours après, elle fut envoyée au soudan avec une suite nombreuse, sous le commandement d'Antigone. Il serait difficile de peindre le plaisir et la joie que le soudan éprouva à la vue d'une fille qu'il croyait pour jamais perdue. Après que la princesse eut pris quelques jours de repos, le soudan voulut savoir d'elle-même par quels moyens elle avait échappé du naufrage, et pour quelles raisons elle avait passé tant de temps sans lui donner de ses nouvelles. Alaciel, qui savait parfaitement par cœur la leçon que lui avait faite le sage Antigone, parla en ces termes :

— « Vous saurez, mon cher père, que vingt jours ou environ après mon départ d'Alexandrie, le vaisseau, brisé par la plus horrible tempête, fut jeté pendant la nuit sur certaines côtes du Ponant, voisines d'un lieu nommé Aigues-Mortes. Je n'ai jamais su ce que devinrent les gens de ma suite : je me souviens seulement que lorsque le jour eut paru, et que je fus revenue de l'évanouissement que m'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vait causé l'approche de la mort, le vaisseau était partagé en deux et cloué dans le sable. Des paysans qui le virent accoururent sur l'heure de midi pour en piller les débris. Ils furent suivis de tous les gens de la contrée ; ils me trouvèrent dans un coin sur des planches, avec deux de mes femmes exténuées comme moi de frayeur et de faiblesse. On me fit d'abord descendre avec elles au rivage. Des jeunes gens s'emparèrent de ces pauvres filles, et les emmenèrent, celle-ci d'un côté, celle-là de l'autre. Je n'ai jamais su ce qu'elles sont devenues. Deux de ces jeunes gens voulurent aussi m'emmener avec eux, malgré ma résistance et mes larmes. Ils me tiraient tantôt par le bras et tantôt par les cheveux, et me conduisaient ainsi vers une forêt. Comme nous étions sur le point d'y arriver, je vis venir quatre cavaliers. Mes ravisseurs ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'ils me lâchèrent et s'enfuirent à toutes jambes. Les cavaliers, qui me parurent des personnes de considération et d'autorité, accoururent vers moi. Ils m'interrogèrent ; je répondis ; mais ils ne purent m'entendre, et je ne les entendais pas. Après avoir parlé quelque temps entre eux et m'avoir fait plusieurs signes auxquels je répondis du mieux que je pus, ils me firent monter sur un de leurs chevaux, et me menèrent dans un monastère de femmes, qu'on appelle Religieuses, dont toute l'occupation est de prier Dieu, selon la loi du pays. Je fus très bien reçue de toutes ces dames, avec lesquelles j'ai dévotement servi une de leurs idoles favorites. On l'appelle Saint-Croissant, et les femmes de ce pays-là ont pour lui une très grande dévotion. Quelque temps après, lorsque j'eus un peu appris leur langue, elles me demandèrent qui j'étais et quelle était ma patrie. Dans la crainte d'être chassée de leur maison, où les hommes n'entraient jamais, je n'eus garde de leur dire que j'avais une religion ennemie de la leur ; c'est pourquoi je leur répondis que j'étais fille d'un gentilhomme de Chypre, qui m'avait envoyée à mon futur époux en Candie, et que j'avais fait naufrage sur le point d'arriver. Quand la maîtresse de toutes ces femmes, qu'on appelait madame l'abbesse, m'eut demandé si je serais bien aise de retourner en Chypre, je répondis que je ne désirais autre chose. Elle me promit de m'y envoyer ; mais comme elle ne voulait point exposer mon honneur, dont elle paraissait très jalouse, elle n'osa jamais me confier à aucune personne de Chypre, de peur que je ne tombasse en mauvaises mains. Je serais encore dans le monastère, si deux gentilshommes de France, qui devaient accompagner leurs femmes à Jérusalem, où elles allaient visiter le sépulcre, où l'on croit que leur Dieu fut enseveli après que les Juifs l'eurent mis à mort, ne se fussent offerts de me conduire. L'un d'eux était parent de l'abbesse. Elle me recommanda à ces Français et à leurs femmes, et les pria de me rendre à mon père, en Chypre. Je ne sau-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rais vous exprimer les égards que ces gentilshommes et ces dames eurent pour moi durant le voyage. Il n'est point de politesse que je n'en aie reçue. Nous abordâmes à Baffa après une navigation des plus heureuses. J'étais fort embarrassée, ne connaissant personne dans cet endroit que j'avais indiqué comme le lieu de ma naissance. Je ne savais que dire à mes conducteurs, qui voulaient me présenter eux-mêmes à mon père, ainsi qu'ils l'avaient promis à l'abbesse du monastère. Dieu, qui eut sans doute pitié de mon embarras, conduisit Antigone au rivage; je le reconnus et l'appelai aussitôt en notre langue, pour n'être point entendue des gentilshommes, et le priai de me faire passer pour sa fille. Il me comprit à merveille; et après m'avoir bien embrassée, il fit mille remercîments à mes généreux conducteurs. Trois ou quatre jours après, Antigone me mena de Baffa à la cour du roi de Chypre, qui m'a renvoyée vers vous avec des honneurs qui méritent votre reconnaissance et toute la mienne. Si j'ai omis quelque circonstance dans ce récit, Antigone, qui m'a entendu raconter plusieurs fois l'histoire de mes malheurs, se fera un plaisir d'y suppléer. »

Le sage et prudent Antigone, se tournant alors vers le soudan : — « Monseigneur, lui dit-il, ce que la princesse vient de vous dire s'accorde parfaitement avec ce qu'elle m'a plusieurs fois raconté, et avec ce que m'ont dit également les gentilshommes et les dames qui l'ont amenée en Chypre; mais elle a oublié une circonstance, ou plutôt sa modestie la lui fait passer sous silence; c'est l'éloge que ces chrétiens m'ont fait de la conduite irréprochable qu'elle a menée dans le monastère, de ses sentiments nobles et dignes du sang illustre qui lui a donné le jour, et surtout de ses bonnes mœurs. Elle n'a pas jugé non plus à propos de vous dire les vifs regrets qu'ils ont témoignés, et les larmes qu'ils ont répandues en lui faisant leurs adieux. S'il fallait, en un mot, vous répéter tous les éloges qu'ils ont donnés à ses vertus, un jour entier ne suffirait pas. Aussi pouvez-vous vous vanter, monseigneur, d'après ce qu'ils m'ont dit, et d'après tout ce que j'ai vu par moi-même, d'avoir la fille la plus belle, la plus honnête, la plus sage que puisse avoir un monarque. »

Le soudan entendit tout ce récit avec la plus grande satisfaction, et demanda plusieurs fois à Dieu la grâce de pouvoir un jour reconnaître tous les services qu'on avait rendus à sa fille. Quelques jours après, il combla Antigone de présents, et lui permit de retourner en Chypre. Il le chargea de témoigner sa reconnaissance au roi, et lui remit plusieurs lettres où il le remerciait lui-même, en attendant qu'il pût lui expédier des ambassadeurs et des présents dignes de la marque d'amitié qu'il en avait reçue. Désirant ensuite achever ce qui était commencé, c'est-à-dire le mariage de sa fille avec le roi de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Garbe, il fit savoir à ce prince tout ce qui s'était passé, lui marquant que, s'il persistait dans ses sentiments, il envoyât prendre sa fiancée. *Ce monarque fut enchanté d'apprendre qu'Alaciel vivait encore. Il* l'envoya quérir, et la reçut avec une joie inexprimable. Cette princesse, qui avait eu successivement huit amants, et qui avait couché plus de mille fois avec eux, entra dans le lit du monarque comme pucelle, fit accroire à son époux qu'elle l'était véritablement, et vécut avec lui dans une longue et parfaite union. Aussi, dit-on communément, que bouche baisée ne perd ni son coloris ni sa fraîcheur, et qu'elle se renouvelle comme la lune.

Durant tout ce récit, les dames florentines s'épuisaient en soupirs. N'était-ce pas, du moins chez quelques unes, le désir d'avoir de pareilles aventures, plutôt qu'un sentiment de compassion pour la princesse infortunée! C'est là un secret que nous ne chercherons pas à pénétrer. Après qu'on eut beaucoup ri des dernières paroles de *Pamphile, la reine, se tournant vers madame Élise, lui ordonna* de conter sa nouvelle. Elle obéit sur-le-champ, et voici ce qu'elle raconta.

NOUVELLE VIII.

LE MAL D'AMOUR.

L'empire romain étant passé des Français aux Allemands, ces deux nations se déclarèrent une guerre implacable. Le roi de France rassembla toutes les forces de son royaume, et, suivi de son fils, il marcha à la tête d'une armée formidable contre l'ennemi. Avant d'aller à cette expédition, il crut qu'il convenait de pourvoir au gouvernement de son royaume pendant son absence, afin d'éviter le trouble et les séditions. Il jeta les yeux sur Gautier, comte d'Angers, son vassal, homme d'un jugement profond et d'une sagesse consommée. Ce seigneur avait de grands talents militaires, mais soit que le roi comptât plus sur sa fidélité que sur celle d'un autre, soit qu'il le crût plus disposé à goûter les douceurs de la paix qu'à supporter les fatigues de la guerre, il lui confia l'administration des affaires, et le laissa à Paris avec le titre de lieutenant-général du royaume.

Le comte commença de remplir avec beaucoup de prudence les pénibles fonctions dont il s'était chargé. Quoiqu'il eût plein pouvoir, et qu'il ne fût nullement obligé de consulter personne, il ne laissait pas, dans les affaires importantes, de prendre l'avis de la reine et de sa belle-fille. Ces deux princesses avaient été confiées à sa garde et à ses soins. Il se faisait néanmoins un devoir de les traiter comme ses supérieures, sans jamais se prévaloir de l'espèce d'autorité qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avait sur elles. Il était âgé de quarante ans, bien fait de sa personne, et avait la plus heureuse et la plus agréable figure du monde. Sa taille était haute, régulière, sa marche noble et aisée; c'était l'homme de son siècle le plus rempli de grâces, et qui mettait le plus de goût et d'élégance dans sa parure. Peu de temps après avoir été élevé à la dignité de gouverneur du royaume, il eut le malheur de perdre sa femme, qui lui laissa un fils et une fille, tous deux en bas âge. Les affaires du gouverneur le mettaient dans le cas de voir fréquemment la reine et sa belle-fille. Celle-ci prenait plaisir à s'entretenir avec lui, et le recevait toujours avec beaucoup d'égards. A force de le pratiquer, elle se sentit une tendre inclination pour lui. Plus elle était à portée d'admirer ses agréments et ses vertus, et plus son inclination se fortifiait. Enfin elle en devint tout à fait éprise sans pouvoir résister à son penchant. Sa jeunesse, son rang et d'autres considérations jointes au veuvage du comte lui persuadaient qu'elle pourrait parvenir aisément à s'en faire aimer. La honte de se déclarer était le seul obstacle qui l'arrêtait; mais elle se fit bientôt une loi de la surmonter, et n'écouta plus que la voix de la pudeur.

Un jour, se trouvant seule, elle l'envoya chercher comme si elle eût eu des affaires à lui communiquer. Le comte, bien éloigné de soupçonner les intentions de la princesse, quitte tout et se rend à ses ordres. La princesse le fait asseoir sur son lit de repos, et se met à côté de lui. Le comte lui demande pourquoi elle l'a fait appeler. La princesse ne répond rien. Il répète la même question : la dame, rouge d'amour et de honte, les yeux mouillés de larmes, tremblante, ne lui répond que par des soupirs et des mots entrecoupés, auxquels le comte ne comprend rien. Enfin, enhardie par sa passion : — « Mon doux et tendre ami, lui dit-elle, vous avez trop de lumières et trop d'expérience pour ne pas connaître jusqu'où va la fragilité des hommes et des femmes, et pour ignorer que l'un de ces deux sexes est beaucoup plus faible que l'autre. Dans l'esprit d'un juge équitable un péché est plus ou moins grand, selon la qualité des personnes qui le commettent. Qui oserait nier, par exemple, qu'une femme qui, pour gagner sa vie, n'aurait d'autre ressource que son travail, ne fût plus coupable de s'amuser à faire l'amour qu'une dame riche, opulente, qui aurait tout à souhait? Personne assurément. C'est pourquoi je pense que les commotions de la vie doivent en grande partie servir d'excuse à la femme qui en jouit, lorsqu'elle se livre aux penchants de l'amour; elle est surtout excusable et même justifiée, si l'objet qu'elle aime est un homme sage et vertueux. Ces raisons et plusieurs autres, entre lesquelles je compte ma jeunesse et l'éloignement de mon mari, m'ont rendue amoureuse de vous et portent avec elles ma justification. Il me sied mal sans doute

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de vous faire un semblable aveu ; mais un amour aussi violent que le mien se met au dessus des bienséances ; les personnes de mon rang seraient martyres toute leur vie, si elles suivaient l'usage ordinaire. Je ne crains pas de vous l'avouer, mon cher ami, dans les ennuis que me cause l'absence de mon mari, ce petit dieu qui a soumis et soumet encore tous les jours non seulement les femmes faibles, mais les hommes les plus forts et les plus courageux, ce dieu, dis-je, a blessé mon cœur d'un trait enflammé et y a allumé la passion la plus tendre et la plus vive pour vous. Je sais que si elle paraissait à découvert, elle serait condamnable, mais cachée sous les voiles du mystère, elle ne peut avoir rien de criminel. Votre figure, vos agréments, votre mérite sont plus que suffisants pour l'excuser. Non, quelque passionnée que je sois, je ne me suis pas aveuglée sur le choix que j'ai fait. Vous êtes, aux yeux de tous ceux qui vous connaissent, le plus aimable, le mieux fait et le plus sage de tous les hommes de France. Songez donc que je suis depuis quelque temps sans mari ; songez que vous n'avez plus de femme ; songez à ce que l'amour que vous m'avez inspiré me porte à faire dans ce moment, et vous ne me refuserez pas le vôtre. Prenez pitié d'une jeune femme qui sèche de langueur, et qu'il ne tient qu'à vous de rendre heureuse... » Les larmes qu'elle répandit à ces mots l'empêchèrent de continuer. Elle voulut vainement reprendre la parole, l'excès de sa passion avait étouffé sa voix tremblante ; et tout à fait décontenancée, elle n'eut que la force de pencher la tête sur le sein du comte.

Ce brave chevalier, surpris et humilié de l'étrange discours qu'il venait d'entendre, s'écria alors en la repoussant : — « A quoi pensez-vous donc, madame, et pour qui me prenez-vous ? Mon honneur m'est trop précieux, et je sais trop ce qu'il me dicte pour ne pas blâmer un amour si extravagant. Je souffrirais mille morts plutôt que de faire un pareil outrage à mon maître. » A cette réponse inattendue, la princesse, passant subitement de l'amour à la fureur : — « Ingrat ! lui dit-elle, n'est-ce pas assez d'avoir le chagrin de faire les avances, sans avoir la honte de me voir refusée ? Tu veux donc ma mort, barbare ? Hé bien ! puisque tu ne crains pas de m'exposer à mourir de rage et de désespoir, tu en seras la victime ; car, ou j'attirerai la mort sur ta tête, ou tu périras dans un exil ignominieux ! »

A ces mots elle s'arrache les cheveux, déchire ses habits, et crie de toutes ses forces : — « Au secours ! au secours ! le comte d'Angers me fait violence. »

Le comte, éperdu, sortit promptement du palais, courut à sa maison, et, sans autres réflexions, prenant avec lui ses deux enfants, il s'enfuit à Calais.

Aux cris de la princesse étaient accourues plusieurs personnes,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui, la voyant éplorée et fondant en larmes, ne doutèrent point de la vérité du récit qu'elle leur fit. Il leur vint alors dans l'esprit que le comte n'avait mis en usage tout ce que la parure a de plus attrayant et la gaieté de plus aimable qu'afin de séduire la princesse et de parvenir à ses fins. Il ne fut pas plus tôt parti, qu'on alla chez lui pour l'arrêter ; mais ne le trouvant pas la populace pilla sa demeure et la démolit jusqu'aux fondements. Le roi et son fils reçurent bientôt cette nouvelle, accompagnée de toutes les circonstances qui pouvaient rendre le comte odieux. Ils furent tellement outrés de cet attentat, qu'ils étendirent la punition du prétendu coupable sur ses enfants, en les condamnant, eux et leur postérité, à un bannissement perpétuel, et l'on promit une grande récompense à celui qui livrerait Gautier mort ou vif.

Le vertueux Gautier, qui, tout innocent qu'il était, semblait par sa fuite s'être déclaré criminel, arriva à Calais avec ses enfants, sans se faire connaître, passa en Angleterre, et marcha droit à Londres, sous un habit de mendiant. La première leçon qu'il fit à ses enfants fut de leur recommander de souffrir patiemment la pauvreté où la fortune les avait réduits, et de ne déclarer jamais à qui que ce fût, s'ils ne voulaient s'exposer à perdre la vie, ni d'où ils étaient, ni qui était leur père. Le garçon, appelé Louis, avait environ neuf ans, et la fille, qui s'appelait Violente, pouvait en avoir sept. L'un et l'autre saisirent, autant que leur âge pouvait le permettre, les instructions de leur père, et en profitèrent très bien, comme on le verra dans la suite. Il les fit changer de nom, pour les mieux déguiser ; donna celui de Perrot au garçon, et celui de Jeannette à la fille. Entrés dans la ville de Londres, sous de mauvais haillons, ils vécurent fort petitement, et après avoir épuisé le peu d'argent qu'ils avaient, ils se virent réduits à l'aumône. S'étant trouvés un matin à la porte d'une église, à l'heure qu'on en sortait, la femme d'un secrétaire d'état, voyant le comte et ses enfants qui mendiaient, lui demanda d'où il était et si ces enfants lui appartenaient. Gautier répondit qu'il était de Picardie, et qu'une fâcheuse affaire arrivée à son fils aîné l'avait obligé de s'expatrier avec ses deux autres enfants. La dame, naturellement compatissante, regardant la petite fille, et la trouvant tout à fait gentille et fort à son gré : — « Bonhomme, dit-elle au comte, si tu veux me laisser prendre cette petite fille dont la physionomie me plaît beaucoup, je m'en chargerai volontiers ; et si elle veut être sage, je pourrai la bien établir dans la suite. » Le père, charmé de la proposition, se rendit aux vœux de la dame ; et après avoir dit un tendre adieu à sa fille, il la remit entre ses mains, en la lui recommandant avec instances.

Ayant ainsi trouvé un bon asile à sa fille, Gautier s'en fut chercher

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fortune ailleurs. Il traversa l'île avec Perrot, en mendiant son pain, et arriva dans la principauté de Galles, non sans beaucoup de temps et de fatigue. Il y avait dans cette province un maréchal du roi d'Angleterre, qui en était gouverneur et qui faisait grosse dépense. Le comte et son fils se trouvant dans la ville où résidait ce seigneur, allaient souvent devant son hôtel et entraient quelquefois dans sa cour pour demander l'aumône. Le fils du gouverneur s'y amusait souvent avec d'autres enfants de qualité. Perrot se mêla un jour avec eux, et se tira avec beaucoup plus d'adresse et de grâce que les autres de ces petits exercices ; il fut remarqué du maréchal, qui, charmé des manières de cet enfant, demanda à qui il appartenait. On lui dit que c'était le fils d'un pauvre homme qui venait souvent demander son pain à la porte. Il fait appeler le père et lui propose de lui céder cet enfant, en lui promettant d'en prendre soin. Le comte, qui ne désirait pas mieux, le lui accorda bien volontiers, quoique cette séparation coûtât beaucoup à son cœur. Après avoir ainsi placé son fils et sa fille, il résolut de quitter l'Angleterre, et passa du mieux qu'il put en Irlande. Arrivé à Stanfordvint, il se mit au service d'un gentilhomme du pays. Quoiqu'il n'y fût pas trop bien, il y resta longtemps en qualité de valet.

Cependant Violente, qui n'était plus connue que sous le nom de Jeannette, étant devenue grande et belle, avait su gagner l'affection et les bonnes grâces de sa bienfaitrice. Sa bonne conduite lui avait également mérité l'estime et l'amitié du mari. On ne pouvait la regarder sans admiration, et on jugeait à ses manières et à son maintien qu'elle était digne d'une grande fortune et d'un rang élevé. La dame, qui n'avait pu découvrir sa véritable origine, songeait à la marier à quelque artisan aisé et de bonnes mœurs ; mais Dieu, qui laisse rarement la vertu sans récompense et qui ne voulait point lui faire supporter le crime d'un autre, avait arrangé les choses tout autrement, et ne permit point qu'elle fût mariée à des personnes d'un rang médiocre et indigne de la noblesse de sa naissance. Le secrétaire d'état et sa femme n'avaient qu'un fils unique, qu'ils aimaient fort tendrement, et qu'une figure aimable, une taille bien prise et dégagée, un caractère plein de douceur, de la politesse et du courage distinguaient surtout des jeunes gens de son âge. Ce fils, qui avait six ans de plus que Jeannette, la trouvait si gracieuse qu'il ne se lassait point d'avoir des attentions pour elle. Il se plaisait en sa société et en devint insensiblement si amoureux, qu'il ne voulait pas penser à d'autre objet ; mais la croyant d'une naissance obscure, non seulement il n'osait la demander pour femme à son père, mais il n'osait même pas s'ouvrir sur les sentiments qu'elle lui avait inspirés, craignant qu'on ne lui reprochât cet amour comme indigne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de lui. Il cachait donc sa passion avec soin, et cette contrainte la rendait beaucoup plus vive. Consumé de tristesse et de langueur, il tomba dangereusement malade. Les médecins ne pouvant connaître les symptômes ni la cause de son mal, désespérèrent de sa guérison. Le père et la mère étaient inconsolables du triste état de leur fils. Ils le conjuraient sans cesse, les larmes aux yeux, de leur déclarer ce qui causait sa maladie. Le fils ne leur répondait autre chose sinon qu'il se sentait accablé, et accompagnait cette réponse de profonds soupirs. Jeannette entra un jour dans sa chambre, dans le moment qu'un très habile médecin lui tâtait le pouls. Le malade ne l'eut pas plus tôt aperçue, que son cœur, vivement ému par sa présence, éprouva une agitation qui rendit les pulsations du pouls beaucoup plus fortes. Quoiqu'il n'eût proféré aucun mot, ni laissé paraître aucune émotion sur son visage, le médecin, sentant aussitôt son pouls qui redoublait et se doutant de quelque chose, ne bougea point, pour voir combien durerait ce battement précipité. Le pouls reprit son mouvement ordinaire dès que Jeannette fut sortie. L'habile médecin crut alors avoir découvert en partie la cause du mal. Pour mieux s'assurer du fait, sous prétexte de demander quelque chose, il fit rappeler Jeannette, tenant toujours le bras de son malade. Jeannette reparaît, et le pouls de reprendre aussitôt le galop, qu'il ne quitta que lorsqu'elle fut éloignée. Le médecin, ne doutant plus qu'il n'eût découvert la véritable cause du mal, va trouver le père et la mère, et les ayant pris en particulier : — « La guérison de votre fils, leur dit-il, ne dépend point de mon art, elle est entre les mains de Jeannette ; je l'ai reconnu à des signes certains, quoique la jeune fille l'ignore elle-même, autant du moins que j'en puisse juger par les apparences. Voyez maintenant ce que vous avez à faire ; si la vie de votre fils vous est chère, il faut au plus tôt apporter remède à son mal, ou je ne réponds pas de sa guérison. »

Le père et la mère demeurèrent interdits à cette nouvelle. Ils furent cependant charmés d'apprendre que le mal de leur fils n'était pas sans remède, espérant qu'il ne serait peut-être pas nécessaire de lui donner Jeannette pour épouse. Ils allèrent le voir dès que le médecin fut sorti. — « Mon fils, lui dit sa mère en l'abordant, je n'aurais jamais cru que tu m'eusses caché le secret de tes désirs, surtout quand ta vie en dépend. Tu devais et tu dois être assuré qu'il n'est rien au monde que je ne fasse pour toi. Tu ne m'as pourtant pas ouvert ton cœur ; mais Dieu m'a fait connaître la cause de ton mal, qui n'est autre chose qu'un mal d'amour. Pourquoi as-tu craint de m'en faire l'aveu ? Ne sais-je pas que c'est une faiblesse commune et pardonnable aux jeunes gens de ton âge ? Pouvais-tu croire que je t'en estimerais moins ? Au contraire, je t'en aime davantage ; car ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

besoin de la nature me prouve que tu n'en as pas été disgracié. Ne te cache donc plus, mon cher fils. Déclare-moi tous tes sentiments, et compte sur l'indulgence d'une mère qui t'aime de tout son cœur. Bannis cette mélancolie qui te consume, et ne songe plus qu'à ta guérison. Eloigne de ton esprit toute crainte et toute timidité; parle hardiment : puis-je quelque chose auprès de celle que tu aimes? » A ce discours, le fils éprouva d'abord quelque honte; mais encouragé par les instances de sa mère, il avoua sa passion pour Jeannette, ajoutant qu'il mourrait s'il ne possédait point cette délicieuse fille.

La chose était fort difficile à négocier. La femme du secrétaire d'état se trouvant fort embarrassée, n'imagina rien de mieux que de sonder Jeannette sur ce chapitre infiniment chatouilleux, car la fillette était sage. Un jour donc, la dame lui demanda, par manière de plaisanterie, si elle n'avait point d'amoureux. Jeannette répondit en rougissant qu'elle ne voyait pas que cela fût nécessaire, et que d'ailleurs il siérait mal à une pauvre fille chassée de sa patrie et ne subsistant que par le secours d'autrui de songer à l'amour. — « Cependant, répliqua la dame, je ne veux point qu'une fille aussi aimable et aussi jolie soit sans amant, et je me flatte que vous serez satisfaite de celui que je vous destine. » — « Je sens, madame, répliqua Jeannette, qu'après avoir été tirée par vous de la misère où mon père est peut-être encore réduit, et avoir été élevée chez vous comme votre propre fille ; je sens bien que je devrais me soumettre aveuglément à tout ce qui peut vous plaire ; mais vous me dispenserez de vous obéir en ceci, à moins que vous n'entendiez me faire épouser celui que vous me destinez pour amoureux. L'honneur, vous le savez, est le seul bien que j'aie reçu de mes parents ; je dois et je veux le conserver sans tache jusqu'à mon dernier soupir. » Cette réponse n'était point conforme aux désirs de la dame ; elle l'approuvait dans le fond de son âme, mais l'intérêt qui l'animait était trop fort pour qu'elle lâchât prise. Elle insista donc, en lui disant d'un ton de surprise : — « Comment, Jeannette ! si le roi, qui est jeune et bien fait, était épris de votre beauté, et qu'il vous demandât quelque faveur, vous auriez le courage de la lui refuser ? » — « Le roi, répliqua Jeannette sans hésiter, pourrait user de violence ; mais j'ose vous assurer que je ne consentirais jamais à rien qui ne fût d'accord avec l'honnêteté. » La dame admirant la vertu et la fermeté de cette aimable enfant, ne poussa pas plus loin ses tentatives ; mais voulant la mettre à l'épreuve, elle dit à son fils que, lorsqu'il serait guéri, elle lui donnerait des facilités pour l'entretenir seule dans une chambre, et que dans ce tête-à-tête il essaierait de la rendre sensible, lui faisant sentir qu'il ne lui convenait pas de l'en prier elle-même, puisque ce serait jouer évidemment le rôle d'entremetteuse.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le jeune homme, peu satisfait de cette proposition, et voyant qu'on ne lui tenait point parole, retomba dans son premier état. Sa mère le voyant empirer tous les jours, et craignant plus que jamais pour sa vie, passa enfin sur toutes les bienséances, et s'ouvrit nettement à Jeannette; mais l'ayant trouvée inébranlable, et ayant fait part à son mari de l'inutilité de ses tentatives, ils se déterminèrent à la fin l'un et l'autre à la donner pour femme à leur fils. Ce ne fut pas sans regret qu'ils prirent ce parti; mais ils aimèrent mieux voir leur enfant marié à une personne qui ne leur paraissait pas faite pour lui que de le voir mourir de douleur. Jeannette bénit Dieu de ne l'avoir point oubliée. Quelque brillant que fût pour elle un pareil mariage, elle ne voulut cependant pas dévoiler sa véritable origine, et se contenta toujours de prendre le nom de fille d'un Picard. Le malade recouvra dans peu de temps toutes ses forces ainsi que sa gaieté; et quand le mariage fut fait, il s'estima l'homme du monde le plus heureux et se donna du plaisir en toute liberté.

Perrot, devenu valet dans la maison du gouverneur de la principauté de Galles, avait su, comme sa sœur, gagner les bonnes grâces de son maître; son esprit, sa sagesse et sa bonne mine le faisaient rechercher. Dieu, qui n'avait point oublié la sœur, n'abandonna pas le frère. Il le préserva d'une maladie contagieuse qui désola cette contrée et fit périr la moitié des habitants. La plupart de ceux qu'elle avait épargnés s'étaient retirés dans les pays voisins, en sorte que la principauté de Galles semblait abandonnée et se trouvait presque déserte. Le gouverneur, sa femme, son fils, ses neveux, ses parents avaient été les victimes de la contagion. Une fille du gouverneur fut tout ce qui resta de cette illustre famille. Cette demoiselle, devenue héritière des biens de toute sa parenté, était en âge d'être mariée, lorsque la peste eut cessé ses ravages. Perrot ne l'avait point quittée, et en avait pris grand soin. La reconnaissance qu'elle en eut, jointe au mérite qu'elle lui connaissait, lui inspira du goût pour ce jeune homme, et elle crut ne pouvoir rien faire de mieux que de l'épouser. Elle lui apporta ainsi le riche héritage de ses parents et l'en fit seigneur. Peu de temps après, le roi d'Angleterre ayant appris la mort du maréchal, et étant informé du rare mérite et de la valeur du fortuné Picard, lui donna toutes les places que son beau-père avait occupées. Tel fut l'heureux sort des deux enfants du comte d'Angers, qui, loin de soupçonner leur grande fortune, les regardait alors comme des enfants perdus.

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis que ce père infortuné s'était enfui de Paris. Il avait éprouvé bien des adversités, lorsque, se voyant déjà vieux et las de souffrir, il eut le désir de savoir quel avait été le sort de ses enfants. Le travail et l'âge avaient totalement changé les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

traits de son visage ; il quitta l'Irlandais chez lequel il avait toujours demeuré, et partit pour le pays de Galles, fort pauvre et mal vêtu. Il arriva dans la ville où il avait laissé Perrot. Il le trouva gouverneur du pays, bien fait de sa personne et en bonne santé. Il en eut, comme on l'imagine aisément, beaucoup de joie ; mais il jugea à propos de ne pas se faire connaître qu'il n'eût su auparavant ce que Jeannette était devenue. Il continua donc sa route jusqu'à Londres, où s'étant informé secrètement de la dame à laquelle il l'avait laissée, il apprit que Jeannette avait épousé le fils de cette dame. Ce fut alors que la prospérité de ses enfants le consola de toutes ses souffrances.

Le désir de voir sa fille le faisait rôder tous les jours autour de sa maison. Un jour Jacquet Lamyens, mari de Jeannette, voyant ce bon vieillard, et touché de compassion pour son triste état, donna ordre à un de ses gens de le faire entrer et de lui donner à manger. — Jeannette avait déjà plusieurs enfants, dont le plus âgé touchait à sa huitième année. Ces petits enfants voyant manger le comte se mirent autour de lui et lui firent mille caresses, comme si la nature leur eût fait sentir que ce bon homme était leur grand-père. Le comte leur fit beaucoup d'amitié et loua leur gentillesse, ce qui fit que ces enfants ne voulaient point le quitter, quoique leur gouverneur les appelât. La mère vint elle-même, et les menaça de les battre s'ils n'obéissaient à leur maître. Les enfants commencèrent à pleurer, en disant qu'ils demeureraient auprès de ce bon vieillard, qui leur plaisait plus que leur gouverneur. Ces paroles firent éclater de rire la dame. L'infortuné comte ne put s'empêcher d'en rire aussi. Il s'était levé pour saluer Jeannette, non comme sa fille, mais comme la dame et la maîtresse du logis. Il la regardait avec un plaisir extrême, mais il n'en fut point reconnu, parce qu'il était tout à fait changé, étant devenu vieux, maigre, noir et barbu. La mère voyant l'empressement de ses enfants pour cet homme dit à leur gouverneur de les laisser encore quelque temps avec lui. A peine fut-elle sortie que son mari entra. Ayant appris du gouverneur ce qui venait de se passer, et faisant peu de cas de la naissance de sa femme) — « Laissez-les, lui dit-il, d'un ton plein d'orgueil et de dépit, laissez-les dans les sentiments que Dieu leur a donnés ; ils tiennent du lieu d'où ils sortent : ils sont nés d'une mère de basse extraction, et ils aiment la bassesse. »

Le comte entendit ces paroles et en fut outré ; mais comme il s'était accoutumé aux humiliations, il ne répondit rien, et se contenta de hausser les épaules. Jacquet n'était rien moins que charmé des caresses que ses enfants faisaient à ce pauvre étranger, néanmoins il les aimait tant, qu'il poussa la complaisance jusqu'à offrir à son beau-père de lui donner quelque emploi dans sa maison, s'il voulait y rester. Le beau-père répondit qu'il en serait très aise ; ajoutant qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne savait que panser les chevaux, n'ayant jamais fait autre chose depuis une longue suite d'années. Il fut retenu à cette condition, qu'il remplit au mieux. Son grand plaisir, quand il avait fini sa besogne, était d'amuser et de divertir ses petits-fils, qui se faisaient une fête de rire et de jouer avec lui.

Pendant que la fortune traitait ainsi le comte d'Angers, le roi de France, après plusieurs trêves faites avec les Allemands, termina sa carrière. Son fils, le même dont la femme avait causé l'exil du comte, succéda à sa couronne. La dernière trêve expirée, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le nouveau roi demanda du secours au roi d'Angleterre, son parent, qui lui envoya un corps considérable de troupes, sous le commandement de Perrot et de Jacquet Lamyens. Le comte d'Angers, qui n'avait jamais osé se faire connaître depuis sa proscription, ne craignit pas de suivre son gendre en qualité de palefrenier. Il demeura quelque temps au camp sans être reconnu de personne. Malgré la bassesse de son emploi, comme il était fort expérimenté dans l'art de la guerre, il trouva moyen de se rendre utile par les vues qu'il fit parvenir ou qu'il donna lui-même à ceux qui avaient le commandement de l'armée. La nouvelle reine ne jouit pas longtemps des honneurs du diadème. Elle tomba dangereusement malade durant cette guerre, et mourut peu de jours après. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, touchée de repentir, elle fit appeler l'archevêque de Rouen, qui passait pour un saint homme, et se confessant à lui dévotement, lui déclara que le comte d'Angers était innocent du crime dont elle l'avait accusé, et le pria de le faire savoir au roi. Elle n'omit aucune circonstance; et pour rendre l'aveu de son péché plus authentique, elle le fit en présence de plusieurs personnes de la première qualité, et finit par les solliciter de se réunir au prélat, pour prier le roi de rappeler le comte et ses enfants, s'ils vivaient encore, et de les faire rentrer dans tous leurs biens.

Le roi ne fut pas plus tôt informé de la mort de la reine et du détail de sa confession, que vivement touché de l'injuste disgrâce du comte d'Angers, il se hâta de faire publier à son de trompe, dans le camp et dans tout son royaume, qu'il récompenserait richement quiconque pourrait lui donner des nouvelles de cet infortuné ou de quelqu'un de ses enfants; qu'il reconnaissait, par la confession publique de la reine, que ce seigneur était parfaitement innocent du crime pour lequel il avait été proscrit, et qu'il entendait le rétablir en son premier état, et même l'élever plus haut, pour le dédommager, lui et les siens, de leur injuste flétrissure. — A cette nouvelle qui fit le plus grand bruit, le comte d'Angers alla trouver Jacquet, son maître, et le pria de se réunir avec Perrot, en leur disant qu'il voulait leur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

montrer celui que le roi de France cherchait. A peine furent-ils tous trois réunis dans le même lieu, que le comte d'Angers, dans son accoutrement de palefrenier, dit à Perrot, qui pensait déjà lui-même à se faire connaître et à se présenter au roi : — « Perrot, sais-tu bien que Jacquet que voilà est le mari de ta sœur, et qu'il l'a épousée sans aucune dot? Or, comme il convient qu'il en reçoive une, j'entends et prétends que lui seul ait la récompense promise à la personne qui te fera connaître; je veux aussi qu'il obtienne celle qu'on destine à celui qui donnera des nouvelles de Violente, ta sœur et sa femme; de même que celle qu'on se propose de donner à celui qui me présentera, moi qui suis le comte d'Angers, ton père. » Perrot, hors de lui-même en écoutant ces paroles, regarde fixement celui qui les profère, et le reconnaissant à travers le changement que ses traits avaient éprouvé, il se jette à ses genoux, les embrasse et s'écrie avec des larmes d'attendrissement : — « Ah! mon père! mon cher père! que j'ai de joie de vous revoir! » Jacquet fut si surpris d'un tel événement, qu'il ne savait que penser ni que dire. Le tableau des mauvais traitements qu'il avait fait éprouver au vieillard pendant le temps qu'il avait été à son service s'offrant aussitôt à sa mémoire, il tombe à ses genoux et demande pardon. Le comte le relève avec douceur et l'embrasse cordialement. Après s'être mutuellement conté leurs aventures, le fils et le gendre voulurent faire habiller le comte, mais il s'y refusa constamment, désirant paraître aux yeux du monarque sous l'habit qu'il portait. Jacquet alla trouver le roi, et lui dit qu'il était en état de lui présenter le comte d'Angers, son fils et sa fille. Le roi fit sur-le-champ apporter trois présents magnifiques, et lui dit qu'ils seraient à lui aussitôt qu'il aurait tenu sa promesse. Jacquet fait avancer son beau-père avec son habit de palefrenier : — « Sire, voilà le comte, lui dit-il, et voilà son fils, en montrant Perrot; sa fille, qui est ma femme, n'est point ici, mais vous la verrez dans peu de jours. »

A force de regarder le comte d'Angers, le roi le reconnut, malgré le changement que l'âge, les fatigues et les chagrins avaient opéré dans toute sa personne. Il l'accueillit avec mille démonstrations de joie et d'amitié, et commanda qu'on lui donnât promptement des habits et un équipage dignes de sa naissance et de son rang. Il fit mille caresses à Perrot, et témoigna à Jacquet toute sa sensibilité pour le plaisir qu'il venait de lui faire. Il lui demanda par quel hasard son beau-père était son palefrenier, et par quelle aventure il se trouvait le mari de sa fille. Après que Jacquet eut satisfait la curiosité du monarque, on lui remit la récompense promise. — « Prenez ces beaux et riches présents de mon souverain, dit alors le comte à son gendre, et ne manquez pas, je vous prie, d'apprendre à votre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

père que vos enfants, mes neveux, ne sont pas nés dans la bassesse du côté de leur mère. »

Jacquet se hâta d'écrire en Angleterre. Il fit venir sa femme à Paris, Perrot y appela la sienne. Après un long séjour dans cette ville ils s'en retournèrent avec l'agrément du roi. Ce ne fut pas sans regret et sans répandre des pleurs qu'ils se séparèrent du comte d'Angers, qui demeura en France, où, après être rentré dans tous ses biens et avoir été élevé aux plus hautes dignités, il vécut encore plusieurs années, estimé, chéri et honoré plus que jamais de tout le monde.

NOUVELLE IX.

LES MALHEURS D'UNE FEMME HONNÊTE.

La belle reine de la seconde journée prit la parole après madame Élise, car Dionéo devait fermer le cercle des nouvelles.

Vous connaissez, belles amies, dit-elle à ses compagnes, le proverbe qui dit qu'un trompeur est tôt ou tard puni de sa tromperie. Voici qui prouve la vérité de ce dicton populaire.

Plusieurs marchands italiens, appelés à Paris pour des affaires de commerce, habitaient la même auberge et se faisaient un plaisir de manger ensemble. Un soir, après souper, se sentant plus gais qu'à l'ordinaire, ils se mirent à conter des histoires galantes. La conversation tomba insensiblement sur leurs propres femmes, car ils étaient tous mariés. — « Je ne sais ce que fait la mienne, dit l'un ; mais je sais bien que lorsque je trouve l'occasion de goûter d'un mets étranger, j'en profite avec plaisir. » — « J'en fais tout autant, dit un autre ; et il y a grande apparence que ma femme suit le même système : en tout cas, que je le croie ou non, il n'en sera ni plus ni moins. » Un troisième tint à peu près le même langage, et chacun parut persuadé que sa femme mettait le temps et l'absence du mari à profit. Un seul, nommé Bernard Lomelin de Gênes, fut d'un sentiment contraire, du moins pour ce qui le regardait, assurant que par la grâce de Dieu il avait la femme la plus honnête et la plus accomplie de toute l'Italie. Il fit alors l'énumération de ses belles qualités, puis il en vint à l'objet en question, et soutint qu'il n'existait pas de femme plus chaste, plus vertueuse, au point que fût-il absent dix ans de suite, toute la vie même, elle ne songerait jamais à lui faire d'infidélité.

Ces dernières paroles firent éclater de rire un jeune homme de la compagnie, nommé Ambroise, de Plaisance. Pour se moquer de Bernard, il lui demanda s'il tenait de l'empereur un privilége si singulier. Le Génois, un peu piqué, lui répondit que ce n'était point de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'empereur qu'il tenait cette grâce, mais de Dieu même, qui avait un peu plus de puissance que l'empereur. — « Je ne doute point, réplique Ambroise, que vous ne soyez de très bonne foi ; mais ce n'est pas connaître la nature de la chose dont il sagit que d'en parler comme vous faites. Si vous l'aviez examinée sans prévention, vous penseriez tout autrement. Ne vous figurez pas au reste, malgré ce que nous avons pu dire de nos femmes, que nous ayons plus sujet de nous en plaindre que vous de la vôtre ; nous n'avons parlé de la sorte que d'après la connaissance que nous avons des personnes du sexe en général. Quelque estimable que soit votre femme, elle est de chair et d'os comme les autres, sujette aux mêmes passions, aux mêmes désirs, aux mêmes poursuites. Or, comme l'expérience prouve tous les jours que les autres succombent, il est très possible et même très vraisemblable qu'elle succombe aussi, toute vertueuse que je la suppose ; mais quand cela ne serait que possible, vous ne devriez pas le nier aussi opiniâtrément que vous le faites. »

— « Je suis négociant et non philosophe, répondit Bernard ; comme négociant, je réponds que ce que vous dites peut arriver aux femmes qui n'ont point d'honneur ; mais je soutiens que celles qui en ont sont plus fermes, plus constantes, plus inébranlables que les hommes, qui tendent des piéges à leur vertu, et je suis sûr que ma femme est du nombre de ces dernières. » — « Si toutes les fois que les femmes ont des complaisances pour d'autres que pour leurs maris, reprit Ambroise, il leur poussait une corne au front, je ne doute point que le nombre des infidèles ne fût très petit ; mais comme il n'y a point de signe qui distingue les sages de celles qui ne le sont pas, leur honneur ne court aucun danger. Il n'y a que la publicité du fait qui puisse le leur faire perdre. Par conséquent, il n'est pas douteux que celles qui sont assurées du secret ne se livrent à leur penchant. Ce serait sottise de leur part, si elles résistaient. D'où je conclus qu'il n'y a de prudes et de fidèles que celles qui n'ont pas été sollicitées, ou qui ont été refusées, si elles ont fait elles-mêmes les avances. Quoique ce soit là le sentiment de tout le monde, je ne parlerais pas si positivement, si moi-même je n'en avais fait mille fois l'expérience. J'ajoute hardiment que si je me trouvais auprès de votre femme, de cette femme si honnête, si vertueuse, il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour la déterminer à faire avec moi ce que j'ai fait avec tant d'autres, qui se piquaient comme elle d'une grande honnêteté. »

— « Cette contestation, répliqua Bernard tout en colère, nous mènerait trop loin. Mais puisque vous êtes si prévenu contre la vertu des femmes, et que vous pensez qu'aucune ne pourrait vous résister, je gage, ma tête à couper, que tout votre talent échoue contre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la mienne; et si vous perdez, vous en serez quitte pour mille ducats. » — « Que ferais-je de votre tête, répondit Ambroise, qui commençait à s'échauffer, si je gagnais la gageure? Mais si vous voulez être bien convaincu que je n'avance rien que je ne puisse exécuter, gagez cinq mille ducats, qui doivent vous être moins précieux que votre tête, contre mille des miens, je suis homme et je ne demande que trois mois à dater de ce jour pour rendre votre femme docile à mes désirs. Si vous consentez à ma proposition, j'offre de vous apporter de si bonnes preuves du succès de mon voyage, que vous en serez pleinement convaincu. Mais j'exige aussi de vous que vous ne viendrez pas à Gênes, et que vous n'écrirez point à votre Lucrèce pour l'informer du pari. » Bernard répondit qu'il ne demandait pas mieux, et il accepta les conditions. Les autres marchands, craignant que cette gageure n'eût des suites fâcheuses, firent de vains efforts pour la rompre. Ils étaient l'un et l'autre si échauffés, qu'ils *ne voulurent rien entendre et qu'ils s'engagèrent par un écrit en* forme.

Ambroise part le lendemain de Paris pour se rendre à Gênes. A peine est-il arrivé qu'il s'informe de la demeure et de la conduite de la dame. Apprenant par la voix du public qu'elle était encore plus prude, plus farouche que son mari n'avait dit, il crut avoir tenté une entreprise folle dont il ne lui serait pas possible de venir à bout. Toutefois, ayant lié connaissance avec une vieille femme qui allait voir souvent la dame et que celle-ci aimait beaucoup, il résolut de pousser plus loin l'aventure. Cette femme ne fut pas si facile qu'il l'avait imaginé. Il eut recours à l'argent et parvint à la séduire; mais tout ce qu'elle put faire pour le service du galant fut de l'introduire par un stratagème dans la chambre de la vierge. Il fut conclu qu'Ambroise ferait faire un coffre à sa fantaisie, qu'il s'enfermerait dedans, et que la bonne femme, sous prétexte de voyage, prierait *la femme de Bernard de le lui garder pour quelques jours, et de le* placer pour plus grande sûreté dans un coin de la chambre où elle couchait.

Ce qui fut dit fut fait. Vers le milieu de la nuit, lorsque Ambroise crut que la dame dormait d'un profond sommeil, il sortit du coffre, dont la serrure était de celles qui s'ouvrent par dedans et par dehors. Il trouva la chandelle allumée, car on n'était pas dans l'usage de l'éteindre; elle lui sert à examiner la forme de l'appartement, les tapisseries, les tableaux, les autres ornements, et il grave l'idée de tous ces objets dans sa mémoire. Il s'approche ensuite du lit : la dame était couchée avec une petite fille. Les voyant toutes deux dormir profondément, il découvre la mère avec une grande précaution, et trouva que ses charmes les plus cachés répondaient parfaite-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ment à ceux de son visage. Comme elle était toute nue, rien ne l'empêcha de la considérer à son aise, pour voir si elle n'avait rien de particulier sur son corps. A force d'en parcourir des yeux les diverses parties, il remarqua sous sa mamelle gauche une petite excroissance ou poireau, entouré de quelques poils blonds comme de l'or. Après l'avoir bien examinée, il la recouvrit tout doucement, non sans éprouver de vives émotions. Il fut même tenté, au péril de sa vie, de se coucher auprès d'elle; mais comme il savait qu'elle n'était pas de facile composition, il n'osa rien risquer. Il visita de nouveau tous les coins de la chambre, et voyant une armoire ouverte, il en tira une bourse, une ceinture, un anneau et une méchante robe qu'il mit dans son coffre, où il se renferma sans faire le moindre bruit. Il y passa encore deux nuits comme il s'y était attendu. Le troisième jour étant venu, la bonne vieille se représenta pour demander son coffre, ainsi qu'on en était convenu, et le fit porter au lieu où elle l'avait pris. Ambroise, sorti de cette étroite prison, récompensa la vieille, et reprit le chemin de Paris avec les nippes qu'il avait dérobées à la femme de Bernard, connue sous le nom de madame Genèvre. Il y fut de retour bien avant l'expiration des trois mois, et trouva à l'auberge les mêmes négociants qui avaient été témoins de sa gageure. Il les assembla, et leur dit en présence de Bernard qu'il avait gagné le pari, puisqu'il avait accompli ce à quoi il s'était engagé. Pour prouver qu'il n'en imposait point, il se mit à faire la description de la chambre à coucher de la dame, fit le détail des peintures dont elle était ornée, et montra les nippes et les bijoux qu'il avait enlevés, disant que la dame lui en avait fait présent.

Bernard, un peu décontenancé, avoua que la chambre était faite comme il le disait. Il convint aussi que les bijoux avaient effectivement appartenu à sa femme; mais il voulait d'autres preuves, disant, pour ses raisons, qu'Ambroise avait pu acheter ces bijoux de quelque domestique, qui lui aurait également donné les renseignements sur la forme de la chambre, du lit et des autres meubles de sa femme. — « Cela devrait suffire, répondit Ambroise; mais puisque vous voulez de plus fortes particularités, je vous satisferai : Madame Genèvre, votre digne moitié, a sous le teton gauche un poireau assez gros, autour duquel il y a cinq ou six poils parfaitement ressemblants, par leur couleur, à de petits filets d'or. »

Ces mots percèrent le cœur de Bernard. Il partit aussitôt de France pour venir à Gênes, et s'arrêta dans une de ses maisons de campagne qui n'en était qu'à dix lieues. Il écrivit de là à sa femme pour l'engager à venir le trouver, et lui envoya un domestique de confiance avec deux chevaux. Il commanda à ce valet de l'assassi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ner sans pitié, dès qu'il se trouverait avec elle dans certain lieu peu fréquenté, et de revenir au plus vite après l'avoir tuée. Le commissionnaire, arrivé à Gênes, remit la lettre à madame Genèvre, qui, apprenant le retour de son mari, la reçut avec de grandes démonstrations de joie. Elle partit, dès le lendemain, pour aller le joindre, accompagnée du seul valet qui venait la chercher. Ils arrivent, tout en causant, dans une vallée profonde et solitaire, bordée de hautes collines et couverte de bois. Ce lieu lui parut propre à l'exécution des ordres de son maître. Il tire son épée, et saisissant la dame par le bras : — « Madame, lui dit-il, recommandez votre âme à Dieu ; il vous faut mourir sans aller plus loin. » — « Bon Dieu ! s'écria-t-elle tout épouvantée, que t'ai-je fait pour vouloir m'assassiner ? Dis-moi, de grâce, en quoi je t'ai offensé et ce qui te porte à vouloir m'arracher la vie. » — « Madame, vous ne m'avez point offensé ; j'ignore même si vous avez offensé votre mari ; mais il m'a commandé de vous tuer sans miséricorde, et m'a même menacé de me faire pendre si je n'exécutais ses ordres. Dieu m'est témoin que j'agis à contre-cœur, que je plains votre destinée ; mais enfin il faut que j'obéisse. » — « Ah ! bon Dieu, mon ami, dit madame Genèvre en pleurant, je prends mon bon ange et tous les saints à témoin que je n'ai rien fait à mon mari qui mérite un traitement si barbare. Je te demande la vie. Ne te rends pas coupable d'un homicide pour plaire à ton maître. Je voudrais pouvoir te faire lire dans le fond de mon cœur ; tu en aurais pitié, le voyant innocent : mais sans chercher à me justifier, daigne écouter ce que je vais te dire. Tu peux me sauver et contenter ton maître : prends mes habits et donne-moi seulement une partie des tiens. Mon mari croira sans peine que tu m'as tuée. Je te jure, par cette vie que je te devrai, que je m'en irai si loin, que ni toi, ni lui, ni personne de ce pays n'entendra jamais parler de moi. » Le valet avait trop de répugnance à l'assassiner pour ne pas se laisser fléchir. Il prit ses habits, lui donna une mauvaise veste et un chapeau, lui abandonna le peu d'argent qu'elle avait sur elle et la laissa dans cette vallée, en lui recommandant de s'éloigner le plus qu'elle pourrait. De retour chez son maître, il lui dit qu'il avait exécuté ses ordres et qu'il avait vu des loups qui commençaient déjà à prendre soin de la sépulture de sa femme. — Quelques jours après, Bernard se rendit à Gênes. La disparition de sa femme le fit soupçonner de s'en être défait, et ce soupçon le rendit l'horreur de tous les honnêtes gens.

L'infortunée madame Genèvre ayant un peu calmé sa douleur par l'idée d'avoir échappé à la mort, se cacha le mieux qu'elle put jusqu'à la nuit ; puis, quand le jour eut achevé de disparaître, elle gagna un petit village peu éloigné de cette même vallée qui avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

failli lui être si funeste. Une bonne femme chez qui elle entra, touchée de son triste état, s'empressa de la secourir. Elle lui donna une aiguille, du fil et des ciseaux, pour rajuster les guenilles qui la couvraient. Elle raccourcit la veste, l'accommoda à sa taille, fit de sa chemise des hauts de chausses à la matelote, et se coupa les cheveux qu'elle avait très longs et très beaux; le lendemain, ainsi déguisée en marin, elle prit son chemin vers la mer, et fit la rencontre d'un gentilhomme catalan, nommé seigneur Encarach, maître d'un vaisseau qui était en rade proche de la ville d'Albe. Il avait quitté son bord pour aller se rafraîchir à une fontaine peu éloignée. La dame ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'elle courut à lui. Elle causa quelque temps avec ce seigneur et le pria de la prendre à son service; ce qu'il fit d'autant plus volontiers, qu'il fut charmé de son esprit et de sa figure. Il la mena dans son vaisseau, et lui fit donner de meilleurs habits. On devine aisément qu'elle eut grand soin de lui cacher son sexe et son nom. Elle se fit appeler Sicuran de Final. Le capitaine fut si content de son service et de son intelligence, qu'il se félicitait de ce que le hasard lui avait fait rencontrer un si bon domestique. Le vaisseau était chargé pour la ville d'Alexandrie, où il arriva en très peu de temps. Encarach, qui avait fait les frais de la cargaison, avait apporté plusieurs faucons dans l'intention d'en faire présent au soudan. Ce monarque l'accueillit avec bonté, et l'invita plusieurs fois à dîner à sa table. L'air de Sicuran et la manière avec laquelle il servait son maître pendant le repas plurent si fort au soudan, qu'il le demanda au gentilhomme catalan. Celui-ci n'osa le lui refuser, quelque attaché qu'il fût à ce bon serviteur. En peu de temps Sicuran fut aimé du soudan autant qu'il l'avait été du capitaine; il ne se passait presque pas de jour qu'il n'en reçût quelque bienfait.

Il y avait tous les ans dans la ville d'Acre, qui était dépendante de ce souverain, une espèce de foire où un grand nombre de négociants chrétiens et sarrasins se rendaient de tous les pays. Outre la garnison et les officiers de justice réunis dans cette ville pour y maintenir l'ordre, le prince avait coutume d'y envoyer, pendant la foire, un corps de troupes choisies commandé par un homme de confiance et destiné à la garde des marchands et des marchandises. Le temps de cette foire étant arrivé, Sicuran, qui savait déjà la langue du pays, eut ordre d'y aller en qualité de commandant. Il s'acquitta on ne peut mieux de la commission. Son emploi le mit à portée de conférer souvent avec les marchands, parmi lesquels il rencontra des Siciliens, des Pisans, des Génois, des Vénitiens. Comme son pays lui était toujours cher, il se plaisait surtout à s'entretenir avec des Italiens. Se trouvant un jour dans une boutique de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

marchands vénitiens, il vit parmi d'autres bijoux une bourse et une ceinture qu'il reconnut pour lui avoir appartenu. Il en fut fort surpris ; mais dissimulant sa surprise, il demanda à qui appartenaient ces bijoux et si on voulait les vendre ? Ambroise de Plaisance, qui était venu à cette foire avec beaucoup de marchandises sur un vaisseau vénitien, entendant le commandant de la garde, s'avança, et dit en riant : — « Ils sont à moi, et je ne veux point les vendre ; mais s'ils vous font plaisir, je vous prie de les accepter en présent. » Sicuran ayant remarqué qu'Ambroise souriait en lui parlant, craignit d'avoir fait quelque geste trop expressif. Il prit cependant un air assuré, pour lui dire en italien : — « N'est-il pas vrai que vous riez de ce que tout homme de guerre que je suis, je m'attache à ces colifichets de femme ? » — « Non, monsieur, répondit Ambroise ; je ris de la manière dont j'en ai fait l'acquisition. » — « Serait-ce une indiscrétion de vous demander comment vous les avez acquis? » reprit le capitaine. — « Monsieur, répondit Ambroise, ces bijoux et plusieurs autres m'ont été donnés par une jolie femme de Gênes, connue sous le nom de madame Genèvre, une nuit que je couchai avec elle ; comme elle m'a prié de les garder pour l'amour d'elle, je ne crois pas devoir m'en défaire ; mais vous m'obligerez de les recevoir en don, pour peu qu'ils vous plaisent. Je ne saurais les regarder sans rire, parce qu'ils me rappellent la sottise de son mari, qui fut assez fou pour parier cinq mille ducats contre mille que je n'obtiendrais pas les faveurs de sa femme, qu'elle ne donnait, disait-il, qu'à lui seul. J'en vins pourtant à bout, comme vous pouvez le croire, et je gagnai le pari. Ce bon homme qui aurait dû se punir lui-même de sa sotte crédulité, plutôt que de blâmer sa femme d'avoir fait ce que font toutes les autres, la fit assassiner, m'a-t-on dit, dès qu'il fut à portée de se venger de son infidélité. »

Sicuran n'eut point de peine à comprendre quel avait été le sujet de la colère de son mari, et connut clairement qu'Ambroise était la seule cause de son malheur. Résolu de ne pas laisser ce crime impuni, il feignit de s'amuser beaucoup de cette aventure, se lia dès ce moment avec le marchand, et sut si bien l'amadouer, qu'il lui persuada, quand la foire fut finie, de faire transporter tout ce qui lui restait de marchandises à Alexandrie, lui promettant de lui en faire tirer grand parti. Pour mieux assurer son coup et avoir le temps de bien prendre ses précautions, il l'engagea à se fixer pour quelques années dans cette ville, et lui procura des fonds et d'autres secours pour l'y déterminer. Ambroise s'y détermina d'autant plus volontiers, qu'il y faisait des profits considérables. Sicuran, jaloux de se justifier dans l'esprit de son mari, chercha tous les moyens de l'attirer aussi à Alexandrie. Il y réussit par l'entremise de plusieurs né-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gociants génois, nouvellement établis dans cette ville. Bernard, qui ne se doutait pas du sujet pour lequel il était mandé, arriva en assez mauvais équipage. Il fut reçu secrètement par un ami de Sicuran, qui, sous de vains prétextes, le retint chez lui, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le moment favorable pour l'exécution du projet.

Afin de disposer les choses, Sicuran avait fait raconter l'aventure d'Ambroise par Ambroise lui-même, en présence du soudan, qui s'en amusa beaucoup. Quand son mari fut arrivé, il pria le monarque, qui ne lui refusait rien, de se la faire conter une seconde fois en présence de Bernard, qui était en ville et qu'il avait déterré : — « Je crains fort, ajouta-t-il, qu'Ambroise n'ait déguisé la vérité dans son récit et que le Génois ne se soit trop pressé de condamner sa femme. Mais si votre hautesse daigne lui ordonner de dire au vrai comment la chose s'est passée, je ne doute pas qu'il n'obéisse, et s'il s'y refuse, je sais un moyen sûr pour le contraindre à dire la vérité. »

Ambroise et Bernard ayant paru devant le soudan, ce prince prit un ton sévère, et paraissant instruit de toutes les circonstances de l'aventure, commanda au premier d'en faire le récit et de dire sans aucun déguisement de quelle manière il avait gagné les cinq mille ducats, le menaçant des plus cruels supplices s'il déguisait en rien la vérité. Ambroise, effrayé de cette menace et croyant le monarque plus instruit qu'il ne l'était, se détermina, malgré la présence de Bernard et de toute la cour, à raconter comment la chose s'était passée, persuadé qu'il en serait quitte pour rendre les cinq mille ducats et les bijoux qu'il avait pris. Après qu'il eut tout dit, Sicuran, en qualité de ministre de sa hautesse, prit la parole, et s'adressant à Bernard : — « Et toi, dit-il, que fis-tu de ta femme après une telle imposture ? » — « Emporté par la colère et la jalousie, répondit-il, désespéré d'avoir perdu mon argent et mon honneur, je jurai sa mort et la fis tuer par mon valet. » — « Et que fis-tu de son corps ? » — « Suivant le rapport de cet esclave, son corps devint aussitôt la proie des loups. »

Le ministre du soudan, qui avait caché à son maître la véritable raison pour laquelle il l'avait supplié de faire comparaître les deux marchands, se tourne alors vers lui et dit : — « Vous voyez, seigneur, bien clairement, comme cette pauvre dame a été malheureuse en mari et en amant. Ce dernier lui enlève l'honneur par l'imposture la plus atroce et ruine son mari. L'autre, trop crédule, la fait tuer et la laisse manger aux loups. Voilà un amant et un mari bien tendres ! Je parie que s'ils étaient dans le cas de revoir cette femme infortunée, aucun d'eux ne la reconnaîtrait, tant leur amour a été grand ! Mais vous êtes équitable, seigneur, et vous voyez vous-même ce qu'ils ont mérité l'un et l'autre. Je n'ai pas besoin de vous supplier

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de punir le trompeur, son crime est trop grand pour obtenir grâce ; mais pour le trompé, tout indigne qu'il est de pardon, j'ose vous la demander pour lui, et si vous daignez la lui accorder, je m'engage à faire paraître ici sa femme. » Le soudan, qui aimait beaucoup son ministre, promit de se conformer à ses désirs, et lui dit de faire venir la femme. On imagine aisément quel dut être l'étonnement de Bernard, qui croyait que sa femme n'existait plus, et celui d'Ambroise, qui craignait bien de n'en être pas quitte pour la restitution des ducats. Sicuran se jette aussitôt aux pieds du monarque, et perdant pour ainsi dire la voix d'homme avec la volonté de le paraître : — « C'est moi, seigneur, dit-il en pleurant, c'est moi-même qui suis la femme de Bernard, la malheureuse Genèvre, qui ai couru pendant six ans le monde, travestie en homme, calomniée si odieusement par le perfide Ambroise, et livrée par mon cruel époux au couteau d'un valet et à la dent des bêtes féroces. »

A ces mots, elle déchire ses habits, découvre son sein, et fait voir une femme aux yeux du soudan et de toute la cour. Puis se tournant vers Ambroise, elle lui reproche sa fourberie. Celui-ci la reconnaissant ne sut que répondre; la honte et les remords lui fermaient la bouche. Le prince, qui ne s'était jamais douté que Sicuran de Final fût une femme, était si fort étonné de tout ce qu'il voyait et entendait, qu'il croyait rêver. Revenu des premiers mouvements de sa surprise et reconnaissant la vérité, il loua hautement le courage et la vertu de madame Genèvre ; il lui fit donner des habits magnifiques et des femmes pour la servir. Par pure considération pour la prière qu'elle lui avait faite, il pardonna à Bernard l'excès de sa barbarie, fruit de sa crédulité. Cet homme, sensible à la grâce qu'on lui accordait, par égard pour celle dont il avait ordonné la mort, verse des larmes de joie et de repentir, se jette aux genoux de sa femme et lui demande pardon. La vertueuse Genèvre lui représente ses torts avec douceur, lui dit qu'elle les oublie, puis elle le relève et l'embrasse tendrement comme son époux.

Ambroise de Plaisance subit la juste punition de son crime. Le soudan ordonna qu'il fût attaché tout nu à un pal, dans un lieu élevé de la ville, après qu'on aurait frotté son corps de miel depuis les pieds jusqu'à la tête, avec défense de l'en détacher qu'il ne fût entièrement pourri ou dévoré par les insectes. Il voulut que tout son bien, qui valait près de vingt mille ducats, fût confisqué au profit de la dame dont il avait causé le malheur. Il fit ensuite préparer un beau festin, où il invita Bernard, comme mari de madame Genèvre, et madame Genèvre, comme une des femmes les plus rares qu'il eût jamais connues. Il la combla d'éloges ; et ce qu'il lui donna en bijoux, vaisselle et autres présents fut estimé plus de dix mille doubles du-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cats. Il leur permit ensuite de retourner à Gênes et fit équiper un très beau vaisseau qui les y mena en très peu de temps. Ils y arrivèrent chargés de richesses, et furent reçus de leurs compatriotes avec des transports de joie. Madame Genèvre, qu'on avait crue morte, fut généralement fêtée de toute la ville et regardée comme une femme d'une vertu exemplaire.

Le même jour qu'Ambroise fut supplicié, son corps fut dévoré jusqu'aux os par les guêpes et les taons dont ce pays abonde. Son squelette, qui demeura longtemps attaché au pal, instruisit les passants de son crime et de sa méchanceté.

En achevant ce conte vertueux, la reine céda la parole au joyeux Dionéo qui ne fit pas languir son auditoire.

NOUVELLE X.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

J'ai l'idée, dit ce cavalier, de vous entretenir de la bêtise de certains maris qui, moins heureux que Bernard, soutiennent obstinément que leurs femmes sont incapables de faire brèche à la foi conjugale. Il en est qui, tandis qu'ils vont s'amuser de côté et d'autre et voltiger de belle en belle comme des papillons, ne laissent pas de s'imaginer que leurs femmes qu'ils ont laissées seules à la maison y demeurent les bras croisés, comme s'ils pouvaient oublier qu'elles font partie de ce même sexe qu'ils débauchent et avec qui ils goûtent des plaisirs d'autant plus piquants qu'ils les dérobent à d'autres maris. Vous allez voir combien tous ces messieurs sont dupes de leur crédulité; vous verrez encore que si l'on doit rire de leur sottise, on doit blâmer bien davantage celle de ces hommes qui, s'imaginant avoir plus de vigueur que la nature ne leur en a donné, épousent de jeunes tendrons qu'ils sont bientôt obligés de laisser chômer.

Il y avait à Pise un juge plein d'intelligence et de capacité, mais d'une complexion des plus faibles et délicates. Il était extrêmement riche et se nommait Richard de Quinzica. Malgré sa vieillesse et ses infirmités il eut fantaisie de se marier, croyant qu'il serait en état de remplir les devoirs du mariage avec le même honneur qu'il remplissait ceux de la magistrature. Il chercha une femme qui réunit en elle les avantages de la jeunesse et de la beauté. Il eût dû, au contraire, redouter ce double mérite, s'il eût été sage et qu'il eût pris pour lui d'aussi bons conseils qu'il en donnait aux autres. Il trouva la personne qu'il désirait dans une des filles de messire Lotto Galandi, nommée Bartholomée. C'était effectivement une des plus belles

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

filles qui fussent dans Pise. Elle avait le plus beau teint du monde, quoique, à dire vrai, il y en ait peu qui ne pèchent par la couleur, comme si elles avaient la jaunisse. Les noces furent célébrées avec magnificence.

La consommation du mariage ne se ressentit point de la splendeur de la fête : le bonhomme ne caressa la jeune mariée qu'une seule et unique fois ; il ne s'en fallut même de rien qu'il ne pût consommer l'œuvre. Cette triste unité ne laissa pas de le fatiguer beaucoup : aussi le lendemain, pour réparer ses forces épuisées, eut-il recours au vin de Malvoisie, aux consommés et à d'autres semblables restaurants. Voyant par cet essai qu'il avait trop compté sur sa vigueur, et voulant se conserver, il commença dès le premier jour à soupirer après le repos. Mais pour déguiser sa faiblesse et son impuissance à sa jeune moitié, il s'avisa de lui remontrer qu'il y avait des jours dans l'année où l'on ne pouvait pas légitimement goûter les plaisirs du mariage. Il lui remit, pour cet effet, un de ces calendriers qu'on imprimait autrefois à Ravenne, à l'usage des enfants qui apprennent à lire. Ce petit livre lui fournissait presque chaque jour un nouveau saint, en révérence duquel il s'efforçait de lui prouver que le mari et la femme devaient s'abstenir de coucher ensemble. A ces jours de fête il ajoutait les solennités, les jours de jeûne, les quatre-temps, les vigiles, le vendredi, le samedi, le dimanche et tout le carême. En un mot, il grossissait le plus qu'il pouvait le catalogue de ces jours où les joies du mariage devaient être interdites aux bons chrétiens. Peut-être imaginait-il que le lit conjugal devait avoir ses vacances ainsi que le palais. Quoi qu'il en soit, toutes ces raisons n'étaient rien moins que du goût de la dame, car à peine ce bonhomme trouvait-il un jour dans le mois où il pût sans scrupule s'acquitter du devoir marital : encore, quand cela lui arrivait, n'en pouvait-il plus de fatigue et d'épuisement. Ce qu'il y avait de plus fâcheux pour la belle, c'est qu'elle était tenue sous clef, de peur que quelque dégourdi ne lui fît connaître les jours ouvrables, comme son vieux mari lui avait appris les jours de fête.

Cependant Quinzica, pour la dédommager des abstinences qu'il lui imposait, lui procurait de temps en temps quelques divertissements. Il la menait souvent à une maison de campagne qu'il avait près de la montagne Noire, à peu de distance de la mer. Un jour qu'il y était allé dans l'intention d'y passer plus de temps qu'à l'ordinaire, il voulut, pour varier ses plaisirs, lui donner l'amusement de la pêche. Il invita à cette partie plusieurs personnes de connaissance. Il se mit dans la barque des pêcheurs, et pour que sa femme pût jouir à son aise de ce spectacle, il l'engagea à se mettre sur une autre barque, avec plusieurs dames de ses amies. Le plaisir de la conversation,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

joint à celui de la pêche, fut si grand, qu'ils avaient insensiblement fait plusieurs lieues en mer avant de s'en être aperçus. Mais un fameux corsaire de ce temps-là, nommé Pagamin de Monegue, vint interrompre leur divertissement dans le temps qu'ils en étaient le plus occupés. Il n'eut pas plus tôt aperçu les barques, qu'il tourna de leur côté pour s'en emparer. On se mit promptement à la rame pour l'éviter; mais il n'était plus temps. Le corsaire eut bientôt atteint la barque des dames, qui était la plus avancée. A peine eut-il jeté les yeux sur ce groupe de femmes, qu'il fut frappé de la beauté de Bartholomée. Il trouva les autres femmes si désagréables, qu'il ne voulut qu'elle pour tout butin, et la fit passer sur son vaisseau, à la vue du mari, qui avait presque gagné le rivage. Le corsaire dédaigna de le poursuivre et s'enfuit avec sa capture.

Il ne faut pas demander si monsieur le juge, qui poussait la jalousie jusqu'à l'excès, fut chagrin de cette aventure. Il était furieux et jetait les hauts cris, ne sachant de qui sa femme était devenue la proie, ni en quel endroit du monde son ravisseur l'avait menée. Il se plaignit amèrement à Pise et ailleurs du brigandage des corsaires, et les aurait volontiers tous exterminés, s'il eût été en son pouvoir.

Cependant Pagamin, charmé de la beauté, de la jeunesse de sa captive, se félicitait de s'en être rendu le maître. Comme il n'était pas marié, il résolut, dès le premier moment, de la garder toujours, pour lui tenir lieu de femme. Il employa les soins, les égards, les attentions et tout ce qu'il avait d'éloquence pour la consoler; car elle se désolait et fondait en larmes. Quand la nuit fut venue, il eut recours à des consolations plus énergiques que les discours les plus flatteurs. Elles furent si efficaces, que la belle oublia bien vite son calendrier. Il n'y eut plus de fête, plus de vigile; tous les jours étaient bons. Ce changement plut si fort à la dame, qu'avant d'être à Monegue, le juge, les lois et la légende de ses saints furent entièrement effacés de son souvenir. Elle était au comble de la joie, tant ce nouveau genre de vie lui plaisait. Quand le corsaire l'eut conduite à Monegue, il lui fit présent d'une riche garde-robe; lui donna tout ce qu'il jugea pouvoir lui faire plaisir, et continua de lui prouver qu'il n'y avait dans son calendrier ni saint ni fête portant abstinence. Mais s'il la traitait la nuit comme sa maîtresse, le jour il avait pour elle les mêmes égards qu'il aurait eus pour sa femme.

A force de recherches, Richard de Quinzica étant parvenu à découvrir le lieu qu'habitait sa chère Bartholomée résolut d'aller la chercher lui-même, ne croyant pas qu'aucun autre fût digne ou capable d'une négociation aussi importante. Quelque forte que fût la rançon qu'on lui demanderait, il était déterminé à la payer généreusement sans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

marchander. Il s'embarqua donc après avoir pris ses sûretés; et arrivé à Monegue sans avoir couru le moindre danger, il rencontra sa femme, qui l'ayant elle-même aperçu, en avertit le soir Pagamin, en lui disant ce qu'elle se proposait de faire lorsqu'il viendrait la demander. Le lendemain matin, Richard alla voir le corsaire ; il l'aborde civilement et en est accueilli avec la même politesse. Pagamin feignit d'ignorer qui il était, afin de le faire expliquer sur les motifs de sa visite. Notre juge trouva enfin le moment de lui découvrir ce qui l'amenait, et il le fit dans les termes les plus honnêtes et les plus affectueux, en le suppliant de lui rendre sa femme, pour la rançon de laquelle il lui paierait sur-le-champ tout ce qu'il lui demanderait.

— « Soyez le bien-venu, monsieur, lui répondit Pagamin avec un front riant et serein ; il est bien vrai que j'ai chez moi une jeune femme, mais j'ignore si elle est à vous ou à quelque autre. Comme vous me paraissez un très honnête gentilhomme, tout ce que je puis faire pour vous obliger, c'est de vous la faire voir. Si vous êtes son mari, elle vous reconnaîtra sur-le-champ, et si elle convient qu'elle est votre femme et qu'elle veuille retourner avec vous, je vous permets de grand cœur de l'emmener : je vous laisserai même le maître du prix de sa rançon ; je dois ce retour à votre honnêteté. Mais si elle ne convient pas que vous soyez son mari ou qu'elle refuse de vous suivre, vous auriez grand tort de vouloir m'en priver, parce que, jeune et vigoureux tel que je suis, je puis tout aussi bien qu'un autre entretenir une femme, surtout celle dont il s'agit; car je n'en connais ni de plus jolie ni de plus aimable. » — « Oh ! je vous jure, s'écria Richard, qu'elle est ma femme; et si vous voulez bien me conduire vers elle, vous en serez bientôt convaincu ; vous verrez comme elle se jetera à mon cou : ainsi j'accepte volontiers les conditions que vous me proposez. » — « Eh bien, suivez-moi, reprit le corsaire, vous allez la voir. » Il le conduit dans un salon et fait avertir la dame. Celle-ci s'étant vêtue et ajustée promptement sortit d'une chambre voisine et parut dans le salon brillante comme un astre.

Elle salue et regarde son mari d'un air aussi indifférent que si c'eût été un étranger qu'elle n'eût jamais vu, et ne daigne seulement pas lui dire un mot. Monsieur le juge, qui s'attendait à être reçu avec les plus vives caresses, fut on ne peut plus surpris de cette froideur. « Peut-être, disait-il en lui-même pour se consoler, peut-être que la douleur et les chagrins qui ne m'ont pas quitté depuis que j'ai eu le malheur de la perdre m'ont si fort changé qu'elle ne me reconnaît plus. » D'après cette idée : — « Ah ! ma chère amie, lui dit-il, qu'il m'en coûte cher de t'avoir menée à la pêche ! Jamais douleur n'a été aussi sensible que celle que j'ai soufferte depuis l'instant fatal que je t'ai perdue ; et tu es assez barbare pour garder le silence, comme si

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tu ne me connaissais pas ! Ne vois-tu pas que je suis ton mari Richard, qui suis venu pour te reprendre et te ramener à Pise, en payant ta rançon à cet honnête homme qui veut bien avoir la bonté de te rendre pour la somme que je voudrai lui donner ? » Bartholomée se tournant vers lui en souriant un peu : — « Est-ce bien à moi, monsieur, lui dit-elle, que vous en voulez ? Regardez-moi bien ; vous me prenez sans doute pour une autre. Pour moi, je ne me souviens seulement pas de vous avoir vu. » — « Pense bien, ma chère, à ce que tu dis ; regarde-moi bien toi-même, et si tu veux t'en souvenir tu ne douteras plus que je ne sois ton Richard de Quinzica. » — « Vous me pardonnerez, monsieur, mais il n'est pas décent que je vous regarde beaucoup. Je vous ai cependant assez envisagé pour être certaine que c'est pour la première fois que je vous vois. »

Le pauvre juge était décontenancé : il s'imagina ensuite qu'elle ne parlait ainsi en la présence de Pagamin que parce qu'elle craignait le corsaire ; c'est pourquoi il pria celui-ci de vouloir bien lui permettre d'avoir avec elle un entretien particulier dans sa chambre pour entendre ce qu'il avait à lui dire et pour répondre ce qu'elle jugerait à propos. Dès qu'ils y furent entrés ils s'assirent, et le bonhomme se voyant vis-à-vis de sa femme qui tenait les yeux toujours baissés, lui parla en ces termes : — « Eh ! mon cher cœur, ma bonne amie, ma plus douce espérance, ne connais-tu plus ton Richard, qui t'aime plus que sa vie ? Comment peut-il se faire que tu l'aies sitôt oublié ? Suis-je donc si défiguré ? Pour Dieu, ma mignonne, regarde-moi ; je suis sûr qu'avec un peu d'attention tu me reconnaîtras aussitôt. » La dame, à ces mots, part d'un éclat de rire, et sans lui donner le temps de continuer ses douceurs : — « Il faut, lui dit-elle, que vous soyez bien simple pour penser que j'aie assez peu de mémoire pour ne pas voir du premier coup d'œil que vous êtes Richard de Quinzica, mon mari. Mais si j'ai fait semblant de ne point vous connaître, pouvez-vous vous en plaindre ? N'est-ce pas vous qui, pendant tout le temps que nous avons demeuré ensemble, avez fait voir que vous ne me connaissiez pas ? Si vous m'aimiez, comme vous voulez me le faire entendre, si je vous avais été chère, vous m'auriez traitée de la manière qu'une femme jeune, belle et qui aime le plaisir veut qu'on la traite. Avez-vous pu ignorer qu'elle a besoin de quelque chose de plus que du vêtement et de la nourriture ? Lui avez-vous donné ce quelque chose que la pudeur naturelle à mon sexe m'empêchait de vous demander ? Avez-vous oublié la manière ridicule dont vous vous y preniez pour vous dispenser de contenter mes besoins à cet égard ? Si l'étude des lois vous était plus agréable qu'une femme, il ne fallait pas vous marier. Mais que dis-je ? je ne vous ai jamais regardé comme un juge ; vous me paraissiez plutôt un crieur de fêtes et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

confréries, tant vous connaissiez bien les jeûnes et vigiles. Convenez, monsieur, que si vos fermiers et vos laboureurs avaient chômé autant de fêtes qu'en a chomées celui qui avait mon petit jardin à cultiver, vous n'auriez jamais recueilli un grain de bled. Or, comme le bon Dieu ne veut pas que les bonnes terres restent en friche, il a jeté un regard de pitié sur moi ; et, par un coup de sa providence, il m'a fait tomber entre les mains du seigneur Pagamin, avec qui il n'est jamais question de fêtes ; j'entends de ces fêtes que vous chômiez si religieusement, ayant plus de vocation et plus de zèle sans doute pour le service des saints que pour celui des dames. On ne connait dans cet asile ni vendredi, ni samedi, ni vigiles, ni quatre-temps, ni le carême qui est si long ; mais jour et nuit on y labour, on y est infatigable à l'ouvrage ; cette nuit même, depuis qu'on a sonné matines, j'en ai fait la douce expérience. Ainsi ne trouvez pas mauvais, monsieur, que je veuille toujours demeurer avec un si bon ouvrier. J'ai du goût pour le travail, et je suis déterminée à travailler avec lui tant que je serai jeune : pour les fêtes, les jeûnes et les abstinences, je me réserve de les observer quand je serai vieille. Ce que vous pouvez donc faire de mieux, monsieur, c'est de vous en retourner bien vite. Partez sans délai, et que Dieu vous conduise. Vous n'avez aucunement besoin de moi pour célébrer vos fêtes, tant qu'il vous plaira d'en imaginer ; ni moi de vous pour connaître les jours ouvrables. »

Ce discours perçait le cœur au pauvre Richard, qui en était tout interdit. Il fut cent fois tenté de l'interrompre ; mais comme il se trouvait chez un étranger et chez un corsaire, il crut devoir patienter. Mais quand elle eut cessé de parler : — « Quoi, ma chère amie, lui dit-il d'un ton affectueux, peux-tu bien me tenir de pareils propos ? Fais-tu donc si peu de cas de ton honneur et de celui de ta famille ? Est-il possible que tu aimes mieux demeurer avec cet homme, pour être sa catin et vivre toujours en état de péché mortel, que de retourner à Pise, pour y vivre avec ton mari, comme une honnête femme ? Songe que si tu viens à déplaire à Pagamin, il ne fera pas la moindre difficulté de te mettre à la porte, tandis que si tu veux venir avec moi, je ne cesserai de t'aimer ; et si je viens à mourir, tu seras toujours dame et maîtresse de ma maison. Faut-il qu'un appétit désordonné, une passion honteuse et criminelle te fasse renoncer à ton honneur et à ton époux, qui t'aime si tendrement ? De grâce, mon cher cœur, ne me tiens plus ces propos offensants, et n'hésite point à t'en revenir avec moi. Je te promets, puisque je connais à présent ton humeur, de faire désormais des efforts pour contenter tes appétits. Je ne consulterai plus si souvent le calendrier, puisque cela te déplait. Ainsi, ma mignonne, je t'en prie, change de résolution et con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sens à partir avec ton mari, qui, depuis l'instant que tu lui as été enlevée, n'a pas cessé d'être en proie à l'ennui, à la tristesse et à la douleur. » — « Vous me parlez de mon honneur, répondit la dame, quand il n'est plus temps. Mes parents devaient y prendre garde, lorsque sans me consulter ils me donnèrent à vous. S'ils parurent alors s'en soucier fort peu, je me soucie aujourd'hui fort peu de ménager le leur. Pour vous, ne vous inquiétez ni du mien ni du leur; et, puisqu'il faut tout dire, sachez que je me regarde ici comme étant véritablement la femme de Pagamin ; au lieu qu'à Pise il me semblait n'être effectivement que votre catin, qu'une femme de parade que vous méprisiez, que vous faisiez souffrir sans pitié. Pagamin est bien un autre homme ! c'est pour moi un véritable mari ; il me tient toute la nuit entre ses bras, il me mord, il me caresse de cent manières différentes; jugez si je dois vous regretter. Vous dites encore que vous ferez vos efforts pour me satisfaire un peu mieux que par le passé; mais je voudrais bien savoir comment vous vous y prendriez. Seriez-vous devenu par hasard un vaillant champion depuis que je vous ai perdu de vue ? Allez vous-en, vous dis-je, et ne songez qu'à vivre, car on dirait, à voir votre faiblesse, votre pâleur, votre maigreur, qu'on a oublié de vous enterrer. Au reste, je suis bien aise de vous dire que si Pagamin me chasse, ce ne sera jamais chez vous que je retournerai. On aurait beau vous pressurer, on ne tirerait pas de tout votre individu une goutte de suc, comme je ne l'ai que trop éprouvé pour mon malheur. Soyez donc persuadé que je chercherais fortune partout ailleurs que chez vous. Mais je n'ai pas peur que Pagamin me congédie jamais ; je connais ses sentiments et le cas qu'il fait de moi. Je vous le dis encore une fois, mon parti est pris, je veux et je dois demeurer ici, où l'on ne connaît ni fêtes, ni vigiles, ni carême. Partez donc, sans plus tarder, sinon je crierai que vous voulez me faire violence. »

Maître Richard se voyant si maltraité de Bartholomée reconnut alors la faute qu'il avait faite d'épouser une jeune femme dont l'âge était si fort disproportionné au sien. Il sortit de la chambre confus, humilié, le désespoir dans le cœur. Il trouva Pagamin sur ses pas et lui marmota quelques paroles, auxquelles ce bon redresseur des torts des maris ne daigna pas faire la moindre attention. C'est ainsi que le bonhomme Richard, voyant son projet échoué et n'ayant pu rien gagner sur l'esprit de sa femme, sortit de cette maison, où il aurait voulu n'avoir jamais mis les pieds. Il s'en retourna à Pise, désespéré du mauvais succès de son voyage et dévoré du chagrin que lui causait l'infidélité de sa femme. Ses concitoyens, bien loin de le plaindre, se faisaient un plaisir de se moquer de lui. S'il allait quelque part, ou qu'on allât chez lui pour des affaires, on débutait toujours

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

par lui dire : *Le méchant trou, monsieur le juge, ne veut point de fête.* Ces railleries augmentèrent si fort son chagrin, qu'il mourut quelque temps après.

Le bon Pagamin ne fut pas plus tôt instruit de sa mort, que, connaissant toute la tendresse que la dame avait pour lui, il se détermina à l'épouser. Le sacrement n'apporta aucun changement à leur manière de vivre. Ils travaillèrent et bêchèrent le petit jardin tant qu'ils eurent de forces, et menèrent joyeuse vie, sans jamais observer ni fête, ni vigile, ni carême.

Je crois donc, belles dames, ajouta Dionéo, pouvoir conclure de cette histoire, dont j'ose vous certifier la vérité, que sire Bernard de Gênes raisonnait comme un sot, en soutenant que sa femme ne lui aurait jamais fait infidélité, quand il lui aurait fait faire abstinence toute sa vie.

Cette nouvelle fit beaucoup rire, et toutes les dames convinrent unanimement que Dionéo disait vrai.

Quand on eut cessé de parler et de rire de cette histoire, la reine, voyant que chacun avait rempli sa tâche et que son règne allait finir, ôta sa couronne, suivant l'ordre établi dans la société, et la porta sur la tête de madame Néiphile, en lui disant d'un air adorable : — « C'est à vous, ma chère, qu'appartient désormais le gouvernement de ce petit peuple ; » après quoi elle se remit sur son siége.

Madame Néiphile parut un peu déconcertée de l'honneur qu'elle recevait. Son teint s'anima du beau coloris de la rose du printemps, qui s'épanouit au lever du soleil, et ses beaux yeux, où se peignaient la joie et la tendresse, brillèrent comme l'étoile du matin. Dès que les applaudissements de l'assemblée eurent cessé, et qu'elle-même fut revenue des premiers mouvements de son saisissement, elle se plaça sur un siége un peu plus élevé que celui qu'elle occupait auparavant, et adressa ensuite ce discours à la compagnie : — « Puisque je suis devenue votre souveraine, je vais vous déclarer en peu de mots mes intentions, non pour qu'on les suive aveuglément, mais pour qu'on s'y conforme si on les juge raisonnables. Mon projet est d'abord de m'éloigner des réglements établis par les reines qui m'ont précédée, et dont vous avez néanmoins approuvé la conduite par votre soumission et votre obéissance à leurs volontés. Vous savez que c'est demain vendredi et après-demain samedi, jours un peu incommodes pour bien des personnes à cause du maigre ; vous savez que le vendredi doit être sanctifié en mémoire de celui qui souffrit et mourut ce jour-là pour nous donner la vie. Je pense donc qu'il serait plus convenable et plus décent de consacrer la journée de demain à l'oraison, que de l'employer à conter des histoires. Quant à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

samedi, vous n'ignorez pas, dit-elle en se tournant vers les cavaliers, que ce jour-là les femmes sont dans l'usage de se baigner, et d'ailleurs plusieurs d'entre nous sont dans la louable habitude de sanctifier ce jour par le jeûne et la prière, en l'honneur de la sainteVierge. Ainsi, puisqu'il n'est guère possible de suivre pendant ces deux jours l'ordre que nous avons établi, je pense qu'il serait à propos de faire trêve, demain et après-demain, avec toute espèce de jeu. La grâce que je vous demande, c'est de vous permettre à l'avenir moins de licence dans vos récits; et pour que vous ayez plus de temps pour vous y préparer, je vous préviens, dès à présent, que les premières Nouvelles rouleront sur les fortunes brillantes et rapides qu'on voit souvent dans le monde; sur les personnes, par exemple, qui, par leur savoir-faire ou par l'effet d'un heureux hasard, sont parvenues à la possession des biens qu'elles désiraient avec ardeur, ou qui, après avoir essuyé des pertes et des malheurs, sont rentrées dans leur premier état. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous exhorter d'avoir soin, autant que vous le pourrez, de joindre l'utile à l'agréable : c'est un devoir dont chacun de vous s'acquittera parfaitement. Au reste, je conserve à Dionéo le privilége qui lui a été accordé par la reine à qui j'ai l'honneur de succéder. »

Toute l'assemblée approuva le discours de madame Néiphile; on trouva beaucoup de sagesse dans les avis qu'il contenait, et il fut arrêté qu'on les suivrait de tout point. Puis on se sépara pour attendre le dimanche avec de grands sentiments de dévotion.

TROISIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE JARDINIER DU COUVENT.

Philostrate eut l'honneur de commencer ce jour-là. Sa verve promettait quelque chose de drôlatique. Il débuta ainsi :

Beaucoup de gens, mesdames, s'imaginent sottement qu'aussitôt qu'une fille a le voile sur la tête et le bandeau blanc sur le front, ou qu'elle est revêtue d'un capuchon noir, elle cesse d'être femme et d'éprouver les désirs naturels à son sexe, comme si le titre de nonne lui donnait un cœur de pierre.

Je connais encore des gens qui sont intimement persuadés que la houe, la bêche, les aliments grossiers et la pauvreté répriment, étouf-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fent même chez le paysan l'aiguillon de la chair, et lui ôtent la pénétration et l'esprit. — Je vais vous raconter une histoire qui vous prouvera combien l'erreur de ces personnes est grossière. Mon récit ne sera pas long.

Il y a dans notre pays un monastère de filles, qui fut autrefois célèbre par sa sainteté. Il n'était composé que de huit religieuses, sans y comprendre madame l'abbesse. Elles avaient alors un très beau jardin et un excellent jardinier. Il prit fantaisie à ce jardinier de les quitter, sous prétexte que les gages qu'on lui donnait n'étaient pas assez forts. Il alla donc trouver leur intendant, lui demanda son compte, et s'en retourna au village de Lamporechio, sa patrie. A son arrivée, tous les paysans ses voisins allèrent le voir, et entre autres un jeune drôle nommé Mazet, fort, robuste et assez bien fait de sa personne pour un homme de village, qui lui demanda où il avait demeuré pendant la longue absence qu'il avait faite. Nuto, c'était le nom du vieux jardinier, lui répondit qu'il avait passé tout ce temps chez des nonnes. — « Et à quoi vous occupaient-elles ? » reprit Mazet. »—« A cultiver un beau et grand jardin qu'elles ont; à leur porter du bois que j'étais obligé d'aller couper dans la forêt; à puiser de l'eau et à mille autres travaux de cette nature. Mais ces dames me donnaient de si petits gages, que je pouvais à peine payer les souliers que j'usais. Le pire, c'est qu'elles sont toutes jeunes et turbulentes en diable : il n'est pas possible de jamais rien faire à leur gré; elles ont pensé vingt fois me faire perdre la tête : c'était à qui me commanderait. « Mets ceci en cet endroit, » me disait l'une, lorsque je paraissais au jardin; « non, mets-le là, » me disait l'autre ; une troisième m'ôtait la houe des mains, en disant : « ceci ne va pas bien. » Bref, elles me faisaient si fort enrager, que d'impatience je quittais quelquefois la besogne et sortais du jardin. Las de toutes ces tracasseries, et d'ailleurs mal payé de mes travaux, je n'ai plus voulu les servir. Leur homme d'affaires m'a fait promettre de leur envoyer quelqu'un pour me remplacer; mais la place est trop mauvaise pour que je m'avise de la proposer à qui que ce soit. »

Ces dernières paroles du bon homme Nuto firent naître à Mazet le désir d'aller offrir ses services à ces nonnains. L'argent n'était pas ce qui le touchait; il avait d'autres vues, et il ne doutait pas qu'il ne vînt à bout de les remplir. Quoiqu'il brûlât d'envie d'y être déjà, il crut devoir cacher son dessein à Nuto; c'est pourquoi il lui répondit qu'il avait bien fait de quitter le monastère : — « On n'a jamais fini avec des femmes, ajouta-t-il; quel homme pourrait y tenir ? Autant vaudrait demeurer avec des diables qu'avec des nonnes : c'est beaucoup si, de sept fois une, elles savent ce qu'elles veulent. » A peine est-il sorti de chez le voisin qu'il commence à s'oc-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cuper des moyens de mettre son projet à exécution. Les travaux n'étaient pas ce qui l'inquiétait; il se sentait très en état de s'en acquitter; pour les gages, il s'embarrassait peu de leur modicité : son unique crainte était donc de n'être pas accepté à cause de sa grande jeunesse. Cette idée le tourmentait; mais à force de réfléchir, il s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Le monastère, dit-il en lui-même, est éloigné d'ici; personne ne m'y connaît; tâchons de contrefaire le muet; à coup sûr j'y serai reçu, si je sais bien jouer mon rôle.

Voilà qu'il met aussitôt une pioche et une cognée sur ses épaules et qu'il prend le chemin du monastère. Il entre dans la cour, où il rencontre heureusement l'homme d'affaires. Il l'aborde et le prie, par des signes de muet, de lui donner à manger, pour l'amour de Dieu, lui faisant entendre que s'il avait à lui faire fendre du bois ou à l'employer à quelque autre ouvrage, il ne demandait qu'à travailler. L'intendant lui donna volontiers à manger; puis, pour essayer son savoir-faire, il lui montra de grosses souches que Nuto n'avait pu fendre : Mazet en vint à bout dans un moment. L'intendant charmé de sa force et de son adresse, le conduisit ensuite à la forêt pour couper du bois. Il lui fit entendre, par des signes, d'en charger l'âne qu'il avait mené et de le conduire au logis. Mazet exécuta ses ordres à la lettre. L'homme d'affaires, satisfait de son intelligence et ayant de l'ouvrage à lui donner, le garda plusieurs jours, durant lesquels l'abbesse l'ayant aperçu demanda qui il était. — « C'est un pauvre homme, dit l'intendant, muet et sourd, qui vint l'autre jour me demander l'aumône et du travail, et que j'ai employé à plusieurs choses nécessaires à la maison dont il s'est assez bien acquitté. Je pense que s'il sait labourer et cultiver la terre et qu'il veuille rester, vous feriez très bien de le garder pour être votre jardinier. On pourrait en tirer toute sorte de services : il est robuste, vigoureux et de bonne volonté. Nous en ferions tout ce que nous voudrions, sans compter que vous n'auriez pas à craindre qu'il causât avec les religieuses. » — « Votre réflexion est très sage, répondit la mère abbesse. Voyez s'il sait travailler la terre, et tâchez de le retenir. Commencez par lui donner une paire de vieux souliers, quelque vieux manteau; faites-le manger son saoul, et amadouez-le du mieux que vous pourrez. » — « Vous serez satisfaite, madame; comptez sur mon zèle à remplir vos intentions. »

Mazet qui, non loin d'eux, faisait semblant de nettoyer la cour, entendit distinctement cette conversation, et, plein de joie, il disait en lui-même : « Si vous me retenez ici, mesdames, je labourerai si bien votre jardin, qu'il n'aura jamais été travaillé de la sorte. » L'intendant le conduisit dans le jardin. Il fut aussi content de son la-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bourage qu'il l'avait été du reste, et lui demanda s'il voulait demeurer et s'attacher au couvent. Il lui répondit, par signes, qu'il ferait tout ce qu'on voudrait. Dès ce moment il fut arrêté pour le service des nonnes. L'intendant lui prescrivit ce qu'il avait à faire, et le laissa dans le jardin.

L'arrivée du nouveau jardinier fut bientôt sue de toutes les religieuses. Elles allaient souvent le voir travailler, et prenaient plaisir à lui tenir mille propos extravagants, comme il arrive qu'on fait aux muets. Elles se gênaient d'autant moins, qu'elles étaient éloignées de soupçonner qu'il pût les entendre. L'abbesse, s'imaginant qu'il n'était pas plus à craindre du nerf viril que de la langue, ne s'en mettait guère en peine : Mazet avait trop bien joué son personnage pour ne pas paraître un sot accompli aux yeux de toutes les religieuses, espérant d'en dissuader quelques unes lorsqu'il en trouverait l'occasion. Elle se présenta d'elle-même.

Un jour qu'il avait beaucoup travaillé et qu'il s'était couché sur un gazon pour se reposer, deux jeunes nonnains qui se promenaient et passaient devant lui s'arrêtèrent pour le regarder. Il les aperçut, mais il fit semblant de dormir. Les deux poulettes le couvaient des yeux. — « Si je croyais, dit la plus hardie, que tu fusses discrète, je te ferais part d'une idée qui m'est venue plusieurs fois dans l'esprit, et dont assurément tu pourrais, aussi bien que moi, faire ton profit. » — « Parle en toute sûreté, je te promets un secret inviolable. » — « Je ne sais, reprit alors la petite effrontée, si tu as jamais réfléchi sur la contrainte où nous vivons dans cette maison : aucun homme ne peut y entrer à l'exception de notre vieux intendant et de ce muet. J'ai entendu dire à plusieurs femmes du monde qui sont venues nous voir que tous les plaisirs de la terre ne doivent être comptés pour rien, lorsqu'on les compare à celui que la femme goûte avec l'homme. Il m'est plusieurs fois entré dans l'esprit d'en faire l'épreuve avec cet imbécile, à défaut d'un autre. Ce bon muet est précisément l'homme qu'il faut pour cette expérience; quand même il s'y refuserait et qu'il voudrait nous trahir, il sera secret malgré lui. Il est jeune, bien fait, et paraît assez vigoureux pour être en état de nous satisfaire l'une et l'autre. Vois si tu veux que nous fassions cet essai. » — « Grand Dieu ! que dites-vous là, ma sœur? s'écria l'autre nonnain. Oubliez-vous que nous avons fait vœu de chasteté? » — « Non; mais combien d'autres vœux ne fait-on pas tous les jours, sans qu'on en exécute un seul? » — « Vous avez raison, ma sœur; mais si nous devenions grosses ! » — « C'est s'alarmer avant le temps et prévoir les malheurs de trop loin. Si celui-là arrivait, nous prendrions alors des mesures pour nous en tirer, et nous trouverions des moyens pour le tenir caché. » Après

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cette réponse, sa compagne qui, malgré ses craintes, brûlait déjà d'envie d'éprouver quel animal c'était que l'homme, se contenta de lui demander comment elles s'y prendraient pour n'être pas aperçues. — « Que cela ne t'inquiète pas, répondit la première : comme c'est l'heure de midi, je suis presque certaine que toutes nos sœurs reposent actuellement ; mais, pour mieux nous en assurer, parcourons le jardin pour voir s'il n'y a personne. Rien ne nous empêchera ensuite de prendre cet homme par la main et de le conduire dans ce cabinet qui lui sert à se mettre à couvert de la pluie. Tandis que l'une sera dedans avec lui, l'autre fera sentinelle sur la porte. Il est si sot, qu'il se tiendra volontiers dans la posture que nous voudrons. Je me charge de le mettre au fait s'il n'y est déjà. »

Mazet entendait cette édifiante conversation et sentait l'eau lui venir à la bouche. Il les aurait volontiers prévenues ; mais pour ne pas manquer sa proie, il crut devoir les laisser faire et attendre qu'elles le prissent par la main. Les deux religieuses s'étant assurées qu'il n'y avait personne qu'elles dans le jardin et qu'on ne pouvait les voir, allèrent rejoindre le jardinier. Celle qui avait commencé le propos s'approche de lui et l'éveille. Mazet se lève. La nonnette le prend par la main, et tout en le caressant, le mène droit à la petite cabane, où il la suit en riant et faisant le niais. Là, le drôle, sans se faire prier, satisfit les désirs de la pucelle avec assez d'adresse pour prévenir son embarras, sans pourtant se déceler. Celle-ci satisfaite fit place à sa compagne. Mazet joua également bien son rôle avec le nouveau personnage, et comme on n'est ni honteux ni timide avec ceux qu'on croit imbéciles, elles voulurent l'une et l'autre, avant de quitter le muet, éprouver par plusieurs reprises, s'il était bon cavalier, et elles en demeurèrent toutes deux convaincues. Depuis cet heureux moment, leur conversation ne roulait que sur le plaisir qu'on goûte entre les bras d'un homme, et elles s'accordaient à soutenir que ce plaisir était cent fois au dessus de l'idée qu'elles s'en étaient faite. Je vous laisse à penser, d'après cela, si elles retournèrent souvent dans le petit cabinet,et si elles surent prendre le temps et l'heure convenables pour aller s'amuser avec le bon muet.

Cependant il arriva qu'un jour une de leurs compagnes les aperçut de sa fenêtre folâtrer avec lui et le suivre dans la petite cabane. Elle le fit même remarquer à deux autres religieuses qui étaient dans sa chambre. Ce trio jaloux résolut d'abord d'avertir l'abbesse ; mais ensuite elles changèrent d'avis. Elles en parlèrent aux deux coupables, et s'étant accordées ensemble, elles partagèrent le péché et jouirent, comme les deux autres, des faveurs de Mazet. Il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne restait plus que trois religieuses qui n'eussent point de part au gâteau ; mais avec le temps elles grossirent le petit troupeau du muet. Quel débrideur de nonnes, dira-t-on sans doute ! patience ; on n'est pas encore au bout de ses exploits. Madame l'abbesse ne se doutait nullement de ce qui se passait. Les jeunes poulettes qui étaient sous sa direction avaient d'autant moins de peine à lui cacher leurs intrigues avec le coq-jardinier, qu'elles étaient d'intelligence et toutes également coupables. Un jour qu'elle se promenait seule dans le jardin par un grand chaud, elle trouva Mazet qui dormait couché à l'ombre d'un amandier. Il avait assez travaillé la nuit, pour avoir peu de chose à faire pendant le jour. Quelques unes des sultanes de son sérail se trouvaient dans leur temps critique, et il y avait peu de temps qu'il avait donné aux autres leur ration. Il était en chemise à cause de la grande chaleur, et le vent la lui avait levée au point qu'il était presque tout découvert, depuis les cuisses jusqu'à l'estomac. A cette vue, la mère abbesse sent l'aiguillon de la chair se réveiller, et elle succombe à la tentation, comme l'avaient fait ses nonnains. Elle tourne la tête de tous côtés, et n'apercevant ni n'entendant personne, elle éveille Mazet et le mène dans son appartement. Dieu sait comme elle en fut contente ! Elle l'y garda plusieurs jours, quoique les religieuses se plaignissent grandement de ce que le rustre ne venait plus labourer leur jardin. Après l'avoir fait bien manger, bien boire, bien travailler, elle le relâcha ; mais dans l'intention de le rappeler dans peu de temps. Comme la commère aimait le jeu qu'elle lui faisait jouer, elle rognait par-là la portion des autres ; car ce bon jardinier, tout vigoureux qu'il était, ne pouvait plus les satisfaire toutes ; il comprit même que s'il continuait encore le train qu'il menait il s'en trouverait très mal. Une nuit donc étant couché avec l'abbesse, qui lui demandait plus qu'il ne pouvait donner : — « Madame, lui dit-il en rompant tout à coup le silence, je sais qu'un coq peut suffire à dix poules ; mais difficilement dix hommes peuvent-ils suffire à une femme. Comment voulez-vous donc que je fasse moi qui en ai neuf à contenter ? Je n'y saurais plus tenir, madame : mettez-y ordre, je vous prie, ou donnez-moi mon congé. »

L'abbesse faillit se trouver mal d'étonnement. — « Que veut dire tout ceci ? lui dit-elle. Je te croyais muet. » — « Je l'étais en effet, répondit Mazet, non pas de naissance à la vérité, mais par suite d'une maladie qui me fit perdre la parole. Je viens de la recouvrer tout à l'heure, et j'en rends grâce au Seigneur. » L'abbesse crut qu'il disait vrai ou feignit d'en être persuadée : elle lui demanda ce qu'il voulait dire avec ses neuf femmes à contenter. Mazet lui raconta tout ce qui s'était passé. La dame voyant que ses religieuses n'étaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas plus sages qu'elle, et se doutant bien qu'elles n'ignoraient pas non plus son intrigue avec Mazet ou qu'elles la sauraient tôt ou tard, prit le parti de se concilier avec elles pour pouvoir garder ce bon jardinier sans causer de scandale. Elle les fit appeler. Toutes lui avouèrent de bonne foi ce qu'elles ne pouvaient plus lui cacher. L'abbesse fut la première à rire de l'aventure. Elles délibérèrent unanimement qu'on ferait accroire aux voisins et autres personnes qui fréquentaient leur église que, par le secours de leurs prières et les mérites du saint sous les auspices duquel était fondé leur monastère, Mazet avait recouvré la parole. L'homme d'affaires était mort depuis quelques jours. Elles donnèrent sa place à Mazet et prirent des arrangements pour coucher avec lui chacune à son tour, avec promesse toutefois de le ménager, dans la vue de le conserver plus longtemps. Mazet s'acquitta au mieux de sa tâche. Il en naquit plusieurs moinillons; mais la chose fut tenue si secrète, qu'on ne le sut dans le monde que longtemps après la mort de l'abbesse et après que Mazet, déjà vieux, eut pris le parti de s'en retourner chez lui chargé de biens. Cette histoire fit alors beaucoup de bruit. On ne parlait que du jardinier parvenu, qui après avoir passé sa jeunesse de la manière la plus agréable, sortit très riche d'une maison où il était entré presque tout nu. C'est ainsi que le ciel récompense ceux qui bêchent et arrosent infatigablement le jardin altéré des pauvres nonnains.

Cette nouvelle fit rougir les dames et sourire les cavaliers. Dès qu'elle fut achevée, la reine Néiphile s'empressa de donner la parole à madame Pampinée, qui raconta l'histoire qu'on va lire.

NOUVELLE II.

NE TOUCHEZ PLUS A LA REINE.

Il y a des hommes fort sots malgré tout l'esprit qu'on leur prête. Ils ne savent rien dissimuler et croient leur honneur intéressé à venger le plus léger des outrages qu'on leur fait. D'où il arrive qu'ils ne font le plus souvent qu'accroître leur honte et leur déshonneur. C'est une vérité que je me propose de faire sentir par l'exemple du contraire.

Agiluf, roi des Lombards, avait épousé Teudelingue, veuve de Vetari, son prédécesseur, femme d'une rare beauté, mais malheureuse en amants. Après que son second mari eut, par la sagesse de son administration, rétabli les affaires de Lombardie et rendu son royaume tranquille et florissant, un palefrenier de son écurie en devint éperdument amoureux. C'était un homme de bonne mine, bien

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fait de sa personne et taillé à peu près comme le roi. Sa naissance était obscure, mais assez bonne pour la place qu'il occupait dans les écuries de la reine. La bassesse de son état ne l'empêchait pas d'avoir du bon sens et de raisonner. Il sentait la distance immense qu'il y avait du trône à l'écurie, et le danger qu'il courait si l'on venait à découvrir sa passion. Aussi se gardait-il d'en parler à personne ; à peine osait-il fixer ses regards sur la princesse, de peur qu'ils ne trahissent ses sentiments. Quelque peu d'espoir qu'il eût de jamais satisfaire ses désirs, il ne laissait pas de s'applaudir d'avoir si bien placé son amour. Il rendait à la reine tous les petits soins qui dépendaient de sa profession. Aussi avait-il la satisfaction de voir que, lorsqu'elle voulait aller à cheval, elle montait de préférence celui qu'il avait pansé. Le palefrenier était extrêmement flatté de cette espèce de faveur et abandonnait l'étrier le plus tard qu'il pouvait, afin de se ménager le plaisir de toucher le pied ou les jupes de la reine, ce qui lui causait une grande joie. Cependant comme il voyait peu d'apparence de pouvoir jamais contenter sa passion, il fit tout ce qu'il put pour s'en guérir. Mais le plus souvent, moins un amant a sujet d'espérer, plus son amour s'irrite et s'enflamme : c'est précisément ce qu'éprouva le malheureux palefrenier. C'était pour lui le plus cruel des tourments de renfermer ses feux au-dedans de lui-même. Ne pouvant venir à bout de les étouffer, il résolut de se donner la mort pour mettre fin à ses peines ; mais de telle sorte qu'on imaginât que l'amour qu'il avait pour la reine l'avait porté à cette dure extrémité. Avant de mettre son projet à exécution, il crut devoir chercher tous les moyens possibles pour contenter ses désirs en tout ou en partie. Comment s'y prendre ? La chose n'était pas aisée.

Déclarer son amour à la reine, c'eût été une extravagance qui n'aurait abouti qu'à le perdre. Lui écrire n'aurait pas été plus sage. L'amour est inventif : il lui suggéra un stratagème pour coucher avec elle, au risque d'être surpris et de perdre une vie dont il avait fait d'avance le sacrifice. Sachant que le roi ne couchait pas toutes les nuits avec la reine, il forma le projet hardi d'aller une fois prendre sa place. Afin de mieux réussir, il voulut voir, avant tout, par lui-même, dans quel accoutrement et de quelle manière il allait la trouver. Pour cet effet, il se cacha plusieurs fois la nuit dans une grande salle du palais, qui séparait l'appartement du roi de celui de la reine. Il vit ce prince sortir de son appartement, affublé d'un grand manteau, tenant une bougie d'une main et de l'autre une baguette, aller droit à la chambre à coucher de sa femme ; il le vit ensuite frapper, sans mot dire, un ou deux coups à la porte avec la petite baguette, après quoi la porte s'ouvrait aussitôt. Il remarqua qu'une des femmes de la reine lui avait ouvert et pris la bougie de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la main. Il attendit qu'il fût sorti pour savoir l'heure à laquelle il retournait dans son appartement.

Quand il fut bien mis au fait du rôle nocturne du monarque, il ne songea plus qu'à le jouer à son tour. Il trouva moyen de se procurer un manteau à peu près semblable à celui du roi ; il se munit d'une bougie et d'une petite baguette, et après avoir pris la précaution de se bien laver, bien parfumer pour ne pas sentir le palefrenier et ne pas faire apercevoir la reine de la tromperie, il se cacha un soir dans la grande salle. Lorsqu'il comprit que tout le monde dormait, il crut qu'il était temps de satisfaire ses désirs ou de courir à une mort certaine qu'il désirait subir avec éclat. Il alluma sa bougie, s'enveloppa du manteau et alla frapper deux petits coups à la porte de la chambre de sa souveraine. Une femme lui ouvrit, prit sa bougie, les yeux à demi fermés de sommeil, et lui gagna le lit de la reine qui dormait déjà. Il se coucha sans cérémonie à côté d'elle et la prit entre ses bras, sans lui dire un seul mot, mais non sans lui faire du plaisir. La reine ne se doutant de rien crut que son mari avait de l'humeur, car dans les moments de chagrin il ne parlait point et souffrait avec peine qu'on lui parlât. A la faveur de ce silence, le palefrenier jouit à plusieurs reprises de la dame, étonnée de ce que la mauvaise humeur du roi devenait si bonne pour elle. Cela fait, quoiqu'il eût bien de la peine à s'arracher de ce bon lit, mais craignant que s'il demeurait davantage le plaisir ne changeât en douleur, cet amant téméraire se leva, prit son manteau, sa bougie, et alla promptement et sans bruit se coucher dans le sien. Quel bonheur, disait-il en lui-même, de n'avoir été aperçu de qui que ce soit, de n'avoir point été reconnu de la femme de chambre ni de la reine elle-même ! quels plaisirs ! quelle belle femme ! quelle peau ! que ce lit est dur, désagréable en comparaison !

A peine fut-il sorti de chez la reine, que le roi, qui s'était éveillé pendant la nuit sans pouvoir se rendormir, et voulant mettre à profit son insomnie, alla trouver sa femme, fort surprise de cette nouvelle visite. S'étant mis au lit et l'ayant saluée de bonne façon : — « Quelle nouveauté, sire ! lui dit-elle dans son étonnement ; il n'y a qu'un moment que vous sortez d'ici. Vous vous en êtes donné même plus que de coutume, et vous revenez encore à la charge ! ménagez un peu votre santé qui m'est plus chère que le nouveau plaisir que vous pourriez me donner. »

Ces paroles furent un coup de foudre pour le monarque. Il comprit dans l'instant que sa femme avait été trompée et qu'un audacieux avait pris sa place auprès d'elle. Mais puisqu'elle ne s'en était point aperçue, non plus que la femme de chambre, qui avait témoigné quelque étonnement en ouvrant la porte pour la seconde fois, il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

crut, en homme prudent, devoir feindre d'être déjà venu. Un étourdi l'aurait sans doute détrompée : il jugea qu'il était plus sage de la laisser dans sa bonne foi pour ne pas la chagriner et l'exposer peut-être à regretter un commerce qui ne lui avait pas déplu. Agiluf, plus troublé qu'il ne paraissait l'être, se contenta donc de lui demander adroitement : — « Est-ce que vous me jugez incapable, madame, de vous faire deux visites dans une nuit? » — « Non, assurément, lui répondit-elle, mais je m'intéresse trop à votre santé pour ne pas vous prier de la ménager. » — « Eh bien, répliqua-t-il, je suivrai votre conseil et je n'en retournerai, pour cette fois, sans rien exiger. » Irrité de l'injure qu'on venait de lui faire, il se lève, reprend son manteau et sort de la chambre dans l'intention de chercher le coupable. Ne doutant point que ce fût quelqu'un du palais, il crut qu'il n'avait, pour le découvrir, qu'à faire la revue des gens attachés à son service. Il est impossible, disait-il en lui-même, que celui qui a fait un coup si hardi n'en soit encore tout ému ; le cœur doit lui battre d'une force extraordinaire au seul souvenir du danger qu'il a couru. Il prend donc sa lanterne, va au grand corps de logis et visite toutes les chambres, où il trouve tout le monde dormant fort tranquillement. Il était sur le point de s'en retourner quand il se souvint qu'il n'avait pas été dans la salle des palefreniers ; il s'y rend. L'audacieux qui avait eu l'insolence de partager sa couche ne le vit pas plus tôt entrer qu'il se crut perdu. La crainte redoubla les mouvements de son cœur déjà fort agité. Il ne doutait pas que si le roi s'en apercevait, il ne fût immolé sur-le-champ même à sa juste colère. Cependant voyant que le roi était sans armes, il résolut d'attendre le dénoûment de sa destinée et fit semblant de dormir. Le roi ayant commencé par un bout sa visite, trouva les premiers fort tranquilles et sans émotion. Il arrive au lit du coupable, et trouvant son cœur extrêmement agité : « Le voici, ce scélérat, » dit-il en lui-même ; mais comme il voulait exécuter sans éclat la vengeance qu'il avait méditée, il se contenta de lui couper avec des ciseaux une face de ses cheveux, qu'on portait fort longs en ce temps-là, afin de pouvoir le reconnaître le lendemain matin. Cette opération faite, il se retira dans son appartement.

Le palefrenier, qui ne croyait pas en être quitte à si bon marché, comprit aisément que ce n'était pas sans dessein que le roi l'avait ainsi marqué. Comme il avait l'esprit aussi rusé qu'entreprenant, il se lève un moment après, va prendre dans l'écurie une paire de ciseaux, dont on se servait pour faire le crin aux chevaux ; puis parcourant à son tour le lit de tous ses camarades, il leur coupe tout doucement le même côté de cheveux que le roi lui avait coupé, et s'en retourne à son lit sans avoir éveillé personne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Agiluf s'étant levé de bon matin ordonna, avant qu'on ouvrît les portes du palais, que tous ses domestiques parussent devant lui. Dieu sait s'il fut surpris quand il vit que tous les palefreniers avaient les cheveux coupés du même côté. Je ne me serais jamais attendu à une pareille ruse de la part du coupable, se dit-il à lui-même. Le drôle, quoique de basse condition, montre bien qu'il ne manque pas d'esprit; le fripon est rusé, et je ne me dissimule pas que j'ai été pris pour dupe. Considérant qu'il ne pourrait le découvrir sans faire de l'éclat, et voulant d'ailleurs éviter une vengeance qui eût compromis son honneur, il se contenta de le réprimander et de lui faire entendre, sans être entendu des autres, qu'il s'était aperçu de la ruse dont il s'était servi pour coucher avec la reine. — « Que celui, dit-il, qui vous a tondus garde le secret et qu'il n'y revienne plus, s'il ne veut perdre la vie dans les supplices. » Après ces mots il ordonna à tout le monde de se retirer.

Un autre que lui eût peut-être mis tous les palefreniers dans les fers et dans les tortures pour découvrir le coupable, mais il n'eût fait par là que découvrir ce que tout homme, et surtout un roi, a intérêt de tenir secret. Il se serait vengé sans doute; mais il eût à coup sûr humilié sa femme et augmenté son propre déshonneur.

Tout le monde fut surpris des paroles du roi et chercha à en démêler le sens. Il n'y eut que le rusé palefrenier qui comprit l'énigme. Il eut la prudence de ne l'expliquer à personne tant qu'Agiluf vécut, et il profita de l'avis qu'il avait reçu en ne s'exposant plus au danger qu'il avait couru.

Quand vint le tour de madame Philomène, elle ne se fit pas prier. — « Mon dessein, dit-elle, est de vous régaler d'un joli tour joué à un célèbre religieux par une des plus belles femmes de notre pays. Le récit de cette bonne plaisanterie vous convaincra de plus en plus que les moines, qui pour l'ordinaire se croient beaucoup plus fins que les autres hommes, ne sont que des sots pour la plupart. Il n'y en a pas un parmi eux qui ne croie avoir plus d'esprit et de mérite qu'un séculier; vous savez pourtant ce qui en est. L'histoire que je vais vous raconter achèvera de vous prouver que ces fainéants, en qui la plus grande partie de l'un et de l'autre sexe mettent si aveuglément leur confiance, sont souvent la dupe non seulement des autres hommes, mais encore la dupe des femmes.

NOUVELLE III.

L'AMOUR A CONFESSE.

Dans notre bonne ville de Florence, où, comme vous savez, la galanterie règne encore plus que l'amour et la fidélité, vivait, il y a

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quelques années, une dame que la nature avait enrichie de ses dons les plus précieux. Esprit, graces, beauté, jeunesse, elle avait tout ce qui peut faire adorer une femme. Je ne vous dirai pas son nom ni celui des personnes qui figurent dans cette anecdote. Je me contenterai de vous dire que cette dame appartenait à des gens de qualité, mais si peu favorisés de la fortune, qu'ils furent obligés de la marier à un riche fabricant de draps. Elle était si entêtée de sa naissance, qu'elle regarda ce mariage comme humiliant pour elle ; aussi ne put-elle jamais se résoudre à aimer son mari. Cet homme d'ailleurs n'avait rien d'aimable ; tout son mérite se réduisait à être fort riche et à bien entendre son commerce. Le mépris ou l'indifférence de sa femme pour lui alla si loin qu'elle résolut de ne lui accorder ses faveurs que lorsqu'elle ne pourrait s'en dispenser sans en venir à une rupture ouverte, se proposant, pour se dédommager, de chercher quelqu'un qui fût plus digne de son attachement.

Elle ne tarda pas à trouver la personne qu'elle cherchait. Un jour en allant à l'église, elle vit un jeune gentilhomme de la ville, dont la physionomie la charma si fort qu'elle en devint aussitôt amoureuse. Sa passion fit de tels progrès qu'elle ne pouvait reposer la nuit, quand elle avait passé le jour sans le voir. Pour lui il était parfaitement tranquille, parce qu'il ignorait les sentiments qu'il avait fait naître dans le cœur de la belle ; et la belle était trop prudente pour les lui découvrir par lettres ou par l'entremise d'aucune femme, craignant avec raison les suites d'une pareille démarche. Comme elle était naturellement rusée, elle trouva moyen de l'en instruire sans se compromettre. Elle avait remarqué qu'il voyait fréquemment un moine qui, quoique gras et dodu, menait une vie fort régulière et jouissait de la réputation d'un saint homme. Elle pensa que ce moine pourrait servir son amour et lui fournir le moyen de parler un jour au jeune homme. Après avoir réfléchi sur la manière dont elle s'y prendrait, elle alla au couvent, et ayant fait appeler le religieux, elle lui témoigna un grand désir de se confesser à lui. Le bon père, qui du premier coup d'œil la jugea femme de condition, l'entendit volontiers. Après lui avoir déclaré ses péchés, la dame lui dit qu'elle avait une confidence à lui faire et une grâce à lui demander. — « J'ai besoin, mon révérend père, de vos conseils et de votre secours pour ce que j'ai à vous communiquer. Vous savez à présent quels sont mes parents : je vous ai également fait connaître mon mari ; mais je ne vous ai pas dit, et je dois vous l'apprendre, qu'il m'aime plus qu'il ne s'aime lui-même. Je ne puis rien désirer qu'il ne me le donne aussitôt. Il est extrêmement riche, et il ne se sert de sa fortune que pour prévenir mes goûts et me rendre heureuse. Je vous prie d'être bien persuadé que je réponds à sa tendresse

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme je le dois. Mon amour égale pour le moins le sien. Je me regarderais comme la plus ingrate et la plus méprisable des femmes, si je songeais seulement à la moindre chose qui pût donner atteinte à son honneur ou blesser tant soit peu sa délicatesse. Vous saurez donc, mon révérend père, qu'un jeune homme dont j'ignore l'état et le nom, et qui me prend sans doute pour toute autre que je ne suis, m'assiége tellement que je le trouve partout. Je ne puis paraître sur la porte, à la fenêtre, dans la rue, qu'il ne s'offre aussitôt à mes yeux. Je suis même étonnée qu'il ne m'ait pas suivie ici, tant il est sur mes pas. Il est grand, bien fait, d'assez jolie figure, et ordinairement vêtu de noir. Il a l'air d'un homme de bien et de condition, et, si je ne me trompe, je crois l'avoir vu souvent avec vous. Comme ces sortes de démarches exposent ordinairement une honnête femme à des bruits fâcheux, quoiqu'elle n'y ait aucune part, j'avais eu d'abord envie de prier mes frères de lui parler, mais j'ai pensé que des jeunes gens ne peuvent s'acquitter de ces sortes de commissions de sang-froid; ils parlent ordinairement avec aigreur; on leur répond de même; on en vient aux injures et des injures aux voies de fait. J'ai donc mieux aimé, pour éviter le scandale et prévenir tout fâcheux événement, m'adresser à vous, tant parce qu'il paraît être lié avec vous, que parce que vous êtes en droit par votre caractère de faire des leçons non seulement à vos amis, mais à toute sorte de gens. Je vous prie donc de vouloir bien lui faire les reproches qu'il mérite et de l'engager à me laisser en repos. Qu'il s'adresse à d'autres femmes, s'il est d'humeur galante; il y en a assez, Dieu merci, et il n'aura pas de peine à en trouver qui seront flattées de recevoir ses soins. Pour moi j'en serais sincèrement fâchée; et grâce à Dieu, je n'ai jamais porté mes vues de ce côté-là. Je sais trop ce que je dois à mon mari et ce que je me dois à moi-même. » Après ces mots, elle baissa la tête comme si elle eût eu envie de pleurer.

Le religieux comprit d'abord, par le portrait qu'elle lui fit du personnage, que c'était de son ami qu'il s'agissait. Il loua beaucoup les sentiments vertueux de sa pénitente qu'il croyait sincères, et il lui promit de faire ce qu'elle souhaitait. Puis, comme il savait qu'elle était riche, il eut soin de la régaler d'un petit sermon sur l'aumône. — « Au nom de Dieu, reprit la dame, n'oubliez pas ce que je viens de vous dire; s'il nie la chose, dites-lui, s'il vous plaît, que c'est de moi que vous la tenez et que je vous en fais mes plaintes, pour lui faire savoir combien je suis offensée de sa conduite. » La confession achevée et l'absolution reçue, la pénitente mit à profit l'exhortation du confesseur sur l'aumône. Elle tira de sa bourse une bonne somme d'argent qu'elle lui remit, le priant, pour donner un motif à sa libéralité, de dire des messes pour le repos de l'âme de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ses parents ; après quoi elle sortit du confessionnal et s'en retourna chez elle.

Quelques jours après, le jeune homme dont la dame était devenue amoureuse alla voir à son ordinaire le bon religieux qui, après lui avoir parlé de choses indifférentes, le prit à part pour lui reprocher avec douceur ses poursuites et ses assiduités prétendues auprès de la belle dévote. Le gentilhomme, qui ne la connaissait point, qui ne se rappelait pas de l'avoir jamais vue et qui passait rarement devant sa maison, répondit tout naturellement au moine qu'il ignorait ce qu'il voulait dire. Mais le crédule confesseur, sans lui donner le temps de s'excuser davantage : — « Il ne vous sert de rien, lui dit-il, de faire ici l'homme surpris et l'ignorant, je sais ce qui en est et vous auriez beau le nier. Ce n'est point par des inconnus ni par les voisins que j'en ai été instruit ; c'est par la dame elle-même qui en est désolée. Outre que ces folies ne vous conviennent pas du tout, je vous avertis que vous n'en retirerez aucun fruit ; cette femme est la vertu et la sagesse même, ainsi je vous prie de la laisser en paix pour votre honneur et pour le sien. » Le jeune homme voulut se défendre encore en disant qu'elle l'avait sans doute pris pour un autre. — « Tout ce que vous pouvez alléguer est inutile, vous dis-je ; elle vous a trop bien dépeint pour que ce ne soit pas de vous qu'elle ait parlé. »

Le jeune homme, plus déniaisé que le bon père, comprit qu'il y avait du mystère dans ces reproches qu'il ne méritait pas. Il fit alors semblant d'avoir une espèce de honte, et promit de ne donner à l'avenir aucun sujet de plainte. A peine eut-il quitté le religieux, qu'il alla passer devant la maison de la femme du fabricant ; elle était à la fenêtre pour voir s'il passerait. Aussitôt qu'elle le vit venir, elle ne douta point qu'il n'eût compris le sens de ce qu'elle avait dit au moine, et la joie la plus vive éclata sur son visage. Le gentilhomme, qui fixa en passant ses regards sur elle, voyant que l'amour et le plaisir étaient peints dans les siens, demeura convaincu de la vérité de sa conjecture. Depuis ce jour il passait et repassait dans cette rue, à la grande satisfaction de la dame qui, par ses regards et par ses gestes, le confirma de plus en plus dans sa première opinion. La belle non moins pénétrante ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait donné de l'amour ; mais, pour l'enflammer davantage et la mieux assurer de la tendresse qu'elle avait pour lui, elle retourne à confesse au même religieux, et commence sa confession par les larmes. Le bon père attendri lui demande s'il lui est survenu quelque nouveau chagrin. — « Hélas ! mon révérend, j'ai de nouvelles plaintes à faire de votre ami, de cet homme maudit de Dieu dont je vous parlai l'autre jour. Je crois en vérité qu'il est né pour mon tour-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ment : il ne cesse de me poursuivre et voudrait me porter à des choses qui m'ôteraient à jamais la paix du cœur et la confiance de revenir me jeter à vos pieds. » — « Quoi ! il continue de rôder devant votre maison ? » — « Plus fort qu'auparavant, reprit la bonne dévote : on dirait qu'il veut se venger des reproches que je lui ai attirés de votre part, puisqu'il passe jusqu'à sept fois le jour, tandis qu'il ne passait guère plus d'une auparavant. Plût au ciel encore qu'il se fût contenté de passer et de me lorgner ! mais il a eu l'effronterie de m'envoyer par une femme une bourse et une ceinture, comme si je manquais de ces choses-là. J'étais si outrée de son impudence que si la crainte de Dieu et les égards que je vous dois ne m'eussent retenue, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je me suis modérée, uniquement par rapport à vous qui êtes son ami ; je n'ai pas même voulu en parler à qui que ce soit avant de vous le faire savoir. J'avais d'abord laissé la bourse et la ceinture à la commissionnaire, avec prière de les lui rendre exactement ; mais songeant que ces femmes complaisantes prennent de toute main, et que celle-ci aurait pu retenir le présent, en faisant entendre à votre ami que je l'aurais accepté, j'ai cru devoir reprendre ces bijoux pour vous les apporter. Les voilà. Je vous prie de les lui rendre et de lui dire en même temps que je n'ai que faire de ses présents ni de sa personne ; et que s'il ne cesse de me persécuter comme il le fait, j'en avertirai mon mari et mes frères, quoi qu'il puisse en arriver ; j'aime mieux qu'il reçoive quelque bonne injure et peut-être quelque chose de pis, que de m'attirer le moindre blâme à son sujet. Ne ferai-je pas bien, mon révérend père, de prendre ce parti si cela continue ? N'ai-je pas raison d'être offensée ? » — « Votre colère ne me surprend point, madame, lui répondit le religieux, en prenant la bourse et la ceinture qui étaient d'une richesse extraordinaire : elle est sans doute juste et bien digne d'une femme honnête et vertueuse. Je lui fis des reproches l'autre jour, et il me promit d'abandonner ses poursuites ; mais puisque malgré ma réprimande il ne cesse de rôder continuellement autour de votre maison et qu'il a l'audace de vous envoyer des cadeaux, je vous promets de le tancer d'une si bonne façon, que vous n'aurez vraisemblablement plus de plaintes à me faire sur son compte. Si vous m'en croyez, vous n'en direz rien à vos parents ; ils pourraient se porter à quelque extrémité, et vous auriez cela à vous reprocher. Ne craignez rien pour votre honneur ; de quelque manière que la chose tourne, je rendrai témoignage de votre vertu devant Dieu et devant les hommes. »

La dame parut consolée de ce discours et elle changea de propos. Comme elle connaissait l'avarice du moine et celle de ses confrères, pour avoir prétexte de lui donner de l'argent : — « Ces nuits der-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nières, lui dit-elle, plusieurs de mes parents m'ont apparu en songe, ma bonne mère entre autres. J'ai jugé à l'air de tristesse et d'affliction qui régnait sur leur visage qu'ils souffraient et ne jouissaient pas encore de la présence de Dieu. C'est pourquoi je voudrais faire prier pour le repos de leur âme. Je vous serai donc bien obligée de dire *les quarante messes de saint Grégoire à leur intention, afin* que le Seigneur les délivre des flammes du purgatoire. » Tout en disant ces mots, elle lui donna une poignée d'argent qu'il reçut sans se faire prier. Pour l'affermir dans ses bons sentiments, le bon père lui fit une petite exhortation et la congédia, après lui avoir donné sa bénédiction. Elle ne fut pas plus tôt partie, que le religieux, trop peu fin pour s'apercevoir qu'il était pris pour dupe, envoya chercher son ami. Le jeune homme comprit, à l'air courroucé du moine, qu'il allait apprendre des nouvelles de sa maîtresse. Il l'écouta sans l'interrompre *jusqu'à ce qu'il eût assez parlé pour le mettre bien au fait* des intentions de la dame. Il n'y eut point de reproches que le sot personnage ne lui fit; il en vint même dans son emportement jusqu'aux injures. — « Vous m'aviez solennellement promis de ne plus persécuter cette femme, et vous avez l'effronterie de lui envoyer des présents; elle les a rejetés avec indignation. » — « Moi ! je lui ai envoyé des présents, répondit alors le gentilhomme qui voulait tirer du religieux de *plus grands éclaircissements.* » — « *Oui*, et vous le nierez inutilement, car elle me les a remis pour vous les rendre, monstre que vous êtes. Tenez, les voilà; les reconnaissez-vous ? » — « Je n'ai plus rien à dire, répondit-il en feignant d'être confus et humilié; je reconnais mes torts; et puisque cette dame est si sauvage, si inflexible, je vous donne pour cette fois ma parole d'honneur de la laisser tranquille. » Alors le moine lui remit la bourse et la ceinture, en l'exhortant à tenir sa promesse plus religieusement qu'il n'avait fait. Le jeune homme lui promit de se mieux conduire, *et se retira fort content d'avoir reçu des assurances de l'amour de sa* maîtresse. Ce présent lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il y avait pour devise sur la ceinture : ***Aimez-moi comme je vous aime.*** Il alla incontinent se poster dans un lieu d'où il put faire voir à la dame elle avait reçu son beau présent. La belle fut enchantée d'apprendre qu'elle avait affaire à un amoureux intelligent. Elle eut une joie infinie de ce que son intrigue était en bon train, et ne soupirait plus qu'après une absence de son mari pour se trouver au comble de ses désirs.

Elle n'attendit pas *longtemps* cette absence tant désirée. Peu de jours après, le fabricant de draps fut obligé d'aller à Gênes pour les affaires de son commerce. Il ne fut pas plus tôt parti, que sa femme alla trouver son confesseur et lui dit, après plusieurs doléances :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— « Je reviens, mon révérend père, pour vous dire que je n'y peux plus tenir. Il faudra que j'éclate, quoi qu'il en arrive, malgré tout ce que je vous ai promis. Sachez que votre ami est un vrai démon incarné. Vous n'imagineriez jamais ce qu'il m'a fait ce matin même, avant que le jour ne parût. Il a su, je ne sais comment, que mon mari était parti hier pour Gênes. N'a-t-il pas eu l'insolence d'entrer dans notre jardin, de monter sur un arbre qui donne vis-à-vis ma chambre et d'ouvrir ma fenêtre! Il était sur le point d'entrer, lorsque, éveillée par le bruit, je me suis levée pour voir ce que c'était. J'allais crier au voleur, quand ce malheureux m'a dit son nom et m'a conjurée, pour l'amour de Dieu et par considération pour vous, de ne faire aucun éclat et de lui donner le temps de se retirer. Je me suis donc contentée, purement par égard pour vous, de refermer la fenêtre, et il s'est sans doute enfui, puisque, depuis ce moment, je n'ai plus rien entendu. Je vous demande à présent, mon père, si je dois souffrir des outrages de cette nature! Je n'en ferai rien, je vous assure; et il n'en sera pas quitte à si bon marché que les autres fois. J'ai été trop patiente jusqu'à présent, par condescendance pour vous, qui êtes son ami; et c'est sans doute ce qui l'a si fort enhardi à m'outrager à ce point. Si vous m'aviez laissé suivre mon premier dessein, cela ne serait point arrivé. » — « Mais, madame, répondit le bon père tout confus, êtes-vous bien assurée que ce soit lui? Ne l'auriez-vous pas pris pour un autre? » — « Dieu vous bénisse, mon père, je sais trop le distinguer pour m'être méprise, quand il ne se serait pas nommé lui-même. » — « Je ne puis disconvenir que ce soit là une hardiesse des plus criminelles. Vous avez très bien fait de lui fermer la fenêtre au nez et de n'avoir pas voulu seconder son damnable projet. Je ne saurais donner trop de louanges à votre vertu; mais puisque Dieu a sauvé votre honneur du naufrage, et que vous avez, par deux fois, déféré à mes conseils, je me flatte que vous voudrez bien mettre le comble à votre soumission en suivant encore celui que je vais vous donner. Permettez que je lui parle encore, avant d'informer vos parents de son impudence. Peut-être serai-je assez heureux pour l'engager à vaincre sa brutale passion. Si je ne réussis pas à le rendre sage, à la bonne heure; vous ferez alors tout ce qu'il vous plaira. » — J'y consens encore, mon père, puisque vous le désirez; mais je vous proteste que c'est pour la dernière fois que je vous porterai des plaintes à ce sujet; » et en disant ces mots, elle se retira brusquement en faisant la fâchée.

A peine fut-elle sortie que l'amant arriva pour savoir s'il n'y aurait rien de nouveau sur le tapis. Le moine le prit en particulier pour lui dire mille injures plus fortes les unes que les autres sur son manque d'honneur et de foi. Le jeune homme, accoutumé aux re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

proches du zélé confesseur, s'en inquiétait fort peu; il le laissait dire et attendait avec grande impatience une explication plus claire. Il tâchait par sa surprise et son maintien curieux de le mettre dans le cas de parler le premier. Voyant qu'il n'en pouvait venir à bout: — « Qu'ai-je donc fait, lui dit-il, mon père, pour exciter si fort votre courroux? Ne dirait-on pas, à vous entendre, que c'est moi qui ai crucifié Notre-Seigneur? » — « Oui, malheureux, vous l'avez crucifié par vos désirs impudiques... Mais, voyez le sang-froid de ce scélérat! on dirait, à le voir, qu'il est blanc comme neige, ou qu'il a perdu le souvenir de ses crimes, comme s'il y avait plusieurs années qu'il les eût commis. Avez-vous oublié, monstre infernal, l'injure atroce que vous avez faite cette nuit à la femme du monde la plus honnête? Où étiez-vous ce matin avant le jour? Parlez. » — « J'étais chez moi, dans mon lit. » — « Dans votre lit! Il n'a pas tenu à vous, impudique, que vous ne soyez entré dans celui d'un autre. » — « Je vois, dit alors le jeune homme, qu'on a pris soin de vous instruire de bonne heure. » — « Cela est vrai; mais vous étiez-vous bonnement imaginé, parce que le mari est absent, que cette honnête femme allait vous recevoir à bras ouverts? Grands dieux! est-il possible que mon ami, auparavant si honnête, soit devenu en si peu de temps un coureur de nuit; qu'il entre dans les jardins; qu'il monte sur les arbres, pour chercher à s'introduire dans la chambre des femmes les plus vertueuses! Etes-vous donc devenu fou, pour croire que cette sainte personne se laisse vaincre par vos importunités? Sachez que vous êtes pour elle un objet d'aversion et de mépris. Oui, vous êtes, j'en suis sûr, ce qu'elle abhorre le plus, et vous voulez l'engager à vous aimer? Mais quand elle ne vous aurait pas fait connaître sa répugnance pour vous, mes exhortations et la parole que vous m'aviez donnée n'auraient-elles pas dû vous retenir? Je l'ai empêchée jusqu'à présent d'en parler à ses parents, qui vous auraient certainement fait un mauvais parti; mais si vous continuez à la harceler, je lui ai permis et même conseillé de ne plus garder aucun ménagement. Arrangez-vous là-dessus. Je suis las de vous défendre, et je serai le premier à la louer de porter plainte contre vous à ses frères, si vous êtes assez aveugle pour faire de nouvelles tentatives auprès d'elle. »

L'amoureux gentilhomme comprit parfaitement les intentions de la belle. Il calma le religieux du mieux qu'il lui fut possible. — « J'avoue, lui dit-il, que j'ai fait une folie; mais je vous jure que ce sera la dernière, et que vous n'entendrez plus parler de moi par cette dame. Je rends hommage dès ce moment à sa vertu, et je vous remercie des soins que vous avez pris pour l'empêcher de parler de mes poursuites à ses parents. Je profiterai de vos avis, vous pouvez y compter. » Il en profita en effet; car, voyant clairement que se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

maîtresse n'avait eu d'autre intention que de lui fournir les moyens de la voir, il ne manqua pas, dès la nuit suivante, d'entrer dans le jardin et de monter à la fenêtre par l'arbre qu'on lui avait indiqué. La belle, qui ne dormait pas, comme il est aisé de le comprendre, mais qui brûlait d'impatience de le voir arriver, le reçut à bras ouverts. Après s'être témoigné et prouvé mutuellement leur tendresse, ils rirent et s'amusèrent beaucoup de la simplicité du religieux, qui, sans s'en douter, avait si bien servi leur amour. Ils firent également plusieurs plaisanteries au sujet du mari, et prirent, avant de se séparer, des mesures pour se revoir, sans avoir plus besoin de l'entremise du confesseur.

Cette gaillarde historiette fut aussi bien reçue que l'avait été celle de Mazet. — La reine donna la parole à Pamphile.

NOUVELLE IV.

LE CHEMIN DU CIEL.

Il y a beaucoup de gens, dit ce cavalier, qui, désirant gagner le ciel, ne font, le plus souvent, que le procurer aux autres; c'est ce qui arriva il n'y a pas longtemps à un de nos compatriotes, comme vous allez l'entendre.

J'ai ouï dire qu'il demeurait autrefois auprès du couvent de Saint-Brancasse un bon et riche particulier nommé Pucio de Rinieri. Cet homme ayant donné dans la dévotion la plus outrée se fit affilier à l'ordre de Saint-François sous le nom de frère Pucio. Comme il n'avait pour toute charge qu'une femme et un domestique à nourrir, et qu'il était d'ailleurs fort à son aise, il avait tout son temps à lui pour se livrer aux exercices spirituels; aussi ne bougeait-il de l'église; et parce qu'il était simple et peu instruit, toute sa dévotion consistait à réciter ses patenôtres, à aller aux sermons et à entendre plusieurs messes. Il jeûnait presque tous les jours et se donnait souvent la discipline.

Sa femme, nommée Isabelle, était jolie, potelée, et n'avait guère plus de vingt-huit ans. Elle ne se trouvait pas bien de la dévotion de frère Pucio, car il lui faisait souvent faire des abstinences un peu longues et peu supportables à une femme de son âge. Quand elle avait envie de passer un moment avec lui, le bonhomme ne l'entretenait que des sermons du frère Narbaise ou des lamentations de la Madeleine, ou d'autres choses semblables, ce qui ne faisait pas le compte de la dame.

Un moine nommé don Félix, conventuel de Saint-Brancasse, ar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

riva alors de Paris, où il s'était rendu pour assister à un chapitre général de son ordre. Ce moine était jeune, bien fait, plein d'esprit et de savoir. Frère Pucio fit connaissance avec lui ; ils furent bientôt liés de la plus étroite amitié, parce que le moine le satisfaisait sur tous les doutes qu'il lui proposait et qu'il lui paraissait aussi pieux qu'éclairé. Notre bon dévot ne fit pas difficulté de le mener chez lui, où il le régalait de temps en temps de quelque bouteille de bon vin. Isabelle le recevait le mieux du monde, par égard pour son mari. Le religieux ne put se défendre d'admirer la fraîcheur et l'embonpoint de cette femme, et ne tarda point à s'apercevoir de ce qui lui manquait, et, en homme charitable, il aurait bien voulu le lui procurer. La chose était difficile, mais elle ne lui parut pas impossible. Il fit longtemps parler les yeux et s'y prit si bien qu'il parvint à inspirer à la dame le même désir dont il brûlait. Lorsqu'il s'en fut bien assuré, il trouva l'occasion de l'entretenir sans témoin et la pria de répondre à son amour. Il la vit assez disposée à lui accorder ce qu'il demandait, mais en même temps très résolue à n'accepter d'autre rendez-vous que chez elle, ne voulant paraître autre part avec lui que dans sa maison ; mais il n'était guère possible d'y consommer l'affaire, parce que Pucio n'en sortait presque pas. Charmé d'un côté d'avoir trouvé la belle sensible à son amour, et désespéré de l'autre de ne pouvoir la caresser, il ne savait comment se tirer de cette situation. Les moines sont ingénieux pour leurs intérêts, surtout pour ceux de la paillardise : celui-ci s'avisa d'un expédient bien singulier et bien digne de l'honnêteté d'un homme d'église.

Voici la tournure diabolique qu'il prit pour jouir de sa maîtresse dans sa propre maison et presque sous les yeux de son mari, sans que le bonhomme pût en avoir le moindre soupçon. Un jour qu'il se promenait avec ce benêt dévot : — « Je vois bien, mon cher Pucio, lui dit-il, que vous n'êtes occupé que de votre salut ; je vous en loue très fort, mais vous prenez un chemin bien pénible et bien long. Le pape, les cardinaux et les autres prélats en ont un bien plus court et plus facile, mais ils ne veulent pas qu'on l'enseigne aux fidèles, parce que cela ferait tort aux gens d'église, qui, comme vous savez, ne vivent que d'aumône ; si les particuliers le connaissaient, le métier de prêtre ne vaudrait plus rien ; on donnerait peu à l'église, et nous autres moines mourrions bientôt de faim. Mais comme vous êtes mon ami, et que je voudrais vous marquer par quelque chose la sensibilité que je dois aux politesses que je reçois chez vous, je vous l'enseignerais bien volontiers si j'étais sûr que vous n'en parlassiez à personne. »

Frère Pucio, dans une extrême impatience de savoir ce beau se-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cret, conjure son ami de le lui apprendre, et lui proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré de n'en jamais parler. — « Je n'ai rien à vous refuser sous ces conditions, répondit don Félix : vous saurez donc, mon bon ami, que la voie la plus courte et la plus infaillible pour arriver au séjour des bienheureux est, selon les saints docteurs de l'église, de faire la pénitence que je vais vous dire. N'allez pourtant pas vous imaginer que la pénitence faite vous cessiez d'être pécheur : on pèche tant qu'on est dans ce bas monde ; mais vous devez être assuré que tous les péchés que vous aurez commis jusqu'au moment de la pénitence vous seront remis et pardonnés, et que ceux que vous pourrez commettre à l'avenir ne seront regardés que comme des péchés véniels, qu'un peu d'eau bénite pourra effacer. Il faut, pour accomplir cette pénitence salutaire, commencer par se confesser très scrupuleusement, puis jeûner et faire une abstinence de quarante jours, pendant lesquels il faut non seulement ne pas toucher à la femme d'autrui, mais à la sienne propre ; de plus, il faut avoir une chambre dans la maison d'où vous puissiez voir le ciel pendant la nuit ; vous vous y rendrez à l'heure des complies, et vous aurez soin d'y placer une table large et élevée, de manière que vous puissiez y placer vos reins, ayant vos pieds à terre. Quand vous aurez couché votre dos sur cette table, vous étendrez ensuite vos bras en forme de croix, et les yeux attachés au ciel, vous demeurerez dans cette posture jusqu'à la pointe du jour, sans bouger de place. Si vous étiez un homme lettré, vous seriez obligé de dire pendant ce temps certaines oraisons que je vous donnerais pour les apprendre par cœur ; mais ne l'étant pas, il suffira que vous disiez trois cents *Pater* et trois cents *Ave Maria* en l'honneur de la très sainte trinité. En regardant les étoiles, vous aurez toujours présent à votre mémoire que Dieu a créé le ciel et la terre, et en tenant vos bras étendus en croix, vous aurez soin de méditer sur la passion de Notre-Seigneur. Au premier coup de cloche de matines, vous pourrez sortir de ce lieu de méditation et vous jeter sur votre lit pour vous délasser ; puis, dans la matinée, vous tâcherez de dire cinquante *Pater* et autant d'*Ave Maria*. Si vous avez du temps de reste, vous pourrez vaquer à vos affaires. Après dîner, vous ne manquerez pas d'aller à vêpres dans notre église, où vous direz plusieurs prières, sans lesquelles tout le reste serait inutile. De là, vous retournerez chez vous, et à l'heure de complies, vous recommencerez ladite pénitence, le tout pendant quarante jours. J'ai fait tout cela autrefois, et si vous vous sentez en état de le faire aussi, je puis vous assurer qu'avant la fin des quarante jours vous sentirez des avant-goûts de la béatitude éternelle, ainsi que je l'ai moi-même éprouvé. »

— « Que je vous sais gré, mon révérend père, de tout ce que vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

venez de m'apprendre, lui répondit Pucio. Je ne vois là rien de bien difficile ni de trop long. Pas plus tard que dimanche prochain, j'espère, avec la grâce de Dieu, commencer cette pénitence salutaire. » Il ne quitta pas le moine sans lui renouveler ses remercîments au sujet du service qu'il venait de lui rendre. Pucio ne fut pas plus tôt de retour au logis, qu'il raconta tout à sa femme, qui, moins simple que lui, comprit d'abord que c'était une ruse du moine pour se ménager la liberté de pouvoir passer d'heureux moments auprès d'elle. L'invention lui parut ingénieuse et assez conforme à l'esprit d'un dévot imbécile. Elle dit à son mari qu'elle était charmée des progrès qu'il allait faire pour mériter le ciel, et que pour avoir part à sa pénitence, elle voulait jeûner avec lui en attendant de pouvoir pratiquer elle-même les autres mortifications.

Le dimanche suivant, le frère Pucio ne manqua pas de commencer sa pénitence, et don Félix, d'accord avec la femme, ne manqua pas non plus de se rendre auprès d'elle et de se divertir pendant que le mari était en contemplation. Ce bon moine arrivait chaque nuit, un moment après que notre dévot s'était mis en oraison. Il soupait le plus souvent avec sa maîtresse avant de se mettre au lit, d'où il ne sortait qu'un quart-d'heure avant les matines. Comme le lieu que Pucio avait choisi pour faire sa pénitence n'était séparé que par une petite cloison de la chambre où couchait sa femme, il arriva qu'une nuit le fripon de moine, plus passionné que de coutume et ne pouvant modérer ses transports, se trémoussait tellement dans les bras de la dame, qu'il faisait crier le lit et trembler le plancher. Frère Pucio, qui récitait dévotement ses *Pater*, étonné de ces mouvements qui lui causaient des distractions, interrompit ses prières, et, sans bouger de place, demandait à sa femme pourquoi elle se démenait ainsi. La bonne dame, qui était d'un naturel rieur et qui, dans ce moment, chevauchait sans selle ni bride, lui répondit qu'elle s'agitait tant qu'elle pouvait. — « Et pourquoi te démènes-tu de la sorte ? ajouta le mari. Que signifient tous ces trémoussements. » — « Comment pouvez-vous me faire cette question, répliqua-t-elle en riant de tout son cœur. Ne vous ai-je pas entendu soutenir mille fois que lorsqu'on ne soupe pas on se trémousse toute la nuit? » Le bonhomme croyant de bonne foi que l'abstinence prétendue de sa chère moitié la contraignait de s'agiter pour chercher le sommeil : — « Je t'avais bien dit, ma bonne amie, de ne pas jeûner, reprit-il aussitôt ; mais enfin, puisque tu l'as voulu, tâche de dormir et de ne plus te trémousser ; car tu fais tellement remuer le lit que les mouvements se communiquent jusqu'ici et que le plancher en tremble. » — « Ne vous mettez point en peine de cela, mon cher mari ; je sais bien ce que je fais : mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi faire les mien-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nes. » Frère Pucio ne répliqua plus rien et reprit ses patenôtres.

Cependant nos amoureux ne voulant plus être si près du pénitent de peur de lui donner à la longue des soupçons, cherchèrent un gite éloigné de son oratoire. La dame y fit placer un lit sur lequel, comme on peut le penser, ils passèrent d'heureux moments. Le moine n'était pas plus tôt sorti qu'Isabelle regagnait promptement son lit d'habitude, où le pauvre frère Pucio venait se reposer après son pénible exercice. On mena le même train de vie tout le temps que dura la pénitence. Isabelle disait souvent à l'égrillard don Félix : — « N'est-il pas plaisant que vous fassiez faire la pénitence à mon mari et que ce soit nous qui goûtions les délices du Paradis? » Elle prit un si grand goût à l'ambroisie que lui servait son amoureux tondu, que, plutôt que de s'en priver, elle consentit, quand les quarante jours furent passés, de le voir ailleurs que chez elle. Le compère lui en servit à discrétion ; il en était d'autant plus libéral qu'il n'avait pas moins de plaisir à lui en donner qu'elle à en recevoir ; ce qui prouve la vérité de ce que j'ai avancé en commençant mon histoire ; car tandis que le pauvre frère Pucio croyait, par sa dure pénitence, entrer en Paradis, il ne fit qu'y pousser sa femme et le moine qui lui en avait montré le court chemin.

NOUVELLE V.

LE CHEVAL ET LA FEMME.

Il y a des personnes, dit à son tour madame Elise, qui, parce qu'elles savent beaucoup, s'imaginent que les autres ne savent rien. Qu'arrive-t-il ? C'est que la plupart du temps elles sont prises pour dupes, lorsqu'elles croient duper les autres. En voici la preuve.

Dans la ville de Pistoye, peu éloignée de Florence, il y eut autrefois un chevalier d'une famille ancienne et illustre nommé François Vergelesi. Il était extrêmement riche, mais fort avare, d'ailleurs homme de bien, rempli d'esprit et de connaissances. Ayant été nommé podestat de Milan, il monta sa maison sur un grand ton, et se fit un équipage magnifique pour figurer honorablement dans cette ville, où il était sur le point de se rendre. Il ne lui manquait plus qu'un cheval de main, et comme il voulait qu'il fût beau, il n'en pouvait trouver aucun à son gré.

Or, il y avait alors dans la même ville de Pistoye un jeune homme nommé Richard, d'une naissance obscure, mais immensément riche. Il s'habillait avec tant de goût et d'élégance, qu'il fut surnommé le *Magnifique*, et on ne le désignait plus que sous ce beau nom. Il était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

éperdument amoureux de la femme de François Vergelesi. Il l'avait vue une seule fois ; mais sa beauté, ses charmes l'avaient tellement frappé, qu'il aurait sacrifié sa fortune au seul plaisir d'en être aimé. Il avait mis tout en usage pour se rendre agréable à cette belle, mais inutilement : le mari la serrait de si près, qu'il ne put seulement pas parvenir à lui parler. François n'ignorait point l'amour de Richard, et le plaisantait à ce sujet toutes les fois qu'il le rencontrait. Celui-ci le badinait à son tour sur son extrême jalousie ; et ces railleries réciproques n'empêchaient pas qu'ils ne fussent bons amis. Comme le Magnifique avait le plus beau cheval de toute la Toscane, on conseilla au mari de le lui demander, en lui faisant entendre que le galant était homme à lui en faire présent, par estime pour sa femme.

François, gourmandé par son avarice, se laissa persuader, et envoya prier le Magnifique de vouloir bien passer chez lui. Il lui demande s'il veut lui vendre son cheval, moins par envie de le lui acheter, que pour l'engager à lui en faire un don. Le Magnifique, charmé de la proposition, lui répond qu'il ne le vendrait pas pour tout l'or du monde : — « Mais, quelque attaché que j'y sois, ajouta-t-il, je vous en ferai présent, si vous voulez me permettre d'avoir un entretien avec madame votre épouse en votre présence, pourvu que vous soyez assez éloigné pour ne pas entendre ce que je lui dirai. » Cet homme fut assez vil pour se laisser dominer par l'intérêt. Il répondit qu'il y consentait volontiers, étant assuré de la vertu de sa femme et comptant se moquer ensuite du Magnifique. Il le laisse dans le salon et va trouver incontinent sa chère moitié. Il lui conte ce qui venait de se passer, et la prie de vouloir bien lui faire gagner le beau cheval de Richard. — « Cette complaisance, lui dit-il, ne doit pas vous faire de la peine ; je serai présent ; je vous défends, sur toutes choses, de lui rien répondre ; venez entendre ce qu'il a à vous dire. » Madame Vergelesi était trop honnête pour ne pas blâmer le procédé de son mari. Elle refusa de se prêter à son désir ; mais il insista tellement, qu'elle se vit forcée de lui obéir. Elle le suivit donc dans le salon, en murmurant contre sa sordide avarice. Le Magnifique ne l'eut pas plus tôt saluée, qu'il renouvela aussitôt sa promesse ; et après avoir fait retirer le mari à l'autre extrémité du salon, il s'assit auprès de la dame, et voici le discours qu'il lui tint :

— « Vous avez trop d'esprit, madame, pour ne vous être pas aperçue depuis longtemps que je brûle d'amour pour vous : je vous en demande pardon ; mais je n'ai pu me défendre des charmes de votre beauté qui l'emporte sur celle de toutes les femmes que je connais. Je ne vous parlerai point des autres qualités dont vous êtes ornée et qui vous soumettent tous les cœurs : vous me rendez assez de justice pour croire que personne au monde n'en sent le prix autant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que moi. Je ne chercherai pas non plus à vous peindre la violence du feu que vous avez allumé dans mon cœur : je me contenterai de vous assurer qu'il ne s'éteindra qu'avec ma vie, et qu'il durera même éternellement, s'il est encore permis d'aimer après le trépas. Vous pouvez croire d'après cela, madame, que je n'ai rien au monde dont vous ne puissiez disposer librement : mes biens, ma personne, ma vie, tout ce que je possède est à votre disposition ; et je me regarderais comme le mortel le plus heureux, si je pouvais faire pour vous quelque chose qui vous fût agréable. Je me flatte que d'après ces dispositions vous voudrez bien, madame, vous montrer un peu plus sensible que vous ne l'avez fait jusqu'à présent à l'amour que vous m'avez inspiré dès le premier jour que j'eus le bonheur de vous voir. De vous dépend ma tranquillité, ma conservation, mon bonheur. Oui, je ne vis que pour vous, et mon âme s'éteindrait tout à l'heure si elle n'avait l'espoir de vous rendre sensible à ma tendresse. Laissez-vous fléchir par le plus amoureux des hommes ; ayez pitié d'un cœur que vous remplissez tout entier ; payez l'amour par l'amour ; que je puisse dire que si vos charmes m'ont rendu le plus passionné et le plus à plaindre des amants, ils m'ont aussi conservé la vie et rendu le plus heureux des mortels ! Que ne pouvez-vous lire dans mon âme ! vous seriez touchée des tourments qu'elle souffre. Je ne puis les supporter, et vous aurez à vous reprocher ma mort si vous persistez dans votre insensibilité. Outre que la perte d'un homme qui vous aime, qui vous adore, qui sèche d'amour pour vous ne vous fera point d'honneur dans le monde, soyez sûre que vous ne pourrez vous en rappeler le souvenir sans vous dire à vous-même : « Hélas ! que j'étais barbare d'avoir fait mourir sans pitié ce pauvre jeune homme qui m'aimait tant ! » Mais, madame, ce repentir, alors inutile, ne fera qu'accroître votre peine et votre douleur. Pour ne pas vous exposer à un pareil remords, laissez-vous attendrir sur les maux que votre indifférence me fait souffrir ; que ce soit par pitié, si ce n'est par amour. Oui, vous êtes trop humaine pour vouloir la mort d'un jeune homme qui brûle depuis si longtemps d'amour pour vous, qui n'aime que vous, qui n'en aimera jamais d'autre que vous, qui ne vit et veut ne vivre que pour vous. Oui, vous vous laisserez toucher par la constance de sa tendresse ; oui, vous aurez compassion de son sort, et vous le rendrez aussi heureux qu'il est à plaindre, en lui faisant connaître par votre réponse que vous le payez d'un tendre retour. » Après ces mots, prononcés du ton le plus pathétique et le plus touchant, le Magnifique se tut, pour attendre la réponse de la dame et pour essuyer quelques larmes qu'il ne put retenir.

La dame, qui jusque alors s'était montrée insensible à tout ce que cet amant passionné avait fait pour elle, ne put entendre ce discours

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sans émotion ; elle en fut vivement affectée et elle sentit son cœur s'ouvrir insensiblement aux douces impressions de la tendresse. Sa sensibilité s'accrut à tel point qu'elle ne fut bientôt plus maîtresse de la cacher ; et quoique, pour obéir aux ordres formels de son mari, elle gardât le silence, les soupirs qu'elle laissait échapper exprimaient bien éloquemment ce qu'elle eût déclaré peut-être ouvertement au Magnifique, si elle eût eu la liberté de parler. Celui-ci, surpris de son silence, en connut bientôt la cause en voyant le mari qui riait sous cape.— « Je comprends qu'il vous a défendu de parler, le barbare !... N'imitez pas son exemple, madame, un mot suffit pour me rendre heureux. » Elle ne lui dit point ce mot qu'il demandait ; mais ses yeux, les mouvements de son visage, les soupirs qui s'échappaient à tout instant de son cœur faisaient à merveille l'office de sa bouche. Le Magnifique s'en aperçut aisément ; il conçut dès-lors quelque espérance et prit courage. — « Eh bien, dit-il, puisque votre mari vous a défendu de me répondre, je répondrai pour vous, je serai l'interprète de vos sentiments. Et aussitôt le galant de tenir le langage qu'il désirait. — « Mon cher Richard, dit-il en prenant un ton plein de douceur, il y a longtemps que je me suis aperçue de ton amour pour moi ; ce que tu viens de me dire me prouve combien il est tendre et sincère. Je t'avoue que j'en suis flattée, que j'en ai un vrai plaisir. Je t'ai paru insensible, cruelle ; je ne veux plus que tu croies que cette insensibilité soit dans mon cœur : oui, je t'aimais ; mais la prudence m'empêchait d'en rien témoigner. Je suis trop jalouse de ma réputation et de l'estime du public pour avoir agi autrement ; mais comme je te connais prudent et discret, je suis toute disposée à te donner des preuves de mon tendre attachement. Encore quelques jours de patience, et sois sûr que je te tiendrai la promesse que je te fais. Je sens que ce n'est que pour l'amour de moi que tu fais présent de ton beau cheval à mon mari ; il est juste que tu sois dédommagé de ce sacrifice. Tu sais qu'il est à la veille de partir pour Milan : je te jure qu'aussitôt après son départ tu pourras me voir à ton aise ; et pour que je ne sois pas dans le cas de te parler encore, pour t'apprendre le temps auquel nous pourrons nous réunir, je te préviens que le jour que je serai libre et que j'aurai tout disposé pour te recevoir, je suspendrai deux bonnets à la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin. Tu viendras m'y trouver en prenant bien garde que personne ne te voie ; je t'y attendrai, et nous passerons le reste de la nuit ensemble. »

Après avoir parlé ainsi pour la belle muette, il parla ensuite pour lui-même en ces termes : — « Ma belle, ma chère, mon adorable dame, je suis si pénétré de vos bontés, elles me causent une si vive joie, que je n'ai pas d'expression pour vous peindre ma reconnais-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sance; et quand les expressions ne me manqueraient pas, le temps le plus long ne suffirait pas pour vous témoigner toute ma sensibilité. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer vous-même à tout ce que je pourrais vous dire pour vous remercier dignement. Je vous assurerai seulement que j'aimerais mieux mourir mille fois que de vous compromettre en aucune manière, et que je me conduirai toujours de façon à me rendre digne de votre amour. Je n'ai maintenant plus rien à vous dire, si ce n'est que Dieu vous rende aussi constante et aussi heureuse que je le désire et que vous le méritez. »

La dame n'ouvrit point la bouche, mais laissa connaître au Magnifique qu'elle n'était pas aussi insensible qu'elle l'avait paru d'abord. L'amoureux passionné, voyant qu'il n'en pouvait tirer aucun mot, se leva et courut vers le mari, qui lui dit en souriant : —Eh bien, monsieur le galant, ne vous ai-je pas bien tenu ma promesse ? » — « Mais non, lui répondit-il froidement; vous m'aviez promis un entretien avec madame votre épouse, et vous ne m'avez présenté qu'une belle statue. » Cette réponse du Magnifique plut extrêmement à messire François, parce qu'elle ne fit que lui donner une plus grande opinion de la vertu de sa femme. — « Le cheval qui vous appartenait n'en est pas moins à moi, » répliqua-t-il. — « J'en conviens; mais si j'eusse pourtant imaginé ne retirer qu'un pareil avantage de la grâce que vous m'avez faite, je vous avoue que j'aurais beaucoup mieux aimé vous en faire cadeau sans y mettre de condition; j'aurais eu du moins la satisfaction de vous en avoir fait la galanterie en entier, au lieu que je n'ai fait, en quelque sorte, que vous le vendre. » Le mari souriait malignement en l'écoutant et se moquait de lui tant qu'il pouvait. Parvenu ainsi au comble de ses désirs, il partit deux jours après pour se rendre à Milan.

Quand la dame se vit en liberté dans sa maison, le discours que le Magnifique lui avait tenu, l'amour dont il brûlait pour elle, la générosité avec laquelle il avait fait le sacrifice d'un cheval auquel il était attaché, toutes ces choses s'offraient continuellement à son esprit; son amour-propre prenait même plaisir à s'en occuper. Ce qui contribuait surtout à l'entretenir dans ces idées, c'était de voir le passionné Richard passer et repasser plusieurs fois le jour devant sa fenêtre. Elle disait en elle-même lorsqu'elle l'apercevait : — « Le pauvre jeune homme, comme il m'aime ! ne dois-je pas avoir compassion de lui, puisque c'est pour moi qu'il souffre ? Que ferai-je ici toute seule pendant six mois de veuvage; c'est bien du temps pour une femme de mon âge! Comment mon mari pourra-t-il me payer ces arrérages ? Qui sait s'il ne fera pas une maîtresse à Milan ? D'ailleurs quand trouverai-je un amant aussi tendre, aussi aimable que le Magnifique ? » Ces réflexions, qui revenaient sans cesse à son esprit, la déterminèrent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

enfin à pendre les deux bonnets à la fenêtre de sa chambre. Richard ne les eut pas plus tôt aperçus, que, transporté de joie, il se crut le plus heureux des hommes. Il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience, et quand elle fut venue il se rendit à la porte du jardin, qui n'était que poussée, et courut, après l'avoir fermée, à la porte du corps de logis où la dame l'attendait. Il la suivit dans sa chambre et n'y fut pas plus tôt entré qu'il s'empressa de l'embrasser et de la couvrir de mille baisers. Ils se mirent au lit, où ils goûtèrent des plaisirs d'autant plus délicieux qu'ils étaient le fruit de l'amour le plus tendre. On imagine bien que ce ne fut pas la seule nuit qu'ils passèrent ensemble; leur commerce dura tout le temps de l'absence du mari. La chronique prétend même qu'ils trouvèrent le moyen de se réunir plusieurs fois depuis le retour du coucou.

Il me semble, mesdames, dit Flammette, quand Elise eut cessé de parler, que nous ne ferions pas mal de laisser là les aventures que fournit notre belle ville de Florence, si féconde en tours de toute espèce. Puisque madame Elise a porté la scène un peu plus loin, je suis d'avis d'imiter son exemple et de la pousser jusqu'à Naples.

NOUVELLE VI.

LA NUIT, TOUS LES CHATS SONT GRIS.

Naples est une ville très ancienne et des plus agréables de l'Italie. On y vit autrefois un jeune homme de qualité, fort riche, qu'on appelait Richard Minutolo. Quoiqu'il fût marié et qu'il eût une femme aimable et jolie, il ne laissa pas de devenir amoureux d'une autre dame qui surpassait, à la vérité, toutes les Napolitaines par sa vertu et ses agréments : c'était madame Castella, femme d'un gentilhomme nommé Philippe Figinolpho, qu'elle aimait de tout son cœur et par dessus toutes choses. L'amoureux Richard fit auprès d'elle tout ce qu'un homme passionné peut tenter pour se rendre agréable à une femme et s'en faire aimer; mais tous ses soins furent inutiles : la dame était insensible pour tout autre que pour son mari. Désespéré du peu de succès de ses poursuites, il essaya de vaincre sa passion, et n'en put malheureusement venir à bout : la belle avait fait de trop profondes impressions sur son cœur. Ce pauvre homme dépérissait tous les jours à vue d'œil; la vie lui devint si insupportable qu'il se serait donné la mort pour mettre fin à ses maux, si la crainte de l'enfer ne l'eût retenu. Un de ses parents, touché de son triste état, le prit un jour en particulier et lui dit tout ce que la raison était capable de lui suggérer pour le détacher de cette femme. Il lui fit entendre qu'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

amour sans espérance était une vraie folie et qu'il ne devait pas se flatter que le sien fût jamais récompensé.— « Songez, mon cher, que cette femme raffole de son mari, qu'elle ne voit que lui dans le monde, qu'elle en est jalouse au point de se trouver mal lorsqu'elle lui entend faire l'éloge d'une autre femme. » Il voyait cela tout aussi bien que son parent; mais il lui restait une lueur d'espérance, et c'était autant qu'il en fallait pour entretenir ses feux. Il comprit toutefois qu'il ne parviendrait que difficilement, très tard et peut-être jamais à se faire écouter de celle dont il était si fort épris. Il crut donc devoir recourir à la ruse pour tâcher d'obtenir ce qu'il n'eût voulu devoir qu'à la tendresse. La jalousie de la dame lui parut propre à servir son projet. Pour réussir plus sûrement, il feignit d'être parfaitement guéri de la passion que madame Catella lui avait inspirée et d'être amoureux d'une autre dame. Il sut si bien se contraindre et cacher ses vrais sentiments que tout le monde, et madame Catella elle-même, crut qu'il avait sincèrement changé d'objet. Dès ce moment, elle fut beaucoup plus libre avec lui et ne faisait aucune difficulté de le regarder, de le saluer et de lui parler quand elle le rencontrait dans la rue ou autre part; ce qui arrivait assez fréquemment, parce qu'ils logeaient dans le même quartier.

Les choses étaient à ce point, lorsqu'un jour de la belle saison madame Catella fit la partie, avec plusieurs autres dames, d'aller dîner et souper à la campagne. Richard en fut instruit assez à temps pour engager plusieurs personnes de sa coterie d'en faire autant et d'aller dans le même endroit. Les deux sociétés se rencontrèrent comme il le désirait. Il fut décidé qu'on ne se séparerait point. Richard feignit d'y consentir difficilement, pour mieux éloigner les soupçons sur son projet. On ne manqua pas de le railler sur ses nouvelles amours; madame Catella se mit de la partie et poussa ses plaisanteries plus loin que les autres. Richard n'avait garde de se défendre; il faisait au contraire l'homme passionné, ce qui donnait matière à le plaisanter davantage. Il recevait le tout au mieux et ne perdait point son projet de vue. Quelques dames s'étant écartées pour se promener, il se trouva auprès de madame Catella avec peu de monde. Il saisit cette circonstance pour lâcher quelques généralités sur l'infidélité des hommes les plus aimés de leur femme; il fit même entendre assez clairement à la belle, qu'il idolâtrait et pour qui il se montrait si indifférent, que Philippe, son mari, ne lui était pas aussi fidèle qu'elle se l'imaginait. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toute la jalousie de madame Catella. Elle questionne Richard, qui feint de ne pas l'entendre et qui finit par lui dire que ce n'était qu'une plaisanterie de sa part. Elle n'en veut rien croire et lui témoigne la plus grande envie de savoir ce qui en est.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle le prend en particulier, et le supplie de lui dire si son mari a quelque intrigue. — « Pourquoi voulez-vous que je vous afflige? Non, madame, je n'en ferai rien. » — « Je vous le demande en grâce, lui répliqua-t-elle : je vous aurai la plus grande des obligations de m'instruire de ce qui se passe à mon insu. » — « Eh bien, madame, vous serez satisfaite : vous avez conservé trop d'empire sur moi pour que je puisse vous rien refuser; mais je ne vous obéirai qu'à condition que vous ne parlerez de rien à personne, ni à votre mari, que vous n'ayez vu de vos propres yeux la vérité de ce que je vais vous dévoiler. Je vous fournirai, si vous voulez, les moyens de le convaincre vous-même de son infidélité; il ne tiendra qu'à vous de le prendre sur le fait. » Ces mots ne font que redoubler la curiosité et l'impatience de la dame; elle lui promet, par tout ce qu'il y a de plus saint, de ne jamais le compromettre, et l'invite à s'expliquer promptement. — « Si je vous aimais comme autrefois, madame, lui dit alors Richard, je me garderais bien de vous porter une semblable nouvelle. Ces sortes d'avis sont toujours suspects quand ils viennent d'un amant; mais à présent que je suis guéri de la passion malheureuse que vous aviez allumée dans mon cœur, à présent que j'aime non moins éperdument un nouvel objet, je ne crains pas d'être soupçonné d'avoir aucun intérêt à vous dévoiler la conduite de votre mari. Vous saurez donc, madame, que maître Philippe n'est pas, à beaucoup près, aussi scrupuleux que vous sur l'article de la galanterie. J'ignore s'il est fâché contre moi, à l'occasion de l'amour que j'ai eu pour vous, ou s'il vous fait l'injustice de croire que vous ayez répondu à mes soins; mais je sais bien qu'il cherche à me faire..... Oui, il est amoureux de ma femme depuis quelque temps, et il ne se passe pas de jour qu'il n'essaie de nouveaux moyens pour la séduire. Ce sont des messages continuels de sa part. Ma femme qui a craint, avec raison, que je ne m'en aperçusse à la longue et que je ne vinsse ensuite à la soupçonner d'être d'intelligence avec lui, m'en avertit avant-hier. Qu'ai-je fait? Je l'ai engagée à feindre de s'être laissé gagner par ses poursuites, afin de pouvoir le convaincre de son ingratitude pour une femme dont il n'est pas digne. J'ai voulu me ménager ce plaisir, et il m'en a fourni l'occasion ce matin même; car vous saurez qu'un moment avant que je ne sortisse de chez moi, il a envoyé une commissionnaire à ma femme pour la prier de lui donner un rendez-vous. Elle est aussitôt venue me trouver pour me demander quelle réponse elle devait lui faire. Donnez-lui rendez-vous, lui ai-je dit, chez Jeannot, le baigneur, sur l'heure de midi, pendant que tout le monde repose. Elle a été joindre la commissionnaire sur-le-champ, qui a paru enchantée de cette réponse. Vous pensez bien, madame, que je n'y enverrai point ma

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

femme ; c'est moi qui me propose d'y aller pour lui faire les reproches qu'il mérite..... Mais il me vient une idée ; si vous y alliez vous-même ? Oui, madame, si j'étais à votre place je lui jouerais ce tour ; et pour le mieux convaincre de sa perfidie et lui ôter tout prétexte d'excuse, je lui laisserais consommer l'œuvre avant de lui dire la moindre chose : cela vous sera d'autant plus facile, que les croisées et la porte de la chambre où il se propose d'attendre ma femme doivent être fermées. C'est une condition qu'on a mise au rendez-vous, pour le rendre plus vraisemblable ; car il ne manquera pas d'imaginer que ma femme ne prend cette précaution qu'afin de s'épargner l'embarras et la honte que les dames éprouvent la première fois qu'elles rendent leurs amants heureux. Si vous suiviez mon conseil, madame, vous lui joueriez ce bon tour. Dieu ! quelle sera sa confusion, quand, sortant d'entre vos bras, vous lui ferez voir qu'il a eu affaire à sa propre femme et non à la mienne ! Je vous assure que la honte qu'il éprouverait dans ce moment nous vengerait bien de l'outrage qu'il veut nous faire à l'un et à l'autre. »

Madame Catella, sans considérer quel était l'homme qui lui faisait un pareil rapport, tomba dans le défaut ordinaire aux personnes jalouses : elle crut aveuglément tout ce que Richard venait de lui dire, et après avoir fait réflexion à plusieurs choses qui s'étaient passées auparavant entre elle et son mari, elle répondit, enflammée de colère, qu'elle était résolue de prendre ce parti et de suivre en tout ses conseils à cet égard, se félicitant d'avance de la gamme qu'elle chanterait à son mari s'il se trouvait au rendez-vous. — « Je le traiterai, je vous jure, de manière qu'il ne verra jamais de femme sans se le rappeler. » Richard, fort satisfait du succès de son entreprise, confirma la dame dans sa résolution et lui rapporta plusieurs faits adroitement imaginés pour la fortifier dans sa crédulité. Il finit par la prier de garder un secret inviolable jusqu'au moment où elle serait pleinement convaincue de la perfidie de son mari, et la bonne dame le lui promit sur sa foi.

Le lendemain, de grand matin, Richard alla chez le baigneur. Il parla à une vieille femme qui avait soin des bains et qu'il connaissait un peu ; il la pria instamment de vouloir bien le servir dans son projet en lui promettant une bonne récompense. La vieille, qui ne demandait pas mieux que de gagner de l'argent, lui promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour l'obliger. Richard lui dit ce dont il s'agissait. — « J'ai votre affaire, lui répondit-elle ; il y a dans la maison une petite chambre qui n'a point de fenêtres ; je vais y placer un lit, et pour que le jour ne puisse y pénétrer quand on ouvrira la porte, je fermerai les croisées de la pièce qu'il faut traverser pour y arriver. » — « Fort bien, » reprit l'amoureux tout transporté de joie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Puis il lui fit la leçon sur la manière dont elle devait introduire la dame dans cet endroit. Après que tout fut ainsi disposé, il alla dîner et revint chez la vieille sur les onze heures pour y attendre la femme de Philippe Figinolpho.

Madame Catella, ne doutant au unement de la vérité de tout ce que lui avait dit Richard, rentra le soir dans sa maison de très mauvaise humeur. Son mari, qui, dans ce moment, rêvait sans doute à ses affaires, la reçut fort froidement et ne lui fit point les caresses qu'il était dans l'usage de lui faire toutes les fois qu'elle rentrait au logis après une absence de quelques heures. Cette froideur la confirma dans ce qu'on lui avait dit sur son compte. — « Je ne le vois que trop, disait-elle en elle-même, mon mari ne pense qu'au rendez-vous de demain ; il est tout occupé de la femme dont il espère jouir, mais il n'en sera rien. » Au lit, même distraction, même froideur de la part du mari, et par conséquent mêmes réflexions, même dépit de la part de la femme. La jalousie qui la dévorait écarta le sommeil de ses yeux ; elle ne fut occupée qu'à penser à ce qu'elle lui dirait quand elle serait au rendez-vous. Enfin, le lendemain, son mari la quitte sur les onze heures, sous prétexte d'aller dîner chez une personne qui avait quelque affaire à lui communiquer, ce qui se trouvait vrai, parce que Richard avait eu l'habileté d'engager un de ses bons amis à attirer Figinolpho chez lui vers cette heure-là. — « L'imposteur ! le perfide ! disait sa femme en elle-même ; fiez-vous après cela aux hommes ! Mais le traître ne s'attend pas à la surprise que je lui prépare. Que je vais lui en dire ! » Enfin, l'heure de midi s'approchant, elle sort, accompagnée de sa servante, et arrive bientôt à la maison du baigneur que Minutolo lui avait indiquée. Elle trouve la vieille sur la porte et lui demande si Philippe Figinolpho est venu. — « Etes-vous la personne qui doit lui parler à midi ? » répond la vieille, très bien endoctrinée par l'amoureux Richard. — « Oui, » répliqua la dame. — « Entrez donc et suivez-moi. » Madame Catella la suit en baissant un voile qu'elle avait sur la tête, afin de n'être point reconnue de son mari. La voilà introduite dans la chambre obscure. Richard, le cœur plein de joie, lui dit d'une voix extrêmement basse : — « Soyez la bien-venue, ma chère amie. » Il la saisit ensuite par la main, la mène près du lit, la prend entre ses bras et lui fait mille caresses, auxquelles elle répond sans dire un seul mot, craignant de se faire connaître si elle parlait. Quel plaisir pour l'amant de jouir des faveurs d'une personne qu'il aimait avec tant de passion ! mais quel plaisir encore de tromper une inhumaine qui le faisait languir depuis si longtemps !

Quand la dame comprit qu'il n'y avait plus rien à gagner en gardant le silence, elle fit éclater sa jalousie et son ressentiment. —

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« A qui crois-tu avoir affaire, traître ? s'écria-t-elle. Que je suis malheureuse d'aimer un perfide qui brûle pour une autre ! Est-ce là le prix de huit ans de soins, de tendresse et de fidélité ? Apprends que je suis Catella, et non la femme que tu penses. Oui, malheureux ! tu viens de jouir de celle que tu as si longtemps trompée par tes feintes caresses ! Tu dois reconnaître ma voix, et il me tarde de voir le jour pour rendre ta honte complète. Je ne suis plus surprise de ta rêverie d'hier au soir : tu te réservais pour la femme de Richard. Ai-je moins d'appas qu'elle, monstre que tu es, pour me traiter avec tant de mépris ? Que j'étais aveugle d'avoir tant d'amour pour cet ingrat ! Le perfide ! croyant être avec ma rivale, il m'a fait plus de caresses, m'a montré plus d'amour dans le peu de moments que je viens de passer avec lui que dans aucun temps de sa vie. D'où vient que tu es chez moi tout de glace, quand tu montres ici tant de feu ? Mais grâce au ciel, c'est ton propre champ que tu viens de labourer, et non celui d'autrui. Je ne m'étonne plus si tu t'endormis hier au soir sans me faire la plus petite caresse : tu voulais te ménager pour faire aujourd'hui des prouesses et arriver tout frais au champ de bataille. Mais encore une fois, grâce à Dieu et au bon avis que j'ai reçu, l'eau a suivi sa pente ordinaire : tu es venu malgré toi moudre à mon moulin..... Mais n'as-tu rien à dire, misérable ? Es-tu devenu muet depuis que je t'ai fait connaître ton erreur ? Par ma foi, je suis tentée de t'arracher les yeux ; toute autre que Catella ne se contenterait certainement pas des reproches que je te fais ; tu mériterais que je t'étranglasse, misérable ! Faire infidélité à une femme aussi honnête, aussi tendre, aussi recherchée, quelle noirceur ! Tu te flattais sans doute que je ne serais jamais instruite de ta trahison ? mais tout se découvre, et nul n'est si fin qu'il n'en trouve un plus fin. Mais tu n'en seras pas quitte pour le dépit et la honte que tu éprouves en ce moment ; je t'apprendrai de la bonne manière à me trahir de la sorte. »

Richard avait toutes les peines du monde à retenir les éclats de rire. Il voulut recommencer ses caresses sans dire mot, mais elle le repoussa brusquement : — « Me prends-tu, lui dit-elle, pour un enfant ? T'imagines-tu qu'il n'y a qu'à me flatter, me caresser, pour me faire revenir ? Non, je ne te le pardonnerai jamais. Tu peux même t'attendre à te voir accablé de reproches en présence de tous nos parents, amis et voisins. Réponds-moi, scélérat, ne vaux-je pas la femme Richard ? Suis-je moins jeune qu'elle et d'une condition moins relevée ? Parle, qu'a-t-elle de plus que moi ? » Pendant qu'elle exhalait ainsi son courroux, l'amoureux lui baisait la main et cherchait à lui baiser autre chose. — « Ote-toi de là, mauvais sujet ; ne me touche plus. Tu as fait assez d'exploits ; et à présent que tu me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

connais, tout ce que tu pourrais faire serait forcé; mais si Dieu me prête vie, je te promets de te mettre dans le cas de le désirer plus d'une fois. Tu n'en auras pas quand tu voudras; je me repens seulement d'avoir été si fidèle à un homme qui l'est si peu. Je trouverai moyen de m'en venger. Je ne sais ce qui m'empêche d'envoyer quérir Richard tout à l'heure, lui qui m'a tant aimée, sans pouvoir se vanter d'avoir eu de moi un seul regard favorable, et de me venger à tes yeux, par représailles, de ta perfidie. Quel mal ferais-je en effet? N'as-tu pas voulu et cru jouir de sa femme? Pourrais-tu te plaindre si je te payais de la même monnaie? » A ces mots, elle voulut sortir du lit et s'en aller; mais l'amoureux Richard la retint; et jugeant qu'il était de trop grande conséquence pour lui et pour elle de la laisser dans son erreur, il résolut de se faire connaître et de la détromper. Il l'embrasse; et après lui avoir appliqué plusieurs baisers sur le front : — « Ne vous troublez pas, ma chère amie, lui dit-il; je suis Richard. J'ai cherché à obtenir par la ruse des faveurs que je n'ai pu obtenir par l'amour le plus tendre qui fut jamais. » A ce son de voix qu'elle reconnut, à ces paroles inattendues, madame Catella faillit à se trouver mal. Elle voulut se jeter hors du lit, mais Richard l'en empêcha; elle voulut crier, mais il lui ferma la bouche avec sa main. — « Consolez-vous, madame; ce qui est fait est sans remède. A quoi vous servirait-il de crier? Vous ne feriez que vous déshonorer et vous couvrir de honte, si vous alliez rendre publique cette aventure. Faites réflexion que vous aurez beau dire que c'est par ruse que je vous ai fait venir ici, personne n'en croira rien. D'ailleurs, je le nierai comme un diable : je dirai même que c'est par argent que je vous ai attirée, et que ne vous en ayant pas donné autant que vous espériez, vous avez pris cette tournure pour vous venger de moi. Vous n'ignorez pas que le public est plus enclin à croire le mal que le bien; il ajoutera plutôt foi à mes discours qu'aux vôtres. Songez que si vous en parlez seulement à votre mari, vous allez allumer dans son cœur une haine implacable contre moi : il faudra que l'un de nous deux périsse. En serez-vous plus tranquille, quand il m'aura arraché la vie ou que je lui aurai arraché la sienne? Ne nous exposez pas l'un et l'autre à un danger inévitable; ne vous exposez pas vous-même à une infamie qui ne remédierait à rien. Vous n'êtes pas la seule femme qu'on ait ainsi trompée. Mon crime vient de trop d'amour; jamais votre mari ne vous a aimée et ne vous aimera autant que je vous aime : il ne sent pas autant que moi le prix de vos charmes. Ne vous affligez point, je vous en prie, ma chère amie! je suis et serai toujours tout à vous. Si je vous avais moins aimée, je ne serais pas si coupable. Pardonnez l'artifice dont je me suis servi à l'excès de ma tendresse. Je vous idolâtre; et si vous saviez tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ce que j'ai souffert avant d'employer la ruse pour vous subjuguer, vous cesseriez d'être fâchée contre moi. »

Toutes ces raisons ne la consolaient point; elle fondait en larmes de dépit et de rage. Néanmoins, quelque outrée qu'elle fût, elle eut assez de liberté d'esprit pour sentir qu'elle aurait tort de faire un esclandre; elle comprit que le plus grand mal retomberait sur elle; c'est pourquoi elle ne jugea point à propos de crier quand Richard eut ôté sa main de dessus sa bouche. Pour mieux la consoler, notre amoureux ne manqua pas de lui promettre le secret le plus inviolable; il lui serrait les mains, les approchait de son cœur, et lui marquait, de toutes les façons, le plus grand attachement. — « Laissez-moi, cruel, lui dit-elle : je doute que vous obteniez jamais du ciel le pardon de l'outrage que vous m'avez fait. Je suis la victime de ma simplicité et de ma jalousie. Je ne crierai point. Je sens que tout éclat ne pourrait que me nuire; mais, soyez assuré que, de façon ou d'autre, je ne mourrai point avant de m'être vengée du cruel tour que vous avez eu l'indignité de me jouer. Laissez-moi, ne me retenez plus, à présent que vous avez obtenu ce que vous désiriez; laissez-moi, vous dis-je, aller cacher ma honte et mon désespoir! » Richard n'avait garde de la laisser partir avant d'avoir fait sa paix : il lui parla encore, lui demanda mille fois pardon, et lui montra tant de douleur et de tendresse, qu'il finit par la désarmer. Quand il l'eut apaisée, il la supplia de permettre qu'il lui donnât encore des preuves de son amour, pour gages de la sincérité du pardon qu'elle lui accordait. Elle fit bien des difficultés, mais enfin elle se laissa gagner. Le plaisir acheva si bien de la réconcilier avec lui, qu'elle ne s'en sépara qu'avec le plus grand regret. En ces sortes de choses, rien ne coûte que le commencement. Elle trouva une si grande différence entre Richard et son mari, qu'elle eut, depuis ce jour, pour le premier autant d'amour qu'elle avait eu autrefois de froideur et d'indifférence. Ils retournèrent plusieurs fois chez le même baigneur et dans d'autres endroits, et se conduisirent avec tant de prudence, que la femme de l'un et le mari de l'autre ne se doutèrent jamais de leur intrigue.

NOUVELLE VII.

L'ANTI-MOINE.

Le tour de la belle Émilie étant venu : « Je veux, dit-elle à ces dames, revenir à notre bonne ville de Florence qui ne le cède à nulle autre en fait d'aimable galanterie. Un jeune gentilhomme nommé Tédalde Eliséi, fort épris de madame Hermeline, femme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'Aldobrandin Palermini, sut par ses soins et ses bonnes qualités s'en faire aimer à son tour; il eut même le secret d'obtenir ses faveurs; mais la fortune traversa bientôt ses plaisirs. La belle, après lui avoir donné pendant quelque temps les plus grandes marques de tendresse, prit tout à coup la résolution de rompre avec lui, et, sans lui en dire le motif, cessa de recevoir ses assiduités, et ne voulut pas même lui permettre de lui écrire. Cette conduite extraordinaire plongea Tédalde dans la tristesse la plus profonde, mais il avait tellement caché son amour, que personne ne se doutait de la cause de son chagrin. Il n'oublia rien pour regagner les bonnes grâces d'Hermeline, qu'il n'avait pas perdues par sa faute; et n'ayant pu en venir à bout, ni même lui parler pour savoir la cause d'un changement si subit, il résolut de s'éloigner pour ne pas donner à l'inhumaine le cruel plaisir de le voir se consumer de jour en jour. Il ramassa donc tout l'argent qu'il put, et partit secrètement de Florence, sans avoir communiqué son dessein à ses parents. Il n'en parla qu'à un de ses amis pour lequel il n'avait rien de réservé. Arrivé à Ancône, où il prit le nom de Philippe Sandolescio, il se mit aux gages d'un marchand et s'embarqua avec lui pour l'île de Chypre. Le marchand le trouva si intelligent et si fort à son gré, que non content de lui donner de très gros appointements, il l'associa à son commerce; bientôt après il lui confia la plus grande partie de ses affaires. Philippe les conduisit si bien, qu'il devint en peu d'années un bon et riche négociant et qu'il se fit un nom dans le commerce.

Quoiqu'il n'eût jamais oublé sa maîtresse, qu'il aimait toujours, et qu'il eût souvent des mouvements qui lui faisaient souhaiter de revoir Florence, sept ans se passèrent sans qu'il prît la résolution d'y retourner. Mais un jour entendant chanter une chanson qu'il avait faite autrefois pour sa chère Hermeline, dans laquelle il avait peint leur tendresse mutuelle et les doux plaisirs qu'ils goûtaient ensemble, il sentit réveiller tout à coup dans son cœur la première vivacité de sa passion, ne pouvant se figurer que sa maîtresse l'eût oublié. Il repasse alors dans son imagination le mérite de cette dame, et ne put résister cette fois au désir violent de la revoir. Il met ses affaires en ordre; il s'embarque sans perdre de temps, et arrive à Ancône accompagné d'un seul domestique. Il fit passer de là ses effets à Florence, à l'adresse d'un correspondant de son associé, et revêtu d'un habit de pèlerin il prend sous ce déguisement le chemin de sa patrie. Arrivé à Florence, il va loger dans une auberge que trois frères tenaient près de la maison d'Hermeline. Ses premiers soins furent de passer devant cette chère maison, dans l'espérance de voir son ancienne maîtresse; mais trouvant les portes et les fenêtres fermées, il crut qu'elle avait changé de demeure ou qu'elle ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vivait plus. Plein de cette triste idée, il passa ensuite devant la maison des Eliseï, ses frères aînés. Autre sujet d'inquiétude et d'étonnement : il voit devant leur porte trois ou quatre de leurs domestiques en deuil. Il ne sait que penser. Persuadé qu'on ne pourrait le reconnaître sous l'habit qu'il portait, son visage étant d'ailleurs fort changé, il entre chez un cordonnier du voisinage, sous prétexte d'avoir besoin de quelque chose dans sa boutique, et, après un court dialogue, il lui demande pourquoi ces gens étaient en deuil. — « Parce qu'un frère des maîtres de la maison, nommé Tédalde, qui était venu ici depuis quelque temps, après une longue absence, a été tué il y a quinze ou vingt jours. » — « Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites là? » — « Très certainement, et j'ai même ouï dire que les frères du mort ont prouvé juridiquement qu'Aldobrandin Palermini, que vous connaissez peut-être, était l'auteur de cet assassinat; car on prétend que Tédalde était amoureux de sa femme, et qu'il était venu déguisé pour coucher avec elle. » — Et qu'a-t-on fait à Aldobrandin? » — « On l'a mis en prison, et il est à la veille de passer un mauvais quart d'heure. » — « Et sa femme, qu'est-elle devenue? » — « Elle est chez elle, fort affligée de cette aventure, comme vous le pensez bien. »

Tédalde était étonné à un point qui ne se conçoit pas; il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût quelqu'un qui lui ressemblât assez pour qu'on l'eût pris pour lui-même. Touché de la malheureuse destinée d'Aldobrandin, et charmé pourtant d'avoir appris que sa chère Hermeline vivait encore, il retourna au logis la tête remplie de mille idées différentes. On le mit coucher dans une chambre au dernier étage. Le mauvais lit qu'on lui avait donné, le mince souper qu'il avait fait, l'inquiétude qu'il éprouvait, tout cela joint ensemble ne lui permit pas de fermer l'œil. Vers une heure après minuit, il entend marcher sur le toit et puis descendre sur le palier de sa chambre. Voulant voir ce que c'était, il sort du lit, s'approche tout doucement de la porte et aperçoit de la lumière à travers une fente. Il approche son œil de la fente et aperçoit très distinctement une femme et trois hommes. La femme, qui tenait une lampe, lui paraissant jeune et craintive, il redouble alors d'attention, et prêtant une oreille curieuse, il entendit un de ces hommes qui disait en se tournant vers la femme : — « Nous pouvons à présent être parfaitement tranquilles; on est généralement persuadé qu'Aldobrandin a fait le coup; les frères de Tédalde l'ont fait mettre à la question, et la force des tourments lui a fait déclarer qu'il était coupable de l'assassinat; son arrêt est même prononcé : ainsi songez bien à ne pas vous trahir par quelque indiscrétion; il n'est pas douteux qu'on ne nous fît un mauvais parti si l'on venait à découvrir la moindre chose. » Ce discours

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

parut répandre la joie et la tranquillité dans l'âme de cette femme. Tédalde comprit que ces hommes étaient les hôtes du logis ; il n'en douta plus lorsqu'il vit deux de ces coquins entrer dans une chambre voisine en disant qu'ils allaient se coucher. Ils souhaitèrent la bonne nuit au troisième et à la femme qui répondirent en descendant l'escalier qu'ils allaient en faire autant.

On imagine aisément quelle dut être la surprise de Tédalde ; il gémit sur les égarements auxquels l'esprit de l'homme est sujet. Il ne pouvait concevoir comment ses frères avaient pu prendre un étranger pour lui, et faire condamner un innocent pour les vrais coupables. Il réfléchissait sur les périls auxquels l'ignorance et la prévention exposent la pauvre humanité, et ne pouvait se défendre de condamner l'aveugle sévérité des lois et la barbarie des juges, qui, sous prétexte de découvrir la vérité et de punir le crime, arrachent par la voie inhumaine des tortures des aveux qui n'en sont point, et se rendent ainsi les oppresseurs de l'innocence et les ministres de l'enfer. Après ces réflexions, le reste de la nuit se passa à songer aux moyens de sauver Aldobrandin, et il crut les avoir trouvés. Le lendemain matin, il n'eut rien de plus pressé que de chercher la femme de cet infortuné. Laissant son domestique au logis, il va droit à la maison de la dame pour s'informer si elle l'habite encore. Il trouve la porte de l'allée ouverte, et entre sans difficulté dans une petite salle basse, où il voit son ancienne maîtresse dans le plus triste état. Elle sanglottait et était étendue sur le carreau qu'elle inondait de ses larmes. Le pèlerin, à cette vue, ne put retenir les siennes. — « Ne vous tourmentez point, madame, lui dit-il en s'approchant, la paix n'est pas loin de vous. » A ces paroles, la femme d'Aldobrandin se relève, et tournant ses regards sur l'homme qui lui parle : — « Comment pouvez-vous savoir ce qui cause ma douleur, lui dit-elle, et ce qui peut la faire cesser, vous qui me paraissez un pèlerin étranger ? » — « Rassurez-vous, madame, je suis plus instruit que vous ne croyez. Constantinople est ma patrie, et j'en arrive tout à l'heure. Dieu m'envoie vers vous pour changer vos pleurs en joie, et pour délivrer votre mari de la mort qui le menace. » — « Mais si vous êtes de Constantinople et que vous en arriviez dans le moment, comment pouvez-vous être instruit de ce qui se passe, je vous prie ? »

Le pèlerin se mit alors à lui raconter l'histoire de l'infortune de son mari ; il lui dit qui elle est, depuis quel temps elle est mariée, et plusieurs autres particularités qui la jetèrent dans le plus grand étonnement. Elle ne douta point que ce ne fût un homme de Dieu, un vrai prophète. La voilà aussitôt à genoux devant lui, le priant en grâce, s'il était venu pour délivrer son mari du péril qui le menaçait, de vouloir bien se hâter, parce que le temps pressait extrêmement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le pèlerin, contrefaisant à merveille l'homme inspiré : — « Levez-vous, lui dit-il, madame, cessez vos pleurs; écoutez attentivement ce que je vais vous dire, et, sur toutes choses, gardez-vous d'en jamais parler à qui que ce soit. Dieu m'a révélé que l'affliction que vous éprouvez aujourd'hui est la punition d'une faute que vous avez commise autrefois; il faut la réparer le plus tôt qu'il vous sera possible, sinon vous serez châtiée avec encore plus de rigueur que vous ne l'avez été jusqu'à présent. » — « Ah! saint homme, j'ai commis tant de péchés en ma vie, que j'ignore celui dont vous voulez parler; faites-le moi connaître, je ferai de mon mieux pour l'expier. » — « Quoique je sache aussi bien que vous-même toutes les actions de votre vie, vous devriez, madame, m'épargner la peine de vous dire quel est ce péché; il est de nature à se présenter vivement à votre esprit : je veux bien toutefois vous mettre sur la voie, pour vous le faire distinguer de tous les autres. Ne vous souvient-il pas d'avoir eu un amant? » Hermeline est d'autant plus surprise de la demande, qu'encore que l'ami de Tédalde, qui seul était instruit de son ancienne intrigue, eût lâché imprudemment quelques paroles le jour que le faux Tédalde fut tué, elle ne croyait pas que personne en fût informé. Poussant donc un profond soupir : — « Je vois bien, répondit-elle, que Dieu vous révèle les secrets des hommes, et que par conséquent il ne me servirait de rien de vous cacher les miens. Je vous avoue donc que dans ma jeunesse j'aimai le malheureux jeune homme que mon mari est accusé d'avoir tué; car je ne vous cacherai point que, malgré la cruauté avec laquelle je le traitai avant son départ, ni son éloignement, ni sa longue absence, ni même sa fin malheureuse n'ont pu l'effacer de mon cœur; il m'a toujours été cher, il me l'est encore; et quoique mort, son image est sans cesse présente à mon esprit. » — « Apprenez, ma belle dame, que le Tédalde qui a été tué n'est pas le Tédalde de la maison d'Eliséi, que vous avez aimé et que vous regrettez. Mais, dites-moi, je vous prie, quel fut le motif qui vous engagea à rompre si brusquement avec lui. Que vous avait-il fait pour le traiter avec tant de barbarie? » — « Rien du tout; mais m'étant confessée à un maudit religieux que j'avais alors pour directeur, et lui ayant déclaré mon amour pour Tédalde et les faveurs que je lui accordais, il me fit de si grands reproches et une telle frayeur à ce sujet, que l'impression ne s'en est point effacée de mon esprit. Il me déclara que si je n'abandonnais ce commerce criminel, je n'obtiendrais jamais le pardon de mon péché, et que je serais précipitée dans les abîmes de l'enfer pour y brûler éternellement; enfin, il m'épouvanta si fort, que je rompis tout à coup avec mon amant. Je cessai de le voir; et pour ne plus m'exposer à la tentation, je ne voulus ni lire aucune de ses lettres,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ni recevoir aucun message de sa part. Ce sacrifice, qui me coûta plus que je ne saurais l'exprimer, mit le désespoir dans le cœur de Tédalde et le jeta dans une mélancolie affreuse. J'avoue que pour si peu qu'il eût insisté, je n'aurais pu tenir contre la résolution que j'avais prise. Le pauvre jeune homme maigrissait et se consumait à vue d'œil, lorsque, pour faire sans doute diversion à sa douleur, il prit le parti de quitter Florence, et s'en alla, sans rien dire à personne, je ne sais dans quel pays. Depuis ce moment, je n'ai pas passé un seul jour sans le regretter. »

— « Voilà justement, madame, le péché qui vous a attiré l'affliction que vous éprouvez aujourd'hui, dit le pèlerin en l'interrompant. Je sais, à n'en pouvoir douter, que Tédalde ne vous fit aucune espèce de violence pour vous attacher à lui ; que vous l'aimâtes d'inclination, parce qu'il vous avait paru sensible et honnête, et que ce ne fut que de votre plein gré qu'il obtint vos faveurs. Je sais qu'étant ainsi unis, sa tendresse pour vous devint mille fois plus forte et plus vive que la vôtre ; jamais amant ne fut ni si tendre ni si passionné ; il eût mieux aimé mourir que de vous être infidèle et de cesser de vous aimer. Comment avez-vous pu, après cela, vous déterminer à rompre si brusquement avec un si honnête homme ? Ne deviez-vous pas réfléchir auparavant sur la démarche que vous alliez faire, prévoir les fâcheux événements qui pouvaient en résulter, tout peser, tout considérer, et penser que vous auriez peut-être sujet de vous en repentir un jour ? Ne lui aviez-vous pas donné votre cœur ? Pouviez-vous donc le lui refuser, s'il ne s'en était pas rendu indigne ? Il le regardait comme un bien qui lui appartenait ; cependant vous le lui avez enlevé, c'est une espèce de larcin qui méritait une punition. A l'égard de votre confesseur, je suis religieux, et je puis me flatter de connaître assez bien les moines pour vous dire, mieux que personne, ce qu'ils sont. Il est bon, madame, que je vous fasse ici leur portrait, pour vous apprendre à les connaître vous-même, et lever tous vos scrupules sur ce qu'ils peuvent vous avoir dit.

« Le temps corrompt les meilleures institutions. Les religieux étaient autrefois de savants et pieux personnages ; mais aujourd'hui la plupart n'ont de commun que l'habit avec leurs illustres prédécesseurs ; encore leurs robes sont-elles bien différentes de ce qu'elles étaient dans leur origine. Ils les portaient autrefois étroites, modestes, d'un drap commun et grossier, pour marquer leur mépris pour les choses de ce monde ; à présent ils les font faire fort larges, d'un drap fin. Aussi les voit-on se pavaner sans honte dans les églises et dans les places publiques, et le disputer aux gens du monde par le luxe et la coquetterie de leurs habillements. Semblables aux pêcheurs qui tâchent de prendre plusieurs poissons à la fois dans leurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

filets, on dirait qu'ils n'ont élargi leurs robes que pour être plus à portée d'y fourrer et cacher les dévotes, les veuves et généralement toutes les femmes qui sont assez imbéciles pour les écouter. Les religieux des premiers temps ne désiraient que le salut des âmes; les modernes ne cherchent que le plaisir et les richesses; ils ont inventé et inventent tous les jours mille moyens pour épouvanter, pour duper les sots, et leur faire accroire que la rémission des péchés s'obtient par les aumônes et par les messes, afin de les engager à leur apporter du pain, du vin, de la viande et de l'argent, pour le repos de l'âme de leurs parents trépassés. Les anciens religieux ne renonçaient au monde que pour mieux s'occuper des choses du ciel; ceux d'aujourd'hui n'entrent dans le cloître que pour y trouver un asile contre la misère et les peines de la vie; et les hommes sont assez imbéciles pour leur prodiguer leurs bienfaits, pour nourrir leur oisiveté! Je veux croire que les aumônes contribuent à l'expiation des péchés, surtout quand elles sont faites en vue de Dieu; mais si on connaissait les moines, si on savait la vie qu'ils mènent, on se donnerait bien de garde de les en rendre l'objet ou les dépositaires. Pourquoi ne pas faire ses charités aux véritables pauvres, aux infirmes, aux familles honteuses, plutôt qu'à des hommes qui semblent avoir fait vœu de vivre dans la fainéantise et aux dépens de la société laborieuse? Comme les moines savent qu'ils ne peuvent s'enrichir qu'en recommandant aux autres la pauvreté, il n'est rien qu'ils ne disent, qu'ils ne fassent pour décrier les richesses, afin d'en demeurer les seuls possesseurs; ils ne déclament contre la luxure et ne prêchent sans cesse la continence que pour avoir plus de facilité à séduire et à gagner les femmes que les maris négligent. Ils condamnent l'usure et les gains illégitimes comme des choses qui mènent à l'enfer, afin qu'on les rende dépositaires des restitutions dont ils se font, sans scrupule, des fonds pour acheter la prélature et les gros bénéfices, tout en disant qu'ils causent la perdition de ceux qui les possèdent. Ce qu'il y a de singulier, c'est que lorsqu'on leur reproche tous ces désordres et beaucoup d'autres de la même espèce, ils croient avoir bien répondu et être absous de tout crime quand ils ont dit : *Faites ce que nous disons, et ne faites pas ce que nous faisons;* comme s'il était possible aux ouailles d'être plus fermes, plus incorruptibles, plus courageuses que leurs pasteurs! Ce qui est plus singulier encore, c'est de voir des hommes assez sots, assez imbéciles pour se contenter d'une pareille réponse, et pour la prendre dans un sens tout différent de celui que les religieux y attachent : *Faites ce que nous disons*, c'est-à-dire, remplissez nos bourses, confiez-nous vos secrets, soyez chastes, patients, pardonnez les injures, ne dites du mal de personne. Mais quel est le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

but dans cette exhortation, dans le fond très sage? C'est de pouvoir se plonger seuls dans les vices opposés aux vertus qu'ils recommandent; ce qu'ils ne feraient pas avec la même facilité si tout le monde s'en mêlait. Qui ignore que sans argent ils ne pourraient longtemps vivre dans la crapule et l'oisiveté? Si les séculiers dépensaient leurs biens en voluptés, d'où les moines en tireraient-ils pour faire la meilleure chère et boire les meilleurs vins? Si les gens du monde courtisent toutes les femmes, il faudra que les bons moines s'en détachent. Si ceux-là n'étaient patients et ne pardonnaient les outrages, ceux-ci n'oseraient plus déshonorer les familles. Mais qu'ai-je besoin d'entrer ici dans tous ces détails? Toutes les fois que les moines, pour excuser leurs vices, répondent qu'on doit faire ce qu'ils disent et non ce qu'ils pratiquent, ils ne font que répondre une absurdité et se condamnent eux-mêmes. S'ils veulent devenir saints, pourquoi ne pas demeurer enfermés dans leur cloître? ou s'ils veulent se répandre dans le monde pour y prêcher la parole de Dieu, pourquoi ne pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui commença par faire avant d'enseigner? Qu'ils pratiquent d'abord eux-mêmes les vertus qu'ils recommandent, et on les croira. Mais, au contraire, ceux qui déclament en chaire le plus violemment contre la fornication, sont les plus ardents à courtiser, à séduire, à débaucher non-seulement les femmes du monde, mais même des religieuses. J'en connais beaucoup de ce caractère. Faut-il courir après ceux-là, et les prendre pour les directeurs de notre conduite? Il est libre à chacun de se conduire comme il l'entend; mais je pense qu'il vaudrait encore mieux ne pas se confesser que d'avoir un moine pour confesseur. Si l'homme fait bien, s'il fait mal, Dieu le sait, et le punira ou récompensera selon ses œuvres. Or, si Dieu sait ce que nous faisons, je ne vois même pas qu'il soit absolument nécessaire de se confesser à d'autres qu'à lui.

« Mais supposé que la confession à un prêtre soit indispensable, et que vous ayez été obligé de déclarer le péché pour lequel votre directeur vous fit tant de reproches, c'est-à-dire d'avoir violé la foi conjugale, deviez-vous pour cela, madame, vous conduire comme vous l'avez fait? Si c'est un péché de favoriser un amant, n'en est-ce pas un plus grand de le tuer ou de le rendre errant et vagabond sur la terre? Personne ne saurait en disconvenir : le premier est un péché naturel, et l'autre est un péché de pure malice et qui suppose un mauvais cœur; c'est un vol, un assassinat, une cruauté. Quoique vous n'ayez point enlevé le bien de Tédalde, il n'en est pas moins vrai que vous l'avez volé, puisque, comme je vous l'ai déjà dit, vous étant donnée toute à lui, vous ne pouviez vous en séparer sans son consentement. Si vous ne l'avez pas tué, vous avez fait tout ce qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fallait pour le porter à se tuer de sa propre main ; et la loi veut que celui qui est cause du mal en soit puni comme l'auteur. S'il n'est pas mort, vous ne pouvez nier que vous ne soyez du moins cause de son exil et de ce qu'il a mené pendant sept ans une vie errante et misérable. D'où je conclus qu'en commettant un de ces trois péchés vous vous êtes rendue plus criminelle et bien plus condamnable qu'en vivant avec lui. Mais, madame, allons plus loin, continua le pèlerin, sans lui donner le temps de répondre un seul mot : Tédalde méritait-il d'être traité de cette manière ? Non certes, vous en êtes vous-même convenue, et je le savais aussi bien que vous. Il vous aimait comme sa vie ; jamais femme ne fut aussi honorée, aussi louée, aussi obéie que vous le fûtes par ce tendre amant. Se trouvait-il dans une compagnie où, sans donner des soupçons, il pouvait parler de vous, c'étaient aussitôt des éloges aussi adroits que délicats : vos charmes, votre caractère, vos qualités recevaient le tribut d'un encens d'autant plus flatteur qu'il paraissait venir d'une personne désintéressée. Tédalde avait mis son sort entre vos mains ; sa fortune, son honneur, sa liberté étaient à votre seule disposition ; il ne vivait que pour vous ; vous seule faisiez son bonheur. Il avait du mérite, de la naissance, de l'honnêteté, de la jeunesse, une assez jolie figure ; tout le monde l'estimait, le recherchait, le chérissait ; vous ne sauriez le nier. Comment donc avez-vous pu après cela vous déterminer à rompre tout à coup avec lui, à la seule instigation d'un cagot, d'un babillard, d'un envieux, qui ne désirait peut-être que de remplir auprès de vous la place de ce galant homme ? Je ne conçois pas par quel étrange aveuglement il y a des femmes qui n'aiment point les hommes, et qui ne font aucun cas des soins qu'ils leur rendent. Si elles voulaient faire usage de leur raison, si elles considéraient la noblesse, la grandeur de l'homme et la prééminence que Dieu lui a donnée sur tous les autres êtres, il n'y en aurait pas une qui ne se glorifiât d'avoir un amant, de se l'attacher, de lui plaire, de s'en faire adorer et d'éviter avec soin tout ce qui pourrait le refroidir. Vous avez cependant fait tout le contraire, et cela par les conseils d'un moine, moins animé du zèle de la religion que jaloux des plaisirs de votre ami. Voilà, madame, voilà le péché que le Tout-Puissant, qui pèse tout dans une juste balance et qui conduit toutes choses à la fin qu'il s'est proposée, n'a pas voulu laisser impuni. Si vous voulez donc sauver le mari, il faut réparer l'injustice que vous avez faite à l'amant. Il faut, s'il revient de son long exil, que vous lui rendiez vos bonnes grâces, votre bienveillance, votre amitié, vos faveurs même, afin qu'il soit dans votre cœur tel qu'il y était avant que vous eussiez sottement ajouté foi aux extravagances de ce détestable moine qui vous l'a fait congédier. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La dame, qui avait écouté très attentivement le long discours du pèlerin, ne douta point que son malheur ne fût une juste punition de son mauvais procédé à l'égard de son amant infortuné. Quelque relâchée que lui parût la morale du bon apôtre, elle fut touchée de ses raisons qu'elle regardait comme mot d'évangile. — « Ami de Dieu, lui dit-elle, je suis pénétrée de la vérité de tout ce que vous venez de me dire. Je connais à présent les religieux, que je prenais, hélas ! pour autant de saints ; mais le portrait que vous venez d'en faire m'en donne une tout autre idée. Je reconnais également mon tort à l'égard du pauvre Tédalde, et je vous assure que je le réparerais de mon mieux s'il était en mon pouvoir. Mais le moyen ? ce cher amant n'existe plus, et c'est moi qui suis cause de sa mort. Maudit moine ! que je me reproche d'avoir écouté tes funestes conseils ! »

— « Tranquillisez-vous, madame, reprit le pèlerin, Tédalde n'est point mort. Vous êtes à temps de réparer les tourments que vous lui avez fait souffrir, et je puis vous assurer que si vous lui rendez vos bonnes grâces, il oubliera tous ses maux, pour ne goûter que le plaisir de vous plaire et de vous aimer. » — « Prenez donc garde à ce que vous dites, homme de Dieu. Je suis sûre que Tédalde n'est plus. Je l'ai vu étendu devant ma porte, percé de mille coups ; je l'ai tenu longtemps dans mes bras, et j'ai arrosé son visage de mes larmes ; et cela même m'a attiré quelques médisances. Plût au ciel qu'il fût encore en vie ! sa présence me ferait autant de plaisir que la liberté de mon mari ; et dût le public en jaser, je m'estimerais très heureuse de pouvoir lui rendre ma première affection. » — « Soyez sûre, madame, que Tédalde vit encore, et je me fais fort de vous le représenter plus amoureux que jamais, si vous me promettez de suivre votre première résolution. » — « Je vous le jure sur tout ce qu'il y a de plus saint ; mon cœur est trop plein de lui, pour que je puisse changer à cet égard. »

Tédalde jugea pour lors qu'il était temps de se faire connaître et de donner à Hermeline des assurances positives de la délivrance d'Aldobrandin. — « Ne vous affligez plus, ma chère dame, sur le sort de votre mari, je vais vous découvrir un secret qu'il faut que vous gardiez toute votre vie. » Après avoir dit ces mots, le pèlerin, pour plus grande sûreté, ferma la porte de la salle, et la dame qui le regardait comme un saint homme, le laissa faire sans montrer la moindre défiance. Ensuite il s'approche d'elle, et tirant de sa poche un anneau dont elle lui avait fait présent la dernière nuit qu'il avait passée avec elle, et qu'il avait gardé très précieusement : — « Connaissez-vous cet anneau ? » lui dit-il en le lui présentant. — « Je le connais fort bien, répondit-elle en soupirant : c'est un anneau qui m'a appartenu et dont j'avais fait présent à Tédalde pour gage de ma tendresse. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— « Eh bien, madame, c'est Tédalde en personne qui vous le présente ; ne me reconnaissez-vous point ? » Et il ôta en même temps son manteau et sa cape de pèlerin. Hermeline croit voir un revenant ; elle est si effrayée de ce changement imprévu, qu'au lieu de sauter au col de Tédalde, elle cherche à s'enfuir, le prenant réellement pour un ressuscité ; mais Tédalde la retient et la rassure, en lui disant : — « Ne craignez rien, madame ; je suis cet amant infortuné, ce Tédalde qui vous fut si cher, et que vous et mes frères croyez mort sans raison. Ce n'est pas moi qu'on a tué, mais quelque autre qu'on a pris pour moi. Hermeline fut quelque temps dans le trouble ; mais enfin, revenue de sa frayeur, et le reconnaissant au son de sa voix et aux traits de son visage qu'elle examina plus attentivement, elle l'embrassa, les larmes aux yeux, et lui témoigna par mille caresses le plaisir qu'elle avait de le revoir. Tédalde y répondit de son mieux, et eut beaucoup de peine à contenir les transports de son amour. Il remit pourtant à un autre moment le plaisir qui manquait à son bonheur, parce qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour sauver le mari. — « Je vais m'occuper, dit-il, de son élargissement, persuadé que vous serez plus constante et plus raisonnable que par le passé. Je me flatte que vous le verrez libre et blanchi de toute accusation dans moins de deux jours. Je viendrai vous rendre compte de mes démarches, et puis je vous raconterai à loisir tout ce qui me concerne. Soyez tranquille sur le sort d'Aldobrandin : j'ai des preuves de son innocence et je les ferai valoir. »

Tédalde ayant repris sa cape et son habit de pèlerin embrassa de nouveau sa chère Hermeline et la quitta pour se rendre en prison où son mari était détenu. Il le trouva pâle, défait et plus occupé des idées de la mort que de l'espoir de sa délivrance. Il entre dans son cachot. — « Aldobrandin, lui dit-il, je suis un de vos amis qui connaît votre innocence, et que Dieu vous envoie pour vous délivrer de l'infamie dont on vous a couvert et du supplice qu'on vous prépare. Le jour de demain ne se passera point sans que je n'aie fait triompher votre innocence. J'y mets seulement une condition, et je me flatte que vous ne vous y opposerez point. »

— « Homme de Dieu, répondit le prisonnier, quoique vous me soyez parfaitement inconnu et que je ne me souvienne seulement point de vous avoir jamais vu, je crois sans peine que vous êtes de mes amis puisque vous le dites, et que vous vous intéressez à mon triste sort. J'ignore par quel moyen vous avez pu découvrir mon innocence, mais je puis vous assurer en toute vérité que je n'ai point commis le crime pour lequel on m'a fait essuyer la question et dont la violence des tourments m'a fait avouer coupable. Dieu a sans doute voulu me punir de mes autres péchés, qui sont en grand nombre ; sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

volonté soit faite, pourvu que j'obtienne son saint paradis. Je suis aujourd'hui fort détaché de la vie ; je vous avoue cependant que je serais charmé de vivre, ne fût-ce que pour faire connaître mon innocence et rétablir mon honneur si indignement flétri. D'après cela, vous pouvez juger de l'obligation que je vous aurai et de l'étendue de ma reconnaissance, s'il est en votre pouvoir de me délivrer de la mort qui m'attend. Non seulement je vous promets de faire ce que vous exigerez de moi, mais je prends à témoin ce Dieu qui m'humilie que je tiendrai tout ce que je vous aurai promis. Parlez, je suis disposé à tenter même l'impossible pour me conformer à vos désirs, si j'ai le bonheur de recouvrer ma liberté. »

— « Ce que j'exige de vous n'est pas seulement possible, mais très honnête : c'est qu'après que j'aurai fait voir votre innocence, vous vous réconcilierez de bonne foi avec les frères de Tédalde, qui ne vous ont poursuivi en justice que parce qu'ils vous ont cru coupable de la mort de leur frère, sur de faux rapports et de fausses indices. Voyez si vous êtes dans l'intention de leur pardonner et de les regarder comme vos amis, comme vos propres frères, après toutefois qu'ils auront réparé de tout leur pouvoir le tort qu'ils vous ont fait par erreur. » — « Quelque doux que soit le plaisir de la vengeance pour un cœur aussi ulcéré que le mien, répondit Aldobrandin, j'y renoncerai volontiers par égard pour un ami si généreux et dans l'espoir de faire connaître mon innocence. Oui, je leur pardonnerai tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je leur pardonne dès ce moment puisque vous l'exigez ; je vous promets même, si je sors d'ici, de faire toutes les démarches que vous désirerez à cet égard. » Cette réponse plut infiniment au pèlerin. Il exhorta le prisonnier à prendre courage et lui fit espérer que le lendemain ne se passerait pas sans qu'il reçût de bonnes nouvelles ; il ne jugea pas à propos de lui en dire davantage, mais il l'embrassa affectueusement avant de le quitter.

Au sortir de la prison, il parvint à obtenir une audience particulière de l'un des principaux magistrats, fort renommé pour son intégrité. — « Vous savez, monseigneur, lui dit-il, que tous les hommes sont intéressés à connaître la vérité, particulièrement les personnes de votre état, afin que les innocents ne paient point pour les coupables. Je suis persuadé que vous seriez fâché de faire périr un homme dont on vous aurait fait connaître l'innocence ; c'est ce qui me fait prendre la liberté de venir vous représenter que vous avez agi avec trop de rigueur envers le nommé Aldobrandin Palermini, qu'on est sur le point de faire mourir. Je vous rends trop de justice pour vous soupçonner de mauvaise foi, vous et les autres magistrats qui l'avez ainsi jugé. Vous n'avez agi de la sorte que parce que vous l'avez cru

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

réellement coupable de la mort de Tédalde Eliséï ; mais je vous avertis que ce n'est point lui qui a commis ce crime ; il est entièrement innocent, et je me fais fort de vous en convaincre avant la nuit, en vous faisant connaître et en vous livrant les véritables assassins. »

Le juge, qui n'était pas intimement convaincu du crime d'Aldobrandin, et qui ne l'avait vu condamner à mort par ses confrères qu'avec regret, fut bien aise d'entendre parler ainsi le pèlerin. Il l'interroge, et ayant appris ce que Tédalde avait entendu la nuit passée, il donne aussitôt des ordres pour faire prendre les trois coquins et la femme. Ils furent arrêtés la nuit suivante, au premier sommeil, sans la moindre résistance. Ils comparurent aussitôt devant le juge, qui les interrogea chacun en particulier, et qui, les ayant menacés de la question, leur arracha l'aveu de leur crime. Ces malheureux confirmèrent cet aveu à la confrontation, ajoutant toutefois qu'ils ne connaissaient pas Tédalde Eliséï, et que celui qu'ils avaient tué était un homme de la campagne qui venait fréquemment à Florence, où il logeait ordinairement chez eux. Interrogés sur le motif qui les avait portés à commettre ce meurtre, ils répondirent que c'était pour se venger de ce que cet homme avait voulu, pendant leur absence, débaucher la femme de l'un d'eux.

Le pèlerin, témoin de tout ce qui venait de se passer, prit congé du magistrat sans lui dire qui il était, voulant le laisser dans l'opinion que l'homme assassiné était de la famille des Eliséï. Il retourna ensuite secrètement chez Hermeline, qui l'attendait avec impatience. Elle ne s'était point couchée, mais elle avait fait coucher ses domestiques pour se trouver seule avec lui. — « Réjouissez-vous, ma bonne amie, je vous apporte de bonnes nouvelles, lui dit-il en l'abordant ; votre mari est sur le point d'être mis en liberté. » Pour lui en donner de plus fortes assurances, il lui rendit compte de tout ce qui était arrivé. La dame fut au comble de la joie. — « Que je suis aise de vous revoir, lui dit-elle, après vous avoir tant pleuré ! que je vous ai d'obligation ! sans vous mon mari aurait perdu l'honneur et la vie. Comment pourrai-je m'acquitter envers vous, mon cher Tédalde ? » — « Je suis trop heureux et trop payé si vous m'aimez, si vous m'avez rendu ce cœur autrefois si tendre et si passionné. » — « N'en doutez point, mon ami, ces tendres baisers doivent vous en être de sûrs garants. » On imagine bien que son amant les lui rendit. Après s'être livrés l'un et l'autre aux plus douces étreintes, après s'être juré un amour éternel, pour mieux sceller leur réconciliation, ils se couchèrent et passèrent le reste de la nuit à goûter des plaisirs dont les seuls amants passionnés peuvent se former une juste idée.

Le jour commençant à poindre, l'heureux Tédalde entretint sa maîtresse du dénoûment qu'il avait dessein de donner à cette espèce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de tragédie ; il la pria de nouveau de garder le secret et sortit de la maison, toujours sous son habit de pèlerin, pour apprendre l'état des affaires d'Aldobrandin. Les juges s'étant pleinement convaincus de son innocence se hâtèrent de révoquer la sentence qu'ils avaient rendue contre lui et ordonnèrent son élargissement. Peu de jours après, ils condamnèrent les véritables meurtriers à avoir la tête tranchée sur le lieu même où ils avaient commis le crime, ce qui fut exécuté.

Aldobrandin rendu à sa femme et à ses amis se fit un devoir de publier que le pèlerin était son libérateur ; il le mena dans sa maison et le pria d'y demeurer autant de temps qu'il lui plairait. Il y fut fêté, chéri, caressé de toute la parenté, et surtout de madame Hermeline, qui connaissait son mérite mieux que personne.

Plusieurs jours s'étant passés en réjouissances, le pèlerin somma son hôte de se réconcilier, comme il l'avait promis, avec les frères de Tédalde, qui étaient dans la dernière surprise d'un changement si subit et qui craignaient qu'Aldobrandin ne les prît à partie pour l'avoir fait arrêter si imprudemment sur un simple soupçon de jalousie. Aldobrandin répondit avec franchise qu'il était tout prêt à faire ce qu'il lui prescrirait à cet égard. — « Il faut, dit alors le pèlerin, que vous fassiez préparer pour demain un grand repas. Vous engagerez vos parents et leurs femmes à s'y trouver, et j'irai de votre part prier les frères de Tédalde de s'y rendre, après leur avoir annoncé notre projet de réconciliation. » Aldobrandin l'ayant laissé maître de tout, il alla chez ses quatre frères, leur parla comme il convenait dans la circonstance, et leur prouva, par des raisons solides et sans réplique, qu'ils lui devaient des réparations. Ils lui promirent de se rendre chez lui et de lui demander pardon de tout ce que leur attachement pour leur frère leur avait fait entreprendre contre lui. Quand il eut ainsi leur parole, il les pria de sa part à dîner pour le lendemain avec leurs femmes. Le jour suivant, les quatre frères, en habit de deuil (car ils ignoraient encore la déclaration qu'avaient faite, touchant la qualité du mort, les vrais auteurs de l'assassinat), et accompagnés de quelques uns de leurs amis, sortirent un peu avant l'heure indiquée pour se rendre chez Aldobrandin, où ils arrivèrent les premiers. Ils n'eurent pas plus tôt paru devant lui qu'ils posèrent à terre leurs épées et lui demandèrent pardon en se mettant à sa discrétion. Le bon Aldobrandin les reçut les larmes aux yeux et les embrassa en leur disant qu'il leur pardonnait de tout son cœur. Leurs femmes et leurs sœurs arrivèrent ensuite en deuil et furent très bien accueillies. Chacun fit de son mieux pour se surpasser en honnêtetés. Cependant le repas fut triste et silencieux à cause du deuil des Eliséi, qui croyaient toujours que l'homme assassiné était véritablement leur frère Tédalde dont on leur avait annoncé l'arrivée. Ils sa-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vaient seulement, comme le reste du public, qu'Aldobrandin avait été soupçonné et accusé à faux. Ce qui avait donné lieu à cette accusation, c'est que le corps du prétendu Tédalde avait été trouvé percé de coups sur la porte de sa maison, où les meurtriers l'avaient apporté pour donner le change sur les auteurs du délit. Leur douleur encore récente répandit un air morne sur toute l'assemblée, ce qui donna lieu à quelques convives de blâmer le pèlerin d'avoir donné cette fête. Afin de dissiper cette tristesse, il crut devoir se faire connaître. Il se lève après le premier service, et se tenant debout :—« Je sens, dit-il, que pour rendre votre satisfaction complète et répandre la gaieté sur vos visages, je sens, dis-je, qu'il faudrait ici la présence de Tédalde. Je suis bien aise de vous apprendre que ce n'est pas lui qui a été assassiné. Il est encore plein de vie, et ce qui vous étonnera davantage, il est actuellement dans cette compagnie, sans qu'aucun de vous l'ait reconnu. Je vais vous le montrer. » Et en disant ces derniers mots, il quitte son habit de pèlerin. Tous les regards se fixent sur lui ; on l'examine, on l'étudie, et comme on a de la peine à le reconnaître, il se met à rapporter une foule de particularités capables de convaincre les convives qu'il n'en imposait point. Ceux qui composaient cette nombreuse assemblée paraissaient tomber des nues ; on se regardait avec surprise ; ses frères mêmes ne savaient que croire. Mais quand il eut conté ses aventures et cité plusieurs anecdotes que lui seul pouvait savoir, ils se rendirent à ces marques et coururent l'embrasser ainsi que ses sœurs. Aldobrandin et les autres en firent autant. Il n'y eut qu'Hermeline qui demeura froide et tranquille. Son mari en fut surpris et lui reprocha son indifférence devant tout le monde. — « Il n'y a personne ici, mon cher mari, lui répondit-elle d'un ton assez fort pour que toute l'assemblée pût l'entendre, qui lui fît plus volontiers que moi des caresses et qui eût plus sujet de lui en faire, puisque c'est à lui que je dois le bonheur de te posséder encore ; mais les mauvais bruits qu'on a répandus le jour de la mort de celui qu'on a pris pour lui m'obligent de retenir les mouvements de ma juste reconnaissance. » — « Belle raison ! répliqua le mari. Crois-tu que j'ajoute foi à tous ces bavardages ? Je lui dois ma liberté, et cela doit confondre les calomniateurs. Lève-toi, cours l'embrasser et ne t'embarrasse pas du reste. » Hermeline le désirait trop pour se le faire dire encore ; elle l'embrassa donc et lui fit mille amitiés. La manière libre et généreuse dont en usait Aldobrandin plut extrêmement aux frères de Tédalde. Tout le monde fut content, et les honnêtetés mutuelles rétablirent entièrement la bonne intelligence entre les deux familles. Le pèlerin, au comble de la joie, déchira les habits de deuil que portaient ses frères, leurs femmes et ses sœurs, et leur en fit prendre d'autres. Ensuite on chanta, on dansa, on fit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY -

mille folies plus amusantes les unes que les autres ; de sorte que la fin du repas fut aussi gaie que le commencement avait été triste. Tédalde régala le lendemain les mêmes convives, et plusieurs jours se passèrent en festins et en divertissements.

Les Florentins regardèrent longtemps Tédalde comme un homme ressuscité. On était tenté de crier au miracle. Plusieurs de ses parents même n'étaient pas tout à fait convaincus que ce fût véritablement lui et ne l'auraient peut-être jamais cru sans un événement qui fit connaître quel était celui qui avait été tué. Des gens de l'Unigiane passant un jour devant la maison de Tédalde et le voyant sur sa porte coururent le saluer. — « Eh ! bonjour, notre ami Fativole, lui dirent-ils en présence de ses frères ; comment te portes-tu ? » — « Vous vous trompez, mes bonnes gens, répondit-il ; vous me prenez sans doute pour un autre, car je ne vous connais point. » En effet ils reconnurent à sa voix qu'ils s'étaient mépris et lui firent des excuses. — « Jamais homme, ajoutèrent-ils, n'a mieux ressemblé à un de nos amis nommé Fativole, de Pontremoli, qui doit être arrivé ici depuis quinze jours et que nous cherchons partout sans pouvoir le découvrir : il fallait vous entendre parler pour nous détromper ; vous lui ressemblez parfaitement, à l'habit près, car le sien n'était ni aussi beau, ni de si belle couleur que le vôtre. » — « Comment était-il habillé? dit le frère aîné de Tédalde, qui avait entendu leur conversation. » — « De la même étoffe et de la même couleur que vous voyez nos habits ; car c'est un homme de notre état, » répondirent-ils. Ces détails et plusieurs autres particularités qu'on apprit de ces étrangers firent voir clairement que ce Fativole était l'homme qui avait été assassiné, et dès ce moment tout le monde demeura entièrement convaincu que l'ex-pèlerin n'en avait aucunement imposé.

C'est ainsi que Tédalde, expatrié par les rigueurs d'une maîtresse qu'il adorait, parvint à renouer avec elle après une absence de sept ans, qui fut cause de sa grande fortune. La belle fit de son mieux pour lui faire oublier son ancien tort ; et ces deux amants vécurent depuis dans une si parfaite union et se conduisirent avec tant de prudence, qu'ils n'eurent jamais le moindre démêlé, et que peu de personnes se doutèrent de leurs amours.

NOUVELLE VIII.

LE MARI JALOUX, BATTU ET CONTENT.

L'histoire que je vais vous raconter, dit Laurette après Émilie, a tout l'air d'une fable ; je puis cependant vous assurer, chères dames,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'elle est très véritable. Vous allez voir comment un homme, qui n'était pas mort, quoiqu'il en eût les apparences, fut enterré et ressuscité ensuite par un fripon de moine, qui fit passer pour un miracle de sa façon ce qui ne fut que l'ouvrage de sa scélératesse.

Il y a encore en Toscane une abbaye située dans un lieu solitaire, comme le sont ordinairement ces sortes de maisons. Le moine qui en était l'abbé menait une vie assez régulière, à l'article des femmes près, dont il ne pouvait se passer; mais le bon père prenait si bien ses mesures, que ses intrigues étaient parfaitement ignorées de sa communauté, qui le regardait comme un saint religieux. Il y avait dans le voisinage de l'abbaye un riche paysan nommé Feronde, homme matériel et stupide. Il fit connaissance avec l'abbé qui, le voyant si simple et si bête, ne le recevait chez lui que pour avoir occasion de s'égayer à ses dépens. Ayant passé quelques jours sans paraître au couvent, l'abbé résolut d'aller lui faire une visite. La femme de Feronde était jeune et jolie. Le moine ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il en devint amoureux. — « Quel dommage, se disait-il, que monstre possède un pareil bijou, dont il ne connaît sans doute pas le prix! » Il se trompait; car, quoique Feronde n'eût pas d'esprit, il ne laissait point de bien aimer sa femme et la veillait de près; il en était même si jaloux qu'il ne la perdait pas un instant de vue. Cette dernière découverte ne fit aucunement plaisir à l'abbé, qui la convoitait de tout son cœur et qui craignait de ne pouvoir la débaucher. Il ne perdit cependant pas espérance. Comme il était fin et rusé, il sut si bien amadouer le jaloux, qu'il l'engagea à mener sa femme au beau jardin de l'abbaye. Le bon hypocrite partageait avec eux le plaisir de la promenade, et, pour mieux les duper l'un et l'autre, ne les entretenait que de choses saintes. L'onction qu'il mettait dans ses discours, le zèle qu'il montrait pour le salut, le faisaient passer pour un saint dans leur esprit. Enfin il joua si bien son personnage, que la femme mourait d'envie de le prendre pour directeur. Elle en demanda la permission à son mari, qui la lui accorda volontiers. La voilà aussitôt aux pieds de l'abbé, qui, ravi d'avoir une telle pénitente, se proposait de tirer parti de sa confession pour la conduire à ses fins.

Le catalogue des gros péchés fut bientôt expédié; mais les affaires du ménage furent de plus longue discussion. C'était là que le confesseur l'attendait. Il lui demanda si elle vivait bien d'accord avec son mari. — « Hélas! lui répondit-elle, il est bien difficile de faire son salut avec un pareil homme. Vous ne sauriez vous imaginer ce que j'ai à souffrir de sa stupidité. Ce sont continuellement des altercations, des gronderies et des reproches sur des misères. Il est d'ailleurs d'une jalousie dont rien n'approche, quoique je puisse dire avec vé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rité que je n'y donne pas sujet. Je vous aurais bien de l'obligation, mon père, si vous vouliez me dire comment je dois m'y prendre pour le guérir de ce travers qui fait mon malheur et le sien. Tant qu'il se conduira comme il le fait à mon égard, je crains que toutes mes bonnes œuvres ne soient des œuvres mortes, par les impatiences continuelles auxquelles je me livre. »

Ces paroles chatouillèrent agréablement l'oreille et le cœur de l'abbé. Il crut, dès ce moment, qu'il lui serait aisé d'accomplir ses desseins sur la belle. — « Il est sans doute bien désagréable, répondit-il, pour une femme sensible et jolie de ne trouver dans son mari qu'un sot, mais je crois qu'il est encore plus fâcheux pour elle d'avoir affaire à un mari dur et jaloux. Je conçois, ma fille, toute l'étendue de vos peines. Le seul conseil que je puisse vous donner pour les diminuer, c'est de tâcher de guérir votre mari du mal cruel de la jalousie. Je conviens que la chose ne vous est pas aisée; mais je vous offre mes services. Je sais un remède infaillible : je l'emploierai, pourvu toutefois que vous me promettiez un secret inviolable sur ce que je vous dirai. » — « Ne doutez point de ma discrétion, répondit la dame; je mourrais mille fois, s'il était possible, plutôt que de révéler une chose que vous m'auriez défendu de dire. Parlez sans crainte, et dites-moi quel est ce remède. » — « Si nous voulons, répliqua l'abbé, que votre mari guérisse, il faut, de toute nécessité, qu'il fasse un tour en purgatoire. » — « Que dites-vous donc là, mon cher père? Est-ce qu'on peut aller en purgatoire tout en vie? » — « Non, il mourra avant d'y aller; et quand il y aura passé assez de temps pour être guéri de sa jalousie, nous prierons Dieu l'un et l'autre qu'il le rappelle à la vie, et je vous garantis que nos prières seront exaucées. » — « Mais en attendant qu'il ressuscite, faudra-t-il que je demeure veuve? Ne pourrai-je point me remarier? » — « Non, mon enfant, il ne vous sera pas permis de prendre un autre mari; Dieu en serait irrité. D'ailleurs vous seriez obligée de le quitter lorsque Feronde reviendra de l'autre monde, et ce nouveau mariage ne manquerait pas de le rendre plus jaloux qu'auparavant. » — « Je me soumettrai aveuglément à toutes vos volontés, mon père, pourvu qu'il guérisse de son mal et que je ne sois pas dans le cas de demeurer long-temps dans le veuvage; car je vous avoue que s'il arrivait que vous ne pussiez le ressusciter, il me serait difficile de n'en point prendre un autre, dût-il être jaloux comme lui. » — « Soyez tranquille, ma chère enfant, j'arrangerai toutes choses pour le mieux; mais quelle récompense me donnerez-vous pour un tel service? » — « Celle que vous souhaiterez, si elle est en mon pouvoir; mais que peut faire une femme comme moi pour un homme comme vous? » — « Vous pouvez faire autant et plus pour moi, reprit l'abbé,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que je ne puis faire pour vous ; je vais vous procurer le repos, il ne tiendra qu'à vous de me le procurer aussi ; car je l'ai totalement perdu depuis que je vous connais ; vous pouvez même me conserver la vie, que je perdrai infailliblement si vous n'apportez remède à mon mal. » — « Que faut-il donc que je fasse ? Je ne demande pas mieux que de vous témoigner ma reconnaissance. Quel est votre mal et comment puis-je le guérir ? » — « Mon mal n'est autre chose que beaucoup d'amour pour vous ; et si vous ne m'aimez comme je vous aime, si vous ne m'accordez vos faveurs, je suis un homme mort. » — « Hélas ! que me demandez-vous là ? dit la femme tout étonnée. Je vous regardais comme un saint. Convient-il à un prêtre, à un religieux, à un confesseur de faire de pareilles demandes à ses pénitentes ! » — « Ne vous en étonnez pas, ma chère amie ; la sainteté n'en sera point altérée, parce qu'elle réside dans l'âme et que ce que je demande ne regarde que le corps. Ce corps a ses besoins, qu'il est permis de satisfaire, pourvu que l'on conserve un esprit pur. Ce n'est pas la nourriture que l'on prend qui constitue le péché de gourmandise, c'est l'idée qu'on y attache ; il en est de même des autres besoins de l'homme. Si quelque chose doit vous étonner, c'est l'effet que produit votre beauté sur une âme qui n'a coutume de voir que des beautés célestes. Il faut que vos charmes soient bien puissants pour m'avoir porté à désirer la faveur que je vous demande. Vous pouvez vous vanter d'être la plus belle de toutes les femmes, puisque la sainteté même n'a pu se défendre de convoiter votre cœur. Quoique religieux, quoique abbé, quoique saint, je n'en suis pas moins homme. J'en aurais plus de mérite sans doute devant Dieu, si je pouvais faire le sacrifice de l'amour que vous m'avez inspiré et du plaisir que j'en attends ; mais je vous avoue que ce sacrifice est au dessus de mes forces, tant votre beauté a fait d'impression sur mon âme. Ne me refusez donc pas la grâce que je vous demande. Pourquoi balanceriez-vous à me l'accorder ? Je ne suis pas encore vieux, comme vous voyez ; quelque austère que soit la vie que je mène, elle ne m'a pas encore défiguré ; mais quand bien même je ne vaudrais pas votre mari du côté de la figure, ne devez-vous pas aimer qui vous aime, et avoir quelque complaisance pour quelqu'un qui tenterait l'impossible pour vous rendre heureuse dans ce monde et dans l'autre ? Bien loin que ma proposition vous fit de la peine, vous devriez en être charmée. Tandis que le jaloux Feronde sera en purgatoire, je vous ferai compagnie et vous servirai de mari ; personne n'en saura jamais rien. Profitez donc, ma belle amie, de l'occasion que le ciel vous ménage. Je connais beaucoup de femmes qui seraient ravies d'avoir une pareille fortune. Si vous êtes sage, vous ne la laisserez point échapper. Sans compter

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que j'ai beaucoup de bijoux très précieux dont je vous ferai présent si vous consentez à faire pour moi ce que je suis disposé à faire pour vous. Seriez-vous assez peu reconnaissante pour me refuser un service qui vous coûtera si peu, lorsque je veux vous en rendre un si important à votre tranquillité ? »

La femme, les yeux baissés, ne savait que répondre au saint religieux. Elle n'osait dire *non*, et dire *oui* ne lui paraissait pas chose honnête et décente. L'abbé, qui vit son embarras, en augura favorablement. Il crut qu'elle était ébranlée. Pour l'enhardir et achever de la déterminer, il redoubla ses prières et ses instances. Il parvint enfin à lui persuader, par des raisons tirées de sa dévotion et de sa sainteté, qu'il n'y avait rien de criminel dans ce qu'il lui demandait. La belle alors lui répondit, non sans quelque peu de honte et de timidité, qu'elle ferait tout ce qu'il lui plairait ; mais que ce ne serait qu'après qu'il aurait envoyé Feronde en purgatoire. — « Il y sera bientôt, dit l'abbé plein de joie. Tâchez seulement de l'engager à me venir voir demain ou après-demain, le plus tôt ne sera que le mieux ; » et en disant cela il lui mit un anneau au doigt et la renvoya. La bonne femme, fort satisfaite du présent de l'abbé et espérant d'en recevoir d'autres, alla voir plusieurs de ses amies, avant de rentrer chez elle, pour avoir occasion de parler de l'abbé. Elle leur raconta des choses merveilleuses de sa sainteté et ne tarissait point sur son compte. On crut d'autant plus volontiers tout le bien qu'elle en disait, que personne n'avait garde de le soupçonner d'hypocrisie et de galanterie.

Feronde ne tarda pas à se rendre à l'abbaye. Le fripon d'abbé ne l'eut pas plus tôt vu, qu'il se mit en devoir d'exécuter son dessein. Il avait reçu des contrées d'Orient une poudre merveilleuse qui faisait dormir plus ou moins longtemps, selon la dose. On pouvait s'en servir à coup sûr lorsqu'on voulait envoyer quelqu'un dans l'autre monde et l'en faire revenir après un certain temps. Cette poudre était si extraordinaire que pendant qu'elle agissait on eût dit que le dormant était mort, sans que pour cela elle lui causât la moindre incommodité : elle ne faisait qu'ôter l'usage des sens. L'abbé en mit dans du vin et en donna à Feronde une quantité suffisante pour le faire dormir trois jours. Quand cela fut fait, il sortit de sa chambre avec lui pour se promener dans le cloître jusqu'à ce qu'il commençât à s'endormir. Il y rencontra plusieurs moines avec lesquels il s'égaya des bêtises du bon paysan. Cette récréation ne dura pas longtemps. La poudre commença à faire son effet. Feronde s'endort et tombe tout-à-coup. L'abbé feint d'être troublé de cet accident, qu'on prit pour une attaque d'apoplexie, et donne des ordres pour qu'on transporte le malade dans une chambre. Chacun s'empresse de le secourir ; les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

uns lui jettent de l'eau froide au visage, les autres lui font respirer du vinaigre pour rappeler ses esprits ; mais tout est inutile. On lui tâte le pouls, qu'on trouve sans mouvement ; on ne doute plus que le pauvre homme ne soit mort. Enfin on l'enterra avec les cérémonies accoutumées, mais tout vêtu et dans un grand caveau. Sa femme, qui espérait le revoir dans peu d'après la parole que lui avait donnée l'abbé, fut moins affligée de sa mort qu'elle ne l'aurait été sans cet espoir, et s'en retourna chez elle avec son petit enfant qu'elle avait mené aux funérailles, disant aux parents de son mari qu'elle ne se remarierait de sa vie. — La nuit ne fut pas plus tôt venue que l'abbé et un moine, son intime ami, qu'il avait attiré dans son couvent depuis peu de jours, se rendent au caveau, le tirent du cercueil et le portent dans le *vade in pace :* c'était une cave obscure et profonde qui servait de prison aux moines qui avaient commis quelque fredaine. Ils lui ôtent ses habits, l'habillent en moine et l'étendent sur la paille en attendant son réveil.

Le lendemain l'abbé, accompagné d'un autre moine, fit une visite de cérémonie à la veuve, qu'il trouva en deuil et dans l'affliction. Après l'avoir consolée par des discours pleins de sagesse et d'édification, il la prit à l'écart et lui rappela à voix basse, pour n'être pas entendu de son compagnon, la promesse qu'elle lui avait faite. La femme, devenue libre par la mort de son mari, et voyant luire au doigt de l'abbé un anneau beaucoup plus beau que celui qu'elle en avait déjà reçu, lui répond qu'elle est encore disposée à la tenir, et il convient avec elle qu'il ira la joindre la nuit suivante. Il y alla, en effet, vêtu des habits du pauvre Feronde qui dormait encore. Il coucha avec elle, et s'en donna à loisir tant et plus malgré la sainteté dont il faisait profession. On sent bien que le drôle ne s'en tint pas à cette nuit-là. Il allait et venait si souvent, qu'il fut rencontré par plusieurs personnes ; mais comme il ne faisait ce chemin que de nuit ces bonnes gens s'imaginèrent que Feronde lui-même revenait pour demander des prières ou faire quelque pénitence ; ce qui donna lieu dans tout le village à mille contes plus ridicules les uns que les autres. On en parla même à la veuve ; mais comme elle savait mieux que personne ce qu'il en était, elle ne s'en mit guère en peine.

Cependant le pauvre Feronde se réveilla trois ou quatre jours après. Il ne pouvait s'imaginer dans quel lieu il se trouvait, lorsqu'un moine entra dans sa prison, muni d'une poignée de verges, dont il lui appliqua cinq ou six coups à force de bras. — « Hélas ! où suis-je ? s'écriait-il en fondant en larmes. — « Tu es en purgatoire, » lui répondit le moine d'une voix terrible. — « Je suis donc mort? » — « Sans doute, » repartit le moine. A cette nouvelle, le pauvre homme se lamente plus fort, pleure sa femme et son fils, et dit les plus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grandes extravagances du monde. Le moine rentra quelque temps après, pour lui apporter de quoi boire et manger. — « Eh quoi ! dit Feronde, est-ce que les morts mangent? » — « Oui, dit le religieux ; oui, ils mangent quand Dieu l'ordonne. La nourriture que je t'apporte est ce que la femme que tu as laissée sur la terre a envoyé ce matin à l'église, pour faire dire des messes pour le repos de ton âme ; Dieu veut qu'on te le rende ici. » — « O vous ! qui que vous soyez, donnez de ma part à cette chère femme, donnez-lui le bonjour. Je l'aimais tant, quand je vivais, que je la serrais toute la nuit dans mes bras ; je la couvrais sans cesse de baisers, et puis, quand l'envie m'en prenait, je lui faisais autre chose. Saluez-la, vous dis-je, de ma part, s'il est en votre pouvoir, monsieur le diable ou monsieur l'ange ; car je ne sais lequel des deux vous êtes. » Après avoir ainsi parlé, notre bon imbécile, qui se sentait faible, se mit à manger et à boire. N'ayant pas trouvé le vin bon. — « Que Dieu la punisse, s'écria-t-il incontinent, c'est une véritable carogne. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé au prêtre du vin du tonneau qui est couché le long du mur? » A peine eut-il achevé de prendre la mince nourriture qu'on lui avait donnée, que le moine recommença à le discipliner.—« Pourquoi me frapper ainsi? » — « Parce que Dieu me l'a commandé ; il veut que tu en reçoives autant deux fois le jour. » — « Et pourquoi, je vous prie? » — « Parce que tu as été jaloux de ta femme, qui était la plus honnête et la plus vertueuse du village. » — « Hélas ! cela est vrai ; elle était plus douce que le miel ; mais je ne savais pas que la jalousie fût un péché devant Dieu. Je vous assure que si je l'avais su, je n'aurais point été jaloux. » — « Tes assurances sont inutiles ; je dois exécuter les ordres qui me sont donnés ; tu devais t'en instruire quand tu vivais. Ce châtiment du moins t'apprendra à ne plus l'être, si tu retournes jamais au monde. » — « Est-ce que les morts peuvent retourner sur la terre? » — « Oui, quand c'est la volonté de Dieu. » — « Hélas ! si je puis jamais y retourner, je me promets bien d'être le meilleur mari du monde. Non, jamais il ne m'arrivera de gronder ni de maltraiter ma femme. Je me contenterai seulement de lui faire des reproches au sujet du mauvais vin qu'elle m'a fait boire et sur ce qu'elle n'a point envoyé de chandelles à l'église, puisqu'elle est cause que j'ai mangé dans les ténèbres. » — « Elle a eu soin d'en envoyer ; mais on les a brûlées à dire des messes. » — « La bonne femme ! que je suis fâché de l'avoir quelquefois tourmentée ! Hélas ! on ne connaît le prix des choses que quand on les a perdues ! Si je retourne jamais chez moi, je lui laisserai faire tout ce qu'elle voudra. La bonne, l'excellente femme ! Mais vous, qui m'avez si fort étrillé, pour la venger de ma jalousie, apprenez-moi donc qui vous êtes. » — « Je suis un mort comme toi, né en Sardaigne ; et parce qu'il m'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

arrivé de louer la jalousie d'un maître que je servais, Dieu m'a condamné à te porter à manger et à te battre deux fois le jour, jusqu'à ce qu'il ait décidé autrement de notre destinée. » — « Dites-moi encore, continua Feronde, n'y a-t-il que nous deux ici ? » — « Nous sommes des milliers ; mais tu ne peux ni les voir ni les entendre ; et eux aussi ne t'entendent ni ne te voient. » — « A quelle distance sommes-nous de notre pays ? » — « A des milliers de lieues. » — « Diable ! c'est beaucoup ; nous devons être sans doute hors du monde, puisqu'il y a si loin d'ici à notre village. » Le moine ne pouvait s'empêcher de rire sous cape des questions saugrenues et de la stupidité du bonhomme. Il allait régulièrement tous les jours lui porter à manger ; mais il se lassa de le battre et de lui parler.

Ce malheureux avait déjà passé dix mois dans cette prison obscure lorsque sa femme, qui l'avait presque entièrement oublié, devint grosse. Aussitôt qu'elle s'en fut aperçue, elle en avertit l'abbé, qui ne cessait de lui rendre de fréquentes visites. Ils jugèrent alors qu'il était à propos de ressusciter le mari, pour couvrir leur libertinage. Sans cet accident, le pauvre diable eût peut-être passé bien des années dans son purgatoire.

L'abbé se rendit lui-même, la nuit suivante, dans la prison de Feronde, et, contrefaisant sa voix, il lui cria, à travers un long cornet : — « Console-toi, Feronde, Dieu veut que tu retournes sur la terre, où tu auras un second fils, à qui tu donneras le nom de *Benoît*. Tu dois cette grâce signalée aux fréquentes prières de ta femme et à celles du saint abbé du couvent de ton village. » — « Dieu soit loué ! s'écria le prisonnier plein de joie, je reverrai donc ma douce et bénigne femme, mon cher et tendre fils, le saint et pieux abbé, à qui je devrai ma délivrance. Que Dieu les bénisse à jamais ! » A peine eut-il dit ces mots, qu'il tomba en léthargie. L'abbé avait eu la précaution de faire mettre dans sa boisson de la même poudre ; mais on n'en avait mis qu'autant qu'il en fallait pour le faire dormir quatre ou cinq heures seulement. Il profita de son sommeil, aidé du moine son confident, pour le revêtir de ses habits et le porter secrètement dans le caveau où il avait été d'abord enterré.

Il était déjà grand jour lorsque le prétendu mort se réveilla. Apercevant par un trou la lumière, qu'il n'avait point vue depuis dix mois, et sentant dès ce moment qu'il était réellement en vie, il s'approcha du trou et se mit à crier de toutes ses forces qu'on lui ouvrît. Comme personne ne lui répondait, il essaya de la tête et des épaules à pousser lui-même la pierre qui couvrait le tombeau. Il fit de si grands efforts qu'il l'entr'ouvrit, parce qu'elle n'était pas bien jointe. Il crie de nouveau à son secours ; les moines, qui venaient de chanter matines, accourent au bruit de cette voix sourde. Ils s'approchent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

du tombeau et sont si épouvantés qu'ils prennent la fuite et vont avertir l'abbé de ce prodige. L'abbé feignait d'être en ce moment en oraison. — « Ne craignez rien, mes enfants, leur dit-il, prenez la croix et l'eau bénite, et allons voir avec un saint respect ce que la puissance de Dieu vient d'opérer. » Pendant ce temps, le bonhomme Feronde était parvenu, à force d'efforts, à détourner assez la pierre pour passer son corps et sortir du tombeau. Il était pâle, défait, comme devait l'être un homme qui avait passé tant de temps sans voir la lumière. Dès qu'il aperçoit l'abbé, il se jette à ses pieds et lui dit : — « Mon père, ce sont vos prières et celles de ma femme qui m'ont délivré des peines du purgatoire et rendu à la vie. Je prie Dieu qu'il vous accorde de longs jours et vous comble de ses grâces. » — « Que le saint nom du Tout-Puissant soit béni, » dit alors l'abbé. « Lève-toi, mon fils, et va consoler ta femme qui depuis ta mort n'a cessé de pleurer; va et sois un fidèle serviteur de Dieu. » — « Je sens, mon père, tout ce que je lui dois; soyez sûr que je ferai de mon mieux pour lui marquer ma reconnaissance. La bonne, l'excellente femme! Je vais la joindre et lui prouver par mes caresses le cas infini que je fais de son attachement. Je la recommande, mon père, à vos saintes prières et à celles de la communauté. L'abbé feignit d'être plus étonné que ses moines; il ne manqua pas de leur faire valoir la grandeur de ce miracle, en l'honneur duquel il leur ordonna de chanter le *Miserere*.

Feronde retourne dans sa maison. Tous ceux qui le rencontrent dans le chemin prennent la fuite comme à la vue d'un spectre. Sa femme même, quoique prévenue, en eut peur ou en fit semblant. Mais quand on le vit s'acquitter de toutes les fonctions d'un homme vivant, quand on l'entendit appeler chacun par son nom, tout le monde se rassura et on le crut ressuscité tout de bon. Alors de l'interroger et de lui faire mille questions; et lui de leur donner des nouvelles de l'autre monde, de leur parler des âmes de leurs parents et de leur conter ses tristes aventures en y mêlant mille fables ridicules, comme s'il fût devenu homme d'esprit et qu'il eût voulu se moquer de leur sotte crédulité. La révélation qu'il avait eue peu d'instants avant qu'il ne ressuscitât ne fut point oubliée. Il prétendit qu'elle lui avait été faite par l'ange Gabriel. En un mot, il n'est point d'extravagances qu'il ne débitât du plus grand sang-froid et qui ne fussent adoptées avidement par le peuple de son village.

Sa femme le reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Elle mit au monde au bout de sept mois un enfant que le prétendu ressuscité nomma Benoît Feronde et dont il se crut véritablement le père. Ce qu'il avait raconté de l'autre monde, l'absence qu'il avait faite, le témoignage des moines et celui de ses parents, qui avaient assisté

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à ses funérailles, tout concourut à prouver qu'il était ressuscité d'entre les morts, ce qui ne contribua pas peu à grossir la réputation de sainteté du père abbé. Feronde n'oublia jamais les bons coups de verge qu'il avait reçus en purgatoire e vécut avec sa femme sans soupçon et sans jalousie. Elle profita de son indulgence et de sa simplicité pour continuer ses intrigues avec son saint directeur.

Pour conserver le privilége accordé au facétieux Dionéo, c'était à la reine à conter sa nouvelle, puisque tous les autres avaient dit la leur. Aussi dès que madame Laurette eut cessé de parler, elle prit la parole en ces termes.

NOUVELLE IX.

LA PUCELLE DE ROUSSILLON.

Il y eut naguère en France un comte de Roussillon nommé Esnard, qui, ne jouissant pas d'une bonne santé, avait toujours auprès de lui un médecin connu sous le nom de Gérard, natif de Narbonne, en Languedoc. Le comte n'avait qu'un fils qui se nommait Bertrand. Il était encore enfant et joli comme un cœur lorsque son père crut devoir le faire élever avec plusieurs autres enfants de son âge, parmi lesquels se trouvait la fille de son médecin, nommée Gillette. Cette fille parut d'abord avoir beaucoup d'attachement pour lui. Son inclination se fortifia avec l'âge et se changea en un amour si grand qu'on n'aurait jamais imaginé qu'une fille qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté pût être capable d'une si forte passion. Le comte mourut et laissa Bertrand, son fils, sous la tutelle du roi de France, qui ne tarda pas à le faire venir à Paris. On conçoit le chagrin que son départ dut causer à la jeune fille. Elle faillit à en mourir de douleur. L'espérance de le revoir la soutint un peu et lui rendit la santé. Quand elle eut perdu son père, dont la mort suivit de près celle de son malade, elle serait volontiers partie pour Paris, sans la crainte de choquer les bienséances. D'ailleurs, comme elle était sans frères ni sœurs et que son père lui avait laissé un riche héritage, il lui eût été difficile de tromper la vigilance de ses proches, qui la veillaient de fort près. Parvenue à l'âge d'être mariée, elle refusait tous les partis qu'on lui offrait, parce qu'elle nourrissait toujours sa passion pour le comte. Elle disait, pour colorer ses refus, qu'elle était trop jeune pour prendre un établissement qui ne devait finir qu'avec sa vie. Elle avait un pressentiment qu'elle pourrait un jour épouser celui qu'elle aimait. Le désir d'aller à Paris pour jouir seulement du plaisir de le voir ne l'abandonnait point. Elle eut bientôt occasion de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le satisfaire ; elle apprit que le roi souffrait beaucoup d'une fistule causée par les suites d'une enflure d'estomac pour laquelle il n'avait pas été bien traité, que tous les médecins n'avaient fait qu'irriter son mal, et que, désespérant lui-même de sa guérison, il avait renoncé aux secours de l'art. Cette nouvelle lui fit grand plaisir, parce qu'elle lui fournissait un prétexte honnête pour se rendre à Paris, disant qu'elle se sentait en état de guérir le roi. Son père lui avait effectivement laissé plusieurs secrets, un entre autres contre les ulcères les plus tenaces. Elle partit donc dans l'espérance que si son remède opérait la guérison du roi, il ne lui serait pas difficile d'obtenir ensuite Bertrand pour mari.

Le premier soin de Gillette, quand elle fut arrivée à Paris, fut d'aller voir le comte, qui l'accueillit avec beaucoup de politesse. Elle parvint ensuite à se faire introduire auprès du roi et le pria en grâce de lui faire voir son mal. Ce prince, charmé de sa jeunesse, de sa douceur et de sa beauté, ne crut pas devoir la refuser. Quand elle eut vu la partie affligée : — « J'ose vous promettre, sire, lui dit-elle, de vous guérir radicalement dans huit jours, si vous voulez faire les remèdes que je vous donnerai et qui ne vous causeront point la moindre douleur. » Le roi d'abord se moque d'elle, se disant à lui-même, « comment une fille de cet âge pourrait-elle réussir dans une cure où les plus habiles médecins ont échoué? » Il se contenta de lui répondre qu'il était résolu à ne plus faire de remèdes. — « Sans doute, sire, reprit-elle, que mon sexe et ma jeunesse sont cause que vous n'avez aucune foi à mon remède ; mais j'aurai l'honneur de vous dire que ce n'est point sur mes faibles lumières que je compte, mais sur celles de mon père qui, durant toute sa vie, a joui d'une grande réputation parmi les médecins. C'est par le même remède que je me propose de vous donner qu'il a opéré de son vivant plusieurs guérisons que ses confrères avaient jugées impossibles. Pourquoi craindriez-vous de l'essayer? huit jours seront bientôt passés. »

Ce discours ébranla le roi qui, paraissant réfléchir, disait intérieurement : « Peut-être Dieu m'envoie-t-il cette fille pour opérer ma guérison. Pourquoi ne ferais-je pas l'essai de son savoir, puisqu'elle s'engage à me guérir dans peu de temps et sans me faire souffrir? » S'adressant ensuite à la demoiselle : — « Mais si vous ne me guérissez pas, à quoi vous soumettez-vous? » — « Sire, à être brûlée vive, et vous pouvez d'avance vous assurer de ma personne et me faire garder à vue, jusqu'à ce que les huit jours soient écoulés. Mais si je guéris votre majesté, quelle récompense puis-je en attendre? » — « Je vous établirai le plus honorablement du monde, lui dit le roi, si, comme je le présume, vous êtes dans l'intention de vous marier. » — « C'est tout ce que je puis désirer, sire ; mais je supplie votre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

majesté de me promettre qu'elle me donnera le mari que je lui demanderai, vos enfants et les princes du sang exceptés. » Le roi ayant acquiescé à cette proposition, Gillette prépara son remède, et l'administra si à propos, que le monarque fut entièrement guéri avant le terme prescrit, au grand étonnement de tous ses médecins. Le prince très satisfait la combla d'éloges et lui dit qu'elle pouvait faire la demande du mari qu'elle désirait, parce qu'elle l'avait bien mérité. — « J'ai donc mérité, répondit-elle, le comte Bertrand de Roussillon, que j'aime dès ma plus tendre enfance. » Le roi le fit venir et lui dit : — « Comme vous êtes à présent d'un âge à vous conduire vous-même, je veux que vous retourniez dans votre province avec une jeune et aimable fille que je vous destine pour femme. » — « Et quelle est cette demoiselle, sire? » — « C'est celle qui m'a guéri. Le comte, qui la connaissait, qui l'aimait même, mais pas assez pour en faire sa femme, à cause de la disproportion de sa naissance avec la sienne, répondit d'un ton dédaigneux : — « Vous voulez donc, sire, me donner pour femme la fille d'un médecin! Je vous prie de me dispenser d'un pareil mariage. » — « Voudriez-vous, reprit le roi, me faire manquer à la parole que j'ai donnée à cette aimable enfant qui m'a rendu la santé et qui vous demande pour récompense? J'ai trop bonne opinion de votre attachement pour moi. » — « Il n'est rien, sire, que je ne fasse pour vous en donner des preuves; vous êtes maître de mes biens et de ma personne; puisque je suis votre vassal, vous pouvez me marier à qui il vous plaira; mais je ne vous cache point que le mariage que vous me proposez répugne à mes sentiments. » — « Cette répugnance vous passera, reprit le roi : la fille est jeune, jolie, sage; elle vous aime beaucoup; vous l'aimerez aussi, j'en suis sûr, et vous serez plus heureux avec elle qu'avec une autre d'une condition plus élevée. » Le comte, qui savait que les rois de France n'étaient pas accoutumés à être désobéis, ne répliqua plus rien et cacha son dépit. Le roi ordonna aussitôt les préparatifs de ce mariage; et le jour des noces étant venu, Bertrand de Roussillon, en présence de sa majesté, donna contre son cœur la main à la demoiselle. Après la cérémonie, il demanda la permission d'aller consommer le mariage dans son pays. Le roi, qui était quitte de sa parole, lui accorda sa demande; et le comte de partir aussitôt. Mais à peine eut-il fait quelques lieues, qu'il quitta sa femme dans le même état qu'il l'avait prise. Il gagna la route d'Italie et vint en Toscane demander de l'emploi aux Florentins, alors en guerre avec les Siennois. Ils le reçurent à bras ouverts et lui donnèrent un régiment qu'il conserva tout le temps qu'il fut attaché à leur service.

La nouvelle mariée peu contente de sa destinée, espérant que le temps et sa bonne conduite ramèneraient son mari, s'en alla en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Roussillon, et y fut reçue comme l'épouse du comte, c'est-à-dire en souveraine. Elle y trouva un grand désordre causé par l'absence du prince. Les affaires furent remises en bon état par la sagesse de son gouvernement. Son intelligence et sa bonne conduite lui gagnèrent l'estime et l'amour des grands et du peuple qui blâmaient le comte d'agir si mal avec une femme d'un si grand mérite. Après avoir établi le bon ordre et l'avoir consolidé par de sages réglements, elle envoya deux gentilshommes à son mari pour lui dire que si elle était cause qu'il n'allait point en Roussillon, elle était prête à en sortir pour le contenter. — « Qu'elle s'arrange comme elle voudra, répondit-il durement; quant à moi, je n'irai demeurer avec elle que lorsqu'elle aura au doigt l'anneau que je porte et qu'elle tiendra un fils de moi entre ses bras; » voulant faire entendre qu'il n'habiterait jamais avec elle. L'anneau dont il parlait lui était fort cher et il le portait toujours à cause de certaine vertu qu'il lui attribuait. Les envoyés, jugeant ces deux conditions impossibles, firent de leur mieux pour le fléchir; mais tout fut inutile. N'en pouvant tirer autre chose, ils s'en retournèrent rendre compte à leur souveraine du mauvais succès de leur ambassade. La dame fort affligée ne savait quel parti prendre. Après avoir bien réfléchi, elle résolut enfin d'essayer si elle ne pourrait pas venir à bout d'obtenir, par ruse ou autrement, les deux choses dont avait parlé son mari. Quand elle eut avisé aux moyens qu'elle devait employer, elle fit assembler les plus considérables de l'état et les plus honnêtes gens du pays, leur dit la démarche qu'elle avait faite auprès de son mari et leur représenta, avec sa sagesse ordinaire, que le séjour qu'elle faisait parmi eux les privant de la satisfaction de voir leur seigneur, elle avait résolu de se retirer, de s'exiler de sa patrie et de passer le reste de sa vie en pèlerinages et en œuvres pies pour le salut de son âme. — « Je vous prie donc, ajouta-t-elle, de pourvoir au gouvernement, d'informer mon mari de ma retraite et de lui dire que je n'ai pris ce parti que dans l'intention de l'attirer dans sa souveraineté où je me propose de ne plus revenir, pour l'y laisser tranquille. »

Pendant qu'elle leur tenait ce discours, ces braves gens répandaient des larmes d'attendrissement. Ils firent tout ce qu'ils purent pour la détourner de ce funeste dessein, mais inutilement. Après s'être munie d'une bonne provision d'argent et de bijoux, elle partit accompagnée seulement d'un de ses cousins et d'une femme de chambre sans que personne sût où elle allait. Elle ne fut pas plus tôt hors du Roussillon qu'elle se travestit en pèlerine et se rendit dans cet équipage à Florence.

Elle alla loger dans une petite auberge que tenait une bonne veuve, où elle ne s'occupa que des moyens de voir son mari, dont elle n'o-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sait demander des nouvelles. Le hasard voulut qu'il passât le lendemain à cheval devant la porte de cette auberge, à la tête de son régiment. Quoiqu'elle le reconnût très bien, elle demanda à son hôtesse qui était ce beau cavalier. — « C'est, lui répondit-elle, un gentilhomme étranger qu'on appelle le comte Bertrand de Roussillon ; il est fort aimé dans cette ville, où il occupe un poste honorable. » La comtesse ne s'en tint pas là : elle lui fit plusieurs autres questions et apprit que son mari était passionnément amoureux d'une fille de qualité du voisinage, bien faite mais pauvre, et qui aurait peut-être déjà répondu à son amour sans sa mère, qui était l'honnêteté et la vertu même. Elle ne perdit pas un mot de ce qu'elle venait d'apprendre et résolut d'en faire son profit. Elle fit encore jaser son hôtesse, et quand elle en eut tiré tous les éclaircissements possibles, et qu'elle se fut informée de la demeure et du nom de la dame en question, elle alla secrètement la voir. Elle la trouva avec sa fille, et après les avoir saluées l'une et l'autre, elle dit à la mère qu'elle désirerait de l'entretenir un moment en particulier. Elles passent dans une autre chambre, et s'étant assises, la comtesse lui dit : — « Il paraît, madame, que vous n'avez pas plus que moi à vous louer de la fortune, mais si vous voulez me rendre le service que je viens vous demander, je vous promets de réparer ses torts à votre égard. » — « Et que puis-je faire pour vous? » — « Beaucoup, madame, mais avant de vous ouvrir mon cœur, je vous demande le secret. » — « Je vous le promets ; parlez en toute sûreté ; je suis femme d'honneur et j'aimerais mieux mourir que de manquer à ma parole pour trahir qui que ce fût. » Sur cette assurance, la comtesse lui dit qui elle était, lui conta le commencement et le progrès de son amour, les suites de son mariage et la réponse de son mari aux députés qu'elle lui avait envoyés ; en un mot, elle lui fit l'histoire de sa vie sans lui rien déguiser, et mit tant d'intérêt et un si grand air de vérité dans sa narration que la Florentine fut persuadée dès le commencement de ce qu'elle lui disait et fut touchée de ses malheurs. — « Je savais, madame, une partie de ce que vous venez de me raconter, lui dit-elle, et je m'intéressais à votre sort sans vous connaître ; mais en quoi puis-je vous être utile ? » — « Vous n'ignorez pas, madame, répondit la comtesse, quelles sont les deux choses que je dois avoir pour recouvrer mon mari ; il dépend de vous de me les procurer, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que le comte aime mademoiselle votre fille. » — « S'il l'aime sincèrement, reprit la dame, c'est ce que j'ignore ; ce que je sais, c'est qu'il fait tout ce qu'il faut pour persuader qu'il en est fou. Mais dites-moi donc comment je puis vous servir et vous procurer ce que vous désirez ? » — « Je vous le dirai après que je vous aurai fait connaître mes dispositions. Sachez donc, madame,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que ma reconnaissance sera sans bornes. Votre fille est dans l'âge d'être mariée et le serait peut-être déjà si elle était riche : je me charge de lui faire une dot très considérable pour la mettre à portée de trouver un mari digne de sa naissance. Pour cela, je ne vous demande qu'un service qui ne vous coûtera rien et que vous pouvez me rendre sans vous compromettre. »

Les offres de la comtesse plurent beaucoup à cette tendre mère, qui ne soupirait qu'après l'établissement de sa fille. Néanmoins, comme elle avait le cœur noble : — « Vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse pour vous obliger, madame, lui répondit-elle, je le ferai de grand cœur et sans intérêt, puisque mon honneur ne sera point compromis ; si après cela vous jugez ma fille digne de vos bontés, vous serez la maîtresse de l'honorer de vos bienfaits. » — « La grâce que je vous demande, madame, c'est de vouloir bien faire dire à mon mari, par une personne dont vous soyez sûre, que votre fille n'est pas insensible à son amour, qu'elle ne serait pas même éloignée d'y répondre si elle pouvait s'assurer qu'il fût sincère, et qu'elle n'en doutera plus s'il veut lui envoyer l'anneau qu'il porte à son doigt, parce qu'elle a ouï dire que cet anneau lui était fort cher. S'il vous l'envoie, vous me le remettrez et vous lui ferez dire ensuite que pour reconnaître ce sacrifice, votre fille est disposée à couronner ses désirs, ne pouvant plus douter de la sincérité de son amour. On lui assignera un rendez-vous nocturne, je me mettrai à la place de votre fille, et Dieu me fera peut-être la grâce de devenir grosse. Si j'obtiens ce bonheur, comme je l'espère, et que j'accouche heureusement, je serai en état de lui faire tenir la parole qu'il a donnée, et je vous devrai la satisfaction de vivre avec lui. »

La Florentine, qui craignait d'exposer sa fille à la médisance, fit d'abord beaucoup de difficultés ; mais la comtesse sut les lever, en lui représentant qu'elle se ferait connaître pour rendre témoignage de la vertu de sa fille, dans le cas où le comte se permettrait la moindre indiscrétion. En un mot, elle fit si bien, que la dame, qui ne pouvait d'ailleurs se dissimuler que sa complaisance avait une fin louable, lui promit de seconder incessamment ses vues. Elle lui tint parole. Peu de jours après, sans que sa fille même en sût rien, l'anneau arriva, non sans qu'il en eût coûté beaucoup au comte de l'envoyer. La comtesse se trouva la nuit suivante au rendez-vous et fut enfin dépucelée par son mari, qui ne la croyait pas si près. Dieu voulut qu'elle devînt grosse de deux beaux garçons cette nuit même, à en juger par le temps de l'accouchement ; car les rendez-vous furent répétés jusqu'au moment où il y eut preuves de grossesse, et le comte ne la quittait jamais sans lui faire quelque joli cadeau ; c'était tantôt un anneau, tantôt un cœur, tantôt un autre bijou, que la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comtesse conservait précieusement pour en faire usage en temps et lieu.

Quand elle se fut aperçue de sa grossesse, quelque plaisir qu'elle trouvât au rendez-vous, elle crut devoir y mettre fin, pour ne plus importuner la Florentine. — « Par la grâce de Dieu, madame, lui dit-elle, j'ai ce que je désirais. Il est temps que je me retire et que je fasse pour votre fille ce que j'ai promis. » La dame lui répond qu'elle est enchantée de la nouvelle qu'elle lui apprend, et ajoute que ce n'est dans aucune vue d'intérêt, mais par amour pour l'honnêteté qu'elle l'a obligée. — « C'est fort louable à vous; mais ce ne sera point pour vous payer du service important que vous m'avez rendu, ce sera aussi par amour pour l'honnêteté que je veux doter votre fille. Voyez donc, madame, ce que vous désirez que je lui donne. » — « Puisque donc il n'y a pas moyen de se défendre de votre générosité, lui répondit la dame en rougissant, cent ducats sont plus que suffisants pour cet objet. » La comtesse admira sa discrétion et la força d'en prendre cinq cents, qu'elle accompagna de plusieurs bijoux qui valaient au moins autant. Grands remercîments de la part de la Florentine. Cette honnête dame, pour ôter tout prétexte au comte de rentrer dans sa maison, se retira avec sa fille à la campagne, chez un de ses parents. Bertrand, désespéré de la disparition de celle qu'il croyait sa maîtresse, se rendit enfin aux vœux de ses vassaux, qui, depuis la retraite de sa femme, n'avaient cessé de solliciter son retour dans le Roussillon.

La comtesse, charmée de son départ, crut devoir demeurer à Florence jusqu'à ce que le temps de ses couches fût arrivé; elle mit au monde deux beaux garçons qui avaient tous les traits de leur père. Elle leur donna une nourrice; et quand elle fut parfaitement rétablie, elle se disposa à retourner en France, et se mit en route, accompagnée de la nourrice, de son cousin et de sa femme de chambre. Arrivée dans le Languedoc, elle séjourna quelques jours à Montpellier. Ce fut là qu'elle apprit la nouvelle d'une assemblée de gens notables, de l'un et de l'autre sexe, qui devait se tenir le jour de la Toussaint, dans le Roussillon. Elle s'y rendit avec le même habit de pèlerine qu'elle avait pris en partant. Elle arriva au palais du comte, où se tenait cette belle assemblée, comme on était sur le point de se mettre à table. Elle entre dans la cour sans avoir changé d'habillement; et, prenant ses deux enfants sur ses bras, elle traverse la salle des gardes, entre dans celle où tout le monde est réuni, voit le comte, se jette à ses pieds et lui dit, les yeux baignés de larmes : — « Voici, monseigneur, cette femme infortunée, qui a mieux aimé s'exiler de son pays et de votre palais que de priver plus longtemps vos sujets de votre présence. Elle vient vous sommer de tenir la promesse que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous avez faite aux députés qu'elle vous envoya, quand vous étiez à Florence. Je vous apporte votre anneau ; et au lieu d'un fils en voilà deux, qui sont à vous. J'ai rempli vos conditions ; remplissez actuellement la vôtre. »

Les assistants et le comte surtout parurent tombés des nues. Il n'eut pas de peine à reconnaître l'anneau ; mais, quoique les enfants eussent avec lui une ressemblance marquée, il douta qu'il en fût le père. La comtesse lui conta, au grand étonnement de l'assemblée et au sien, comment la chose s'était passée, et il demeura alors convaincu de la vérité. Le comte admira son adresse, loua sa constance ; et vaincu par les prières des spectateurs, et ravi d'ailleurs d'avoir deux jolis enfants, releva la comtesse, lui fit mille caresses, se félicita de l'avoir pour femme, et eut pour elle l'estime et l'amour qu'elle méritait. Il la fit revêtir d'habits convenables à son rang et asseoir à table à ses côtés, à la grande satisfaction de tous ceux qui étaient présents. Ce jour-là et plusieurs autres se passèrent en festins et en réjouissances. En un mot, le comte de Roussillon, au comble de sa joie, eut depuis pour sa femme autant d'égards et de tendresse qu'il avait d'abord montré de mépris et d'indifférence.

Tout le monde avait conté sa nouvelle. Il ne restait plus que le joyeux Dionéo. — « Savez-vous, chers dames, s'écria-t-il, comment on met le diable en enfer? Cette recette est bonne à savoir pour faire son salut en ce bas monde.

NOUVELLE X.

LE TROU DU DIABLE.

Dans la ville de Caspe, en Barbarie, vivait autrefois un homme riche, qui avait entre autres enfants une fille pleine de grâces et douce comme un agneau. Elle se nommait Alibech et faisait les délices de sa famille. Comme elle n'était pas chrétienne et qu'elle entendait continuellement faire l'éloge de notre religion, elle résolut de l'embrasser et se fit secrètement baptiser. Cela fait, elle demande à celui qui l'avait baptisée quelle était la meilleure façon de servir Dieu et de faire son salut. Cet honnête homme lui répond que ceux qui voulaient aller au ciel plus sûrement renonçaient aux vanités et aux grandeurs de ce monde, et vivaient dans la retraite et la solitude comme les chrétiens qui s'étaient retirés dans les déserts de la Thébaïde. La fillette, qui avait tout au plus quatorze ans, forme aussitôt le projet d'aller aussi en Thébaïde. Elle sort un beau matin de la maison de son père et se met en chemin toute seulette pour se rendre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aux déserts. Elle va comme le vent, ne s'arrête que pour prendre de nouvelles forces et arrive en peu de jours dans ces lieux solitaires habités par la dévotion et la pénitence. Ayant aperçu de loin une petite maisonnette, elle dirige aussitôt ses pas vers ce lieu : c'était la demeure d'un saint solitaire, qui, tout émerveillé de la voir, lui demande ce qu'elle cherche. Elle lui répond que conduite par une inspiration divine, elle était venue dans ces déserts pour y chercher quelqu'un qui lui apprît à servir Dieu et à mériter le ciel. Le saint solitaire admira et loua beaucoup son zèle ; mais la trouvant jeune, tout à fait gentille, et craignant que le diable ne le tentât s'il se chargeait de son instruction, il ne crut pas devoir la retenir. — « Ma fille, lui dit-il, il y a un saint homme non loin d'ici beaucoup mieux en état que moi de t'instruire. Je t'indiquerai sa demeure pour que tu puisses aller le joindre ; mais il faut auparavant que tu prennes quelque nourriture. » Et il lui donna à manger des racines, des dattes, des pommes sauvages, et lui fit boire de l'eau fraîche. Il lui enseigna ensuite la demeure du saint solitaire et l'accompagna jusqu'à moitié du chemin.

Cet autre ermite, qui était effectivement un homme instruit et un pieux personnage, lui fit en la voyant la même question que lui avait faite son confrère ; et comme père Rustique (c'était son nom) ne se défiait aucunement de sa vertu, quoiqu'il fût encore dans la vigueur de l'âge, il ne jugea pas à propos de l'envoyer plus loin. — « Si elle me cause des tentations, dit-il en lui-même, j'y résisterai, et mon mérite sera plus grand devant Dieu. » Il la retint donc, se mit à la catéchiser et la fortifia par des discours édifiants dans ses bons sentiments. Il lui fit ensuite un petit lit de branches de palmier et lui dit que ce serait là qu'elle coucherait.

Le temps où la vertu de ce solitaire devait faire naufrage approchait. Pendant la collation, placé vis-à-vis de cette jeune fille, il ne peut s'empêcher d'admirer la fraîcheur de son teint, la vivacité de ses yeux, la douceur de sa physionomie et je ne sais quoi d'angélique répandu sur toute sa personne. Il baisse ses yeux, comme s'il se méfiait de lui-même ; mais un penchant plus fort les ramène sur Alibech. Les aiguillons de la chair commencent à se faire sentir ; il veut les repousser par des signes de croix et par des oraisons qu'il récite tout bas, mais inutilement ; ils ne font que lui livrer de plus rudes combats et amènent les désirs qui achèvent de le subjuguer. Ne pouvant se dissimuler à lui-même sa défaite, il ne songe plus qu'à la manière dont il doit s'y prendre pour conduire la petite fille à ses fins, sans blesser ses préjugés ni lui faire perdre la bonne idée qu'elle a de sa religion et de sa vertu. Dans cette vue il lui fait plusieurs questions et voit par ses réponses qu'elle est tout à fait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

neuve et qu'elle n'a pas la moindre idée du mal. Convaincu de sa simplicité, il forme alors le projet de couvrir ses désirs charnels du manteau de la dévotion et d'ériger en acte de ferveur et de piété l'œuvre par laquelle il espère de les satisfaire.

Il commence par lui dire que le diable est le plus grand ennemi du salut des hommes, et que l'œuvre la plus méritoire que des chrétiens puissent faire est de le mettre et remettre en enfer, lieu pour lequel il est destiné. — « Et comment cela se fait-il ? » dit la jeune néophite. — « Tu le sauras tout à l'heure, ma chère fille, reprit le père Rustique, fais seulement tout ce que tu me verras faire. » L'ermite se déshabille aussitôt, et le petit ange d'en faire autant.

Quand ils sont tout nus l'un et l'autre, Rustique se met à genoux et fait placer la pauvre petite Innocente vis-à-vis de lui dans la même situation. Là, les mains jointes, il promène ses regards sur ce corps d'albâtre, qu'on eût dit qu'il adorait, et il a toutes les peines du monde à retenir les mouvements de son impatiente ardeur. Alibech, de son côté, le regarde tout étonnée de cette manière de servir Dieu, et apercevant au bas de son ventre une grosse chose qui remuait : — « Qu'est-ce que je vois là, lui dit-elle, qui avance et qui remue si fort, et que je n'ai pas, moi ? » — « Ce que tu aperçois là, ma chère fille, c'est le diable dont je t'ai parlé. Vois comme il me tourmente, comme il s'agite. J'ai toutes les peines du monde à supporter le mal qu'il me fait. » — « Loué soit Dieu, reprit-elle, de ce que je n'ai pas un pareil diable, puisqu'il vous tourmente ainsi ! » — «Mais en revanche, tu as autre chose que je n'ai point.» — «Eh quoi, s'il vous plaît ? » — « Tu as l'enfer ; et je pense que Dieu t'a envoyée ici exprès pour le salut de mon âme ; parce que si le diable continue de me tourmenter, et que tu veuilles souffrir que je le mette dans l'enfer, tu me soulageras et feras l'œuvre la plus méritoire possible pour gagner le ciel. » — « Puisque cela est ainsi, mon bon père, vous êtes le maître de faire tout ce qu'il vous plaira. J'aime tant le Seigneur que je ne demande pas mieux que de vous laisser mettre le diable dans l'enfer. » — « Eh bien, je vais l'y mettre pour qu'il me laisse en paix ; sois assurée, ma chère fille, que Dieu te tiendra compte de ta complaisance et qu'il te bénira. »

Il la conduit ensuite sur l'un des deux lits et lui enseigne l'attitude qu'elle devait prendre pour laisser emprisonner ce maudit diable. La jeune Alibech, qui n'avait jamais mis aucun diable en enfer, éprouva une grande douleur aux approches de celui-là. C'est ce qui lui fit dire : — « Certes, il faut que ce diable soit bien méchant, puisque dans l'enfer même il fait encore du mal. » — « Cela est vrai ; mais sois tranquille, ma chère enfant, il n'en sera pas toujours de même ; il n'y a que le premier jour qu'on l'y met qu'il tourmente

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ainsi. » L'ermite, qui ne souffrait pas, et qui dans ce moment s'inquiétait peu sans doute de faire souffrir cette charmante enfant, remit par six fois différentes le diable en prison avant de descendre du lit; après quoi il la laissa reposer et reposa lui-même.

Le solitaire était trop zélé pour se lasser sitôt de faire la guerre au diable. Il la recommença pas plus tard que le lendemain. La fille, toujours obéissante, ne tarda pas à éprouver du plaisir. — « Je vois à présent, dit-elle à Rustique, que ces honnêtes gens de Caspe avaient bien raison de dire que rien n'est plus doux que de servir Dieu dévotement : car je ne me souviens pas d'avoir eu de ma vie un plaisir pareil à celui que j'éprouve aujourd'hui à mettre et à remettre le diable dans le trou ; d'où je conclus que ceux qui ne s'occupent pas du service de Dieu sont de grands imbéciles. » Enfin ce jeu lui plut si fort, que lorsque le père passait trop de temps sans le répéter elle l'en faisait ressouvenir. — « Est-ce que votre zèle se ralentit, lui disait-elle ? Songez que je suis venue ici pour servir Dieu et non pour demeurer oisive : allons remettre le diable en enfer,» et ils y allaient. La bonne fille se plaignait quelquefois de ce qu'il en sortait trop tôt; elle était si zélée, qu'elle eût voulu l'y retenir les jours entiers.

Mais si sa ferveur augmentait, celle de Rustique diminuait chaque jour. Elle en était fort chagrine, et en bonne chrétienne elle cherchait à la ranimer par les caresses et les invitations ; il lui arrivait même quelquefois de trousser l'ermite pour voir si le diable restait tranquille; et quand elle le trouvait humble et silencieux, elle lui faisait de petites agaceries pour le réveiller et l'exciter au combat. Rustique la laissait faire; mais voyant qu'elle y revenait trop souvent, il lui dit alors qu'il ne fallait châtier le diable que lorsqu'il levait orgueilleusement la tête. — « Laissons-le tranquille ; nous l'avons si fort puni qu'il n'a plus de forces. Attendons qu'elles lui reviennent pour mater son orgueil. » Ce discours ne plut aucunement à la jeune Alibech ; mais il fallait bien obéir. Lassée néanmoins de voir que l'ermite ne la requérait plus de remettre le diable en prison, elle ne put s'empêcher de lui dire un jour : — « Si votre diable se trouve assez châtié et ne vous tourmente plus, mon père, il n'en est pas de même de mon enfer. J'y sens des démangeaisons terribles, et vous me feriez grand plaisir si vous vouliez adoucir cette rage, comme j'ai calmé celle de votre diable. » Le pauvre ermite, qui ne vivait que de fruits et de racines et ne buvait que de l'eau, choses peu propres à rétablir une vigueur éteinte, ne se sentant pas en état de contenter l'appétit de la jeune Caspienne, lui répondit qu'un seul diable ne pouvait suffire pour éteindre le feu de son enfer ; mais qu'il ferait pourtant de son mieux pour la soulager. Il remettait donc de temps en temps le diable en enfer ; mais les lacunes étaient si longues et le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

séjour qu'il y faisait si court, qu'au lieu d'apaiser les démangeaisons, il les irritait davantage. Son peu de zèle affligeait singulièrement la jeune fille; elle tremblait pour le salut du solitaire et pour le sien propre, croyant que Dieu ne pouvait voir leur inaction qu'avec des yeux irrités.

Pendant qu'ils s'affligeaient tous deux, l'un de son impuissance, l'autre de son trop grand désir, il arriva que le feu prit à la maison du père d'Alibech, qui y périt avec sa femme et tous ses enfants. Alibech, seul reste de cette famille malheureuse, se trouva par cet accident l'unique héritière du bien immense dont son père jouissait. Un jeune Caspien, nommé Neherbal, qui avait diverti tout le sien en dépenses folles et qui épiait l'occasion de rétablir sa fortune, se ressouvint alors de la jeune Alibech, qui, depuis six mois, avait disparu de chez ses parents, et se mit à la chercher dans l'espérance de l'épouser. Il parvint, à force de démarches, à découvrir la route qu'elle avait tenue lors de sa fuite, et fit si bien qu'il la trouva. Il eut beaucoup de peine à la ramener à Caspe; mais enfin il y réussit et l'épousa en arrivant. Quoique l'ermite n'en pût plus d'épuisement, il la vit néanmoins partir avec regret, parce qu'il se flattait de rétablir ses forces et de finir ses jours avec elle.

Les dames que Neherbal avait invitées à la noce ne manquèrent pas de questionner Alibech sur le genre de vie qu'elle avait mené dans la Thébaïde. Elle leur répondit avec la franchise et la naïveté qui formaient son caractère qu'elle y avait passé tout le temps à servir Dieu, et que Neherbal avait grand tort de l'en avoir retirée. — Mais que faisiez-vous pour le servir? » — « Je le servais en mettant et remettant le plus souvent que je pouvais le diable en enfer. Cette réponse avait besoin d'explication, et les dames la lui ayant demandée, elle leur fit voir par ses gestes et par ses paroles comment cela se faisait; ce qui fit beaucoup rire toute l'assemblée. — « Si ce n'est que cela, lui répliquèrent-elles, ne regrettez pas la Thébaïde; on en fait autant ici. Soyez assurée que Neherbal servira Dieu avec vous tout aussi bien que le plus zélé des pères du désert. »

Quand les dames se furent retirées elles n'eurent rien de plus pressé que d'aller raconter cette anecdote dans leurs sociétés. Elle fut bientôt sue de toute la ville; et depuis il passa en proverbe parmi ses habitants que l'œuvre la plus méritoire qu'un chrétien puisse faire est de remettre le diable enfer. Ce proverbe est venu jusqu'à nous, et vous savez qu'il dure encore. D'où je conclus, mes belles dames, que si vous êtes de bonnes chrétiennes, comme je n'en doute pas, il vous serait difficile de faire une œuvre plus méritoire et plus agréable en même temps. Suivez mon conseil, vous dis-je,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et soyez assurées que vous vous en trouverez à merveille. Si les diables vous manquent, le mien est à votre service.

La nouvelle que Dionéo venait de raconter parut si plaisante, que, toute gaillarde quelle était, les dames ne purent s'empêcher d'en rire longtemps. Quand elle fut achevée, la reine ôta sa couronne de laurier et la mit adroitement sur la tête de Philostrate, qui ne s'y attendait nullement, en lui disant : — « Voyons si le loup saura mieux conduire les brebis que les brebis n'ont su conduire les loups. » — « Si l'on m'eût cru, madame, dit aussitôt Philostrate, les loups auraient déjà appris aux brebis à remettre le diable en enfer avec autant de zèle que Rustique l'apprit à la jeune Alibech. Mais vous n'avez pas voulu, mesdames, de leçons ; ainsi, c'est sans raison que vous vous qualifiez de brebis et que vous nous traitez de loups. Quoi qu'il en soit, j'accepte avec reconnaissance le gouvernement que vous me déférez, et il ne tiendra pas à mon zèle que je ne l'exerce à la grande satisfaction de tout le monde. » — « En voulant nous donner des leçons, mon cher Philostrate, répondit madame Néiphile, il aurait fort bien pu arriver que vous nous auriez appris à être sages de la même manière que Mazet de Lamporechio apprit des nonnains à recouvrer l'usage de la parole ; vous vous souvenez sans doute de la raison qui le contraignit de parler. »

Le nouveau roi comprit ce qu'elle voulait dire. Voyant donc qu'il avait affaire à forte partie et ne pouvant se dissimuler que les trous étaient plus nombreux que les chevilles, il tint aux dames ce discours : — « Croiriez-vous, mes toutes belles, que tout roi que je suis, il n'y a peut-être pas d'homme plus à plaindre que moi ? Je suis amoureux d'une des dames qui sont ici ; et quoiqu'il y ait plus d'un an que je soupire, quoiqu'elle ne puisse ignorer que je ne vis et ne veux vivre que pour elle, je n'ai pu encore toucher le cœur de l'ingrate ; j'ai même eu la douleur de me voir entièrement délaissé pour un amant qu'elle a fait depuis peu. Ce qu'il y a de plus cruel pour moi, c'est qu'il ne m'est pas possible de me détacher de cet objet, malgré son indifférence. Bien loin de pouvoir l'oublier, je sens mon amour devenir plus violent chaque jour, sans avoir la moindre espérance de le voir couronné ; or, pour consacrer en quelque sorte mon malheur, je suis d'avis que dans les Nouvelles qu'on doit raconter demain, on traite des sujets analogues à ma disgrâce. Oui, j'entends et je comprends, puisque ma qualité de roi me donne ce droit, que les histoires qu'on racontera pendant mon règne roulent sur les personnes dont les amours ont fini malheureusement ; car je ne vous cacherai point que je m'attends à voir finir le mien de la manière la plus fâcheuse. C'est pour cela sans doute qu'on m'a surnommé *Phi-*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lostrate, et la cruelle qui m'a donné ce surnom savait bien ce qu'elle disait.

QUATRIÈME JOURNÉE.

UN MOT DE L'AUTEUR A SES LECTRICES.

Je croyais, chères dames, que le vent de l'envie n'exerçait sa violence que sur les lieux élevés, mais aujourd'hui j'ai fait la triste expérience du contraire. J'ai eu beau suivre le droit chemin et chercher les lieux les plus bas et les plus retirés, il ne m'a pas été possible d'échapper à ses fureurs. Mais je trouve une espèce de consolation dans les persécutions odieuses que mon travail m'a attirées, puisque selon la remarque d'hommes sages il n'y a guère que les auteurs sans talent et sans mérite qu'on laisse en repos.

Croiriez-vous, belles dames, que plusieurs de mes critiques me font un crime de vous trouver aimables et qu'ils soutiennent qu'il n'y a aucun honneur à vous amuser, à vous plaire et à célébrer vos charmes? D'autres, plus circonspects, prétendent qu'il ne convient nullement à un homme de mon âge de se livrer à de semblables bagatelles. Quelques autres, moins prudents et plus aigres, n'ont pas craint de dire qu'au lieu d'employer le temps à composer des niaiseries je devrais plutôt songer à amasser de quoi vivre.

C'est ainsi, mesdames, que pendant que je travaille pour vous l'envie me poursuit de tous les côtés sans aucun ménagement; mais Dieu sait avec quelle patience et quel courage je supporte ses attaques, lorsqu'il s'agit de vous plaire. Quoiqu'il n'appartienne qu'à vous de me défendre avec succès, je ne crois cependant pas devoir garder le silence dans cette occasion. Ce n'est pas que je veuille répondre en forme et traiter mes ennemis comme ils le mériteraient; non, une réponse courte et sans préparation me servira pour les mettre à la raison; encore même m'épargnerai-je ce soin, si je ne craignais qu'ils ne prissent mon silence pour un effet de ma timidité. Mais avant de répondre à aucune de leurs critiques en particulier, permettez que je raconte une nouvelle qui cadre on ne peut mieux avec mon sujet. Je ne l'achèverai point et n'en rapporterai qu'une partie pour qu'on ne la mette point au rang de celles qui vous sont consacrées. Je m'adresse à mes censeurs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES OIES DU FRÈRE PHILIPPE.

Il y avait autrefois dans notre bonne ville de Florence un citoyen d'une naissance peu relevée, mais riche dans son état et fort étendu dans les affaires. Cet homme s'appelait Philippe Balduci. Sa femme et lui s'aimaient passionnément ; ils vivaient en bonne intelligence et bornaient leurs soins à se plaire réciproquement ; la mort de la femme rompit une union si parfaite : elle laissa Philippe avec un fils âgé d'environ deux ans dans la grande désolation ; il ne pouvait se consoler d'avoir perdu ce qu'il avait de plus cher ; il fut si fort touché de cette perte qu'il résolut de renoncer entièrement à la société et de se consacrer avec son fils au service de Dieu ; pour cet effet, il distribua tout son bien aux pauvres et se retira sur le mont Asinaire, au milieu des bois, dans une petite grotte où il passait son temps en prières et en mortifications, et où il ne subsistait que des charités des bonnes âmes ; il se fit un devoir d'élever son fils dans la piété et dans l'ignorance des choses du monde, de peur qu'elles ne le détournassent du chemin du ciel ; il ne lui parlait que de la vie éternelle, de la gloire de Dieu et du bonheur des saints ; il le garda plusieurs années dans la grotte sans le laisser sortir et sans lui laisser voir d'autres objets que des oiseaux et des bêtes fauves ; il était dans l'habitude de l'y enfermer toutes les fois qu'il allait à Florence pour y faire la quête ; enfin son fils était parvenu à l'âge de dix-huit ans sans être jamais sorti du bois et sans savoir qu'il y eût au monde ni femme ni fille. Un jour que l'ermite déjà vieux allait à la ville pour y recueillir les charités accoutumées, le jeune homme lui demanda où il allait. — « Je m'en vais faire la quête, lui répondit-il, dans une ville appelée Florence, voisine de notre ermitage. » — « Vous devriez m'y mener une fois, mon père, pour me faire connaître les personnes pieuses et charitables qui nous assistent ; car vous êtes déjà vieux et bientôt hors d'état de soutenir la fatigue ; moi qui suis plus jeune, plus vigoureux, j'irai désormais chez ces bonnes âmes pour leur demander ce qui nous fait vivre, et vous vous reposerez. Dieu peut d'ailleurs vous retirer de ce monde, et que deviendrais-je ne connaissant personne? »

Le bon homme goûta fort une proposition si raisonnable, et croyant son fils bien affermi dans la sainteté et bien fortifié contre les tentations et les vanités de la vie humaine, il ne fit aucune difficulté de le mener à Florence. Le jeune homme, comme s'il fût tombé des nues, arrête ses yeux avec étonnement sur tous les objets qu'il aperçoit ; et ravi en admiration à la vue des maisons, des palais, des églises, demande à son père le nom de chaque chose. Son père

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le lui dit, et il paraît enchanté de l'apprendre. Pendant qu'il continuait ses questions et qu'il contemplait des beautés qu'il n'avait jamais vues et dont il n'avait même pas entendu parler, il aperçut une troupe de jeunes dames bien mises qui venaient d'une noce. Il les examine attentivement et demande au vieillard ce que c'était. — « Ne regarde point cela, mon fils : c'est quelque chose de dangereux. » — Mais comment cela s'appelle-t-il ? » Le père qui veut écarter de l'esprit de son fils toute idée charnelle, et qui craint de nouvelles questions capables d'exciter dans son enfant les désirs de la concupiscence, ne croit pas devoir lui dire leur nom et lui répond que ce sont des oies. Chose étonnante ! celui qui n'avait jamais vu ni entendu parler de ces oies se sentit vivement ému à leur aspect, et ne se sentant plus touché ni de la beauté des palais, ni de la gentillesse du cheval, ni de la grosseur du bœuf, ni des autres objets qu'il venait de voir pour la première fois, il s'écria aussitôt : — « Mon père, je vous en prie, faites-moi avoir une de ces oies. » — « O bon Jésus ! répondit le père étonné, ne songe point à cela, mon fils ; c'est une mauvaise chose. » — « Quoi ! mon père, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites ? » — « Oui, mon fils. » — « Je ne sais, mon père, ce que vous voulez dire, ni pourquoi ces choses-là sont mauvaises ; mais il me semble que je n'ai encore rien vu de si beau et de si agréable. Je doute que les anges peints que vous m'avez montrés soient aussi gentils que ces oies. Mon père, ne pourrions-nous pas en mener une dans notre ermitage ? ce sera moi qui aurai soin de la faire paître. » — « Je ne le veux point, mon fils ; tu ne sais pas comment on les repaît. » Le père reconnut alors que la nature avait plus de force par son instinct que tous les préceptes de l'éducation et se repentit d'avoir mené son fils à Florence.

Mais je m'arrête et je laisse là la Nouvelle pour retourner à ceux pour qui je l'ai racontée.

Quelques uns de mes critiques, belles dames, me font donc un crime de ce que je m'attache trop à vous faire ma cour. J'avoue et j'avouerai devant tout l'univers que vous me plaisez infiniment. Tant pis pour eux s'ils le trouvent mauvais : je me contenterai de leur demander ce qu'ils trouvent là de blâmable et de surprenant. Pourraient-ils m'en faire un crime, quand même je serais du nombre des amants que vous favorisez ? Mais jusqu'à présent mes seules jouissances sont de vous voir tous les jours, de contempler vos charmes, vos grâces naturelles, d'admirer toutes les rares qualités dont vous êtes pourvues. Si dès le premier moment qu'il vous vit, vous fûtes un objet de tendre affection pour celui qui avait été nourri et élevé au milieu des bois, sur le sommet d'une montagne déserte,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

doit-on, parce que je cherche à vous plaire, doit-on me blâmer, me mordre et me déchirer à belles dents ; moi à qui le ciel n'a donné un cœur que pour aimer ; moi qui, dès ma plus tendre jeunesse, ai mis en vous toute mon espérance ; moi qui n'ai pu me défendre du pouvoir de vos charmes, des feux dévorants qui partent de vos yeux, des sons enchanteurs de votre voix douce et touchante? Si après avoir considéré l'effet que votre seul aspect a produit sur l'esprit et le cœur d'un pauvre ermite et d'un jeune homme sans aucune expérience des plaisirs que vous procurez, il se trouve encore quelqu'un qui ose blâmer les soins que je vous rends, ce censeur sera certainement un homme disgracié de la nature, un homme incapable de connaître le plaisir et la force du sentiment, et dès-lors il ne mérite que mon mépris.

Quant à ceux qui parlent de mon âge, ils font bien voir leur ignorance. Qui ne sait qu'on peut avoir de la vigueur jusque dans la vieillesse même? Il suffit d'avoir été sage dans son printemps. Je ne suis pas encore si vieux ; et quand mon âge serait plus avancé qu'il ne l'est, qui ignore que, quoique le poireau ait la tête blanche, il ne laisse pourtant pas d'avoir la queue verte?

Mais quittant la plaisanterie, je réponds à ceux-ci que je ne rougirai jamais de faire jusqu'à la fin de mes jours ce que firent le Guide Cavalcanti, le Dante Alighieri et le Cino de Pistoye, qui étudièrent toute leur vie, qui fut très longue, surtout celle du dernier, à rendre des soins aux personnes de votre sexe. Je pourrais leur citer mille autres exemples de gens de mérite, qui, dans l'âge le plus avancé, se sont fait un plaisir et un honneur de plaire aux dames ; mais je ne veux ni ne dois m'écarter de mon sujet.

Mais que dire à ceux qui, pleins de pitié pour moi, me conseillent de chercher de quoi vivre? Certes je l'ignore ; mais je sais bien quelle serait leur réponse si j'étais dans le cas de leur demander du pain. Ils ne manqueraient pas de me dire : Vas-en chercher parmi tes fables. Mais qu'ils sachent, ces critiques si compatissants, que les anciens poëtes en ont plus trouvé avec leurs fables que beaucoup d'autres par leur industrie et leur travail ; qu'on a vu des auteurs faire fleurir et honorer leur siècle par leurs fables, et des hommes riches le déshonorer par leur ambition démesurée, et finir par se ruiner et périr misérablement. Que dirai-je de plus? Que ceux qui me parlent si indécemment me chassent sans pitié, lorsque j'irai leur demander du pain. Je n'en ai pas eu besoin, grâce à Dieu, jusqu'à présent ; et s'il m'arrive de tomber dans la pauvreté, je saurai, suivant le précepte de l'apôtre, la souffrir et la supporter. Ainsi je les dispense de me plaindre et les prie de ne pas prendre plus de souci de moi que je n'en prends moi-même.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces réponses me paraissent suffisantes pour le présent. Je me flatte qu'avec le secours de Dieu et le vôtre, aimables dames, je pourrai achever l'ouvrage que j'ai commencé sous vos auspices. J'ai assez de sagesse et de courage pour ne pas me laisser abattre par le souffle cruel de l'envie. Je saurai lui tourner le dos. Si mes ennemis augmentent d'efforts pour me nuire, il me sera aisé d'en triompher et de les couvrir de honte. Que peuvent-ils faire au bout du compte? Je ne vois pas qu'il puisse m'arriver pis qu'au tourbillon de poussière agité par le vent : ou le vent n'a pas la force de l'enlever de terre, ou s'il l'emporte dans les airs, ce n'est que pour la laisser tomber sur la tête des hommes, sur la couronne des rois et des empereurs, ou bien sur le faite des palais et sur le sommet des tours.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE CŒUR SANGLANT.

Philostrate, roi de la troisième journée, ayant réuni la société dans le bosquet des Nouvelles, pria Flammette de commencer les récits. La gracieuse dame prit la parole en ces termes :

Tancrède, prince de Salerne, aurait eu la réputation d'un seigneur fort doux et fort humain, si dans sa vieillesse il n'eût souillé ses mains dans son propre sang. Ce prince n'avait eu de son mariage qu'une seule fille, encore il eût été à souhaiter pour sa gloire qu'il ne lui eût pas donné le jour. Il l'aimait avec tant de passion et se plaisait si fort avec elle, qu'il avait toutes les peines du monde à se résoudre à la marier, quoiqu'elle eût passé l'âge nubile. Enfin il la donna au fils du duc de Capoue ; mais la mort de ce jeune prince arrivée presque aussitôt après son mariage obligea la fille de Tancrède de retourner chez son père. Cette princesse, qui s'appelait Sigismonde, était belle, aimable autant qu'on peut l'être, d'un esprit supérieur et peut-être trop pour une femme. Son père qui l'aimait et qui avait eu de la peine à la marier n'eut garde de lui parler d'un second mariage. Elle avait cependant besoin d'un mari ; mais elle ne crut pas qu'il fût de la bienséance de le lui demander. Pour se dédommager de cette dure privation, elle résolut de se choisir secrètement un amant qui fût honnête et discret. Après avoir jeté les yeux sur tous les hommes qui étaient à la cour de son père, elle n'en trouva point qui fût plus à son gré qu'un jeune courtisan nommé Guichard, d'assez basse extraction, mais qui avait en récompense de la vertu, du mérite et de la noblesse dans les sentiments, qualités que cette dame préférait à la naissance la plus illustre. Comme elle avait occasion de le voir souvent et qu'elle n'avait besoin que d'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

coup d'œil pour connaître un homme jusqu'au fond de l'âme, elle *en* devint en peu de temps si passionnée, qu'elle ne pouvait s'empêcher de louer publiquement ses belles qualités. Le jeune homme, qui n'était pas novice, s'aperçut aisément que la princesse avait du *goût pour lui, et il ne tarda point à éprouver pour elle les* feux de l'amour le plus passionné. Il ne rêvait qu'à son mérite et à sa beauté; son image l'accompagnait partout, jusque dans son sommeil.

Pendant qu'ils brûlaient ainsi l'un pour l'autre, sans avoir pu se le dire autrement que par leurs regards, la princesse, qui ne voulait mettre personne dans la confidence, mais qui désirait d'avoir un tête-à-tête avec l'objet de son amour, eut recours à un stratagème pour *lui en indiquer les moyens. Elle lui écrivit une lettre, où elle lui* marquait tout ce qu'il y avait à faire pour qu'ils se trouvassent ensemble; elle mit cette lettre dans le tuyau d'une canne qu'elle donna à Guichard, en lui disant : — « Voilà pour votre servante, elle pourra en faire un soufflet pour allumer votre feu. » Il la prit, pensant bien qu'elle ne la lui avait pas donnée sans quelque intention cachée. De retour chez lui, il n'eut rien de plus pressé que de l'examiner. Il *s'aperçoit qu'elle est creuse, l'ouvre avec empressement*, y *trouve* une lettre qu'il lit et relit : le cœur plein de joie et s'étant bien pénétré de ce qu'elle contenait, il se dispose à mettre en pratique les moyens que la dame lui indiquait pour la voir en secret.

A un des angles du palais, il y avait une vieille cave taillée dans le roc et recevant le jour par un soupirail pratiqué dans le rocher même. Comme elle était abandonnée depuis fort longtemps, le *soupirail était quasi fermé par des buissons et des ronces qui étaient* venus tout à l'entour. On pouvait y descendre par un escalier dérobé, qui répondait à l'appartement de la princesse; mais cet escalier était si peu pratiqué que personne ne s'en souvenait. L'amour, qui découvre tout, en fit souvenir Sigismonde, qui s'efforça aussitôt d'ouvrir la porte de cette cave. Elle s'en occupa secrètement plusieurs jours; et, après en être venue à bout avec une peine extrême, elle visita ce *lieu souterrain, remarqua le soupirail, en mesura la hauteur; et* voyant que son amant pourrait descendre par ce trou, elle prit alors le parti de lui écrire pour le lui faire savoir.

L'amoureux Guichard, informé par la lettre de sa maîtresse de la profondeur de la cave, se munit d'une grosse corde noueuse, pour pouvoir y descendre et remonter, se procura un manteau de cuir pour se garantir des épines, et se rendit, la nuit suivante, au lieu *indiqué. Il y descendit sans accident, après avoir bien attaché la* corde à un tronc d'arbre, situé fort à propos presque à la bouche du soupirail. Il y passa le reste de la nuit et la matinée à attendre sa maîtresse. Celle-ci, feignant de vouloir reposer après son dîner,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

écarta ses dames d'honneur, et se voyant toute seule, descendit ensuite dans la cave, où elle trouva Guichard fort impatient de son arrivée. Elle lui fit l'accueil le plus gracieux, le plus tendre, et le conduisit bientôt après dans sa chambre, où ils passèrent plusieurs heures dans les plaisirs que l'amour peut faire goûter. Après avoir pris des mesures pour se voir à l'avenir de la même manière, la princesse ramena son amant à la cave, referma la porte et alla trouver ses femmes. La nuit suivante, Guichard sortit de la cave par le même chemin qu'il y était entré et s'en retourna chez lui fort satisfait.

Ces deux amants se revoyaient souvent, mais pas tant qu'ils l'auraient désiré. Leurs plaisirs étaient d'autant plus délicieux qu'ils étaient achetés par la contrainte et la gêne ; la fortune en fut jalouse et changea en pleurs le sujet de leur joie. Le prince allait quelquefois sans suite dans la chambre de sa fille pour causer avec elle. Il s'y rendit un jour, l'après-dîner, pendant qu'elle était dans son jardin avec ses dames d'honneur, et il ne fut vu ni entendu de personne. Ne voulant pas interrompre la récréation de la princesse, et trouvant les fenêtres de la chambre fermées et les rideaux du lit abattus, il s'assit en l'attendant sur un carreau, la tête appuyée contre le lit et le rideau tiré sur lui, comme s'il eût voulu se cacher. Bientôt après, il s'endormit dans cette situation. Sigismonde, qui savait que son amant était au rendez-vous, impatiente de le délivrer, se dérobe à sa compagnie, va le tirer de son cachot et le mène dans sa chambre, où, sans aucune défiance, ils se mettent tous deux sur le lit à leur ordinaire. Après avoir dormi quelque temps, Tancrède se réveilla. Il entendit des mouvements et des soupirs qui l'étonnèrent beaucoup, comme on peut l'imaginer. Quand il vit ce qui en était, dans le premier moment de sa colère il eut envie d'appeler du monde, mais il se contint, jugeant qu'il ferait mieux de se taire et de demeurer caché, afin de pouvoir venger ensuite cette injure plus secrètement et avec moins de honte pour sa fille et pour lui-même. Les amants furent assez longtemps ensemble, selon leur coutume, et se séparèrent sans apercevoir le prince. Pendant que Sigismonde conduisait Guichard au petit escalier qui menait à la cave, Tancrède, tout vieux qu'il était, se glissa par une croisée qui donnait sur une terrasse du jardin, et, le cœur accablé de douleur, se retira ainsi dans son appartement sans être vu de personne.

La nuit suivante, il mit des gens en sentinelle, et l'on prit Guichard, encore empaqueté de son manteau de cuir, au moment qu'il allait rentrer chez lui. Le prince se le fit amener secrètement et lui fit mille reproches. Guichard ne s'excusa que sur la puissance de l'amour qui ne reconnaissait point de souverain. Le prince ordonna qu'on l'enfermât dans une chambre du palais et qu'on le gardât à vue.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le lendemain il alla voir sa fille, qui ne savait encore rien de l'aventure ; il la prit en particulier, et après s'être enfermé avec elle, il lui dit les yeux baignés de larmes : — « Je comptais tellement, ma fille, sur ton honnêteté et sur ta vertu, qu'il ne me serait jamais venu dans l'esprit, que je n'aurais jamais cru, quand on m'en aurait assuré, que je ne croirais pas encore, si je ne l'avais vu de mes propres yeux, que tu fusses capable de t'abandonner à un homme, à moins qu'il ne fût ton mari. Une telle infamie de ta part a porté dans mon âme un chagrin que je ressentirai jusqu'à la fin de ces jours languissants que je traîne dans la vieillesse. Puisque tu n'as pas rougi d'u e telle démarche, est-il possible que, parmi tant de braves gens qui sont à ma cour, tu te sois déterminée en faveur de Guichard, dont la naissance est obscure et que j'ai tiré de la bassesse ? Mon embarras à ton égard égale ma douleur. Je ne sais le parti que je dois prendre et ce que je dois faire de toi. La tendresse que j'ai toujours eue pour ma fille me porte à l'indulgence, et la lâcheté dont elle s'est rendue coupable me sollicite à la punir comme elle le mérite. Je ne suis pas dans la même incertitude à l'égard de ton indigne amant. Je l'ai fait arrêter cette nuit et mettre dans les fers. Je sais le sort que je lui prépare. J'ignore encore quel sera le tien ; mais soit que je te pardonne, soit que j'écoute ma juste indignation, je veux, avant de me décider sur ton compte, je veux savoir ce que tu as à dire. » Après ces paroles, il baissa la tête et sanglota comme un enfant.

Sigismonde voyant que son intrigue était découverte et que Guichard était prisonnier pensa vingt fois faire éclater sa douleur par ses larmes ; faible ressource, mais fort ordinaire aux personnes de son sexe. Cependant comme elle avait l'âme grande, elle vainquit ces mouvements de faiblesse, et sentant bien que son amant était un homme perdu sans ressource, elle résolut de ne faire aucune prière pour elle, déterminée à ne point lui survivre. — « Je n'ai rien à vous nier, mon père, lui répondit-elle non en femme affligée ou qui se reproche quelque faute, mais d'un œil sec et d'un air tranquille et assuré ; je ne vous ferai non plus aucune prière, puisque je sens qu'elle serait inutile ; je ne chercherai même point à fléchir votre colère ni à émouvoir votre amour en ma faveur. Je me bornerai à défendre mon honneur et m'abandonnerai ensuite à mon courage Oui, j'ai aimé et j'aime encore Guichard ; je l'aimerai tant que ma vie qui ne sera pas longue durera ; et si l'on aime après la mort, je vous déclare que je l'aimerai encore. La vertu de ce jeune homme et le peu de soin que vous avez pris de me marier ont eu plus de part à mon amour que la faiblesse du sexe. Comme vous n'êtes ni de fer ni de marbre, vous deviez songer que votre fille n'en était pas plus ; vous deviez, quoique dans l'âge avancé, vous rappeler com-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bien fortes et puissantes sont les passions de la jeunesse. Si vous avez passé vos premières années dans le dur métier des armes, il vous était encore plus aisé de sentir les inconvénients et les suites de la mollesse et de l'oisiveté dans les hommes de tous les âges, et surtout dans les jeunes gens. Je suis sensible, je suis à la fleur de mon âge, et à ce double égard sujette à des besoins que le mariage a tellement irrités, que je n'ai pu m'empêcher de les satisfaire. Ce sont ces besoins sans doute qui ont allumé dans mon cœur les feux de l'amour. Mais qu'y a-t-il là de surprenant dans une jeune femme? Ce n'est pas que je n'aie longtemps combattu les mouvements de la nature, mais tous mes efforts ont été impuissants. Quand j'ai vu qu'il n'y avait plus moyen de résister à ma passion, j'ai pris toutes les précautions possibles pour accorder l'amour avec l'honneur, et ce n'est qu'à l'insu de tout le monde que j'ai cherché à satisfaire les désirs qui me dévoraient. De quelque façon que vous ayez été instruit de mon intrigue, je ne la désavoue point. Je vous dirai seulement que ce n'est point le hasard qui m'a déterminé en faveur de Guichard; si je l'ai préféré à tous les autres courtisans, c'est par réflexion; le sentiment de son mérite m'a uniquement décidée en sa faveur. A vous entendre, il semble que vous me pardonneriez mon amour s'il avait eu un homme de qualité pour objet. C'est la faute de la fortune et non la mienne si mon amant n'est pas d'un rang distingué ou d'une naissance illustre. Mais pouvez-vous ignorer que cette fortune est aveugle, et que le plus souvent elle n'élève que ceux qui le méritent le moins, tandis qu'elle laisse dans l'obscurité ceux qui, par leur esprit et leurs sentiments, sont dignes de toutes ses faveurs? Est-il possible que vous soyez l'esclave des préjugés vulgaires et que vous fassiez un crime à un homme de la bassesse de son origine, lorsque ce n'est que la faute du destin? Remontez à la source des conditions et vous verrez que nous sommes tous enfants du même père, formés d'une même chair, sujets aux mêmes infirmités, et que c'est proprement la vertu qui a commencé à mettre de la distinction parmi nous. Les premiers qui se distinguèrent par leurs talents et leurs qualités furent appelés nobles; les autres rampèrent dans la rôture. Quoique la corruption du cœur humain ait abrogé cette loi, elle n'est pas entièrement détruite et subsiste encore dans les âmes qui ne se laissent point entraîner au torrent des préjugés. La raison ne prescrit jamais; il existe toujours des esprits qui réclament ses droits. Il est donc certain, à parler raisonnablement, que plus on a de vertus plus on est noble. D'après ce principe, qui est celui des âmes élevées, si vous voulez jeter les yeux sur tous vos courtisans et examiner leur mérite sans prévention, vous conviendrez aisément que Guichard est le plus noble de votre cour. Vos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

paroles aussi bien que mes yeux lui ont rendu ce témoignage. Qui le loua jamais plus que vous ; et certainement sa conduite a toujours justifié le bien que vous en disiez ; j'ose même dire qu'elle était encore supérieure à vos éloges. Si toutefois je m'étais trompée dans la bonne opinion de ce jeune homme, je l'aurais été par vous. C'est donc sans raison que vous blâmez mon attachement pour un homme de basse condition ; vous pourriez me reprocher avec plus de justice la pauvreté de mon amant, mais ce reproche même retomberait sur vous de n'avoir pas enrichi et élevé aux dignités un homme d'un si grand mérite et qui vous a si bien servi. D'ailleurs la pauvreté n'exclut point la noblesse ; elle n'est qu'une privation de richesses : autrement que deviendrait la noblesse de tant de rois, de tant de princesses de l'antiquité qui étaient pauvres, tandis que des affranchis et des mercénaires nageaient dans l'abondance ? Tel a autrefois gardé les troupeaux et labouré la terre qui est riche à présent ; et tel est aujourd'hui au faite de la grandeur et de la fortune qui sera bientôt réduit à la condition des laboureurs. Quant à l'incertitude où vous êtes sur ce que vous devez faire de moi, vous pouvez suivre votre penchant, je ne m'y opposerai point. Il dépend même de vous de devenir cruel dans votre vieillesse. Ne craignez pas que je vous fasse la moindre prière pour vous empêcher de tremper vos mains dans mon sang si vous avez résolu de le faire. Je vous annonce seulement que je suis toute résolue de subir le traitement que vous *destinez à Guichard, et que si ce n'est pas par votre ordre,* ce sera de ma propre volonté. Ne pleurez donc plus, ou allez pleurer avec les femmelettes, et faites-nous mourir tous deux si vous croyez que nous l'ayons mérité. »

Le prince reconnut à ce discours le courage et la fermeté de sa fille. Il ne la crut cependant pas capable d'exécuter ce qu'elle avait annoncé dans ses dernières paroles ; il pensait au contraire que la perte de son amant la guérirait bientôt de son amour. Il la quitte dans cette idée et donne aussitôt des ordres pour que la nuit suivante on étrangle Guichard, qu'on lui arrache le cœur et qu'on le lui apporte incontinent. Le prince fut obéi, et ayant mis ce cœur dans une grande coupe d'or, il l'envoya à sa fille par un valet, avec ordre de lui dire : « Le prince, votre père, vous envoie ce présent pour vous consoler de la perte de ce que vous aimiez le plus. » Sigismonde, qui avait prévu la perte de son amant, s'était munie d'un poison pour l'avoir tout prêt au besoin. Elle n'eut pas plus tôt vu le présent et entendu le compliment que son père lui faisait faire, qu'elle ne douta plus que ce fût le cœur de Guichard. — « Mon père, dit-elle à l'envoyé, agit plus sagement qu'il ne pense peut-être : il a donné à ce cœur la sépulture qu'il méritait. » Après avoir baisé ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cœur avec transport, — « J'ai éprouvé dans tous les temps, continua-t-elle, que mon père m'aimait; mais il me le fait mieux connaître à présent que jamais par les honneurs qu'il rend à ce cœur; fais-lui-en des remercîments de ma part et dis-lui que ce seront les derniers qu'il recevra de moi. »

Après ces paroles, elle baisa de nouveau le cœur de son amant en poussant des soupirs qui étonnaient et touchaient également les dames de sa suite, qui se trouvaient alors dans sa chambre, et qui ne savaient ce que c'était que ce cœur, qu'elle ne cessait de contempler.

— « Cœur qui m'as fait tant de plaisir, s'écriait la princesse, te voilà donc quitte des misères et des traverses de la vie! Ton destin est fini, te voilà parvenu au terme où nous courons tous; ton ennemi même a cru que tu méritais un tombeau d'or. Il ne fallait plus pour achever tes funérailles que les larmes d'une amante qui t'était si chère. Tu les auras ces larmes que tu désires... Père impitoyable!... J'avais résolu de mourir d'un œil sec, d'un front calme; mais je ne puis résister aux tendres mouvements que m'inspire le plus beau de tous les cœurs. Oui, je l'arroserai de mes larmes, ce cœur qu'un Dieu propice vous a inspiré de m'envoyer : cœur qui faisais tous mes plaisirs, toute ma volupté, après que mes justes larmes t'auront rendu les hommages que je te dois, je te suivrai dans l'autre monde, j'unirai mon âme à celle qui t'animait. Que dis-je? l'âme de mon amant est encore tout entière dans cette coupe, dans ce cœur que j'idolâtre encore, et cette âme me dit qu'elle attend la mienne pour ne plus s'en séparer... »

Les soupirs, les sanglots, les larmes qui coulaient en abondance des yeux de la princesse et qui tombaient dans la coupe l'empêchèrent d'en dire davantage. Les dames qui l'environnaient étaient stupéfaites, attendries, et ne comprenaient rien à cette scène lugubre. Elles lui demandent la cause de son chagrin, elles mêlent leurs larmes aux siennes et font de leur mieux pour la consoler. La princesse, absorbée dans sa douleur, lève la tête, essuie ses larmes, et paraissant reprendre courage : — « O cœur chéri, s'écria-t-elle, j'ai rempli mon devoir envers toi, il ne me reste plus que de joindre mon âme à la tienne! » Elle prend ensuite la fiole qui renfermait le poison qu'elle avait préparé; elle la verse dans la coupe et avale cette liqueur jusqu'à la dernière goutte sans montrer la moindre crainte. Elle se jette incontinent sur son lit, sans abandonner la coupe précieuse qu'elle pencha et renversa sur son cœur pour y coller celui de son amant.

Quoique les dames ignorassent quelle était la liqueur qu'elle avait avalée, elles firent avertir le prince de ce qui venait de se passer. Il arriva, mais trop tard. Instruit du malheur qu'il avait causé et ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pouvant voir sa fille dans un si triste état sans répandre des larmes de tendresse et de repentir : — « Ne me donnez point, mon père, lui dit Sigismonde d'une voix presque éteinte, ne me donnez point des pleurs qui me sont inutiles et que je ne souhaite point; mais s'il vous reste encore un peu de cette affection que vous m'avez tant de fois témoignée, ne me refusez pas, pour dernière grâce, de me faire enterrer publiquement avec Guichard, puisque vous n'avez pas voulu que je vécusse heureuse avec lui, même en secret. »

Le prince était si affligé qu'il ne put lui répondre un seul mot; il se retira en sanglotant. A peine fut-il sorti que la princesse, sentant qu'elle allait rendre le dernier soupir et serrant toujours le cœur de *son amant contre le sien, se tourna vers ses femmes et leur dit* adieu. Un instant après, ses yeux se fermèrent, et ayant perdu tout à fait connaissance, elle expira.

Telle fut la fin malheureuse de Guichard et de la princesse Sigismonde. Jamais affliction ne fut plus grande que celle du vieux Tancrède. Il se repentit, mais trop tard, de sa cruauté, et fit enterrer avec pompe dans un même tombeau les deux amants, qui emportèrent les regrets de tous les Salernitains.

Le récit de Flammette fit couler les larmes de tout son auditoire. Madame Pampinée prit aussitôt la parole et débuta ainsi.

NOUVELLE II.

LE CORDELIER DE VENISE.

Vous savez, belles dames, qu'il y a un proverbe qui dit que rien n'est plus dangereux qu'un méchant qui passe pour homme de bien : il est donc de l'intérêt public d'arracher le masque aux hypocrites. C'est ce que je me propose de faire dans la Nouvelle que je vais raconter. Vous verrez que la plupart des religieux se font une étude particulière d'afficher la dévotion, la pénitence, l'austérité, le zèle pour la religion, pour mieux cacher sous ces beaux dehors les vices qu'ils reprochent aux gens du monde; vous verrez que la pâleur de leurs fronts n'est qu'artificielle, que leur humilité n'est qu'apparente, leur dévotion qu'hypocrisie.

Il y avait dans la ville d'Imola un mauvais sujet nommé Bertho de la Massa, tellement reconnu pour fourbe et pour méchant, qu'on n'ajoutait jamais foi à ce qu'il disait, et qu'on lui eût prêté de mauvais desseins s'il eût été capable de faire une bonne action. Voyant qu'il était trop connu dans cette ville pour pouvoir y demeurer encore, il prit le parti d'aller à Venise, refuge ordinaire des bandits et des libertins. Dans l'espérance d'y suivre plus librement ses inclina-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tions perverses, il crut devoir changer de nom et mettre plus de politique dans sa conduite. Il débuta donc par se montrer tout différent de ce qu'il était. Il affecta la probité, l'amour de la religion, et finit par se faire cordelier, sous le nom de frère Albert d'Imola, pour se mettre à l'abri de la misère et se procurer les moyens de satisfaire ses passions sous le manteau de la religion.

Frère Albert comprit qu'il devait se gêner pour parvenir à son but; il s'y résolut, se proposant de se dédommager quand l'occasion se présenterait. Il commença donc par afficher la plus grande austérité. Louer les dévots, recommander le jeûne et la prière, vanter les douceurs de la pénitence, était l'unique sujet de ses discours. Il ne faisait gras en aucun temps, ne buvait de vin qu'en cachette, s'approchait fort souvent des sacrements et consacrait les heures de récréation à l'étude. Par ces moyens il s'acquit bientôt l'estime de ses confrères qui, le jugeant aussi savant que pieux, ne balancèrent point à lui faire prendre la prêtrise. Il s'adonna ensuite à la chaire; et comme il avait de l'esprit et de l'ambition qui en donne à ceux qui n'en ont pas, il ne tarda pas à devenir célèbre parmi ses concurrents. Il était le plus suivi de tous. A l'entendre prêcher, personne n'eût pu le soupçonner de n'être pas pénétré des vérités qu'il enseignait, tant il avait l'art de se déguiser. Il lui arrivait quelquefois de pleurer pour mieux paraître touché et pour toucher davantage ses auditeurs. Enfin il sut si bien faire, qu'il s'acquit en fort peu de temps l'estime et la confiance de toute la ville. On ne parlait que du frère Albert; toutes les dévotes voulaient l'avoir pour directeur; les plus honnêtes gens le faisaient appeler au lit de mort : plusieurs le nommaient exécuteur de leurs dernières volontés; d'autres mettaient leur argent et ce qu'ils avaient de plus précieux en dépôt entre ses mains. Je vous laisse à penser si le drôle faisait de bons coups quand il était sûr de n'être ni découvert ni soupçonné. Il y était d'autant plus encouragé, que quand on l'eût surpris en faute on n'aurait pu le croire coupable, tant il était en grande vénération dans tous les esprits. Jamais cordelier, pas même saint François d'Assise, ne jouit pendant sa vie d'une aussi grande réputation de sainteté.

L'empire que frère Albert avait pris sur lui-même ne s'étendait que sur ses actions extérieures. Il nourrissait ses anciens vices dans le fond de son cœur et y avait ajouté l'hypocrisie, le plus grand de tous, puisque l'hypocrisie se joue de Dieu même. Comme il avait toujours eu du goût pour les femmes, quand il rencontrait une pénitente facile ou crédule, il la conduisait adroitement dans ses filets.

Un jour, une jeune femme d'un esprit faible et niais, nommée Lisette de Caquirino, vint se confesser à lui. Elle était mariée à un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

riche marchand que des affaires de commerce avaient attiré en Flandre depuis peu de temps. Après qu'elle eut débité assez lentement la kirielle de ses péchés, le moine lui demanda si elle n'avait point de galant. La dame, fière et orgueilleuse comme sont tous les Vénitiens, lui répondit avec humeur : — « De quoi vous servent donc vos yeux, mon révérend père ! croyez-vous que ma beauté soit de nature à être facilement prostituée ? J'aurais sans doute plus d'amants que je ne voudrais, si j'étais moins difficile ; mais comme mes charmes sont extraordinaires, je les réserve aussi pour des gens qui en vaillent la peine. Avez-vous vu des femmes aussi bien faites et aussi belles que je le suis ? »

Elle dit mille autres extravagances au sujet de sa beauté, qu'elle traita plus d'une fois de céleste et de divine. Frère Albert comprit sans peine que sa pénitente avait le cerveau un peu creux, quoique effectivement elle fût assez jolie ; et voyant que c'était là précisément ce qu'il lui fallait, il la convoita aussitôt et en devint passionnément amoureux. Il remit cependant à un temps plus favorable le soin de l'apprivoiser ; et, pour continuer son personnage d'homme pieux, il lui fit une petite morale et lui remontra que ce qu'elle disait d'avantageux pour elle était un effet de vaine gloire et d'amour-propre dont elle devait se corriger. La pénitente, qui n'entendait pas raillerie et qui ne sentait sans doute pas la force des termes, lui répondit tout uniment qu'il était un sot, puisqu'il ne savait pas distinguer une beauté d'une autre. Frère Albert, qui ne voulait pas l'aigrir davantage, lui donna l'absolution et la renvoya sans rien répliquer.

Quelques jours après, accompagné d'un moine qui lui était dévoué, il alla la voir dans sa maison ; et l'ayant prise en particulier, il se jeta à ses pieds. — « Madame, lui dit-il, je vous prie de me pardonner ce que je vous dis dimanche dernier en vous confessant : j'en fus si sévèrement châtié la nuit suivante, que j'ai passé depuis presque tout le temps au lit. » — « Eh ! qui vous a châtié de la sorte ? » dit Lisette. — « Vous allez en être instruite. Le soir qui suivit votre confession, étant à mon ordinaire en oraison dans ma cellule, j'aperçus tout à coup une grande lumière. A peine ai-je tourné la tête pour voir ce que c'est, qu'un beau jeune homme saute sur moi et m'assomme de coups de bâton. Après m'avoir ainsi maltraité, je lui demandai qui il était et pourquoi il m'avait battu ; il me répondit qu'il était l'ange Gabriel et qu'il m'avait châtié parce que j'avais osé censurer la beauté céleste de madame Lisette qu'il aimait après Dieu par dessus toutes choses. Je lui demandai pardon, comme vous jugez bien. » — « Je te pardonne, me répondit-il, à condition que tu iras trouver cette dame pour lui faire tes excuses. Arrange-toi comme tu pourras, ajouta-t-il ; mais sois assuré que si elle ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

veut point te pardonner, je reviendrai et je te donnerai tant de coups que tu t'en ressentiras le reste de ta vie. » Pardonnez-moi donc, madame, je vous rendrai compte ensuite de ce que l'ange me dit de plus. »

La petite folle était au comble de sa joie d'entendre des choses qui flattaient si fort sa vanité. — « Je vous le disais bien, père Albert, lui répondit-elle d'un ton de gravité, que mes charmes étaient tout célestes. Je suis cependant très fâchée du mal que vous avez eu; et afin que vous ne soyez plus maltraité je vous pardonne, à condition toutefois que vous me répéterez tout ce que l'ange vous a dit. » — « Puisque vous me pardonnez, reprit le moine, je ne vous cacherai rien; mais souvenez-vous bien qu'il vous faut garder un secret inviolable sur ce que je vais vous révéler. » — « Parlez sans crainte et comptez sur ma discrétion. »

— « Vous êtes la plus heureuse de toutes les femmes, lui dit alors le père Albert : l'ange Gabriel vous aime avec passion, et s'il n'avait pas craint de vous déplaire ou plutôt de vous effrayer, il y a déjà longtemps qu'il serait venu coucher avec vous. Il m'a chargé de vous dire qu'il en avait la plus grande envie et qu'il se proposait de venir vous trouver la nuit qu'il vous plaira de lui assigner. Mais comme il est ange et que s'il venait sous cette forme vous ne pourriez le toucher, il m'a déclaré que pour vous faire du plaisir il prendra la figure humaine. C'est pourquoi il m'a donné ordre de vous demander dans quel temps vous voulez qu'il vienne et sous la forme de qui : soyez persuadée qu'il sera très exact au rendez-vous; par conséquent vous pourrez vous flatter d'être la plus heureuse des femmes, comme vous êtes la plus belle. »

La bonne dame répondit naïvement qu'elle était ravie de l'amour que l'ange avait conçu pour elle, parce qu'elle avait toujours eu pour lui beaucoup de dévotion. — « Je ne vois, dit-elle, son image dans aucune église, dans aucune chapelle, que je ne fasse aussitôt brûler un cierge en son honneur. Il peut venir quand il voudra, il sera bien reçu et me trouvera seule dans ma chambre. Je le laisse le maître de prendre la figure de qui bon lui semblera pourvu qu'elle ne soit pas effrayante. » — « Vous parlez à ravir, ma belle dame, laissez-moi faire, vous serez satisfaite. Mais j'aurais une grâce à vous demander : elle ne vous coûtera et me fera grand plaisir : c'est de trouver bon que l'ange emprunte mon corps. Voici le bien qui en résultera pour moi. L'ange animant mon corps enverra mon âme en paradis et l'y retiendra tant qu'il demeurera avec vous. » — « Il est juste, répliqua Lisette, de vous donner cette consolation pour vous dédommager des coups de bâton que je vous ai attirés. » — « Vous donnerez donc vos ordres, madame, s'il vous plaît, pour que cette nuit l'ange trouve la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

porte de votre maison ouverte, parce que venant vous voir avec mon corps il ne peut entrer que par la porte comme font les hommes. »

Lisette l'ayant promis, le cordelier se retira et la laissa si pleine de joie et d'impatience de voir son ange qu'elle ne pesait pas une once et que chaque moment lui paraissait un siècle.

Frère Albert se prépara d'avance au personnage qu'il devait faire la nuit suivante. Comme ce n'était pas le rôle d'un ange qu'il devait jouer, il commença par prendre plusieurs restaurants pour se fortifier et se mettre en état de faire des prodiges de valeur. Sitôt que la nuit fut venue il sortit accompagné du moine qui lui était affidé et s'en alla dans la maison d'une appareilleuse de sa connaissance, où il avait autrefois accoutumé de prendre ses ébats lorsqu'il trouvait quelque jeune femme de bonne volonté. Après s'être muni d'une longue robe blanche il se rendit, lorsqu'il crut qu'il en était temps, chez la belle Lisette.

Il ouvre la porte qui n'était fermée qu'au loquet, met l'habit blanc qu'il avait apporté et monte dans la chambre de la dame qui, ravie de la blancheur éclatante de l'ange prétendu, se met à genoux devant lui. L'ange lui donne sa bénédiction, la relève et lui fait signe de se mettre au lit. Elle obéit incontinent, et monsieur l'ange de la suivre. Frère Albert était assez bel homme et d'une constitution vigoureuse ; ainsi se trouvant dans les mêmes draps que Lisette, qui était fraîche et délicate, il ne tarda pas à lui faire connaître que les anges de son espèce étaient plus habiles que son mari. Elle était dans le ravissement et bénissait le ciel de lui avoir donné une beauté assez brillante pour qu'un ange en devint amoureux. La scène fut remplie tout autant qu'il en fallait pour contenter la belle sans la fatiguer. Les intermèdes furent employés à s'entretenir de la gloire céleste. A la pointe du jour le cordelier jugeant qu'il était temps de se retirer prit des mesures pour son retour et alla rejoindre son compagnon que la charitable vieille avait fait coucher avec elle pour l'empêcher de s'ennuyer.

Madame Lisette n'eut pas plus tôt dîné qu'elle alla trouver frère Albert pour lui apprendre qu'elle avait reçu la visite de l'ange Gabriel et lui conter ce qu'il lui avait dit de la gloire céleste, mêlant dans son récit mille fables de sa façon. — « J'ignore, madame, lui dit le moine, comment vous vous êtes trouvée de sa visite, mais je sais bien qu'après m'être apparu la nuit dernière pour apprendre le succès de mon ambassade, il a fait tout à coup passer mon âme dans un lieu de délices dont les hommes n'ont aucune idée, et où j'ai demeuré jusqu'à la pointe du jour. Pour mon corps j'ignore ce qu'il est devenu pendant tout ce temps qui m'a paru très court. » — « Votre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

corps, répond madame Lisette, a été toute la nuit entre mes bras avec l'ange Gabriel. Si vous en doutez regardez sous votre teton gauche, vous y trouverez une marque qui ne s'effacera pas de longtemps. » — « Je me déshabillerai pour voir si ce que vous dites est vrai. »

Après un assez long entretien de cette nature, Lisette s'en retourna chez elle où elle attendit avec impatience une seconde visite de l'ange. Elle la reçut, puis une troisième qui fut suivie encore de beaucoup d'autres qui vraisemblablement l'auraient été d'un plus grand nombre si son imbécilité n'en avait arrêté le cours.

Elle était un jour avec une de ses amies. La conversation tombée sur la beauté des femmes, la folle ne manqua pas de mettre la sienne au dessus de celle de toutes les autres. — « Si vous saviez, ma chère, à qui j'ai le bonheur de plaire, vous ne balanceriez pas de donner la préférence à ma beauté sur celle des femmes que vous venez de me citer. » L'amie qui connaissait sa naïveté et qui était bien aise de savoir ce qu'elle voulait dire, lui répondit que cela pouvait être vrai ; — « J'en suis même persuadée, ajoute-t-elle, mais tout autre que moi n'en croirait rien à moins de savoir à qui vous plaisez. Qui que ce soit, je suis sûre que c'est à quelqu'un de bon goût. » — « Je ne devrais sans doute pas le nommer, reprit alors notre étourdie, mais comme je n'ai rien de réservé pour vous, je vous dirai que c'est l'ange Gabriel. Il m'aime comme soi-même et me trouve la plus belle femme du monde ou du moins de ce pays-ci, à ce qu'il m'a dit. »

L'amie de Lisette faillit à partir d'un éclat de rire ; mais elle se retint dans l'intention de la faire causer davantage. — « Si l'ange Gabriel, lui répondit-elle d'un air sérieux, vous a dit cela, il n'y a plus moyen de douter qu'il ne soit votre amant ; mais je vous avoue que je n'aurais jamais cru que les anges fissent leur cour aux dames. » — « Sortez de votre erreur, reprit Lisette, ils leur font si bien leur cour que les hommes ne sont rien en comparaison de ces messieurs. Le beau Gabriel m'a prouvé toutes les fois qu'il est venu coucher avec moi que mon mari n'est qu'un blanc-bec auprès de lui. Au reste, il m'a assuré qu'on fait l'amour en paradis comme ici-bas, et qu'il n'est amoureux de moi que parce qu'il n'a pas trouvé de femme au ciel dont la beauté lui ait plu autant que la mienne. L'entendez-vous maintenant ? Cela est-il clair ? »

L'amie avait une impatience extrême d'être en lieu où elle pût rire à gorge déployée de la bêtise de Lisette. Elle la quitta plus tôt qu'elle n'aurait fait sans cette intention, et s'en donna tout son saoul quand elle fut seule. Elle se trouva le soir même à une noce avec une grande compagnie de femmes ; elle leur raconta pour les divertir l'amour angélique de la folle Lisette dont elle fit le détail d'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bout à l'autre. Ces femmes n'eurent rien de plus chaud que d'en régaler leurs maris ; ceux-ci en parlèrent à d'autres femmes : de sorte qu'en moins de deux jours presque tout Venise fut instruit de l'anecdote. Elle parvint aux oreilles des beaux-frères de madame Lisette qui, connaissant sa simplicité, ne doutèrent pas que quelque galant ne se fît passer pour un ange dans son esprit. Ils formèrent aussitôt la résolution de savoir comment cet ange était fait.

Frère Albert, informé du bruit qui courait sur le compte de madame Lisette, l'alla voir une nuit pour lui faire de vifs reproches sur son indiscrétion ; mais comme les beaux-frères, qui toutes les nuits faisaient sentinelle, l'avaient vu entrer et l'avaient suivi de fort près, à peine fut-il déshabillé, qu'il entendit du monde à la porte de la chambre. Il se douta d'abord de ce que c'était, surtout lorsqu'il entendit pousser vivement la porte qu'il avait fermée au verrou. Il n'avait d'autre parti à prendre pour s'évader que de se jeter bien vite par la fenêtre qui donnait sur le grand canal. C'est ce qu'il fit ; et comme il y avait beaucoup d'eau, il ne se blessa point en tombant ; il fut seulement étourdi, mais pas assez pour ne pas gagner à la nage l'autre bord. Il se réfugia promptement dans la maison d'un matelot qu'il trouva ouverte, et pria cet homme de vouloir bien lui sauver la vie. Il donne un tel tour à son aventure qu'il sait l'attendrir sur son sort et s'excuser de ce qu'il est tout nu. Le matelot le fait mettre dans son lit, et promet de lui rendre tous les services qui dépendront de lui. Quand le jour fut venu, il lui fit des excuses de ce qu'il était obligé de le quitter pour une affaire qui demandait tout au plus une heure de temps, et le pria de se tenir tranquille jusqu'à son retour.

Quand les beaux-frères furent entrés dans la chambre de la dame, ils trouvèrent que l'ange s'était envolé. Ils dirent mille sottises à leur belle-sœur, la menacèrent de la faire enfermer, et se retirèrent avec les habits du moine angélique.

Cependant l'aventure s'étant répandue de grand matin, le bon matelot entendit dire à la place de Realte que l'ange Gabriel avait couché la nuit précédente avec madame Lisette ; qu'ayant été trouvé chez elle par ses parents, il s'était jeté dans le grand canal de peur d'être pris, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. A cette nouvelle, il imagina d'abord que cet ange pourrait bien être l'homme qu'il avait dans sa maison. Il rentre, le questionne, le reconnaît et le menace de le livrer aux beaux-frères de la dame, s'il ne lui donne cinquante ducats. Le cordelier écrit un billet que le matelot fait parvenir à son adresse par un commissionnaire, qui rapporte l'argent : il pense en être quitte pour cette somme ; mais son hôte, justement indigné de son hypocrisie, ne le croit point assez puni. — « Père

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Angélique, lui dit-il, vous n'avez qu'un moyen pour sortir d'ici et échapper aux parents irrités de madame Lisette. Le voici. Nous faisons aujourd'hui une fête à la place Saint-Marc, où chacun peut mener un homme déguisé en ours ou en sauvage. Si vous voulez vous travestir de l'une de ces manières, je vous y conduirai; et quand la cérémonie, qui doit représenter une chasse, sera finie, je vous promets de vous conduire en lieu de sûreté et de vous donner les habits que vous me demanderez; par ce moyen vous échapperez aux parens de la dame chez qui vous avez couché; car vous saurez qu'ayant eu avis que vous vous êtes réfugié dans une des maisons de ce quartier, ils ont fait poster dans les environs tant de gens pour vous saisir, qu'il n'est guère possible que vous sortiez d'ici sans tomber entre leurs mains, à moins que vous ne vous déterminiez au déguisement que je vous propose. »

Frère Albert avait bien de la répugnance à paraître sous un pareil accoutrement; mais que faire? Le matelot lui avait parlé d'un ton à lui persuader qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre. La peur qu'il avait d'ailleurs des parents de Lisette l'y fit consentir. Son hôte le frotte aussitôt de miel, le couvre de plumes, lui attache un masque au visage, lui passe une chaîne au cou, lui met ensuite un bâton dans une main et dans l'autre une petite corde à laquelle étaient attachés deux gros chiens de boucher. Pendant qu'il est occupé à le travestir ainsi en sauvage, il dépêche un homme à la place Realte pour y faire publier à son de trompe que ceux qui voudraient voir l'ange Gabriel n'avaient qu'à se rendre à la place Saint-Marc. Le matelot ne fut pas plutôt dans la rue, tenant son sauvage par le bout de la chaîne et le faisant marcher devant, qu'il se vit entouré d'une infinité de gens. On ne savait ce que c'était, et chacun questionnait son voisin pour le savoir. La place Saint-Marc était couverte de monde quand ils y arrivèrent. Le premier soin du matelot fut d'attacher son sauvage à un pilier, sur un endroit élevé, sous prétexte d'attendre le moment de la prétendue chasse. Il le laissa plus d'une heure exposé aux mouches, aux taons et aux huées du peuple. Quand il vit que la place était bien garnie de monde, feignant de vouloir déchaîner son sauvage, il lui ôta le masque en criant à la multitude qui l'environnait : — « Puisque le sanglier ne vient point à la chasse, il n'y en aura point aujourd'hui; mais, messieurs, afin que vous n'ayez pas perdu votre temps en venant ici, je veux vous faire voir l'ange qui est descendu du ciel pour venir consoler la nuit mesdames les Vénitiennes. Le voilà ce bel ange dont vous avez entendu parler, » ajouta-t-il, en montrant le visage du frère Albert qu'il venait de démasquer, et qui fut aussitôt reconnu de tout le monde.

Je vous laisse à penser ce qu'il dut souffrir de se voir ainsi joué et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

exposé aux huées du peuple, qui fut bientôt au fait de l'aventure de la nuit dernière. On l'insulta, l'injuria de toutes les manières ; on poussa la méchanceté ou plutôt la justice jusqu'à lui jeter des ordures au visage. Les plus honnêtes gens de la ville se firent un plaisir de l'aller voir et de jouir du spectacle de son humiliation. Il passa plusieurs heures dans cette cruelle situation, jusqu'à ce que la nouvelle de son aventure étant parvenue au couvent, six religieux accoururent pour le réclamer. Ils lui jetèrent une large étoffe sur le dos, le détachèrent et le menèrent au couvent suivis de la populace, qui ne cessait de huer à pleine tête l'ange et ses confrères.

L'histoire dit que frère Albert, de retour au couvent, fut mis dans une prison où l'on présume qu'il dut finir ses jours d'une manière misérable, digne punition de son incontinence.

NOUVELLE III.

NINETTE LA JALOUSE.

C'était le tour de Laurette. Voici ce qu'elle raconta. Tout vice, mesdames, tourne, comme vous le savez sans doute, au désavantage du vicieux et fait souvent le malheur d'autrui ; mais de tous les vices celui qui nous précipite dans les dangers et les malheurs les plus grands, c'est à mon avis la colère. Il n'en est point qui aveugle davantage notre raison. Quoiqu'elle soit le partage ordinaire des hommes, il n'est pas moins vrai que les femmes y sont fort sujettes et qu'elles la portent quelquefois à des excès beaucoup plus dangereux et plus funestes. La délicatesse de leur organisation les rendant extrêmement sensibles fait qu'elles s'enflamment plus aisément et qu'elles ont moins de temps pour la réflexion. Un rien les affecte, les irrite et les met hors d'elles-mêmes, par la raison que leurs organes sont infiniment souples et susceptibles d'impression. Mais si nous autres femmes nous nous irritons facilement, il faut convenir que nous nous apaisons de même, et que nous avons beaucoup plus de douceur et d'aménité que les hommes. Notre grande sensibilité nous rend compatissantes, affables, prévenantes, d'un commerce agréable, et c'est principalement par ces qualités que nous nous attachons les hommes. Or, c'est pour vous maintenir dans ces vertus et vous prémunir contre la colère qui les fait perdre, que je vais vous conter l'histoire de trois jeunes gens amoureux des trois sœurs, devenus tous malheureux par les funestes effets de l'emportement d'une d'entre elles.

Marseille est une des villes les plus anciennes et les plus considé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rables de la Provence. Comme c'est un port de mer, elle est fort commerçante, mais aujourd'hui moins qu'autrefois. Parmi les négociants de cette ville, il y en avait un extrêmement riche en terres et en argent, nommé Narnald Cluade, de très basse origine, mais plein d'honneur et de probité. Il avait de sa femme plusieurs enfants, trois filles entre autres, plus âgées que les garçons. Les deux premières, qui étaient jeunettes, avaient quinze ans, et la plus jeune quatorze. Leur mère n'attendait pour les marier que le retour de son mari, qui était en Espagne pour les affaires de son commerce. L'une des ainées se nommait Ninette, l'autre Madeleine et la troisième Bertelle.

Un jeune gentilhomme, peu favorisé des biens de la fortune, nommé Restaignon, était amoureux passionné de Ninette, qui ne l'aimait pas moins tendrement. Comme il était fort aimable et fort insinuant, il sut obtenir ses faveurs. Au lieu d'affaiblir son amour, elles ne firent que l'augmenter et le rendre plus violent. Pendant qu'il jouissait de son bonheur, deux jeunes cavaliers qui étaient frères et orphelins, et à qui leurs parents avaient laissé de grands biens, devinrent amoureux, l'un de Madeleine, l'autre de Bertelle. Le premier portait le nom de Foulques, et le plus jeune celui d'Huguet. L'amant de Ninette n'en fut pas plus tôt informé, qu'il forma le projet de sortir par leur secours de son état de pauvreté. Dans cette idée, il fait connaissance avec eux ; il s'empresse de leur procurer les moyens de voir leurs maîtresses, les accompagne au rendez-vous qu'ils obtiennent par l'entremise de la sienne ; en un mot, il laisse rarement échapper l'occasion de leur montrer son zèle pour les obliger. Quand il crut avoir gagné leur amitié, il les invita un jour à déjeûner chez lui ; et après avoir parlé de différentes choses : — « Mes amis, leur dit-il, je me flatte que vous me rendez assez de justice pour penser que je suis très aise d'avoir fait votre connaissance et de m'être lié avec vous. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous en donner les preuves les moins équivoques. Je ne doute pas non plus de la sincérité de votre attachement pour moi, et c'est ce qui m'engage aujourd'hui à vous faire une proposition qui, si vous l'acceptez, peut nous rendre tous trois heureux. Vous savez que je suis pour le moins tout aussi amoureux de Ninette que vous pouvez l'être vous-mêmes de ses sœurs ; vous savez combien nous avons de difficultés les uns et les autres pour les voir : eh bien, je m'engage à lever tous les obstacles qui s'opposent à notre félicité, si vous consentez à ce que je vais vous proposer. Vous êtes riches et moi je ne le suis pas. Si vous voulez donc me faire part de vos biens et convenir d'un lieu où nous puissions nous retirer et vivre en commun comme de bons amis, je me fais fort de déterminer les trois sœurs à nous suivre, si toutefois vous consentez à prendre ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

parti. Quels amants, quels hommes seront plus heureux que nous? Voyez maintenant ce que vous avez à faire. »

Les deux frères, qui étaient amoureux à la folie, voyant qu'ils pourraient jouir de leurs maîtresses en toute liberté, ne balancèrent pas un instant à accepter la proposition. — « C'est à vous à choisir le lieu, lui dirent-ils ; nous sommes prêts d'aller nous établir où bon vous semblera, pourvu que nous soyons avec nos maîtresses. »

Restaignon fut enchanté, comme on peut le croire, de cette réponse. Quelques jours après, il trouva moyen d'avoir un tête-à-tête avec sa chère Ninette. Il lui fit part du complot qu'il avait fait avec Foulques et Huguet, et la pria d'en faciliter l'exécution. La jeune Ninette y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle brûlait d'envie de pouvoir suivre sans obstacle les mouvements de son cœur vivement passionné. Elle l'assura qu'elle parviendrait à engager ses sœurs à faire sa volonté à cet égard, et l'engagea à se hâter de tout disposer pour le départ. Restaignon se hâta d'aller rejoindre les deux frères pour les informer d'un si heureux commencement. Ceux-ci, après être convenus de choisir Candie pour le lieu de leur retraite, vendirent leurs biens-fonds et tous leurs immeubles, sous prétexte de vouloir entrer dans le commerce, et achetèrent une frégate qu'ils armèrent secrètement, attendant un moment favorable pour mettre à la voile.

Ninette, de son côté, qui savait que ses sœurs n'étaient ni moins gênées ni moins amoureuses qu'elle-même, sut si bien leur échauffer la tête qu'elles attendaient l'heure de leur départ avec une extrême impatience. Ce moment si désiré étant venu, les trois Marseillaises trouvèrent moyen de mettre la main dans le coffre-fort de leur père et prirent tout l'argent qu'elles purent emporter. Elles sortirent pendant la nuit et allèrent trouver leurs amants qui les attendaient. Le trio amoureux s'embarqua incontinent et l'on mit à la voile. Ils voguèrent tout le jour par un vent des plus favorables et arrivèrent le soir à Gênes, où les deux frères goûtèrent pour la première fois les grands plaisirs de l'amour. Ceux de Restaignon ne furent pas moins vifs, quoiqu'il sût déjà à quoi s'en tenir. Il avait été si gêné les autres fois et était d'ailleurs si passionné pour sa belle que cette jouissance eut pour lui les charmes de la nouveauté.

Après s'être amusés quelque temps à Gênes et s'y être munis de toutes les choses nécessaires, ils continuèrent leur route. Ils naviguèrent si heureusement qu'ils arrivèrent dans moins de huit jours en Candie. Ils s'établirent près de la ville de ce nom, où ils achetèrent de fort belles terres et des maisons de plaisance. Ils vivaient très splendidement. Grosse meute, force oiseaux, chevaux de prix, nombreux domestiques, ils avaient tout ce que des gens riches peu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vent se procurer. C'était chaque jour nouveaux festins, nouveaux plaisirs avec leurs maîtresses ; en un mot, ils étaient au comble de la joie et du bonheur.

Comme on se lasse de tout, même d'être heureux ; comme la maîtresse la plus jolie et la plus aimable cesse à la longue de le paraître à celui qui en jouit librement, il arriva que Restaignon, qui avait été si épris de la sienne, se refroidit au point de chercher à lui faire infidélité. Dans une fête où il se trouva, il vit une jeune demoiselle de condition qui lui parut si aimable qu'il en devint amoureux. Il fit de son mieux pour cacher sa nouvelle inclination à tout le monde, surtout à Ninette ; mais ses assiduités auprès de sa rivale, les fêtes qu'il lui donnait, son empressement à se trouver partout où elle allait donnèrent des soupçons et de l'inquiétude à Ninette, qui l'aimait toujours avec la même ardeur. Depuis ce moment, il ne pouvait faire un pas sans que la Marseillaise ne le suivit ou ne le fit épier ; elle l'accablait de reproches et devint d'une si grande jalousie qu'elle s'emportait contre lui pour la moindre chose capable de lui donner de l'ombrage ; mais comme les difficultés enflamment le désir, plus elle faisait d'efforts pour éloigner son amant de sa rivale, plus elle augmentait la nouvelle passion de Restaignon. On ignore s'il vint à bout d'obtenir les faveurs du nouvel objet qui l'avait enflammé ; on sait seulement que Ninette, d'après certains rapports, ne douta point qu'il n'eût consommé l'infidélité. Le dépit qu'elle en conçut la plongea dans une mélancolie extrême ; elle eut bientôt autant d'aversion pour son amant qu'elle avait eu auparavant de passion et de tendresse, et s'abandonnant à son ressentiment et à sa fureur, elle résolut de se défaire de l'infidèle.

Elle s'adresse, dans ce dessein, à une vieille Grecque savante dans l'art d'empoisonner et l'engage, par prières et par argent, à lui composer une liqueur meurtrière qu'elle fit prendre à Restaignon un soir qu'il était fort échauffé et qu'il ne s'attendait à rien moins qu'à une vengeance. L'effet du poison fut si prompt qu'il mourut pendant la nuit. La nouvelle de cette mort subite fit le plus grand chagrin à Foulques, à son frère et aux deux sœurs qui en ignoraient la cause. Ninette affecta de la tristesse afin d'écarter le soupçon de son crime, qui ne laissa pourtant pas d'être découvert.

Quelque temps après, Dieu permit que la vieille Grecque fût arrêtée pour quelque autre mauvaise action. On la mit à la question, et dans la confession qu'elle fit de ses crimes, elle déclara qu'elle avait eu part à la mort de Restaignon par le poison qu'elle avait délivré à sa maîtresse. D'après cette déclaration, le duc de Candie, sans s'ouvrir à personne sur ce qu'il projetait, alla pendant la nuit, à la tête de plusieurs soldats, entourer le palais qu'habitaient les Provençaux et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fit prendre Ninette. Cette fille, sans attendre qu'on la mît à la question, avoua tout ce qu'on voulut. On imagine sans peine quel dut être l'étonnement de Foulques et de Huguet lorsqu'ils apprirent du duc la cause de l'emprisonnement de la sœur de leurs maîtresses. Celles-ci n'eurent ni moins de surprise ni moins de douleur. Les uns et les autres employèrent toute sorte de moyens pour la soustraire à la peine qu'elle méritait; mais ils désespéraient d'y réussir, tant le duc paraissait déterminé à ne lui faire aucune grâce. Madeleine, qui était jeune et belle, à qui le duc avait fait quelque temps sa cour, mais sans fruit, pensa qu'un peu de complaisance pourrait sauver sa sœur. Dans cette vue, elle envoya secrètement chez le duc et lui fit dire par un commissionnaire intelligent qu'elle consentirait à ses désirs s'il voulait lui rendre sa sœur et lui promettre un secret inviolable. Cette proposition fit grand plaisir au duc; il balança toutefois pour l'accorder; mais enfin l'amour l'emporta sur la raison et la justice. Il donna des ordres pour qu'on arrêtât, du consentement de Madeleine, Foulques et Huguet, sous prétexte qu'ils devaient être ouïs et confrontés à Ninette pour savoir s'ils n'avaient pas trempé dans l'empoisonnement, et il se rendit secrètement la nuit suivante chez la belle. Il avait eu auparavant la précaution de répandre le bruit qu'il avait fait mettre dans un sac et jeter dans l'eau la coupable Ninette, qu'il remit cette nuit même entre les mains de sa charitable sœur, recommandant à celle-ci de l'éloigner, de peur qu'il ne fût obligé de la punir si l'on venait à découvrir le fait.

Le lendemain les deux frères furent remis en liberté; et comme ils ne doutaient pas que Ninette n'eût été noyée, ils se mirent à consoler leurs maîtresses de la mort de leur sœur. Quelque soin que Madeleine prît de la tenir cachée, Foulques ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était chez lui et en fut fort étonné. Le mystère qu'on lui en avait fait lui donna des soupçons. Il se souvint incontinent de l'amour que le duc avait eu pour Madeleine et il ne douta point que les faveurs de sa maîtresse n'eussent été le prix de la délivrance de Ninette. Il fit part de ses craintes à Madeleine, qui lui tint un long discours pour lui cacher la vérité; mais ce discours ne le persuada point; il augmenta au contraire ses soupçons, au point qu'il eut recours aux emportements pour la contraindre à lui dire ce qui s'était passé. Cette fille, intimidée par ses menaces, eut la faiblesse de lui déclarer ce que son amitié pour sa sœur lui avait fait faire. Cet aveu fut un coup de poignard pour son amant, qui n'écoutant plus que les mouvements de sa colère et de sa fureur, tire aussitôt son épée et la plonge impitoyablement dans le sein de cette infortunée, qui s'était mise à ses genoux pour lui demander pardon. Il n'eut pas plus tôt fait le coup, que craignant le ressentiment du duc,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il alla trouver Ninette. Il lui dit d'un front tranquille et serein qu'il venait la prendre pour la dérober à la cruauté du duc, qui, sachant qu'elle n'était point partie, avait donné ordre de la lui amener. Ninette, qui n'avait que trop de raison de craindre, ne balança point à le suivre ; et sans songer à prendre congé de ses sœurs, ils se mirent en chemin au commencement de la nuit, après avoir emporté tout l'argent qu'ils trouvèrent sous leur main. Ils gagnèrent le port le plus proche et s'embarquèrent sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Le duc, averti que Madeleine avait été tuée, fit arrêter Huguet et son amante. Ils eurent beau protester de leur innocence et s'excuser sur la fuite de Foulques et de Ninette, ils furent mis tous deux à la question. La violence des tourments les contraignit de s'avouer complices de la mort de Madeleine ; et comme il n'y avait que la mort à attendre après un tel aveu, quelque forcé qu'il eût été, ils trouvèrent moyen de corrompre leur concierge en lui promettant une somme d'argent qu'ils iraient prendre, quand ils seraient libres, dans le lieu où ils l'avaient cachée pour les cas de nécessité. Ils s'embarquèrent avec lui pendant la nuit et s'enfuirent à Rhodes, où ils éprouvèrent bientôt toutes les horreurs de la misère, qui les accompagna jusqu'au tombeau.

NOUVELLE IV.

LA PRINCESSE DE GRENADE.

Le tour de madame Élise étant venu, elle s'empressa de se rendre au vœu de la société et raconta ce qu'on va lire.

Guillaume II, roi de Sicile, eut deux enfants : un garçon nommé Roger, et une fille appelée Constance. Roger mourut avant son père. Il laissa un fils, qui portait le nom de Gerbin, que le grand-père fit élever avec beaucoup de soin. Ce jeune homme devint un prince accompli. On ne parlait dans toute la Sicile que des agréments de sa personne et des heureuses dispositions de son esprit. La réputation de son mérite croissait avec son âge ; elle pénétra dans les pays étrangers ; elle fit surtout beaucoup de bruit dans la Barbarie, alors tributaire du roi de Sicile. La fille du roi de Tunis, à force d'entendre louer ce prince et ayant un goût naturel pour les grands hommes, conçut de l'attachement pour celui-ci. Elle se plaisait à en demander des nouvelles à tous les étrangers qui venaient de Sicile. Cette princesse jouissait de son côté d'une grande réputation. C'était un des plus beaux ouvrages de la nature, au dire de tous ceux qui l'avaient vue. Esprit, grâces, beauté, douceur, elle avait tout ce qui fait ad-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mirer et adorer la grandeur. La noblesse de ses sentiments répondait aux charmes de sa figure. Elle aimait les hommes vertueux ; et on lui dit tant de merveilles de la valeur et des autres qualités de Gerbin, que le regardant comme un prince accompli, elle passa bientôt de l'estime à l'amour.

Si le mérite du prince de Sicile faisait du bruit à la cour du roi de Tunis, la rare beauté et les vertus de la princesse sarrasine n'en faisaient guère moins à celle du roi Guillaume. A force de l'entendre louer, Gerbin s'en forma une si belle image qu'il devint également amoureux. Il brûlait du désir de la voir, et en attendant qu'il pût, sous quelque honnête prétexte, obtenir de son grand-père la permission d'aller à Tunis, il y envoya un courtisan qui lui était affidé. — « Vous y séjournerez, lui dit-il, jusqu'à ce que vous ayez trouvé une occasion favorable pour faire mes compliments à la princesse sur son rare mérite et pour lui peindre les sentiments d'amour que j'ai conçus pour elle. Vous remarquerez l'effet que cette déclaration produira sur son âme et vous repartirez aussitôt pour venir m'en rendre compte. »

L'envoyé s'acquitta à merveille de la commission. Arrivé à Tunis, il se déguisa en marchand et pénétra jusqu'à la fille du roi, sous prétexte de lui montrer des bijoux. Pendant qu'elle les examinait, il trouva moyen de lui déclarer l'amour qu'elle avait inspiré au célèbre Gerbin, et lui offrit les services et la main de ce prince, dans le cas qu'elle voulût répondre à ses sentiments. La Sarrasine, flattée de cette déclaration, répondit à l'ambassadeur que son cœur avait déjà prévenu les intentions de Gerbin ; qu'elle l'aimait tendrement depuis qu'elle avait entendu parler de son grand mérite ; qu'elle s'estimait heureuse de pouvoir lui en donner des preuves ; puis elle ôta de son doigt le plus précieux de ses anneaux et le lui remit avec ordre de le donner au prince comme un gage de la sincérité de son estime et de sa tendresse.

Gerbin reçut cet anneau avec la plus grande joie qu'il soit possible d'imaginer. Il lui écrivit pour lui peindre l'excès de sa satisfaction et lui envoya par le même confident des présents magnifiques. Ce commerce dura quelque temps à l'insu des deux rois. Rien n'était plus tendre, plus passionné que les lettres de ces amants. Il ne manquait à leur bonheur que de se voir pour ne plus se quitter. Mais tandis qu'ils s'occupaient des moyens de se réunir, il arriva que le roi de Tunis promit sa fille au roi de Grenade. A la nouvelle de cette future alliance, la princesse pensa mourir de chagrin. Elle était inconsolable de se voir à la veille de perdre un amant qui pouvait seul la rendre heureuse.

La nouvelle de ce mariage fut aussi un coup de foudre pour Ger-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bin. Il voyait ses plus douces espérances trompées ; mais, comme l'amour qui l'enflammait était fondé sur l'estime, il paraissait moins touché de son propre malheur que de celui de sa maîtresse. Ce qui achevait de le desespérer, c'est qu'il ne voyait point de remède à son infortune. Il ne pouvait cependant se déterminer à renoncer à la princesse. La seule idée de la voir passer dans d'autres bras le faisait frémir. Certain de n'être heureux qu'avec elle, persuadé qu'elle ne pouvait l'être qu'avec lui, il forme enfin la résolution de l'enlever. Ce projet était sans doute extravagant ; mais les passions raisonnent-elles? Elles ne cherchent qu'à se satisfaire à quelque prix que ce soit.

Le roi de Tunis ayant eu vent de l'amour de Gerbin pour sa fille, et craignant que ce prince dont il connaissait le courage ne se portât à quelque violence, prit le sage parti d'envoyer des ambassadeurs au roi de Sicile, pour lui notifier le mariage de sa fille et lui demander un sauf-conduit, qui la mit à couvert de toute insulte. Le vieux roi Guillaume, qui ignorait parfaitement l'amour de Gerbin, et qui était loin de soupçonner qu'on demandât une sûreté par rapport à ce jeune prince, accorda volontiers le sauf-conduit, et pour preuve de sa bonne foi, envoya un de ses grands au roi de Tunis. Celui-ci, muni de ce gage d'amitié, ne songea plus qu'aux préparatifs du départ de sa fille. Il fit équiper un beau vaisseau au port de Carthage, qu'on chargea de munitions de guerre, en cas d'accident.

Pendant qu'on disposait toutes choses pour son voyage, la princesse, qui ne pouvait se résoudre à renoncer à son amant, lui envoya secrètement un de ses confidents, avec ordre de lui retracer vivement son chagrin, de lui dire qu'elle devait partir incessamment pour Grenade, et qu'elle s'attendait qu'il profiterait de cette occasion pour lui faire connaître s'il était aussi brave qu'on l'assurait, et s'il l'aimait autant qu'il le lui avait fait entendre dans ses missives.

Gerbin ne demandait pas mieux que d'enlever sa maîtresse. Tel avait été d'abord son projet ; mais le sauf-conduit que son grand-père avait donné s'opposait à cette entreprise. Il ne savait à quoi se résoudre. L'amour, plus fort que tout autre considération, joint à la crainte de paraître lâche aux yeux de la personne qu'il aimait le plus, le détermina à suivre son premier dessein. Il part pour Messine, fait armer promptement deux galères, et s'embarque suivi d'une troupe de soldats d'un courage éprouvé. Il prend sa route vers la Sardaigne, persuadé que le vaisseau de la princesse passera de ce côté. En effet, à peine fut-il arrivé sur les côtes de cette île, qu'il le vit venir, à l'aide d'un petit vent, vers l'endroit où il s'était posté pour l'attendre. — « Mes amis, dit-il aussitôt à ses compagnons, comme je vous connais sensibles, je suis sûr qu'il n'est au-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cun d'entre vous qui n'ait éprouvé ou qui n'éprouve peut-être encore l'empire de l'amour, de cette passion énergique qui a fait entreprendre et exécuter tant de grandes choses ; si donc vous avez été amoureux ou si vous l'êtes encore, il ne vous sera pas difficile de comprendre ce que je désire et ce que j'attends de vous. Mon cœur au moment où je vous parle est enflammé de l'amour le plus tendre et le plus violent ; je vous avoue même que c'est uniquement cette brûlante passion qui m'a porté à vous conduire ici : celle qui en est l'objet est la vertu et la beauté même. Vous la verrez, mes amis, cette belle princesse que j'idolâtre : elle est dans le vaisseau qui paraît devant vous. Ce vaisseau est chargé de richesses ; nous pouvons les acquérir à peu de frais en l'attaquant : vous vous les partagerez, je vous les abandonne en entier ; je ne désire pour ma part que la fille du roi de Tunis, que son père veut immoler à son ambition. Sauvons cette auguste victime ; sachez qu'elle n'est pas insensible à l'amour que j'ai pour elle. Allons l'arracher des mains de ses persécuteurs ; vous ferez son bonheur et le mien. Attaquons courageusement ces barbares ; ils sont en petit nombre. Le ciel favorise déjà notre entreprise, puisqu'ils ne peuvent même nous éviter faute de vent. »

Gerbin eût pu se dispenser de parler si longtemps. Les Messinois, avides de rapines, ne demandaient pas mieux. Ils ne lui répondent donc que par des cris de joie. Aussitôt trompettes de sonner et chacun de se préparer au combat. Les Messinois s'avancent vers le vaisseau à force de rames. Les Barbaresques, qui se doutent de leur projet et qui ne peuvent fuir, courent soudain aux armes et se mettent en défense. Gerbin, se voyant à une portée de flèche du vaisseau, détacha une chaloupe vers l'équipage pour lui proposer de se rendre s'il voulait éviter le combat. Les chefs répondirent aux députés qu'ils étaient d'autant plus étonnés de la proposition qu'elle était directement contraire à la foi que le roi de Sicile leur avait donnée, et ils montrèrent en témoignage de cette foi le sauf-conduit et le gant du roi, ajoutant qu'ils ne se rendraient que par la force des armes. Pendant cette espèce de négociation, la princesse avait paru sur la poupe. Gerbin la trouva plus belle encore qu'il ne se l'était figurée. C'est pourquoi, plus enflammé que jamais, il se moqua des représentations des Sarrazins et leur fit dire, pour la dernière fois, que s'ils ne consentaient du moins à lui livrer la future épouse du roi de Grenade, ils devaient se résoudre à combattre. Ils prirent ce dernier parti et commencèrent à faire voler les flèches et les pierres. Le combat fut sanglant et la perte grande des deux côtés. Le prince sicilien, désespéré de voir la victoire demeurer incertaine, ranime le courage de ses soldats, met du feu dans un petit navire qu'il avait amené de Sardaigne et ordonne aux rameurs de s'avancer tout près du vaisseau,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les Sarrazins, qui se voient contraints ou de périr ou de se rendre, ne consultent plus que leur désespoir ; ils amènent de force sur le tillac la princesse qui s'était réfugiée au fond du vaisseau pour cacher ses alarmes ; puis la faisant voir à Gerbin, ils l'égorgent impitoyablement à ses yeux et la jettent aussitôt dans la mer en lui criant : — « Tiens, la voilà, puisque tu la veux ; mais nous te la donnons comme tu l'as méritée. » A la vue d'une pareille férocité, Gerbin, aimant autant mourir que vivre et n'écoutant plus que son désespoir, crie aux rameurs de s'avancer ; il s'accroche au vaisseau, y monte, et malgré la résistance des Sarrazins, et tel qu'un lion affamé qui, s'élançant au milieu d'un troupeau, assouvit sa rage plutôt qu'il ne rassassie sa faim, il abat à coups de sabre tout ce qui se présente devant lui, et le sang ruisselle de toutes parts. Son exemple est bientôt suivi par tous ses soldats, qui achèvent de tout exterminer. Pour récompenser leur courage, il fait enlever ce qu'il y a de plus précieux dans le vaisseau ; il y met ensuite le feu, et il redescend dans la galère, peu touché de la victoire qu'il venait de remporter. Il fait tirer de la mer le corps de sa maîtresse qu'il arrosa de ses larmes. De retour en Sicile, il la fit enterrer avec pompe dans la petite île d'Ustica, située presque vis-à-vis celle de Drapani ; puis il retourna à Palerme plein de tristesse et de douleur.

Le roi de Tunis ne tarda pas à être informé de tout ce qui s'était passé. Il envoya incontinent au roi de Sicile des ambassadeurs vêtus de deuil pour se plaindre d'une violation de foi si insigne et l'instruire de tout ce qui s'était passé, afin d'obtenir la vengeance qu'il était en droit d'attendre. Le roi Guillaume, irrité de la conduite de son petit-fils et ne pouvant refuser la justice qu'on lui demandait, fit arrêter Gerbin et le condamna lui-même à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté malgré les prières et les sollicitations de tous les barons, aimant mieux n'avoir point d'héritier que de passer pour un prince injuste et sans foi.

Telle fut la fin tragique de ces deux amants fidèles qui se suivirent de près dans le tombeau, avant d'avoir pu goûter les fruits de leur amour.

NOUVELLE V.

LE PIED DE BASILIC.

Il y avait jadis à Messine, dit madame Philomène, trois frères, marchands, qui demeurèrent très riches après la mort de leur père, né à San Géminiano. Ils avaient une sœur jeune, belle et bien faite nommée Isabeau, qu'ils n'avaient pas encore mariée, quoiqu'ils en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

eussent souvent trouvé l'occasion. Ils avaient aussi pour garçon de boutique un jeune homme de Pise, nommé Laurent, sur qui roulaient presque toutes les affaires de leur négoce. Ce commis était d'une figure agréable et d'un caractère plein de douceur. Isabeau en devint amoureuse. Laurent s'en aperçut et en fut si flatté qu'il renonça pour sa nouvelle conquête à ses autres maîtresses. Comme ils étaient à portée de se voir et de se parler fort souvent, il ne furent pas longtemps à se donner des preuves de tendresse. Le commencement de leur intrigue fut accompagné de tout le succès et de tout le secret qu'ils pouvaient désirer ; mais enfin le malheur voulut que l'aîné des trois frères rencontrât Isabeau une nuit qu'elle allait trouver son cher Laurent dans sa chambre. Le jeune homme, quoique irrité de la conduite de sa sœur, dont il n'avait point été aperçu, sut se contenir et attendit jusqu'au lendemain pour faire part de sa découverte à ses frères. Après s'être bien consultés, ils résolurent de supporter secrètement un affront dont ils ne pouvaient interrompre le cours sans se venger, et dont ils ne pouvaient tirer vengeance sans déshonorer leur sœur et se couvrir eux-mêmes de honte ; ils espéraient que le moment de pouvoir remédier à ce désordre sans se compromettre ne tarderait pas à se présenter. Ils feignirent donc de tout ignorer et se conduisirent avec Laurent comme à l'ordinaire, afin qu'il ne comprît point qu'ils s'étaient aperçus de son intrigue.

Cependant comme le commerce de galanterie allait toujours son train, et qu'il pouvait en résulter des suites fâcheuses pour leur sœur, ils se lassèrent d'attendre, et prirent le parti de le rompre pour jamais. Dans cette idée, ils engagèrent un jour leur commis d'aller se promener avec eux hors de la ville. Arrivés dans un lieu extrêmement solitaire, ils se jetèrent tout à coup sur lui et le poignardèrent sans qu'il eût le temps de faire la plus petite résistance. Après l'avoir enterré sans être vus de personne, ils retournèrent à Messine, où ils firent courir le bruit qu'ils l'avaient éloigné pour les affaires de leur commerce. On le crut d'autant plus facilement qu'il leur était souvent arrivé de l'envoyer en divers endroits. Mais comme il ne revenait pas, Isabeau, qui ne s'accommodait pas de son absence, ne cessait de demander à ses frères quand est-ce il serait de retour. Un jour qu'elle le demandait très instamment : — « Que signifie donc ceci? lui dit un de ses frères. Qu'as-tu à faire de Laurent pour te montrer si empressée de le revoir ? S'il t'arrive encore d'en parler, tu peux t'attendre à être traitée comme tu le mérites. »

Isabeau intimidée par une réponse aussi brusque, et ne sachant à quoi attribuer cette menace n'osa plus en demander des nouvelles. Cependant elle ne cessait de penser à lui et de gémir sur la longueur de son absence. Elle l'appelait souvent pendant la nuit, et le conju-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rait de venir essuyer les larmes que le chagrin d'en être séparée lui faisait répandre. Elle était inconsolable, mais elle n'osait se plaindre à personne ; l'image de son amant ne la quittait pas un seul instant. Une nuit, après avoir longtemps soupiré avec larmes sur une absence aussi cruelle, elle s'endormit tout en lui faisant des reproches de son retardement à venir la consoler. Le sommeil ne se fut pas plus tôt emparé de ses sens qu'elle crut voir Laurent en personne, pâle, défait, vêtu d'habits déchirés et couverts de sang, et lui entendre dire ces propres mots : — « Hélas, ma chère Isabeau, c'est vainement que tu m'appelles et que tu te tourmentes en me reprochant ma longue absence. Apprends, ma chère amie, que je ne puis plus revenir te voir. Tes frères m'ont tué le dernier jour que tu me vis. » Et après lui avoir indiqué le lieu où ils l'avaient enterré, il disparut.

La jeune fille, à son réveil, crut à son rêve comme à un article de foi, et se mit à pleurer amèrement. Lorsqu'elle fut levée, elle fut tentée d'en parler à ses frères, mais toute réflexion faite elle n'en fit rien de peur de les aigrir davantage. Elle résolut de se rendre seulement à l'endroit désigné pour voir si celui qui lui avait apparu était réellement mort. Ayant donc obtenu de ses frères la permission d'aller se promener hors de la ville avec son ancienne bonne, elle va tout droit en ce lieu. Son premier soin est de chercher la terre qui paraissait le plus fraîchement remuée. Elle s'arrête et creuse dans l'endroit où elle aperçoit une petite éminence. Elle ne fouille pas longtemps sans trouver le corps de son cher amant, qui n'était encore ni corrompu ni défiguré, et voit alors avec douleur son songe réalisé. Ce triste spectacle renouvela ses gémissements et ses larmes ; mais jugeant que ce n'était pas là un lieu à s'abandonner au chagrin elle suspendit ses sanglots pour songer à ce qu'elle devait faire du corps de son amant. Elle l'eût enlevé si elle eût pu pour le faire enterrer honorablement. Dans l'impossibilité d'exécuter ce projet, elle lui coupa la tête avec son couteau, l'enveloppa d'un mouchoir, la mit dans le tablier de sa servante, et s'en retourna au logis après avoir recouvert de terre le reste du corps.

Arrivée dans sa chambre avec cette tête, elle la baisa mille fois et l'arrosa de ses larmes. Ne sachant comment la soustraire aux regards de ses frères, elle s'avisa de la mettre dans un de ces grands vases où l'on plante de la marjolaine ou d'autres fleurs. Elle commença par l'envelopper d'un beau mouchoir de soie; la couvrit ensuite de terre et y planta dessus un très beau basilic salernitain, dans l'intention de ne l'arroser jamais que d'eau de rose ou d'eau de fleur d'oranger, ou de ses larmes. Elle ne se lassait pas de regarder ce pot chéri qui renfermait les restes précieux de son cher Laurent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle pleurait quelquefois si abondamment que le basilic sur lequel elle se penchait en était inondé. Les soins continuels qu'elle en prenait, joints à la graisse que la terre recevait de cette tête, le firent croître à vue d'œil et le rendirent plus beau et plus odoriférant.

Isabeau au contraire dépérissait tous les jours. Ses yeux étaient enfoncés, son visage maigre et décharné ; en un mot, sa figure devint aussi hideuse qu'elle avait été belle.

Ses frères surpris d'un si grand changement, apprirent d'une de leurs voisines, qui avait souvent aperçu de sa fenêtre cette amante infortunée, qu'elle ne cessait de gémir et de pleurer devant un vase qu'elle ne quittait presque point. Ils lui en firent des reproches ; et voyant qu'elle ne laissait pas de continuer, ils trouvèrent moyen de le lui dérober. La pauvre fille ne le voyant plus, le demanda avec les plus vives instances. On ne crut pourtant pas devoir le lui rendre ; ce qui lui causa tant de douleur qu'elle tomba dangereusement malade. Elle ne fit que demander son vase durant sa maladie. Ses frères, surpris d'un attachement si singulier, voulurent voir ce qu'il y avait dedans. Ils ôtent la terre et trouvent une tête de mort. Elle n'était pas encore assez pourrie pour ne pas reconnaître à ses cheveux crêpés que c'était celle de Laurent. Il est aisé de se figurer leur étonnement. La peur qu'ils eurent que leur crime ne fût découvert les détermina à enterrer cette tête et à sortir promptement de Messine. Ils se retirèrent secrètement à Naples, et laissèrent leur sœur Isabeau en proie à sa propre douleur.

Cette pauvre fille, qui ne cessait de demander son vase, mourut bientôt après. Le genre de sa mort, la disparition de ses frères, et quelques propos lâchés par la femme qui l'avait accompagnée dans l'endroit où Laurent avait été enterré, rendirent la chose publique, et l'on fit sur cette aventure une romance qu'on chante encore aujourd'hui ; c'est celle qui commence ainsi :

Quel est le mortel inhumain
Qui m'a volé sur ma fenêtre
Le Basilic Salernitain ?

NOUVELLE VI.

LES DEUX RÊVES.

Pamphile, encore tout ému du récit qu'il venait d'entendre, prit la parole en ces termes :

Le songe dont il est question dans la nouvelle qu'on vient de raconter m'engage à vous en dire une où il s'agit de deux rêves, qui se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trouvèrent réalisés presqu'au moment du réveil. Comme il arrive quelquefois que les choses que nous rêvons s'effectuent en tout ou en partie, beaucoup de gens regardent les songes comme autant d'articles de foi; de sorte qu'ils s'en affectent au point de s'en affliger ou de s'en réjouir, selon qu'ils sont fâcheux ou agréables. D'autres, au contraire, traitent tous les rêves comme autant de mensonges qui ne sauraient influer le moins du monde sur les événements de leur vie. Je ne blâme ni les uns ni les autres. Sur des objets de cette nature, il est libre à chacun de penser ce qu'il veut. Je dirai seulement que si les songes sont la plupart du temps mensongers et hors de toute vraisemblance, il n'est pas moins vrai qu'on en voit se réaliser jusque dans la moindre circonstance. Ceux qui vivent honnêtement et qui font le bien ne doivent pas craindre pour cela l'effet d'un songe fâcheux; de même ceux qui mènent une vie déréglée auraient tort d'ajouter foi aux songes heureux et favorables qu'ils sont dans le cas de faire; ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive quelquefois que ceux des uns et des autres ne se réalisent. Mais c'est assez raisonner sur les rêves, venons à la nouvelle.

Il y eut autrefois dans la ville de Brescia un gentilhomme connu sous le nom de messire Le Noir, de Ponte-Carraro, qui, entre autres enfants, avait une fille nommée Andréa, que la nature et l'art avaient pris plaisir d'orner de leurs dons les plus précieux. Elle était dans l'âge de se marier, quand elle devint amoureuse d'un de ses voisins, nommé Gabriel, de naissance obscure, mais doué de toutes les qualités qui font l'honnête homme et l'homme aimable. La jeune fille trouva moyen de lui faire savoir l'inclination qu'elle avait pour lui; elle se servit pour cet effet du ministère d'une femme de chambre qui lui était fort affidée. Cette fille lui ménagea plusieurs rendez-vous dans le jardin de messire Le Noir, où nos amants ne tardèrent pas à se livrer à toutes les jouissances de l'amour. Pour cimenter leur union de manière que la mort seule fût capable de la rompre, ils prirent le parti de se marier secrètement, si l'on peut appeler mariage une promesse réciproque faite par serment et par écrit d'être toujours unis et de s'épouser dès qu'ils en auraient la liberté.

Continuant donc de se voir comme mari et femme, il arriva que la jeune fille rêva une nuit qu'elle était dans le jardin avec son cher Gabriel, qu'elle le tenait entre ses bras; que dans cette situation elle avait vu sortir du corps de son amant quelque chose de noir et d'affreux dont elle n'avait pu démêler la forme; que ce je ne sais quoi ayant saisi Gabriel, avait, malgré ses efforts, arraché son amant d'entre ses bras, et qu'ensuite cette espèce de fantôme était disparu avec sa proie, après s'être roulé quelque temps par terre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La douleur que lui causa ce songe effrayant la réveilla en sursaut. Elle eut peine à revenir de sa frayeur. Quoiqu'elle eût repris l'usage de ses sens et qu'elle fût très contente de voir que ce n'était qu'un rêve, elle ne laissait pas d'être inquiète par la crainte que ce songe ne se réalisât. C'est pourquoi elle fit tout son possible pour empêcher Gabriel, qui devait aller la voir la nuit suivante, de se rendre au jardin. Néanmoins, comme son amant s'obstinait à ne pas vouloir faire le sacrifice de ce rendez-vous, et qu'elle craignait de lui déplaire et de donner lieu à des soupçons injurieux à sa fidélité, elle consentit à le recevoir.

Après s'être amusés un moment à cueillir des roses blanches, des roses vermeilles et d'autres fleurs, ils allèrent s'asseoir auprès d'une fontaine où ils avaient coutume de se rendre pour goûter les divins plaisirs de l'amour. Quand ils se furent assez caressés, Gabriel voulut savoir pourquoi sa maîtresse l'avait fait prier de remettre ce rendez-vous à un autre jour. Elle ne se fit aucun scrupule de le lui dire et lui raconta son rêve, en lui témoignant combien elle en avait été alarmée.

Le jeune homme rit beaucoup de sa simplicité, lui faisant remarquer que les songes ne signifient rien, et qu'ils n'ont, le plus souvent, d'autre cause que l'excès ou le trop de sobriété dans le manger. — « S'il fallait ajouter foi aux songes, continua-t-il, j'en ai fait un aussi la nuit dernière qui m'aurait empêché de venir ici. J'ai rêvé que, chassant dans une belle et vaste forêt, j'avais rencontré une biche extrêmement blanche et tout à fait jolie, qui s'était en peu de temps si familiarisée avec moi qu'elle me suivait partout. Flatté d'une telle affection, j'ai beaucoup caressé ce joli petit animal. Je m'y suis si fort attaché, que, de peur de le perdre, j'ai mis à son col un collier d'or duquel pendait une chaîne du même métal que je tenais à la main. Après avoir marché quelque temps, je m'arrête pour me reposer et mets sur mes genoux la tête de la biche, qui me paraissait également fatiguée, lorsqu'une lionne noire, affamée et horrible à voir, sortie de je ne sais où, s'offre tout à coup à mes regards. Ce hideux animal se jette aussitôt sur moi et me déchire le côté gauche, comme s'il voulait m'arracher le cœur, sans que je fasse le moindre mouvement pour fuir ou pour lui résister. La violence du mal que je croyais sentir m'ayant alors éveillé, mon premier mouvement a été de porter ma main sur le côté, et le trouvant sans blessure, je ne pus m'empêcher de rire, un moment après, de ma crédulité. Ce songe, continua-t-il, ne signifie absolument rien. J'en ai fait cent fois de pareils et de plus affreux encore, sans qu'il m'en soit jamais arrivé rien de fâcheux. Ainsi, ma chère amie, moquez-vous de celui que vous avez fait, comme je me ris du mien. Ne pen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sons qu'à nous bien aimer et qu'à jouir des plaisirs de l'amour. »

Le récit de ce songe redoubla la frayeur de la belle ; mais, comme elle craignait d'attrister son amant, elle lui cacha ses craintes autant qu'il lui fut possible. Pour mieux lui donner le change sur les noirs et confus pressentiments qu'elle avait, et pour tâcher de les oublier elle-même, elle l'embrassait et le caressait de temps en temps. Mais elle avait beau lui prodiguer ses caresses et en recevoir de sa part, qui n'étaient ni moins tendres ni moins vives, son imagination alarmée lui présageait continuellement quelque malheur et lui causait des distractions. Elle regardait son amant plus que de coutume et ne détournait ses regards de dessus lui que pour les porter de tous les côtés du jardin, pour voir s'il ne paraissait rien de noir.

Dans un des moments où elle était occupée à regarder de part et d'autre, elle entend Gabriel pousser un gros soupir, et lui dire d'une voix presque éteinte : — « A mon secours ! ma chère amie ; hélas ! je me meurs. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il tombe à ses pieds. Andréa se hâte de le relever, appuie sa tête contre ses genoux, et l'arrosant de ses larmes, lui demande, tout éperdue, quelle est la cause de son mal. Son amant n'a pas la force de lui répondre ; une sueur froide couvre son visage, il se sent suffoquer : un moment après il rend le dernier soupir. Il serait difficile d'exprimer la douleur de sa maîtresse, qui l'aimait avec passion. Elle l'appelle, porte ses mains tremblantes sur tous ses membres, pour s'assurer s'il vit encore ; et le trouvant sans mouvement et froid comme glace, elle gémit, elle pleure, elle se désespère.

Ne pouvant plus douter qu'il ne fût mort, elle va toute éplorée, appeler sa femme de chambre et lui faire part, en sanglotant, du malheur qui vient d'arriver. Après avoir inutilement tenté de rappeler Gabriel à la vie, répandu bien des larmes sur son corps, Andréa dit à sa servante d'un ton de désespoir que puisqu'elle avait perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle était résolue de renoncer à la vie ; mais qu'avant de se donner la mort, elle voudrait bien trouver le moyen de mettre son honneur à couvert et de faire rendre à son cher amant les honneurs de la sépulture.

« Dieu vous préserve, ma chère maîtresse, répondit la confidente, de devenir homicide de vous-même. Ce serait le vrai moyen de perdre votre amant dans l'autre monde, comme vous l'avez perdu dans celui-ci : vous iriez droit en enfer, où je suis assurée que l'âme de cet honnête jeune homme n'est point allée. Il vaut mieux vous consoler, et soulager l'âme de Gabriel par vos prières et vos bonnes œuvres, si elle en a besoin. Pour ce qui est de la sépulture, cela ne doit pas vous inquiéter. Il importe peu en quel lieu on soit enterré,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pourvu qu'on le soit. Nous enterrerons votre amant dans le jardin; personne n'en saura rien, puisqu'on ignore qu'il y soit venu. Nous pouvons aussi le porter dans la rue; les premiers qui l'y trouveront ne manqueront pas d'en avertir ses parents, qui se chargeront du soin de le faire enterrer. »

La jeune veuve toute affligée qu'elle était, ne laissait pas d'écouter la servante. — « A Dieu ne plaise, répondit-elle en sanglotant, que je souffre qu'un amant qui m'a été si cher, qu'un mari qui m'aimait si fort, soit enterré comme un chien ou jeté dans la rue comme une charogne ! Il a eu mes larmes, et je veux qu'il ait celles de ses parents, s'il se peut. Je sais ce que nous avons à faire. »

Elle lui donna ordre aussitôt d'aller prendre une pièce de drap de soie qu'elle avait dans son armoire, et la lui ayant apportée, elles enveloppèrent le mort de ce drap, après avoir fermé ses yeux et avoir mis sous sa tête un petit carreau. Andréa dit ensuite à sa femme de chambre : « J'ai encore besoin de ton secours, ma chère amie. La maison de Gabriel n'est pas fort éloignée, nous pouvons l'y porter aisément; nous le placerons sur le seuil de la porte; on ne manquera pas de le recueillir quand le jour paraîtra. Ce ne sera pas sans doute une grande consolation pour ses parents, mais c'en sera une grande pour moi de lui voir rendre les derniers devoirs. »

Après ces mots, elle se jeta de nouveau sur le corps et le baigna de ses larmes; elle ne pouvait s'en séparer; mais pressée par sa servante, parce que le jour approchait, elle se leva, et tirant de son doigt le même anneau que Gabriel lui avait donné en l'épousant comme un gage de sa fidélité, elle le mit à celui du mort, en disant : — « Si ton âme voit mes larmes, ou si quelque sentiment reste au corps quand l'âme en est séparée, reçois, cher amant, avec reconnaissance le dernier présent que te fait celle que tu as si tendrement aimée. »

A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle tomba évanouie. Aussitôt qu'elle fut revenue, toutes deux prirent le drap chacune par un bout, et se mirent en devoir de porter le mort devant sa maison. Elles furent surprises et arrêtées en route par la garde du podestat, qu'un accident avait attirée dans ce quartier. A cette rencontre imprévue, Andréa eût voulu être morte. Elle prit cependant son parti sur-le-champ : — « Je sais, leur dit-elle en les reconnaissant, qu'il ne me servirait de rien de prendre la fuite; me voilà disposée à comparaître devant le podestat, pour lui raconter la vérité; mais qu'aucun de vous ne soit assez hardi pour mettre les mains sur moi, puisque j'obéis volontairement, ou pour ôter rien de ce qui est sur ce mort, s'il ne veut s'exposer à être sévèrement puni. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les gardes la menèrent donc chez le gouverneur, qui la fit entrer dans sa chambre, où elle lui raconta ce qui s'était passé. Après que le magistrat l'eut interrogée sur plusieurs choses, il fit visiter le mort par des médecins, pour voir s'il n'avait point été empoisonné ou tué d'une autre manière. Tous assurèrent que non, disant qu'il avait été étouffé par un abcès qu'il avait auprès du cœur. Le gouverneur, assuré par ce rapport de l'innocence de la jeune fille, dont la beauté l'avait vivement frappé, s'avisa de vouloir lui faire entendre par ses discours qu'il était maître de son sort, qu'il ne tenait qu'à lui de la faire enfermer, ajoutant que si elle voulait se prêter à ses désirs amoureux il lui rendrait la liberté. Il ne négligea rien pour la séduire; et voyant que les supplications ne servaient de rien, il voulut user de violence; mais la jeune fille que l'indignation rendait courageuse, se défendit avec vigueur et le repoussa en lui parlant d'un ton fier et imposant.

Il était déjà grand jour. Le père d'Andréa qui, dans cet intervalle, avait été instruit de tout, courut au palais, accompagné de plusieurs de ses amis, pour réclamer sa fille. Il arriva assez à temps pour la délivrer des persécutions du gouverneur. Celui-ci, qui voulait prévenir les plaintes d'Andréa, fit au père l'éloge de sa vertu, déclarant lui-même qu'il avait tâché de la séduire pour l'éprouver. Il ajouta qu'il était si enchanté de sa résistance et si épris de ses charmes que s'il voulait la lui donner en mariage, il était prêt à l'épouser, quoiqu'il n'ignorât pas le peu de naissance de son premier mari.

Le podestat avait à peine achevé de parler, qu'Andréa, entendant la voix de son père de la pièce où elle était restée, courut se jeter à ses pieds, et pleurant à chaudes larmes : — « Il est inutile, » lui dit-elle, « mon cher père, que je vous entretienne de ma faute et de mon malheur; vous en êtes suffisamment informé. Je me borne à vous demander très humblement pardon de m'être mariée à votre insu. Le pardon que je sollicite à vos genoux n'est pas pour prolonger ma vie; je mourrai, s'il le faut, de grand cœur, pourvu que je meure avec votre amitié. »

Messire Le Noir, déjà vieux et naturellement bon et sensible, ne put retenir ses larmes; il la releva en lui disant avec une voix pleine d'attendissement : — « J'aurais sans doute mieux aimé, ma chère enfant, que tu m'eusses marqué plus de soumission en prenant un mari de ma main; mais je ne suis pourtant pas fâché que tu en aies pris un à ton gré. Je ne me plains que de ton peu de confiance dans le plus tendre des pères. Pourquoi m'avoir fait un secret de ton mariage? Je l'aurais certainement approuvé, puisque ton bonheur en dépendait. Ainsi, comme j'aurais reconnu Gabriel vivant pour mon gendre, je veux qu'on le reconnaisse pour tel après sa mort. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Puis se tournant vers ses parents et ses amis, il leur dit de se préparer à lui rendre les honneurs de la sépulture.

Les parents du défunt, qu'on avait avertis de l'accident qui était arrivé, se réunirent à ceux de la jeune veuve. On mit le corps au milieu de la cour, toujours étendu dans le drap de soie. Il fut visité de presque tous les honnêtes gens de la ville, qui l'honorèrent de leurs regrets et de leurs larmes. Il fut ensuite porté au tombeau sur es épaules de plusieurs nobles citoyens, et avec toutes les cérémonies d'usage aux funérailles des gens de distinction.

Quelque temps après, le podestat, toujours épris des charmes de la belle Andréa, revint à la charge auprès du père. Celui-ci en parla à sa fille, qui n'y voulut jamais consentir. Elle lui demanda la permission de se retirer dans un couvent. Son père lui donna son consentement, et elle pratiqua les devoirs de la religion avec plus d'ardeur encore qu'elle n'avait rempli ceux de l'amour.

NOUVELLE VII.

LA FEUILLE DE SAUGE.

Quand Pamphile eut achevé le récit de sa nouvelle, le roi Philostrate fit signe à madame Emilie de raconter la sienne.

Mes chères et charmantes compagnes, dit aussitôt cette aimable dame, l'histoire que nous venons d'entendre m'a fait naître l'envie de vous en conter une qui ressemble beaucoup à celle-là.

La scène se passa dans notre bonne ville de Florence, d'où nous ne nous sommes sans doute éloignés que pour mieux varier nos entretiens, mais où je reviens avec plaisir.

Il n'y a pas encore beaucoup de temps qu'il y avait à Florence une jeune fille nommée Simone, issue de parents pauvres, mais jolie à ravir et assez bien élevée pour son état. Comme elle était obligée de travailler pour vivre, elle filait de la laine pour différents particuliers. Le soin de songer à gagner sa vie ne la rendait point inaccessible à l'amour : Pasquin, jeune homme d'une condition à peu près égale à la sienne, eut occasion de la connaître en lui apportant de la laine à filer pour un fabricant dont il était commis, et la trouvant aussi honnête que jolie, il ne put se défendre d'en devenir amoureux. Il lui fit assidûment la cour et ne tarda pas à se rendre agréable à ses yeux. S'apercevant qu'il commençait à faire impression sur le cœur de la belle, il redoubla de soins, pressa, sollicita et acheva de l'enflammer au point qu'elle soupirait après lui presque à chaque fois qu'elle tournait son fuseau. Sous prétexte de veiller à ce que la laine

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de son patron fût bien filée et le fût avant toute autre, il lui rendait de fréquentes visites. Le temps qu'il passait auprès d'elle lui paraissait toujours trop court. Il l'employait à lui parler de sa tendresse, à lui vanter les plaisirs de l'amour, à l'exhorter, à la solliciter de répondre à sa flamme et de le rendre le plus heureux des hommes en consentant à l'être elle-même.

Le cœur de Simone était de moitié dans tous les discours de son amant ; mais la timidité l'empêchait de céder à ses sollicitations. L'un devenu plus hardi, et l'autre moins honteuse, ils mêlèrent enfin leurs fuseaux, et trouvèrent tant de plaisir dans ce mélange, qu'ils s'exhortèrent mutuellement à le continuer.

Leur amour, au lieu de s'affaiblir par la jouissance, devenait chaque jour plus ardent ; ils ne laissaient jamais échapper l'occasion d'en goûter les fruits ; elle se présentait souvent, mais beaucoup moins qu'ils ne désiraient. D'ailleurs, la crainte d'être surpris abrégeait souvent leurs plaisirs. C'est ce qui fit naître à Pasquin le désir de voir sa maîtresse ailleurs que chez elle, afin de pouvoir se livrer tout à son aise à ses transports. Dans cette intention, il lui indiqua un jardin où ils seraient à l'abri de toute espèce d'alarme et de soupçon. Simone accepta avec joie la proposition, et promit de s'y trouver le dimanche suivant après dîner.

Le jour arrivé, elle dit à son père qu'elle allait avec Lagine, une de ses bonnes amies, à l'église de Saint-Gal, pour y gagner l'indulgence plénière ; et, accompagnée de sa camarade, elle court droit au jardin. Son amant l'y attendait avec un de ses amis nommé Puccin, mais qu'on appelait communément le Strambe. Celui-ci profita de l'occasion pour faire connaissance avec Lagine. Il la complimenta sur sa gentillesse, et ils devinrent bientôt bons amis. Pendant que ceux-ci étaient tout occupés à s'entretenir d'amourettes, Pasquin et Simone se retirèrent dans un coin. Il est aisé de deviner ce qu'ils y firent.

Il y avait dans cet endroit une grande et belle plante de sauge. Pendant que nos deux amants se félicitent de se trouver dans un lieu si agréable, et qu'ils prennent des mesures pour y revenir bientôt, Pasquin cueille une feuille de sauge et s'en frotte les dents, sous prétexte qu'il n'y avait rien de meilleur pour les blanchir. Mais à peine cette plante a-t-elle touché ses gencives, qu'il pâlit ; bientôt après il perd la vue, la parole et la vie.

Simone, surprise d'un accident si funeste et si prompt, jette les hauts cris, pleure, se désespère. Elle appelle Strambe et Lagine, qui volent à son secours. Rien d'égal à leur étonnement quand ils voient Pasquin étendu par terre et sans mouvement. Le Strambe, qui s'aperçoit que le corps de son ami est enflé et son visage couvert de ta-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ches noires : — « Ah! malheureuse, s'écrie-t-il, tu l'as empoisonné! » Les voisins et les maîtres du jardin, accourus aux cris de Simone, et trouvant le corps de son amant tout noir et enflé, joignent leurs soupçons et leurs reproches à ceux de Strambe, et cette pauvre fille, que l'excès de la douleur empêchait de se justifier, achève par son silence de leur persuader qu'elle est coupable. Elle eut beau vouloir s'en défendre, quand ses sens furent un peu calmés on la saisit et elle fut conduite devant le podestat, en présence duquel elle fut accusée par Strambe et par deux amis de Pasquin, qui étaient survenus, dont l'un portait le nom d'Attio et l'autre celui de Mal-Aisé.

Le juge travailla sans délai à l'instruction de l'affaire; il interrogea Simone, et d'après ses réponses, ne pouvant se figurer qu'elle fût criminelle, voulut se transporter avec elle dans l'endroit où l'événement était arrivé et où le corps du mort était encore étendu, pour apprendre d'elle-même toutes les circonstances de cette mort subite. Arrivés sur les lieux, Simone raconta au juge dans le plus grand détail comment la chose s'était passée. Pour mieux persuader qu'elle n'en imposait pas, elle se mit à répéter les discours de Pasquin, la situation et l'attitude où il se trouvait, ses mouvements, ses gestes, et porta la représentation jusqu'à prendre une feuille de la même sauge, dont elle se frotta les mains, à son imitation. Les spectateurs traitèrent toutes ces simagrées de dessein frivole. Strambe et les deux autres témoins l'accusaient avec encore plus de chaleur et demandaient que le feu fût son supplice, lorsque la malheureuse Simone, à qui le chagrin d'avoir perdu son amant et la crainte de la peine sollicitée par ses accusateurs ôtaient l'usage de la parole, tomba morte, au grand étonnement de tous les assistants.

Ainsi finirent en un jour et presque à la même heure l'amour et la vie de ces deux amants; heureux tous deux, s'ils s'aiment dans l'autre monde, comme ils s'aimaient dans celui-ci ! mais trois fois plus heureuse la tendre Simone, dont l'innocence triompha par cette mort du faux témoignage de Strambe, d'Attio et de Mal-Aisé, gens de la lie du peuple, mais plus méprisables encore par la bassesse de leurs sentiments que par l'obscurité de leur naissance.

Le juge et le reste des spectateurs étaient au comble de l'étonnement. Cependant après les premiers moments de surprise, le podestat voyant que cette sauge devait être venimeuse, donna des ordres pour qu'on l'arrachât, afin de prévenir de pareils accidents. A peine en eut-on abattu le pied, qu'on trouva sous les racines un crapaud d'une grosseur énorme, et l'on ne douta point qu'il n'eût infecté cette plante de son venin et que ce ne fût la cause de la mort de ces deux personnes. La vue de cet animal fit tellement frémir les assis-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tants, que personne n'eut le courage de le tuer. Chacun craignait avec raison d'en approcher, de peur du venin qu'il pouvait exhaler. On prit le parti de jeter beaucoup de feu dans le creux où il était, et de le brûler vivant avec la plante qu'il avait empoisonnée.

Il est inutile de dire qu'on ne continua pas le procès commencé contre l'infortunée Simone. On l'enterra avec son amant dans l'église Saint-Paul, et ses propres accusateurs se firent un devoir d'assister à ses funérailles.

NOUVELLE VIII.

L'AMOUR ET LA MORT.

Madame Néiphile prit la parole après la belle Émilie.

Je connais, dit-elle, une multitude d'esprits présomptueux qui ne doutent de rien, qui se croient en état de tout entreprendre, qui rejettent avec dédain les conseils qu'on veut leur donner, et qui finissent par échouer dans toutes leurs entreprises. Ils veulent en savoir plus que les hommes expérimentés, plus que la nature elle-même. C'est cette aveugle présomption qui enfante presque tous les désordres de ce monde sans produire jamais aucun bien ; et malgré la triste expérience qu'on en fait tous les jours, le nombre des hommes vains et présomptueux, bien loin de diminuer, augmente tous les jours.

La plus terrible, la plus opiniâtre de toutes les passions, celle qui écoute le moins les conseils, c'est l'amour. Les reproches, les remontrances au lieu de l'affaiblir et de l'éteindre ne font que l'aigrir, l'irriter, l'allumer plus vivement et le porter aux plus terribles excès. Voilà, mesdames, la raison qui me détermine à vous raconter l'histoire suivante :

Il y eut dans Florence un riche marchand nommé Léonard Sighieri, qui n'eut de sa femme qu'un fils à qui l'on donna le nom de Jérôme. Sa naissance fut suivie de fort près de la mort du père, qui laissa heureusement ses affaires en fort bon état. Les tuteurs de l'enfant régirent son bien avec beaucoup de probité, conjointement avec la veuve.

Jérôme, devenu grand, se familiarisa avec les autres enfants du voisinage et particulièrement avec la fille d'un tailleur. Cette familiarité devint avec l'âge un amour violent. Jérôme n'était content que lorsqu'il était avec cette fille, ou qu'il la voyait, ou qu'il parlait d'elle. Sa mère s'en aperçut ; elle lui en fit des reproches, et le châtia même plusieurs fois à ce sujet. Quand elle vit qu'il persistait à l'aimer et à rechercher les occasions de se trouver avec cette fille,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui ne l'aimait pas moins tendrement, elle prit le parti de s'en plaindre à ses tuteurs. Cette femme, qui avait l'ambition d'élever son fils au-dessus de son état, leur tint à peu près ce langage : « Vous saurez que mon fils, quoiqu'il ne soit encore âgé que de quatorze ans, est passionnément amoureux de la fille d'un tailleur, notre voisin, nommé Silvestre. Or, si nous n'apportons un prompt remède à cette passion, il pourra fort bien se faire qu'il l'épouse un jour secrètement, et je mourrais de douleur si cela arrivait. Pour prévenir ce malheur, je serais d'avis que nous l'envoyassions dans quelque ville éloignée, chez un bon négociant. Je suis intimement persuadée qu'il n'aura pas plutôt perdu de vue l'objet dont il est épris qu'il l'oubliera ; et à son retour, nous pourrons le marier à une fille de bonne maison. »

Les tuteurs approuvèrent fort cet avis, et lui promirent de se prêter de tout leur pouvoir à ses vues. Ils appellent d'abord le jeune homme dans le magasin. — « Mon cher enfant, lui dit l'un d'eux avec beaucoup de douceur, te voilà assez grand pour commencer à prendre connaissance de tes affaires. Nous serions donc très charmés que tu allasses passer quelque temps à Paris, pour apprendre le commerce chez quelque habile négociant, et te mettre en état de juger ensuite par toi-même si nous avons bien ou mal régi tes biens, dont une partie se trouve d'ailleurs dans les comptoirs de cette ville. Outre les lumières que tu acquerras sur le commerce, tu pourras te former, te polir dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, qu'il te sera facile de fréquenter. Il n'y a pas de ville au monde où il y ait plus de politesse et plus de gens aimables ; tu en prendras les mœurs et les manières, après quoi tu reviendras ici. »

Le pupille écouta ce discours avec beaucoup d'attention et, répondit sans balancer qu'il pouvait faire tout cela à Florence et qu'il n'irait point à Paris, On eut beau insister, lui vanter tous les avantages qui devaient lui revenir ; on eut beau le flatter, le caresser, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose.

Les tuteurs en firent le rapport à la mère. Cette femme irritée, non de ce que son fils refusait d'aller à Paris, mais de ce qu'il était toujours amoureux, l'accabla de reproches et d'injures ; elle eut ensuite recours à la douceur ; elle le flatta, le caressa, le pria de toutes les manières de se conformer à la volonté de ses tuteurs ; enfin elle sut si bien faire qu'elle le fit consentir à passer un an en France, avec promesse de le rappeler après ce temps expiré.

On ne lui tint pas parole, car on le fit demeurer deux ans entiers à Paris, sous l'espoir de l'envoyer chercher de jour en jour. Jérôme, qui n'en avait pas passé un seul sans penser à la fille de Silvestre: que l'éloignement lui rendait plus chère encore, était furieux de tous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ces délais et serait venu de lui-même à Florence, si l'on n'eût eu l'art de lui faire continuellement envisager son rappel comme très prochain.

De retour enfin dans sa patrie, toujours possédé du même amour, impatient de savoir des nouvelles de celle qui en est l'objet, il s'empresse d'en demander en attendant qu'il puisse la voir. On lui dit qu'elle est mariée. Cette nouvelle fut pour lui un coup de poignard. Il était inconsolable, mais le mal étant sans remède, il fallut prendre patience.

Une passion que l'absence n'avait fait qu'augmenter ne se déracine pas aisément : Jérôme était trop dominé par la sienne pour songer seulement à vouloir en guérir. Il ne perdit point l'espérance d'être heureux. Persuadé que sa chère maîtresse conservait pour lui les mêmes sentiments, il s'informa quelle maison elle habitai . Il passe et repasse devant ses fenêtres, mais toutes ses démarches sont inutiles ; soit que la belle ne l'aperçût point, soit qu'elle l'eût entièrement oublié, elle ne lui donna aucun signe de vie. Jérôme ne perdit point courage; il tenta toute sorte de moyens pour la voir et tâcher de regagner ses bonnes grâces, supposé qu'il les eût perdues. Il résolut de lui parler à quelque prix que ce fût. Il forme donc le projet de s'introduire secrètement dans le maison ; il en apprend tous les êtres par un voisin de la dame, et après avoir guetté le moment favorable, il y entre sans être aperçu, un soir qu'elle et son mari étaient allés veiller chez un de leurs amis. Il se cache dans la chambre à coucher, derrière un lit de repos ; là, le cœur agité par l'amour et la crainte, il attendit qu'ils fussent rentrés et couchés.

Aussitôt qu'il comprit que le mari dormait, il alla sur la pointe des pieds vers le lit, du côté où la femme s'était couchée. Encouragé par le sommeil du mari qui ronflait, il se hasarde à poser sa main sur la gorge de son ancienne maîtresse, et se courbant en même temps, lui dit d'une voix extrêmement basse : — « Ne dis rien, ma chère amie, si tu ne dors pas ; je suis Jérôme, ton bon ami, qui ne peut vivre sans t'aimer, et qui t'aimera jusqu'au tombeau ; ne dis rien, je t'en prie. »

La belle qui ne dormait pas, faillit se trouver mal de frayeur. — « A quoi vous exposez-vous? lui répondit-elle toute tremblante. Au nom de Dieu, au nom de l'attachement que vous dites avoir pour moi, retirez-vous, je vous en conjure ; si mon mari se réveille, vous êtes perdu, ou vous serez cause que nous vivrons mal ensemble, ce que nous n'avons pas fait jusques ici. Il m'aime, il me rend heureuse : vous êtes trop honnête pour vouloir troubler notre repos. » Qu'on juge de l'impression que dut faire ce discours sur le cœur du jeune homme. Il en fut extrêmement affligé. Il ne laissa pourtant pas

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de rappeler à sa maîtresse leur amitié passée, de lui jurer que l'éloignement et l'absence au lieu de nuire à sa tendresse n'avaient fait que l'augmenter, et lui déclara que si elle ne consentait à l'aimer comme autrefois, il se tuerait de désespoir. Ni ses prières ni ses menaces ne purent déterminer la dame à lui accorder la moindre faveur. Jérôme était trop amoureux pour lâcher prise ; un baiser qu'il fit à la dame avait porté un feu dévorant dans son âme ; mais ce feu ne l'empêchait sans doute pas d'avoir son corps gelé de froid. On était dans l'hiver ; il demanda pour dernière grâce qu'il lui fût au moins permis de se coucher à côté d'elle, pour se réchauffer un peu, avec promesse de ne lui rien faire qui pût lui déplaire le moins du monde, et de se retirer aussitôt après qu'il se sentirait réchauffé. La jeune femme touchée de compassion lui accorda cette petite grâce, à condition toutefois qu'il ne lui parlerait plus de rien. Elle se pousse donc pour lui faire place, et Jérôme se met doucement à son côté. Le pauvre garçon ne jouit pas longtemps de cette légère faveur ; car, soit que succombant à la douleur de n'être plus aimé de celle qu'il avait lui-même tant aimée et qu'il idolâtrait encore, soit que les efforts qu'il faisait pour retenir les mouvements impétueux de sa passion eussent détraqué ses organes, il mourut incontinent, sans proférer une seule parole.

La belle, surprise de sa grande tranquillité, et voyant qu'il ne se pressait point de se retirer, prit le parti de l'en prier. Comme elle ne recevait point de réponse, elle crut qu'il s'était endormi. Elle avance alors sa main et se met en devoir de l'éveiller. Étonnée de le trouver froid comme glace, elle le touche, le secoue, le retouche, et ne doute pas qu'il ne soit mort. On peut imaginer quelle dut être sa douleur et son embarras. Quel parti prendre ? Que faire en pareille conjoncture ? Que dira-t-elle à son mari ? Elle imagina de le pressentir sur le fait, avant de lui dire qu'il lui fût personnel. Après l'avoir éveillé, elle le lui raconta comme étant arrivé à une femme de sa connaissance ; puis elle lui demanda quel conseil il lui donnerait, si elle se trouvait elle-même dans un cas pareil. Le mari répondit qu'il faudrait porter sans bruit le corps du galant devant sa maison, sans savoir mauvais gré de l'aventure à la femme, puisqu'elle n'y aurait point donné lieu.

« C'est donc, répliqua-t-elle, ce que nous avons à faire. » Elle lui prit en même temps la main et lui fit toucher le corps glacé de Jérôme. Le mari, fort chagrin d'un pareil événement, se lève, allume une chandelle, prend le mort sur ses épaules, et sans faire le moindre reproche à sa femme, qu'il croit vraiment innocente, le porte devant la maison de sa mère et revient tranquillement se coucher.

Le lendemain, toute la ville fut instruite de cette mort. On ne sa-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vait à quoi l'attribuer. La mère de Jérôme était inconsolable ; elle fit examiner le corps de son fils par des médecins, qui, n'y trouvant ni plaie ni meurtrissure, dirent qu'il devait être mort de chagrin. Il fut porté à l'église, où la mère, suivant notre usage, se rendit en habits de deuil, accompagnée des parents et des amis du voisinage.

Cependant le mari de la fille de Silvestre, curieux d'apprendre si l'on savait quelque chose de l'aventure, engagea sa femme à se couvrir d'un voile pour aller à l'église se mêler parmi les femmes du deuil et tacher de découvrir ce que l'on pensait de cette mort inopinée. — « J'irai aussi de mon côté, ajouta-t-il, et je me glisserai parmi les hommes pour entendre ce qu'on dira. »

La cruelle amante de Jérôme, sensible, mais trop tard, à l'amour extrême que ce jeune homme avait eu pour elle, fut charmée de la proposition de son mari, qui la mettait à portée de rendre les derniers devoirs à celui dont elle avait, en quelque sorte, sujet de se reprocher la mort. Elle se couvrit donc d'une cape et arriva à l'église le cœur plein de tristesse. Qu'il est difficile de connaître les puissants effets de l'amour ! Le cœur de cette femme, que la brillante fortune de Jérôme n'avait pu toucher, fut vivement ému et attendri à la vue du convoi ; la passion qu'elle avait eue autrefois pour ce fidèle amant reprit tout à coup son premier empire. Son cœur s'ouvrit au repentir et à la plus vive compassion, et s'abandonnant entièrement à la douleur, elle suit le deuil dans l'église, perce la foule, pénètre jusqu'à l'endroit où repose le corps de Jérôme, se jette sur lui en sanglotant et en poussant un cri qui alla jusqu'au cœur des assistants. A peine eut-elle vu le visage de celui que le chagrin de n'avoir pu l'attendrir avait étouffé qu'elle fut étouffée elle-même par la force du sentiment douloureux de l'avoir perdu. Les autres femmes, sans savoir qui elle était à cause du voile qui la couvrait et qui la prenaient peut-être pour la mère du défunt, se mettent aussitôt en devoir de la consoler et de la faire retirer ; voyant qu'elle ne bougeait pas de place, elles la saisissent par le bras et la trouvent morte. Leur étonnement redoubla lorsque après lui avoir ôté le voile, elles la reconnaissent pour la fille de Silvestre, que Jérôme avait tendrement aimée. Alors les pleurs de la mère de recommencer et les gémissements des autres femmes de se faire entendre.

Le bruit de cette mort parvint bientôt à l'endroit où étaient les hommes. Le mari, qui fut des premiers à en être informé, se livra à la douleur et aux larmes sans vouloir recevoir aucune consolation. L'excès de son affliction ne lui laissant plus l'usage de sa raison, il se mit à conter ce qui était arrivé la nuit précédente, et chacun vit plus clairement la cause de la mort de ce couple d'amants infortunés. On suspendit l'inhumation de Jérôme pour l'ensevelir dans le même tom-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

beau que sa maîtresse, de sorte que la mort fit ce que l'amour n'avait pu faire en les unissant pour ne plus se séparer.

NOUVELLE IX.

LE FESTIN DE LA VENGEANCE.

La nouvelle de madame Néiphile attendrit toute l'assemblée. Le roi Philostrate ne voulant point violer les droits du joyeux Dionéo, qui devait parler le dernier de tous, se mit à raconter la sienne en ces termes :

Personne n'ignore qu'il y eut autrefois en Provence deux nobles cavaliers, Guillaume de Roussillon et Guillaume Gardastain. Comme ils étaient tous deux fort célèbres par leurs exploits militaires, ils se lièrent d'amitié, et se trouvant toujours ensemble aux tournois, aux joûtes et aux autres exercices de chevalerie, ils prenaient plaisir à porter ordinairement les mêmes couleurs de distinction. Ils faisaient leur séjour ordinaire chacun dans son château, à cinq ou six lieues l'un de l'autre. Comme ils se voyaient fréquemment, il arriva que, malgré l'amitié qui les unissait, Gardastain devint passionnément amoureux de la femme de Roussillon, qui était très belle et bien faite.

La dame, sensible aux attentions, aux prévenances et au mérite du chevalier, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait donné de l'amour ; sa vanité en fut si flattée qu'elle attendait avec impatience qu'il lui déclarât ses sentiments, bien résolue d'y répondre d'une manière à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvait désirer. Elle ne languit pas longtemps : Gardastain lui ayant ouvert son cœur, ils furent bientôt d'intelligence et se donnèrent réciproquement les plus tendres preuves d'amour.

Soit que leurs rendez-vous fussent trop fréquents, soit qu'ils fussent mal concertés, le mari s'aperçut de leur intrigue. Dès ce moment, l'amitié qu'il avait pour Gardastain se changea en aversion ; mais il fut plus politique en haine que les deux amans ne l'étoient en amour. Il sut si bien cacher son ressentiment qu'on ne se doutait même point qu'il pût être jaloux ; il l'était cependant à tel point qu'il jura dans son cœur d'arracher la vie au perfide chevalier qui le trahissait.

On venait de publier à son de trompe qu'il devait y avoir un grand tournoi aux environs de la Provence. Cette circonstance parut favorable à l'exécution de son dessein. Il fait savoir à Gardastain la nouvelle du tournoi en le priant de le venir trouver pour délibérer ensemble s'ils iraient et de quelle manière ils s'habille-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

raient. Celui-ci, charmé de l'invitation, répondit qu'il irait sans faute le lendemain souper avec lui.

Guillaume de Roussillon crut ne pas devoir différer plus longtemps sa vengeance. Dès le matin, armé de pied en cap, il monte à cheval, suivi de quelques serviteurs, et va se mettre en embuscade à une demi-lieue de son château, dans un bois par où Gardastain devait passer. Après avoir attendu quelque temps, il le voit venir accompagné de deux valets seulement et sans armes, comme gens qui ne se défient de rien. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il court à lui comme un furieux, la lance à la main, et la lui plonge dans le sein en lui disant : — « Voilà comme je me venge de la perfidie de mes amis! »

Le chevalier, percé d'outre en outre, tombe mort sans avoir eu le temps de proférer une seule parole. Ses domestiques piquent des deux et s'en retournent au grand galop du côté d'où ils venaient, sans savoir par qui leur maître avait été si lestement assassiné.

Roussillon, se voyant seul avec ses gens, descend de cheval, ouvre avec un couteau le corps de Gardastain, lui arrache le cœur, l'enveloppe dans une banderolle de lance, et ordonne à un de ses valets de l'emporter, avec défense à tous de ne jamais parler de ce qui venait de se passer s'ils ne voulaient s'exposer à tout son ressentiment. Il reprit ensuite le chemin du château et y arriva qu'il était déjà nuit.

La dame, qui savait que Gardastain devait aller souper chez elle, l'attendait avec l'impatience d'une femme qui l'aimait tendrement. Surprise de ne le voir point venir avec son mari, elle lui en demanda la raison. — « Il m'a fait dire, lui répondit-il, qu'il ne viendrait que demain. » Cette réponse ne plut guère à la belle, mais force lui fut de n'en rien témoigner.

A peine Guillaume avait-il mis pied à terre qu'il appela son cuisinier. — « Tiens, lui dit-il, prends ce cœur de sanglier et prépare-le de la manière la plus délicate et la plus ragoûtante. Tu me le feras servir dans un plat d'argent. » Le cuisinier lui obéit et employa toute sa science pour l'apprêter et en fit le meilleur hachis du monde.

L'heure du souper arrivée, Guillaume se mit à table avec sa femme. L'idée du crime qu'il venait de commettre le rendait rêveur et lui ôtait l'appétit, aussi mangea-t-il fort peu. On servit le hachis dont il ne mangea point. La dame qui ce soir-là était de bon appétit, en goûta, et le trouva si bon qu'elle le mangea tout.—« Comment avez-vous trouvé ce mets? lui dit alors son mari. — « Excellent! » répondit-elle. — « Je n'ai pas de peine à le croire, répliqua Guillaume; il est assez naturel de trouver bon mort ce qui vous a tant plu étant vivant. » — « Comment! dit la dame après un moment de silence; que m'avez-vous donc fait manger? » — « Le cœur du perfide Gardastain, répond le chevalier, ce cœur que vous n'avez pas eu honte

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'aimer, ce cœur que je lui ai arraché de mes propres mains un moment avant mon arrivée; oui, c'est ce cœur que vous venez de manger! »

Je n'essaierai point de rendre la douleur de la dame à cette horrible nouvelle. L'accablement où elle se trouvait l'empêcha quelque temps de parler; mais enfin, revenue à elle : — « Vous avez fait le personnage d'un lâche et perfide chevalier, lui dit-elle en soupirant; Gardastain ne m'a fait aucune violence, moi seule je vous ai trahi et c'était moi seule qu'il fallait punir. A Dieu ne plaise qu'après avoir mangé d'une viande aussi précieuse que l'est le cœur du plus aimable et du plus vaillant chevalier qui fut jamais, je sois tentée de la mêler avec d'autres et de prendre jamais de nouveaux aliments! » Elle se lève de table en achevant ces mots, se jette sans balancer par une fenêtre très élevée et s'écrase en tombant.

Guillaume de Roussillon connut alors sa faute et se la reprocha amèrement. La peur le saisit et lui fit prendre promptement la fuite. Le lendemain, l'aventure ayant été divulguée jusqu'aux moindres circonstances, les amis, les parents de la dame et du comte de Provence recueillirent les restes de ces corps et les firent ensevelir ensemble avec beaucoup de pompe dans l'église du château du barbare chevalier. On grava sur leur tombeau une épitaphe qu'on y voit encore et qui contient les qualités de ces deux amans infortunés et l'histoire de leur mort.

NOUVELLE X.

ROGER DE JÉROLI.

Quand le roi eut cessé de parler, Dionéo, le seul qui n'eût pas encore rempli sa tâche, se mit aussitôt en devoir de commencer son récit.

Il me paraît, dit-il, mes belles dames, que les histoires des amants malheureux qu'on a racontées aujourd'hui ont répandu beaucoup de tristesse dans votre âme. Je vous avoue que la mienne commençait à s'en ressentir : aussi me tardait-il beaucoup de voir la fin de tous ces lugubres tableaux. Vous devez juger d'après cela que je me donnerai bien de garde de parler sur le même ton. Je changerai même de sujet selon le privilége qui m'en a été accordé.

Il n'y a pas encore longtemps qu'il existait à Salerne un célèbre chirurgien qu'on appelait maître Mazzeo de la Montagne, à qui il prit fantaisie de se marier, quoiqu'il fût d'un âge fort avancé. Il épousa donc une demoiselle de sa ville, jeune, fraîche, tout à fait gentille et qui eût mérité un homme moins âgé. Le bonhomme n'épargnait rien

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour lui plaire ; il lui prodiguait bagues, bijoux, robes du meilleur goût, enfin tout ce qui est capable de flatter la vanité d'une jolie femme. Ce qu'il ne lui prodiguait pas, et ce qu'elle ambitionnait plus que tout autre chose, c'était les plaisirs de l'amour conjugal. Il la laissait se morfondre dans son lit, et agissait avec elle à peu près comme un autre Richard de Quinzica dont nous avons parlé ci-devant, en lui prêchant le jeûne et l'abstinence sur ce chapitre, sous de vains prétextes dont elle n'était jamais la dupe. Il voulait lui faire entendre, entre autres choses, qu'une femme devait s'estimer heureuse quand son mari la caressait une fois par semaine.

La belle, qui n'en croyait rien et qui voyait que tous les principes de son mari provenaient de son impuissance, résolut en femme sage et de bon appétit de se régaler aux dépens d'autrui puisque son mari était si économe. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs jeunes gens, elle se détermina en faveur d'un beau garçon nommé Roger de Jéroli, qui passait pour le plus mauvais sujet de la ville. Il était de bonne maison, mais si déréglé dans sa conduite et avait fait tant de fredaines, de sottises et d'escroqueries que pas un de ses parents ne voulait le voir. La jeune dame ne l'ignorait pas ; mais comme elle cherchait plus la vigueur que la probité, elle résolut d'en faire son amant, sans s'inquiéter de tout ce que l'on en publiait. Dans cette intention, elle chercha les occasions de le voir et ne cessait de le regarder et de lui sourire dès qu'elle le rencontrait quelque part. Roger qui s'aperçut de ses sentimens fit de son mieux pour s'assurer cette conquête. Il lui fit parler et comme la belle n'aimait pas les longueurs, elle lui accorda bientôt un rendez-vous où elle se trouva seule avec lui, par l'habileté d'une jeune servante qui lui était affidée.

Après s'être amusés de la manière qu'on s'amuse dans un tête-à-tête amoureux, la dame profita de cet agréable moment pour sermoner le jeune homme; elle le pria de renoncer pour l'amour d'elle à ses filouteries et autres méchantes actions qui l'avaient perdu de réputation, s'obligeant, pour mieux l'y engager, de lui donner de l'argent de temps en temps. Roger promit de se conduire plus honnêtement, et ils continuèrent de se voir sans que personne en sût rien.

Pendant que ces amants se divertissaient ainsi à petit bruit, le chirurgien eut occasion de voir un malade qui avait une jambe toute pourrie. Comme il était fort habile dans son art, il connut d'abord la cause du mal et dit aux parents du malade que s'il ne lui ôtait un os gangrené, il faudrait bientôt lui couper entièrement la jambe ou s'attendre à le voir mourir dans fort peu de temps, encore ne voulait-il pas répondre du succès de l'opération. Les parents aimant mieux hasarder sa guérison que de le laisser mourir faute de secours, donnèrent leur consentement pour que le chirurgien fît ce qu'il ju-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gerait convenable. Maître Mazzeo, craignant que le malade ne pût supporter la douleur de l'opération, résolut de l'endormir auparavant avec une eau dont il avait seul la recette. L'opération fut donc remise à un autre moment. Il se mit aussitôt à distiller cette eau soporifique, et après qu'il en eut une quantité suffisante, il la mit dans une fiole qu'il posa sur la fenêtre de sa chambre sans dire à personne ce que c'était.

Dans l'après-dîner, étant sur le point d'aller trouver l'homme à la jambe malade pour lui porter ce breuvage et l'opérer, il reçut de Melfi un exprès, avec une lettre d'un de ses intimes amis qui le priait très instamment de partir tout de suite, pour venir panser plusieurs personnes de sa connaissance qui avaient été blessées à une batterie qui avait eu lieu la nuit précédente ; il remit donc l'opération de la jambe au lendemain, et montant sur un batelet, il partit sur-le-champ pour Melfi.

Sa jeune et fringante moitié ne fut pas plus tôt instruite qu'il ne reviendrait au logis que le lendemain, qu'elle envoya quérir Roger et l'enferma dans sa chambre jusqu'à ce que tout le monde de la maison fût couché. Soit que le galant eût travaillé le jour, soit qu'il eût mangé salé, il éprouvait une soif ardente et ne trouvant dans la chambre d'autre eau que celle que le chirurgien avait mise sur la fenêtre, il ne fit aucune difficulté de l'avaler jusqu'à la dernière goutte. L'eau fit son effet, et notre homme s'endormit un moment après. La belle vint le trouver aussitôt qu'elle fut libre. Le voyant dans cet état, elle se met à le secouer, lui disant tout bas de se lever; mais à tout cela ni mouvement ni réponse. Dépitée de sa lenteur à s'éveiller, elle le secoue beaucoup plus fort en lui disant : — « Lève-toi donc, gros dormeur; si tu avais tant envie de dormir, fallait-il donc venir ici? » La secousse qu'elle lui donna fut si forte qu'il tomba de dessus un coffre sur lequel il s'était endormi.

Cette chute ne fit pas plus d'effet sur Roger que s'il eût été mort. La dame un peu surprise de ce qu'il ne donnait aucune marque de sentiment se met à lui pincer le nez et à lui arracher par douzaine les poils de la barbe. Elle n'en est pas plus avancée, pas le moindre signe de vie, de sorte qu'elle commença à craindre qu'il ne fût mort. Elle l'agite de nouveau, le pince plus vivement, lui pose les doigts sur la flamme de la chandelle, et voyant qu'il se brûle sans les retirer, elle ne doute plus qu'il ne soit mort. On sent quelle dût être son affliction : elle pleura, se lamenta avec le moins de bruit qu'il lui fut possible; mais craignant enfin d'ajouter la honte et le déshonneur à son chagrin si l'événement venait à se découvrir, elle commença à rêver aux moyens qu'elle devait prendre pour mettre sa réputation à couvert.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle va trouver sa fidèle servante, lui raconte en peu de mots sa triste aventure et lui demande conseil. La confidente bien étonnée, comme on l'imagine, ne peut croire que Roger soit véritablement mort, qu'auparavant elle ne l'ait pincé, secoué de toute manière sans en avoir arraché la moindre marque de sentiment, mais alors n'en doutant plus, elle fut d'avis de le porter hors de la maison. — « Comment faire, répondit sa maîtresse, pour qu'on n'imagine pas que c'est ici qu'il est mort, car on ne manquera pas de le soupçonner lorsqu'on le trouvera dans la rue ? » — « Que cela ne vous inquiète point, madame : j'ai vu tantôt, à nuit close, une espèce de coffre devant la boutique du menuisier du coin, qu'on a sans doute oublié d'enfermer, et qui fera notre affaire s'il y est encore. Cette caisse n'est pas trop grande, mais nous pourrons le mettre dedans ; puis, quand nous l'y aurons enfermé, nous lui donnerons trois ou quatre coups de couteau qui persuaderont qu'il a été assassiné ; on le croira d'autant plus aisément que sa conduite, comme vous savez, lui a fait beaucoup d'ennemis. On imaginera qu'il a été tué en flagrant délit, et votre honneur, par ce moyen, sera à couvert. »

Le conseil de la servante fut trouvé bon ; sa maîtresse consentit à le suivre, aux coups de couteau près, qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à lui donner et qui lui paraissaient d'ailleurs inutiles. Cette fille intelligente alla donc voir si la caisse était encore au même endroit, et l'y ayant trouvée, elle revint promptement l'annoncer à sa maîtresse, qui l'aida à charger le corps de Roger sur ses épaules, et qui sortit devant pour faire sentinelle, afin de n'être rencontrées par personne. Arrivées à l'endroit où était le coffre, elles l'ouvrent, y mettent le corps de Roger et s'en retournent précipitamment après l'avoir refermé.

Ce même jour, deux jeunes gens qui prêtaient sur gages étaient venus se loger dans ce quartier, deux ou trois maisons au-dessus de celle du menuisier. Ayant aperçu le coffre, et n'étant pas riches en meubles, ils avaient formé le projet de l'emporter chez eux dans le cas qu'on ne le retirât point. Il sortent vers le minuit dans l'intention de s'en assurer, et le trouvant à la même place, ils se hâtent de l'emporter sans s'inquiéter ni du poids ni de ce qu'il y avait dedans. De retour chez eux où ils étaient sans lumière, ils le posèrent dans un coin de la chambre où couchaient leurs femmes et s'en allèrent dormir dans la leur qui donnait dans celle-là.

Or il advint que Roger, qui avait cuvé son breuvage et qui dormait depuis longtemps, se réveilla un peu avant le jour, le corps brisé, moulu et la tête étourdie. Il ouvre les yeux et ne voyant rien, il tâtonne et il étend les bras. Se trouvant dans une caisse, il ne sait s'il dort encore ou s'il veille. — « Où suis-je donc ? qu'est-ce que ceci ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

disait-il en lui-même. Je me souviens fort bien que j'étais hier dans la chambre de ma bonne amie, que je m'endormis sur un coffre, et, Dieu me pardonne, m'y voilà à présent dedans, si je ne me trompe. Qu'est-ce que cela signifie ? Serait-il arrivé quelque accident ? le chirurgien ne serait-il point de retour ? sa femme ne m'aurait-elle pas caché ici pour me soustraire à sa jalousie ? »

Cette pensée l'engagea à se tenir tranquille et à écouter s'il n'entendrait pas quelque chose. Cependant il n'était rien moins qu'à son aise : la caisse était petite et étroite ; il s'était tenu si longtemps dans la même attitude que le côté sur lequel il était couché lui faisait beaucoup de mal. Pour soulager sa douleur, il voulut changer de situation et se mettre sur l'autre côté ; il le fit si lestement que donnant des reins contre un des panneaux du coffre qui n'était pas en lieu uni, il le fit d'abord pencher, et par un second mouvement le renversa sur le plancher. Le bruit de la chute fut assez grand pour éveiller les femmes dont le lit était fort près. Elles furent saisies de frayeur, sans néanmoins oser dire mot. Roger qui sentit que la caisse s'était ouverte en tombant et croyant qu'il valait mieux, en cas de malheur, être libre qu'enfermé, sortit tout doucement de cette étroite prison. Ignorant le lieu où il est, il va tâtonnant çà et là dans l'espérance de trouver quelque porte par où il puisse gagner l'escalier. Les femmes qui entendent marcher et tâtonner se mettent à crier d'une voix timide et tremblante : — « Qui va là ? »

Roger, qui ne reconnaît pas leurs voix, demeure coi et ne répond rien. Alors les femmes d'appeler leurs maris ; mais ils dorment si profondément qu'ils ne les entendent pas. Ne voyant venir personne à leur secours, leur peur augmente. Enfin elles prennent le parti de sauter du lit, courent aux fenêtres et crient à pleine tête : — « Au voleur ! au voleur ! » Pendant que les voisins accourent à leurs cris et entrent dans la maison les uns par les toits les autres par la porte, les maris que ce grand bruit avait éveillés se saisissent de Roger ; celui-ci, bien surpris de se trouver là et de ne pouvoir s'évader, se laissa lier les bras sans dire mot. Il fut mis entre les mains des sergents du gouverneur de la ville qui étaient accourus. En faveur de sa bonne réputation, il fut d'abord appliqué à la question, et croyant en être plus tôt quitte, il convint qu'il était entré chez les usuriers pour les voler, sur quoi le gouverneur délibéra de le faire pendre.

Dès le matin, on sut dans tout Salerne que Roger avait été pris chez des prêteurs sur gages qu'il avait intention de voler. Quand la nouvelle parvint aux oreilles de la dame et de la confidente, elles furent si surprises qu'elles étaient tentées de croire que ce qui s'était passé la nuit dernière n'était qu'un songe. Cependant la belle, considérant le péril où était son amoureux, se tourmentait tellement qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

était à craindre que la tête ne lui tournât. Elle aurait voulu le sauver au péril de sa propre vie ; mais le moyen ?

Le chirurgien, arrivé sur les neuf heures du matin dans l'intention d'aller opérer son malade, court à la fenêtre où il avait posé son eau et trouvant la fiole vide, fait un si grand bruit que personne n'ose se montrer devant lui. Sa femme, qui avait l'esprit occupé de toute autre chose que de son eau, lui dit avec mauvaise humeur qu'une fiole d'eau jetée par inadvertance ne valait pas la peine de faire un si grand fracas, comme si l'eau était si rare. Le chirurgien lui répondit qu'elle était dans l'erreur d'imaginer que ce fût de l'eau commune ; il lui dit que c'était une eau composée pour faire dormir, et lui apprit à quoi il l'avait destinée. La femme comprenant alors que Roger devait l'avoir bue : — « C'est ce que j'ignorais, répliqua-t-elle; mais le mal n'est pas grand, il vous sera aisé d'en faire d'autre. »

Sur ces entrefaites, la servante qui était sortie par ordre de sa maîtresse pour apprendre des nouvelles plus positives de l'affaire de Roger, arriva, et rapporta qu'on parlait fort mal de lui ; que tous ses amis l'avaient abandonné ; que pas un de ses parents ne voulait faire des démarches pour le sauver, et qu'on ne doutait pas que le prévôt ne le fît pendre le lendemain. — « J'ai rencontré, ajouta-t-elle, le menuisier, qui était en grande contestation avec un homme que je ne connaissais pas, au sujet de la caisse où nous avons porté le pauvre Roger, et qui la réclame comme lui appartenant. Le menuisier qui l'avait sans doute en garde chez lui, prétend qu'elle lui a été volée ; l'homme l'accuse de l'avoir vendue à deux prêteurs sur gages, chez lesquels il l'a vue au moment où l'on a arrêté Roger. — « Ce sont des fripons, a répliqué le menuisier, s'ils disent qu'ils me l'ont achetée. Ils l'ont enlevée cette nuit devant ma porte où je l'avais oubliée; ainsi ils me la paieront ou ils vous la rendront tout à l'heure. » Sur cela, ils sont allés chez les prêteurs sur gages et je m'en suis revenue. Je comprends, madame, et vous en jugerez vous-même, que Roger a été transporté dans la caisse au lieu où il a été pris ; mais de savoir comment il est ressuscité, c'est ce que j'ignore. »

La dame comprenant alors très bien ce qui devait s'être passé, apprit à la confidente ce que son mari lui avait dit, et la pria de faire tout ce qu'elle pourrait pour tâcher de sauver son amant sans toutefois la compromettre. — « Enseignez-m'en les moyens, et je vous promets de faire avec zèle tout ce qui dépendra de moi. » La dame, *comme la plus intéressée à la chose, fut la première à trouver un* expédient. Elle en fit part à la servante qui, le trouvant assez de son goût, consentit volontiers à le mettre en pratique. Cette fille aussi obligeante que rusée, commença donc par aller se jeter aux pieds de Mazzeo ; elle lui demande pardon de la faute qu'elle a commise. Son

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

maître ne sachant ce qu'elle voulait dire : — « De quelle faute veux-tu parler? lui dit-il. » — « Vous connaissez Roger de Jéroli, répondit-elle en pleurant ; eh bien, monsieur, il m'aimait depuis près d'un an! et moitié de gré, moitié de force, il m'avait obligée de l'aimer aussi. Il apprit hier au soir que vous étiez allé à Melfi et que vous ne coucheriez pas au logis; il fit tant par ses sollicitations et ses promesses, qu'il me força de consentir à le laisser coucher avec moi. Il ne fut pas plus tôt dans ma chambre qu'il eut une soif démesurée. Ne sachant avec quoi le désaltérer, et craignant que madame ne se doutât de quelque chose si j'allais quérir de l'eau ou du vin dans la salle où elle était, j'allai prendre une petite bouteille pleine d'eau que je me souvins d'avoir vue sur la fenêtre. Je la lui donnai ; et après qu'il eut bu je reportai au même endroit cette fiole pour laquelle vous avez fait tant de bruit. J'avoue ma faute, monsieur, et vous en demande pardon. Qui est-ce qui n'en commet pas quelquefois? Je suis très repentante, très affligée de la mienne, non seulement à cause de votre eau que vous avez raison de regretter, mais à cause de ce qui s'en est ensuivi, puisque le pauvre Roger est sur le point d'en perdre la vie. Permettez-moi donc, monsieur, d'aller à son secours ; car je suis assurée qu'il n'est point coupable ! »

Quoique le chirurgien fût de très mauvaise humeur contre sa servante, il ne put s'empêcher de la plaisanter sur son aventure. — « Te voilà punie, lui répondit-il d'un ton railleur, par l'endroit sensible. Tu croyais avoir cette nuit un galant frais et dispos, et tu n'as eu qu'un dormeur. Je te permets d'aller le délivrer, si tu peux, du danger qui le menace ; je te pardonne, mais songe à ne plus lui donner de rendez-vous chez moi ; car si cela t'arrive encore je t'en ferai repentir de la bonne manière. »

Un commencement si favorable lui donnant sujet d'espérer, elle alla sur-le-champ à la prison où était Roger, et sut si bien amadouer le concierge, qu'elle parvint à lui parler en particulier. Après l'avoir instruit de ce qu'il devait dire pour se tirer d'affaire sans compromettre sa maîtresse, elle alla chez le prévôt pour en obtenir une audience particulière. Le prévôt, la trouvant à son gré, voulut en tâter avant de l'entendre. La suppliante, pour mieux réussir dans son dessein, ne fit de résistance qu'autant qu'il en fallait pour attacher plus de prix à sa complaisance. La besogne achevée, elle dit au prévôt que Roger de Jéroli, qui avait été pris et condamné comme un voleur, n'était rien moins que cela. Après lui avoir répété l'histoire qu'elle avait faite au chirurgien, elle ajouta que l'eau l'ayant si fort endormi, elle l'avait cru mort, et que pour se tirer d'embarras elle l'avait porté dans le coffre. Elle lui conta ensuite la conversation du menuisier avec celui qui soutenait que le coffre avait été vendu aux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prêteurs sur gages, pour lui faire comprendre que son amant prétendu pouvait bien avoir été transporté dans la maison des usuriers par les usuriers eux-mêmes.

Le prévôt porté à obliger cette fille, qui venait elle-même de l'obliger, considérant qu'il était aisé d'éclaircir la chose, fit d'abord venir le chirurgien, pour savoir s'il avait fait une eau soporifique, et Mazzeo lui confirma la vérité de cette circonstance. Le menuisier, l'homme à qui le coffre appartenait et les deux prêteurs sur gages furent également appelés; et après de longs débats et un sérieux examen, il se trouva que les derniers avaient dérobé la caisse. Roger fut ensuite interrogé, pour savoir l'endroit où il avait couché la nuit dernière.

— « Je l'ignore, répondit-il; tout ce que je sais, c'est que j'étais allé chez maître Mazzeo dans l'intention de coucher avec sa servante, où je me suis endormi après avoir bu d'une certaine eau qu'elle m'a donnée pour me désaltérer, et que le matin, en m'éveillant, je me suis trouvé dans un coffre dans la maison où j'ai été pris comme un voleur. »

Le prévôt trouvant l'aventure fort plaisante se plut à faire répéter plusieurs fois à chacun son rôle, renvoya Roger qu'il reconnut innocent et condamna les prêteurs sur gages à une amende de dix onces d'argent.

Il ne faut pas demander si Roger, sa maîtresse et la servante furent satisfaits d'un pareil jugement; leur joie égala la crainte qu'ils avaient eue. L'amour alla toujours son train, et l'on se divertit longtemps des coups de couteau, que la confidente était d'avis qu'on donnât au galant.

Si les premières Nouvelles avaient rembruni l'esprit des dames et affligé leur cœur, celle que Dionéo venait de raconter les égaya beaucoup. Philostrate, voyant que le soleil allait se coucher et que la fin de son règne approchait, crut devoir leur faire des excuses de ce qu'il avait donné des sujets si tristes à traiter. Puis, il se leva de son siége, et ôtant la couronne de lauriers de dessus sa tête, la posa d'un air gracieux sur celle de madame Flamette, en lui disant : — « C'est vous que je choisis pour succéder à ma royauté, comme étant plus en état que tout autre de dédommager l'assemblée de la triste journée que je viens de lui faire passer.

Cette dame, dont les blonds cheveux tombaient en boucles sur ses blanches épaules et dont le visage, orné des plus beaux yeux du monde, offrait l'agréable mélange des roses et des lis, lui répondit avec un sourire enchanteur qu'elle acceptait avec reconnaissance le gouvernement dont il venait de se démettre en sa faveur; « et afin,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ajouta-t-elle, qu'on se souvienne de votre règne, mon cher Philostrate, je veux et j'entends qu'il soit encore question des amants dans nos entretiens de demain; mais des amants qui sont parvenus à surmonter les obstacles qui s'opposaient à leur félicité et dont les amours ont eu une heureuse fin. Si j'annonce dès à présent mes intentions à cet égard, c'est pour donner à chacun le temps de se préparer. » Toute l'assemblée applaudit au choix du sujet et promit de s'y conformer.

CINQUIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE DOUBLE RAPT.

Madame Flamette, reine de cette journée, donna la parole à Pamphile, qui commença ainsi :

Les anciennes histoires de Chypre font mention d'un gentilhomme de ce pays nommé Aristipe, le plus riche de tous ses compatriotes, et qui sans doute eût été le plus heureux si la fortune ne l'eût affligé dans une chose. Parmi les enfants dont il était le père, il en avait un qui pouvait le disputer à tous les jeunes gens du pays pour la taille et la figure; mais cet enfant était si sot, si stupide, qu'on n'en pouvait espérer rien de bon. On l'appelait Galeso. Son père n'épargna rien pour réparer les défauts de la nature par une bonne éducation; il lui donna un précepteur et d'autres maîtres, mais tout fut inutile. On ne put ni lui apprendre à lire, ni le rendre tant soit peu poli. Tout ce qu'il faisait était marqué au coin de la grossièreté; discours, manières, même le son de sa voix annonçait en lui l'impolitesse et la rusticité. De là vint qu'on lui donna le surnom de Chimon, qui, en langage chyprien, signifie grosse bête.

Aristipe, désolé des mauvaises dispositions de son fils, et désespérant d'en pouvoir jamais faire un homme honnête et supportable, se détermina à l'envoyer à la campagne vivre avec les paysans, pour n'avoir pas incessamment devant les yeux un objet si désagréable et si affligeant. Il lui signifia ses ordres : Chimon les exécuta avec d'autant plus de plaisir que la façon de vivre des villageois lui plaisait cent fois plus que celle de la ville. Il partit donc pour la campagne, où il ne s'occupa que de ménage et de travaux rustiques.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il arriva qu'un jour, après avoir couru d'un champ à l'autre avec un gros bâton à la main, il entra, sur l'heure de midi, dans un bois agréable et touffu, car c'était dans le mois de mai. Le hasard le conduisit dans un pré entouré de mille arbrisseaux verts, au bout duquel il y avait une claire fontaine. Non loin de cette fontaine, il vit une jeune et belle fille qui dormait à l'ombre sur le gazon. Le mouchoir qui couvrait sa gorge était si simple et si léger qu'on distinguait sans peine à travers et la blancheur et la finesse de sa peau; le reste de son vêtement consistait en une robe d'une blancheur éblouissante et d'une étoffe presque aussi fine qu'une gaze; à ses pieds dormaient deux femmes et un valet. Chimon n'eut pas plus tôt aperçu cette jeune dormeuse qu'il s'approcha pour la voir de plus près. Appuyé sur son bâton, il la regarde d'un œil curieux, et l'admire comme s'il n'avait jamais vu de femme. Son esprit rustique, sur lequel les leçons les plus sages et les plus attrayantes n'avaient pu faire la moindre impression, lui dit dans ce moment que cette fille était le plus bel objet qui pût s'offrir aux regards des hommes; il ne se lassait pas de la contempler. Il loua ses blonds cheveux, son front, son nez, sa bouche, ses bras, et surtout sa gorge naissante plus blanche que l'albâtre. D'homme rustique et sauvage, il devint tout à coup excellent juge en fait de beauté. Il ne manquait à son plaisir que de voir les yeux de la belle que le sommeil tenait fermés. Il fut tenté de l'éveiller pour se satisfaire; mais comme il commençait à raisonner, et qu'il n'avait jamais vu de femme aussi belle, il crut que c'était une déesse et qu'il devait la respecter. Il eut dès lors assez de discernement pour sentir que les choses divines méritent plus de vénération et de respect que les choses mortelles et terrestres. Il se contenta donc de l'admirer, et attendit qu'elle s'éveillât d'elle-même. Quoiqu'il fût naturellement brusque et impatient, le plaisir qu'il trouvait à contempler ses charmes le retint constamment auprès d'elle.

Quelque temps après, Iphigène s'éveilla : c'était le nom de cette beauté. Chimon immobile, appuyé sur son bâton, fut le premier objet qu'elle vit en ouvrant les yeux. Comme il était connu presque partout par son imbécillité autant que par le nom et la richesse de son père, il le fut de cette fille, qui, surprise de le voir là dans cette posture : — « Que viens-tu faire dans ce bois à cette heure-ci? » lui dit-elle. Chimon, tout occupé d'admirer ses beaux yeux qu'il lui tardait de voir, et d'où partaient les traits du feu qui enivrait son âme de plaisir, ne répondit pas un seul mot. La belle, voyant qu'il lui lançait continuellement des regards passionnés, et craignant que sa rusticité ne le portât à quelque malhonnêté, réveilla ses femmes; et, s'étant levée, elle partit avec elles. — « Vous avez beau fuir,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

charmante souveraine de mon cœur, lui dit Chimon, j'irai avec vous. »

Quoique Iphigène, qui avait toujours peur de lui, le priât de se retirer, elle ne put jamais s'en défaire : il la conduisit jusque dans sa maison, non sans lui avoir fait durant la route beaucoup de compliments sur sa beauté. De là il s'en retourna chez son père, et lui dit qu'il ne voulait plus demeurer au village. Le père n'en fut pas trop content non plus que ses autres parents ; néanmoins on lui permit de vivre à sa manière, pour découvrir quel pouvait être le motif d'un pareil changement.

Ce jeune homme, dont le cœur n'avait été jusque alors susceptible d'aucune impression, plein d'amour pour la jeune et belle Iphigène, étonna par ses idées et par sa conduite son père, ses frères, et tous ceux qui le connaissaient. Il demanda d'abord et obtint d'être habillé comme ses frères et d'avoir le même train. Perdant chaque jour de son caractère sauvage, il se mit à fréquenter les honnêtes gens, s'appliqua à imiter leurs façons, leur politesse, et s'attacha surtout à retenir les manières et les discours des jeunes gens amoureux. Au grand étonnement de tout le monde, il apprit dans fort peu de temps non seulement à lire et à écrire comme le commun des gens bien nés, mais il se distingua parmi les savants, tant l'amour et l'envie de plaire surent lui inspirer d'ardeur pour l'étude : il parvint même à force d'exercice et de travail à modifier sa voix au point qu'il la rendit douce et agréable. Peu de musiciens chantaient et jouaient mieux que lui des instruments. Il devint bon écuyer, et un des hommes les plus vigoureux et les plus adroits de son temps dans tous les exercices militaires de mer et de terre. En un mot, il se rendit dans moins de quatre ans le gentilhomme le plus poli, le mieux tourné, le plus aimable et le plus accompli de son pays. La seule vue d'Ephigène produisit tous ces miracles. Les divins attraits de cette charmante personne ayant fait entrer l'amour dans son cœur, cette passion fut suffisante pour y développer le germe de ces qualités précieuses qui y étaient ensevelies comme dans une sombre et épaisse prison. Telle est la puissance incompréhensible de ce sentiment sur les âmes dont il s'est emparé : sa présence anime et féconde les vertus les plus assoupies.

Quoique Aristipe ne fût pas trop charmé de l'amour de son fils pour Ephigène, considérant toutefois les effets avantageux que cette passion avait produits sur son esprit et sur son cœur, il le laissa maître de son inclination. Chimon, devenu homme aimable d'homme stupide qu'il était, eût fort désiré qu'on ne l'appelât plus que Galeso, qui était son premier nom ; mais, comme la belle Ephigène lui avait donné celui de Chimon le jour qu'elle l'avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rencontré, il crut devoir le garder toute sa vie. L'amour qu'il conservait toujours pour elle, et le désir de la posséder, le porta plusieurs fois à prier Chipsée, son père, de la lui donner en mariage; mais le père d'Ephigène répondit toujours qu'il l'avait promise à un gentilhomme de Rhodes, nommé Pasimonde, auquel il ne voulait pas manquer de parole.

Chimon était trop épris, trop passionné, et avait trop fait pour renoncer à sa maîtresse; il jura que nul autre que lui ne la posséderait. A peine fut-il instruit que le Rhodien avait envoyé un vaisseau pour la prendre et qu'elle était sur le point de partir : « Aimable et cher objet de ma flamme, dit-il en lui-même, voici le moment de te faire connaître combien je t'aime. Tu m'as rendu homme; je ne doute point que je ne devienne pour toi un héros. Oui, je te possèderai ou je perdrai la vie. » Dans ce dessein, il résolut de l'enlever. Il rassembla plusieurs de ses amis, quelques soldats, et s'embarqua avec eux sur un vaisseau qu'il avait fait armer secrètement, pour aller attendre celui qui devait conduire à Rhodes l'aimable reine de son cœur : il ne l'attendit pas longtemps. Le père d'Ephigène ayant fait les honneurs convenables aux parents de son gendre futur, sa fille ne tarda pas à se mettre en mer. Elle fut rencontrée le lendemain par Chimon, qui était aux aguets pour la voir passer. Il s'approche des Rhodiens; et quand il en est assez près pour pouvoir se faire entendre, il monte sur la proue, et leur crie de mettre bas les voiles, ou de s'attendre à être pris et jetés dans la mer. Voyant qu'ils se disposaient à se défendre, on lança promptement un harpon sur le vaisseau, et, l'ayant accroché, Chimon monte à l'abordage; et, sans attendre qu'il soit secondé d'aucun des siens, s'élance sur l'équipage, l'épée à la main, et en fait un carnage horrible. Les Rhodiens effrayés, et contraints de céder à sa valeur, demandent grâce presque tous d'une commune voix, et offrent de se rendre prisonniers. — « Mes amis, leur dit alors Chimon, ce n'est ni par haine, ni par l'espoir du butin que j'ai pris les armes contre vous, mais uniquement pour me rendre maître d'un objet qui m'est mille fois plus précieux que la vie, et qu'il vous est facile de me livrer. Je ne vous demande qu'Ephigène : son père me l'a refusée en mariage, et l'amour que j'ai pour elle m'a contraint de recourir aux armes, plutôt que de la laisser marier à un étranger qui ne saurait l'aimer autant que moi. Je prétends l'épouser, et crois la mériter aussi bien que Pasimonde. Donnez-la moi donc, et je vous laisse la vie avec la liberté. »

Les Rhodiens, qui n'étaient pas les plus forts, cédèrent à la nécessité, et livrèrent avec regret Ephigène, qui fondait en larmes. Chimon la consola de son mieux; il la fit passer sur son vais-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

seau, sans exiger autre chose des Rhodiens. Ravi d'une si belle conquête, son premier soin fut de calmer ses inquiétudes et d'essuyer les pleurs qu'elle ne cessait de répandre. — « Ne vous chagrinez point, ma chère amie, vous serez plus heureuse avec moi que vous ne l'auriez été avec Pasimonde, qui ne vous connaît pas, qui ne peut par conséquent vous aimer comme vous le méritez. Songez que depuis le premier moment que je vous ai vue je n'ai pas cessé de vous adorer; songez à tout ce que l'amour m'a fait entreprendre pour vous plaire et me rendre digne de vous.»

Après avoir ainsi donné quelque temps à la consolation de sa maîtresse, il tint conseil avec ses compagnons pour délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Il fut décidé qu'il ne devait pas retourner de quelque temps en Chypre, après un tel enlèvement. Alors il fit voile vers Candie, où il croyait pouvoir passer quelque temps en sûreté avec Ephigène, à la faveur des parents et des amis qu'il avait dans cette île; mais la fortune en disposa autrement par une de ces bizarreries qui lui sont ordinaires; elle se plut à changer en tristesse la joie qu'elle venait de procurer à Chimon jusque-là son favori.

Quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis la séparation des deux vaisseaux, lorsque le temps changea. Le ciel se couvrit d'épais nuages et la mer fut bientôt agitée par les vents les plus impétueux. Tout annonçait une tempête pour la nuit qui commençait à répandre ses voiles et que Chimon s'était promis de passer dans les plaisirs. Les flots s'agitaient, se courrouçaient de plus en plus et menaçaient à chaque instant d'engloutir le vaisseau qu'ils battaient avec fureur. Les matelots manœuvraient avec beaucoup de difficulté; on ne savait plus que faire pour éviter le danger. Chimon était au désespoir d'un pareil contre-temps; il lui semblait que le ciel ne lui avait donné ce qu'il désirait que pour le lui enlever d'une manière affreuse et sans espoir de retour. Ses compagnons n'étaient pas moins affligés; mais Éphigène l'était plus que personne; elle ne cessait de pleurer et croyait que chaque vague qui venait se briser contre le navire allait être son tombeau. Dans sa douleur elle maudissait l'amoureux Chimon, lui reprochait durement sa témérité et disait que ce terrible ouragan était une juste punition du ciel qui ne voulait pas qu'il l'eût pour femme, mais qui avait décidé sa perte et la sienne.

Cependant les matelots ne cessent de manœuvrer pour tâcher d'écarter le danger. Ils ne peuvent se rendre maîtres des vents qui augmentant à chaque instant emportent le vaisseau vers l'île de Rhodes. Se voyant près de terre, sans savoir le lieu où ils étaient, ils firent leurs efforts pour gagner le rivage. La fortune seconda leurs désirs; car le vent les jeta dans un petit golfe où le vaisseau des Rhodiens ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faisait que d'arriver. Quand le jour parut, Chimon et ses gens furent fort surpris de se voir à Rhodes et à une portée de flèche du vaisseau d'où ils avaient enlevé la belle Éphigène. Désespéré de ce nouveau contre-temps et craignant ce qui arriva, Chimon ordonna qu'on fît l'impossible pour se retirer d'un lieu si fatal à ses espérances, aimant mieux s'exposer encore à la fureur des vents et des flots qu'au ressentiment des Rhodiens. On tenta tous les moyens imaginables pour s'éloigner du golfe, mais inutilement; au contraire, comme le vent donnait directement contre le rivage, un coup de vague jeta le vaisseau sur le sable, où il fut incontinent environné de monde et reconnu par l'équipage du vaisseau rhodien, dont une partie avait déjà débarqué et s'était retirée au village prochain. Elle fut bientôt instruite de l'aventure de Chimon et elle revint avec une troupe de paysans qui se saisirent d'Éphigène et de son ravisseur déjà descendu à terre avec le plus grand nombre de ses gens, dans l'intention de se sauver dans une forêt voisine. Il fut conduit avec sa maîtresse et plusieurs de ses compagnons au village et de là à Rhodes.

Pasimonde, instruit de tout ce qui s'était passé, porta plainte au sénat de la violence du gentilhomme chyprien, et le sénat ordonna à Lisimaque, qui cette année était le premier magistrat, d'aller avec ses sergents prendre Chimon et ses compagnons pour les mener en prison. C'est ainsi que cet amant infortuné perdit non seulement sa maîtresse, mais sa liberté et l'espoir de la recouvrer.

Quant à Ephigène, elle fut mise chez des dames de la connaissance de Passimonde, qui s'empressèrent de l'accueillir et de la soulager des fatigues qu'elle avait essuyées. Elle devait demeurer auprès d'elles jusqu'au jour fixé pour les noces; et, en attendant, on se fit un devoir de lui procurer toute sorte d'agréments.

Pendant ce temps, Passimonde s'intrigua, sollicita, pour faire condamner à mort son rival; mais les gentilshommes rhodiens, à qui il avait sauvé la vie et pour lesquels il avait eu de très bons procédés, sollicitèrent en sa faveur, et on se contenta de le condamner lui et les siens à une prison perpétuelle; punition qui lui fut aussi douloureuse que s'il eût été condamné à perdre la vie, puisqu'elle lui ôtait l'espoir de jamais posséder l'objet de son amour.

Cependant, tandis que Passimonde faisait tout disposer pour ses noces, la fortune, toujours capricieuse, parut se repentir du mal qu'elle avait fait à Chimon, et suscita un nouvel événement pour amener sa délivrance. Pasimonde avait un frère nommé Hormisda, plus jeune que lui, mais non moins estimable par son mérite. Ce frère était amoureux d'une jolie Rhodienne de qualité, connue sous le nom de Cassandre, et il l'avait demandée plusieurs fois en mariage,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sans avoir jamais pu l'épouser, à cause de divers accidents survenus au moment de la conclusion. Il faut observer que le magistrat Lisimaque était également épris des charmes de cette demoiselle; mais elle lui préférait son rival. Pasimonde, voulant faire, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups et éviter les dépenses d'une seconde noce, imagina de conclure une bonne fois pour toutes le mariage de son frère, afin qu'il pût épouser la belle Cassandre le même jour que lui-même épouserait Éphigène. Il en parla aux parents de la demoiselle, et il fut arrêté que ce double mariage se ferait en même temps. Lisimaque ne fut pas plus tôt informé de ce nouvel arrangement, qu'il sentit que tout espoir était perdu pour lui si Cassandre donnait sa main à Hormisda. Cette idée ralluma sa jalousie et le mettait en fureur. Il dissimula toutefois sa peine et son ressentiment pour empêcher ce mariage. Il n'en vit pas de plus court ni de plus sûr que celui d'enlever Cassandre. L'exécution lui en paraissait aisée, mais indigne d'un honnête homme; cependant, après bien des combats et bien des réflexions, l'amour l'emporta sur l'honneur, et il se décida à l'enlever, quoi qu'il en dût arriver. Pensant à la manière dont il devait s'y prendre et aux personnes qui lui étaient nécessaires pour ce coup de main, il se ressouvint de Chimon et de ses compagnons qu'il tenait prisonniers. Il jugea qu'il aurait de la peine à trouver des gens plus propres à seconder ses vues; il donna des ordres pour qu'on lui amenât Chimon la nuit suivante; il le fit entrer dans sa chambre, et voici à peu près le discours qu'il lui tint :

— « Les dieux, mon ami, se plaisent à éprouver la vertu des hommes. Ils ne leur prodiguent souvent leurs bienfaits que pour les replonger dans l'adversité; et s'il les trouve aussi fermes et aussi constants dans le malheur qu'ils l'avaient été dans la prospérité, ils se font une justice de leur rendre avec usure leurs premières faveurs. C'est sans doute dans l'intention d'éprouver ton courage qu'ils t'ont fait sortir de la maison de ton père que je sais être très riche. Je n'ignore pas non plus qu'ils se sont servis du pouvoir de l'amour pour faire de toi un homme vaillant et éclairé, d'homme stupide et grossier que tu étais. Ils veulent voir à présent si l'adversité et la prison n'ont point altéré ton courage. S'il est tel qu'il s'est d'abord montré, lorsque tu as conquis ta maîtresse par les armes, je puis t'assurer qu'ils te réservent la récompense la plus flatteuse que tu puisses désirer. Tu vas en juger toi-même : sois seulement attentif à ce que je vais te dire. Tu sauras d'abord que Pasimonde, ton rival, s'est donné toute sorte de mouvements pour te faire condamner à mort; aujourd'hui il s'en donne pour hâter le moment de son mariage avec celle que tu aimes et qui t'a coûté tant de peines et de soins, sans avoir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pu la posséder. Je sais combien ce prochain mariage doit t'affliger ; j'en juge par le chagrin que me cause à moi-même celui d'Hormisda, frère de Pasimonde, qui le même jour doit épouser une demoiselle qui m'est pour le moins aussi chère qu'Ephigène puisse te l'être à toi-même. Aie néanmoins bonne espérance ; il est un moyen de nous venger l'un et l'autre de l'injure qu'on nous fait et d'empêcher même cette double alliance : il ne s'agit que d'avoir du courage. Vois si tu te sens celui de prendre les armes pour enlever les maîtresses de nos rivaux. Tu ne balanceras pas si Ephigène t'est toujours chère, si tu veux recouvrer ta liberté et celle de tes compagnons, que j'attache à ce prix. Tu verras par mon courage que je suis aussi amoureux que toi ; parle, je n'ai plus rien à te dire. »

Lisimaque n'avait point encore fini de parler que Chimon se crut déjà réconcilié avec la fortune. Il sentit ses espérances renaître et son courage se ranimer. — « Que vous me connaîtriez mal, monsieur le juge, lui répondit-il, si vous doutiez de ma valeur ; il n'est point de péril que je n'affronte pour servir votre amour, si je dois obtenir la récompense que vous me faites envisager : vous ne sauriez trouver de compagnon plus brave et plus fidèle pour vous seconder. Je suis prêt à vous en convaincre ; ordonnez, que faut-il faire ? »

— « On m'a assuré, répondit Lisimaque, que les deux noces devaient se faire dans trois jours, dans la maison de Pasimonde. Risquant donc le tout pour le tout, je suis d'avis de nous y rendre pendant la nuit bien armés avec tes compagnons et les miens, et d'enlever du festin ta maîtresse et la mienne ; nous les conduirons aussitôt dans un vaisseau qu'on prépare secrètement par mes ordres, et nous immolerons à notre fureur quiconque s'opposera à notre résistance. »

Chimon fut ravi de la proposition de Lisimaque, et s'en retourna fort content dans sa prison, bien résolu de cacher à ses compatriotes jusqu'au moment de l'exécution le projet où ils devaient entrer, afin d'être plus sûr que rien ne transpirât.

Le jour des noces venu, la fête fut des plus magnifiques. La joie éclatait de toutes parts dans la maison des nouveaux époux, pendant que Lisimaque disposait toutes choses pour y apporter la tristesse et le deuil. Il met Chimon et ses compagnons en liberté, il les arme, les réunit aux gens qu'il s'était affidés de son côté et harangue les uns et les autres pour leur inspirer du courage. Il divise ensuite ses troupes en trois petits corps ; il en envoie un au port, afin que personne ne puisse s'opposer à l'embarquement quand il en sera temps ; il se transporte avec les deux autres à la maison des nouveaux mariés ; il laisse à la porte le second détachement pour empêcher le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

monde d'entrer; et, suivi de Chimon, monte avec le troisième dans la salle des nouvelles mariées, qui étaient à table avec beaucoup d'autres femmes. Ils s'avancent hardiment, renversant tout ce qui s'offre devant eux, et prennent chacun leur maîtresse, qu'ils remettent aussitôt entre les mains de leurs compagnons avec ordre de les conduire au port.

Un coup si hardi jette l'assemblée dans l'étonnement et la frayeur. Les nouvelles mariées poussent des cris affreux et se démènent vivement dans les bras de ceux qui les emportent : les autres dames qui n'avaient pu les défendre se lamentent, se lèvent de table, appellent les hommes à grands cris; et, en attendant qu'ils viennent à leur secours, elles se mettent en devoir d'arrêter les ravisseurs en s'opposant à leur passage; mais Lisimaque et Chimon se font jour avec leur épée à travers la foule et gagnent facilement l'escalier; ils y rencontrent Pasimonde qui, armé d'un gros bâton, était accouru au bruit. Chimon lui fend la tête d'un coup de sabre et le jette mort sur le carreau. Hormisda, qui vole au secours de son frère, est également tué par Chimon. Les attaquants, ayant donc tué ou blessé tout ce qui avait voulu leur résister, se réunirent à ceux qui gardaient la porte, et se rendirent tous en bon ordre au vaisseau où les deux dames étaient déjà. Ils mirent aussitôt à la voile, aux yeux d'une multitude de gens armés qui venaient en diligence pour les arrêter. Après quelques jours d'heureuse navigation, ils arrivèrent en Candie, où ils furent bien reçus de leurs parents et de leurs amis.

Chimon et Lisimaque épousèrent leurs maîtresses, qu'ils avaient eu soin de consoler durant le voyage; et l'un et l'autre eurent sujet de se féliciter de leur destinée. Cet événement produisit de grands troubles entre les Rhodiens et les Chypriens; ils se disposaient même à se faire la guerre, lorsque, par la médiation des parents et des amis des deux époux, tout fut apaisé. L'affaire s'arrangea si bien, qu'après quelque temps il fut permis à Chimon et à Lisimaque de retourner chacun dans son pays, où ils vécurent en paix et en bonne intelligence avec leurs femmes, aussi bien qu'avec leurs compatriotes.

NOUVELLE II.

LES FLÈCHES DE MARTUCIO.

Pamphile eut à peine achevé son récit, que la reine ordonna à madame Emilie de commencer le sien. Cette aimable dame obéit et débuta ainsi :

Au nord et tout près de la Sicile, il y a une île qu'on appelle Li-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pari. Vous saurez donc qu'il y eut autrefois dans la capitale de cette île une jeune fille nommée Constance, qui joignait à une naissance honnête une figure très intéressante. Un jeune homme, à peu près de son âge, nommé Martucio Gomito, qui ne manquait ni d'esprit ni de bonne mine, en devint amoureux. La demoiselle, qui lui trouvait des agréments infinis, se fit un devoir de répondre à son amour, et n'était jamais plus contente que lorsqu'elle le voyait ou qu'elle pouvait s'entretenir avec lui. Martucio, encouragé par ce tendre retour, se hasarda de la faire demander en mariage à son père, qui la lui refusa net, parce qu'il le trouvait trop pauvre.

Le jeune homme, piqué du motif du refus, arma, de moitié avec quelques uns de ses parents et de ses amis, une petite galère et jura de ne retourner dans sa patrie qu'après avoir fait une brillante fortune. Quand le vaisseau fut prêt, il s'embarqua dans l'intention d'exercer le métier de corsaire, et fit voile vers les côtes de Barbarie. Il se tint quelque temps sur cette mer, attaquant et pillant tous les vaisseaux qui n'étaient pas en état de lui résister. La fortune lui fut presque toujours favorable. Il amassa beaucoup de bien dans très peu de temps, plus même qu'il n'en fallait pour figurer avantageusement dans son pays, s'il eût voulu y retourner. Mais l'ambition d'augmenter ses richesses le retint encore sur mer, et cette ambition démesurée causa son malheur. Il fut attaqué à son tour par des Sarrazins ; il se défendit longtemps ; mais enfin il fallut céder à la force. Il fut pris avec tout ce qu'il avait pirate et conduit à Tunis, où il demeura longtemps prisonnier dans une extrême misère. La plupart de ses compagnons avaient été tués dans le combat, et son vaisseau coulé à fond après que les Barbaresques l'eurent pillé.

Bientôt le bruit courut à Lipari que Martucio et tous ceux qui s'étaient embarqués avec lui avaient péri sur mer. Constance, que le départ de son amant avait beaucoup affligée, ne pouvait se consoler de sa perte. Après avoir longtemps pleuré sur sa malheureuse destinée, elle résolut de ne plus vivre ; mais ne pouvant gagner sur soi de se détruire elle-même, elle s'avisa d'un moyen assez singulier pour se réduire à la nécessité de mourir. Elle sortit un jour secrètement de la maison de son père, et s'en alla au port dans l'intention d'entrer dans la première barque de pêcheur qu'elle trouverait vide, pour s'abandonner ensuite à la merci des vents et des flots. Elle en aperçut une séparée de toutes les autres qu'elle trouva fournie de mâts, de voiles et de rames, parce que les matelots en étaient sortis depuis peu. Elle y entre, la détache, et prend le large à force de rames et de voiles ; car elle entendait un peu la navigation comme toutes les femmes de cette île. Quand elle se vit en pleine mer, elle abandonna les rames et le gouvernail, persuadée, ou que sa barque, qui n'était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas lestée, serait bientôt submergée, ou qu'elle irait se briser contre quelque rocher, ce qui lui procurerait une mort inévitable. Dans cette espérance, elle s'enveloppa la tête d'un manteau et se coucha au fond de la barque, priant Dieu d'avoir seulement pitié de son âme. Par bonheur, l'événement ne répondit point à son attente : la mer était tranquille, et le peu de vent qu'il faisait, poussant vers les côtes de Barbarie, conduisit le bateau, dans l'espace d'environ vingt-quatre heures, en un petit havre près la ville de Souse, dépendante du royaume de Tunis.

Comme la jeune fille n'avait point levé la tête, elle ne savait si elle était en terre ou en mer. Lorsque le bateau vint à bord, il y avait sur le rivage une vieille femme occupée à plier des filets de pêcheurs, qu'elle avait mis sécher au soleil. Surprise de la voir arriver à pleines voiles et donner contre terre sans que personne parût, elle crut que les pêcheurs s'étaient endormis. Pour s'en convaincre, elle entre dans la barque et ne trouve qu'une fille étendue tout de son long sur les planches, empaquetée d'un grand manteau. Elle s'approche et s'apercevant qu'elle dormait profondément, elle l'appelle et la secoue jusqu'à ce qu'elle soit éveillée. Elle reconnut à ses habits, quand elle l'eut fait lever, que c'était une chrétienne ; elle lui demanda aussitôt en italien par quelle aventure elle se trouvait là toute seule. La jeune fille, entendant parler sa langue, crut que le vent avait changé et l'avait repoussée vers l'île d'où elle était partie. Elle porte précipitamment ses regards de tous côtés, et ne connaissant point le pays, elle demande à la vieille où elle était : — « Vous êtes près de Souse, en Barbarie. »

A cette réponse, Constance, plus affligée que jamais d'être encore du nombre des vivants, surprise de se trouver chez des Barbares, et craignant qu'ils ne voulussent ou la maltraiter ou porter atteinte à son honneur, se laissa tomber sur le sable comme pour mieux s'abandonner à sa douleur, et elle versa un torrent de larmes. La bonne femme se mit à la consoler de son mieux ; la compassion la rend éloquente, elle vient à bout de l'arracher de ce lieu et de la mener à sa chaumière, où elle lui fit manger un morceau de pain dur et du poisson. Voyant qu'elle n'était plus si chagrine, elle la pria de lui raconter son aventure. Constance, étonnée de ce qu'elle lui parlait toujours italien, ne jugea point à propos de satisfaire sa curiosité, sans savoir auparavant à qui elle avait affaire ; elle questionna donc son hôtesse, qui lui apprit qu'elle était au service de plusieurs chrétiens qui faisaient le métier de pêcheurs ; qu'elle avait reçu le jour à Trapani, d'où elle était sortie de très bonne heure, et qu'elle se nommait Chereprise. Ce nom lui parut d'un bon augure ; elle commença même dès ce moment à ne plus désirer la mort, soit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que les tendres consolations de la bonne vieille eussent ranimé son courage, soit qu'elle eût quelque secret pressentiment qu'elle pourrait oublier ses chagrins et devenir heureuse. Elle raconta pour lors à cette femme l'étrange résolution qu'elle avait prise et ce qui l'y avait portée, sans cependant lui dire le nom ni l'état de ses parents, ni la ville qu'ils habitaient. Elle termina son récit par la prier d'avoir compassion de sa jeunesse, et de lui fournir quelque expédient pour mettre son honneur à l'abri des insultes des hommes.

Chereprise, qui était une très honnête femme, lui dit de ne point s'inquiéter, et lui promit de lui rendre tous les services qui dépendraient d'elle.—« Je vous placerai, ajouta-t-elle, dans une maison de la ville prochaine où votre honneur n'aura pas le moindre danger à courir. » Elle la laisse un moment seule dans sa cabane, et va retirer le reste des filets au soleil. A son retour, elle la couvre du manteau dont elle l'avait trouvée enveloppée dans la barque, et la mène droit à Souse, en lui disant qu'elle la conduit chez une Sarrasine très respectable. — « C'est une dame d'un certain âge, extrêmement charitable, qui a des bontés pour moi. Je la prierai de vous prendre avec elle, et je suis assurée d'avance qu'elle s'en fera un plaisir. Je puis vous promettre que si vous cherchez à la contenter et à mériter son affection, elle vous traitera comme sa propre fille, et aura pour vous toute la tendresse et tous les égards que vous pourrez désirer. »

Quand elles furent arrivées dans la ville, Chereprise courut vers sa protectrice qu'elle aperçut de loin entrant dans une maison voisine de la sienne. Elle parla avec tant de chaleur et d'intérêt, que la dame, touchée des malheurs de cette pauvre petite étrangère, ne put la regarder sans pleurer. Elle la caressa, la baisa sur le front, et la mena ensuite dans sa maison, où elle ne logeait que des femmes qu'elle occupait à divers ouvrages de soie, de cuir et de palmier. Constance eut bientôt appris à travailler aussi bien que ses compagnes ; elle se concilia d'autant plus aisément leur estime et leur amitié qu'elle fit des progrès rapides dans leur langue. Sa patronne ne l'aimait pas moins ; enfin elle était aussi heureuse qu'on puisse l'être parmi des étrangers et loin de sa patrie.

Dans le temps qu'elle ne comptait plus revoir ses parents, qui la croyaient morte, le ciel préparait un événement qui devait la ramener dans sa patrie avec son amant. Un prince de Grenade, qui prétendait avoir des droits sur le trône de Tunis, alors occupé par Mariabdel, mit une grosse armée sur pied dans le dessein d'aller s'en emparer. Martucio Gomito, qui savait déjà parfaitement la langue du pays, ayant appris cette nouvelle et les grands préparatifs que le roi de Tunis faisait pour repousser les efforts du seigneur grenadin, dit à un ses gardes que s'il pouvait parler au roi, il lui enseignerait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un moyen infaillible pour le rendre victorieux de son ennemi. Le garde rendit compte de cette conversation à son maître, et le maître au roi. Le monarque envoya chercher Martucio, et lui ayant demandé quel moyen il avait à donner. — « Sire, » lui répondit l'esclave, « je me suis aperçu, depuis que je suis dans vos États, que dans vos armées vous employez plus d'archers que toute autre espèce de soldats; je pense donc que si votre majesté pouvait faire en sorte que les flèches manquassent à vos ennemis et que vos troupes en eussent en abondance, elle serait infailliblement victorieuse. »—« La question est de le pouvoir, » répondit le roi.— «La chose est très possible, » répliqua Martucio, « et voici comment : il faut que votre majesté fasse faire les cordes des arcs de vos archers beaucoup plus déliées qu'à l'ordinaire, et que le bout du trait qui donne sur la corde soit si mince qu'il ne puisse servir qu'à ces cordes. Cette opération doit être tenue secrète pour que l'ennemi ne puisse y pourvoir. Par ce moyen, vous êtes sûr de le vaincre ; car lorsqu'il aura lancé toutes ses flèches sur vos troupes, il faudra nécessairement qu'il ramasse celles qui lui auront été tirées par vos archers, s'il veut continuer le combat ; mais elles ne pourront lui servir à cause de la mincissure du bout sur lequel les cordes trop grosses n'auront pas assez de prise. Par ce moyen, vos troupes auront des armes en abondance et les ennemis en manqueront. »

Cet avis plut extrêmement au roi. Il s'y conforma et gagna la bataille, ce qui valut ses bonnes grâces à Martucio, dont il fit en très peu de temps un grand seigneur.

La renommée de ce nouveau favori vola dans tout le royaume. Constance ne tarda pas à être informée que celui qu'elle croyait mort vivait encore et était ce même Martucio que la faveur du prince avait élevé au plus haut degré de la fortune et de la grandeur. Elle reprit courage, et l'amour presque éteint se ralluma dans son cœur. Elle conte à la bonne dame toutes les aventures qui lui étaient arrivées, et lui fait part de la situation où elle se trouvait par la découverte qu'elle avait faite en apprenant que le favori du roi était son ancien amant; elle finit par lui témoigner un grand désir d'aller à Tunis pour se convaincre de la vérité par ses yeux. La dame, animée d'une tendresse toute maternelle, loua son dessein, voulut l'accompagner et s'embarqua avec elle. Arrivées dans cette capitale, elle la mena chez une de ses proches parentes, qui la reçut le mieux du monde. Chereprise, qui avait été du voyage, fut envoyée pour s'informer si ce Martucio, favori du prince, était Martucio Gomito, de Lipari, qui, quelques années auparavant, avait fait le métier de corsaire avec plusieurs jeunes gens de la même île. Les informations vinrent à l'appui de tout ce qu'on avait ouï dire. Alors la bonne dame, voulant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

annoncer la première à Martucio l'agréable nouvelle de l'arrivée de sa maîtresse, alla le trouver, et lui dit qu'elle avait chez elle une personne nouvellement arrivée de Lipari, qui désirait de lui parler en particulier. — « Comme elle ne veut être vue que de vous, » ajouta-t-elle, » je me suis offert de venir moi-même vous le faire savoir. »

Martucio la remercia de sa politesse et la suivit incontinent. Quand Constance le vit, elle faillit mourir de joie ; elle courut l'embrasser, et sans pouvoir lui dire un seul mot, elle se mit à pleurer. Martucio, de son côté, demeura quelque temps sans pouvoir lui parler, tant il fut saisi en la reconnaissant ; puis, jetant un profond soupir : — « Est-ce bien vous, ma chère amie ? lui dit-il ; hélas ! j'avais ouï dire que vous étiez morte. Que je me félicite de vous retrouver! » Il se jette ensuite à son cou et la serre tendrement dans ses bras en versant des larmes d'attendrissement et de joie. Constance lui raconta ses aventures, sans oublier les bons traitements qu'elle avait reçus de la dame chez qui elle demeurait. Martucio lui conta les siennes ; après quoi il courut informer le roi de ce qui venait de lui arriver, et lui demanda la permission d'épouser sa maîtresse à la manière des chrétiens. Le roi, surpris de cette singulière aventure, voulut voir Constance, et, convaincu par elle-même de la fidélité du rapport de son favori, permit à Martucio de l'épouser, en lui disant qu'il l'avait bien méritée. Il combla ces amants de dons magnifiques. Martucio, de son côté, s'épuisa en remercîments et en politesse auprès de la charitable Sarrasine ; et après lui avoir fait de riches présents, il la fit conduire honorablement à Souse. Les nouveaux mariés retinrent avec eux Chereprise, et ayant obtenu depuis la permission de retourner dans leur pays, ils amenèrent cette bonne vieille à Lipari, où ils furent reçus avec une joie d'autant plus grande qu'on ne comptait plus les revoir. Ces deux époux vécurent longtemps et passèrent tout le reste de leurs jours dans l'abondance et dans une parfaite tranquillité.

NOUVELLE II.

LE CHATEAU DE CHAMP-FLEUR.

Madame Elise prit la parole à son tour et commença ainsi :

Il y eut autrefois dans Rome, ville qui a été longtemps la première du monde et qui est peut-être aujourd'hui la dernière à cause de ses débordements, il y eut, dis-je, un jeune homme nommé Pierre Boccamasse, d'une famille aussi ancienne qu'illustre, qui devint amoureux d'une jeune beauté dont le père, d'une naissance obscure, mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fort estimé des Romains, s'appelait Giglivosse. Comme ce jeune gentilhomme était d'une jolie figure et avait des manières aimables, il n'eut pas de peine à rendre Angeline sensible à son amour. La passion dont il était dévoré ne fit qu'augmenter par la tendresse que la belle lui témoignait. Voyant que tout allait au mieux et qu'il ne pouvait être heureux s'il ne l'épousait, il alla trouver Giglivosse, son père, pour la lui demander en mariage, sans s'inquiéter si le sien consentirait à cette alliance. Bien loin d'y consentir, celui-ci l'accabla de vifs reproches au sujet de cette démarche, et fit dire au père de la demoiselle de ne point se prêter à la proposition de son fils, s'il ne voulait s'exposer au ressentiment de toute sa famille, qui ne consentirait jamais à une pareille union. Le jeune homme voyant qu'on refusait de faire son bonheur, fut dans une affliction inconcevable. Il n'y eut point de choses fâcheuses qu'il ne dit à ses parents ; et si le père d'Angeline l'eût voulu, il l'aurait épousée en dépit du sien.

L'amour est de toutes les passions celle qui s'irrite et s'accroît le plus par les obstacles même qu'elle rencontre. Pierre, désespérant de pouvoir fléchir ses parents et ne pouvant être heureux sans Angeline, qu'on veillait de plus près depuis qu'on savait qu'il en était amoureux, forma le dessein de s'enfuir de Rome avec elle, dans le cas toutefois qu'elle voulût y consentir. Il eut le secret de l'informer de son projet, en lui promettant de l'épouser dès qu'ils se trouveraient en pays libre. La demoiselle approuva son dessein ; ils conviennent du jour et de l'heure de leur départ ; et, lorsqu'ils ont tout disposé, ils montent à cheval et prennent le chemin d'Alaigne, où le jeune homme avait des amis. Quelque passionnés qu'ils fussent l'un de l'autre, la crainte d'être poursuivis fit qu'ils se contentèrent de se donner de temps en temps quelques baisers, espérant se dédommager amplement quand ils seraient en pleine liberté. Pierre connaissait peu le chemin d'Alaigne ; après avoir fait environ quatre ou cinq lieues, au lieu de prendre à droite, il lui arriva de prendre à gauche, et alla passer devant un petit château, d'où il sortit douze paysans de mauvaise mine qui allaient droit à eux.

Angeline fut la première à les apercevoir. — « Ah ! Dieu ! nous sommes perdus, s'écria-t-elle ; voilà des gens qui viennent nous attaquer : sauvons-nous vite, mon cher ami ! » Et en disant cela, elle détourne son cheval et gagne une forêt voisine. Son amant, surpris de ne voir personne, veut tourner la tête et se trouve pris avant d'avoir songé à fuir. Ces hommes le font descendre de cheval et lui demandent qui il est. Il leur dit son nom, et voyant sur sa réponse qu'il est du parti de leurs ennemis, les Ursins, ces scélérats, complottent entre eux de le dépouiller et de le pendre à un arbre. Ils lui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ordonnent donc de se déshabiller ; mais, tandis que ce pauvre jeune homme, trop certain de son malheur, quitte ses habits et recommande son âme à Dieu, vingt cavaliers, qui étaient en embuscade, courent à bride abattue sur cette troupe de brigands, en criant : Tue ! tue !

A ce bruit inattendu, les voleurs quittent Boccamasse pour se mettre en défense. Mais, voyant qu'ils étaient en plus petit nombre et craignant de succomber, ils prirent promptement la fuite. Tandis que les autres les poursuivent vigoureusement, Pierre profite de cette heureuse circonstance pour reprendre ses habits ; il remonte à cheval et court au galop par le chemin qu'il avait vu prendre à sa maîtresse, bénissant le ciel d'en avoir été quitte pour la peur. Arrivé dans le bois, il rôde, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; mais, n'y voyant ni sentier, ni trace de cheval, il commence à s'affliger. Il court encore de côté et d'autre, mais il n'est pas plus avancé. Il crie et appelle Angeline de toutes ses forces, mais point de réponse. Alors, la joie qu'il avait d'être échappé à la mort et de se trouver en sûreté dans ce bois fort épais se change en une profonde tristesse qui lui fit pousser des sanglots et répandre des pleurs en abondance. Cependant, n'osant plus retourner sur ses pas, il avançait toujours, incertain du lieu où la destinée le conduisait. Les bêtes féroces, dont il savait que la forêt était remplie, se présentaient sans cesse à son imagination et redoublaient ses inquiétudes. Il craignait pour lui-même, mais beaucoup plus pour sa maîtresse, qu'il croyait voir à tout moment dévorée par les ours et par les loups. Enfin, après avoir couru tout le reste du jour, pleurant, gémissant, appelant Angeline et se trouvant accablé de fatigue et de faim, il s'arrêta aux approches de la nuit, attacha son cheval à un gros arbre sur lequel il monta pour se mettre à couvert des bêtes sauvages. Le ciel, qui était couvert, s'éclaircit bientôt après et laissa voir la lune, qui répandait une lumière argentine à travers les feuillages de la forêt. Quand la tristesse et la douleur n'eussent point empêché l'infortuné Boccamasse de dormir, la seule crainte de se laisser tomber eût écarté le sommeil de ses yeux. Il se vit donc contraint de passer toute cette nuit à contempler les astres et à maudire sa malheureuse destinée.

La belle Angeline n'était pas plus heureuse que son amant. Emportée par son cheval, elle se réfugia, comme je l'ai dit, dans le bois, et pénétra si avant qu'il ne lui fut possible d'en sortir. Elle avait rôdé tout le jour, comme Pierre, se lamentant, pleurant et appelant son amant, toujours sourd à sa voix. Enfin, ne sachant plus que devenir, elle s'était abandonnée à son cheval qui, ayant trouvé un petit sentier, le suivit à petit pas. Après avoir fait environ une lieue de chemin, elle aperçut une petite chaumière, comme le jour commençait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à finir. Elle reprit alors la bride du cheval et elle dirigea sa course vers cette habitation. Elle y trouva un vieux homme avec une femme non moins âgée que lui. Ces bonnes gens surpris de la voir seule à une heure si indue, lui en demandent la raison. Elle leur répondit en pleurant qu'elle avait perdu dans le bois son compagnon de voyage, et les pria de lui apprendre à quelle distance elle était d'Alaigne. — « Ma fille, lui répondit le vieillard, ce n'est point ici la route d'Alaigne, et vous en êtes à plus de six lieues. » — « Faites-moi l'amitié de me dire s'il n'y a point dans le voisinage de maison où je puisse aller loger. » — « Il n'y en a pas une où vous puissiez arriver avant minuit. » — « Puisque cela est ainsi, oserais-je vous prier de me donner l'hospitalité pour cette nuit? » — « Très volontiers, ma fille; mais je vous préviens que nous sommes souvent insultés de jour et de nuit par des bandits qui courent ces bois; si, par malheur, ils venaient cette nuit, comme vous êtes jeune et jolie, ils ne manqueraient pas de vous outrager, et je vous avertis que nous ne pourrions vous défendre. »

Quoique effrayée par l'observation du vieillard, cependant, comme il était fort tard et qu'elle ne savait où se réfugier, elle aima mieux, à tout événement, s'exposer à la merci des hommes que de devenir la proie des bêtes féroces. Dieu nous gardera peut-être de ce malheur, dit-elle au vieillard, et je vous aurai la plus grande des obligations. Elle descend donc de cheval, entre dans la chaumière, soupe avec ces bonnes gens, se couche avec eux toute habillée, et passe la plus grande partie de la nuit à déplorer son malheur et celui de Pierre, qu'elle n'espérait plus revoir. Vers la pointe du jour, elle entendit force gens qui marchaient en causant. Elle se lève incontinent, gagne une petite cour qui était derrière la chaumière et se cache en tremblant dans un tas de foin.

A peine fut-elle dans ce gîte que ces gens étaient à la porte. Ils firent ouvrir avec grand bruit. Le cheval de la belle qu'ils virent tout sellé, leur fit demander s'il y avait quelqu'un dans la maison. Le vieillard ne voyant plus la jeune fille, répondit qu'il n'y avait personne, et que ce cheval s'étant égaré, il l'avait mis à couvert de peur qu'il ne fût mangé durant la nuit par les loups. Le chef de la bande dit alors que puisque ce cheval n'avait point de maître il serait bon pour eux. La troupe étant entrée dans la maison, les uns coururent d'un côté, les autres de l'autre, pour voir s'il n'y avait personne de caché. L'un d'eux enfonça sa javeline dans le foin, et il s'en fallut de peu qu'il ne tuât la fille qui y était cachée. La javeline la toucha de si près du sein gauche que le fer perça sa robe. La fille qui crut être blessée faillit jeter un grand cri; mais considérant le lieu où elle se trouvait, elle se contint et n'osa pas même porter sa main à la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

partie où elle avait été touchée. Ces gens enfin, après avoir bien bu et mangé les chevreuils qu'ils étaient venus faire cuire dans cette chaumière, s'en retournèrent, emmenant avec eux le cheval d'Angeline.

Lorsqu'ils furent un peu loin, le vieux bonhomme demanda à sa femme ce que la petite étrangère était devenue. Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien ; mais qu'elle allait voir si elle ne la trouverait pas cachée quelque part. Angeline qui entendit ces mots, comprenant que les brigands devaient être déjà loin, sortit de dessous le foin, et ses hôtes furent agréablement surpris de la revoir saine et sauve. Le bonhomme, touché de son sort, lui dit qu'il la conduirait si elle voulait à un château qui n'était qu'à deux lieues et demie de là, où elle serait en sûreté ; mais qu'il fallait se résoudre à faire ce chemin à pied, parce que les bandits avaient emmené son cheval. La belle accepta la proposition avec joie ; et étant partis sur-le-champ, ils arrivèrent au château sur les sept ou huit heures du matin.

Ce château appartenait à un gentilhomme de la maison des Ursins, Lielle de Champ-Fleur. Sa femme, qui était une personne charitable et pleine de piété, y était alors. Elle reconnut Angeline et la reçut le mieux du monde. Elle voulut savoir par quelle aventure elle se trouvait dans ce canton. Après que la jeune fille lui eut tout raconté sans déguiser la moindre circonstance, elle fut d'autant plus touchée de son malheur que Pierre Boccamasse était un des amis de son mari. Quand elle entendit parler du lieu où il avait été pris, elle ne douta pas qu'il n'eût été tué, et elle dit à Angeline : « Vous demeurerez ici avec moi jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de vous renvoyer à Rome sans aucun risque. »

Il est temps de revenir à son amant que nous avons laissé perché sur un arbre. Il n'y avait pas encore passé une heure, qu'il vit venir au clair de la lune une vingtaine de loups, qui, apercevant son cheval, firent un cercle autour de lui. Le cheval connaissant le danger qui le menaçait, lance des ruades à force, et se démène tant qu'il rompt la corde, et prend la fuite ; mais les loups affamés courent après lui, l'environnent et l'empêchent d'aller plus loin. Le pauvre animal se défendit longtemps de la dent et du pied ; mais à la fin il fut renversé, mis en pièces et dévoré. Le malheureux Pierre, témoin de ce terrible repas, tremblait de devenir à son tour la pâture de ces bêtes affamées. Il désespérait de pouvoir jamais sortir de ce bois. Les étoiles commençaient à pâlir et à faire place au jour, lorsque transi de froid et de peur, il regarda de tous côtés et vit un grand feu à une bonne demi-lieue de là : il attendit qu'il fût un peu plus jour, descendit ensuite de l'arbre, et prit son chemin vers l'endroit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

où était ce feu, non sans crainte d'être rencontré par quelque loup. Il arriva heureusement dans ce lieu, où il trouva des bergers qui mangeaient et se divertissaient. Ils eurent pitié de lui, et le firent chauffer, boire et manger avec eux. Après leur avoir raconté son aventure, il leur demanda s'il n'y avait point dans le voisinage de bourg ou de château où il pût aller demander l'hospitalité. Ils lui dirent qu'à une lieue et demie de là il y avait le château de Lielle de Champ-Fleur, que la femme du seigneur occupait, et où il serait bien accueilli, parce que cette dame était très hospitalière. Pierre, charmé de trouver encore une ressource, les pria de l'y faire conduire par un d'entre eux; ce qu'on lui accorda volontiers.

A peine y fut-il arrivé, qu'il rencontra un ancien domestique de son père; il le reconnut, et l'appela pour lui conter sa mésaventure. Il entrait déjà en marché avec lui pour l'envoyer à la recherche d'Angeline, lorsque la dame du château, qui l'aperçut d'une fenêtre, le fit appeler. Il serait difficile de se former une juste idée de la joie qu'il eut de voir sa maîtresse en abordant la dame. Il mourait d'envie de se jeter à son col; mais la timidité l'en empêcha. La joie d'Angeline ne fut pas moins grande à la vue de son amant. Après les premiers compliments, la maîtresse du château, qui savait déjà son aventure, lui reprocha avec douceur d'avoir voulu se marier contre le gré de ses parents. Elle chercha à l'en détourner; mais le voyant ferme dans son dessein, considérant d'ailleurs les aimables qualités du caractère et de la figure de la jeune fille, et la tendresse qu'elle avait pour son amant, de quoi vais-je me mêler? se dit-elle à elle-même; pourquoi vouloir troubler le bonheur de ses aimables enfants? Ils s'aiment, ils se connaissent, ils sont attachés également aux intérêts de mon mari, leurs vues et leurs désirs sont honnêtes; il faut donc leur laisser la liberté de suivre leur inclination. D'ailleurs, il semble que la Providence autorise ce mariage, puisqu'elle a sauvé l'un du gibet et l'autre de la javeline, et tous deux des bêtes féroces. Et véritablement pourquoi m'opposerais-je aux décrets du ciel? Bien loin d'empêcher cette union, je dois la favoriser. S'adressant ensuite aux deux amants : puisque vous êtes résolus, leur dit-elle, de vous marier ensemble, je prétends si peu vous en empêcher, que je veux que les noces se fassent céans aux dépens de mon mari : je me charge de vous raccommoder ensuite avec vos parents.

Dieu sait si ces amants furent ravis d'un aussi agréable changement. Ils ne pouvaient contenir leur joie, et ils la firent éclater par mille démonstrations d'amour et de reconnaissance pour la dame. Cette vertueuse dame leur fit des noces aussi magnifiques qu'il soit possible de les faire à la campagne. Le plaisir qu'elle leur procura

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fut pour elle la plus douce des jouissances. Quelques jours après, elle les mena à Rome. Elle trouva le père du jeune homme fort indisposé; mais elle sut calmer son ressentiment et le réconcilier avec son fils et sa bru. Il les reçut chez lui; et voyant combien ils étaient unis, il ne tarda pas à s'applaudir de cette alliance. Les nouveaux mariés s'aimèrent en effet jusqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans une extrême vieillesse.

NOUVELLE IV.

LE ROSSIGNOL DES AMANTS.

A peine madame Elise avait-elle achevé de dire sa Nouvelle qui, par parenthèse, fut fort goûtée de la compagnie, que la reine commanda à Philostrate de raconter la sienne. Philostrate ne se fit pas prier et parla en ces termes :

Je me repens sincèrement, belles dames, de vous avoir donné pendant mon règne un sujet triste et désagréable à traiter dans vos récits d'hier. Il me paraît que si je veux vous dédommager un peu de l'ennui que je vous ai causé, je dois vous raconter à présent quelque chose d'agréable et de divertissant. Je vais tâcher de le faire dans la Nouvelle galante que vous allez entendre.

Il n'y a pas encore longtemps que vivait dans la Romagne un très bon gentilhomme, fort estimé par son mérite, qui portait le nom de messire Litio de Valbone. Sa femme Jacquemine lui donna sur le déclin de l'âge une fille qui croissait en gentillesse et en beauté à mesure qu'elle grandissait; si bien qu'elle devint une des plus charmantes demoiselles du pays. Comme ils n'avaient point d'autre enfant, ils l'aimaient beaucoup et la gardaient avec soin, dans l'espérance de la marier un jour très avantageusement.

Dans le même temps et dans la même ville vivait un jeune homme de bonne mine et bien découplé, nommé Richard, de la famille des Menards de Brettinote. Il connaissait messire Litio et lui rendait de fréquentes visites. Il était reçu et traité par lui et par sa femme comme l'enfant de la maison. Il s'amusait quelquefois à badiner avec leur fille qu'il trouvait fort aimable. Ces sortes de badinages cessèrent lorsque la demoiselle fut nubile; mais ce fut pour faire place à l'amour. Richard, en effet, devint éperdument amoureux de la belle et faisait tout ce qu'il pouvait pour cacher sa passion. Comme les demoiselles sont pénétrantes sur cette matière, la jeune Catherine s'aperçut bientôt de la conquête qu'avait faite sa beauté; cette découverte lui fit grand plaisir; Richard commença dès lors à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui paraître plus aimable, et elle ne tarda pas à l'aimer à son tour, mais elle n'en fut que plus réservée avec lui.

Cet air de réserve intimidait tellement le jeune homme, qu'il n'osait lui déclarer ses sentiments quelque envie qu'il en eût : il craignait de déplaire ou de n'être pas payé de retour. Las enfin de se contraindre, il résolut un jour de s'expliquer et profita d'un tête-à-tête pour peindre toute la vivacité de son amour. Il fut agréablement surpris d'apprendre qu'il ne sentait rien pour Catherine que Catherine ne sentit pour lui. Après tout ce que deux amants peuvent se dire en pareil cas, encouragé par un début si heureux, Richard conclut qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde que l'union de deux cœurs qui s'aiment tendrement, qu'il ne dépendait que de la belle de lui faire goûter et de goûter elle-même les plaisirs les plus doux, et qu'un peu de complaisance de sa part suffirait pour le rendre le plus heureux de tous les hommes.—«Tu vois, mon cher Richard, lui répondit-elle, combien je suis observée par mes parents : il ne m'est pas possible avec cette gêne de faire ce que tu désires; mais fournis-moi les moyens de nous voir sans crainte d'être surpris, et je te promets de me prêter à tout ce qui peut augmenter ton bonheur et le mien.» Richard, après avoir un peu réfléchi, lui répliqua : — « Je n'en vois pas de plus sûr que de faire en sorte qu'on te permette de coucher dans la galerie qui donne sur le jardin où je tâcherai de grimper, quoique le mur en soit fort élevé. — « Si tu es sûr de pouvoir l'escalader, je suis certaine d'obtenir la permission de coucher dans la galerie. »

Richard s'étant fait fort de franchir le mur, la belle lui dit de ne pas se mettre en peine du reste. Ils se séparèrent ensuite fort contents l'un de l'autre, non sans s'être furtivement donné mille tendres baisers.

Le jour suivant, Catherine se plaignit à sa mère que la grande chaleur l'avait empêchée de dormir la nuit précédente. On était alors sur la fin du mois de mai. — «Tu te moques, je crois, ma fille, je ne trouve pas qu'il fasse chaud.» — «Pour moi je brûle, et vous m'obligerez beaucoup de le dire à mon père; vous ne lui direz que la pure vérité. Considérez d'ailleurs que les jeunes gens ont le sang plus chaud que les personnes d'un certain âge. » — « Cela est vrai, ma fille ; mais il faut prendre le temps comme il est. Peut-être fera-t-il plus froid la nuit suivante et tu dormiras mieux.»—« Dieu le veuille ; mais il n'est pas vraisemblable que les nuits se refroidissent à mesure qu'on avance dans l'été. — « Vous pourriez y remédier. » — « Et comment? » — « En me permettant, si mon père ne le trouve pas mauvais, de faire dresser un lit dans la galerie du jardin. Le lieu est frais et tranquille ; j'aurais le plaisir d'entendre chanter le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rossignol, et j'y serais infiniment mieux que dans ma chambre. » — J'en parlerai à ton père, et nous ferons ce qu'il jugera à propos.

La mère en parla effectivement à son mari. Les vieillards sont ordinairement difficiles. — « Votre fille, dit Litio, veut donc dormir au chant du rossignol? Dites-lui que si elle n'est pas contente, je la ferai dormir à celui des cigales. » Catherine ayant appris la réponse de son père, ne dormit réellement point la nuit suivante; ce ne fut point le chaud, mais le dépit qui en fut cause. Elle ne laissa même pas dormir sa mère, qui couchait dans la même pièce ou tout à côté, tant elle se plaignit souvent de la chaleur. C'est pourquoi madame Jacquemine ne fut pas plus tôt levée, qu'elle alla trouver son mari. — « Il faut, lui dit-elle, que vous aimiez bien peu votre fille pour sacrifier sa santé à vos caprices. Que vous importe qu'elle couche dans la galerie ou ailleurs ? Sachez qu'elle n'a pas fermé l'œil de toute la nuit à cause du chaud; elle a été dans une agitation continuelle, et m'a empêché de dormir moi-même. Faut-il s'étonner qu'une fille de son âge se fasse un plaisir d'entendre chanter le rossignol? N'est-ce pas l'ordinaire des enfants ? » — « Eh bien ! que ce soit fini, répondit Litio d'un ton chagrin; qu'on lui dresse un lit dans la galerie avec des rideaux de serge; qu'elle y couche et qu'elle entende donc chanter le rossignol tout son soûl. »

Instruite par sa mère de cette conversation, Catherine se hâta de faire placer le lit, dans l'espérance d'y coucher la nuit suivante. Elle fit en sorte de voir Richard dans le jour; mais n'ayant pu lui parler, elle l'en avertit par un signe dont ils étaient convenus.

Le soir, dès qu'elle fut couchée, son père ferma une porte qui communiquait à la galerie et alla se coucher aussi. Richard jugeant que tout le monde dormait, monte à l'aide d'une échelle sur un mur, du haut duquel il grimpe, non sans beaucoup de peine et de danger, sur des pierres d'attente d'un autre mur, et gagne la galerie sans faire le moindre bruit. La belle, qui ne dormait pas, le reçut avec la plus grande satisfaction. Ils passèrent la nuit fort agréablement et firent plusieurs fois chanter le rossignol; mais pas si souvent qu'ils l'auraient désiré l'un et l'autre. Cet oiseau, pour reprendre haleine, mettait des intervalles dans son chant qui n'en devenait que plus agréable chaque fois qu'il le recommençait. Dans un de ces intervalles qui n'étaient pas fort longs, nos amants accablés soit de fatigue, soit de chaleur, furent surpris par le sommeil vers la pointe du jour. Ils étaient tout nus sur le lit, et la belle embrassait alors son amant du bras droit et tenait de la main gauche le rossignol qu'elle avait fait chanter. Il était grand jour et ils dormaient encore, lorsque Litio s'étant levé, et se souvenant que sa fille avait couché dans la galerie, ouvre tout doucement la porte

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

disant en soi-même, il faut que je voie un peu comme le rossignol aura fait dormir Catherine.

Il s'approche du lit sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ouvre tout doucement les rideaux, et voit Richard et sa fille dans la susdite posture. Il ne dit mot et va de ce même pas trouver sa femme. — « Levez-vous promptement, lui dit-il, venez voir votre fille; vous savez l'envie qu'elle avait du rossignol : elle a si bien fait le guet cette nuit, qu'elle l'a pris; venez voir comme elle le tient dans sa main. » — « Ce que vous dites-là serait-il bien vrai, lui répondit-elle? » — « N'en doutez pas; vous en serez convaincue, si vous vous dépêchez de me suivre. » Madame Jacquemine saute du lit, s'habille à la hâte, suit son mari, qui lui dit de ne point faire de bruit, et voit sa fille qui tenait effectivement le rossignol qu'elle désirait si fort entendre chanter. Piquée de se voir trompée à ce point par Richard, qu'elle n'aurait jamais soupçonné d'une pareille trahison, elle allait l'éveiller pour l'accabler d'injures, si son mari ne l'en eût empêchée. — « Gardez-vous bien de faire le moindre éclat, lui dit-il; ce serait la plus grande de toutes les sottises. Puisque notre fille l'a choisi pour amant, elle l'aura pour époux. »

— « Il est riche et bon gentilhomme; le parti est aussi avantageux que nous puissions le désirer. Si donc Richard veut sortir d'ici comme il y est venu, il faudra qu'il l'épouse; et alors croyant avoir mis le rossignol dans une cage étrangère, il se trouvera qu'il ne l'aura logé que dans la sienne. » La dame voyant son mari si raisonnable modéra sa colère et n'éveilla pas le couple amoureux, d'autant plus que sa fille dormait d'un fort bon sommeil et qu'elle devait s'être fatiguée à prendre le rossignol dont elle avait eu si fort envie.

Cependant Richard ne tarda point à s'éveiller; surpris de ce qu'il était grand jour, il appelle Catherine. — « Ah! ma chère amie, lui dit-il, comment pourrai-je m'en retourner? Il est grand jour; quel parti prendre? » A ces mots, Litio s'approche du lit : — « Je vous le dirai le parti que vous devez prendre, répondit-il en tirant les rideaux. » A ce coup inattendu, Richard se crut mort. — « Je vous demande pardon, monsieur, s'écria-t-il aussitôt. Je suis un traître, un perfide, je mérite la mort; mais songez que mon crime ne vient que du grand amour que j'ai pour mademoiselle votre fille. Punissez-moi, j'y consens; mais laissez-moi la vie. » — « L'amitié que j'avais pour toi, lui dit alors Litio, ne méritait pas une pareille récompense de ta part; mais puisque tu t'es oublié à ce point, puisqu'un transport de jeunesse t'a porté à me manquer si essentiellement, il dépend de toi de sauver ta vie et de réparer l'outrage que tu m'as fait : il faut sur-le-champ reconnaître ma fille pour ta légitime épouse; sinon tu n'as qu'à recommander ton âme à Dieu.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Vois le parti que tu veux prendre. Décide-toi promptement; car je ne suis pas d'humeur de patienter une seule minute.»

Pendant que Litio s'expliquait de la sorte, sa fille avait lâché le rossignol et s'était cachée dans les draps. Elle inondait le lit de ses larmes et suppliait son père de faire grâce à son amant, et son amant de se conformer aux désirs de son père. Richard ne se fit pas prier longtemps. La confusion qu'il avait de sa faute, l'envie de la réparer, la peur de mourir, mais plus que tout cela l'amour dont il brûlait pour Catherine, et le désir de la posséder librement, le déterminèrent à répondre sans balancer qu'il était prêt de l'épouser. Litio prit alors un anneau de sa femme, et le jeune homme épousa sa maîtresse sur-le-champ et lui jura une fidélité éternelle. Cela fait, le père et la mère se retirèrent et laissèrent reposer les amants, jugeant qu'ils en avaient besoin. Ils furent à peine hors de la chambre, que les deux époux s'embrassèrent de nouveau. Ils avaient fait chanter, dit-on, six ou sept fois le rossignol pendant la nuit, ils le firent chanter encore deux fois avant de se lever. Il y a toute apparence que les autres jours ne furent pas aussi heureux que celui-là; car c'est un oiseau qui perd sa voix à force de chanter. Quoi qu'il en soit, quand Richard fut levé, il eut une plus longue conversation avec son beau-père, et ils ne se séparèrent point sans avoir ri l'un et l'autre de l'aventure. Quelques jours après, les noces se firent publiquement en présence des parents et des amis des nouveaux mariés, selon toutes les formalités requises. La fête, qui fut brillante et magnifique, se fit chez le père de la demoiselle qui eut tout sujet de se féliciter de l'avoir si bien mariée. On assure que le rossignol dont elle avait fait choix chanta longtemps au gré de ses désirs.

NOUVELLE V.

DEUX POUR UNE.

L'histoire du rossignol s'acheva parmi les éclats de rire. La parole fut ensuite donnée à Philostrate. Voici ce qu'il conta :

Deux Lombards, l'un connu sous le nom de Gui de Crémone, l'autre sous celui de Jacomin de Pavie, tous deux déjà vieux et cassés par les fatigues de la guerre, comme gens qui avaient porté les armes dès leur plus tendre jeunesse, se retirèrent dans la ville de Fano, pour y finir leurs jours dans le repos. Quelque temps après y avoir fixé leur séjour, Gui tomba dangereusement malade. Comme il n'avait ni parent ni ami en qui il eût plus de confiance qu'en Jacomin, avec lequel il s'était lié dans le service, il le laissa en mourant, dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

positaire de tout son bien et d'une petite fille qu'il avait avec lui, âgée d'environ dix ans, des aventures de laquelle il l'instruisit fort au long. Il arriva sur ces entrefaites que les troubles qui avaient longtemps agité la ville de Fayance s'étant apaisés, il fut libre à chacun de ses anciens habitants d'y retourner. Jacomin, qui en était sorti pour éviter les malheurs de la guerre, sachant qu'elle avait un peu repris sa première force et sa splendeur, alla s'y établir avec toute sa fortune, et emmena avec lui la petite fille qui lui avait été confiée. Il l'aimait comme si elle eût été sa propre enfant. Elle embellissait si fort en grandissant, qu'elle devint en peu de temps une des plus jolies et des plus aimables demoiselles de la ville. Plusieurs jeunes gens s'empressèrent de lui faire la cour. Les plus assidus étaient un certain Jeannot de Severin et un nommé Minguin de Mingole, tous deux bien faits, de jolie figure et fort polis. Comme ils en étaient l'un et l'autre éperdument amoureux, ils devinrent ennemis irréconciliables, aussitôt qu'ils se reconnurent rivaux. La demoiselle touchait à sa quinzième année et était par conséquent en âge de se marier. Chacun d'eux se serait estimé heureux de l'avoir pour femme, si on eût voulu la lui accorder ; mais voyant qu'on la leur refusait sur de vains prétextes, ils formèrent l'un et l'autre, chacun de son côté, le projet de l'enlever. Voici les moyens qu'ils mirent en usage.

Le vieux Jacomin avait une vieille servante et un valet nommé Crivel. Celui-ci aimait beaucoup l'argent et le plaisir, et était par conséquent facile à se laisser corrompre. Jeannot fit connaissance avec ce valet, lui découvrit à propos son amour, le pria de le servir dans son dessein, et lui promit de le bien récompenser s'il venait à bout de l'exécuter. — « Tout ce que je puis faire pour vous obliger, répondit Crivel, c'est de vous introduire dans la maison, quand mon maître ira souper dehors ; car tout ce que je dirais à la demoiselle en votre faveur ne servirait de rien. Je n'ai pas le moindre crédit sur son esprit, et je ne voudrais pas me hasarder à lui proposer une chose qui pût la fâcher. Voyez si cela vous accommode : je vous tromperais, si je vous promettais davantage. » Jeannot lui dit qu'il n'exigeait pas autre chose de lui, et ils en restèrent là.

Minguin, de son côté avait mis la servante dans ses intérêts, et lui avait fait faire plusieurs ambassades, qui avaient presque déterminé la demoiselle en sa faveur. Ce qui est certain, c'est qu'elle l'avait portée à consentir de le recevoir la première fois que son tuteur sortirait la nuit.

Les choses étaient en cet état, lorsque Jacomin fut invité à souper chez un de ses amis. Crivel le fit savoir incontinent à Jeannot, qui, à un certain signal, devait trouver la porte ouverte. De son côté, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

servante, qui ne savait rien de l'intrigue de Crivel, fit avertir Minguin de l'absence de son maître, en le priant de se tenir près de la maison, afin d'y entrer au signal qu'elle devait donner.

La nuit étant venue, chaque amoureux, qui craignait la rencontre de son rival, se précautionne d'armes et d'amis, de peur de surprise, et va se poster dans l'endroit qu'il juge le plus convenable. Minguin alla avec ses gens chez un de ses amis, dont la maison était voisine de celle de la demoiselle, pour y attendre le moment du rendez-vous. Jeannot se porta avec sa troupe dans un endroit plus éloigné, après avoir laissé toutefois un de ses gens près du logis de la dame, pour guetter le moment où la porte s'ouvrirait.

Quand Jacomin fut sorti, le valet et la servante firent de leur mieux pour se défaire l'un de l'autre. Crivel voulait que la servante se couchât, et la servante s'efforçait d'éloigner Crivel sous mille prétextes différents. — « Que ne vas-tu te promener, lui disait-elle, pour aller ensuite au devant de notre maître? » — « Et toi, répondit le valet, pourquoi ne vas-tu pas te coucher, à présent que tu as soupé? Comme ils avaient intérêt l'un et l'autre de ne pas s'éloigner, aucun ne voulut démarrer. Crivel ennuyé de ces contestations, et voyant que l'heure approchait, courut ouvrir la porte, quoi qu'il dût lui en arriver. Jeannot entre aussitôt suivi de deux de ses compagnons, et se met en devoir d'emmener la demoiselle, qu'il trouve dans le salon occupée à coudre; et la belle de pousser les hauts cris, et la servante d'en faire autant.

Minguin accourut au bruit : les ravisseurs étaient déjà dans la rue : il fond sur eux l'épée à la main, et menace de les tuer s'ils ne lâchent leur proie. Pendant qu'on se chamaillait ainsi de part et d'autre, les voisins munis d'armes et de flambeaux étant accourus en diligence, séparent les combattants, et apprenant la violence de Jeannot, se déclarent en faveur de Minguin, délivrent la nouvelle Hélène et la remettent dans la maison de son tuteur, qu'elle appelait sans cesse dans son affliction. Avant que le tumulte fût apaisé, les sergents du commandant de la ville survinrent pour mettre le holà, et firent plusieurs prisonniers, au nombre desquels furent Jeannot et Crivel, son premier complice.

Il est aisé de se figurer le chagrin que cette aventure causa à Jacomin, lorsqu'il fut de retour; il était dans la plus grande affliction. Cependant voyant que sa pupille était parfaitement innocente et n'avait eu aucune part à la conduite de Jeannot, il se consola un peu et résolut de la marier le plus tôt qu'il lui serait possible, afin de prévenir de pareilles aventures.

Les parents de Jeannot et ceux de son rival, instruits à fond de la conduite de ces deux jeunes étourdis, et craignant que Jacomin ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voulût poursuivre cette malheureuse affaire, qui aurait mal tourné pour eux, s'empressèrent le lendemain d'aller lui faire des excuses et de le supplier d'arrêter les poursuites, s'offrant de lui donner toutes les satisfactions qu'il lui plairait d'exiger.—« Songez que ce sont des jeunes gens écervelés, incapables de sentir les conséquences d'une démarche aussi criminelle ; nous vous demandons grâce pour leur étourderie, et nous vous prions de l'oublier, afin qu'elle n'altère en rien l'estime et l'amitié qui nous ont unis jusqu'à ce jour.

— « Messieurs, leur répondit Jacomin, que l'âge et l'expérience avaient rendu sage et prudent, je vous suis si attaché et fais tant de cas de votre mérite, que quand je serais dans mon pays, comme je suis dans le vôtre, vous me trouveriez en ceci, comme en toute autre chose, disposé à faire tout ce qui peut vous être agréable. Le sacrifice de mon ressentiment me coûte d'autant moins, que vous êtes vous-mêmes intéressés dans l'insulte qui a été faite à la jeune demoiselle confiée à mes soins. Vous saurez qu'elle n'est native ni de Crémone, ni de Pavie, comme pouvez l'avoir imaginé ; elle est votre compatriote, née à Fayance même, sans que celui qui me l'a remise en mourant ni moi ayons jamais pu découvrir de qui elle est fille. »

Ils furent surpris d'apprendre que cette demoiselle était de Fayance ; et, après avoir remercié Jacomin de son honnêteté, ils le prièrent de leur dire par quelle aventure elle était tombée entre ses mains.—«Guide Crémone, leur répondit-il, avec lequel j'ai longtemps porté les armes, était de mes intimes amis. Peu de jours avant sa mort, il me dit que lorsque cette ville fut prise par l'empereur Frédéric et livrée au pillage, il entra avec plusieurs de ses compagnons dans une maison que ceux qui l'occupaient venaient d'abandonner, et qu'il trouva pleine de richesses.

« Comme il en sortait, il rencontra sur un escalier cette fille, qui, dès qu'elle le vit, l'appela son père. Ce mot, prononcé d'un ton tout à fait tendre, le toucha de compassion pour cette enfant. Elle pouvait alors avoir deux ans : il la prit alors avec lui, en eut soin dès ce moment, et l'amena à Fano, où il est mort. C'est là qu'il m'a laissé cette fille avec tout son bien, en me chargeant de la marier quand il en serait temps, et de lui donner tout ce qu'il m'a remis pour elle. Si je ne l'ai pas encore mariée, c'est parce que je n'ai point trouvé de parti qui me parût sortable ; mais je me donnerai des mouvements pour en trouver bientôt, afin de ne plus l'exposer aux folies des jeunes gens. »

Le hasard voulut qu'il y eût dans la compagnie un certain Guillemin, qui, s'étant trouvé au saccagement de la ville de Fayance avec Gui de Crémone, savait très bien que la maison qui avait été pillée

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

appartenait à l'un des assistants. Il s'approche alors du personnage : — « Bernardino, lui dit-il, avez-vous fait attention à ce que vient de dire Jacomin ? La chose vous regarde en propre. » — « J'en ai été frappé aussi bien que vous, répondit Bernardino, et je songeais dans ce moment à la petite fille que je perdis alors, et qui serait aujourd'hui de l'âge de celle dont parle Jacomin. » — « C'est assurément la vôtre, reprit Guillemin, n'en doutez pas ; car il me souvient d'avoir autrefois entendu faire par Gui de Crémone la description de la maison qu'il avait pillée ; et, d'après son récit, il m'a toujours semblé que c'était celle que vous aviez. D'après cela, je suis persuadé que c'était votre fille qu'il emporta. Ne pourriez-vous point la connaître à quelque marque ? Voyez-la, et je suis certain que vous la reconnaîtrez. »

Bernardino se ressouvint qu'elle devait avoir une marque en forme de croix sur l'oreille gauche, provenant d'une loupe qu'il lui avait fait couper quelque temps avant la prise de Fayance. Il pria alors Jacomin de lui faire voir cette jeune demoiselle, pour vérifier ce qui en était ; ce qui lui fut accordé sans délai. Aussitôt qu'il la vit, il crut voir le visage de sa femme, tant elle lui ressemblait ; mais voulant quelque chose de plus décisif, il pria Jacomin de lui permettre de regarder de près l'oreille gauche de la fille. Après en avoir obtenu la permission, il s'approche de la demoiselle, lève ses cheveux, voit la croix ; et ne pouvant plus douter que ce ne fût véritablement sa fille, il pleure de tendresse et l'embrasse tendrement, malgré la petite résistance de la pupille, qui paraissait honteuse de ce qui se passait. Puis, se tournant vers le tuteur : — « C'est bien ma propre fille, lui dit-il tout transporté de joie ; oui, ce fut ma maison que pilla Gui de Crémone. Ma femme fut si surprise et si alarmée qu'elle oublia sa fille, et nous avions cru jusqu'à présent qu'elle avait péri dans la maison qui fut brûlée en partie après le pillage. »

La demoiselle entendant ce vénérable vieillard parler de la sorte d'un air attendri et passionné, ne douta point qu'il ne dit la vérité ; et, courant l'embrasser à son tour, elle mêla ses larmes aux siennes. Bernardino envoya incontinent querir sa femme, ses autres enfants et ses parents. Il leur montra sa fille et leur raconta tout ce qui s'était passé. Il la mena ensuite dans sa maison, avec le consentement de Jacomin, où elle fut caressée de sa mère, de ses frères et de ses sœurs.

Le commandant de la ville, qui était un galant homme fort porté à rendre service aux honnêtes gens, ayant appris l'aventure et sachant que Jeannot, qu'il tenait prisonnier, était fils de Bernardino et frère, par conséquent, de la demoiselle qu'il avait voulu enlever, donna un tour favorable à l'affaire, raccommoda les deux rivaux et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

engagea Bernardino à marier sa fille avec Minguin, ce qui fut fait avec l'approbation générale de toute la parenté.

Crivel et les autres prisonniers furent mis en liberté. Minguin, au comble de la satisfaction de posséder enfin celle qu'il adorait, donna le jour des noces une fête des plus magnifiques dans la maison de son beau-père : il conduisit ensuite sa femme chez lui et vécut toujours avec elle dans la plus parfaite union.

NOUVELLE VI.

LES DANGERS DU SOMMEIL.

La Nouvelle de madame Néiphile fit grand plaisir à la compagnie. Quand la reine en eut fait l'éloge, elle commanda à madame Pampinée de raconter la sienne. Cette dame commença ainsi :

Dans l'île d'Ischia, voisine de Naples, vivait autrefois un bon gentilhomme nommé Marin de Bolgalle. Il avait une fille jolie et tout à fait aimable, qui portait le nom de Restitue, dont un jeune habitant de l'île de Procida, qui touche presque à l'autre, devint éperdument amoureux. Cet insulaire, appelé Jean, trouva le secret de s'en faire aimer et d'avoir avec elle plusieurs rendez-vous de jour et de nuit, mais sans en obtenir d'autre faveur que quelques baisers. S'il arrivait qu'il ne trouvât point de barque pour passer d'une île à l'autre, plutôt que de manquer au rendez-vous, il faisait la traversée à la nage ; et s'il était assez malheureux pour ne pouvoir joindre sa maîtresse, il s'en retournait du moins avec la satisfaction d'avoir contemplé les murailles de la maison qui la renfermait. Cette maison lui paraissait un temple, et sa maîtresse une divinité digne des hommages de tous les cœurs sensibles à la vertu unie à la beauté.

Durant ce commerce amoureux mais innocent, il prit envie à la belle d'aller un jour d'été se promener sur la côte, et se voyant toute seule, elle courait de rocher en rocher avec un couteau à la main pour détacher des huîtres et les manger. Il y avait entre ces rochers une fontaine entourée de quelques arbrisseaux qui y formaient un ombrage des plus agréables. La fraîcheur de ce lieu avait invité plusieurs jeunes Siciliens qui venaient de Naples à s'y reposer. Aussitôt qu'ils virent cette jeune fille, qui ne les apercevait point encore, ils résolurent de l'emmener. Elle eut beau crier au secours, elle fut enlevée et portée dans leur barque ; ils la traitèrent d'abord avec beaucoup d'égards et tâchaient de la consoler ; mais Restitue pleurait toujours.

Arrivés en Calabre, on mit en délibération qui en jouirait. Chacun

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voulait l'avoir et en jouir exclusivement, tant on la trouvait jolie et intéressante. Grande contestation de part et d'autre. La jalousie les empêcha de pouvoir jamais s'accorder. Pour ne pas se brouiller entièrement et éviter quelque malheur, on convint qu'elle ne serait ni aux uns ni aux autres, et qu'on en ferait présent à Frédéric, roi de Sicile, jeune prince qu'on connaissait fort friand de ces sortes de morceaux, ce qu'ils exécutèrent aussitôt qu'ils furent arrivés à Palerme. Le roi la trouva jolie et fort à son gré, et accepta le présent avec joie. Mais comme il se trouvait alors incommodé, il ordonna qu'on conduisit la belle à une maison de Plaisance nommée la Cuba, avec ordre de la bien traiter et de la garder soigneusement jusqu'à ce qu'il se portât mieux.

Cependant l'enlèvement de Restitue se répandit bientôt dans toute l'île d'Ischia; mais on ne savait point qui avait fait le coup. Jean, son amoureux, à qui il importait plus qu'à toute autre de le découvrir, se donna toute sorte de mouvements pour savoir ce qu'elle était devenue et quels étaient ses ravisseurs. Il fit armer en diligence une frégate et courut toutes les mers des environs, depuis la Minerve jusqu'à la Scalée, en Calabre, et ce fut là qu'il apprit qu'elle avait été donnée au roi qui la faisait garder à Cuba. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, désespérant de pouvoir jamais la posséder ni peut-être la revoir. Cependant, résolu d'attendre le dénoûment de sa destinée, il renvoya sa frégate, dans le dessein de s'arrêter à Palerme pour voir comment les choses tourneraient. Comme il n'était connu de personne, il se promena hardiment devant la maison de plaisance, et à force de passer et repasser, il arriva qu'il aperçut un jour Restitue à la fenêtre. Il s'approcha de plus près pour se faire voir à sa maîtresse. Elle le vit en effet et lui en marqua beaucoup de joie. Comme ce lieu était solitaire et peu fréquenté, elle s'approcha le plus qu'il lui fut possible pour être à portée de lui parler, et se trouva assez près pour l'entendre et en être entendu. Alors la belle, sans perdre le temps en discours inutiles, lui enseigna la manière dont il devait s'y prendre s'il voulait la voir et l'entretenir de plus près sans être aperçu. Il examina la situation du lieu qu'elle venait de lui indiquer. Quand la nuit fut venue et même fort avancée, il y retourna, grimpa sur un mur, entra dans le jardin et, par le moyen d'une antenne de vaisseau qu'il appuya contre la fenêtre, il s'introduisit dans la chambre de sa maîtresse, qui lui avait désigné cette espèce d'échelle.

Comme elle prévoyait qu'il ne lui serait pas possible de garder longtemps son honneur, qui avait déjà couru de si grands risques, elle se proposa de profiter de la circonstance pour en faire le sacrifice à son amant, persuadée que personne n'en était plus digne et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que cette complaisance pourrait le déterminer à la tirer de cette espèce de prison où elle s'ennuyait à mourir. A peine fut-il dans la chambre qu'elle lui fit connaître ingénument ses intentions. L'amant, au comble de la joie, lui promit de l'arracher de ces lieux et de prendre si bien ses arrangements, quand il l'aurait quittée, qu'il l'emmènerait sans faute avec lui à sa seconde visite. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jean de Procida, qui brûlait de goûter les plaisirs de l'amour, quitta ses habits et se coucha auprès de sa maîtresse. Je vous laisse à penser les caresses qu'ils se prodiguèrent mutuellement. Les plaisirs dont il s'enivrèrent furent si vifs qu'ils leur firent oublier tous leurs chagrins et le lieu où ils étaient, si bien que le sommeil les surprit se tenant encore l'un et l'autre étroitement embrassés.

Ils dormaient encore quand le roi, qui avait été charmé de la beauté de Restitue, se trouvant assez bien rétabli et se sentant certain appétit, partit à la pointe du jour avec peu de suite pour aller la voir. Il ouvre tout doucement la porte de sa chambre et s'approche de son lit, un flambeau à la main, pour se donner le plaisir de la voir dormir. Dieu sait s'il fut surpris de la trouver entre les bras d'un homme. Il entra dans une si forte colère qu'il en perdit la voix et qu'il fut tenté de les poignarder tous deux ; mais considérant qu'il était indigne, non seulement d'un roi, mais même d'un particulier qui se pique d'honnêteté, de tuer deux personnes hors d'état de se défendre, il modéra la vivacité de son ressentiment et résolut de les punir l'un et l'autre du supplice du feu. Dans ce projet, il s'éloigne du lit, s'avance vers la porte, appelle un de ses gentilshommes, et lui demande ce qu'il pense de cette misérable créature en qui il avait fixé son affection, et s'il connaît le téméraire qui avait osé lui faire un pareil outrage dans son propre palais.

Le gentilhomme, sans s'expliquer sur le compte de la belle, lui répondit qu'il ne se souvenait point d'avoir jamais vu cet homme. Le roi sort de la chambre et ordonne que les deux personnages soient liés tout nus, tels qu'ils étaient, et conduits sur-le-champ, dans cet état, à Palerme pour être attachés dos a dos à un poteau dans la place publique et subir le supplice du feu. Après cela, il repartit pour Palerme, où il s'enferma dans sa chambre, le cœur plein de dépit.

Il est aisé de se représenter la douleur et la consternation de Restitue et de son amant. Ils furent, suivant l'ordre du roi, conduits à la ville et attachés à un poteau, autour duquel on éleva le bûcher qui devait les brûler vifs. On se figure les horreurs qu'ils durent éprouver à la vue des apprêts de leur supplice. Tout le peuple de Palerme accourut à ce triste spectacle. La jeunesse et la beauté de la fille, que les hommes regardaient de préférence, la jolie figure et la douceur du jeune homme, que les femmes s'empressaient d'examiner, exci-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

taient la compassion de tout le monde ; il n'était personne qui ne les jugeât dignes d'une plus heureuse destinée et qui n'eût voulu les sauver. Mais la pitié publique n'adoucissait pas le sort de ces pauvres victimes de l'amour qui fondaient en larmes et n'attendaient que le moment de leur mort.

Sur ces entrefaites, Roger Doria, homme célèbre par ses exploits militaires et pour lors amiral de Sicile, ayant appris l'aventure de ces amants malheureux, eut envie de les aller voir. Il se rend au lieu de leur supplice et fixe d'abord ses regards sur la fille, qu'il trouve aussi jolie qu'on le lui avait dit. Il envisage ensuite le jeune homme et est fort étonné de le reconnaître. Il s'approche et lui demande s'il n'est pas Jean de Procida. A cette question le patient lève la tête, et, reconnaissant à son tour l'amiral : — « Je l'ai été jusqu'ici, lui répondit-il, mais il y a grande apparence que je ne le serai bientôt plus. » L'amiral lui demanda encore quel accident l'avait conduit là. — « L'amour et la colère du roi, » répondit le jeune homme.

Roger Doria voulut connaître tous les détails de son aventure ; et, après les avoir appris de la bouche même du patient, il se retira fort touché du malheur de ces infortunés. Jean de Procida le rappela et le pria, au nom de Dieu, de demander pour lui une grâce au roi. — « Quelle est-elle ? repartit l'amiral naturellement porté à l'obliger. » — « Je vois, monsieur, ajouta le jeune homme, que je vais bientôt mourir et que je serai privé pour toujours de cette aimable personne qui va subir le même sort et que j'ai aimée plus que ma vie : il me semble que je mourrais avec moins de regret, si le roi permettait que mon visage fût tourné vers le sien. »

— « Tu peux être tranquille, lui répondit l'amiral en souriant ; je vais trouver le roi, et peut-être l'obtiendrai-je la liberté de voir si longtemps ta maîtresse, que tu t'en lasseras. » Puis se tournant vers les bourreaux et les archers, il les commanda de surseoir à l'exécution jusqu'à un nouvel ordre du roi. Ce brave militaire courut trouver le monarque ; et quoiqu'il n'ignorât point qu'il était fort irrité : — « Sire, lui dit-il, oserais-je vous demander quel est le crime de ces deux jeunes gens que votre majesté a condamnés à être brûlés vifs ? »

Le roi lui ayant tout dit ; — « Je conviens, reprit l'amiral, que la faute qu'ils ont commise mérite une grande punition ; je ne trouverais même pas trop fort le supplice auquel ils sont condamnés, si tout autre que votre majesté avait prononcé leur arrêt ; mais, de même que les crimes méritent punition, il me semble que les services doivent être récompensés. Connaissez-vous bien ces deux criminels ? » — « J'ignore qui ils sont, » répondit le roi. — « Permettez-moi donc de vous les faire connaître, afin que vous jugiez vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même que vous vous êtes laissé emporter trop loin par les mouvements de votre colère. Pardonnez-moi la liberté que je prends ; mais les grands princes ne doivent point s'abandonner aussi facilement à l'impétuosité de leur passion : ils doivent tout examiner avant de prononcer. Votre majesté en conviendra sans doute elle-même, quand elle saura que le jeune homme qu'elle veut faire brûler est fils de Landolfe de Procida, propre frère de messire Jean de Procida à qui vous devez votre couronne, et que la jeune fille doit le jour à Marin de Boulgare, le même qui a empêché que vous ne fussiez détrôné et qui soutint à Ischia la gloire et la puissance de votre nom. D'ailleurs, ces jeunes gens s'aimaient depuis fort longtemps ; c'est l'amour qui les a réunis et non le dessein d'offenser votre majesté. Ainsi, bien loin de les faire mourir, il me semble, sire, que vous devriez les combler de bienfaits et d'honneurs. »

Le roi ne s'offensa point de la noble liberté avec laquelle lui avait parlé l'amiral : il l'en remercia au contraire et parut seulement fâché d'avoir trop écouté son ressentiment. Il ordonna sur-le-champ qu'on fît paraître devant lui les amants ; et, après s'être convaincu par lui-même de la vérité de tout ce que l'amiral lui avait dit, il résolut de réparer le chagrin qu'il leur avait fait par des honneurs et par des dons dignes de sa générosité. Il commença par les faire habiller selon leur qualité ; et ne voulant pas faire les choses à demi, il les maria, les combla de présents magnifiques et les renvoya chez eux, où ils furent reçus de leurs parents avec une joie extraordinaire, et où ils vécurent aimés et caressés de tout le monde, autant qu'ils s'aimaient et se caressaient eux-mêmes, ne songeant aux malheurs passés que pour mieux sentir leur bonheur présent.

NOUVELLE VII.

L'ORAGE ET L'AMOUR.

Madame Laurette, priée de conter la Nouvelle, commença en ces termes :

Au temps de Guillaume, roi de Sicile, vivait un gentilhomme connu sous le nom de messire Emeri, abbé de Trapani, qui jouissait d'une fortune considérable. Comme il avait un grand nombre d'enfants, il lui fallait un grand nombre de domestiques. C'est ce qui le détermina à acheter plusieurs jeunes esclaves que certains corsaires, nouvellement arrivés du Levant, avaient pris sur les côtes d'Arménie. Parmi ces jeunes esclaves, qu'il croyait être Turcs d'origine et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui ressemblaient tous à des bergers, il y en avait un qui paraissait plus gentil que les autres et dont la physionomie avait quelque chose de distingué. Cet enfant nommé Théodore, quoique toujours esclave, fut élevé et nourri avec les enfants de messire Émeri. A mesure qu'il grandissait, il développait des sentiments et des manières qui ne sont pas ordinaires à des esclaves. En un mot, il sut si bien plaire à son maître qu'il l'affranchit, et, persuadé qu'il était Turc, il le fit baptiser, lui donna le nom de Pierre et le fit son intendant.

Messire Émeri avait une fille nommée Violante, qui à beaucoup d'honnêteté joignait une figure des plus intéressantes. Elle était dans cet âge heureux où l'on commence à éprouver le besoin d'aimer. Souffrant de ce que son père ne songeait point à la marier, elle devint amoureuse de Pierre et lui aurait déclaré bien volontiers son amour si la pudeur ne l'eût arrêtée. Les égards qu'elle avait pour ce jeune affranchi, joints aux heureuses qualités dont la nature l'avait pourvue, avaient fait naître dans le cœur de celui-ci une inclination pour elle, qui ne tarda pas à devenir une passion dans toutes les règles. Pierre n'était heureux que lorsqu'il pouvait lui parler ou la voir. Cependant il n'osait lui faire connaître ses sentiments et avait surtout grand soin de ne rien faire ni de ne rien dire qui pût les laisser apercevoir à qui que ce fût de la maison. Comme il était moins attentif sur lui-même quand il se trouvait avec Violante, cette fille n'eut pas de peine à démêler son amour à travers le respect et la réserve dont il le couvrait. Pour l'enhardir, elle lui témoigna dès lors par ses regards qu'elle n'était point fâchée des soupirs qui lui échappaient devant elle et des coups d'œil qu'il ne cessait de lui donner. Malgré cela, ils s'en tinrent au langage des yeux, quoiqu'ils eussent désiré l'un et l'autre de pouvoir s'en expliquer librement. La fortune eut enfin pitié de leur cruelle situation; elle leur fournit une occasion favorable pour bannir la crainte et les porter à se déclarer sans gêne l'amour dont ils brûlaient l'un pour l'autre.

Messire Emeri avait, à une demi-lieue de Trapani, une fort belle maison de campagne où sa femme, sa fille et d'autres dames allaient souvent faire des parties de plaisir. Cette dame y mena un jour Pierre avec la compagnie ordinaire. On était sur le point de retourner à la ville, lorsque le ciel se couvrit tout à coup de nuages, comme il arrive assez souvent en été; tout annonçait un grand orage. Madame Emeri et ses compagnes, craignant que le mauvais temps ne les retînt là plus qu'elles ne voudraient, prirent le parti de se mettre vite en chemin pour se rendre à Trapani. On marchait à grands pas, mais le jeune homme et la demoiselle allaient beaucoup plus vite,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus animés par l'amour qui les avait réunis que par la crainte de l'orage. Ils devancèrent la compagnie de si loin qu'on les avait déjà perdus de vue, lorsqu'après plusieurs grands coups de tonnerre il survint une grosse grêle, qui obligea la mère et les autres dames de se retirer dans la chaumière d'un laboureur. Pierre et Violante, au défaut de tout autre asile, se réfugièrent dans une vieille masure délabrée entièrement délaissée, où il ne restait qu'un morceau de toit sous lequel ils se mirent à couvert serrés l'un contre l'autre, à cause du peu d'espace respecté par la grêle. Ce voisinage dont ils se félicitaient intérieurement l'un et l'autre rassura leurs cœurs amoureux et leur donna occasion de s'expliquer clairement.

L'amant parla le premier. — « Que j'ai d'obligation, dit-il, à cette grêle, et que je serais charmé qu'elle durât, s'il était possible, une éternité, pour être ainsi à côté de vous? » — « Je vous avoue que je n'en serais pas non plus fâchée, » répondit la demoiselle. Pierre alors de lui prendre la main, de la lui serrer, de la couvrir de baisers, et la belle de répondre à ses caresses par des caresses encore plus tendres; ils s'embrassèrent, colèrent leurs bouches brûlantes l'une contre l'autre et se prodiguèrent tout ce que l'amour a de plus délicieux, pour se consoler du mauvais temps qui durait toujours. Je n'entrerai point dans le détail de tous les plaisirs qu'ils goûtèrent dans ce tête-à-tête solitaire; il me suffit de dire que l'orage ne se dissipa point sans qu'ils n'eussent joui de tout ce que l'amour peut offrir à deux cœurs également passionnés et d'intelligence, et sans qu'ils n'eussent pris des mesures pour renouveler dans la suite leurs jouissances. L'orage ayant cessé, ils reprirent le chemin de la ville, attendirent aux barrières le reste de la compagnie et se rendirent tous ensemble à la maison.

Les deux amants s'étaient trop bien trouvés du jeu de la masure pour ne pas saisir les occasions de le répéter. Elles se présentèrent plusieurs fois, et ils en profitèrent sans que personne pût s'en douter. Ils y revinrent si souvent que la demoiselle devint grosse; ce qui les chagrina beaucoup l'un et l'autre. Violante fit son possible, mais inutilement, pour détruire son fruit, tant elle redoutait les reproches de ses parents. Pierre, non moins affligé de cet accident, voyant qu'il y allait de sa vie, résolut de s'enfuir et s'en ouvrit à sa maîtresse. — « Si tu t'en vas, lui dit-elle, mon parti est pris, je me tue. » — « Que veux-tu donc que je devienne, ma chère amie? Ta grossesse va découvrir notre intrigue : on pourra pardonner ta faiblesse; mais que deviendrai-je, moi qui ne suis qu'un misérable qu'aucune considération ne peut faire pardonner? Je ne puis manquer d'être la victime du juste ressentiment de ton père. » — « Ma faute ne peut demeurer longtemps cachée, j'en conviens; mais sois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

assuré, mon cher ami, que si tu es aussi secret que moi, on ne saura jamais que tu y aies eu la moindre part ; tu peux compter là-dessus comme sur mon amour.»

— « A ces conditions, reprit l'amoureux, je demeure ; mais souvenez-vous bien de votre promesse. »

Violante, voyant que sa taille s'arrondissait tous les jours et qu'il lui était impossible de cacher plus longtemps son état, le découvrit à sa mère et la supplia les larmes aux yeux de la sauver. La mère, au désespoir de ce qu'elle venait d'apprendre, accabla sa fille de reproches et d'injures, et voulut savoir quel était le complice de sa faute. La fille, qui s'était précautionnée pour ne pas compromettre son amant, lui débita un mensonge qui fut pris pour la vérité, et sous quelque prétexte plausible elles partirent toutes deux pour la campagne. Le terme des couches étant venu, la belle ressentit bientôt les premières douleurs de l'enfantement. Pendant qu'elle était dans les efforts et qu'elle jetait les hauts cris, son père qui revenait de la chasse entra dans la maison pour se délasser, et entendant sa fille qui criait douloureusement, courut aussitôt vers sa chambre. Il rencontre sa femme et lui demande ce que c'est. Celle-ci, fort étonnée de le voir et considérant qu'il ne lui servirait de rien de dissimuler, se vit forcée de lui conter l'aventure de sa fille de la manière qu'elle l'avait apprise d'elle : mais lui, moins crédule et moins indulgent que sa femme, répondit incontinent qu'il était impossible que Violante ne connût point l'auteur de sa grossesse ; qu'absolument il voulait savoir la vérité ; qu'il ne ferait grâce à sa fille qu'autant qu'elle la lui dirait ; qu'autrement elle pouvait se disposer à mourir sans miséricorde. La mère fit de son mieux pour apaiser son mari et pour l'engager à se contenter de ce qu'elle lui avait dit. Mais tout fut inutile : il s'approche, l'épée à la main, de sa fille, qui, pendant ce dialogue, avait mis au jour un garçon ; et, sans pitié pour son état, il lui dit qu'il fallait ou se résoudre à mourir sur l'heure ou à lui déclarer le père de l'enfant.

La peur de la mort porta Violante à trahir son amant : elle avoua tout, mais non sans avoir longtemps combattu. Emeri devint si furieux en apprenant le nom du complice, qu'il dit cent injures à sa fille et qu'il eut bien de la peine à s'empêcher de lui passer son épée au travers du corps. Il remit à un autre moment sa vengeance. Après avoir exhalé une partie de sa colère en imprécations, il remonte à cheval et s'en retourne à Trapani. Son premier soin, en arrivant, fut d'aller trouver messire Conrard, qui rendait alors au nom du roi la justice dans cette ville. Il lui porta plainte contre Pierre, qui fut arrêté sur-le-champ. On le mit à la question pour avoir son aveu ; les tourments lui firent tout avouer. Ce malheureux fut cou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

damné à être pendu, après qu'il aurait été préalablement fouetté dans tous les carrefours de la ville. Cet arrêt mit la joie dans le cœur d'Emeri ; mais il ne satisfaisait point sa vengeance. Il voulut se défaire en un même jour, et de sa fille, et de son affranchi, et de leur enfant. Dans ce noir dessein, il mêle du poison dans du vin et le remet avec une épée nue entre les mains d'un domestique fidèle : — « Va, lui dit-il, va trouver Violante, et dis-lui de ma part d'opter sur l'heure entre ces deux genres de mort, ou de fer ou de poison, sinon que je lui ferai subir publiquement le supplice qu'elle mérite. Quand tu te seras acquitté de cette commission, tu prendras l'enfant qu'elle a mis au monde, tu lui briseras la tête contre le mur, et tu le jeteras ensuite à la voirie. » Le barbare !..... Le domestique, plus prompt au mal qu'au bien, partit incontinent sans montrer la moindre répugnance.

Cette atrocité devait être commise le jour même, et c'était celui de l'exécution de Pierre. On avait été le prendre dans son cachot, et il avait déjà reçu cent coups de fouet, lorsqu'en le menant au lieu du supplice, on le fit passer devant une fameuse auberge où étaient alors trois Arméniens de distinction, que leur roi envoyait à Rome pour négocier auprès du pape une affaire de grande importance. Ils se proposaient de passer quelques jours dans cet endroit, où tous les gentilshommes de la ville s'empressaient de leur faire la cour. Ces ambassadeurs entendant venir le criminel, se mirent à la fenêtre pour le voir. Il était nu de la ceinture en haut, et avait les mains attachées derrière le dos. Phinée, l'un des ambassadeurs, vieillard vénérable et fort considéré, le regardant avec attention, aperçut sur son estomac une grande marque rougeâtre, de celles que la nature fait et que les dames appellent ici des *roses* et des *envies*. Cette marque lui rappela aussitôt le souvenir d'un de ses enfants, que des corsaires lui avaient enlevé il y avait quinze ans sur la mer de Laïazzo : il n'en avait eu depuis aucune nouvelle. Il jugea que s'il vivait encore, il serait à peu près du même âge que le patient. Cette double ressemblance lui fit penser que ce pourrait bien être son fils lui-même.

Pour éclaircir son doute, il imagina de l'appeler par son nom de Théodore. Pierre, s'entendant nommer, lève incontinent la tête. Les sergents s'arrêtent par respect pour l'ambassadeur, qui demande alors au patient d'où il est et quel est son père. — « Je suis d'Arménie, répondit Pierre, fils d'un nommé Phinée, et j'ai été conduit par je ne sais quelles gens. » Phinée, ne doutant plus, après cette réponse, que ce ne fût son fils, courut l'embrasser, suivi de ses collègues, au milieu des exécuteurs et des sergents qui l'escortaient. Il le couvrit d'un riche manteau et obtint de l'officier qu'on suspendrait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'exécution jusqu'à nouvel ordre. Il avait appris par la voie publique le sujet pour lequel ce malheureux avait été condamné à être pendu. Suivi des autres ambassadeurs et de tous les seigneurs de sa suite, il alla trouver messire Conrard. — « Celui, dit-il, que vous avez condamné comme esclave est libre, c'est moi qui suis son père, et il est prêt à épouser celle qu'on prétend qu'il a séduite. Ayez donc la complaisance de faire surseoir à l'exécution jusqu'à ce qu'on ait su les intentions de la demoiselle, afin que si elle l'accepte pour son époux, on ne puisse point vous reprocher d'avoir jugé contre l'esprit de la loi. »

Le gouverneur, surpris d'apprendre que celui qui avait toujours passé pour esclave fût fils de l'ambassadeur, eut honte de la trop grande précipitation qu'il avait montrée dans cette affaire, reconnut que Phinée avait raison et lui accorda ce qu'il demandait. Il envoya chercher Emeri, à qui il conta ce qui venait de se passer. Celui-ci, fort étonné de l'événement, ne doutant pas que les ordres barbares qu'il avait donnés n'eussent été exécutés, se reprocha amèrement d'avoir été si vite et envoya néanmoins sur-le-champ un autre homme à toute bride pour en empêcher l'exécution s'il en était encore temps. Le courrier arriva par bonheur assez tôt; il trouva le domestique à côté du lit de Violante, tenant l'épée d'une main et le poison de l'autre, occupé à presser cette infortunée à se décider à mourir par l'un ou par l'autre. Il lui signifia les nouveaux ordres de son maître et Violante en fut quitte pour la peur. Son bourreau partit incontinent avec le courrier qu'on lui avait dépêché, et rendit compte à son maître de ce qui s'était passé.

Emeri, au comble de la joie, va trouver l'ambassadeur Phinée, s'excuse du mieux qu'il peut de la dureté qu'il avait exercée contre son ancien esclave, lui en demande mille pardons et l'assure que si Théodore veut épouser sa fille il sera enchanté de la lui donner. Phinée accueillit avec amitié ses excuses et lui dit qu'il voulait si bien que son fils épousât sa fille que, en cas de refus de sa part, il consentait que l'arrêt eût son entière exécution. Les deux pères, ainsi d'accord, allèrent trouver Théodore, qui n'était pas encore revenu des frayeurs de la mort. A peine lui eurent-ils annoncé qu'il ne tenait qu'à lui d'avoir Violante pour femme, qu'il oublia tous ses maux pour faire éclater sa joie. Il répondit qu'il ne demandait pas mieux et qu'il allait être, par cette faveur, le plus heureux des hommes. On envoya pareillement savoir de Violante si elle voulait Théodore pour époux. La belle, qu'on avait instruite de tout ce qui était arrivé, passa de la douleur à la plus vive satisfaction, et répondit qu'on ne pouvait pas lui faire un plus grand plaisir que de l'unir à Théodore. Tout étant ainsi disposé, le mariage fut arrêté le même jour et con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sacré par une fête des plus brillantes, au grand contentement de tous les citoyens. La célébration des noces fut remise au retour de Phinée, qui ne pouvait différer plus longtemps son départ pour Rome. Violante, qui avait donné une nourrice à son enfant, ne tarda pas à se rétablir et redevint plus belle que jamais. Elle fut à peine relevée de ses couches que Phinée fut de retour de Rome. Elle s'empressa de lui rendre les devoirs qu'on doit à un beau-père. L'ambassadeur, charmé d'avoir une bru si belle et si honnête, la traita comme sa propre fille et fit célébrer ses noces avec une magnificence dont on n'avait pas vu d'exemple depuis longtemps. Quelques jours après, il remonta sur sa galère, emmenant avec lui son fils, sa belle-fille et leur enfant. Ils arrivèrent à Lajazze sans aucun accident, où les deux époux coulèrent une vie tranquille et délicieuse dans le sein de l'amour.

NOUVELLE VIII.

L'ENFER DES BEAUTÉS CRUELLES.

Aussitôt que madame Laurette eut cessé de parler, madame Philomène, par ordre de la reine, prit la parole et commença ainsi :

Il y avait autrefois à Ravenne, ville très ancienne de la Romagne, un grand nombre de gentilshommes, parmi lesquels on distinguait un jeune homme nommé Anastase des Honnêtes, qui, par la mort de son père et celle d'un de ses oncles dont il avait hérité, se trouvait puissamment riche. Il était déjà dans l'âge de se marier, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune fille de messire Paul des Traversaires, d'une maison bien plus ancienne et plus illustre que la sienne. Il ne désespéra pas néanmoins de s'en faire aimer, et mit tout en usage pour lui plaire ; mais il eut la douleur de voir ses soins mal accueillis ; on ne lui tenait compte de rien, et plus il était attentif à faire sa cour, plus la belle se montrait dédaigneuse. Elle était si sottement fière de sa naissance, qu'elle eût cru s'avilir en aimant un homme d'une noblesse moins ancienne que celle de sa maison. Aussi Anastase ne put-il jamais parvenir à se rendre agréable à ses yeux ; il suffisait qu'il parût désirer une chose pour qu'elle la refusât. Ces rigueurs soutenues désespéraient le jeune homme, au point qu'il lui vint plusieurs fois dans l'idée de se donner la mort. Il l'aurait même fait, s'il n'eût cru flatter par là son inhumaine. Il crut donc qu'il ferait mieux de l'abandonner, de ne plus penser à elle ou de n'y penser que pour tâcher de la haïr. Vain projet : un cœur fortement épris ne renonce pas facilement à l'objet qui l'a enflammé ; plus il trouve de résistance, plus le feu qui l'agite devient violent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Anastase, ne pouvant donc se détacher de l'ingrate, continue ses folles dépenses et ses assiduités. Ses parents, qui voyaient dépenser inutilement son bien et sa santé, lui représentèrent son extravagance et lui conseillèrent de quitter Ravenne jusqu'à ce que l'absence l'eût guéri d'une passion qui ne pouvait manquer de le ruiner et peut-être de le conduire au tombeau. Ce malheureux amant ne put prendre de longtemps sur lui de suivre un avis aussi sage; mais enfin, pressé, sollicité par tous ses amis, il leur promit de s'éloigner de Ravenne, et fit de grands préparatifs de voyage, comme s'il eût été question d'aller en France ou en Espagne, ou dans quelque autre pays éloigné.

Quand tout fut disposé, il part avec quelques uns de ses amis et s'en va à une campagne, nommée Chiarco, qui n'est qu'à une lieue et demie de Ravenne. Il y fit dresser plusieurs tentes qu'il meubla magnifiquement, et dit à ses amis qu'il voulait demeurer là et qu'ils pouvaient retourner à la ville, s'ils le jugeaient à propos. Fixé dans ce lieu champêtre, il ne songea qu'à mener une vie joyeuse, faisant plus de dépense que jamais, et tenant table ouverte à tous allants et venants. C'était tous les jours nouvelle compagnie et nouveaux plaisirs.

Pendant qu'il cherchait ainsi à dissiper son chagrin loin de l'objet qui le causait, un vendredi du commencement de mai, qu'il n'avait personne et qu'il se promenait accompagné de quelques domestiques, les cruautés de sa maîtresse lui revinrent dans l'esprit et l'occupèrent si fort qu'il ordonna à ses gens de le laisser seul pour pouvoir rêver plus à son aise. Sa rêverie le mena insensiblement jusque dans un bois planté de pins. Il avait fait plus d'un quart de lieue dans cette forêt sans s'en apercevoir, et l'heure du dîner était déjà passée, lorsque, tout occupé de celle qu'il aimait, il crut entendre la voix d'une femme qui poussait des plaintes et des cris douloureux.

Ce bruit l'arrache à sa profonde rêverie : il lève la tête, prête une oreille attentive et est fort surpris de voir que les cris partent du milieu du bois. Il le fut bien davantage, lorsque, après avoir porté ses regards de tous côtés, il vit venir à lui, à travers des broussailles, une belle et jeune femme nue, échevelée, ayant le bas de son corps déchiré et sanglant, poursuivie par deux gros mâtins qui la mordaient presque à chaque moment, et dont l'approche lui faisait jeter des cris lamentables. Un moment après, il vit paraître un cavalier fort basané, monté sur un cheval noir, le visage enflammé de colère, tenant une lance à la main, courant après elle, l'accablant d'injures et la menaçant de la tuer.

Ce spectacle remplit tout à la fois le cœur d'Anastase d'étonnement, d'horreur et de pitié. Emu de compassion pour cette femme,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

son premier mouvement fut de la secourir; mais, se trouvant sans armes, il coupe une branche d'arbre et se met au devant des chiens. Le cavalier lui cria de loin : — « Anastase, c'est vainement que tu voudrais défendre cette méchante femme; il faut qu'elle subisse la punition qu'elle mérite. »

Dans ce même moment les chiens, l'ayant saisie par les flancs, la renversèrent à terre. Le cavalier descend presque aussitôt de cheval et s'approche de cette infortunée. — « J'ignore qui vous êtes, lui dit Anastase, et d'où vous me connaissez; mais je ne saurais m'empêcher de vous dire que c'est une grande lâcheté à un homme armé de vouloir tuer une femme nue et sans défense, et de la faire ainsi chasser comme une bête féroce. Vous avez beau vouloir m'arrêter, je la défendrai de toutes mes forces, dût-il m'en coûter la vie. »

— « Tu sauras, mon cher Anastase, répliqua le cavalier, que je naquis dans la même ville que toi; et je me souviens que tu étais encore bien jeune lorsque tu fus nommé Gui des Anastases. Tu sauras aussi que j'étais alors plus amoureux de cette femme que tu ne l'es aujourd'hui de la fille de Paul des Traversaires. Elle me traita si cruellement et avec tant de fierté, que je me tuai de désespoir du même javelot que tu vois, et je fus condamné aux enfers. Cette ingrate ne jouit pas longtemps du plaisir que lui causa ma mort; elle mourut bientôt après : et parce qu'elle ne s'était point repentie de m'avoir traité avec tant de rigueur et de cruauté, elle fut damnée aussi bien que moi. Il nous a été imposé pour peine, à elle de fuir devant moi, et à moi, qui l'ai tant aimée pendant ma vie, de la poursuivre comme ma plus grande ennemie, dans l'équipage où tu me vois. Toutes les fois que je l'atteins je la perce de cette lance, je lui arrache le cœur, ce cœur qui fut toujours dur et insensible pour moi, et j'en fais ensuite la curée à ces chiens, comme tu vas le voir dans un moment. Cette opération faite, il plaît à la justice divine de la ressusciter un moment après : alors elle se relève, recommence à fuir tout de nouveau; et moi, précédé de ces gros mâtins, je continue à la poursuivre. Tous les vendredis, à la même heure, je l'atteins ici, où je lui fais subir le supplice dont je viens de parler. Ne pense pas que nous soyons en repos les autres jours : je ne cesse point de la suivre, et je l'éventre dans tous les lieux où elle a fait ou machiné quelque chose contre moi. De son plus tendre ami, je suis devenu son persécuteur et son bourreau : ce qui durera autant d'années qu'elle m'a fait souffrir de mois. Laisse-moi donc exécuter la volonté du souverain vengeur du crime, et ne t'avise point d'y mettre obstacle, parce que tes efforts seraient inutiles et qu'il pourrait t'en mal arriver. »

Anastase entendant un pareil discours sentit plusieurs fois ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cheveux se dresser sur sa tête. Les derniers mots surtout l'intimidèrent si fort, qu'il recula de frayeur. Il s'arrêta toutefois pour voir ce qui arriverait, et frémissant d'horreur, il vit le cavalier, tenant sa lance en arrêt, fondre comme un lion enragé sur cette malheureuse qui, à genoux et les mains levées vers le ciel, lui demandait à grands cris miséricorde. Il lui enfonça de toute sa force sa lance dans l'estomac et la perça d'outre en outre. Il lui ouvrit ensuite le sein, lui arracha le cœur et les entrailles, et les jeta aux chiens affamés qui les dévorèrent incontinent. Un moment après, cette jeune victime se relève et se remet à fuir du côté de la mer, les chiens toujours attachés à sa poursuite. De son côté, le cavalier remonte à cheval et court de nouveau après elle avec tant de vitesse qu'Anastase les eut bientôt perdus de vue.

Il est aisé de se figurer la situation où un pareil spectacle dut le plonger. Son cœur était partagé entre l'horreur et la compassion. Revenu à lui-même, il pensa que cette aventure pourrait lui être utile, puisque la scène s'en renouvelait tous les vendredis. Il en remarqua le lieu et s'en retourna chez lui tout pensif.

Deux ou trois jours après, il envoya querir à Ravenne plusieurs de ses parents et de ses amis. — « Vous m'avez longtemps pressé, leur dit-il, de ne plus songer à l'inhumaine qui me déteste et de cesser les folles dépenses que j'ai faites à son sujet; me voilà enfin une fois pour toutes prêt à suivre votre conseil, si vous voulez m'accorder la grâce que je vais vous demander : c'est d'engager messire Paul des Traversaires, sa femme, sa fille et autant de leurs parents qu'il sera possible à venir dîner dans ma solitude vendredi prochain. Je vous ferai connaître ce jour-là les raisons qui m'engagent à les attirer chez moi. » La chose paraissant facile aux amis d'Anastase, ils lui promirent de lui donner cette satisfaction, et ne furent pas plus tôt retournés à la ville qu'ils se mirent en devoir de la lui procurer. La demoiselle seule fit quelque difficulté; cependant elle se laissa gagner par les autres dames qui devaient être de la partie.

Pendant ce temps-là, Anastase avait fait dresser des tentes dans le bois planté de sapins. La table fut mise précisément vis-à-vis l'endroit où s'était passée la scène effrayante dont il avait été témoin. Il plaça les convives de manière que sa maîtresse se trouvât la plus à portée de voir ce spectacle. Le repas fut des plus magnifiques et des plus somptueux. Il était déjà fort avancé lorsqu'on entend des cris plaintifs poussés par une femme. Tout le monde est étonné et chacun demande ce que c'est. Les cris redoublent; on se lève, on regarde de tous côtés et bientôt on aperçoit la jeune fille poursuivie par les chiens et par le cavalier. D'abord grandes menaces de la part des spectateurs contre les chiens et ensuite contre l'homme qui semblait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les exciter ; mais celui-ci leur ayant parlé comme à Anastase, les fit non-seulement reculer, mais les glaça de surprise et de crainte lorsqu'il renouvela en leur présence ce qui s'était passé le vendredi précédent. Les dames de la compagnie, dont plusieurs étaient parentes soit du cavalier, soit de la jeune fille, et qui se souvenaient encore de l'amour malheureux et de la triste fin du jeune homme, furent aussi touchées de ce spectacle douloureux que si elles en eussent été le sujet. Mais il n'y en eut point qui le fût autant que la maîtresse d'Anastase. Elle avait tout vu et n'avait perdu aucune parole du récit du cavalier. Il lui fut facile de juger que cette aventure l'intéressait plus que tout autre en se rappelant la dure insensibilité avec laquelle elle avait reçu les soins et les assiduités d'un jeune homme qui l'adorait. Elle en fut si frappée, qu'il lui semblait déjà qu'elle fuyait devant lui et que les chiens la poursuivaient et lui déchiraient les fesses. Elle passa le reste du jour dans de profondes rêveries, et la nuit dans de cruelles appréhensions ; enfin elle ne put recouvrer sa tranquillité qu'après s'être reproché son inhumanité et s'être résolu à passer de la haine à l'amour. Elle ne s'en tint pas là.

A peine fut-il jour, qu'elle envoya secrètement à Anastase une servante qui avait sa confiance, pour le prier de la venir voir et l'assurer qu'elle était décidée à le payer du plus tendre retour. Anastase s'étant rendu à l'invitation, la belle lui dit d'un air passionné qu'elle était prête à faire ce qui pourrait lui être agréable. Le jeune homme répondit qu'il était enchanté de ses nouveaux sentiments, et que comme ses intentions avaient toujours été honnêtes, il ne voulait rien d'elle que par la voie du mariage. La demoiselle, qui ne demandait pas mieux, admira sa générosité et se chargea d'en faire elle-même la proposition à son père et sa mère, qui consentirent de bonne grâce à cette union. Les noces furent célébrées bientôt après, et les deux époux vécurent longtemps ensemble et dans la plus parfaite intelligence. Tel fut l'heureux effet de cette peur ; mais le plus remarquable de l'histoire, c'est que depuis cette aventure les dames de Ravenne furent beaucoup plus douces, plus sensibles et beaucoup plus complaisantes pour les amants.

NOUVELLE IX.

LE FAUCON.

Quand madame Philomèle eut achevé sa Nouvelle, la reine, voyant que c'était à elle à raconter la sienne, à cause du privilége réservé à Dionéo, dit d'un air riant : c'est donc maintenant à moi, mesdames, à vous entretenir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je commencerai par vous dire que je tiens l'anecdote dont je vais vous parler de Cappe de Bourguèse Dominique, un de nos compatriotes qui vivait il n'y a pas longtemps, dont la mémoire est encore en grande vénération parmi nous, et qui mérite de vivre éternellement dans l'estime des hommes, plutôt par ses qualités personnelles et ses vertus que par la noblesse de ses ancêtres. Ce bon seigneur étant déjà sur ses vieux jours, prenait plaisir à s'entretenir souvent avec ses voisins des événements passés, et il narrait avec une grâce, un ordre, une facilité d'expression dont personne n'a jamais été doué comme lui. Parmi les différentes histoires qu'il racontait, voici celle qu'il se plaisait à répéter le plus souvent.

Il y eut autrefois à Florence un jeune gentilhomme fort riche, nommé Fédéric, fils de messire Philippe Albérigni, d'une maison illustre. L'art et la nature n'avaient rien épargné pour en faire un jeune homme accompli ; il n'avait point son pareil parmi la jeune noblesse toscane. Il devint amoureux, comme c'est assez l'ordinaire de ceux de son âge et de son rang, d'une dame de condition nommée Jeanne, qui, de son temps, passait pour une des plus belles et des plus aimables femmes de Florence. Il n'épargna rien pour s'en faire aimer : festins, joûtes, tournois, présents magnifiques, tout fut employé ; mais la dame, aussi vertueuse que belle, se souciait très peu d'être l'objet de toutes ces folles dépenses, et n'en méprisait pas moins le galant.

Fédéric ne se rebuta point ; il continua le même train, et fit tant par ses prodigalités déplacées, que de tous ses grands biens il ne lui resta qu'une petite métairie, dont le revenu modique suffisait à peine pour lui donner à vivre, et ne conserva de sa magnificence passée qu'un faucon excellent pour la chasse. Quoique plus amoureux que jamais de celle pour qui il s'était ruiné, voyant qu'il ne pouvait plus vivre décemment à la ville, il prit le parti de se retirer à la métairie qui restait. Il y chassait avec son faucon le plus souvent qu'il pouvait, autant pour tâcher de s'étourdir sur la misère qu'il n'imputait qu'à lui-même, que pour ne point s'abaisser à demander du secours à personne.

Il menait depuis quelque temps ce nouveau genre de vie, lorsque le mari de madame Jeanne tomba malade et mourut. Il n'eut que le temps de faire son testament, par lequel il institua son fils, déjà un peu grand, héritier de tous ses biens qui étaient immenses ; et en cas que l'enfant vînt à mourir sans hoir légitime, les substitua à sa femme, qu'il avait aimée avec tendresse.

La belle saison étant venue, la veuve alla, selon sa coutume, passer l'été à la campagne, à une maison qu'elle avait dans le voisinage de celle de Fédéric. A la faveur du voisinage, le petit enfant qui se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plaisait à rôder, eut bientôt fait connaissance avec lui ; il le faisait fréquemment, aimant à s'amuser avec ses chiens et ses oiseaux. Il eut occasion de voir son faucon, dont il avait beaucoup entendu parler. Cet oiseau lui plut tellement qu'il en eut envie ; mais il n'osait le demander, sachant que Fédéric lui était fort attaché. Le chagrin de ne pouvoir posséder ce qu'il désirait le mina si fort qu'il en tomba malade. Il fit connaître à sa mère la cause de son mal en ces termes : — « Ah ! ma chère maman, si vous pouviez me faire avoir le faucon de Fédéric, je sens que je serais bientôt guéri. »

La dame fut quelques moments à rêver et à réfléchir sur ce qu'elle devait faire : elle savait que Fédéric l'avait longtemps aimée, qu'il s'était ruiné en son honneur, et qu'elle s'était toujours montrée insensible à ses empressements. Comment, disait-elle en elle-même, comment oser demander ce faucon, qui est, dit-on, le meilleur qu'il soit possible de voir, et qui d'ailleurs fait vivre et subsister son maître ? Serais-je assez peu raisonnable pour vouloir en priver un gentilhomme qui n'a dans ce monde d'autre plaisir que celui-là ? Ces réflexions la tenaient dans une grande perplexité, quoiqu'elle fût bien certaine d'avoir l'oiseau si elle le demandait. Ne sachant donc que répondre à son fils, elle garda le silence ; mais l'enfant, toujours malade, toujours chagrin, refuse tout ce qu'on lui offre, et dit qu'il veut avoir le faucon. Enfin, l'amour maternel l'emportant sur toute considération, sa mère, résolue de le satisfaire à quelque prix que ce fût, prend le parti de lui dire qu'il aura cet oiseau, et se détermine effectivement d'aller elle-même le demander. — « Ne te chagrine plus, lui dit-elle, songe seulement à te rétablir ; je te promets que la première chose que je ferai demain matin, sera d'aller chercher le faucon pour te l'apporter. » Cette promesse fit tant de plaisir à l'enfant, que le soir même il se trouva beaucoup mieux.

Le lendemain, la dame, accompagnée seulement d'une autre femme, alla en se promenant à la petite maison de Fédéric. Lorsqu'elle y arriva, il était par hasard dans son jardin, occupé à le faire arranger, parce que ce jour-là le temps n'était guère propre pour la chasse du faucon. Elle se fait annoncer, disant qu'elle désire de lui parler. On se figure aisément quelle dut être sa surprise, lorsqu'on lui dit le nom de la dame qui le demandait. Transporté de joie, il court au plus vite la recevoir, et la salue très respectueusement du plus loin qu'il l'aperçut. Madame Jeanne, de son côté, va au-devant de lui, et le salue de la manière la plus honnête et la plus gracieuse.

Après les compliments d'usage : — « Seigneur Fédéric, lui dit-elle, je viens ici pour vous récompenser des soins que vous avez perdus lorsque vous m'aimiez un peu plus que de raison ; et la récompense, c'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que je viens avec madame vous demander à dîner.»—«Il ne me souvient pas, madame, lui répondit-il avec douceur et modestie, d'avoir fait aucune perte pour vous ; au contraire, vous m'avez procuré de si grands avantages, que si jamais on m'a reconnu quelque mérite, c'est aux sentiments que vous m'avez inspirés que j'en ai l'obligation. La grâce que vous me faites aujourd'hui m'est si précieuse et flatte si fort mon cœur que, quoique je sois pauvre, je ne voudrais pas la changer contre les biens que j'ai perdus.»

Après lui avoir fait ce compliment, il la reçut dans son petit réduit, et la conduisit ensuite dans son jardin. Ne sachant qui lui donner pour lui faire compagnie, il la laissa avec la jardinière et la dame qui l'avait accompagnée, pendant qu'il était allé préparer le dîner. Cet honnête gentilhomme n'avait jamais si bien senti les désagréments de la pauvreté que dans ce moment, où il se trouvait si peu en état de recevoir une personne si chère à son cœur : il aurait voulu la régaler, et il se trouvait ce jour-là dépourvu de tout. Il enrageait de dépit, maudissait sa fortune et courait çà et là comme un homme qui ne sait où donner de la tête. Le plus fâcheux, c'est qu'il n'avait ni sou ni maille, ni effets sur lesquels il pût emprunter.

Cependant l'heure du dîner approchait et il n'avait encore rien préparé, quoiqu'il en eût eu tout le temps. Il ne savait à quoi se résoudre lorsque, jetant les yeux sur son faucon qui se tenait tranquillement perché dans sa loge, il se détermine à en faire le sacrifice pour avoir du moins quelque chose d'honnête à servir à la charmante veuve qui l'honorait de sa visite. Il le prend donc, lui tord le col, le plume et le met à la broche. Quand tout fut prêt, il retourna gaiement au jardin pour engager la dame et sa compagnie à venir se mettre à table. Le repas fini, et après une assez longue conversation des plus amusantes, madame Jeanne crut qu'il était temps de lui découvrir le motif de sa visite et lui parla en ces termes :

— « Si vous vous souvenez encore, seigneur Fédéric, de tout ce que vous avez fait pour moi et de ma grande retenue, qui vous a peut-être fait penser que j'avais l'âme dure et sauvage, je ne doute pas que vous ne soyez étonné de ma présomption lorsque vous apprendrez le véritable sujet qui m'a amenée chez vous. Cependant, si vous aviez des enfants ou que vous en eussiez eu, comme vous connaîtriez alors quelle est la force de la tendresse paternelle, je suis assurée que vous m'excuseriez ; mais vous n'en avez point, et moi qui en ai un, je ne puis me soustraire aux lois communes à toutes les mères ; c'est ce qui me force, contre toute raison, contre ma propre volonté, à vous demander une chose que je sais que vous estimez beaucoup et à bon droit, puisqu'elle est la seule consolation que la fortune vous ait laissée ; en un mot, c'est votre faucon que je vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

demande. Mon fils est malade, il a une si grande envie de l'avoir que je crains fort, si je ne le lui apporte, que sa maladie n'empire et que le chagrin ne le fasse mourir ; c'est pourquoi je vous conjure, non par votre amitié, car vous ne m'en devez point, mais par cette bonté de cœur, cette bienfaisance généreuse qui ne s'est jamais démentie et qui vous distingue si supérieurement des autres hommes ; je vous conjure, dis-je, de m'accorder la grâce que je vous demande. Mon fils vous devra la santé, peut-être la vie, et vous allez par ce bienfait acquérir des droits éternels sur son cœur et sur le mien. »

Fédéric ne pouvant satisfaire les désirs de la dame, puisqu'elle avait mangé ce qu'elle lui demandait, se mit à pleurer avant de pouvoir répondre une seule parole. La dame crut que le chagrin de perdre son faucon était la cause de ses larmes : elle fut sur le point de se rétracter ; cependant elle attendit la réponse qu'il lui ferait quand il aurait cessé de pleurer.

— « Madame, lui dit-il, depuis le premier moment que j'ai été épris de vos charmes, j'ai reconnu que la fortune m'a été contraire en bien des choses et je me suis plaint de ses rigueurs, mais tous les revers que j'ai éprouvés ne sont rien en comparaison de ce qu'elle me fait souffrir aujourd'hui ; il m'en restera toujours une vive amertume dans l'âme. Eh ! pouvait-elle me porter un coup plus sensible, plus cruel ! quand je considère que vous vous êtes donné la peine de vous rendre en cette chaumière, où vous n'auriez certainement pas daigné venir quand j'étais riche, et que vous me demandez une chose qu'il m'est absolument impossible de vous donner? Cruelle fortune ! ne cesseras-tu donc jamais de me persécuter ! J'ai souffert patiemment toutes mes disgrâces, mais je vous avoue, madame, que celle-ci m'accable. Je n'ai plus de faucon. Aussitôt que vous m'avez fait la grâce de me dire que vous veniez dîner avec moi, sensible à cette grande faveur, j'ai pensé qu'il fallait, selon mon petit pouvoir, vous offrir un mets plus délicat que ce qu'on sert ordinairement pour d'autres personnes ; je me suis souvenu du faucon, j'ai pensé qu'il serait assez bon pour vous être présenté, je l'ai tué sans balancer, quelque excellent qu'il fût pour la chasse, et je vous l'ai fait servir à dîner. Mais puisque vous désiriez de l'avoir vivant, je ne me consolerai jamais de vous l'avoir donné à manger. Je ne le vois que trop, il est de ma malheureuse destinée de ne pouvoir rien faire qui vous soit agréable. »

Après ces paroles, pour la convaincre qu'il était loin de lui en imposer, il fit apporter les plumes, les serres et le bec de l'oiseau.

Madame Jeanne le blâma fort d'avoir tué un faucon d'un tel prix pour le lui servir à manger, mais dans le fond de son âme elle lui sut un gré infini de sa générosité, que le malheur et la misère n'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vaient pu lui faire perdre. — « Je vous tiendrai compte toute ma vie, lui dit-elle, de ce sacrifice, de quelque manière que la Providence dispose de mon fils. » Se voyant donc sans espoir d'avoir le faucon, elle prit congé de Fédéric, le remercia de son honnêteté et de ses bonnes intentions, et s'en retourna fort triste, rêvant à ce qu'elle dirait à son enfant pour le consoler du malheur qui était arrivé. Elle le trouva plus malade et eut la douleur de le voir mourir quelques jours après, soit que le chagrin de n'avoir pu avoir le faucon eût empiré son état, soit que sa maladie fût mortelle de sa nature.

Cette mort affligea beaucoup la dame. Après avoir donné quelques jours à ses larmes, elle se vit sollicitée par ses frères à se remarier, parce qu'elle était encore jeune et fort riche. Elle n'en avait pas trop d'envie, mais se voyant tous les jours pressée par ses parents et ses amies, elle se ressouvint de l'honnêteté, de la constance, de la générosité de Fédéric, qui avait tué son faucon pour lui donner à dîner. — « Je demeurerais volontiers veuve, dit-elle à ses parents, si cela vous faisait plaisir ; mais puisque vous voulez que je me remarie, je vous préviens que je n'accepterai jamais pour époux que Fédéric d'Albérigni. » — « Que dites-vous là ! s'écrièrent ses frères en se moquant d'elle ; parlez-vous sérieusement ? nous ne pouvons le croire. Ignorez-vous que ce gentilhomme est aujourd'hui dans la plus affreuse misère ? » — « Je le sais, répliqua-t-elle, mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesses que des richesses qui aient besoin d'un homme. » Ses frères la voyant décidée à ne pas prendre d'autre mari que celui-là, ne pouvant d'ailleurs se dissimuler que Fédéric ne fût un très honnête gentilhomme, consentirent qu'elle l'épousât tout pauvre qu'il était. Le mariage se fit avec beaucoup de magnificence. Le nouvel époux, que l'adversité avait rendu sage, se voyant pour la seconde fois à la tête d'une grande fortune, devint économe et passa avec celle qu'il avait si longtemps aimée des jours heureux dans les plaisirs et dans la plus tendre et la plus parfaite union.

NOUVELLE X.

LE COCU CONSOLÉ.

La reine ayant achevé le récit de sa Nouvelle, tous bénirent le ciel d'avoir récompensé la constante générosité de Fédéric. Dionéo, qui n'attendait jamais qu'on lui commandât de parler, prit la parole en ces termes :

Je ne sais si c'est un vice d'éducation parmi les hommes, ou si

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'est un travers qu'ils tiennent de la nature, d'être frappés plus vivement et d'une manière plus agréable des actions déshonnêtes et criminelles que de celles qui sont décentes et louables. Ce qui est certain, mes belles dames, c'est que les gaillardises que je vous ai débitées jusqu'à présent ne m'ont été inspirées que par le désir que j'ai de vous égayer et de vous divertir plus que ne le font les autres. Je vais tâcher de le faire encore par la Nouvelle que vous allez entendre. Je ne vous cacherai point, mesdames, que le sujet n'en est pas trop honnête à certains égards; mais il pourra vous amuser, et c'est assez pour que je vous la raconte sans crainte. Vous pourrez faire d'ailleurs, en l'écoutant, ce que vous faites quand vous vous trouvez dans un jardin émaillé de fleurs, où à la vue d'une belle rose vous avancez vos mains délicates pour la cueillir en laissant de côté les épines. Vous laisserez également à l'écart l'infamie d'un des personnages dont je vais vous entretenir, pour ne vous amuser que des fourberies galantes de sa femme, et prendre part au malheureux événement qui l'a démasquée aux yeux de son méprisable mari.

Il n'y a pas longtemps qu'à Pérouse vivait un homme riche, nommé Pierre Vinciolo, fort connu pour aimer les plaisirs; mais soupçonné d'indifférence pour ceux que les femmes procurent. Afin de détruire dans l'esprit de ses compatriotes ces soupçons qui n'étaient que trop fondés, il prit le parti de se marier, et épousa une demoiselle bien propre à le ramener dans le bon chemin. Elle était jeune, grande, robuste, les yeux vifs, le poil ardent, d'une complexion en un mot qui eût demandé deux maris au lieu d'un. Malheureusement pour elle, celui qu'elle venait d'épouser n'était rien moins que disposé à bien remplir les devoirs naturels du mariage; son goût et son penchant l'éloignaient des femmes; de sorte qu'il ne couchait avec la sienne que le moins qu'il pouvait, et seulement pour lui donner le change sur le vice honteux dont il était entiché.

Cette conduite ne contentait pas la dame, qui était gourmandée par son tempérament. Comme elle ne pouvait soupçonner son mari d'impuissance, puisqu'il était vigoureux et à la fleur de son âge, elle se douta de sa dépravation et commença à se fâcher. Elle débuta par les reproches et finit par les injures. C'était tous les jours nouveaux débats, nouvelle guerre dans le ménage : enfin voyant que toutes ces querelles n'aboutissaient qu'à altérer sa santé, sans pouvoir réformer son indigne mari, elle résolut de le punir de son indifférence. Puisque ce malheureux, dit-elle en elle-même, ne me rend point le devoir auquel il est obligé par le mariage, et qu'il m'abandonne ainsi à la fleur de mon âge, pour satisfaire un mauvais penchant, il est juste que je me pourvoie de quelque galant qui me dédommage des plaisirs dont il me prive. Je ne lui ai apporté une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bonne dot et je ne l'ai accepté pour mari que parce que j'ai cru qu'il était homme et qu'il aimait ce que les autres aiment et doivent aimer. Il savait que j'étais femme ; il ne devait donc pas me prendre, puisqu'il n'aimait pas mon sexe. O l'infâme ! Non, je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir ainsi trompée. Si j'avais voulu renoncer aux plaisirs du monde, je me serais faite religieuse ; mais puisque je n'y ai point renoncé, pourquoi en serais-je privée ? Dois-je laisser passer ma jeunesse sans jouir de son plus bel apanage ? Quand je serai vieille, on ne voudra plus de moi. Mettons donc le temps du jeune âge à profit, afin de nous épargner des regrets inutiles quand cet heureux âge sera passé. Il m'en donne lui-même l'exemple. Mon infidélité sera moins criminelle que la sienne : je ne blesserai que les lois de convention, au lieu que lui blesse en même temps ces lois et celles de la nature.

La tête remplie de ces louables idées, elle ne songea qu'aux moyens d'exécuter son projet, en tâchant néanmoins de ne pas se compromettre dans l'esprit de son mari. Elle s'adressa, pour cet effet, à une vieille entremetteuse, qu'on aurait prise pour une sainte, à n'en juger que par l'extérieur. Cette femme avait toujours le chapelet au poing, et passait la plus grande partie du temps dans les églises : elle n'ouvrait la bouche que pour bénir le Seigneur, louer la vie des saints, ou parler des plaies de saint François : en un mot, on l'aurait canonisée sur sa mine. La belle prit son temps pour s'ouvrir à cette bonne hypocrite : elle lui conta son cas et ce qu'elle se proposait d'exécuter. — « Ma fille, répondit la vieille béate, j'approuve votre dessein, et quand votre mari serait moins coupable, vous feriez très bien de mettre à profit les instants précieux de votre jeunesse. Pour toute femme qui a du jugement, il n'est point de regret plus cuisant que celui d'avoir perdu le fruit de ses belles années. Une femme âgée n'est bonne à rien ; je le sais par ma propre expérience. Dieu sait aussi si je regrette tous les moments que j'ai perdus quand j'étais dans mon printemps. Ce n'est pas que je n'aie tiré ma bonne part des plaisirs de la vie : je n'ai pas été si sotte que de m'en sevrer ; mais j'aurais pu en prendre encore davantage ; et quand je m'en souviens, vous ne sauriez croire combien je me reproche de ne l'avoir pas fait. A présent que je suis vieille, personne ne me regarde : on trouve que je ne suis bonne à rien, et j'aurais de la peine à trouver quelqu'un qui voulût seulement me donner un verre d'eau ou le recevoir de ma main. Il n'en est pas ainsi des hommes ; ils ont mille ressources à tout âge et sont bons à mille choses, même à celle qui nous touche le plus : car j'ai remarqué que les vieux, à cet égard, valent souvent mieux que les jeunes. Pour nous autres femmes, nous ne sommes bonnes que pour l'œuvre amou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

reuse et pour faire des enfants : ce n'est que pour cela qu'on nous aime, et ce n'est même que pour cette fin que la nature nous a créées. Vous n'en douterez pas, si vous faites attention que nous sommes toujours prêtes à cette jolie besogne, tandis que les hommes sont privés de cette faculté : aussi une femme est-elle capable d'épuiser plusieurs galants, tandis que plusieurs galants peuvent à peine rassasier une seule femme. Puisque donc nous ne sommes dans ce monde que pour les plaisirs amoureux, vous ferez très sagement, je vous le répète, de payer votre mari de la même monnaie qu'il vous paie, afin que lorsque vos charmes seront éclipsés vous n'ayez pas à vous reprocher de n'avoir pas profité de votre temps. Nous n'avons d'avantages et de plaisirs ici-bas qu'autant que nous savons en prendre, surtout nous autres femmes qui sommes moins libres que les hommes. Songez, ma fille, que lorsque la fraîcheur de votre teint aura fait place aux rides de l'âge, vous serez délaissée de tout le monde : on vous fuira comme un objet ennuyeux et dégoûtant, et vous vous verrez reléguée à la cuisine pour y faire compagnie au chat, ou pour y compter les pots et les écuelles. On fera alors des plaisanteries sur votre figure, on s'amusera de vos défauts, et on poussera peut-être la raillerie et l'insulte jusqu'à vous chanter a chanson dont le refrain est : *Aux jeunes les bons morceaux, et les rebuts aux vieilles.* Pour faire court, ma chère dame, et ne pas abuser plus longtemps de votre patience, j'ose vous dire que vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi pour seconder votre projet. Il n'y a point d'homme si haut hupé à qui je ne dise tout ce qu'il faut, ni si sauvage ou si dur que je n'apprivoise, ni si retors que je ne puisse amener à mes fins : vous n'avez donc qu'à me faire connaître celui que vous trouvez à votre gré, et reposez-vous sur moi pour le reste. Toute la grâce que je vous demande est de vous souvenir de moi dans l'occasion : je suis une pauvre femme qui ai besoin qu'on me fasse du bien. Si vous soulagez ma misère, je vous servirai avec zèle ; vous pouvez même être assurée d'avoir part désormais à toutes mes prières, afin que le Seigneur vous comble de ses grâces, et fasse paix et miséricorde à tous vos amis trépassés.»

Tel fut le long discours de la vieille. Il tardait à la jeune femme qu'elle eût achevé de parler, pour lui dire que si elle venait à rencontrer un jeune homme qui passait fréquemment dans son quartier et dont elle lui fit le portrait, elle tâchât de l'aborder pour savoir s'il serait homme à profiter d'une bonne fortune. Après cette instruction, elle lui donna un morceau de viande salée et la congédia.

La bonne vieille sut si bien s'y prendre, qu'elle ne tarda point de lui amener le jeune homme. Quelques jours après, elle lui en procura un second, puis un troisième, puis d'autres encore, selon la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fantaisie de la jeune dame, qui, à ce qu'on voit, aimait le changement. Elle ne laissait pas de prendre des mesures pour dérober son nouveau genre de vie à la connaissance de son mari, quelques torts qu'il eût envers elle.

Comme elle était de bon appétit, elle multipliait et prolongeait tant qu'elle pouvait les visites des galants, afin de mettre le temps à profit, selon le bon conseil de la vieille entremetteuse. Un jour que son mari fut invité à souper chez un de ses amis, nommé Hercolan, elle crut devoir profiter de l'occasion pour engager la vieille à lui amener un jeune homme des plus beaux et des mieux faits de Pérouse; ce que celle-ci fit incontinent. La dame et le nouveau galant se sont à peine mis à table pour souper que Vinciolo frappe à la porte et crie qu'on lui ouvre.

La belle, entendant la voix de son mari qu'elle n'attendait pas si-tôt, se crut perdue. Elle se met néanmoins en devoir de cacher l'amoureux, qui ne savait trop non plus que devenir. Soit qu'elle n'eût pas le temps de le cacher mieux, soit que la surprise l'empêchât de raisonner, elle le fit mettre dans une espèce de galerie attenant à la salle où ils soupaient, sous une cage à poules qu'elle couvrit d'un sac qu'elle avait fait ce jour-là. Pendant ce temps, la servante, qui, comme on le sent très bien, était dans sa confidence, enferme ce qui était sur la table, et, cela fait, elle court ouvrir la porte à Vinciolo.

— « Quoi! vous voilà déjà? lui dit sa femme. Vous avez eu bientôt soupé. » — « Je n'ai rien fait moins que cela, » répondit le mari. — « Vous m'étonnez, reprit-elle; et d'où vient que vous n'avez pas soupé? » — « Un accident qui a mis toute la maison d'Hercolan en désordre nous en a empêchés. A peine nous étions-nous mis à table, lui, sa femme et moi, que nous avons entendu éternuer à quatre pas de nous. On y a fait peu d'attention la première fois; mais nous avons été fort surpris d'entendre le même bruit cinq ou six fois de suite et même davantage. Ne voyant personne autour de nous, nous ne savions que penser et nous étions dans le plus grand étonnement; alors Hercolan, qui était déjà de mauvaise humeur contre sa femme, de ce qu'elle nous avait fait attendre un peu de temps à la porte, lui a demandé, en colère, ce que cela voulait dire. Comme elle ne lui répond rien et qu'elle paraît embarrassée, il se lève de table et va vers un escalier tout proche de la chambre où nous étions, sous lequel était un petit réduit fait de planches, d'où il lui a semblé que partait l'éternument. La porte de cette espèce de cabinet, comme il y en a dans presque toutes les maisons, n'a pas été plus tôt ouverte qu'il en est sorti une puanteur insupportable. Nous avions déjà senti cette mauvaise odeur et Hercolan s'en était plaint; mais sa femme s'était excusée en disant que ce n'était autre chose que la vapeur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'un peu de soufre qu'elle avait brûlé pour blanchir du linge qu'elle avait étendu dans cet endroit, afin qu'il reçût la fumée qui y restait encore. Cette fumée s'étant un peu dissipée, Hercolan regarde dans cette cachette, et aperçoit celui qui avait éternué et qui venait d'éternuer encore par la force du minéral dont la vapeur lui montait à la tête et qui avait failli à l'étouffer. Se tournant alors vers sa femme : — « Je vois à présent, lui a-t-il dit, pourquoi tu nous as tenus si longtemps à la porte. Ce procédé mérite une récompense, et je suis trop équitable pour te la refuser ; elle sera si bonne, que je me flatte que tu t'en souviendras toute ta vie. » La femme, sur cela, a pris la fuite et s'est sauvée je ne sais où, sans chercher seulement à se justifier. Hercolan, sans prendre garde qu'elle s'évadait, a dit plusieurs fois à l'éternueur de sortir promptement de sa niche ; mais, comme il était plus mort que vif, il n'a pas branlé pour cela : il l'a pris par la jambe et l'a traîné dehors ; après quoi, il est allé prendre son épée à dessein de le tuer. La crainte d'être enveloppé dans un meurtre m'a fait courir au devant de lui, et je l'ai empêché de lui porter le moindre coup. Mes cris et le bruit que je faisais pour défendre le coupable ont attiré quelques voisins qui, voyant le jeune homme à demi-mort, l'ont emporté je ne sais où. Voilà quel a été notre souper. J'avais à peine avalé le premier morceau lorsque cette scène a commencé ; ainsi, juge si je dois avoir faim. »

La dame connut par ce récit qu'elle n'était pas la seule femme qui eût des amoureux, malgré les dangers auxquels ils s'exposent. Elle eût voulu de tout son cœur excuser la femme d'Hercolan ; mais comme il lui semblait qu'en blâmant les fautes d'autrui elle se procurerait plus de facilité pour cacher les siennes, elle se mit à déclamer contre elle en ces termes : — « Voilà assurément une belle conduite. Qui l'aurait cru ? Je la regardais comme la plus honnête, la plus vertueuse, la plus sainte de toutes les femmes. Fiez-vous, après cela, à ces dévotes qui ne font les mijaurées que pour mieux cacher leur jeu ! Mais qui pourrait tenter d'excuser celle-là, qui n'est ni jeune, ni mal mariée ? Il faut convenir qu'elle donne là un bel exemple aux autres femmes. Maudite soit l'heure qu'elle vint au monde ! Puisse cette femme impure être elle-même un objet de malédiction, puisqu'elle vit dans le crime et le désordre ! L'indigne créature ! elle est la honte et l'opprobre de notre sexe. Est-ce donc là la récompense qu'elle réservait à l'honnêteté de son mari, de cet homme généralement respecté, qui avait pour elle toutes les complaisances et tous les égards possibles ? L'ingrate n'a pas craint de le déshonorer pour prix de ses bienfaits et de se déshonorer elle-même sans pudeur ! Des femmes de cette trempe mériteraient d'être brûlées vives sans miséricorde. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Après avoir parlé de la sorte, et n'oubliant pas que son galant était encore sous la cage, elle dit à son mari qu'il était temps d'aller se coucher. Le mari, qui avait plus envie de manger que de dormir, lui demanda s'il n'était rien resté de son souper. — « De mon souper! répondit-elle; vraiment, nous avons coutume de faire grande chère quand tu n'y es pas. Tu me prends, je crois, pour la femme d'Hercolan... Va te coucher, te dis-je; tu mangeras demain de meilleur appétit. »

Ce soir-là même les fermiers de Vinciolo lui avaient apporté des denrées d'une de ses métairies et avaient mis leurs ânes, sans les abreuver, dans une petite écurie qui joignait la galerie où le galant était en cage. Il arriva qu'un de ces ânes, pressé par la soif, se détacha et sortit de l'écurie flairant par-ci par-là pour trouver de l'eau. Courant ainsi de côté et d'autre, il passa près de la cage sous laquelle était le jeune amoureux, et lui marcha sur les doigts qui débordaient un peu; car le pauvre diable avait été forcé, par la forme de la cage, de se tenir courbé sur le ventre et de coller ses mains contre terre pour se soutenir avec moins de fatigue. La douleur qu'il sentit lui fit pousser un grand cri. Vinciolo l'entendit et fut fort étonné, voyant qu'il ne pouvait venir d'ailleurs que de chez lui. Il sort de la chambre; et comme le galant continuait de se plaindre, parce que l'âne avait toujours les pieds sur ses doigts, il crie qui est là? et court droit à la cage. Il la lève et trouve l'oiseau qui tremblait de tous ses membres, dans la crainte que le mari irrité ne lui fît mal passer son temps. Mais Vinciolo l'ayant reconnu pour lui avoir fait longtemps et inutilement sa cour, se borna à lui demander ce qu'il venait faire dans sa maison. Il n'en eut pour toute réponse sinon qu'il le suppliait de ne lui faire aucun mal. — « Lève-toi, lui dit-il alors, et ne crains rien; mais à condition que tu me diras comment et pourquoi tu es venu ici; ce que le jeune homme fît incontinent. Le mari, aussi joyeux d'avoir trouvé l'Adonis que sa femme en était triste et affligée, le prit par la main et le mena à son infidèle, qui était dans une crainte et un saisissement qu'il n'est pas possible d'exprimer. — « Eh bien, ma chère femme, lui dit-il en l'abordant, comment justifierez-vous ce trait-ci? Etes-vous d'avis, à présent, qu'on brûle toutes les femmes de la trempe de celle d'Hercolan? Fallait-il déclamer avec tant de vivacité contre elle, quand vous étiez aussi coupable? Faites-vous plus d'honneur à votre sexe? Vous ne l'avez blâmée avec tant de hauteur que pour mieux cacher votre jeu. Voilà comme vous êtes faites vous autres femmes; vous ne valez pas mieux les unes que les autres. Je voudrais que le diable vous emportât toutes tant que vous êtes. »

La belle voyant que, de prime abord, il ne l'avait maltraitée que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de paroles, et jugeant qu'elle en serait quitte à meilleur marché qu'elle n'avait cru, ne douta point que son mari ne fût bien aise de tenir dans ses filets un aussi beau garçon. Cette idée la ranima un peu, et elle lui répondit sans paraître émue : — « Tu voudrais que le diable nous emportât toutes ! J'en suis très persuadée, et cela ne m'étonne aucunement, puisque tu abhorres notre sexe ; mais grâce à Dieu il n'en sera rien. J'ajoute, puisqu'il faut enfin s'expliquer, que tes imprécations ne m'effraient point. Au bout du compte, peux-tu raisonnablement te plaindre de ma conduite ? Il y a bien de la différence entre la femme d'Hercolan et la tienne : celle-là est une bigote, une hypocrite, une véritable mégère, à qui son mari ne laisse pas d'accorder tout ce qu'elle lui demande ; elle ne jeûne de rien, toute vieille qu'elle est. Il en est le contraire de moi : je conviendrai sans peine qu'en fait de vêtements et de parures, tu me laisses peu de choses à désirer, mais ne faut-il que cela à une femme de mon âge ? Tu sais combien il y a de temps que tu ne m'as fait la moindre caresse..... J'aimerais mieux aller pieds nus et mal vêtue, pourvu que tu fisses bien le service conjugal, que d'être la mieux parée de toute la ville. Ecoute, Pierre, puisqu'il faut te parler sincèrement, je veux bien que tu saches une bonne fois que je suis femme comme les autres ; ce qu'elles désirent, je le désire aussi ; comme elles, j'ai des passions, et je dois, comme elles, chercher à les satisfaire. Si tu t'y refuses, peux-tu trouver mauvais que j'aie recours à d'autres ? Au moins te fais-je honneur dans mes goûts, puisque je ne m'abandonne, comme tant d'autres, ni à des valets ni à des malotrus. Tu ne saurais nier que le galant que j'ai choisi ne soit un joli garçon. »

Le mari qui, comme je l'ai déjà fait entendre, n'estimait guère les femmes, et qui commençait à se lasser du clabaudage de la sienne, l'interrompit en lui disant : — « Allons, ma femme, n'en parlons plus, tu auras lieu d'être contente de moi sur tout ceci ; tu sais que je suis bon diable, ainsi plus de reproches de part ni d'autre. Tout ce que je demande, c'est à souper, car je crois que ce beau jeune homme n'a pas fait meilleure chère que moi. » — « Cela est très vrai, répliqua la commère, nous ne faisions que nous mettre à table lorsque, malheureusement pour nous, vous avez frappé à la porte. » — « Dépêche-toi donc, reprit Vinciolo, donne-nous à souper, j'arrangerai ensuite les choses de manière que tu n'auras pas à te plaindre. » La bonne dame, voyant son mari apaisé, fit aussitôt remettre la nappe et servir les mets qu'elle avait fait apprêter, et soupa tranquillement avec l'infâme cocu et le jeune galant. De vous apprendre ce qui se passa, après le repas, entre ces trois personnages, c'est ce que je ne saurais faire. Je vous dirai seulement que le lendemain les nouvellistes de la place de Pérouse étaient fort embarrassés de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

décider lequel du mari ou de la femme ou du galant avait passé la nuit d'une manière plus agréable.

Concluons de là, mes belles dames, qu'à qui nous joue un tour il faut en jouer un autre, et lui rendre, comme on dit, chou pour chou. S'il n'est pas possible dans le moment, on doit en saisir l'occasion dès qu'elle se présente.

Quand la Nouvelle de Dionéo fut finie, les dames se donnèrent bien de garde d'en rire, plutôt par pudeur et par bienséance que pour avoir pris peu de plaisir à l'entendre. La reine, voyant que la fin de son règne était arrivée, se leva, salua la compagnie, ôta sa couronne de laurier et la mit d'un air tout à fait gracieux sur la tête de madame Elise en lui disant : C'est à présent à vous, madame, à nous commander.

Madame Elise reçut cet honneur avec modestie. Elle fit ensuite ce qu'avaient fait les reines qui l'avaient précédée, et parla ainsi :

Vous avez souvent entendu dire, comme moi, que par un bon mot, une heureuse saillie, ou par une repartie piquante, plusieurs sont venus à bout de rabattre le caquet des insolents ou d'échapper au danger dont ils étaient menacés. C'est là, ce me semble, un beau sujet à traiter, et comme il peut être d'un grand usage pour la conduite, je veux, puisqu'il m'appartient de parler ainsi, je veux que demain il soit l'objet de nos nouvelles, c'est-à-dire qu'on y traite de ceux ou de celles qui, par quelque bonne plaisanterie, ont su se venger lorsqu'on cherchait à les humilier, ou qui, par un tour inattendu ou par une réplique faite à propos, ont évité des pertes, se sont tirés d'embarras et ont fermé la bouche aux railleurs.

Tous applaudirent à cette proposition et dirent qu'ils s'exerceraient avec plaisir sur un pareil sujet ; alors la reine se leva et laissa à chacun la liberté de faire ce qu'il jugerait à propos jusqu'à l'heure du souper.

La compagnie se dispersa comme à l'ordinaire ; les uns allèrent d'un côté, ceux-ci de l'autre, chacun selon son goût. Quand le soleil fut couché, la compagnie se réunit et la reine fit servir le souper.

Après qu'on se fut levé de table, on se mit à chanter et à jouer de divers instruments au son desquels on exécuta plusieurs danses. La reine ordonna ensuite au joyeux Dionéo de régaler l'assemblée d'une jolie chanson. Il débuta aussitôt par celle-ci : *Dame Aldrude, levez la queue, car j'apporte bonne nouvelle.....*

Toutes les dames se prirent à rire : la reine même ne put s'en empêcher ; mais elle l'interrompit pour lui commander de laisser celle-là et d'en dire une autre.

« Madame, lui dit-il, si j'avais une cymbale pour m'accompagner,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je chanterais celle-ci : *Levez votre chemise, madame Lappe*; ou bien cette autre : *Sous l'olivier l'herbe est menue.* Aimez-vous mieux que je chante : *L'eau de la mer me fait si grand mal au cœur...* Mais je n'ai point de cymbale ; ainsi voyez quelle autre chanson vous voulez que je dise. Celle-ci serait-elle de votre goût : *Sors dehors, qu'on te le coupe, comme à mon ami, sur-le-champ?...*

— « Non,non, dites-en une autre. »

— « Je vais donc vous chanter celle-ci : *Dame Simonne, entonne, entonne.* — « Nous ne sommes pas en octobre... »

— « Encore une fois, répliqua la reine en riant, dites-nous en une qui soit raisonnable ; car nous ne voulons point de celle-là.»

— « Vous n'en voulez point, madame? Eh bien, dites-moi donc celle que vous voulez; car j'en sais plus de mille. Celle-ci, par hasard, vous ferait-elle plaisir? *Ma coquille, si gentille, si je ne lui donne des coups de bec*; ou bien : *Va doucement, mon cher mari;* ou bien cette autre : *J'ai fait l'emplette d'un coq de cent livres.*»

La reine se mit alors un peu en colère, quoique les autres dames se tinssent les côtes de rire, et lui dit : — « Trève de badinage ; c'est pousser trop loin la plaisanterie, et donnez-nous une jolie chanson, sans plus tarder, si vous ne voulez me fâcher tout de bon. » A cette menace, Dionéo quitta le ton badin et se mit à chanter une langoureuse tirade dont je vous ferai grâce, chères lectrices, de peur de vous endormir.

SIXIÈME JOURNÉE.

Il était déjà grand jour lorsque la reine qui s'était levée la première fit éveiller les autres dames et les trois gentilshommes. On alla se promener sur le gazon encore humide, en s'entretenant de différentes choses. La conversation tomba insensiblement sur les nouvelles qu'on avait racontées la veille : on parla des plus plaisantes, et l'on rit beaucoup de certains traits qu'on prit plaisir à se rappeler. La chaleur commençait à se faire sentir ; on fut d'avis de s'en retourner au château : on trouva le déjeuner tout préparé sur des tables couvertes de fleurs. Le repas fini, on se mit à chanter quelques jolies chansons ; les unes allèrent faire leur méridienne, les autres jouèrent aux échecs, tandis que Dionéo et madame Laurette continuèrent de chanter en s'accompagnant. L'heure du cercle étant venue, la reine les fit tous appeler, et l'on se réunit près de la belle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fontaine. Chacun avait déjà pris la place qu'il avait affectée, et l'on allait commencer la première nouvelle, lorsqu'on entendit les domestiques qui faisaient beaucoup de bruit dans la cuisine ; ce qui n'était pas encore arrivé.

La reine fit venir le maître d'hôtel, pour savoir ce qui causait ce grand tapage. — « C'est Licisque et Tindare qui ont pris querelle ensemble, lui répondit-il ; mais j'ignore quel est le sujet de leur dispute ; car dans l'instant que madame m'a envoyé chercher, je ne faisais que d'arriver pour les faire taire. » — « Allez leur dire, ajouta-t-elle, de venir me parler sur-le-champ. » Quand ils furent en sa présence, elle leur demanda la cause de leur dispute.

Tindare voulait parler le premier ; mais Licisque, femme déterminée et déjà d'un certain âge, l'arrêta en disant d'un ton fort animé : — « Mais voyez donc ce gros butor, qui s'avise de vouloir parler avant moi ! Tais-toi, insolent, et laisse-moi dire ! puis se tournant du côté de la reine ; madame, continua-t-elle, ce grand imbécile que vous voyez veut savoir mieux que moi ce qu'était la femme de Sycophante, comme si je ne l'avais pas autrefois fréquentée. Il prétend que la première nuit qu'elle coucha avec son mari, monsieur Bidaut ne pénétra dans la sombre caverne de la montagne que par la force des armes et après avoir répandu beaucoup de sang. Je soutiens, moi, que cela n'est pas vrai, mais qu'il y entra librement et à la grande satisfaction de ceux qui étaient dedans : mais ce garçon-là est si bête, qu'il est persuadé que les jeunes filles sont assez sottes pour perdre leur temps à attendre l'effet des promesses que font les pères et les mères de les marier bientôt, tandis qu'il se passe presque toujours trois ou quatre ans avant de voir ces promesses s'effectuer. Vraiment elles seraient bien dupes, si elles s'en tenaient là. Je dois savoir, ce me semble, ce que je dis, puisque je ne parle que par expérience et d'après le dire de toutes mes amies et voisines. Aucune n'a donné ses prémices à son époux. Je sais, de plus, les bons tours que la plupart des femmes mariées jouent à leurs maris ; et cette pécore veut m'apprendre à connaître les femmes, comme si je n'étais née que d'hier. »

Pendant que Lycisque parlait ainsi, les dames étouffaient de rire. La reine, qui se possédait un peu plus, eut beau vouloir l'interrompre et lui imposer silence à plusieurs reprises, elle ne cessa de parler, jusqu'à ce qu'elle eût achevé de dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. Quand elle eut mis fin à son plaidoyer, la reine se tourna du côté de Dionéo : — « Voilà précisément, lui dit-elle, une matière qui est de votre ressort. Comme vous êtes très versé sur ces sortes de points, je vous donnerai celui-là à décider, quand chacun de nous aura conté sa nouvelle. » — « Ce point-là est tout décidé, ma belle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dame, répondit-il, je n'ai pas besoin d'en entendre davantage, pour dire que Lycisque a raison. Oui, je suis intimement persuadé qu'elle dit vrai et que Tindare n'est qu'une grosse bête. »

A ces paroles, Lycisque se prit à rire ; et se tournant vers Tindare : — « Je te le disais bien que tu n'étais qu'un ignorant. Soutiendras-tu encore que tu en sais plus que moi ? Au moins n'ai-je pas perdu mon temps en venant ici. Vois comme tout le monde se moque de toi... Si la reine, d'un ton sévère, n'eût ordonné à cette femme de se taire, sous peine d'être fouettée, elle n'eût pas cessé de parler jusqu'à la nuit. Quand on fut délivré de son babil et de sa présence, la reine commanda à madame Philomèle de dire la première sa Nouvelle. Cette dame obéit incontinent et parla ainsi.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE MAUVAIS CONTEUR.

De même que les étoiles font l'ornement du ciel, que les fleurs font celui des prairies et des jardins, et que les bosquets décorent agréablement les collines, de même les pensées choisies, les bons mots et les saillies font la beauté et l'ornement du discours. Il semble que ces sortes de traits ingénieux qui se font admirer par leur vivacité, devraient être plus communs chez notre sexe naturellement vif et sensible ; mais, par une fatalité que je ne puis concevoir, rien n'est plus rare que de voir des femmes se distinguer par de bons mots et des saillies. C'est sans doute la faute de l'éducation qu'on nous donne. Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions à cet égard ; madame Pampinée en a dit assez l'autre jour sur cette matière. Je me contenterai de vous raconter la manière adroite et polie dont s'y prit une dame de bonne famille pour redresser un gentilhomme qui lui contait une histoire d'une façon ennuyeuse et pitoyable. Cette anecdote vous prouvera que les plus petites choses ont de l'agrément quand elles sont dites à propos.

Il n'y a pas longtemps qu'il y avait dans notre bonne ville de Florence une dame de condition très aimable et parlant bien, nommée Horette et femme de messire Geri Spina. Pendant son séjour à la campagne, où elle passait six mois de l'année, elle fit la partie, avec plusieurs dames et plusieurs messieurs qu'elle avait eus la veille à dîner chez elle, d'aller voir un sien parent ou ami dont la maison de plaisance était voisine de la sienne. La moitié de la bande était à pied, et l'autre à cheval. Comme elle était du nombre des premiers et qu'elle paraissait un peu fatiguée, un des cavaliers lui offrit de la prendre en croupe et de lui conter chemin faisant la plus jolie

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

histoire du monde. La dame accepte l'offre, et voilà mon homme qui commence son récit. Or, vous saurez que ce gentilhomme était aussi propre à raconter des histoires qu'à porter une épée au côté. Il s'embrouille, il répète, il se reprend, il veut recommencer, il s'embarrasse de nouveau, confond les noms; en un mot, il ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il doit dire.

Madame Horette qui, à travers ce galimatias, comprit que le fait dont il s'agissait était intéressant, souffrait cruellement de le voir estropié de la plus étrange manière. Elle patienta quelque temps; mais voyant que le conteur s'embarrassait de plus en plus, et désespérant de le voir sortir du désordre où il s'était jeté, elle ne put se contenir, et prit le parti de lui dire brusquement : — « Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me laisser descendre : votre cheval est trop rude pour moi. » Le cavalier, qui ne manquait pas d'intelligence quoiqu'il sût mal raconter, comprit fort bien ce que cela voulait dire : il laissa là l'histoire qu'il avait si mal commencée et plus mal continuée, parla d'autre chose, et finit par amuser la dame qu'il avait d'abord si fort ennuyée.

NOUVELLE II.

LE BOULANGER DE FLORENCE.

L'historiette de madame Philomèle fut généralement applaudie. La reine commanda à madame Pampinée de suivre l'ordre établi. Celle-ci prit aussitôt la parole en ces termes :

Je ne sais, mes belles dames, laquelle est plus blâmable, ou de la nature qui met souvent une belle âme dans un vilain corps, ou de la fortune qui condamne à des professions viles des personnes qui ont l'âme noble et élevée. C'est ce que nous avons été plusieurs fois à portée de voir, et en dernier lieu dans Ciste, notre concitoyen dont la fortune n'a fait qu'un boulanger, malgré la noblesse et la grandeur de ses sentiments. Je blâmerais autant la nature que la fortune, si je ne savais que la première est infiniment sage, et que l'autre a de bons yeux, quoique les sots la représentent aveugle. Je remarque qu'elles se conduisent en cela comme les hommes qui cachent leurs trésors dans les plus vilains endroits de leur maison, dans la persuasion qu'ils y seront en plus grande sûreté que partout ailleurs et pour s'en servir dans le besoin. On dirait que la fortune se fait un plaisir de contrarier l'autre, en refusant les honneurs et les richesses à ceux que la première a le plus favorisés de ses dons. En voici la preuve.

Le pape Boniface ayant quelques affaires à démêler avec la répu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

blique de Florence, y envoya des ambassadeurs. Ils allèrent loger chez messire Geri Spina, qui jouissait d'un grand crédit auprès du souverain pontife. Geri fit de son mieux pour leur rendre le séjour de Florence agréable, et les accompagnait partout. Ils passaient presque tous les matins dans la rue Notre-Dame d'Ughi, où demeurait un célèbre boulanger, nommé Ciste. Quoique cet homme eût amassé beaucoup de bien à faire du pain et qu'il eût des sentiments bien supérieurs à sa profession, il ne voulut jamais la quitter. Il ne laissait pas de vivre dans la plus grande aisance, d'avoir bonne table et la cave garnie des meilleurs vins qu'on recueillît dans la Toscane et ses environs. Comme il voyait chaque jour passer devant sa boutique messire Geri et les ambassadeurs de sa sainteté à des heures où la grande chaleur commençait à se faire sentir, il crut que ce serait très honnête à lui de les inviter à boire de son bon vin; mais comme il connaissait la distance qu'il y avait entre les ministres d'un grand souverain et un boulanger, il craignit de leur en faire la proposition. Il pensa donc à trouver un moyen pour les engager à s'inviter eux-mêmes. Dans cette idée, à l'heure à peu près qu'il croyait que Geri et les ambassadeurs passeraient, il se faisait apporter devant sa porte un seau plein d'eau fraîche, un petit vaisseau de terre de Boulogne, plein de son excellent vin, et deux verres. Là, en tablier de toile fort blanche et toujours propre, assis sur un petit banc, après avoir toussé et craché avec mesure, il buvait, au moment qu'il les voyait venir, ses deux verres de vin avec une délectation qui faisait envie.

Messire Geri ayant vu ce manége deux jours de suite, lui dit à la troisième fois : — « Eh bien, Ciste, est-il bon? » — « Excellent, monsieur, répondit le boulanger en se levant; mais le moyen de vous le persuader, si vous n'en goûtez vous-même ? » Messire Géri, soit à cause du grand chaud, soit qu'il eût couru plus qu'à l'ordinaire, soit enfin que le plaisir avec lequel il voyait boire le boulanger lui donnât envie d'en faire autant, se tourne alors vers les ambassadeurs et leur dit en souriant : — « Je suis d'avis, messieurs, que nous goûtions le vin de cet honnête homme; peut-être ne nous en repentirons-nous pas. » Ils s'approchent aussitôt de Ciste, qui les conduit dans son arrière-boutique et les prie de s'asseoir. Il fait retirer leurs domestiques qui s'avançaient pour servir leurs maîtres, en leur disant qu'il était aussi bon échanson que bon boulanger : et après avoir rincé quatre petits verres, il verse lui-même à boire à Geri et aux ambassadeurs, qui furent si contents de son vin, qu'ils avouèrent que depuis longtemps ils n'en avaient bu d'aussi bon, et lui promirent de revenir en boire tous les jours; ce qu'ils firent très exactement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quand les ministres du pape eurent terminé leurs négociations, et qu'ils se disposaient à s'en retourner à Rome, messire Geri leur donna un repas splendide, où il invita la plupart des notables de Florence. Ciste y fut pareillement invité; mais il refusa constamment de s'y rendre. Geri voyant cela, envoya lui demander un flacon de son bon vin, afin d'en donner un demi-verre à chaque convive au commencement du repas. Le domestique qui avait été le chercher, fâché de ce qu'il n'en était pas resté pour lui, s'avisa, en retournant chez le boulanger, de se munir d'une grande bouteille, le priant de la remplir.

A la vue de ce grand flacon, Ciste lui dit : — « Tu te trompes, mon ami, ce n'est certainement point ici que ton maître t'envoie. » Le valet eut beau lui protester qu'il ne se trompait pas, il n'en put tirer d'autre réponse, et retourna vers son maître, à qui il rapporta ce que Ciste lui avait répondu. — « Retourne chez lui, dit Geri; s'il te fait la même réponse, demande-lui où est-ce qu'il pense que je t'envoie. » Le domestique obéit, et dit à Ciste : — « Soyez assuré que c'est ici que mon maître m'envoie. » — « Cela n'est pas possible, répondit le boulanger, tu te trompes assurément. » — « Où m'envoie-t-il donc? reprit le domestique. » — « A la rivière d'Arno, » répliqua Ciste. Sur le rapport de l'émissaire, messire Geri voulut voir le flacon; et le trouvant d'une grandeur démesurée : « Ciste a raison, s'écria-t-il; » et après avoir fait de vifs reproches à son valet, il lui ordonna de prendre un vaisseau raisonnable et d'y retourner. Ciste ne voyant plus le grand flacon : — « Je connais à présent, dit-il, que c'est ici que ton maître t'envoie; » et lui remplit de grand cœur celui qu'il avait apporté. Le même jour il fit remplir un tonneau du même vin et le fit porter chez messire Geri, où il se rendit peu d'instants après. — « Ne croyez pas, monsieur, lui dit-il en l'abordant, que j'aie été étonné de la grande cantine de ce matin; mais vous ayant fait voir ces jours passés, par mes petites bouteilles, que ce vin n'était pas pour les valets, j'ai cru devoir vous en faire ressouvenir. Maintenant que je vous ai envoyé ce qu'il restait de cette pièce, vous en disposerez comme bon vous semblera. Je vous prie seulement de l'accepter d'aussi bon cœur que je vous le donne. »

Messire Geri reçut le présent avec toutes les démonstrations de la reconnaissance. Depuis ce jour, il fut de ses amis, et disait souvent que c'était grand dommage qu'un aussi galant homme passât sa vie dans le métier de boulanger.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE III.

LA FAUSSE MONNAIE.

Après que madame Pampinée eut achevé son récit, madame Laurette, par ordre de la reine, prit aussitôt la parole, et s'exprima ainsi :

Un seigneur catalan, nommé messire Diégo de la Rata, grand maréchal des armées de Robert, roi de Naples, vint visiter Florence, lorsque le sage et vertueux messire Antoine Dorso en était encore évêque. Comme ce seigneur était aussi galant que bel homme, sa principale occupation, pendant son séjour dans notre bonne ville, était de faire sa cour aux dames. Il devint amoureux entre autres d'une nièce du frère de l'évêque, qui passait pour une beauté rare. Le mari de cette belle dame, quoique riche et de naissance, avait des sentiments fort bas et un très vilain caractère. Son vice dominant était une avarice sordide. Le maréchal, qui connaissait le personnage, tant par la voix publique que d'après ses propres observations, ne fit pas difficulté de lui offrir cinq cents ducats pour qu'il le laissât coucher une nuit avec sa femme, que notre avare tenait de court. La proposition ayant été acceptée sans beaucoup de cérémonies, le rusé Catalan, qui voulait punir le mari de sa lâcheté, fit dorer des pièces de monnaie connues sous le nom de popolins, qui avaient cours alors dans la Toscane; et après avoir passé la nuit avec la belle, qui ne fut sans doute point consultée, et qui dut le prendre pour son mari, il remit à celui-ci les prétendus ducats dont il avait pris soin de se munir. J'ignore si le Catalan indiscret se vanta de sa bonne fortune, ou si le mari, en se plaignant de la tromperie, fit connaître lui-même sa turpitude; ce qui est certain, c'est que l'aventure fut sue de toute la ville et que les plaisants en rirent beaucoup. L'évêque, en homme sage, fit semblant de ne rien savoir; il reçut le Catalan à son ordinaire, et ils étaient souvent ensemble.

Un jour de Saint-Jean, qu'ils se promenaient tous deux à cheval par la ville, ils s'arrêtèrent dans la rue où l'on faisait les courses. Ils s'approchent d'un groupe de dames qui s'amusaient à voir les coureurs, et se trouvent à côté d'une jeune et belle femme nouvellement mariée, que vous pouvez avoir tous connue, et que la peste vient de nous enlever. C'était madame Nonne de Pulci, cousine de messire Alesso Rinucci, logée près de la porte Saint-Pierre. Cette dame, outre la jeunesse et la beauté, avait beaucoup d'esprit et parlait avec autant de grâce que de facilité. L'évêque, qui la connaissait un peu, la fit voir au grand maréchal. Un moment après, le prélat

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

oubliant sa prudence ordinaire, adresse la parole à cette dame; et, frappant sur l'épaule du Catalan, «que dites-vous de ce cavalier, madame Nonne? Pourriez-vous bien en faire la conquête?»

La belle, croyant que ces paroles attaquaient son honneur, et jugeant qu'elles ne pouvaient que donner des impressions désavantageuses sur son compte à ceux qui les avaient entendues, répondit promptement et sans chercher à se justifier : — « Peut-être aussi, monseigneur, aurait-il de la peine à faire la mienne : en tout cas, je puis vous assurer que si je me laissais vaincre, ce ne serait pas pour de la fausse monnaie. » Le prélat et le Catalan, tous deux piqués au vif de cette repartie, l'un pour s'être conduit si peu honnêtement à l'égard d'une femme honnête, l'autre comme parent ou allié du mari avare et crapuleux, se retirèrent tout confus sans oser rien répliquer.

NOUVELLE IV.

LE PIED DE GRUE.

Madame Laurette avait cessé de parler, et toute la compagnie avait applaudi à la repartie de madame Nonne, lorsque la reine commanda à madame Néiphile de conter sa Nouvelle. Quoique les bons mots, dit aussitôt cette dame, soient le fruit d'une imagination vive, cependant le hasard en fournit quelquefois à des gens bornés qui ne les eussent jamais trouvés s'ils avaient eu le loisir de les chercher longtemps. Je vais vous en donner un exemple dans la Nouvelle que voici.

Vous pouvez avoir ouï dire que messire Conrard, de Florence, a toujours été homme de grande dépense, libéral, magnifique, aimant beaucoup les chiens et les oiseaux, pour ne rien dire de ses autres goûts. Un jour, à la chasse du faucon, il prit une grue, près d'un village nommé Perctola. La trouvant jeune et grasse, il ordonna qu'on la remît à son cuisinier pour la rôtir et la servir à son souper.

Ce cuisinier, vénitien d'origine, et qui portait le nom de Quinquibio, était un sot accompli. Il prend la grue et la fait rôtir de son mieux. Elle était sur le point d'être cuite et répandait une excellente odeur, lorsqu'une femme du quartier, appelée Brunette, dont Quinquibio était amoureux, entra dans la cuisine. L'agréable fumée qu'exhalait l'oiseau qu'on venait d'ôter de la broche, fait naître à cette femme l'envie d'en manger et aussitôt de prier instamment le cuisinier de lui en donner une cuisse. Celui-ci se moque d'elle, et lui répond en chantant : — « Vous ne l'aurez pas, dame Brunette,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous ne l'aurez pas de moi. » — « Si vous ne me la donnez, répliqua la femme, je vous jure que vous n'aurez jamais rien de moi. » Après plusieurs paroles de part et d'autre, Quinquibio, qui ne voulait pas déplaire à sa maîtresse, coupe la cuisse et la lui donne.

Il y avait ce jour-là au logis grande compagnie à souper. La grue fut servie avec une seule cuisse. Un des convives qui fut le premier à s'en apercevoir, ayant montré de l'étonnement, messire Conrard fit appeler le cuisinier et lui demanda ce qu'était devenue l'autre cuisse. Le Vénitien, naturellement menteur, répondit effrontément que les grues n'avaient qu'une jambe et une cuisse. — « Crois-tu donc que je n'aie jamais vu d'autres grues que celle-ci ? » — « Ce que je vous dis, monsieur, est à la lettre ; et si vous en doutez encore, je me fais fort de vous le prouver dans celles qui sont en vie. »

Tout le monde se prit à rire de cette réponse ; mais Conrard ne voulant pas faire plus grand bruit à cause des étrangers qu'il avait à sa table, se contenta de répondre au lourdaud : — « Puisque tu te fais fort, coquin, de me montrer ce que je n'ai jamais vu ni entendu dire, nous verrons demain si tu tiendras ta parole ; mais parbleu, si tu ne le fais pas, je t'assure que tu te souviendras longtemps de ta bêtise et de ton opiniâtreté ; qu'il n'en soit à présent plus question : retire-toi. »

Le lendemain messire Conrard, que le sommeil n'avait point calmé, se leva à la pointe du jour le cœur plein de ressentiment contre son cuisinier. Il monte à cheval, le fait monter sur un autre pour qu'il le suive, et va vers un ruisseau sur le bord duquel on voyait toujours des grues au lever de l'aurore. — « Nous verrons, lui disait-il en chemin de temps en temps d'un ton de dépit, nous verrons lequel de nous a raison. » Le Vénitien voyant que son maître n'était pas revenu des premiers mouvements de sa colère et qu'il allait se trouver confondu, ne savait comment faire pour se disculper. Il aurait volontiers pris la fuite s'il eût osé, tant il était épouvanté des menaces du gentilhomme. Mais le moyen, n'étant pas le mieux monté ? Il regardait donc de tous côtés, croyant que tous les objets qu'il apercevait étaient autant de grues qui se soutenaient sur deux pieds. Arrivés assez près du ruisseau, il fut le premier à en voir une douzaine toutes appuyées sur un pied, comme elles font ordinairement quand elles dorment. Il les montre aussitôt à son maître, en lui disant : — « Voyez donc, monsieur, si ce que je vous disais hier au soir n'est pas vrai : regardez ces grues, et voyez si elles ont plus d'une jambe et d'une cuisse. » — « Je vais te faire voir qu'elles en ont deux, répliqua messire Conrard ; attends un peu ; » et s'étant approché, il se mit à crier, hou ! hou ! hou ! A ce bruit les grues de s'éveiller, de baisser l'autre pied et de prendre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ensuite la volée. — « Hé bien, maraud, dit alors le gentilhomme, les grues ont-elles deux pieds ? Que diras-tu maintenant ? — « Mais, monsieur, repartit Quinquibio, qui ne savait plus que dire, mais vous ne criâtes pas hou ! hou ! hou ! à celle d'hier au soir ; car si vous l'aviez fait, elle aurait mis à terre, comme celles-ci, l'autre pied. »

Cette réponse ingénue plut si fort à messire Conrard qu'elle désarma sa colère, et ne pouvant s'empêcher d'en rire : — » Tu as raison, Quinquibio, lui dit-il, j'aurais dû vraiment faire ce que tu dis : va je te pardonne ; mais n'y reviens plus. »

C'est ainsi que par une repartie tout à fait plaisante le cuisinier esquiva la punition et fit sa paix avec son maître.

NOUVELLE V.

LAID CONTRE LAID.

La repartie du cuisinier vénitien fit beaucoup rire la compagnie. La reine voyant que madame Néiphile n'avait rien à dire, ordonna à Pamphile de commencer son récit. Pamphile obéit sur-le-champ, et voici comment il s'exprima.

De même que la fortune place dans des professions viles des gens d'un grand mérite, comme nous l'a fait voir madame Pampinée, de même la nature se plaît quelquefois à loger de grands et sublimes esprits dans de vilains corps. On en a vu un exemple, entre autres, dans deux de nos concitoyens dont je vais vous entretenir en peu de mots.

Messire Forêt de Rabata était un petit homme fort mal fait, ayant le visage plat et le nez camus comme celui d'un chien terrier : il était en un mot si affreux, que l'eût-on comparé au plus difforme des Baronchi, on l'aurait encore trouvé fort laid. Cependant avec sa difformité, il fut un si grand jurisconsulte, que les savants de son temps l'ont regardé comme un code vivant de droit civil.

Giotto, fameux peintre, n'était guère moins laid. Celui-ci avait une imagination si vive pour saisir tous les rapports des objets, pour en rendre les moindres nuances, que ses ouvrages faisaient illusion, et qu'on prenait pour la nature ce qui n'en était qu'une imitation, tant son pinceau était énergique et plein de vérité. C'est lui qui ressuscita la peinture de l'état de langueur et de barbarie où l'avaient plongée des peintres sans goût et sans talent, plus jaloux de charmer les yeux des ignorants et de gagner de l'argent, que de plaire aux connaisseurs et d'acquérir de la gloire : aussi le regarde-t-on comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une des lumières de l'école florentine. Ce qui relevait infiniment son mérite était une modestie fort rare dans les gens de son état. Il avait l'ambition d'être le prince des peintres, et néanmoins il ne voulait point qu'on lui donnât seulement le nom de maître. Mais son humilité ne faisait qu'augmenter l'éclat de ses talents, qui lui attiraient chaque jour des envieux parmi les autres peintres et même parmi ses propres élèves.

Ces deux hommes, aussi mal faits et d'une figure aussi désagréable l'un que l'autre, avaient leur bien à un village près de Florence, nommé Maguel. Après y avoir passé quelques jours de la belle saison, comme ils s'en retournaient à Florence, ils se rencontrèrent à moitié chemin, aussi mal montés et aussi mal habillés l'un que l'autre. Tandis qu'ils cheminaient ainsi ensemble au petit pas, ils furent surpris par une de ces grosses pluies d'été qui viennent tout à coup et finissent quelquefois de même. Pour se mettre à couvert, ils entrèrent dans la chaumière d'un paysan qu'ils connaissaient. Cependant la pluie ne discontinuait point. Impatientés d'attendre, et voulant arriver de jour à la ville, ils empruntèrent chacun à ce paysan un vieux manteau de bure grise et un méchant chapeau, ne trouvant rien de meilleur, et se remirent en chemin.

Après avoir marché quelque temps, fort mouillés et fort crottés, l'orage se dissipa. Messire Forêt écoutant Giotto, qui était beau parleur, s'avisa de le regarder avec affectation de pied en cap, et le trouvant si laid et si mal accoutré, sans songer qu'il n'était pas plus beau lui-même, il se mit à rire et lui dit : — « Pensez-vous que si nous rencontrions à présent quelqu'un qui ne vous eût jamais vu ni connu, il vous prît pour le plus excellent peintre du monde ? » — « Oui, monsieur, répliqua Giotto dans le moment, s'il pouvait croire, en vous examinant des pieds jusqu'à la tête, que vous savez seulement votre a, b, c. » Le jurisconsulte, se voyant battu des mêmes armes dont il avait attaqué son compagnon de voyage, demeura bouche close et reconnut son imprudence.

Cette anecdote, dont je puis garantir la vérité, nous apprend qu'il ne faut jamais railler les autres quand on fournit soi-même matière à la raillerie.

NOUVELLE VI.

LA PREUVE DE NOBLESSE.

Les dames riaient encore de la prompte et sage repartie de Giotto, lorsque la reine commanda, par un signe, à madame Flammette de parler. Cette dame obéit et commença ainsi :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Pamphile, en parlant des Baronchi, que vous ne connaissez peut-être pas de vue, m'a fait souvenir d'une anecdote non moins plaisante que celle que vous venez d'entendre.

Il y a fort peu de temps qu'on connaissait à Florence un jeune homme nommé Michel Scalse. Il avait l'esprit si enjoué, si fécond en facéties de toute espèce, que la jeunesse de la ville recherchait avec empressement sa société. Un jour qu'il était à Montigni, avec plusieurs de ses amis, la conversation tomba sur l'ancienneté et la noblesse des maisons de Florence. Les uns disaient que celle des Uberti méritait la préférence à cet égard ; les autres prétendaient que c'était la maison des Lamberti ; un autre soutenait qu'il y en avait de plus anciennes et les nommait ; chacun, en un mot, parlait selon son idée et son intérêt. Scalse, après avoir entendu leurs divers sentiments : — « Vous êtes tous dans l'erreur, leur dit-il en souriant, et vous ne savez ce que vous dites. Je prétends, moi, que la famille la plus ancienne et par conséquent la plus noble, non seulement de Florence, mais du monde entier, ou du moins, pour ne pas exagérer, de toute la Toscane, est la famille des Baronchi. Tous les savants et tous ceux qui les connaissent comme moi sont de mon sentiment. Afin que vous ne confondiez point, je parle des Baronchi, nos voisins, qui logent près de Notre-Dame-la-Majeure. »

Les compagnons de Scalse, qui avaient d'abord cru qu'il voulait parler de quelques Baronchi qu'ils ne connaissaient point, voyant qu'il était question de ceux qu'ils connaissaient pour n'être pas d'une famille fort ancienne, se mirent à rire et lui demandèrent s'il disait cela sérieusement. Nous connaissons aussi bien que toi les Baronchi, et c'est nous prendre pour des benêts que de nous dire qu'ils sont les plus anciens nobles de la ville. — « Eh bien, messieurs, vous ne les connaissez pas, répliqua-t-il, puisque vous n'êtes pas de mon avis. Au reste, je vous prends si peu pour des benêts, et je suis si persuadé de la vérité de ce que j'avance, que je suis prêt de gager avec qui voudra le souper pour nous six, et de m'en rapporter même à la décision de qui bon vous semblera. »

La gageure acceptée par un nommé Neri Vanniri, on convint de s'en rapporter au jugement de Pierre le Florentin, dans la maison de qui ils étaient. Ils vont tous le joindre dans l'instant, pour avoir le plaisir de voir perdre Scalse et de le bien badiner.

Le maître du logis était, quoique jeune, un homme sage et de grand sens. Après avoir entendu Neri, il se tourne vers son adversaire et lui demande comment il prouvera ce qu'il avance. — « Je le prouverai si bien, que vous serez forcé d'avouer, vous et les autres, que j'ai raison. » Puis il ajouta : « Plus une famille est ancienne, plus elle est noble, de l'aveu de ces messieurs : or, la fa-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mille des Baronchi est la plus ancienne de Florence ; donc elle est la plus noble de toutes. Il ne me reste donc, pour gagner la gageure, qu'à prouver l'ancienneté des Baronchi. Voici ma preuve. Tous les hommes sont l'ouvrage de notre Seigneur. On voit évidemment qu'il a fait les Baronchi lorsqu'il n'était encore qu'apprenti peintre, et qu'il n'a fait les autres hommes qu'après qu'il est devenu maître dans l'art de la peinture. Pour vous en convaincre, comparez les Baronchi aux autres hommes : vous trouverez de la justesse, de la proportion, de la régularité dans les traits de ceux-ci, tandis que ceux-là ne vous paraîtront qu'ébauchés. Et véritablement, l'un a le visage long et étroit, l'autre démesurément large : celui-ci est camus, celui-là a un nez d'un pied de long : l'un a le menton long et crochu, une mâchoire d'âne ; l'autre l'a court et plat, et sa figure ressemble au minois d'un singe. Il en est dans cette famille qui ont un œil plus gros ou plus bas que l'autre : enfin les visages de ces messieurs ressemblent à ceux que font les enfants qui commencent à dessiner. Il est donc clair que notre Seigneur n'était pas grand peintre quand il les fit ; d'où vous devez nécessairement conclure qu'ils sont plus anciens et par conséquent plus nobles que les autres hommes. »

Pierre le juge, Néri le parieur, et tous les autres, se rappelant que les Baronchi étaient tels qu'on venait de les dépeindre, rirent aux éclats d'un si plaisant argument et convinrent d'une voix unanime que Scalse avait gagné. On ne se lassait point de crier, en se retirant : il a raison, il a raison, les Baronchi sont les plus anciens et les plus nobles de Florence !

D'où je conclus, moi, que lorsque Pamphile a voulu exprimer la laideur amère de messire Forêt, il ne pouvait donner une plus forte idée de sa difformité qu'en disant qu'il aurait encore paru laid auprès de l'un des Baronchi.

NOUVELLE VII.

LA FEMME ADULTÈRE.

Madame Flammette avait déjà fini son récit, et l'on riait encore du singulier argument dont s'était servi Scalse pour ennoblir par dessus tous les autres les Baronchi, lorsque la reine commanda à Philostrate de débiter sa Nouvelle.

Dans la ville de Prato, dit ce cavalier, il y avait autrefois contre les femmes une loi bien rigoureuse, pour ne pas dire injuste et cruelle. Par cette loi, celles qui étaient surprises par leurs maris en adultère devaient être brûlées vivantes sans miséricorde.

Il n'y avait pas longtemps que cette dure loi avait été publiée,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lorsqu'une jeune dame, nommée Philippe, jolie et de complexion fort amoureuse, fut surprise une nuit dans sa chambre par Renaut de Bugliési, son mari, entre les bras d'un jeune homme et beau gentilhomme de la même ville, nommé Lazarin Quassaglioti, qu'elle aimait plus que sa propre vie. Le mari, justement indigné d'un tel affront, eut toutes les peines du monde de retenir son ressentiment, qui le poussait à les tuer l'un et l'autre ; mais la crainte qu'il eut pour sa propre vie l'empêcha de tenter l'aventure. Il crut d'ailleurs qu'il serait assez vengé par la mort de l'infidèle ; et comme il avait autant de preuves qu'il lui en fallait pour constater le délit, il alla, dès la pointe du jour, sans prendre conseil de personne, l'accuser devant le juge, et la fit assigner.

Les parents et les amis de la dame, qui la regardaient déjà comme une femme perdue sans ressource, lui conseillèrent de ne pas comparaître et de prendre la fuite ; mais comme elle avait l'âme grande et courageuse, ainsi que l'ont ordinairement les personnes qui savent bien aimer, elle préféra de mourir en héroïne, après avoir confessé la vérité, plutôt que de vivre honteusement en exil et de faire voir, par cette fuite, qu'elle était indigne d'un amant aussi aimable que celui avec lequel elle avait été surprise. Elle parut donc devant le juge accompagnée d'un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui l'exhortaient à nier le fait, et lui demanda avec un visage serein et d'un ton ferme ce qu'il voulait d'elle.

Le juge la voyant jeune et belle, et jugeant par sa fermeté qu'elle n'avait pas moins de grandeur d'âme que d'agrément et de beauté, commença à s'intéresser à son sort, à craindre qu'elle n'avouât le fait, et qu'en conséquence il ne fût obligé de la condamner à mort. Ne pouvant toutefois différer l'interrogatoire, il lui dit en avocat plutôt qu'en juge : — « Votre mari, madame, que vous voyez ici présent, se plaint de vous et dit qu'il vous a surprise en adultère. Il demande que vous soyez punie selon la loi ; mais je ne puis vous condamner, si vous ne confessez vous-même le crime. Voyez maintenant ce que vous avez à répondre, et dites-moi ce qui en est. » — « Il est vrai, monsieur, répondit-elle, sans rien rabattre de sa fierté, que Renaut est mon mari et qu'il m'a trouvée entre les bras de Lazarin, que j'aime et que j'estime de tout mon cœur : je n'ai garde de nier un pareil fait. Mais, monsieur, vous êtes trop éclairé pour ne pas savoir que les lois qu'on crée dans un état doivent être communes aux délinquants ou faites du moins avec le consentement des personnes qu'elles touchent de plus près. C'est ce qu'on n'a point pratiqué dans la création de celle dont il s'agit. Non seulement elle n'est que contre nous autres, malheureuses femmes, qui, en amour, pouvons pourtant, beaucoup mieux que les hommes, satisfaire à plusieurs ; mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même aucune femme n'a été consultée lorsqu'on la créa, et aucune ne l'a acceptée. Cette loi ne peut donc qu'être injuste et mauvaise. Si vous voulez l'exécuter aux dépens de ma vie et de votre conscience, vous en êtes le maître; mais, avant de prononcer, je vous supplie de m'accorder une grâce, c'est de demander à mon mari si toutes les fois qu'il a voulu goûter avec moi les plaisirs amoureux, je me suis jamais refusée à ses désirs. »

Renaut, sans attendre que le juge lui fît cette question, répondit que cela était vrai, qu'il ne pouvait que louer la bonne volonté et la complaisance de sa femme sur cet article. La dame reprenant aussitôt la parole, dit au juge : — « Je vous demande donc, monsieur, après que mon mari a pris de moi tout ce qu'il a voulu et qui lui était nécessaire, ce que je devais et ce que je dois faire du reste. Fallait-il le jeter aux chiens? N'était-il pas plus raisonnable d'en gratifier un gentilhomme aimable, qui m'aime plus que lui-même, que de le laisser perdre ou gâter? »

Cette affaire avait fait un si grand bruit qu'elle avait attiré au palais presque tous les habitants de Prato. Une si plaisante apologie fit rire tous les assistants, qui crièrent tous d'une voix que madame Philippe avait raison : de sorte qu'avant qu'on sortît, la loi, par l'avis du juge, fut interprétée, modifiée, disant qu'elle devait seulement s'entendre des femmes qui, pour de l'argent ou pour un sordide intérêt, seraient infidèles à leurs maris. Renaut, confus d'avoir échoué dans sa folle entreprise, se retira au bruit des huées; et la dame, délivrée de la peine du feu, s'en retourna triomphante dans sa maison.

Quand ce récit fut achevé, la reine se tourna du côté de madame Emilie et lui commanda de raconter la sienne. Cette dame poussa aussitôt un long soupir, comme si elle venait de s'éveiller, et parla ainsi :

NOUVELLE VIII.

FANCHONETTE.

Fresco de Chelatico avait une nièce à laquelle on avait donné, par mignardise, le nom de Fanchonnette. Elle était jolie, bien faite, et avait un air assez noble; mais ce n'était pourtant pas de ces jolies femmes qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir : au contraire, son orgueil et sa fierté la rendaient souvent insupportable. Elle se donnait même les airs de dédaigner les hommes, de mépriser les femmes, de ne trouver rien d'aimable dans les autres, sans considérer qu'elle avait plus de défauts que personne. Impertinente,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

inquiète, capricieuse, on ne faisait jamais rien qui fût à son gré. Avec un esprit contrariant au suprême degré et beaucoup d'autres défauts, elle ne laissait pas de s'estimer autant et plus que si elle eût été une princesse du sang royal de France. Quand elle sortait, tout l'infectait, et elle avait presque toujours le mouchoir au nez : en un mot, c'était une précieuse ridicule dans toutes les règles.

Un jour étant sortie et rentrée dans le même quart d'heure, et poussant mille petites exclamations de dédain, qu'elle accompagnait d'autant de grimaces affectées, elle alla s'asseoir auprès de son oncle. — « D'où vient donc, Fanchonnette, lui dit-il, qu'aujourd'hui jour de fête, vous voilà sitôt de retour? » — « Je n'ai rien vu qui me plaise, mon oncle, répondit-elle d'un air mignard. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût en cette ville autant d'hommes si mal bâtis, et autant de femmes si maussades que j'en ai rencontrés aujourd'hui. Tout ce qui s'est offert à ma vue m'a paru vilain et dégoûtant; et comme il n'y a personne au monde à qui les objets désagréables donnent plus d'ennui qu'à moi, je suis rentrée pour ne les point voir. »

Fresco, qui ne pouvait plus souffrir les affectations de sa nièce, lui dit d'un air sérieux : — « Puisque les personnes désagréables te déplaisent si fort, le moyen, ma fille, de t'épargner ce chagrin, est de ne te regarder jamais au miroir. » Cette demoiselle, dont l'ignorance et la bêtise égalaient la vanité, et qui néanmoins croyait en savoir autant que Salomon, ne comprit point ce que voulait dire son oncle, et elle lui répondit qu'elle voulait se mirer comme les autres ; et elle demeura bête et mignarde toute sa vie.

NOUVELLE IX.

GUIDO LE PHILOSOPHE.

A peine madame Emilie eut-elle fini sa petite Nouvelle, que la reine, qui ne voulait pas violer le privilége de Dionéo, voyant qu'il ne restait plus qu'elle à parler, commença ainsi :

Je puis vous assurer, mes aimables dames, que vous m'avez volé tout au moins deux Nouvelles, dont je me proposais de vous raconter la plus amusante. Il m'en reste par bonheur une autre qui n'a pas encore été dite. Vous y trouverez un bon mot, le plus piquant et le plus énergique que je connaisse.

Il y avait autrefois à Florence plusieurs belles et louables coutumes, que l'ambition et l'amour des richesses en ont entièrement bannies. Par une de ces coutumes, entre autres, il y avait dans cha-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que quartier une coterie composée de personnes choisies. Chaque membre de cette société donnait à son tour un repas à ses camarades, où il était permis d'inviter des étrangers de mérite, quand il s'en trouvait dans la ville. Tous ceux de la coterie s'habillaient, au moins une fois l'an, d'une manière uniforme; et les plus nobles et les plus riches se promenaient ensemble à cheval dans les rues, et donnaient quelquefois des tournois ou d'autres spectacles analogues aux exercices militaires.

Parmi ces différentes coteries, on distinguait celle de messire Brette Brunelesqui, dans laquelle il avait voulu attirer un jeune homme nommé Guido, fils de messire Cavalcanti. Il n'oublia rien pour faire cette bonne acquisition, parce qu'il connaissait tout le mérite de ce jeune homme, qui à beaucoup d'esprit joignait l'amour des sciences et de la philosophie. Mais ce n'était pas là ce qui le faisait le plus rechercher de messire Brette et des autres personnes de la coterie. Guido était naturellement fort enjoué, beau parleur, extrêmement honnête, habile à toute sorte d'exercices, faisant toutes choses avec beaucoup plus de grâce et de facilité que les autres, fort riche, et l'homme du monde qui savait le mieux distinguer le mérite et lui rendre hommage. Tout ce qu'on fit pour l'engager d'entrer dans cette coterie n'ayant pas réussi, Brette et ses compagnons s'imaginèrent que l'amour de la philosophie lui faisait préférer la solitude à la société. Comme il passait pour avoir beaucoup d'estime pour Epicure, et pour tenir un peu au sentiment de ce philosophe, ceux qui n'étaient pas d'humeur à lui rendre justice disaient qu'il n'étudiait que pour se convaincre qu'il n'y a point de Dieu.

Ce jeune philosophe revenant un jour de l'église de Saint-Michel d'Orte, passa par le cours des Adimari, et aboutit à l'église de Saint-Jean, qui était pour lors environnée de ces tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à Sainte-Réparée. Il s'arrêta devant ces mausolées, et lisait diverses épitaphes, lorsqu'il fut aperçu par messire Brette, qui traversait à cheval avec sa compagnie la place de Sainte-Réparée. Brette ne l'eut pas plus tôt vu au milieu de ces tombeaux, qu'il proposa à ses compagnons d'aller l'agacer. Ils piquent des deux comme s'ils eussent voulu l'assaillir, et sont presque sur lui avant qu'il ait eu le temps de les voir.

— « Pourquoi refuses-tu, Guido, lui dirent-ils en l'abordant, d'entrer dans notre coterie? Crois-tu pouvoir trouver des raisons suffisantes pour anéantir l'existence de Dieu; et quand tu y réussirais, en seras-tu plus avancé? »

Guido se voyant surpris et enveloppé : — « Je suis chez vous, messieurs, leur dit-il, vous pouvez violer les droits de l'hospitalité et me faire tout ce qu'il vous plaira. » Comme il était fort agile, il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

s'appuie aussitôt d'une main sur un de ces tombeaux assez élevé, et prenant son élan il se jette d'un saut de l'autre côté et se retire tranquillement.

Les cavaliers se regardant l'un l'autre, un peu surpris du saut qu'ils avaient vu faire, s'écrièrent : —« Est-ce donc là l'homme dont on vante tant l'esprit et le savoir? Et où est la justesse de sa réponse ? Il est chez nous, dit-il ! le lieu où il est ne nous appartient pas plus qu'à lui et qu'aux autres citoyens ; il est commun à tout le monde. Il faut sans doute qu'il ait perdu l'esprit. »

— « C'est vous qui l'avez perdu, dit alors messire Brette, si vous ne comprenez pas ce qu'il vient de dire. Il nous a dit honnêtement et en peu de mots l'injure du monde la plus piquante. Ces tombeaux, si vous y faites attention, sont les maisons des morts ; et quand il dit que c'est notre maison, il veut nous faire entendre que nous et les autres ignorants sommes semblables aux morts, en comparaison de lui et des autres savants. Il a pu donc dire à cet égard qu'il était chez nous. »

Chacun comprit alors le sens des paroles de Guido, et chacun en eut un peu de confusion. Aucun d'eux n'eut jamais plus envie de l'agacer ; et Brette passa toujours dans leur esprit pour un homme doué d'un bon entendement.

NOUVELLE X.

LA PLUME DE FRÈRE OIGNON.

Dionéo voyant que chacun avait dit sa Nouvelle n'attendit pas l'ordre de la reine pour conter la sienne. Il pria ceux qui louaient encore le bon mot du philosophe Guido de faire silence ; après quoi il commença ainsi :

Certalde, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, est un village de la vallée d'Else, dépendante de l'État de Toscane. Quoique ce village soit aujourd'hui fort peu considérable, il n'a pas laissé d'être autrefois habité par un grand nombre de gentilshommes et de gens aisés.

Un religieux de Saint-Antoine, nommé frère Oignon, et conventuel de Florence, avait coutume d'y aller tous les ans une fois pour y recueillir les aumônes des sots et des imbéciles. Il s'y rendait d'autant plus volontiers qu'il trouvait la quête abondante et qu'il y était bien reçu, moins pour l'estime qu'on faisait de sa personne qu'à cause peut-être du nom qu'il portait, parce que le terroir de ce canton produit les meilleurs oignons de la Toscane.

Ce frère Oignon, d'une petite taille, au visage enluminé, au poil

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

roux, avait l'humeur fort enjouée et quelquefois un peu gaillarde. Il était dans le fond fort ignorant ; mais il parlait si bien et si facilement, que qui ne l'aurait pas connu de près l'aurait pris pour un grand orateur, pour ne pas dire pour un Cicéron ou pour un Quintilien : aussi était-il aimé et bien reçu de tous les gens du pays.

Etant donc allé à Certalde, selon sa coutume, au mois d'août, un dimanche matin, vers l'heure que le peuple des environs venait à la messe de la paroisse, il s'avança proche la porte de l'église, et parla en ces termes aux hommes et femmes qui y étaient assemblés : — « Vous savez, messieurs et dames, que vous êtes dans l'usage de donner tous les ans aux pauvres religieux de Saint-Antoine, de vos bleds et de vos revenus, les uns peu, les autres beaucoup, chacun selon ses facultés et sa dévotion, afin que le bienheureux Saint-Antoine ait soin de votre bétail ; vous avez même accoutumé de faire chaque année du bien à ceux qui sont affiliés à notre congrégation. Je viens donc ici, par l'ordre de mon supérieur, recueillir les effets de votre charité ordinaire : ainsi donc, par la grâce de Dieu, vous êtes avertis de vous rendre ici cet après-midi, aussitôt que vous entendrez le son des cloches ; je vous prêcherai et ferai baiser la sainte croix, selon la manière accoutumée, dans ce même endroit, devant la porte de l'église ; et parce que je vous connais très dévots à monsieur le baron Saint-Antoine, mon patron, je vous montrerai, par grâce spéciale, une très belle et très sainte relique que j'ai jadis apportée moi-même de la Terre-Sainte. C'est une des plumes de l'ange Gabriel. Il la laissa tomber dans la chambre de la vierge Marie, quand il vint lui annoncer qu'elle concevrait et enfanterait le sauveur du monde.

Après cet avertissement, le bon religieux prit congé de l'assemblée et entra dans l'église pour y entendre la messe.

Pendant ce temps-là, deux drôles fins et découplés, l'un appelé Jean de la Bragonière, l'autre Blaise Pissin, qui avaient entendu ce qu'il venait de dire au peuple assemblé, complotèrent de lui faire pièce, quoiqu'ils fussent de ses amis et de sa compagnie. La plume prétendue de l'aile de l'ange Gabriel les avait fait beaucoup rire ; ils résolurent de la lui enlever pour jouir ensuite de son embarras quand il voudrait la montrer au peuple. Frère Oignon dîna ce jour-là au château. Quand ils surent qu'il était à table, ils se rendirent aussitôt à l'auberge où il logeait, et convinrent que l'un amuserait le valet du moine, tandis que l'autre chercherait la plume dans le sac du frère quêteur, se faisant d'avance un plaisir de voir la manière dont il s'y prendrait pour s'excuser devant ses auditeurs, auxquels il s'était engagé de la montrer.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous fasse connai-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tre le valet que l'ami de Blaise s'était chargé d'amuser, tandis que Jean fouillerait dans le sac du religieux. Vous saurez d'abord que son nom était analogue à sa personne : on l'appelait Gucchio Baléna, comme qui dirait gros animal ; plusieurs le désignaient par le nom de Gucchio-Lourdaut ; d'autres ne le nommaient jamais que Gucchio-Cochon. Il avait la figure si grotesque que le peintre Lipotopo, qui a fait tant de caricatures, n'en imagina jamais de plus singulière ni de plus bizarre. Quant à la lame, elle répondait parfaitement au fourreau : son esprit était aussi épais que son corps. Frère Oignon, qui se plaisait souvent à égayer ses amis des sottises de ce valet, avait accoutumé de dire qu'il lui connaissait neuf défauts si considérables, *qu'un seul aurait suffi pour éclipser ou ternir* toutes les qualités, toutes les vertus qu'on a vues briller dans Salomon, Aristote, Sénèque, si ces grands hommes en eussent été atteints. Représentez-vous, d'après cela, quel homme ce devait être que ce garçon. Quand on demandait à frère Oignon quels étaient les neuf défauts qu'il trouvait en lui, il répondait par ces trois mauvais vers de sa façon :

Il est paresseux, gourmand et menteur,
Ivrogne, médisant, voleur,
Sans esprit, raison ni valeur.

Outre ces vices, il en a plusieurs autres que je ne dis pas, ajoutait le moine. Ce qu'il y a de plus plaisant, est qu'il veut se marier partout où il se trouve, et louer une maison pour y établir un ménage complet ; parce qu'il a la barbe noire, forte et assez bien fournie, il se croit beau garçon et s'imagine que toutes les femmes qui le regardent sont amoureuses de lui ; et si l'on voulait le laisser faire, il courrait après elles comme les chiens après les lièvres. Il faut cependant convenir qu'il me sert avec beaucoup de zèle, car personne ne me parle jamais en secret qu'il ne veuille savoir ce qu'on me dit, et s'il arrive que quelqu'un me demande quelque chose, il a tant de peur que je ne sache point répondre, qu'il est le premier à dire *oui* ou *non*, selon qu'il le juge convenable... Mais reprenons le fil de notre histoire.

Frère Oignon avait laissé cet habile valet à son logis, avec ordre de prendre bien garde que personne ne touchât à son bagage et surtout à la besace où il tenait ses reliques. Mais Gucchio-Lourdaut, qui se plaisait plus dans les cuisines que le rossignol ne se plaît sur les verts feuillages, surtout quand il savait qu'il y avait quelque servante, était descendu dans celle de l'auberge, où il avait vu une grosse cuisinière, mal faite, rabougrie, avec deux horribles tétasses longues et pendantes, et un visage large, ratatiné, plus hideux que celui du plus laid des Baronchi.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cette vilaine créature enfumée, suante et toute barbouillée de graisse, ne laissa pas de lui paraître ragoûtante. L'empressement avec lequel il était allé la joindre fit qu'il laissa la chambre de frère Oignon ouverte et son petit bagage exposé à l'abandon. Quoiqu'on fût alors dans le mois d'août et par conséquent au fort de la chaleur de l'été, il s'assit auprès du feu et commença d'entrer en conversation avec cette servante, qui se nommait Nute. Il débuta par lui dire qu'il était gentilhomme par procureur, et qu'il avait plus de mille écus, sans y comprendre ceux qu'il devait bientôt donner pour achever d'acquitter certaines dettes. Il n'y eut point de bien qu'il ne lui dit de sa personne ; et sans faire attention qu'il portait un chapeau plein de crasse et rongé des bords ; que son habit était tout déchiré, tout rapiécé de morceaux de différentes étoffes ; que sa culotte, percée en plusieurs endroits, laissait voir sa cuisse noire et velue comme celle d'un sanglier ; que ses souliers s'en allaient en lambeaux, il ajouta, comme s'il eût été un gros seigneur, qu'il voulait l'habiller tout de neuf et la retirer du service ; que sans avoir de grands héritages, il se faisait fort de lui procurer une honnête aisance : en un mot, il n'y eut point de magnifiques promesses qu'il ne lui fit. Mais comme rien n'annonçait en lui qu'il fût en état d'en effectuer aucune, il ne réussit qu'à se faire moquer de lui et à passer pour un véritable fou dans l'esprit de la servante.

Blaise Pissin et Jean Bragonière, ravis de trouver Gucchio-Cochon occupé à en conter à la cuisinière du logis, entrèrent sans peine dans la chambre du religieux. La première chose qui leur tomba sous la main fut précisément la besace où était la plume. Ils l'ouvrent, la fouillent, et trouvent une petite boîte enveloppée dans je ne sais combien de morceaux de tafetas, et dans la boîte une plume de la queue d'un perroquet vert. Ils ne doutent point que ce ne soit celle que le moine avait promis de faire voir aux habitants de Certalde, et ils s'en emparent.

Il eût été d'autant plus facile au frère Oignon de persuader au peuple de cet endroit que cette plume avait appartenu aux ailes de l'ange Gabriel, que les perroquets étaient alors peu connus. Le luxe d'Egypte n'était pas encore passé en Toscane, comme il y est venu depuis, et où il fait tous les jours tant de progrès pour le malheur de l'état. Mais quand ces sortes de plumes auraient été connues de quelques personnes, il n'est pas moins vrai qu'il eût été aisé au moins de faire accroire aux habitants de ce canton que celle-là avait appartenu à l'ange Gabriel. Non seulement les oiseaux rares n'y étaient point connus, mais je suis persuadé qu'on n'y avait jamais entendu parler de perroquets. La pure simplicité des mœurs anciennes régnait encore parmi eux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Après que les deux jeunes gens eurent pris la plume, pour ne pas laisser la boîte vide et mieux surprendre le frère quêteur, ils s'avisèrent de la remplir de charbons qu'ils trouvèrent dans la cheminée.

Ceux et celles qui avaient entendu l'avertissement du frère Oignon ne furent pas plus tôt sortis de la grand'messe qu'ils se hâtèrent d'arriver chez eux pour en porter la nouvelle à leurs amis, parents et voisins. L'heure arrivée, on accourt en foule au lieu du rendez-vous. Quand le moine eut dîné et qu'il eut pris une heure de repos pour mieux digérer, instruit de la multitude de paysans qui l'attendaient avec impatience, et dont une partie s'était rendue au château pour l'engager à venir plus tôt, il envoya dire incontinent à Gucchio-Baléna de sonner les clochettes et d'apporter sa besace. Le valet avait de la peine à quitter sa cuisine et la cuisinière qu'il espérait toujours de pouvoir gagner ; mais enfin il obéit.

Après que tout le monde fut réuni, frère Oignon, qui ne s'aperçut point qu'on eût touché à sa besace, commença sa prédication et dit mille choses sur le respect dû aux saintes reliques. Quand il fut question de montrer la plume de l'ange Gabriel, il fit allumer deux cierges, ôta son capuchon, développa tout doucement la petite boîte et l'ouvrit ensuite avec beaucoup de respect après avoir dit quelques mots en l'honneur de l'ange Gabriel et de sa relique. Surpris de n'y trouver que des charbons, il fronça le sourcil de dépit ; mais il ne se déconcerta pas. Il ne soupçonna point son valet de lui avoir joué ce mauvais tour, parce qu'il n'avait pas assez bonne opinion de son esprit. Il ne lui fit même point de reproches d'avoir mal gardé sa besace ; il ne s'en prit qu'à lui-même d'en avoir confié la garde à un homme qu'il connaissait si paresseux, si peu obéissant et si dépourvu de toute espèce d'intelligence. Mais levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria de manière à être entendu de tout le monde : « Bénie soit à jamais, ô mon Dieu ! ta puissance, et que ta volonté soit faite en tout temps et tous lieux ! »

Après cette exclamation, il referme la boîte, et se tournant vers le peuple : — « Messieurs et dames, » leur dit-il d'un ton toujours élevé pour que tous les auditeurs pussent l'entendre, « je dois vous dire que j'étais encore fort jeune lorsque je fus envoyé par mon supérieur chez les Orientaux avec ordre de faire toutes les découvertes qui pourraient être avantageuses à notre pays en général et à notre couvent en particulier. Je partis de Venise, je passai par le bourg des Grecs, et après avoir traversé le royaume de Garbe et de Balducque, j'arrivai quelque temps après en Parion, non sans être fort altéré, comme vous pouvez croire ; et de là je vins en Sardaigne. Mais qu'ai-je besoin de vous détailler ici les divers pays que j'ai parcourus ? il me suffira de vous dire que lorsque j'eus passé le bras de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Saint-George et que j'eus traversé la Truffie et la Bouffie, qui sont des pays fort habités, je passai dans la terre de Mensonge, où je rencontrai beaucoup de moines et d'autres ecclésiastiques qui fuyaient tous la peine et le travail, le tout pour l'amour de Dieu, et qui s'inquiétaient fort peu de la peine des autres, à moins qu'il ne leur en vînt quelque profit, ne dépensant d'autre argent dans ce pays que de la monnaie sans coin.

J'allai de là dans la Brusse, où les hommes et les femmes vont en patins par dessus les montagnes, où l'on est dans l'usage d'habiller les cochons de leurs propres boyaux.

Un peu plus loin, je trouvai un peuple qui portait le pain dans des tonneaux et le vin dans des sacs. Après avoir quitté ce peuple, j'arrivai aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux coulent en descendant, et je pénétrai si avant dans ce pays que je me trouvai dans très peu de temps dans l'Inde-Pastenade, où, j'en jure par l'habit que je porte, je vis voler les couteaux, chose qu'on ne saurait croire, à moins que de l'avoir vue. Maso del Seggio, gros marchand que je trouvai là occupé à casser des noix et à en vendre les coquilles en détail, pourra vous confirmer cette vérité si vous le rencontrez jamais.

Quant à moi, ne trouvant pas ce que j'allais chercher partout, je rebroussai chemin pour ne pas voyager par eau et revins par la Terre-Sainte, où le pain frais ne vaut que quatre deniers la livre et où le pain chaud se donne pour rien. Je n'y fus pas plus tôt arrivé que je rencontrai le digne patriarche de Jérusalem, qui, pour honorer l'habit du baron monsieur Saint-Antoine, que j'ai toujours porté dans mes voyages, me fit voir toutes les saintes reliques dont il est dépositaire. Elles étaient en si grand nombre qu'il me faudrait trop de temps pour vous parler de toutes. Cependant, pour vous faire plaisir, je vous dirai un mot des plus remarquables.

Il me montra entre autres choses un doigt du Saint-Esprit, aussi frais, aussi sain que s'il venait d'être coupé; le museau du Séraphin qui apparut à saint François; un ongle de Chérubin; une des côtes du *Verbum Caro;* plusieurs lambeaux des habillements de la sainte foi catholique; quelques rayons de l'étoile qui apparut aux mages d'Orient; une petite fiole pleine de la sueur de saint Michel, lorsqu'il se battit contre le diable; la mâchoire du Lazare que Jésus-Christ ressuscita, et plusieurs autres choses non moins curieuses. Et comme je lui fis présent de quelques reliques que j'avais doubles et qu'il avait inutilement cherchées, il me donna en récompense une des dents de sainte Croix, une petite bouteille remplie du son des cloches du magnifique temple de Salomon, et la plume de l'ange Gabriel dont je vous ai parlé. Il me donna un des patins de saint Gué-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rard de Grand-Ville, dont j'ai fait présent depuis peu à Guérard de Bousi, établi à Florence, qui a beaucoup de vénération pour cette sainte relique ; enfin, il me donna des charbons sur lesquels fut grillé le bienheureux saint Laurent.

J'apportai toutes ces reliques à Florence avec beaucoup de dévotion et de respect. Il est vrai que mon supérieur ne m'a permis de les exposer en public qu'auparavant il n'eût été bien prouvé qu'elles étaient véritablement les reliques dont elles portaient le nom ; mais depuis qu'on en est assuré par les lettres qu'on a reçues du patriarche de Jérusalem et par différents miracles que ces reliques ont opérés, j'ai la permission de les faire voir ; et comme je ne veux les confier à personne, je les porte toujours avec moi.

Or, vous saurez que, pour conserver précieusement la plume de l'ange Gabriel, je la tiens dans une petite boîte ; et les charbons qui servirent à rôtir saint Laurent, je les tiens aussi dans une autre boîte, qui ressemble si fort à la première que je les prends souvent l'une pour l'autre.

C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui ; car, croyant emporter avec moi celle où est la plume, j'ai pris celle où sont les charbons. Au reste, je ne regarde point cette équivoque comme un pur hasard ; je la considère plutôt comme un effet de la volonté de Dieu, lorsque je fais réflexion que la fête de saint Laurent est dans deux jours : ainsi, la Providence a voulu que, pour réveiller en vous la dévotion que vous devez à ce saint martyr et pour vous disposer à célébrer dignement sa fête, je vous fisse voir aujourd'hui les charbons bénis qui ont servi à son martyre, au lieu de la plume de l'ange Gabriel, dont la fête est encore éloignée.

Découvrez donc vos têtes, mes chers enfants, et venez voir avec respect cette auguste relique. Je dois vous dire que quiconque sera marqué de ces charbons en forme de croix, le feu ne le brûlera point de toute l'année, à moins qu'il ne le sente.

Après ce discours de vrai charlatan, il chanta un cantique à la louange de saint Laurent, ouvrit la boîte, et montra à cette sotte multitude les charbons qu'elle renfermait. Quand il eut donné le temps à tout le monde de les voir et de les admirer, chacun s'empressa de s'en faire marquer, et donna une offrande plus forte que de coutume. Frère Oignon, de son côté, fut libéral de croix et n'épargna point ses charbons à marquer les habits de toile blanche des hommes et les voiles des femmes, leur faisant entendre qu'à mesure qu'ils s'usaient dans ses doigts, ils croissaient dans la boîte, comme il l'avait éprouvé dans une autre occasion : de sorte, qu'ayant ainsi croisé tous les habitans de Certalde à son très grand profit, il s'applaudit en lui-même d'avoir eu l'esprit de se moquer

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de ceux qui avaient cru lui faire pièce en lui dérobant la plume.

Les voleurs avaient assisté à la prédication, et furent si contents de la défaite que frère Oignon avait trouvée et de la tournure plaisante qu'il avait donnée à la chose, qu'ils manquèrent de se démonter les mâchoires à force de rire. Quand l'assemblée fut dispersée, ils joignirent le moine, lui apprirent ce qu'ils avaient fait et lui rendirent sa plume, dont il ne tira pas moins de profit l'année suivante qu'il venait d'en tirer des charbons.

Cette Nouvelle fit le plus grand plaisir à toute la compagnie, qui s'en amusa longtemps. Le voyage de frère Oignon, les prétendues reliques qu'il avait vues à Jérusalem, celles qu'il en avait apportées, la sottise des habitants de Certalde, tout fournit matière à rire. Quand on se fut assez diverti du charlatanisme de ce moine facétieux, la reine se leva de dessus son siége; un moment après, elle ôta sa couronne et la posa d'un air riant sur la tête de Dionéo. — « Il est temps, lui dit-elle aussitôt, que tu saches ce que c'est que d'avoir à gouverner des femmes; dans cette intention, je te fais roi et t'exhorte à nous gouverner de manière que nous ayons toutes lieu d'être satisfaites de ton règne. »

Après que Dionéo eut remercié madame Elise de l'avoir choisi pour souverain. — « Il faut convenir, dit-il, que je suis un plaisant roi, puisque celui des échecs a encore plus d'autorité que je n'en ai. Certes, vous verriez beau jeu, belles dames, si vous étiez réellement disposées à m'obéir, comme un véritable roi veut et doit être obéi. Je vous ferais goûter des plaisirs !... des plaisirs, mesdames, sans lesquels les autres ne sont rien... Mais laissons ces choses-là à part : je gouvernerai du mieux qu'il me sera possible.

« On a épuisé tant de sujets dans les différentes Nouvelles qu'on a racontées jusqu'à présent, que si Lycisque ne fût venue cet après-midi, j'aurais eu de la peine à en trouver un qui fût amusant et qui n'eût pas été déjà traité.

« Vous devez vous souvenir qu'elle a dit qu'aucune de ses amies ni de ses voisines n'avait son pucelage le jour de ses noces, et que, non contentes de s'être amusées étant filles, la plupart avaient encore joué de bons tours à leurs maris; ce qu'elle savait à n'en pouvoir douter.

« Or, laissant de côté le premier article, je pense que l'autre peut faire la matière de nos premiers récits, et qu'il serait difficile de trouver un meilleur sujet à traiter pour la journée de demain : c'est pourquoi j'entends qu'on n'en choisisse point d'autre, et j'ordonne, en ma qualité de roi, que les Nouvelles qu'on doit raconter pendant la durée de mon règne ne roulent que sur les tromperies que les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

femmes galantes ont faites à leurs maris, soit que ces infidélités soient parvenues ou non à la connaissance de ces derniers. »

Ce sujet ne parut pas honnête à la plupart des dames ; c'est pourquoi elles le prièrent de vouloir bien en assigner un autre. Dionéo ne crut pas devoir se rendre à leurs prières. — « Je connais, mesdames, leur dit-il, tout aussi bien que vous, ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Le sujet que j'indique n'a rien qui doive offenser votre vertu ; ainsi, vous me permettrez de ne point le changer. Il est très fort permis de s'entretenir de ce que l'on veut, pourvu qu'on se conduise honnêtement. Faites attention à la corruption qui règne aujourd'hui dans presque toutes les classes de citoyens : songez que les lois n'ont plus de frein ; que les juges, qui devraient les faire respecter, ont abandonné leurs siéges ; qu'une affreuse licence s'est emparée de tous les esprits ; que presque personne à présent ne craint ni Dieu ni diable, et que l'amour de la vie, dans ce temps de calamité, est l'unique objet dont tout le monde s'est occupé.

« Je suis éloigné de vouloir vous porter à suivre ces malheureux exemples ; mais quand, pour vous dissiper et dissiper les autres, vous prendriez un peu de liberté dans vos propos, je ne vois pas le grand mal que vous feriez. Il vous est très fort permis, pour égayer la conversation, de déroger quelquefois à l'austère décence que votre sexe impose : on ne saurait vous en faire un crime, tant que vos actions seront honnêtes et irréprochables. Votre honneur n'a rien souffert jusqu'à présent de tout ce qu'on a pu dire d'un peu libre dans nos divers entretiens : soyez persuadées qu'il ne sera pas plus blessé de ce que nous pouvons dire encore.

« On connaît votre vertu : on sait que non seulement les discours les plus séduisants et les plus libres ne sont pas capables de vous détourner du chemin de l'honneur, mais que la crainte même de la mort ne serait pas capable de vous en faire écarter. Qu'avez-vous donc à redouter ? J'ose vous dire, au contraire, que si l'on savait que vous ne voulussiez point absolument vous entretenir d'aventures gaillardes, on ne manquerait pas de donner de mauvais motifs à cette extrême réserve. On croirait que vous n'osez en parler que parce que votre conduite est répréhensible à cet égard. D'ailleurs, considérez, je vous prie, le bel honneur que vous me feriez, en refusant de vous conformer à ce que j'ai prescrit en qualité de roi. Autant vaudrait que vous ne m'eussiez pas élu votre souverain, si après vous avoir donné l'exemple de la plus parfaite soumission, vous ne vouliez pas vous soumettre à mes ordres. Pas tant de délicatesse, je vous prie ; elle ne fut jamais plus mal placée. On ne doit rougir que de mal faire, et non de ce que les autres ont mal fait. D'où je conclus qu'il faut que vous vous disposiez à composer chacune votre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nouvelle sur le sujet que j'ai assigné, et auquel les propos de Lycisque ont tantôt donné lieu. »

SEPTIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LA TÊTE D'ANE.

Madame Emilie fut priée de faire les honneurs de cette journée, en commençant les récits.

— «J'aurais bien désiré, sire, » dit-elle à Dionéo, » que tout autre que moi eût entamé la matière sur laquelle nous devons nous entretenir aujourd'hui; mais puisqu'il vous a plu de me nommer la première, je vous obéirai sans murmurer, et tâcherai de dire quelque chose qui puisse tourner à l'utilité de ces dames; car si elles sont aussi peureuses que je le suis moi-même des revenants et des esprits, quoique à la vérité je ne sache point ce que c'est, et que je n'aie encore pu trouver personne en état de m'en instruire, elles pourront apprendre dans ma Nouvelle une excellente oraison pour les congédier et les mettre en fuite, si jamais il leur en apparaît quelqu'un. »

Il y eut autrefois à Florence, dans la rue de Saint-Brancasse, un fameux cardeur de laine nommé Jean le Lorrain, homme beaucoup plus heureux que sage, puisque, malgré sa bêtise et sa simplicité, il était souvent nommé prévôt de tous les cardeurs du quartier Sainte-Marie-la-Nouvelle, lesquels étaient alors obligés d'aller tenir chez lui leurs assemblées. Il eut, outre cela, d'autres honneurs dans son corps, ce qui lui inspira tant de vanité, qu'il se croyait de beaucoup au dessus des autres hommes. Comme il n'était pas mal à son aise pour un homme de son état, il donnait souvent à dîner aux pères de Sainte-Marie-la-Nouvelle, et faisait présent à l'un d'une culotte, à l'autre d'un capuchon, à celui-ci d'une soutane, à celui-là de quelques mouchoirs. Les bons moines lui enseignaient en récompense force bonnes oraisons, et lui donnait tantôt le *Pater noster* en langue vulgaire, tantôt le cantique de saint Alexis; une autre fois les discours de saint Bernard, l'hymne de sainte Mathilde et plusieurs autres choses de cette nature qu'il conservait précieusement pour le salut de son âme.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce bon homme avait une femme belle et charmante nommée Tesse, fille de Manucio de Cuculia, aussi prudente et aussi leurrée que son mari l'était peu. Elle n'ignorait pas sa supériorité sur lui à cet égard, et la commère se proposait d'en tirer parti dans l'occasion. L'esprit est un meuble; la nature ne nous l'a donné que pour nous en servir. Aussi s'en servit-elle.

Devenue amoureuse de Fédéric Néri Pégoloti, beau garçon qui la guettait depuis longtemps, et qui par conséquent ne l'aimait pas moins, elle lui fit dire par sa servante d'aller la trouver à une maison de campagne, nommée Camérata, qu'elle possédait près de Florence, où elle avait coutume de passer l'été, et où son mari allait quelquefois souper et coucher avec elle pour s'en retourner le lendemain à sa boutique. Fédéric, qui ne désirait autre chose que de pouvoir joindre la belle, ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Il alla la voir dès le soir même; et comme le mari n'y vint point ce jour-là, le galant soupa tranquillement et coucha avec sa maîtresse, qui, comme on peut le croire, n'employa pas toute la nuit à dormir. Elle lui apprit, le tenant serré dans ses bras, une demi-douzaine des oraisons de son mari. Ces heureux amants se trouvèrent trop bien des plaisirs de cette nuit pour ne pas prendre des mesures pour les goûter aussi souvent qu'ils le pourraient sans danger. Il fut donc décidé, avant de se séparer, que, pour épargner à la servante la peine de l'aller chercher, Fédéric irait tous les jours à une maison de campagne qu'il avait au-delà de celle de sa maîtresse par où il passait pour y aller; qu'en allant ou revenant il aurait soin de jeter un coup d'œil sur le coin d'une vigne voisine de la maison, où il verrait une tête d'âne, sur la pointe d'un gros échalas; que lorsque le museau de cette tête serait tourné du côté de la ville, ce serait signe que le mari serait absent, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'occuper sa place cette nuit; que dans le cas que la porte se trouvât fermée, il frapperait trois coups, après lesquels il n'attendrait pas longtemps sans qu'on lui ouvrît : mais que si le museau était tourné du côté de Fiésole, cela voudrait dire que maître Jean était dans la maison, et qu'il ne devait pas y entrer.

Par le moyen de cet arrangement, la belle et le galant passèrent plusieurs nuits ensemble sans avoir besoin de commissionnaire pour s'avertir, et sans crainte d'être surpris. Mais un soir que Fédéric devait aller souper avec la dame qui l'attendait avec deux bons poulets rôtis, il arriva que maître Jean, qui ne comptait pas pouvoir ce jour-là se rendre auprès de sa femme, y alla pourtant et fort tard contre sa coutume. Tesse fut fort fâchée de sa visite. Pour l'en punir, elle ne lui servit à souper qu'un morceau de lard bouilli. Les deux chapons, plusieurs œufs frais et une bouteille de bon vin furent enve-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

loppés par son ordre dans une serviette bien propre, et portés par sa confidente dans un jardin où l'on pouvait entrer sans passer par la maison. — « Tu poseras tout cela, lui dit-elle, au pied du pêcher où nous avons soupé plusieurs fois. » Mais la précipitation avec laquelle cela fut fait pour en dérober la connaissance au mari, jointe à la mauvaise humeur qu'elle avait déjà, fut cause qu'elle oublia de dire à la fille d'attendre Fédéric pour le renvoyer, après lui avoir fait emporter le souper.

Quand le mari et la femme eurent tristement mangé leur morceau de lard, ils se couchèrent, et la servante aussi. A peine furent-ils dans le lit, que voilà la galant qui arrive et qui frappe doucement à la porte. Le mari l'entend d'abord, et la belle encore mieux; mais pour ne point donner des soupçons au cocu, elle fit semblant de dormir. Fédéric heurte une seconde fois. Jean, étonné, pousse sa femme et lui dit : — « Entends-tu, Tesse! quelqu'un heurte à la porte. » — « Hélas! répondit-elle, je n'en suis pas surprise : c'est un revenant, un esprit qui me fait une peur terrible depuis plusieurs nuits; tellement qu'aussitôt que je l'entends, je fourre ma tête dans les draps, et n'ose me lever qu'il soit grand jour. » — « Rassure-toi, ma femme; si c'est un esprit, il ne nous fera pas de mal : j'ai dit, en me mettant au lit, le *Te lucis* et l'*Intemerata*. De plus, j'ai fait le signe de la croix aux quatre coins du lit; ainsi, quelque pouvoir qu'il ait, nous n'avons pas à craindre qu'il nous nuise en aucune façon. »

La belle, peu contente d'avoir donné le change au bon homme, craignant que son amant ne la soupçonnât de n'être pas à lui seul, résolut de se lever et de lui faire entendre qu'elle était avec son mari. Dans cette idée, elle dit à Jean : — « Vos oraisons et vos signes de croix ne me rassurent pas beaucoup : s'il faut vous parler net, je ne serai tranquille qu'après que nous l'aurons conjuré. » — « Et comment le conjurer? répondit le benêt de mari. » — « Ne t'inquiète pas de cela, répliqua-t-elle. J'allai l'autre jour gagner mes indulgences à Fiésole : une sainte religieuse, à qui je fis part de ma peur, m'enseigna une oraison infaillible pour conjurer et chasser à jamais les esprits et les revenants. Elle en a fait l'expérience et s'en est bien trouvée. J'aurais déjà éprouvé sa recette, mais je n'ai pas osé, parce que j'étais seule. Maintenant que tu es avec moi, levons-nous, si tu m'en crois, et allons le conjurer avant qu'il ne se retire de lui-même, afin qu'il ne revienne. »

Jean y consentit. Ils se lèvent donc et vont à la porte où Fédéric, plein d'impatience et de jalousie, commençait à soupçonner la fidélité de sa maîtresse. Tout en y allant, Tesse dit à son mari de cracher au moment qu'elle l'avertirait. Ce bon homme le lui promit; et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quand ils furent près de la porte, elle commença son oraison, disant : — « Esprit, esprit qui cours ainsi la nuit, tu es venu ici la queue droite, retourne-t-en de même. Tu trouveras au jardin, au pied du gros pêcher, deux bons poulets, quantité d'œufs de ma geline, et une bouteille de vin ; prends ce qu'il te faudra, et retire-toi sans faire aucun mal ni à moi ni à Jean, mon mari, qui est ici. » Après ces paroles, elle dit à Jean de cracher, et Jean cracha.

Fédéric, qui entendait tout cela, fut bientôt au fait ; ses soupçons se dissipèrent, et, malgré la mauvaise humeur que lui causait ce contre-temps, il eut bien de la peine de s'empêcher de rire quand il entendit cracher le mari par ordre de sa femme. Il disait alors en lui-même, puisse-t-il cracher les dents. La conjuration ayant été repétée par trois fois, les conjurateurs retournèrent au lit. Fédéric, qui comptait souper avec sa maîtresse, et qui avait bien saisi le sens de l'oraison, courut au jardin et emporta chez lui les poulets, les œufs frais et le vin, et soupa de fort bon appétit. Il ne tarda pas à revoir sa chère amante, et rit beaucoup avec elle de l'enchantement.

Il est des gens qui prétendent que madame Tesse n'avait pas manqué de retourner le museau de la tête d'âne du côté de Fiésole, mais qu'un paysan, passant par la vigne, s'était amusé à lui faire faire plusieurs tours avec son bâton, et que le museau était resté tourné du côté de Florence. C'est ce qui trompa Fédéric. Aussi ces mêmes gens assurent-ils que la dame avait dit l'oraison de la manière que voici : — « Esprit, esprit, retire-toi et ne m'en veux point ; ce n'est pas moi qui ai tourné la tête de l'âne. Que Dieu punisse celui qui l'a fait. Je suis ici avec Jean, mon mari ; » et qu'ainsi Fédéric s'en était retourné chez lui sans souper. Mais une femme fort âgée qui a été longtemps la voisine de la femme du cardeur m'a dit que l'une et l'autre circonstance sont également conformes à la vérité, selon qu'elle l'avait ouï raconter dans sa tendre jeunesse ; mais que la dernière façon *ne regardait point l'histoire de Jean le Lorrain, mais bien* celle de Jean de Nelle, à qui il était arrivé une pareille aventure. Celui-ci, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, demeurait à la porte Saint-Pierre, n'était ni moins simple ni moins crédule que le premier. Ainsi on peut choisir entre ces deux oraisons celle qui plaira le plus, ou les adopter toutes deux si on le juge à propos. On vient de voir qu'elles ont une grande vertu. Les dames peuvent en faire usage dans l'occasion.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE II.

RACLEZ ICI, RACLEZ LÀ !

Les dames n'avaient pu s'empêcher de rire en écoutant la Nouvelle de madame Emilie, ni d'applaudir à la bonne et sainte oraison. Aussitôt que le récit de cette histoire fut achevé, le roi ordonna à Philostrate de conter la sienne. Ce jeune gentilhomme obéit et parla en ces termes :

« Les tromperies, mes aimables dames, que les hommes et particulièrement les maris font à votre sexe sont si criantes et si multipliées que quand il arrive à quelqu'une d'entre vous d'user de représailles, non seulement vous devriez être bien aises de le savoir ou de l'entendre dire ; mais vous devriez être les premières à le publier, pour apprendre aux hommes que s'ils ont de l'esprit et de la finesse, les femmes n'en ont pas moins. Cela ne pourrait tourner qu'à votre avantage ; car lorsqu'on sait qu'on a affaire à quelqu'un d'aussi fin que soi, on n'entreprend pas si légèrement de le tromper. Je ne doute pas, en effet, que si les hommes étaient instruits des tours qui vont faire le sujet de notre entretien, ils ne fussent plus circonspects à votre égard et plus attentifs à ne pas vous manquer, parce qu'ils verraient que rien ne vous est plus facile que de vous venger.

« Mon dessein est de vous faire part de la présence d'esprit d'une femme de basse condition dans une circonstance très critique pour elle, et qui, par ce moyen, échappa du danger auquel elle s'était exposée. »

Il n'y a pas longtemps que, à Naples, un maçon qui n'était rien moins qu'à son aise épousa une jeune et jolie fille nommée Perronnelle. Les nouveaux mariés gagnaient à grand'peine leur vie, l'un à maçonner et la femme à filer.

Un jeune homme vit un jour celle-ci, la trouva à son gré et en devint amoureux. Il l'accosta, lui parla, lui rendit des soins et la sollicita de tant de manières qu'il lui fit approuver sa passion. Il fut convenu que le galant guetterait le mari, qui sortait tous les jours de grand matin pour aller travailler, et qu'aussitôt après il entrerait dans la maison située dans une rue écartée et solitaire nommée Avorio. Ce manége réussit plusieurs fois à la grande satisfaction du couple amoureux ; mais il arriva un matin que, après que le bonhomme fut parti et que Janet (c'était le nom du galant) fut entré, le mari, qui ne reparaissait pas, pour l'ordinaire, de la journée, retourna chez lui. Il trouve la porte fermée, il heurte et dit en lui-même : loué soit Dieu ! s'il a voulu que je fusse pauvre, il m'a du moins fait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rencontrer une bonne et honnête femme ; voyez comme elle a fermé la porte afin de se mettre hors de toute insulte et à couvert de la médisance.

Perronnelle reconnut son mari à sa manière de heurter. — « Ah ! mon ami, » dit-elle à Jeannet, « je suis perdue, voici mon mari. Je ne sais ce que cela veut dire, car il ne revient jamais à cette heure-ci. Peut-être vous a-t-il vu entrer. Cachez-vous, je vous en supplie, dans ce grand vaisseau de terre que vous voyez-là. J'irai lui ouvrir pour voir ce qu'il veut et je tâcherai de le renvoyer. »

Jeannet entre précipitamment dans cette espèce de tonneau et la belle court ouvrir à son mari. — « D'où vient revenez-vous sitôt, lui dit-elle d'un ton refrogné ? vous rapportez vos outils ? seriez-vous dans l'intention de ne pas travailler d'aujourd'hui ? A quoi pensez-vous d'agir ainsi ? comment vivre, comment avoir du pain ? Croyez-vous que je serai d'humeur de mettre en gage mes cotillons et mes autres hardes pour favoriser votre paresse, moi qui, à force de filer nuit et jour, n'ai presque plus de chair aux ongles ? Il n'y a pas de voisine qui ne se moque de moi, qui ne soit étonnée du mal que je me donne, et vous, vous revenez à la maison, les bras croisés, dans le temps que vous devriez être au travail. » A ces mots, elle se mit à pleurer. — « Malheureuse que je suis, » ajouta-t-elle, « sous quelle étoile faut-il que je sois née ! Je pouvais me marier à un très aimable et très honnête jeune homme ; pour qui l'ai-je refusé ? pour un ingrat qui ne fait aucun cas de moi. Les autres femmes en prennent à leur aise ; elles se donnent du bon temps avec leurs amoureux. Il n'y en a pas une qui n'en ait ; quelques unes en ont deux, d'autres en ont même jusqu'à trois. Elles sont partout triomphantes, brillantes comme des astres ; et moi, parce que je suis bonne et qui ne songe point à ces folies, je me vois dans la honte et la souffrance. Pourquoi ne pas imiter les autres ? Apprenez, mon mari, puisqu'il faut vous le dire, apprenez que si je voulais mal faire, les occasions ne me manqueraient pas. Je connais des jeunes gens qui m'aiment et qui m'ont fait offrir de l'argent, des robes et des bijoux ; mais Dieu me préserve d'avoir assez peu d'honneur pour jamais accepter de pareilles offres. Je suis fille d'une femme qui n'a jamais donné dans le travers, et je n'y donnerai pas non plus, s'il plaît au ciel, malgré ma pauvreté. Mais, mon cher, pourquoi revenir sitôt au lieu d'être au travail ? »

— « Au nom de Dieu, ma femme, ne te chagrine point, » répondit le mari. « Tu dois être persuadée que je connais ta vertu et que je sais te rendre la justice qui t'est due. Il est vrai que je suis parti de bonne heure pour aller travailler ; mais tu ne sais pas, et je l'ignorais moi-même, que c'est aujourd'hui la fête de saint Galeri, que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout le monde chôme. Pour du pain, ne t'en inquiète pas ; nous en avons d'assuré pour plus d'un mois. J'ai vendu à cet homme que tu vois ici avec moi le grand vaisseau de terre qui depuis longtemps ne fait que nous embarrasser. Il m'en donne cinq écus. »

— « Quoi ! toujours de nouvelles sottises, » s'écrie alors Perronnelle, « vous qui êtes un homme, vous qui allez et courez partout et qui devriez savoir le prix des choses, vous n'avez vendu ce tonneau que cinq écus ! Sachez donc que moi, qui ne suis qu'une petite femme et qui n'ai fait que mettre le pied sur la porte, je l'ai vendu sept écus à un homme qui est entré il n'y a qu'un moment et qui le visite pour voir s'il est en bon état. »

Le mari, fort content du marché qu'avait fait sa chère Perronnelle, dit à l'acheteur qu'il avait amené : — « Puisque ma femme, pendant mon absence, a vendu le vaisseau et qu'on lui en offre deux écus de plus que vous ne m'en donniez, vous pouvez vous retirer ; » ce que le marchand fit sans insister davantage.

— « Puisque vous voilà ici, » continua Perronnelle, « allez-vous-en là-haut pour finir le marché avec l'homme que j'ai fait monter. »

Jeannet, qui écoutait de toutes ses oreilles, ayant entendu cette conversation, sortit vite du tonneau et, comme s'il eût ignoré le retour du mari, se mit à crier : — «Où êtes-vous donc, bonne femme ! » — « Me voici, » dit le mari qui montait, « qu'y a-t-il pour votre service ? » — « Je demande la femme avec qui j'ai fait le marché de ce tonneau. » — « Vous pouvez agir avec moi comme avec elle, » répondit le maçon, « je suis son mari. »

— « Le vaisseau, « reprit le galant » me paraît bon et entier ; mais on dirait qu'il vous a servi à tenir des ordures ; il est tout barbouillé de je ne sais quoi de sec que je ne puis arracher avec les ongles ; je ne le prendrai point qu'il ne soit nettoyé. » — « A cela ne tienne, » dit alors Perronnelle, « voilà mon mari qui le nettoiera dans l'instant. » Aussitôt, ayant mit bas son pourpoint et pris une ratissoire, il entre dans le vaisseau, où il se fit donner une chandelle allumée.

Il était en train de racler lorsque sa femme, comme si elle eût voulu voir la façon dont il s'y prenait, mit la tête à la gueule du vaisseau, qui était beaucoup plus étroit que le ventre, et ayant passé un de ses bras jusqu'à l'épaule, lui disait : — « Raclez ici, raclez là ; voilà un endroit que vous laissez. »

Pendant que la belle était dans cette posture et qu'elle indiquait à son mari les endroits qui avaient besoin d'être nettoyés, le galant, qui n'avait pu achever à son aise la besogne qu'il avait commencée lorsque le mari était survenu, résolut de s'y remettre et de la finir comme il pourrait. Il s'approche de Perronnelle qui bouchait l'ouverture du tonneau, et, plein d'ardeur, il la saisit de la manière que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD BAUDRY

les chevaux sauvages, animés par le feu de l'amour, assaillent les juments parthes, et fourbit ainsi son vaisseau pendant que le mari fourbissait l'autre.

Les deux travailleurs achevèrent leur besogne presque en même temps. Perronnelle retira sa tête et son bras du tonneau pour laisser sortir son mari ; et donnant la chandelle à Jeannet : « voyez, lui dit-elle, s'il est assez nettoyé. »

Jeannet l'examina, le trouva tel qu'il désirait, le paya et le fit porter chez lui.

NOUVELLE III.

LE COMPÈRE DE DAME AGNÈS.

Quand Philostrate eut achevé son récit, le roi commanda à madame Élise de commencer le sien.

« Charmantes dames, » dit-elle aussitôt d'un air délibéré, » la manière de conjurer les esprits dont nous a parlé madame Émilie, m'a fait souvenir d'une Nouvelle où il s'agit aussi d'une espèce d'enchantement. Quoiqu'elle ne soit pas à beaucoup près aussi agréable que celle que nous avons entendue, je vais néanmoins vous la raconter. »

Dans la ville de Sienne, un jeune homme nommé Renaut, issu d'une famille très honnête, bien élevé, de jolie figure et fort bien fait, devint passionnément amoureux d'une jeune et belle femme nouvellement mariée. Il s'imagina que s'il trouvait moyen de lui parler il en obtiendrait bientôt tout ce qu'il voudrait. Dans ce dessein, il chercha un expédient qui le mît à portée de la voir et de l'entretenir sans se rendre suspect au mari.

Agnès était grosse de six ou sept mois : il mit dans sa tête de devenir son compère. Il accosta un jour le mari, qu'il connaissait, et lui témoigne son désir de la manière la plus polie et la plus adroite. Le mari, loin de soupçonner les vues de Renaut, accepta la proposition et en parut même flatté. Le jeune homme, devenu compère d'Agnès, profita de l'occasion qu'il eut de la voir, pour lui confirmer de bouche ce que ses soupirs et ses yeux lui avaient dit tant de fois auparavant. Il lui peignit la situation de son cœur, et ne manqua pas de lui dire que son repos, son bonheur, sa vie même, dépendaient du retour dont elle paierait ses sentiments.

La belle, qui n'était ni prude ni bégueule, ne s'offensa point de la déclaration. Son amour-propre en parut même flatté ; mais comme elle était sage et qu'elle aimait son mari, elle ôta toute espérance à Renaut, et lui défendit de parler davantage d'amour.

L'amant fit de nouvelles tentatives. Elles ne lui réussirent pas plus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que la première. Il se fit moine de dépit ; et soit que l'état religieux lui convînt, soit autre chose, il persista dans sa résolution et demeura dans l'ordre. Il renonça sérieusement à l'amour et aux autres vanités du monde. Il tint bon quelque temps ; mais le démon, plus fort que sa dévotion, lui fit à la longue reprendre ses vieilles habitudes. Sa passion pour Agnès se réveilla, et il se livra à tous ses anciens penchants, sans vouloir pour cela quitter le froc. Au contraire, il se faisait un plaisir de se montrer en habit de religieux, toujours propre, toujours élégant : c'était en un mot un moine petit-maître. On le voyait partout réciter des vers galants, chanter des couplets de sa façon et faire mille autres gentillesses semblables.

Mais qu'ai-je besoin de vous décrire le luxe de frère Renaut ? Il suffit de dire qu'il se conduisait comme font les moines d'aujourd'hui. Quels sont ceux en effet qui suivent l'esprit de l'état ? Hélas ! à la honte de ce siècle pervers et corrompu, les moines, vous le savez, ne rougissent pas de paraître dans le monde, gras, dodus, vermeils, délicats, recherchés dans leurs habits, et de marcher, non comme la modeste colombe, mais tels que des coqs orgueilleux qui lèvent avec fierté leur crête panachée. Leurs chambres sont pleines de pots de confitures, de dragées, d'eaux de senteur, des meilleurs vins de Grèce et des autres pays, de liqueurs, de fruits, d'ambroisie ; de sorte qu'elles ressemblent plutôt à des boutiques d'épiciers ou de parfumeurs qu'à des cellules de religieux. Ils ne cachent même pas qu'ils sont sujets, pour la plupart, à la goutte, qui comme on le sait ne s'attache pas à ceux qui jeûnent, qui sont tempérants, chastes, qui mènent une conduite chaste et réglée, ainsi qu'il convient à des ecclésiastiques et surtout à des moines. Pour moi, malgré l'indulgence qui m'est naturelle, je ne puis voir sans surprise et sans indignation combien ils ont dégénéré, et combien ils dégénèrent tous les jours. Saint Dominique et saint François n'avaient pas trois habits pour un ; leurs habillements n'étaient pas de soie, ni de drap fin, ni de couleur recherchée, mais de grosse laine et de couleur naturelle, uniquement destinés à les défendre du froid, et non pour les faire paraître avec éclat. Dieu veuille remédier à ces abus, en ouvrant enfin les yeux aux imbéciles qui les nourrissent et les engraissent de leurs charités !

Frère Renaut, à ses premières inclinations, rendait de fréquentes visites à sa commère, et devenait chaque jour plus hardi. Il sollicita la dame avec plus d'onction, plus de persévérance qu'il ne l'avait fait autrefois. La bonne Agnès, qui avait eu le temps de se lasser de son mari, qui se voyait ainsi pressée, qui trouvait frère Renaut plus mûr, plus beau, plus musqué, depuis qu'il s'était fait moine, vaincue un jour par ses sollicitations, se retrancha dans ces expressions va-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gues dont se servent les femmes portées à accorder ce qu'on leur demande. — « Comment, frère Renaut, lui dit-elle, est-ce que les religieux font ces sortes de choses ? » — « Quand j'aurai ôté l'habit que vous me voyez, répondit le moine, je vous livre, madame, un homme fait comme les autres. » La belle, continuant de faire la petite bouche : — « Dieu me préserve s'écria-t-elle, d'avoir une pareille condescendance. N'êtes-vous pas mon compère? Le péché serait trop grand ; et c'est ce qui m'empêche de céder à vos désirs. » — « Belle raison pour vous en empêcher, repartit le paillard ! j'avoue que ce serait un péché ; mais quels péchés beaucoup plus grands le bon Dieu ne pardonne-t-il pas, lorsqu'on s'en repent? D'ailleurs, dites-moi, je vous prie, qui est plus proche parent de votre fils, ou votre mari qui l'a engendré, ou moi qui l'ai tenu sur les fonds de baptême? » La dame répondit que c'était son mari. — « Hé bien ! reprit le moine, cela empêche-t-il que vous ne couchiez avec lui? » — « Non, assurément, » dit Agnès. — « Je puis donc y coucher aussi bien que lui, moi qui ne tiens pas de si près à votre fils. »

La belle, qui n'était pas habile en l'art de raisonner, et qui se déconcertait pour peu de chose, crut ou feignit de croire que le moine avait raison. — « Qui pourrait croire, compère, lui dit-elle, à votre éloquence ? » Après cela elle se rendit et consentit à tout ce qu'il voulut. On s'imagine bien que ce ne fut pas pour cette fois seulement. Le compère et la commère se retrouvèrent plusieurs autres fois, et avec d'autant plus d'aisance et de liberté que le compérage les mettait à l'abri de tout soupçon.

Un jour que frère Renaut était sorti avec un de ses compagnons, il crut, avant de rentrer au couvent, devoir passer chez sa commère. Il n'y avait avec elle dans la maison qu'une jeune et jolie servante. Le compère envoya son camarade au grenier avec cette petite fille pour lui enseigner sa patenôtre. Pour lui, il entra dans la chambre à coucher avec sa commère qui tenait son petit enfant par la main, et ayant fermé la porte ils s'assirent sur un petit lit de repos. Après s'être fait mutuellement quelques légères caresses, frère Renaut quitta son froc pour se livrer à de plus grandes. A peine ces heureux amants avaient-ils passé une demi-heure ensemble, que le mari, qui venait de rentrer, se fit entendre à la porte de la chambre, heurtant et appelant sa femme. — « Je suis perdue ! dit-elle alors, voici mon mari. Il n'est pas douteux qu'il ne s'aperçoive à présent de notre commerce. »

Frère Renaut, sans capuchon et sans robe, commence à trembler de son côté.—« Si j'avais seulement le temps de reprendre mes habits, nous trouverions quelque excuse ; mais si vous lui ouvrez, et qu'il me voie dans cet état, il n'y aura pas moyen d'en trouver. » — « Ha-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

billez-vous promptement, dit la belle en se ravisant; prenez ensuite votre filleul dans vos bras, et écoutez-bien ce que je dirai à mon mari, afin que ce que vous direz de votre côté s'accorde avec ce que j'aurai dit; dépêchez-vous seulement et laissez-moi le soin de nous disculper. » Cela dit : — « Je suis à vous dans le moment, cria-t-elle à son mari. » Elle courut ensuite lui ouvrir la porte, et lui dit d'un visage gai : — « Vous saurez, mon ami, que frère Renaut, notre compère, est venu nous voir fort à propos. C'est un coup du ciel; sans lui nous perdions aujourd'hui notre enfant. »

A ces derniers mots, le bon homme de mari faillit à se trouver mal. Il en fut tout interdit, et n'ouvrit la bouche que pour demander le malheur qui était arrivé. — « Hélas! continua-t-elle, ce pauvre petit est tout à coup tombé dans une telle faiblesse que je le croyais mort. Je ne savais comment m'y prendre pour le faire revenir lorsque frère Renaut est entré. Il l'a examiné, l'a pris dans ses bras : « Ce sont des vers, ma commère, m'a-t-il dit, qui lui montent au cœur, et qui l'étoufferaient si l'on n'y remédiait promptement. Ne vous chagrinez pas, je les enchanterai, et, avant que je sorte d'ici, ils seront tous morts, et vous verrez votre enfant aussi sain et aussi bien portant qu'avant sa faiblesse. Comme vous étiez nécessaire ici, continue la dame, pour dire certaines oraisons, et que la servante n'a pu vous trouver, frère Renaut les a fait dire à son compagnon au plus haut étage de la maison. Je suis entrée ici avec lui, parce que personne autre que le père ou la mère de l'enfant ne peut assister à cet enchantement. Nous nous sommes donc enfermés pour n'être interrompus par qui que ce fût. Il tient encore en ce moment notre cher fils entre ses bras, et il pense que, lorsque son compagnon aura achevé de dire ses oraisons, tout sera fait; car l'enfant est déjà beaucoup mieux. »

Ce récit déconcerta tellement le pauvre benêt de mari, qui idolâtrait son fils, qu'il prit tout cela pour argent comptant. — « Hélas! que je le voie! dit-il en soupirant. » — « Gardez-vous en bien, reprit Agnès, vous gâteriez tout. Attendez encore un peu. Je vais savoir si vous pouvez entrer, ne vous étant pas trouvé au commencement; je vous appellerai ensuite. »

Frère Renaut, à qui ce récit, dont il n'avait rien perdu, avait donné le temps de s'habiller, prit l'enfant dans ses bras; et, voyant que le mari avait donné dans le panneau, il cria tout haut : — « Ma commère, n'est-ce pas le compère que j'entends? » — « C'est moi-même, mon révérend père, répondit le mari. » — « Avancez donc, s'il vous plaît, reprit le moine. » Le bon homme s'étant approché : — « Tenez, voilà votre enfant en parfaite santé. Tout ce que je vous demande pour le service que je viens de vous rendre, c'est que vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fassiez mettre un enfant de cire, de la grandeur du vôtre, devant l'image de saint Ambroise, par les mérites duquel le seigneur vous a fait cette grâce. »

L'enfant voyant son père courut aussitôt à lui et le caressa à sa manière. Le père le prit dans ses bras en pleurant de tendresse, et ne se lassait point de le baiser, ni de remercier le charitable compère qui l'avait guéri.

Le compagnon de frère Renaut, qui avait déjà enseigné à la jeune servante, non pas une seule, mais au moins quatre patenôtres, et qui lui avait fait présent d'une bourse de soie qu'il avait reçue d'une nonnain, n'eut pas plus tôt entendu le mari, qu'il sortit du grenier et vint sur la pointe des pieds se mettre dans un endroit d'où il pouvait voir et entendre parfaitement ce qu'on faisait. Quand il vit que tout s'était bien passé, il entra dans la chambre en disant : — « Frère Renaut, j'ai dit en entier les quatre oraisons dont vous m'avez chargé. » — « Tu as bien fait, mon cher confrère, et j'admire la force de ton haleine. Je voudrais en avoir une aussi bonne, car je n'en avais encore dit que deux lorsque mon compère est arrivé. Mais le ciel a eu égard à ta peine et à la mienne, et a guéri l'enfant à ma grande satisfaction. »

Le bon cocu fit aussitôt apporter du meilleur vin avec des confitures, et traita du mieux qu'il lui fut possible les deux religieux, qui avaient besoin de réparer leurs forces. Il les accompagna ensuite jusqu'à la porte, et leur renouvela ses remercîments en leur disant adieu. Il n'eut rien de plus pressé que de commander la statue de cire, qu'on plaça effectivement devant un saint Ambroise qui n'est pas celui de Milan.

NOUVELLE IV.

LE JALOUX DUPÉ.

Madame Elise n'eut pas plus tôt achevé son récit, que le roi commanda à madame Laurette de commencer le sien. — « O amour ! que ta puissance est grande ! s'écria-t-elle aussitôt ; que tu sais entreprendre de grandes choses ! que tu sais bien tout prévenir ! Quel est le philosophe, quel est le maître qui pourrait enseigner ces subterfuges, ces prévoyances, cette présence d'esprit que tu inspires dans le moment à ceux et à celles qui vivent sous tes lois ? Certainement il n'est point de science qui ne s'acquière lentement comparée à la tienne. Les Nouvelles qu'on a racontées jusqu'à ce moment en sont autant de preuves. A ces divers témoignages, mes aimables dames, j'en ajouterai un nouveau, en vous rapportant le stratagème d'une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

femme d'un esprit très ordinaire, stratagème qu'à mon avis nul autre que l'amour n'aurait pu suggérer. »

Il y avait autrefois dans la ville d'Arezzo un homme riche, nommé Tofano, marié depuis peu à une jeune et belle demoiselle, nommée Gitta, *dont il devint aussitôt extrêmement jaloux, on ne sait trop* pourquoi. La femme, qui ne tarda pas à s'en apercevoir, en eut beaucoup de déplaisir et se crut offensée. Elle lui demanda plusieurs fois le sujet de sa jalousie ; mais elle n'en tira jamais que ces raisons vagues que les hommes ont coutume d'alléguer en pareil cas. Fatiguée de se voir continuellement la victime d'une maladie d'esprit à laquelle sa conduite n'avait aucunement donné lieu, elle *résolut de punir son mari, en lui faisant subir le sort qu'il redoutait* sans en avoir le moindre sujet.

Dans ce dessein, elle jeta les yeux sur un jeune homme fort aimable, qui avait pour elle de l'inclination et qu'elle avait dédaigné jusqu'alors. Elle lui fit savoir secrètement ses dispositions. Elle mit en peu de temps les choses en tel état, qu'il ne leur manquait plus qu'une occasion favorable pour être parfaitement heureux. Entre les *défauts de son mari, la belle avait remarqué qu'il aimait fort à* boire : non seulement elle lui laissa suivre son penchant à cet égard, mais elle le favorisa de son mieux pour tourner au profit de l'amour les moments de liberté qu'elle aurait pendant son ivresse. Le jaloux s'accoutuma si fort au vin, qu'elle l'enivrait quand elle voulait ; et, quand il était ivre, elle le faisait coucher. C'est par ce moyen qu'elle vint à bout de voir son amant et de passer avec lui les moments les plus agréables.

Le succès de ce manége lui inspira une telle confiance, que non seulement elle le faisait venir chez elle, mais qu'elle allait quelquefois le trouver dans sa propre maison, qui n'était guère éloignée de la sienne et où elle passait la plus grande partie de la nuit.

Cependant le mari s'étant aperçu que lorsqu'elle le faisait boire elle ne buvait jamais, commença à avoir des soupçons et se douta de ce qui se passait. Pour s'en convaincre, il passa une grande partie du jour hors de chez lui sans boire, et se rendit le soir dans sa maison, chancelant et tombant, comme s'il eût été véritablement ivre. Il continua de jouer si bien son personnage, que sa femme, donnant dans le panneau, crut qu'il n'était pas nécessaire de le faire boire davantage, et le fit coucher incontinent. Il ne fut pas plus tôt au lit, et avait à peine fait semblant de s'endormir, que la femme sortit de la maison et courut chez son amant, où elle demeura jusqu'à minuit.

Tofano, ayant entendu ouvrir la porte, se leva dans l'intention de surprendre sa femme avec quelque galant. Etonné de voir qu'elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

était sortie, et ne doutant pas qu'elle n'eût été le faire cocu, il ferme la porte au verrou et va se poster à la fenêtre, pour la voir revenir et lui faire connaître qu'il savait à quoi s'en tenir sur sa conduite. Il eut la patience d'y demeurer jusqu'à son retour, quoiqu'on fût alors au commencement de l'hiver. La belle, désolée de trouver la porte fermée, ne savait que devenir. Elle fit de vains efforts pour l'ouvrir de force. Son mari, après l'avoir laissée faire quelques moments : — « C'est temps perdu, ma femme, lui dit-il, tu ne saurais entrer. Tu feras beaucoup mieux de retourner à l'endroit d'où tu viens. Tu peux être assurée de ne remettre les pieds dans la maison que je ne t'aie fait la honte que tu mérites en présence de tous tes parents et de tous nos voisins. »

La dame eut beau prier, solliciter, pour qu'on lui ouvrît; elle eut beau protester qu'elle venait de passer la soirée chez une de ses voisines, parce que, les nuits étant longues, elle s'ennuyait d'être seule, ses prières et ses protestations furent inutiles. Son original de mari avait absolument décidé dans son esprit étroit de dévoiler aux yeux de tout le monde la conduite irrégulière de sa femme et son propre déshonneur. La belle, voyant que les supplications ne servaient de rien, eut recours aux menaces. — « Si tu persistes à ne pas m'ouvrir, lui dit-elle, je t'assure que je t'en ferai repentir et que je me vengerai de ton opiniâtreté de la manière la plus cruelle. » — « Et que peux-tu me faire? reprit le mari. » — « Te perdre, reprit la femme, à qui l'amour venait d'inspirer une ruse infaillible pour le déterminer à ouvrir... Oui, te perdre; car, plutôt que de souffrir la honte que tu veux me faire subir injustement, je me jetterai dans le puits qui est ici tout près; et comme tu passes avec justice pour un brutal et un ivrogne, on ne manquera pas de dire que c'est toi qui m'y as jetée dans un moment d'ivresse. Alors, ou tu seras obligé de t'expatrier et d'abandonner tes biens, ou tu t'exposeras à avoir la tête tranchée, comme homicide de ta femme dont effectivement tu auras à te reprocher la mort. »

Cette menace ne fit pas plus d'effet sur l'âme de Tofano que les prières d'auparavant. Sa femme le voyant inébranlable : « C'en est donc fait de moi, lui dit-elle ; Dieu veuille avoir pitié de mon âme et de la tienne. Je laisse ici ma quenouille dont tu feras l'usage qu'il te plaira. Adieu, mon mari, adieu. »

La nuit était des plus obscures; à peine eût-on pu distinguer les objets dans la rue. La femme va droit au puits, prend une grosse pierre et l'y jette de toute sa force, après s'être écrié : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » La pierre fit un si grand bruit à l'approche de l'eau, que Tofano ne douta point que Gitta ne se fût réellement jetée dans le puits. La peur le saisit, il court chercher le seau avec la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

corde, sort précipitamment de la maison, et va droit au puits pour tâcher de l'en retirer ; mais la belle, qui s'était cachée près de la porte, ne voit pas plus tôt son mari dehors, qu'elle entre, referme la porte au verrou et va se tapir à la fenêtre, d'où elle crie d'un ton à persuader qu'elle était de mauvaise humeur : — « C'est lorsqu'on boit le vin qu'il faut y mettre de l'eau, et non quand on l'a bu ! »

Qu'on juge de la surprise de Tofano. Il revint vite sur ses pas, et trouvant la porte fermée, il pria sa femme de lui ouvrir. Elle n'en voulut rien faire, et le laissa longtemps se morfondre comme il l'avait fait à son égard. Le mari insistant et menaçant d'enfoncer la porte, la belle se mit à crier à pleine tête : — « Maudit ivrogne, méchant garnement, je t'apprendrai à vivre. Tu ne rentreras pas de ce soir : je suis lasse de ta mauvaise conduite. Je veux enfin te dénoncer à tout le quartier, et lui faire voir l'heure à laquelle tu reviens chez toi ; nous verrons qui de nous deux sera blâmé. »

Tofano, furieux du tour qu'elle lui avait joué, ne ménagea pas les injures. Il lui en dit de toutes les façons et cria si fort, que les voisins, éveillés par le bruit, se mirent aux fenêtres pour voir ce que c'était. La femme ne les eut pas plus tôt entendus demander le sujet de ce tapage, qu'elle leur répondit d'un ton larmoyant : — « C'est ce vilain homme, ce misérable qui s'enivre tous les jours, et qui, après s'être endormi dans les cabarets, revient presque tous les soirs à cette heure-ci. J'ai longtemps patienté, et me suis contentée de lui représenter ses torts ; mais puisque mes remontrances n'ont servi de rien et qu'il a lassé ma patience, j'ai voulu aujourd'hui le laisser dehors pour voir si cette correction serait plus efficace. »

Tofano, pour se justifier, conta bêtement tout ce qui s'était passé, et menaçait sa femme de la maltraiter, si elle le laissait plus longtemps à la porte. — « Quelle effronterie ! s'écria-t-elle en s'adressant aux voisins ; que dirait-il donc si j'étais dans la rue et qu'il fût dans la maison? je vous laisse à juger de son bon sens ou de sa bonne foi. Il m'attribue précisément ce qu'il a fait lui-même ; c'est lui qui a jeté la pierre dans le puits, croyant sans doute me faire peur ; mais je n'ai pas été dupe de sa supercherie, et vous ne le serez point de son mensonge atroce. Plût à Dieu qu'il se fût jeté dans le puits tout de bon pour y tremper son vin ! je ne serais plus exposée à sa brutalité. Ce misérable me fait souffrir le martyre depuis que j'ai eu le malheur de l'épouser. »

Les voisins, tant hommes que femmes, jugeant par les apparences, blâmèrent Tofano et se mirent à lui chanter pouilles de ce qu'il parlait si mal de sa femme. Le bruit fut si grand et courut si vite de maison en maison, qu'il parvint jusqu'aux parents de la belle. Ils se transportèrent aussitôt sur les lieux pour mettre fin à cette querelle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Informés par les voisins de la vérité du fait, ils se jetèrent sur le pauvre cornard et lui donnèrent tant de coups qu'ils faillirent à l'assommer. Après cette belle expédition, ils entrent dans la maison, disent à sa femme de ramasser tout ce qui lui appartient ; et après qu'elle leur a remis ses nippes, ils l'emmènent avec eux, faisant entendre à Tofano qu'il n'en serait peut-être pas quitte pour les coups qu'il avait reçus. Ce pauvre diable en fut malade, et comprit, mais trop tard, que la jalousie l'avait mené trop loin. Comme il aimait beaucoup sa femme, il fit son possible pour se raccommoder avec elle. Il employa ses amis qui la lui ramenèrent sur la promesse qu'il leur avait faite de n'être plus jaloux et d'avoir pour elle toute sorte d'égards. Il porta la complaisance si loin, après qu'il eut fait sa paix avec elle, qui lui permit de vivre comme elle voudrait, pourvu qu'elle s'y prît de manière à ne l'en pas faire apercevoir. C'est ainsi que ce mari devint sage à ses dépens. Vive l'amour pour corriger les hommes ! et meure à jamais l'affreuse jalousie qui les fait choir dans tant de travers !

NOUVELLE V.

LE MARI CONFESSEUR.

Quand madame Laurette eut fini sa Nouvelle, et que chacun eut assez loué le tour que la femme avait joué à son ivrogne de mari, le roi, pour ne point perdre de temps, pria madame Flammette de dire la sienne. Voici la manière dont cette aimable dame débuta :

« La Nouvelle que nous venons d'entendre, messieurs et dames, m'en rappelle une qui concerne aussi un jaloux. Je crois devoir vous la conter de préférence à toute autre, parce que je suis intimement persuadée qu'il n'y a pas grand mal à tromper les maris jaloux, surtout ceux qui le sont sans sujet. Je ne doute même point que si les hommes qui ont fait les lois eussent prévu tous les cas, ils n'auraient pas plus prononcé en ceci de peine contre les femmes qu'ils ne l'ont fait à l'égard de ceux qui, pour se défendre, font du mal à quelqu'un. Les jaloux sont en effet les vrais ennemis de la tranquillité des femmes ; ils ne cherchent qu'à leur rendre la vie amère, ou plutôt à les faire mourir à petit feu. N'est-il pas vrai qu'il n'est rien de plus naturel que de se reposer les jours de fête, et de chercher à se distraire honnêtement, surtout lorsqu'on a employé aux soins du ménage et au travail le reste de la semaine? Cependant que de maris jaloux refusent même cette consolation à leurs femmes, et les tiennent ces jours-là plus serrées que les autres jours ! J'en connais qui ne leur permettent seulement pas d'aller à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'office divin, ni de mettre la tête à la fenêtre. C'est ainsi que leur jalousie leur fait oublier que les jours de dimanche sont consacrés au culte de Dieu et à une sainte récréation ; que Dieu lui-même en a fait un précepte et donné l'exemple en se reposant le septième jour des travaux de la création ; et que les laboureurs, les artisans, les plus grands seigneurs, et généralement toutes les classes de citoyens s'y conforment très exactement. Que cette cruelle jalousie les rend aveugles et injustes ! que le sort de leurs femmes est à plaindre ! combien cette vie est triste et ennuyeuse pour ces pauvres victimes ! il n'y a que celles qui se trouvent dans ce cas qui puissent en avoir une juste idée.

« D'où je conclus que, loin de punir et de blâmer les femmes qui ayant des maris jaloux sans sujet leur jouent le tour, on devrait les applaudir et les récompenser. »

Il y eut autrefois à Rimini un marchand très riche en fonds de terre et en argent, dont la femme était belle et au printemps de son âge. Il en devint jaloux outre mesure. Quelle était sa raison ; il n'en avait pas d'autre, sinon qu'il l'aimait à la folie, qu'il la trouvait parfaitement belle et bien faite, qu'elle ne s'étudiait qu'à lui plaire, et qu'il s'imaginait qu'elle cherchait également à plaire aux autres, chacun la trouvant aimable et ne se lassant point de louer sa beauté : idée bizarre qui ne pouvait sortir que d'un esprit étroit ou mal sain. Gourmandé sans cesse par cette jalousie, il ne la perdait point un instant de vue ; de sorte que cette infortunée était gardée de plus près que ne le sont beaucoup de criminels condamnés à mort. Il n'y avait pour elle ni noces, ni fêtes, ni promenades ; il ne lui était même permis d'aller à l'église que les jours de grande solennité, et elle passait le reste du temps à la maison, sans avoir la liberté de mettre la tête aux croisées de la rue pour quelle raison que ce fût. Sa condition, en un mot, était des plus malheureuses, et elle la supportait avec d'autant plus d'impatience qu'elle n'avait pas le moindre reproche à se faire.

Rien n'est plus capable de nous porter au mal que la mauvaise opinion qu'on a de nous. Cette femme, se voyant sans sujet martyre de la jalousie de son mari, crut qu'il n'en serait ni plus ni moins de l'être avec fondement. Mais comment s'y prendre pour venger l'injure faite à sa sagesse ? Les fenêtres étaient toujours fermées, et le jaloux se donnait bien de garde d'amener qui que ce fût au logis à qui elle eût pu inspirer de l'amour. N'ayant donc pas la liberté de choisir, et sachant que dans la maison contiguë à la sienne demeurait un jeune homme bien fait et bien élevé, elle souhaitait qu'il y eût quelque fente à la muraille de séparation, où elle regarderait si souvent qu'elle pourrait le voir, lui parler et lui donner son cœur,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

s'il voulait l'accepter, persuadée qu'il lui serait ensuite aisé de trouver les moyens de se voir de plus près pour faire un peu diversion aux tyrannies qu'elle essuyait, jusqu'à ce que son jaloux se guérit de sa frénétique passion.

Dans cette idée, elle ne fut occupée pendant l'absence de son mari qu'à visiter le mur de côté et d'autre, en soulevant à mesure la tapisserie qui le couvrait. A force d'en parcourir les différents endroits, elle aperçut une petite fente. Elle approche ses yeux de cette ouverture, et voit un peu de jour à travers. Quoiqu'il ne fût pas possible de distinguer par-là les objets, il lui fut néanmoins facile de juger que ce devait être une chambre. Si c'était par hasard celle de Philippe, disait-elle en elle-même, mon entreprise serait à moitié exécutée. Dieu le veuille !

Sa servante, qu'elle avait mise dans ses intérêts et qui plaignait son sort, fut chargée de s'en informer adroitement. Cette zélée confidente découvrit que la petite fente donnait précisément dans la chambre du jeune homme et qu'il y couchait seul. Dès ce moment, la belle ne s'occupait qu'à visiter le petit trou, surtout lorsqu'elle soupçonnait que Philippe pouvait être chez lui. Un jour qu'elle l'entendit tousser, elle se mit aussitôt à gratter la fente avec un petit bâton. Elle fit si bien, que le jeune homme s'approcha pour voir ce que c'était. Elle l'appelle alors tout doucement ; et Philippe l'ayant reconnue au son de sa voix et lui ayant répondu gracieusement, elle hâta de lui faire connaître les sentiments d'estime qu'elle avait conçus pour lui. Le jeune homme, enchanté d'une si heureuse aventure, travailla de son côté à agrandir le trou, ayant grand soin de le couvrir de la tapisserie toutes les fois qu'il s'en retirait. En peu de temps la fente fut assez large pour se voir et se toucher la main ; mais les deux amants ne pouvaient rien faire de plus, à cause de la vigilance du jaloux, qui sortait rarement du logis, et qui renfermait sa femme à clef lorsqu'il était obligé de s'absenter pour quelque temps.

Les fêtes de Noël n'étaient pas éloignées, lorsqu'un beau matin la femme dit à son mari qu'elle désirait de se confesser et de se mettre en état de faire ses dévotions le jour de la nativité du Sauveur, ainsi que le pratiquent tous les bons chrétiens. — « Qu'avez-vous besoin de vous confesser, répondit-il ? Quels péchés avez-vous commis ? » — « Croyez-vous donc que je sois une sainte, repartit-elle, et que je ne pèche pas aussi bien que les autres ? Mais ce n'est pas à vous que je dois les dire, puisque vous n'êtes pas prêtre et que vous n'avez pas le pouvoir de m'absoudre.

Il n'en fallut pas davantage pour faire naître mille soupçons dans l'esprit du jaloux et pour lui donner envie de savoir quels péchés

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sa femme pouvait avoir commis. Croyant avoir trouvé un moyen assuré pour y réussir, il lui répondit qu'il consentait qu'elle allât se confesser, mais à condition que ce serait dans sa chapelle et à son chapelain, ou à tout autre prêtre que celui-ci lui donnerait; bien entendu qu'elle irait de grand matin et qu'elle s'en retournerait tout de suite. La belle, qui ne manquait pas de pénétration, crut démêler quelque projet dans cette réponse; mais, sans lui rien témoigner, répondit qu'elle se conformait à ses intentions.

Le jour de la fête venu, elle se lève à la pointe du jour, s'habille et va droit à l'église qui lui avait été assignée, et où son mari arriva avant elle par un autre chemin. Il avait mis le chapelain dans ses intérêts et avait concerté avec lui ce qu'il se proposait de faire. Il se revêtit incontinent d'une soutane et d'un capuchon ou camail qui lui couvrait le visage, et alla s'asseoir au chœur dans cet équipage. La dame ne fut pas plus tôt entrée dans l'église qu'elle fit demander le chapelain, et le pria de vouloir la confesser. Il lui dit qu'il ne lui était pas possible de l'entendre dans le moment présent, mais qu'il allait lui envoyer un de ses collègues qui n'était pas si occupé, et qui la confesserait avec plaisir. Un moment après, elle vit venir son mari dans l'accoutrement dont je viens de parler. Quelque soin qu'il eût pris pour se cacher, comme elle se doutait de quelque tour de sa façon, elle le reconnut d'abord, et dit aussitôt en elle-même, béni soit Dieu! de mari jaloux le voilà devenu prêtre. Nous verrons qui de nous deux sera la dupe. Je lui promets de lui faire trouver ce qu'il cherche: messire Cocuage lui rendra visite, ou je serai bien trompée.

Le jaloux avait eu la précaution de mettre de petites pierres dans sa bouche afin de n'être point reconnu au son de sa voix. La femme, feignant de le prendre pour un véritable prêtre, se jette à ses pieds, et, après avoir reçu la bénédiction, se met à lui débiter ses petits péchés. Elle lui dit ensuite qu'elle était mariée, et s'accusa d'être amoureuse d'un prêtre qui couchait toutes les nuits avec elle. Ces paroles furent autant de coups de poignard pour le mari confesseur: il aurait éclaté si le désir d'en savoir davantage ne l'eût retenu. — Mais quoi, lui dit-il, votre mari ne couche-t-il pas avec vous? » — « Il y couche, mon père. » — « Comment donc le prêtre peut-il y coucher? » — « Je ne sais quel secret il emploie, répliqua la pénitente, mais il n'y a point de porte au logis, quelque fermée qu'elle soit, qui ne s'ouvre aussitôt qu'il la touche. Bien plus, il m'a dit qu'avant d'entrer dans ma chambre, il était dans l'usage de prononcer certaines paroles pour endormir mon mari, et que ce n'est qu'après l'avoir ainsi endormi, qu'il ouvre la porte et vient se coucher auprès de moi. » — « C'est très mal à vous, madame; et si vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faites bien, vous ne recevrez plus ce malheureux prêtre. » — « Je ne saurais m'en empêcher : je sens que je l'aime trop pour prendre sur moi d'y renoncer. » — « En ce cas, je ne puis vous donner l'absolution. » — « J'en suis fâchée, mais je ne suis point venue ici pour dire des mensonges. Si je me sentais la force de suivre votre conseil, je vous le promettrais volontiers. » — « En vérité, madame, j'ai regret que vous vous damniez de cette manière ; c'est fait de votre âme, si vous ne renoncez à ce commerce criminel. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier le Seigneur de vous convertir. J'espère qu'il exaucera mes ferventes prières. Je vous enverrai de temps en temps mon clerc pour savoir si elles vous ont été de quelque secours. Si elles produisent un bon effet, nous irons plus avant, et je pourrai vous absoudre. » — « Dieu vous préserve, mon père, d'envoyer qui que ce soit chez moi : mon mari est si jaloux, que, s'il venait à s'en apercevoir, on ne lui ôterait pas de l'esprit que c'est pour faire du mal, et je ne pourrais vivre avec lui. Il ne me fait déjà que trop souffrir. » — « Ne vous embarrassez pas de cela, madame, j'arrangerai les choses de manière qu'il ne vous en parlera jamais. » — « A cette condition, reprit la pénitente, j'y consens de grand cœur. »

La confession achevée, et la pénitence donnée, la dame se leva et entendit la messe. Le jaloux alla quitter ses habits, puis s'en retourna chez lui, le cœur plein de ressentiment et brûlant d'impatience de surprendre le prêtre, dans la résolution de lui faire passer un mauvais quart-d'heure.

La belle, de retour au logis, n'eut pas de peine à s'apercevoir, à la mine de son mari, qu'elle lui avait mis martel en tête. Il était d'une humeur épouvantable, quoiqu'il fît tout son possible pour n'en rien donner à connaître. Il résolut de faire sentinelle, la nuit suivante, dans un réduit voisin de la porte de la rue, pour voir si le prêtre entrerait. « Il faut, dit-il à sa femme, que j'aille ce soir souper et coucher dehors : ainsi, je te prie de tenir les portes bien fermées, celle de l'escalier et celle de ta chambre surtout. Pour celle de la rue, je me charge de la fermer et d'en emporter la clef. » — « A la bonne heure, répondit-elle, tu dois être aussi tranquille que si tu étais auprès de moi. »

Voyant que les affaires prenaient la tournure qu'elle désirait, elle guetta le moment favorable pour aller au petit trou de communication et fit le signe convenu. Philippe s'approche aussitôt, et la dame lui conte ce qu'elle avait fait le matin et ce que son mari lui avait dit l'après-dîner. — « Je ne suis pas dupe, continua-t-elle, de son prétendu projet : je suis même bien assurée qu'il ne sortira pas de la maison ; mais qu'importe, pourvu qu'il se tienne près de la porte de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la rue, où je suis persuadée qu'il fera sentinelle toute la nuit? Ainsi, mon cher ami, tâchez de vous introduire chez nous par le toit, et de venir me joindre dès que la nuit sera arrivée. Vous trouverez la fenêtre du galetas ouverte; mais prenez bien garde, en passant d'un toit à l'autre, de ne pas vous laisser tomber. » — « Ne craignez rien, ma bonne amie, répondit le jeune homme au comble de sa joie; la pente du toit n'est pas bien rapide; il ne m'arrivera aucun mal. »

La nuit venue, le jaloux prit congé de sa femme, feignit de sortir, et, s'étant muni de ses armes, alla se poster dans le réduit voisin de la rue. De son côté, la dame feignit de se bien barricader, et se contenta de fermer la porte de l'escalier, afin que le mari ne pût approcher; elle courut ensuite au devant de Philippe, qu'elle fit descendre dans sa chambre, où ils passèrent le temps d'une manière agréable. Ils ne se séparèrent qu'au moment où le jour commençait à poindre, encore ne fût-ce pas sans regret.

Le jaloux, armé de pied en cap, mourant de dépit, de froid et de faim, car il n'avait point soupé, fit le guet jusqu'à ce que le jour parût, et n'ayant pas vu venir le prêtre, il se coucha sur un pliant qu'il y avait dans cette espèce de loge. Après avoir dormi deux ou trois heures, il ouvrit la porte de la rue, et fit semblant de venir de dehors. Sur le soir, un petit garçon qui se disait envoyé de la part d'un confesseur, demanda à parler à sa femme, et s'informa d'elle-même si l'homme en question était venu la nuit passée. La belle, qui était au fait, répondit qu'il n'avait point paru, et que si son confesseur voulait lui continuer ses secours encore pendant quelque temps, elle pourrait bien oublier la personne pour qui elle se sentait encore de l'inclination. On le croira avec peine; mais il n'est pas moins vrai que le mari, toujours aveuglé par sa jalousie, continua de faire le guet, pendant plusieurs nuits, dans l'espérance de surprendre le prêtre. On pense bien que la femme ne manqua pas de profiter de chacune de ses absences, pour recevoir les caresses de son amant, et s'entretenir avec lui du plaisir qu'il y avait de tromper un jaloux.

Le mari, las de tant de fatigue inutile, perdant l'espoir de convaincre sa femme d'infidélité, ne pouvant toutefois retenir les mouvements de son humeur jalouse, prit enfin le parti de lui demander ce qu'elle avait dit à son confesseur, puisqu'il envoyait si fréquemment vers elle. La dame répondit qu'elle n'était point obligée de le lui dire. Le mari insista; et voyant que c'était inutilement: — « Perfide! scélérate! ajouta-t-il d'un ton furieux; je sais, malgré toi, ce que tu lui as dit, et je veux absolument savoir quel est le prêtre téméraire qui, par ses sortiléges, est venu coucher avec toi, et dont tu es si fort éprise; tu me diras son nom, ou je t'étranglerai. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La femme alors protesta qu'elle n'était amoureuse d'aucun prêtre. — « Comment, malheureuse, n'as-tu pas dit à celui qui te confessa le jour de Noël que tu aimais un frère, et qu'il venait coucher presque toutes les nuits avec toi quand j'étais endormi? Ose me démentir! » — « Je n'ai garde de le faire, répliqua la dame; mais réprimez, de grâce, votre emportement, et vous allez tout savoir. Est-il possible, ajouta-t-elle en souriant, qu'un homme avisé comme vous l'êtes se laisse mener par une femme aussi simple que moi? Ce qu'il y a de singulier, c'est que vous n'avez jamais été moins prudent que depuis que vous avez livré votre cœur au démon de la jalousie, sans trop savoir pourquoi. Aussi, plus vous êtes devenu sot et stupide, moins je dois m'applaudir de vous avoir joué. Pensez-vous, en bonne foi, que je sois aussi aveugle des yeux du corps que vous l'êtes depuis quelque temps des yeux de l'esprit? Détrompez-vous, j'y vois très clair, et si clair, que je reconnus fort bien le prêtre qui me confessa dernièrement. Oui, je vis que c'était vous-même en personne. Mais pour vous punir de votre curieuse jalousie, je voulus vous faire trouver ce que vous cherchiez, et j'y réussis parfaitement. Cependant, si vous eussiez été un peu intelligent, si cette affreuse jalousie qui vous tourmente ne vous eût entièrement ôté la pénétration que vous aviez autrefois, vous n'auriez pas eu si mauvaise opinion de votre femme, et vous auriez senti que ce qu'elle vous disait était vrai, sans toutefois la croire coupable d'infidélité. Je vous ai dit que j'aimais un prêtre : ne l'étiez-vous pas dans ce moment? J'ai ajouté qu'il n'y avait point de porte qui ne s'ouvrît pour lui quand il voulait venir coucher avec moi : quelle porte vous ai-je fermée lorsque vous êtes venu me trouver? Je vous ai dit de plus que ledit prêtre couchait toutes les nuits avec moi : quand est-ce que vous avez manqué d'y coucher? et, quand vous n'y avez point couché, et que vous m'avez envoyé votre prétendu clerc, n'ai-je pas répondu que le prêtre n'avait point paru? Ce mystère était-il si difficile à débrouiller? Il n'y a qu'un homme à qui la jalousie a fait perdre l'esprit qui ait pu s'y méprendre. N'est-ce pas en effet être imbécile, que de passer les nuits à faire le guet, en voulant me faire accroire que vous étiez allé souper et coucher en ville? Épargnez-vous désormais une peine si inutile. Reprenez votre raison; soyez, comme autrefois, sans soupçon et sans jalousie. Ne vous exposez plus à devenir le jouet de ceux qui pourraient être instruits de vos folies. Croyez que si j'étais d'humeur à vous tromper et à vous traiter comme un jaloux de votre trempe mériterait de l'être, vous ne m'en empêcheriez pas, et eussiez-vous cent yeux, je vous jure que vous ne vous en apercevriez point. Oui, mon ami, je vous ferais cocu, sans que vous en eussiez le moindre vent, si l'envie m'en prenait; ainsi épargnez-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous des soins inutiles, aussi outrageants pour votre femme qu'injurieux à vous-même. »

Le méchant jaloux, qui croyait avoir appris par une ruse le secret de sa femme, se trouvant lui-même pris pour dupe, n'eut rien à répliquer. Il remercia le ciel de s'être trompé, regarda sa femme comme un modèle de sagesse et de vertu, et cessa d'être jaloux précisément dans le temps qu'il avait sujet de l'être.

Cette conversion donnant plus de liberté à la dame, elle n'eut plus besoin de faire passer son amant par dessus les toits, comme les chats, pour recevoir ses visites. Avec un peu de précaution, elle le faisait venir par la porte, et se divertit longtemps avec lui sans gêne et sans être soupçonnée de la moindre galanterie.

NOUVELLE VI.

LA DOUBLE RUSE.

La Nouvelle de madame Flammette plut singulièrement à toute la compagnie, qui s'accorda à dire que le jaloux méritait bien le tour que sa femme lui avait joué. Le roi commanda ensuite à madame Pampinée de dire la sienne. Cette dame obéit et parla ainsi :

« Ceux qui prétendent que l'amour ôte l'esprit en manquent eux-mêmes. Les histoires qu'on a déjà racontées prouvent, au contraire, qu'il en donne aux personnes qui n'en ont pas, et qu'il aiguise celui des personnes qui en ont. Je vais ajouter une nouvelle preuve à cette vérité. »

Dans la bonne ville de Florence, si féconde en événements de toutes les sortes, il y eut autrefois une jeune et belle demoiselle, de noble extraction, qui fut mariée à un chevalier d'un mérite distingué. Comme il arrive souvent qu'on se lasse de manger toujours du même pain, quelque bon qu'il soit, la belle devint amoureuse d'un jeune gentilhomme nommé Lionnet, fait au tour, plein d'agréments, mais d'un naturel peu courageux, sans doute parce que sa famille n'était pas fort ancienne dans les armes. Comme il aimait la dame pour le moins autant qu'il en était aimé, ils furent bientôt d'accord et ils ne ne tardèrent pas à se donner mutuellement des preuves de leur amour.

Ils étaient aussi heureux que deux amants puissent l'être, lorsqu'un chevalier, nommé messire Lambertini, vint troubler leurs plaisirs. Ce gentilhomme se sentit pris de la plus forte passion pour la jeune dame, qui, le trouvant désagréable et grossier, ne voulut point l'écouter. Après bien des soins et des messages, le chevalier, homme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

riche et puissant, las de soupirer en vain, fit savoir à la belle qu'il lui jouerait mille mauvais tours et lui ferait mille avanies si elle persistait dans ses refus. Celle-ci, qui connaissait le personnage, et qui ne doutait point qu'il ne se portât à quelque extrémité, se rendit à ses importunités, et lui accorda par crainte ce qu'elle ne lui eût jamais accordé par amour.

Madame Isabeau (c'était son nom) avait coutume de passer la belle saison à la campagne, où elle avait une maison des plus agréables. Elle y était depuis quelque temps, lorsque son mari fut obligé de s'absenter pour quelques jours. Il ne fut pas plus tôt parti qu'elle envoya chercher son cher Lionnet pour lui faire compagnie. Je vous laisse à penser si le jeune homme fut prompt à se rendre à son invitation et s'il sut profiter de l'absence du mari.

D'un autre côté, Lambertini n'eut pas plus tôt appris que le mari était absent, qu'il monta à cheval pour aller visiter la belle Isabeau. Il heurte. La servante l'eut à peine aperçu qu'elle courut en avertir sa maîtresse, qui, dans ce moment, était seule dans sa chambre avec Lionnet. On devine aisément le chagrin que dut lui causer cette visite importune. Elle aurait bien voulu le renvoyer, mais elle le craignait comme la foudre, et n'en eut point le courage. Elle prit donc le parti d'engager son véritable amant à se cacher dans la ruelle du lit, ou quelque autre part, jusqu'à ce qu'elle eût pu se défaire du chevalier. Lionnet, craintif de son naturel, suivit très volontiers le conseil d'Isabeau. Après quoi la servante alla ouvrir à Lambertini, qui mit pied à terre et attacha son cheval dans la cour à un anneau de fer qui tenait à la muraille. La belle alla le recevoir au haut de l'escalier avec un visage calme et riant, et après l'avoir salué le plus honnêtement du monde, elle lui demanda le sujet de son voyage. Lambertini commença par l'embrasser; il lui répondit ensuite qu'ayant su l'absence de son mari, il était venu lui tenir compagnie. Elle le remercie de son attention et le fait entrer. Le chevalier, qui n'était pas homme à perdre le temps, ferme la porte et force la dame à satisfaire ses désirs. Nouveau contre-temps : le mari, qu'on n'attendait pas sitôt, arrive sur ces entrefaites. La servante, qui le voit venir de la fenêtre, court à la chambre de sa maîtresse. — « Madame, voici votre mari ; il ne tardera pas d'être dans la cour : il était déjà fort près de la maison lorsque je l'ai vu venir. »

Isabeau, se voyant deux hommes sur les bras, et sentant qu'il ne lui était pas possible de faire cacher le chevalier, à cause de son cheval que son mari avait peut-être déjà vu, faillit à se trouver mal de frayeur à cette nouvelle. Elle ne savait quel parti prendre pour sortir de ce mauvais pas, lorsque son esprit, vivement aiguillonné par la crainte, lui fournit tout à coup un expédient. — « Si vous m'ai-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mez, Lambertini, dit-elle, et que vous soyez bien aise de me sauver l'honneur et la vie, faites ce que je vais vous dire. Mettez promptement votre épée nue à la main, paraissez être en colère et furieux, descendez, et dites en vous en allant : *Je saurai bien le trouver ailleurs.* Si mon mari veut vous retenir, ou qu'il demande contre qui vous en avez, ne lui répondez autre chose que le mot que je viens de vous dire. S'il insiste, quand vous serez monté à cheval, partez sans faire semblant de l'entendre, et ne lui répondez absolument rien, sous quelque prétexte que ce soit : voilà toute la grâce que je vous demande. » Lambertini promit de suivre à la lettre ce qu'elle venait de lui prescrire.

Le mari voyant un cheval dans la cour, commençait à tirer des conjectures, et allait monter dans l'appartement de sa femme pour savoir qui était arrivé, quand il rencontra, au bas de l'escalier, messire Lambertini tout en feu, soit de fatigue, soit de dépit de son arrivée. — « Qu'avez-vous donc, chevalier? » lui dit-il, tout effrayé de son air. Le chevalier répond : « Par la vie! par la mort! je saurai bien le trouver ailleurs! » Puis il remet son épée dans le fourreau, saute sur son cheval et pique des deux. Le mari, étonné de cette scène, monte, et rencontrant sa femme au haut de l'escalier, qui paraissait tout éperdue : — « Que veut dire ceci? lui dit-il; d'où vient que messire Lambertini s'en va tout en colère? à qui en veut-il? »

La fine Isabeau s'approche de la porte de la chambre, afin que Lionnet pût entendre sa réponse. — « De ma vie je n'ai eu tant de peur que je viens d'en avoir, lui dit-elle : un jeune homme, que je ne connais pas même de vue, vient de se réfugier ici pour fuir le seigneur Lambertini, qui le poursuivait l'épée à la main, dans l'intention de le tuer. Comme il a trouvé la porte de ma chambre ouverte, il y est entré tout effaré, et se jetant à mes pieds : Sauvez-moi la vie, madame! m'a-t-il dit. J'allais lui demander son nom, ses qualités, la cause de sa frayeur, lorsque je vois arriver messire Lambertini, qui criait : où est ce traître? Je me suis incontinent emparée de la porte de ma chambre pour l'empêcher d'entrer. Il a eu assez de retenue et de respect, tout furieux qu'il était, pour ne me faire aucune violence ; et, après avoir longtemps pesté, il est descendu et s'est retiré comme vous avez vu. » — « Vous avez agi sagement, ma femme, répondit le mari. Il eût été bien fâcheux pour nous qu'il l'eût tué ici, et c'est même très mal au chevalier Lambertini d'avoir poursuivi jusque dans ma maison une personne qui s'y est réfugiée. » — « J'ignore dans quel endroit il s'est caché, reprit la dame ; je sais seulement qu'il est entré dans cette chambre. » — « Où êtes-vous donc? crie alors le mari ; vous pouvez vous montrer hardiment : votre ennemi est loin. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Lionnet, qui avait tout entendu, sortit de la ruelle du lit, moins épouvanté de Lambertini, son rival, que de l'arrivée du cocu. — « Qu'avez-vous donc à démêler avec messire Lambertini ? lui dit le chevalier ? » — « Je puis vous protester, monsieur, que je n'en sais rien, et que je ne lui ai rien fait ; c'est ce qui me persuade qu'il m'a pris pour un autre. Il m'a rencontré loin de cette maison, et comme, après m'avoir un peu regardé, je l'ai vu mettre l'épée à la main et courir sur moi en furieux, criant : « Traître ! tu es mort ! » j'ai cru devoir prendre la fuite sans m'amuser à lui demander la raison d'un procédé si étrange. Le temps qu'il a mis pour rejoindre son cheval m'a donné celui de me réfugier ici, où cette généreuse dame m'a sauvé la vie. » — « Va, lui dit le mari, va, mon ami, ne crains plus rien ; je te remettrai dans ta maison en sûreté ; tu iras ensuite trouver, si tu veux, messire Lambertini, pour avoir une explication avec lui. »

Après qu'ils eurent soupé, il lui fit donner un cheval, et le mena lui-même à Florence, où il le laissa chez lui. Le jeune Lionnet parla le soir même à Lambertini, ainsi que la rusée Isabeau le lui avait recommandé, et tout alla le mieux du monde, car, malgré les malignes interprétations qu'on fit sur cette aventure, le chevalier ne s'aperçut jamais du tour que sa femme lui avait joué.

NOUVELLE VII.

ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT.

Madame Philomène, que le roi avait priée de parler, commença ainsi : « Je suis persuadée, mes aimables dames, que vous ne serez pas moins satisfaites du tour que je vais vous raconter. »

Il y eut autrefois à Paris un gentilhomme florentin, que son peu de fortune avait engagé d'entrer dans le commerce, et où il réussit si bien qu'il devint très riche en fort peu de temps. Il n'avait qu'un fils unique nommé Louis. Il ne crut pas devoir en faire un négociant ; mais pour qu'il n'oubliât point la noblesse de ses aïeux, il lui fit embrasser le métier des armes, et lui obtint de l'emploi dans les troupes du roi de France. Peu de temps après, il lui procura une charge à la cour, où il se fit estimer par la sagesse de sa conduite et par les sentiments d'honneur qu'il avait puisés dans la société des gentilshommes avec lesquels il avait été élevé.

Ce jeune militaire étant donc à la cour de France, se trouva un jour dans la compagnie de certains chevaliers nouvellement arrivés de Jérusalem, où ils avaient été visiter le saint sépulcre. Ces chevaliers s'entretenaient de la beauté des femmes de France, d'Angle-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

terre et des autres pays par lesquels ils avaient passé; l'un d'eux soutint qu'il n'avait rien vu de si beau et de si bien fait que la femme d'Egano de Galussi, habitante de Boulogne, et connue sous le nom de madame Béatrix. Ses compagnons de voyage furent tous d'accord avec lui et ne tarissaient point sur les charmes et les éloges de cette dame.

Louis, qui n'avait point encore été amoureux, le devint de cette belle sur le simple récit qu'il entendait faire de ses agréments merveilleux. Elle occupa, dès ce moment, toutes ses pensées, et brûlant du désir de la voir et de se fixer auprès d'elle, il dit à son père qu'il voulait partir pour Jérusalem, et en obtint la permission sans beaucoup de peine. Il prit congé de ses amis et alla droit à Boulogne, où il prit le nom d'Hannequin.

Le hasard voulu qu'il vit, le lendemain de son arrivée, la dame dont il était épris. Elle était à une fenêtre, et elle lui parut encore plus belle qu'il ne se l'était figurée. Son amour en redoubla de vivacité, et, dans un des transports de sa passion, il fit serment de ne sortir de Boulogne qu'il n'eût gagné son amitié et obtenu ses faveurs. Après avoir bien rêvé aux moyens qu'il devait prendre pour faire connaissance avec elle, il imagina que le meilleur était de se mettre au service de son mari, si la chose était possible. Il vend ses chevaux dans cette intention, concerte avec ses gens la conduite qu'ils doivent tenir pendant son séjour dans cette ville, les exhorte sur toutes choses de ne pas faire semblant de le reconnaître, en quelque lieu qu'ils le rencontrassent; et, après avoir pris ainsi ses mesures, il s'adressa à son hôte et lui dit qu'il l'obligerait beaucoup s'il pouvait le faire entrer dans la maison de quelque seigneur. — « J'ai précisément votre affaire, lui répondit l'hôte; il y a dans cette ville un gentilhomme nommé Egano qui a besoin d'un domestique, et qui les aime de votre taille, de votre figure; je lui en parlerai et vous rendrai réponse.» En effet, il lui en parla, et d'après le portrait avantageux qu'il fit du jeune homme, il fut accepté et bien accueilli quand on l'eut vu et entendu.

Hannequin, de son côté, ravi d'être à portée de voir plusieurs fois le jour celle qu'il adorait, servit son maître avec tant de zèle et d'affection qu'il acquit bientôt toute sa confiance. Bref, il s'en fit tellement aimer qu'il lui donna le soin de ses affaires les plus importantes; il ne faisait rien sans son avis et le créa son intendant.

Un jour que messire Egano était allé à la chasse, et qu'Hannequin était demeuré au logis, madame Béatrix, qui ne s'était point encore aperçue de son amour, mais qui se sentait pour lui un attachement particulier, à cause des bonnes qualités qu'elle lui connaissait, lui proposa de jouer avec elle aux échecs. On sent avec quel plaisir il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

accepta la proposition. Notre amoureux, qui voulait lui plaire, se laissait gagner, et le faisait avec tant d'adresse, qu'il n'était pas aisé de s'en apercevoir. La belle en avait beaucoup de joie. Quand quelques dames du voisinage qui étaient venues voir madame Béatrix, et qui les regardaient jouer, se furent retirées, Hannequin continuant toujours sa partie, laissa échapper un profond soupir. — « Qu'avez-vous donc, lui dit la dame, en fixant ses regards sur lui avec intérêt? Pourquoi soupirez-vous ainsi? seriez-vous fâché de ce que je vous gagne? » — « Hélas! madame, c'est quelque chose de bien plus intéressant que le jeu qui me fait soupirer. » — « Je vous prie, si vous avez quelque amitié pour moi, de me dire ce que c'est. »

A ces mots prononcés d'un ton vraiment touchant, Hannequin pousse un second soupir bien plus expressif encore que le premier, et la dame de le prier plus fortement de s'expliquer. — « Ne vous fâcherez-vous pas, madame, de savoir le sujet de mes soupirs? ce qui me retient encore, c'est la crainte que vous n'en parliez. » — « Soyez assuré, mon cher, que quoi que ce puisse être, je ne vous en saurai point mauvais gré, et que je n'en dirai jamais rien à personne que de votre agrément. Parlez en toute sûreté. » — « Je me hasarderai donc à vous ouvrir mon cœur, madame, à ces conditions. » Alors il lui déclara, les larmes aux yeux, qui il était, lui conta ce qu'il avait entendu dire de sa beauté, l'amour qu'il avait conçu pour elle avant de la voir, ce que cette passion lui avait fait entreprendre, et ne lui déguisa pas le motif qui l'avait déterminé d'entrer au service de son mari. Il finit par lui demander mille pardons de sa témérité, et par la supplier d'avoir pitié de sa tendresse, ajoutant que si elle n'était pas dans l'intention de le payer de retour, elle ne lui refusât pas du moins la grâce de le laisser dans la place qu'il occupait. O douceur singulière! ô bonté admirable des dames boulonnaises! que de fois vous vous êtes montrées dignes d'éloges en pareil cas! Vous n'aimez point les soupirs ni les larmes: votre cœur, naturellement sensible, sait les prévenir et seconder les vœux de vos amants. Que ne puis-je vous louer dignement! ma voix ne se lasserait jamais de chanter vos louanges.

La charmante Béatrix, qui regardait fixement Hannequin pendant qu'il parlait, persuadée de tout ce qu'il disait, ressentit une impression si vive et si forte qu'elle mêla ses soupirs avec les siens. « Mon cher ami, lui dit-elle ensuite, vous avez tout à espérer. Vous avez touché mon cœur à un point que je ne saurais vous exprimer. Oui, vous venez de vous rendre maître de ce cœur, que ni les présents ni les soins les plus assidus des plus aimables gentilshommes n'avaient pu rendre sensible jusqu'à présent. Il est à vous, mon cher ami; vous me paraissez digne de le posséder, et je vous promets que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la nuit prochaine ne se passera pas sans que je vous donne des preuves de l'amour que vous m'avez inspiré. Vous méritez d'être heureux après tout ce que vous avez fait pour moi, et vous le serez. La porte de ma chambre sera ouverte vers minuit; venez m'y trouver à cette heure-là. Vous savez à quel côté du lit je couche : si je dors par hasard, vous n'aurez qu'à m'éveiller et je satisferai vos désirs. Pour vous mieux persuader de la sincérité de la promesse que je vous fais, recevez ce baiser pour gage. »

Là-dessus elle se jette au cou de Hannequin; ils s'embrassèrent amoureusement, et auraient pris sans doute de plus forts à-compte sur les plaisirs de la nuit, s'ils n'eussent craint d'être surpris par les domestiques. Ils se séparèrent ensuite pour vaquer à leurs affaires, attendant l'heure du rendez-vous avec une égale impatience.

Cependant Egano, revenu fatigué de la chasse, se hâte de souper et se couche de bonne heure pour se délasser. La belle ne tarde pas à le suivre, et laisse, comme elle l'avait dit, la porte de la chambre ouverte. Hannequin s'y rend à l'heure indiquée. Il entre, ferme doucement la porte, s'approche de la dame, et introduit avec précaution sa main sur sa belle gorge. Béatrix, qui ne dormait pas, saisit cette main des deux siennes, la serre amicalement, et se trémousse si fort qu'elle réveille son mari. — « Hier au soir, lui dit-elle, je ne voulus vous parler de rien, parce que je vous trouvais tout fatigué, mais dites-moi à présent, je vous prie, lequel de tous vos domestiques vous trouvez le plus honnête, le plus fidèle, et lequel vous aimez le plus?» — « Pourquoi cette question, ma chère amie, répondit Egano? ne sais-tu pas qu'Hannequin est celui que j'aime le plus, et en qui j'ai mis toute ma confiance? mais pourquoi me demandes-tu cela? »

Notre amoureux, s'entendant ainsi nommer, fit plusieurs mouvements pour retirer sa main, ne doutant pas que sa maîtresse ne voulût le trahir; mais la belle la tenait si bien qu'il ne lui put échapper. — « Voici ce dont il s'agit, continua-t-elle : je croyais, comme vous, qu'Hannequin méritait votre estime et votre confiance plus que personne, mais je suis assurée à présent du contraire. Auriez-vous imaginé qu'aujourd'hui, pendant que vous étiez à la chasse, il ait eu l'audace de me parler de galanterie, de me dire qu'il m'aimait, et de me faire des propositions? rien n'est plus certain; et, pour vous en convaincre par vos propres yeux, j'ai feint d'entrer dans ses vues, et je lui ai donné rendez-vous au jardin, sous le pin, où il doit se trouver entre onze heures et minuit. Vous sentez bien que mon intention n'est pas d'aller l'y joindre. Mais si vous voulez faire une bonne œuvre et vous convaincre de la perfidie de votre intendant, prenez une de mes jupes et une de mes coiffes, et allez l'attendre : je suis sûre qu'il ne manquera pas de vous aller joindre. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— « Il est trop important pour moi de me détromper, » dit le mari, « pour que je laisse échapper cette occasion. J'y vais tout de suite ; » et cherchant à tâtons une jupe et une coiffe, il les ajusta le mieux qu'il put et s'en alla au jardin, où il attendit Hannequin sous l'arbre désigné pour le rendez-vous. A peine fut-il hors de la chambre que sa femme se leva et courut fermer la porte. Dieu sait si Hannequin, qui avait pensé mourir de peur et fait mille vains efforts pour s'échapper des mains de sa maîtresse, qu'il soupçonnait de perfidie, dut être ravi d'un pareil dénoûment.

Béatrix s'étant remise au lit, l'amant se déshabille sans autre cérémonie et se couche auprès d'elle avec une joie qui ne peut s'exprimer. Après avoir goûté des plaisirs que l'amour seul peut apprécier, la belle jugeant qu'il était temps que son amant dénichât. —« Lève-toi, mon ami, » lui dit-elle, « prends un bâton et va-t'en vite au jardin ; là, faisant semblant de ne m'avoir sollicitée que pour m'éprouver, d'aussi loin que tu verras mon mari, tu lui diras mille injures, comme si c'était à moi-même, et tu le frotteras de la bonne manière. Tu sens combien le tour sera plaisant. »

Hannequin se lève et va au jardin, armé d'un bâton de cotret. Egano, qui s'impatientait de l'attendre, charmé de le voir arriver, se lève comme pour le recevoir avec amitié. — « Femme perfide, » s'écria Hannequin en s'approchant, « je n'aurais jamais cru que vous eussiez poussé si loin l'ingratitude envers votre honnête homme de mari. Vous êtes-vous figuré que je serais assez lâche pour lui manquer moi-même à ce point-là ? Désabusez-vous, mon intention n'était que de vous éprouver. » Après ces mots, il lève le bâton et lui en applique un bon coup sur les épaules. Egano, le cœur plein de joie de l'honnêteté de son intendant, lui pardonna volontiers de l'avoir frappé ; mais comme il ne voulait point s'exposer à un second coup, il prit la fuite sans mot dire. Hannequin le poursuit en le frappant et en lui criant : — « Puisse le ciel te punir de ta lâcheté ! crains que je n'en instruise mon maître. Si je ne l'en informe point, ce ne sera pas par égard pour toi, qui n'en mérites aucun, mais pour lui épargner un tel chagrin. »

Egano, de retour dans sa chambre, fut questionné par sa femme, pour savoir si Hannequin s'était rendu au prétendu rendez-vous. — « Plût à Dieu, » dit-il, « qu'il n'y fût point venu ; car croyant avoir affaire à toi, il n'est point d'injures qu'il ne m'ait dites, et m'a sanglé tant de coups de bâton que j'en ai les épaules brisées. J'étais bien étonné que ce brave jeune homme t'eût fait de pareilles propositions dans le dessein de me manquer ! J'imagine que, comme il te voit enjouée et libre avec tout le monde, il a voulu éprouver ta vertu ; je souhaiterais cependant qu'il s'en fût tenu aux reproches. » — « Et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moi aussi, » répondit la femme ; « et je dois bénir le ciel de ce que j'ai évité ses coups ; je n'en aurais sans doute pas été quitte à si bon marché que vous. Mais puisqu'il est si honnête et si fidèle, il est juste de le considérer et d'avoir des égards pour lui. » — « Assurément, » reprit le mari, « et jamais homme ne l'a mieux mérité. »

Depuis cette aventure, Egano crut avoir la femme la plus vertueuse et l'intendant le plus affectionné qu'il fût possible de trouver. Béatrix et son amoureux rirent plus d'une fois de cette scène singulière. L'aveugle prévention du mari les mit dans le cas de se voir en toute liberté. Et ils en profitèrent pour multiplier leurs jouissances tout le temps que Hannequin demeura à Florence, d'où il ne partit que pour aller à Jérusalem.

NOUVELLE VIII.

LA ROUERIE DE DAME SIMONE.

La compagnie trouva que madame Béatrix avait poussé trop loin la plaisanterie à l'égard de son mari. On trouva également que Hannequin dut avoir une fière peur lorsque la dame, le tenant par la main, disait à son mari qu'il avait voulu la séduire. Pour mettre fin à ces propos, le roi se tourna vers madame Néiphile et lui commanda de raconter sa Nouvelle. Cette dame se mit à sourire et débuta en ces termes :

«Ce ne serait pas une petite tâche que j'aurais à remplir, mes aimables compagnes, si j'étais obligée de vous raconter une Nouvelle aussi agréable que celles dont on a fait aujourd'hui le récit. Tout ce que je puis est de m'en tirer le moins mal qu'il me sera possible. »

Il y eut autrefois à Florence un très riche négociant nommé Henriet Berlinguier, entiché, comme c'est l'ordinaire des gens de sa profession, de la manie de s'ennoblir par le mariage. Il épousa, dans cette vue, une femme de condition nommée madame Simone, qui n'était pas du tout son fait. Comme son commerce l'obligeait à faire de temps en temps des absences, sa femme qui n'aimait pas à chômer, devint amoureuse d'un jeune homme nommé Robert qui lui avait fait sa cour avant qu'elle ne se mariât. Elle agit avec si peu de précaution que son intrigue parvint à la connaissance de son mari, soit sur le rapport des voisins, soit d'après ses propres observations. Dès ce moment, il devint le plus jaloux de tous les hommes. Il ne s'absentait plus, sortait rarement de la maison et négligeait presque toutes ses affaires pour ne s'occuper que du soin de garder sa femme ; bref, il portait la vigilance si loin qu'il ne se mettait jamais au lit qu'elle ne fût couchée et endormie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dieu sait si madame Simone devait enrager d'une pareille contrainte, qui la mettait dans l'impossibilité de voir son amant. Elle ne put cependant se déterminer à l'oublier. Plus elle se trouvait gênée, plus elle désirait de le recevoir. Elle en cherchait continuellement les moyens; et, après y avoir bien rêvé, elle crut en avoir trouvé un infaillible. Le voici :

La fenêtre de sa chambre donnait sur la rue. Elle avait remarqué que son mari s'endormait difficilement; mais qu'une fois endormi, son sommeil était profond. D'après cette observation, elle pensa qu'elle pourrait quelquefois, vers minuit, aller ouvrir la porte à Robert et passer quelques heureux moments avec lui sans qu'on s'en doutât. Il ne s'agissait que de trouver un expédient pour être avertie de son arrivée, afin de ne pas le faire attendre à la porte, où il pouvait être aperçu. L'amour, qui rend l'esprit inventif, lui en fournit un bien singulier. Elle imagina de pendre un fil à la fenêtre, qui, en passant le long du plancher, pour le soustraire à la vue de son mari, aboutirait à son lit. Elle en prévint son amant, et lui fit dire qu'elle l'attacherait tous les soirs, en se couchant, au gros doigt d'un de ses pieds, et qu'il n'aurait qu'à le tirer pour l'avertir qu'il était à la porte. Il fut convenu que si le jaloux était endormi, elle lâcherait le bout du fil et qu'elle irait aussitôt lui ouvrir la porte, et que, s'il ne l'était pas, elle le retirerait un peu vers elle, pour qu'il n'eût pas la peine d'attendre inutilement.

L'invention parut fort bonne à Robert, qui allait régulièrement toutes les nuits, à l'heure convenue, sous la fenêtre de sa maîtresse. Par ce moyen, il avait quelquefois le plaisir de la voir et quelquefois la douleur de s'en retourner comme il était venu. Ce manége durait depuis plusieurs mois, lorsqu'une nuit le mari rencontra par hasard le fil en promenant ses pieds dans le lit; il y porta la main, et le trouvant attaché à l'orteil de sa femme, il ne douta point qu'il n'y eût du mystère. Il en fut entièrement convaincu quand il vit que ce fil aboutissait à la fenêtre et descendait dans la rue.

Pour être mieux éclairci, il crut devoir ne rien précipiter. C'est pourquoi il le détacha tout doucement du pied de sa femme et le mit au sien pour voir ce qui arriverait. A peine l'y eut-il attaché que Robert, arrivé au rendez-vous, se mit à le tirer. Le mari le sentit; mais soit qu'il ne fût pas bien noué, soit que le galant eût tiré trop fort, il coula dans les mains de celui-ci, qui juge par ce signe qu'il devait attendre. Le mari, transporté par son humeur jalouse, s'habille à la hâte, s'arme de son épée et descend incontinent à la rue, dans le dessein d'égorger tout ce qu'il rencontrerait. Robert, voyant qu'on ouvrait la porte avec bruit et sans aucune précaution, soupçonne que ce pouvait être le mari, et recula quelques pas. Il n'en douta

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus lorsqu'il l'entendit, et prit aussitôt la fuite. Henriet, qui ne manquait pas de courage, quoique de race roturière, courut après lui l'épée à la main. Robert, se voyant toujours poursuivi, tire la sienne et se met en garde ; ils se battent et se chamaillent longtemps sans se faire aucun mal.

Madame Simone, qui s'était éveillée au bruit qu'avait fait son mari en ouvrant la porte de la chambre, trouvant le fil coupé, comprit que son intrigue était découverte, et jugea que son mari avait couru après son amant. Ne sachant trop comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se lève en diligence, et prévoyant ce qui devait arriver, elle imagine tout à coup un moyen pour se disculper. Elle appelle sa servante, qui était dans sa confidence et qui lui rendait tous les services qui dépendaient d'elle ; elle fait si bien par ses prières et ses sollicitations, qu'elle l'engage à se mettre à sa place dans son lit, et à souffrir patiemment, sans se faire connaître, les coups que son mari pourrait lui donner, avec promesse de l'en récompenser si bien, qu'elle aurait de quoi vivre sans travailler. Cela fait, elle éteignit la lampe que le mari, par jalousie, gardait allumée toute la nuit, et alla se cacher en attendant le dénoûment de la comédie.

Les voisins, éveillés par le bruit que faisaient dans la rue Henriet et Robert, se mirent aux fenêtres et leur dirent des injures. L'un et l'autre, craignant d'être reconnus, se séparèrent fort fatigués sans s'être fait la moindre blessure. Le mari, furieux de n'avoir pu ni tuer ni reconnaître son adversaire, n'eut pas plus tôt mis le pied dans sa chambre, qu'il crie comme un enragé : — « Où es-tu, scélérate ? Tu as eu beau éteindre la lumière, tu n'échapperas pas à mon juste courroux. » Il s'approche du lit, et croyant se jeter sur la coupable, il assomme de coups la pauvre servante, lui meurtrit les épaules, la tête, le visage, et finit par lui couper les cheveux, lui disant des injures que l'honnêteté ne me permet pas de répéter. Cette misérable fille pleurait de tout son cœur ; et, quoique la douleur lui arrachât de temps en temps cette exclamation : « *Hélas ! je n'en puis plus* , » sa voix était si entremêlée de sanglots et le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut point son erreur. Enfin, las de la battre et de l'injurier : — « Infâme ! lui dit-il en se retirant, ne pense pas qu'après une action de cette nature, je te garde davantage chez moi. Je vais tout conter à tes frères et les prier de te venir prendre. Ils feront de toi ce qu'ils jugeront à propos. Pour moi, j'y renonce pour la vie. »

Il ne fut pas plus tôt sorti, que madame Simone, qui avait tout entendu, rallume la lampe et trouve la servante dans l'état le plus déplorable. Elle la consola de son mieux, la reconduisit dans sa chambre, où elle lui donna tout ce qui était capable de la soulager, en attendant qu'elle pût la faire traiter en cachette par les médecins ; et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

elle la récompensa si grassement, qu'elle se fût laissé battre encore une fois au même prix. Après avoir donné les soins nécessaires à cette pauvre créature, elle retourne dans sa chambre, refait son lit à la hâte, s'habille fort proprement, va s'asseoir au haut de l'escalier, et là se met à coudre avec autant de tranquillité que s'il ne se fût rien passé.

Cependant Henriet arrive à la maison des frères de sa femme. Il heurte avec force; on lui ouvre, et, à sa voix, les trois frères et leur mère se lèvent, et lui demandent le sujet de son arrivée à une heure si indue. Il leur conte l'aventure d'un bout à l'autre; et, pour leur faire voir qu'il ne disait rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyait avoir coupés à sa femme, les priant de l'aller prendre, et leur déclarant qu'il ne voulait plus vivre avec elle. Les frères, outrés de ce qu'ils venaient d'entendre, qu'ils ne croyaient que trop véritable, font allumer des torches et se mettent en chemin pour aller trouver leur sœur dans la ferme résolution de lui faire un mauvais parti. Leur mère, qui pleurait à chaudes larmes, voulut les suivre, priant tantôt l'un, tantôt l'autre, d'examiner la chose par eux-mêmes, faisant entendre que la jalousie d'Henriet pouvait lui avoir grossi les objets. « Qui sait s'il n'a pas maltraité sa femme pour quelque autre sujet, et s'il ne voudrait pas se justifier aux dépens de son honneur? Je connais les jaloux : tout leur paraît criminel, et les démarches les plus innocentes sont à leurs yeux autant d'infidélités. Je connais ma fille mieux que personne, puisque c'est moi qui l'ai nourrie et élevée, elle est incapable de ce dont son mari l'accuse, et vous ne devez point, mes enfants, vous en rapporter à son seul témoignage. Défiez-vous d'un mari possédé du démon de la jalousie, et ne condamnez votre sœur qu'après avoir bien examiné toutes choses : vous verrez qu'il y a ici du plus ou du moins. »

Aussitôt que madame Simone entendit la troupe qui montait, elle se mit à crier : — «Qui est-ce? » — « Tu le sauras bientôt, répondit un de ses frères d'un ton menaçant. » — « Mon Dieu, s'écria-t-elle, que veut donc dire ceci? » — « Bon soir, mes frères, dit-elle ensuite en les voyant paraître. Serait-il arrivé quelque malheur, pour venir ici à l'heure qu'il est? » Ses frères, surpris de la trouver si tranquille et dans son état ordinaire, modèrent leur colère et l'interrogent sur les plaintes de son mari, l'exhortant de leur dire vrai, si elle ne veut s'exposer à un mauvais traitement de leur part. — « Je ne sais en vérité ce que vous voulez dire, leur répondit-elle avec un grand sang-froid, et j'ai de la peine à croire que mon mari se plaigne de moi. »

Berlinguier, qui croyait lui avoir défiguré le visage à coups de poing, la regardait dans l'attitude d'un homme ébahi et qui a perdu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la raison. Il ne savait que dire ni que penser, la voyant dans un état à lui persuader qu'il ne l'avait seulement pas touchée. On voyait sur le visage de la mère un mélange de surprise, d'attention et de joie. Les trois frères, non moins étonnés, lui ayant conté ce que son mari leur avait conté, sans oublier le fil, ni les coups dont il prétendait l'avoir assommée. — « Est-il possible, dit-elle en se tournant vers son mari, que vous trouviez du plaisir à vous forger des chimères pour me déshonorer en vous déshonorant vous-même ? ou bien auriez-vous résolu de vous faire regarder comme un homme méchant et cruel, tandis que vous ne l'êtes pas? à quelle heure, je vous prie, avez-vous paru depuis hier au matin, je ne dis pas devant moi, mais dans la maison? quand est-ce que vous m'avez battue? pour moi, je ne m'en souviens point. »

— « Comment, méchante femme, dit alors le mari, tu ne te souviens pas que nous nous sommes couchés ensemble hier au soir? ne suis-je pas rentré après avoir poursuivi ton galant? ne t'ai-je point assommée de coups au point de te faire crier miséricorde? ne t'ai-je pas coupé les cheveux? »

— « Mais vous rêvez, mon pauvre mari, vous n'avez rien fait de tout ce que vous dites là, et, sans recourir à cent preuves que je pourrais en donner, je vous prie et prie tous ceux qui sont ici d'examiner si je porte sur mon visage et sur mon corps la moindre marque des coups dont vous prétendez m'avoir rouée. Je ne crois pas que vous fussiez jamais assez hardi pour mettre les mains sur moi. Ce n'est pas ainsi qu'on en use avec les femmes de ma qualité; et si vous eussiez eu l'audace de l'entreprendre, vous ne devez pas douter que je ne vous eusse dévisagé. Mais, pour achever de vous confondre, je veux bien vous prouver que vous ne m'avez point coupé les cheveux; » là dessus elle ôte sa coiffe et montre sa chevelure dans son entier.

La mère et les frères de madame Simone tournèrent alors tout leur ressentiment sur Henriet. — « Que signifie tout ceci? lui dirent-ils; ce n'est pas ce que vous êtes venu nous conter. Vous voilà confondu presqu'en tout point; il n'y a pas apparence que vous puissiez vous tirer guère mieux du reste. » Henriet était si déconcerté de ce qu'il voyait, que plus il voulait parler et plus il s'embrouillait : il ne savait qu'opposer aux raisons de sa femme.

La belle, profitant de son embarras, — « Je vois bien, dit-elle à ses frères, qu'il a voulu m'obliger à vous faire le détail de sa vie débauchée. Je suis très persuadée qu'il a fait tout ce qu'il vous a dit; mais voici comme je l'entends. Vous saurez que cet homme auquel vous m'avez mariée pour mon malheur, qui se dit marchand, qui veut passer pour tel, et qui, par là même, devrait être plus modeste

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'un religieux et plus décent qu'une jeune fille ; vous saurez, dis-je, qu'il ne passe pas de jour sans s'enivrer ; qu'en sortant de la taverne, il court chez les filles de joie, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, et me fait veiller jusqu'à minuit et quelquefois jusqu'au matin, pour l'attendre, comme vous le voyez aujourd'hui. Je pense qu'étant ivre il aura été coucher chez une de ses maîtresses en titre, au pied de laquelle il aura trouvé le fil dont il vous a parlé ; qu'il aura poursuivi quelque rival ; que n'ayant pu l'immoler à sa jalousie, il sera retourné sur ses pas et aura déchargé sa fureur sur la prostituée qu'il entretient et à laquelle il a coupé les cheveux. J'imagine que, n'ayant pas encore achevé de cuver son vin, il a cru sans doute avoir fait tout cela chez lui et à sa femme. Examinez sa figure, il vous sera aisé de voir qu'il est encore à demi-soûl. Mais quelque injuste qu'il se soit montré à mon égard, quelque chose qu'il ait pu vous dire de moi, je vous prie de lui pardonner comme je lui pardonne, et de le traiter comme un homme qui n'a pas son bon sens. Le mépris est la punition qu'il mérite. »

— « Par la foi de Dieu, ma fille, s'écrie alors la mère de madame Simone, les yeux étincelants de colère, des choses de cette nature peuvent-elles se pardonner ? On devrait éventrer ce malheureux, cet infâme, cet ingrat que nous avons tiré de la poussière, et qui ne méritait pas une femme telle que toi. S'il t'avait surprise couchée avec un galant, qu'aurait-il donc fait de plus que ce qu'il avait intention de te faire ? Le barbare ! tu n'es pas faite pour être victime de la mauvaise humeur et des vices d'un marchand de poires cuites. Ces sortes de gens venus du village en sabots, et vêtus comme des ramoneurs, n'ont pas plus tôt gagné trois sous qu'ils veulent s'allier aux plus illustres maisons. Ils font faire ensuite des armes, et on les entend parler de leurs ancêtres, comme s'ils avaient oublié d'où ils sortent. Si vos frères m'en avaient voulu croire, ma fille, vous auriez été mariée à un des enfants de la famille des comtes de Gui, et vous n'auriez jamais épousé ce faquin, qui, par reconnaissance pour les bontés qu'on a eues pour lui, va crier à minuit que vous êtes une femme de mauvaise vie, tandis que je n'en connais pas de plus sage et de plus honnête dans la ville. Mais, par la foi de Dieu ! si l'on voulait m'en croire, on le traiterait de manière à le mettre dans l'impossibilité de te manquer une seconde fois. Mes enfants, continua-t-elle, je vous le disais bien, que votre sœur ne pouvait être coupable : vous avez entendu pourtant tout ce que ce petit marchand en a dit. A votre place, je l'étoufferais sur l'heure, et je croirais faire une bonne œuvre ; elle serait même déjà consommée si le ciel m'eût fait homme. Oui, tu as beau me regarder, ajouta-t-elle en s'adressant à son gendre, je le ferais comme je le dis si je n'étais pas femme. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les frères non moins irrités que leur mère, mais moins violents, se contentèrent d'accabler Berlinguier d'injures et de menaces. Ils finirent par lui dire qu'ils lui pardonnaient pour cette fois; mais que s'il lui arrivait jamais de dire du mal de sa femme et que cela parvînt à leur connaissance, ils lui feraient passer un mauvais quart-d'heure; puis ils se retirèrent.

Henriet Berlinguier demeura tout stupéfait. Il avait l'air d'un homme hébété, et ne savait si tout ce qu'il avait fait était véritable ou s'il l'avait rêvé.

Dès ce jour, il laissa toute liberté à sa femme, sans s'inquiéter de sa conduite. Madame Simone fut assez prudente pour ne plus s'exposer à un pareil danger, c'est-à-dire qu'elle profita de la liberté que lui laissait son mari pour recevoir son amant et faire tout ce qu'il lui plairait, de manière à ne plus donner prise contre elle.

NOUVELLE IX.

LE POIRIER ENCHANTÉ.

La Nouvelle de madame Néïphile fit tant de plaisir aux dames, qu'elles ne pouvaient se lasser d'en parler et d'en rire, lorsque le roi leur imposa silence et commanda à Pamphile de conter la sienne. Ce jeune seigneur commença par ces mots :

Je ne crois pas, mes belles dames, qu'il y ait rien de si difficile, de si périlleux qu'un amant ou une amante véritable n'entreprenne et ne vienne à bout d'exécuter. C'est une vérité dont on a donné des preuves dans plusieurs des histoires qu'on a racontées ici; mais je veux vous la démontrer parfaitement dans la Nouvelle que vous allez entendre.

Nicostrate était un gentilhomme d'Argos, ville très ancienne de l'Achaïe, moins célèbre aujourd'hui par ses richesses que par les rois qu'elle eut autrefois. Ce gentilhomme, parvenu à un âge fort avancé, voulut prendre une femme pour le soigner dans sa vieillesse, et il épousa Lidie, demoiselle de condition, aussi entreprenante qu'elle était aimable et jolie. Comme il était extrêmement riche, il faisait une grande dépense. Sa passion dominante était la chasse, et il avait force chiens, force oiseaux et un grand nombre de domestiques. Un jeune homme, nommé Pirrus, beau garçon, bien fait, de bonne mine et adroit à tout ce qu'il faisait, était celui de tous qu'il aimait le mieux et en qui il avait le plus de confiance. Sa femme en devint amoureuse, mais si passionnément qu'elle n'était heureuse que lorsqu'elle le voyait ou s'entretenait avec lui. Soit que le jeune

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

homme ne s'en aperçût point ou qu'il ne voulût point s'en apercevoir, il se conduisit avec elle comme auparavant, c'est-à-dire avec beaucoup d'indifférence. La dame en fut affligée, et ne pouvant plus contenir sa passion elle résolut de la lui faire connaître. Elle se servit de sa femme de chambre, nommée Lusque, pour qui elle avait beaucoup d'amitié et de confiance.

— « Ma fille, lui dit-elle un jour, les bienfaits que tu as reçus de moi et l'attachement que tu m'as toujours témoigné m'assurent de ton obéissance et de ta discrétion; mais, sur toutes choses, garde-toi de jamais parler à qui que ce soit de ce que je vais te confier. Je suis jeune, bien portante, comme tu vois; j'ai de la beauté, de la richesse, et je n'aurais rien à désirer si mon mari était de mon âge et de mon humeur. C'est te dire qu'il me satisfait peu sur l'article qui plaît le plus aux dames, et je t'avoue que je ne suis point assez ennemie de moi-même pour ne pas chercher ailleurs ce que je ne trouve pas chez lui. On ne se marie que pour pouvoir goûter les plaisirs amoureux, et c'est précisément ceux dont je me vois privée. Afin de n'avoir donc rien à désirer, j'ai jeté les yeux sur Pirrus pour qu'il remplace mon mari à cet égard. C'est un garçon honnête et fort aimable, et je l'ai jugé plus digne de cette faveur que tout autre. Je ne te cacherai pas que j'en suis follement éprise, et que je pense à lui nuit et jour. On n'est pas maître de son cœur; il possède le mien en entier, et s'il ne satisfait bientôt mes désirs je crois que j'en mourrai de chagrin. Ainsi, ma chère, si tu prends quelque intérêt à ma tranquillité et à ma vie, tu lui feras savoir, de la manière que tu jugeras la plus convenable, les sentiments que j'éprouve pour lui, et tâche de l'engager à me venir trouver toutes les fois que tu l'en prieras de ma part. »

La femme de chambre promit ses bons offices à sa maîtresse et ne tarda pas à s'acquitter de la commission. Le jour même, elle trouva l'occasion de parler à Pirrus tête à tête, et elle lui fit connaître les dispositions de madame Lidie le mieux qu'il lui fut possible. Le jeune homme, qui effectivement ne s'était point aperçu de la passion qu'il avait inspirée, fut fort surpris de cette déclaration; craignant qu'elle ne fût un piége pour l'éprouver, il répondit brusquement : — « Je ne puis me persuader que ce que vous venez de me dire soit vrai : madame ne peut vous avoir chargée d'un pareil message; mais quand bien même vous m'auriez parlé par son ordre, je croirais fermement qu'elle veut plaisanter. D'ailleurs son amour pour moi fût-il sincère, j'ai trop d'obligations à mon maître pour lui faire jamais une semblable injure; ainsi, ne prenez plus la peine de m'en parler. » Lusque lui répondit, sans être étonnée de la dureté de son refus : — « Quelque peine que je puisse vous faire, mon cher Pirrus,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je vous en parlerai toutes les fois que ma maîtresse me l'ordonnera. Au reste, vous en ferez ce que vous jugerez à propos ; mais j'avoue que je vous croyais plus d'esprit. »

Madame Lidie, instruite de cette réponse, en eut un chagrin mortel. Elle aurait voulu être morte, tant sa passion pour Pirrus la gourmandait. Elle craignait de ne pouvoir venir à bout de la satisfaire. Cependant, quelques jours après, elle parla encore de son amour à sa femme de chambre. — « Lusque, lui dit-elle, tu sais bien qu'on n'abat pas un arbre du premier coup ; il faut que tu fasses une nouvelle tentative auprès de Pirrus, qui veut être fidèle à son maître à mes dépens. Epie le moment favorable et peins-lui l'excès de mon amour et celui de ma douleur. Il n'est ni de mon intérêt ni du tien de lâcher prise ; car, outre que tu courrais grand risque de perdre ta maîtresse, Pirrus s'imaginant que nous avons voulu nous moquer de lui, nous en saurait mauvais gré et pourrait nous jouer quelque mauvais tour. Parle-lui donc, ma chère Lusque, et tâche de le convertir. »

La confidente consola sa maîtresse, lui donna bonne espérance, et lui promit de s'y prendre de manière à vaincre toutes les difficultés. Elle ne tarda pas à rencontrer Pirrus, et le trouvant de fort belle humeur, elle saisit cette occasion pour le prendre en particulier. — « Je vous parlai, il y a quelques jours, lui dit-elle, de la passion que vous avez allumée dans le cœur de madame ; je viens vous en donner de nouvelles assurances et vous déclarer que si vous persistez dans votre ridicule indifférence, vous aurez à vous reprocher la perte de son repos, de sa santé, et peut-être sa mort. Cessez donc, mon ami, d'être insensible à sa douleur ; je vous en conjure par l'attachement que j'ai pour ma maîtresse et par celui que j'ai pour vous-même. Songez quel objet vous dédaignez. Quelle gloire, quel honneur n'est-ce point pour vous d'être aimé d'une dame de ce mérite et de ce rang ! Réfléchissez-y, et vous ne tarderez pas à changer de sentiment. En tout cas, vous seriez un grand nigaud, si vous ne profitiez point de l'occasion. Considérez que la fortune vous fait deux faveurs à la fois : en vous offrant celles de ma maîtresse, elle vous assure les siennes. Oui, si vous répondez aux désirs de madame, vous allez vous mettre pour toujours à l'abri de l'indigence. Représentez-vous tout ce qui peut satisfaire un cœur ambitieux : vous l'obtiendrez par son canal. Armes, chevaux, habits, bijoux, argent, rien ne vous manquera. Pensez bien à ce que je vous dis ; faites surtout attention que la fortune abandonne pour longtemps et quelquefois pour jamais ceux qui refusent les faveurs qu'elle leur offre. Elle se présente aujourd'hui à vous les mains ouvertes ; ne retirez pas les vôtres, si vous ne voulez l'avoir pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ennemie et vous trouver ensuite dans la misère sans pouvoir vous plaindre que de vous-même. Vous me faites rire en vérité quand je songe à vos scrupules. Est-ce nous autres domestiques qui devons nous piquer d'une délicatesse que nos maîtres n'ont pas? Celle que vous affichez en cette occasion serait tout au plus de mise avec vos parents, vos amis et vos pareils : elle est très déplacée à l'égard de vos maîtres. Nous ne devons les traiter que comme ils nous traitent. Pensez-vous que si vous aviez une femme, une fille ou une sœur qui fût jolie et du goût de Nicostrate, il se fît le moindre scrupule de la suborner? Vous seriez bien simple de le penser; croyez, au contraire, que s'il n'en pouvait venir à bout par les prières, les présents, les promesses et par toutes les voies de la persuasion, il ne se ferait aucune difficulté d'employer les voies de fait et de force. Ici, le cas est tout différent et tout à votre avantage. Non seulement vous n'avez point cherché à séduire madame, mais c'est elle qui vous prévient, qui va au devant de vous; non seulement vous ne lui manquerez pas, mais vous lui rendrez le repos, vous lui conserverez la vie; car telle est sa passion pour vous qu'elle risque d'en mourir, si vous n'y apportez bientôt remède. Ne la rebutez donc pas, mon cher Pirrus; ce serait refuser de faire une bonne œuvre et rejeter votre propre bonheur. »

Pirrus, qui avait déjà fait plusieurs réflexions sur la première ouverture de Lusque, et qui avait pris son parti d'avance dans le cas qu'elle revînt à la charge, répondit qu'il était tout disposé à faire ce qu'elle désirait, pourvu qu'on pût le convaincre que madame Lidie agissait de bonne foi. — « Je ne doute pas, ajouta-t-il, ma chère Lusque, de votre véracité; mais, d'après la connaissance que j'ai du caractère de Nicostrate, je crains qu'il n'ait engagé sa femme à feindre de l'amour pour moi, afin d'avoir occasion d'éprouver ma fidélité. Vous savez qu'il m'a confié le soin de presque toutes ses affaires; vous savez aussi qu'il est d'un naturel soupçonneux : or, ne peut-il pas se faire qu'il ait concerté tout cela avec madame? Je n'en suis pas certain, mais il est un moyen de m'en éclaircir, et je me livre aveuglément à votre maîtresse, si elle veut l'employer. Le voici : qu'elle tue l'épervier de son mari en sa présence; qu'elle lui arrache et me donne une touffe de poils de sa barbe et une de ses meilleures dents; dès qu'elle aura exécuté ces trois choses, je m'abandonne à elle sans la moindre défiance. »

Ces conditions parurent difficiles à Lusque et plus encore à madame Lidie. Toutefois l'amour fécond en ressources et en expédients lui donna le courage d'entreprendre ces trois choses. Elle fit donc dire à Pirrus qu'elle remplirait les trois conditions, ajoutant que, puisqu'il croyait son maître si sage et si soupçonneux, elle voulait le faire

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cocu à ses propres yeux, et lui faire accroire ensuite que ce qu'il aurait vu était faux.

Pirrus attendit impatiemment l'exécution de la promesse de madame Lidie. Il était fort curieux de voir comment elle s'y prendrait pour venir à bout de ces trois choses. Elle ne tarda pas longtemps à le satisfaire.

Un jour que Nicostrate avait régalé plusieurs gentilshommes de ses amis, Lidie, magnifiquement parée, après qu'on eut desservi, entra dans la salle où l'on avait dîné, alla prendre dans un réduit contigu l'épervier que son mari aimait tant, et lui tordit le cou en présence de Pirrus et de toute la compagnie. — « Qu'avez-vous fait, ma femme? » s'écria aussitôt Nicostrate. Elle ne lui répond rien; mais se tournant vers les gentilshommes : — « Messieurs, leur dit-elle, je me vengerais d'un roi qui m'aurait offensée : pourquoi donc aurais-je craint de me venger d'un épervier? Cet oiseau m'a fait plus de mal que vous ne sauriez vous l'imaginer : il m'a souvent et très souvent dérobé la présence de mon mari. Presque chaque jour, avant le lever du soleil, monsieur s'en va à la chasse avec son épervier et me laisse au lit toute seule. Il y a longtemps que je me proposais d'immoler cette victime à l'amour conjugal; mais j'ai cru devoir attendre une occasion pareille à celle-ci : je voulais avoir des témoins qui pussent juger si c'est à tort que j'ai sacrifié cet oiseau à mon juste ressentiment. »

Les amis de Nicostrate, persuadés que la dame ne s'était effectivement portée à cette action que par un pur attachement pour son mari, se mirent à rire, et, se tournant vers leur ami, qui paraissait de fort mauvaise humeur : — « Préférer un oiseau à madame, lui dirent-ils, y songez-vous bien? Vous devez lui tenir compte de sa modération; elle a fort bien fait de se défaire d'un pareil rival. » Quand la dame fut rentrée dans sa chambre, ils poussèrent la plaisanterie encore plus loin; et Nicostrate, revenu insensiblement de son chagrin, rit comme les autres d'une vengeance si singulière. Pirrus, qui avait été témoin de la scène, eut beaucoup de joie d'un commencement qui lui donnait de si belles espérances. — « Dieu veuille, dit-il en lui-même, que ceci continue sur le même ton! »

Quelques jours après, la femme badinant avec son mari, qui était de belle humeur, crut devoir profiter de la circonstance pour exécuter la seconde chose demandée par Pirrus. Dans cette idée, elle lui fit plusieurs petites caresses, le prit par la barbe, et tout en folâtrant lui en arrache une touffe. Comme elle y avait employé un certain effort pour ne pas manquer son coup, on juge bien que le bonhomme dut éprouver quelque douleur. — « Pensez-vous bien à ce que vous faites, madame? » lui dit-il en se fâchant sérieusement. — « Bon

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dieu ! monsieur, que vous êtes désagréable quand vous faites ainsi la mine, répondit-elle sans se déconcerter, et riant comme une folle : faut-il se fâcher si fort pour cinq ou six poils que je vous ai arrachés? si vous aviez senti ce que je sentais tout à l'heure quand vous me tiriez par les cheveux, vous ne vous montreriez pas si sensible dans ce moment. » Poussant ainsi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe et l'envoya le même jour à Pirrus.

La troisième condition était plus difficile à exécuter; cependant, comme rien n'est impossible aux personnes qui ont de l'esprit et de la passion, elle crut avoir trouvé le moyen d'en venir à bout. Nicostrate avait deux jeunes pages de noble famille qu'on avait mis auprès de lui pour les former de bonne heure dans l'art des courtisans; l'un lui servait à boire, l'autre était son écuyer de table. La dame leur fit croire que leur bouche sentait mauvais, et leur commanda de tenir la tête en arrière le plus qu'ils pourraient quand ils serviraient leur maître, les exhortant toutefois de n'en rien dire à personne. Les pages n'ayant pas manqué de faire ce qui leur avait été ordonné, la belle dit quelques jours après à son mari : — « Ne vous êtes-vous point aperçu, monsieur, de la mine que font vos pages lorsqu'ils vous servent? »

— « Oui, répondit-il, et j'ai été plusieurs fois tenté de leur en demander la raison. » — « Donnez-vous-en bien de garde, continua-t-elle : je vais vous l'apprendre. Il y a déjà quelque temps que je m'en suis aperçue, mais de peur de vous faire de la peine je n'ai pas voulu vous en parler. A présent que les autres commencent à s'en apercevoir, il est bon de vous en avertir. Vous saurez donc que votre bouche sent extrêmement mauvais; je ne sais d'où cela provient, mais je vous avoue que c'est fort désagréable, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, vit dans la meilleure compagnie. Il faudrait voir s'il n'y aurait pas moyen de faire passer cette mauvaise odeur. » — « Elle vient peut-être de quelque dent gâtée, » dit Nicostrate. — « Cela est très possible, répliqua la dame; mais il est aisé de s'en convaincre. » Et, dans ce dessein, elle le conduit près de la fenêtre, et lui ayant fait ouvrir la bouche : — « Ciel! quelle infection! s'écria-t-elle; vous avez une dent non seulement gâtée, mais pourrie; je m'étonne que vous l'ayez pu souffrir si longtemps. Si vous ne la faites promptement arracher, soyez sûr qu'elle gâtera les autres. »

— « Cela n'est pas douteux, dit Nicostrate; je vais envoyer querir sur-le-champ un chirurgien. » — « Il n'en faut point, reprit la dame; je l'arracherai bien moi-même sans beaucoup de peine. Ces gens-là sont des bourreaux qui vous feraient trop souffrir, et je ne pourrais vous voir entre leurs mains souffrir moi-même. Laissez-moi essayer;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

si vous trouvez que je vous fasse trop de mal, je quitterai la besogne, complaisance que n'aurait point un arracheur de dents. Il ne s'agit que de se procurer de petites pinces. » Elle en demanda. Quand on les lui eut apportées, elle fit sortir tout le monde de l'appartement, excepté Lusque, à qui elle commanda de fermer la porte de la chambre.

Pour faire l'opération d'une manière plus commode, elle fit coucher son mari sur un banc, et dit à sa femme de chambre de le tenir au travers du corps pour qu'il ne pût remuer. Puis, lui ayant fait ouvrir la bouche, elle accroche le davier à une de ses plus belles dents, et la lui arrache avec des efforts violents qui lui faisaient pousser des cris de douleur. Le pauvre homme, étourdi du mal qu'il avait souffert, porta d'abord la main sur sa joue, et donna le temps à sa femme de cacher la dent qu'elle venait de lui arracher et d'en présenter une autre toute pourrie dont elle avait eu le soin de se munir. — « Voyez, lui dit-elle, ce que vous avez si longtemps gardé dans votre bouche. Il est sûr que cette dent vous eût gâté toutes les autres, si vous ne l'aviez fait arracher. »

La vue d'une dent si vilaine consola le patient de la douleur qu'il avait soufferte et qu'il ressentait encore. Après avoir craché beaucoup de sang et avoir pris quelque élixir confortatif, il sortit de la chambre et alla se jeter sur son lit. Sa femme, sans perdre de temps, envoya la dent à Pirrus. Celui-ci, ne pouvant plus douter des sentiments de sa maîtresse, lui fit dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait.

La belle, qui brûlait de lui donner de plus fortes preuves de son amour, et à qui les moments paraissaient des années, n'avait plus qu'à trouver le moyen de satisfaire sa passion en présence de son mari. Elle feignit, pour cet effet, d'être indisposée. Sa femme de chambre instruisit Pirrus du personnage qu'il devait jouer. Il alla voir madame à l'heure de l'après-dîner, où le mari devait se rendre auprès d'elle. A peine y furent-ils arrivés l'un et l'autre qu'elle témoigna une grande envie de prendre l'air du jardin, et les pria tous deux de vouloir l'y conduire. Nicostrate la prit d'un côté, Pirrus de l'autre, et ils la menèrent ainsi au pied d'un beau poirier, où ils s'assirent tous trois sur un tapis de verdure.

Quelques moments après, il prit fantaisie à la belle de manger des poires. Elle prit Pirrus de monter sur l'arbre pour lui en cueillir des plus mûres. Le galant obéit, et n'est pas plus tôt monté sur le poirier que, feignant de voir son maître caresser sa femme, il s'écrie : — « Eh ! quoi, monsieur, en ma présence ? mais vous n'y pensez pas ; et vous, madame, n'avez-vous point de honte de vous prêter à un pareil jeu ? Certes, vous avez été bientôt guérie. Mais finissez donc ; ce sont des choses qu'on ne doit pas faire devant témoins ? Les nuits

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne sont-elles pas assez longues ? faut-il venir au jardin pour une semblable besogne ? n'avez-vous pas assez de chambres, assez de lits plus commodes ? » — « Que veut-il dire ? dit la femme à son mari ; a-t-il perdu l'esprit ? » — « Non, madame, je ne suis point fou, je vois fort bien ce que je vois. » — « Tu rêves, assurément, » lui dit Nicostrate, qui riait de son idée. — « Je ne rêve point du tout, monsieur, et il me paraît que vous ne rêvez pas non plus. Mais si vous n'avez point d'égards pour moi, vous devriez au moins en avoir pour vous-même, et vous éloigner un peu plus, si tant est que vous désiriez vaquer à un tel exercice. Peste ! comme vous vous remuez ! je ne vous aurais jamais soupçonné une si grande vivacité. Si j'agitais aussi fort le poirier, je doute qu'il y restât une seule poire. »

— « Que peut donc être ceci ? dit alors la dame ; serait-il possible qu'il lui parût que nous faisons ce qu'il dit ? En vérité, si je me portais mieux, je monterais sur l'arbre, pour voir ce qu'il croit voir lui-même. » — « Soyez sûre, madame, ajouta Pirrus, que je n'ai point la berlue, et que ce que je vois n'est point une illusion. » — « Eh bien ! descends, dit le mari, descends, te dis-je, et tu verras ce qui en est. »

— « J'avoue, dit Pirrus, quand il fut descendu, que vous ne vous caressez point à présent ; mais il n'est pas moins vrai que vous le faisiez tout à l'heure, et que je vous ai vu, comme je descendais, vous séparer de madame, et vous mettre à l'endroit où vous êtes maintenant assis. » — « Mais tu rêves, mon pauvre ami, dit Nicostrate : depuis que tu es monté sur le poirier, je n'ai bougé du lieu où je suis. » — « Si cela est, reprit Pirrus, il faut que ce poirier soit enchanté ; car je vous jure que j'ai vu, mais bien vu, ce que je viens de vous dire. »

Nicostrate, étonné de plus en plus et persuadé de la vérité du récit de son intendant par l'air sérieux dont il l'avait accompagné, voulut voir par lui-même si le poirier était réellement enchanté et l'effet que cet enchantement produirait à son égard. — « Je vais y monter, dit-il. » Il y monte en effet ; mais à peine est-il sur les branches que Pirrus et la dame commencèrent leur jeu.

— « Que faites-vous donc, madame ? et toi, Pirrus, est-ce ainsi que tu respectes ton maître ? » Les amants eurent beau lui répondre qu'ils étaient assis, il se hâta de descendre, en les voyant ainsi se trémousser ; mais il ne descendit pas si vite qu'ils n'eussent eu le temps d'achever à peu près la besogne et de reprendre leur place. — « Quoi ! madame, me faire cet affront à mes yeux ! et toi, maraud... » — « Oh ! pour le coup, dit Pirrus en l'interrompant, j'avoue que vous avez été sages l'un et l'autre, pendant que j'étais sur le poirier, et que ce que je croyais voir n'était qu'un enchantement. Ce qui achève de me le persuader, c'est que monsieur a cru voir lui-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même ce qui n'était pas. » — « Tu as beau vouloir t'excuser, reprit le mari, ce que j'ai vu ne saurait être l'effet d'un enchantement. » — « Vous êtes, en vérité, aussi fou que Pirrus, dit la dame : si je vous croyais capable d'avoir réellement de pareilles idées sur mon compte, je me fâcherais tout de bon. » — « Quoi ! monsieur, dit Pirrus, vous feriez cet outrage à madame, qui est l'honnêteté, la vertu même ! Quant à moi, je ne chercherai point à m'excuser. Dieu m'est témoin que je souffrirais plutôt mille morts avant qu'une pareille chose m'entrât jamais dans l'esprit, à plus forte raison avant de l'exécuter en votre présence. Je vois à présent, clair comme le jour, que la faute en est au poirier. Il a fallu que vous y soyez monté vous-même, et que vous ayez cru voir ce qui vous met de si mauvaise humeur pour me faire revenir sur votre compte et sur celui de madame. J'aurais juré vous avoir vus l'un et l'autre dans la posture la plus indécente. » — « Est-il possible, dit ensuite la dame en se levant et faisant un peu la fâchée pour mieux dissuader son bon homme de mari ; est-il bien possible que, me connaissant depuis si longtemps, vous ayez pu me croire capable de m'oublier à ce point ! Me jugez-vous donc assez dépourvue de raison pour oser vous faire cocu en votre présence ? Soyez persuadé que, si j'en avais la moindre envie, les occasions ne me manqueraient pas sans que vous en sussiez jamais rien. »

Nicostrate se rendit à ces raisons. Il ne pouvait effectivement se persuader que sa femme et son intendant eussent osé se porter à un tel excès d'insolence. Il leur fit des excuses, et se mit ensuite à discourir de la singularité de l'aventure et des effets de la vue qui n'étaient pas les mêmes quand on se trouvait placé sur le poirier. Mais la dame, qui feignait toujours d'être fâchée de la mauvaise opinion que son mari avait eue de sa fidélité. — « Puisque ce maudit poirier, dit-elle, fait voir de si vilaines choses, je ne veux pas qu'il me nuise davantage ni à aucune autre femme. » Puis s'adressant à Pirrus, — « Va chercher une cognée et jette-le à bas pour le brûler, quoiqu'il serait beaucoup mieux d'en donner sur la tête de mon mari pour lui apprendre à mieux penser de la fidélité de sa femme et de la tienne. Oui, monsieur, continua-t-elle, vous mériteriez d'être châtié pour l'injustice que vous m'avez faite. Je ne reviens point de votre aveuglement. Quand il s'agit de mal penser de votre femme, vous ne devez pas en croire vos yeux. »

Pirrus ayant pris une hache abattit incontinent le poirier. Alors la belle, se tournant vers Nicostrate : — « Puisque je vois à terre, lui dit-elle, l'ennemi de ma vertu, je perds toute espèce de ressentiment. Je vous pardonne, ajouta-t-elle avec douceur, et vous recommande, sur toutes choses, d'avoir désormais une meilleure opinion de votre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

femme, qui vous aime mille fois plus que vous ne méritez. » Le mari s'estima trop heureux de ce que sa femme voulût bien oublier l'outrage qu'il lui avait fait. Il fit des excuses à Pirrus d'avoir soupçonné sa bonne foi, et, tous les trois satisfaits, ils rentrèrent dans le palais.

C'est ainsi que ce bon mari fut maltraité, trahi et plaisanté par sa femme. Dès ce jour, elle vécut familièrement avec Pirrus, qui lui fit souvent goûter les plaisirs de l'amour avec plus d'agrément et de liberté qu'ils n'en avaient eus sous le poirier.

NOUVELLE X.

LE REVENANT.

Il ne restait plus que le roi Dionéo qui n'eût pas raconté sa Nouvelle. Dès qu'il vit que la compagnie était un peu consolée de la chute du poirier, qui ne l'avait point mérité, il parla ainsi :

Il est incontestable qu'un roi qui aime la justice doit se conformer, comme les autres, aux lois qu'il a faites, sinon il n'est pas digne du nom de roi et ne mérite que le blâme de ses sujets. C'est avec la plus sincère douleur que je me vois contraint de m'écarter moi-même de ce principe. Je ne voulais point user du privilége que vous m'avez accordé; j'étais, au contraire, dans la ferme résolution de me conformer au sujet que j'ai prescrit; mais vous l'avez tellement épuisé dans les Nouvelles que vous avez racontées, que vous m'avez enlevé tout ce que je me proposais de dire sur cette matière. Puisque donc je suis forcé d'enfreindre la loi que j'ai faite et de recourir au privilége qui m'a été accordé, je dois être puni et me soumets, mes belles dames, à la peine qu'il vous plaira de m'imposer.

Vous devez vous rappeler que dans la Nouvelle que nous a racontée madame Elise il a été question d'un compère et d'une commère de la ville de Sienne. Eh bien! ceci me fait souvenir d'une histoire où il est également question de commérage et de Siennois. Je vais vous la raconter succinctement. Je me flatte qu'elle vous amusera, quoiqu'elle ne soit pas vraisemblable en tout point.

Il y eut autrefois, dans la ville de Sienne, deux jeunes gens liés d'une si étroite amitié qu'ils étaient presque toujours ensemble : le nom de l'un était Tingusse Mini, et celui de l'autre était Meucio de Ture. Ils demeuraient tous deux près de la porte Sabaye. Comme ils vivaient bourgeoisement, ils fréquentaient les églises et ne manquaient pas un sermon. Ayant entendu prêcher plusieurs fois sur les plaisirs et les peines de l'autre vie, selon qu'on avait bien ou mal mérité dans celle-ci, et ne pouvant s'en former une juste idée d'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

près les divers sentiments des prédicateurs, ils se promirent un jour avec serment que le premier qui mourrait viendrait informer l'autre de ce qui en était. Après cette promesse mutuelle, ils continuèrent de vivre dans la plus grande intimité.

Il arriva sur ces entrefaites qu'une certaine dame Mitte, femme d'un nommé Ambroise Anselmin, qui demeurait à Camporeggi, accoucha d'un fils et que Tingusse fut prié d'en être le parrain. Comme madame Mitte était jeune et jolie et que Tingusse et son ami Meucio allaient la voir quelquefois, ils en devinrent insensiblement amoureux l'un et l'autre, sans oser toutefois le donner à connaître, chacun par un motif différent : Tingusse regardait comme un crime d'aimer sa commère ; et, dans la crainte de perdre l'estime de son ami, il crut devoir lui cacher sa passion : Meucio, qui s'était aperçu que Tingusse était devenu amoureux fou de celle dont il était lui-même épris, crut aussi, de son côté, devoir lui cacher l'état de son cœur, dans la crainte de lui donner de la jalousie et de le porter peut-être à le perdre dans l'esprit de la dame. Sa qualité de compère le mettait à portée de la voir plus souvent que lui et d'en être mieux accueilli. Tingusse en effet ne manqua point de profiter de ce double avantage pour se faire aimer, et parla si bien et si souvent qu'il fut payé d'un tendre retour et de toutes les faveurs qu'un amant peut désirer. Meucio n'eut pas de peine à s'en apercevoir, ce qui l'affligea sensiblement ; mais dans l'espérance d'être un jour aussi heureux que lui, et se trouvant intéressé à ne pas lui donner de la jalousie, il feignit de tout ignorer, et c'est effectivement ce qu'il pouvait faire de mieux.

L'amant favorisé trouvait si doux d'être auprès de sa commère, qu'il ne cessait de faire des voyages à sa métairie ; il y mettait le temps tellement à profit, qu'à force de bêcher le jardin de la belle il gagna une maladie de poitrine dont il mourut en fort peu de temps. Trois jours après sa mort (sans doute qu'il ne l'avait pu plus tôt), il apparut pendant la nuit à son ami Meucio, suivant la promesse qu'il lui en avait faite, et lui dit qu'il venait lui apprendre des nouvelles de l'autre monde. Meucio fut d'abord effrayé de cette apparition ; mais s'étant enfin rassuré : — « Mon cher ami, lui dit-il, sois le bienvenu. » Puis il lui demanda s'il était du nombre des perdus. — « Les choses perdues, répondit Tingusse, sont celles qui ne se retrouvent plus. Comment pourrais-je être ici si j'étais perdu ? » — « Point de plaisanterie, reprit Meucio ; je te demande si tu es du nombre des damnés, si ton âme brûle du feu d'enfer. » — « Non, mon ami, je ne suis point damné ; mais je ne laisse pas que de souffrir de grandes peines pour les péchés que j'ai commis. » Meucio lui demanda quels peines on infligeait là-bas pour chaque péché commis dans ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

monde-ci. Le mort satisfit à sa curiosité et entra dans les plus grands détails à cet égard.

Meucio, plein de reconnaissance et d'attachement pour son ami, lui offrit ses services sur la terre et l'invita à lui dire s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. — « Je ne refuse point tes offres, répondit le fantôme, je te prie de faire dire des messes, des oraisons et de distribuer quelques aumônes à mon intention. » Après que Meucio eut promis de satisfaire à ses désirs, le mort allait se retirer, lorsque son ami, se souvenant de la commère, le pria d'attendre un moment et lui demanda quelle peine on lui avait fait souffrir pour avoir eu commerce avec elle. « — Dès que je fus arrivé dans l'autre monde, je me trouvai vis-à-vis d'un esprit qui savait, je crois, tous mes péchés, et qui me conduisit à un certain lieu pour les expier, où je trouvai force compagnons de misère. Etant ainsi mêlé parmi eux et me souvenant de ce que j'avais fait avec ma commère, j'attendais à tout moment une punition plus forte. Quoique je fusse alors au milieu d'un feu très vif, la peur me faisait trembler. Un esprit me voyant dans cet état : — « Qu'as-tu donc fait plus que les autres pour trembler ainsi ?» — «J'ai peur, lui dis-je, d'être puni d'un grand péché que j'ai commis. » — « Quel est ce péché, poursuivit-il, qui t'effraie tant?» — «C'est d'avoir couché avec une de mes commères et d'y avoir couché si souvent que j'y ai laissé la peau.» — «Tu es un grand sot, répliqua l'esprit en se moquant de moi ; tranquillise-toi et sois sûr qu'on ne tient aucun compte ici-bas de ce qu'on fait là-haut avec les commères. »

Après ces mots, Tingusse, voyant que le jour commençait à poindre, prit congé de son ami et disparut comme un éclair.

Meucio ayant appris qu'on ne demandait point compte dans l'autre monde de ce qu'on fait dans celui-ci avec les commères, rit de la simplicité qu'il avait eue d'en avoir autrefois épargné plusieurs par délicatesse de conscience, et se promit bien de réparer sa sottise à la première occasion qui s'en présenterait.

Si frère Robert, dont on nous a parlé, eût su cela, il n'eût pas eu besoin d'étaler tant de rhétorique pour convertir sa bonne commère ; il l'en aurait instruite, et dès lors elle n'eût plus fait tant de difficultés pour lui accorder ses faveurs.

Le soleil penchait vers son couchant, et l'on sentait déjà les fraîches haleines du zéphyr quand le roi eut achevé sa Nouvelle. Voyant que chacun avait dit la sienne, il se leva de dessus son siége et ôtant sa couronne, il la posa sur la tête de madame Laurette en lui disant : — « C'est vous, madame, que je fais reine de cette compagnie ; vous nous commanderez en souveraine qui ne se servira de son autorité

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que pour faire des choses qui soient agréables à la société. » Puis il reprit sa place.

La nouvelle reine, après avoir salué gracieusement la compagnie, parla en ces termes : « Dionéo voulut hier que notre entretien d'aujourd'hui roulât sur les tromperies que les femmes font aux maris ; si je ne craignais de passer pour vindicative, j'ordonnerais que l'entretien de demain eût au contraire pour objet les tromperies que les hommes font à leurs femmes ; mais laissant de côté toute espèce de vengeance, je veux que chacun ait la liberté de raconter, soit les tromperies que les hommes se font entre eux, soit celles qu'ils font à leurs femmes, soit celles que les femmes font à leurs maris. J'imagine que, donnant un plus vaste champ à la malignité, les nouvelles seront plus agréables et plus variées. »

HUITIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Madame Néiphile prit la parole dans cette journée et commença par un préambule. Mesdames, dit-elle, comme il a été beaucoup question dans nos derniers récits des tours que les femmes ont joués aux hommes, je crois devoir vous en conter un qu'un homme joua malignement à une femme ; non que je veuille le blâmer de l'avoir ainsi trompée : c'est, au contraire, pour l'en louer, car la femme le méritait bien, et pour vous montrer en même temps que si les hommes sont souvent dupes de leurs maîtresses, ils savent aussi les duper à leur tour. Cependant, à dire vrai, le trait que je vais vous raconter ne mérite pas le nom de tromperie, mais plutôt celui de juste punition. Toute femme qui se pique un peu d'honnêteté doit être jalouse de son honneur, et celle dont il s'agit l'était si peu du sien qu'elle n'eut point de honte de le vendre. On peut pardonner des faiblesses à notre sexe ; mais les femmes qui osent se livrer pour de l'argent méritent le feu, comme le dit l'autre jour Philostrate en nous contant l'aventure qui arriva à madame Philippe de Prato.

Il y eut autrefois à Milan un soldat allemand nommé Gulfart, qui passait pour un fort honnête homme et qui était fidèlement attaché

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au prince qu'il servait, qualité qui n'est pas ordinaire aux gens de sa nation. Comme il se faisait un point d'honneur de rendre ponctuellement ce qu'il empruntait, il trouvait sans peine de l'argent, et à très petit intérêt, quand il en avait besoin.

Ce bon soldat devint amoureux d'une très belle dame nommée Ambroise, mariée à Gasparin Sagastrace, riche négociant de Milan, qui le connaissait particulièrement et qui l'aimait beaucoup. Il sut si bien s'y prendre, que le mari ni personne ne s'aperçut de l'amour dont il brûlait pour elle. Croyant avoir remarqué qu'il ne lui déplaisait pas, il se hasarda à lui faire parler pour la prier de payer d'un tendre retour les sentiments qu'elle lui avait inspirés, lui promettant de s'en rendre digne par son empressement à faire tout ce qui pourrait lui être agréable. La belle, après bien des façons, consentit de se rendre à ses désirs, à condition qu'il garderait un secret inviolable et qu'il lui donnerait deux cents écus dont elle avait besoin.

Gulfart fut si choqué de l'avarice de la dame, dont il ne l'aurait jamais soupçonnée, que peu s'en fallut que son amour ne changeât en aversion; cependant il se radoucit et résolut de la tromper. Dans cette idée il lui fit dire qu'il était prêt à faire ce qu'elle désirait; qu'il voudrait être plus riche pour lui offrir une plus forte somme; qu'elle n'avait qu'à l'instruire du jour et du moment auxquels il pouvait aller la trouver, et qu'il lui remettrait l'argent qu'elle lui demandait. Cette femme méprisable lui manda que son mari partait bientôt pour Gênes, et qu'elle ne manquerait pas de l'envoyer chercher le jour même de son départ.

Gulfart sachant que Gasparin devait bientôt faire ce voyage, se hâta de l'aller voir. — «J'aurais besoin, lui dit-il, de deux cents écus, et vous m'obligerez sensiblement de me les prêter au même intérêt que vous m'avez toujours prêté jusqu'à présent.» Gasparin lui rendit ce service avec plaisir et compta la somme sur-le-champ, à la grande satisfaction du militaire.

Quelques jours après, le négociant partit pour Gênes. Sa femme envoie dire aussitôt au galant qu'il pouvait venir et qu'il n'oubliât pas d'apporter la somme convenue. Gulfart, qui avait intérêt de trouver la belle en compagnie, et qui craignait qu'elle ne fût toute seule, se fit accompagner par un de ses amis, et lui dit en la présence de cet ami et d'un commis qui était avec elle dans ce moment: — «Voilà, madame, deux cents écus bien comptés que je vous prie de remettre à votre mari, quand il sera de retour de son voyage.» Elle les prit, sans entendre d'autre malice aux paroles de Gulfart, si ce n'est qu'il avait parlé ainsi par pure politique et pour qu'on ne soupçonnât pas que cet argent était le prix qu'elle avait mis à ses faveurs. C'est pourquoi elle lui répondit qu'elle ne manquerait pas de s'acquitter

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la commission à l'instant même de son arrivée ; — « mais voyons, ajouta-t-elle, si la somme est complète. » Elle se met aussitôt à la compter sur une table, et voyant qu'il n'y manquait pas une obole, elle la remit dans le sac et dit ensuite tout bas à Gulfart de repasser sur la brune, parce qu'elle serait seule. Il n'y manqua pas, et la belle l'ayant conduit dans sa chambre, ils passèrent la nuit ensemble. Le galant ne s'en tint pas à cette nuit-là, il sut engager madame Ambroise à partager plusieurs autres fois son lit avec lui pendant l'absence de son mari.

Quand celui-ci fut de retour à Milan, Gulfart saisit le moment qu'il était avec sa femme pour entrer chez lui, accompagné de son ami. — « Gasparin, lui dit-il après les premiers compliments, les deux cents écus que vous me prêtâtes avant votre voyage m'ayant été inutiles pour l'objet auquel je les destinais, je les rendis, le jour même de votre départ, à votre femme, qui les compta aussitôt devant moi ; ainsi, je vous prie de vouloir bien les rayer de votre livre. » Le mari se tournant vers sa femme, lui demanda si elle les avait reçus ; et, comme elle voyait devant elle le témoin qui les avait vu compter, elle ne put le nier, et s'excusa sur son peu de mémoire de ce qu'elle ne lui en avait point encore parlé. — « Soyez tranquille, dit alors Gasparin à Gulfart, j'en déchargerai mon livre aujourd'hui, sans plus tarder. » Alors le galant se retira fort content d'avoir ainsi puni sa maîtresse de son avarice, et d'avoir su adroitement jouir longtemps de ses faveurs sans qu'il lui en eût coûté une obole.

On imagine aisément combien la dame dut être sensible à un pareil tour.

NOUVELLE II.

LE CURÉ DE VARLONGNE.

Les hommes et les dames furent enchantés du tour que Gulfart avait joué à l'avare milanaise. On en riait encore lorsque la reine regarda Pamphile en souriant, et lui commanda de dire sa Nouvelle. Ce jeune gentilhomme obéit incontinent et parla ainsi :

C'est donc à moi, mes belles dames, à vous amuser à mon tour par le récit d'une petite histoire. Il ne tiendra certainement pas à moi de remplir et de passer vos espérances à cet égard. Ma Nouvelle sera contre ces sortes de gens qui nous offensent, sans qu'il soit en notre pouvoir de les offenser, du moins de la même manière ; je veux dire les prêtres qui semblent avoir conjuré contre l'honneur de nos femmes, et qui croient avoir gagné les indulgences lorsqu'ils sont venus à bout d'en séduire quelqu'une. Ils sont si contents

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quand ils ont cocufié quelqu'un qu'on jugerait à leur joie qu'ils ont mené aux pieds du pape le soudan d'Alexandrie. Il est fâcheux, pour nous autres laïques, que nous ne puissions pas leur rendre la pareille. Mais nous avons du moins la consolation de nous venger sur leurs mères, leurs sœurs, leurs nièces et leurs bonnes amies, en leur faisant ce qu'ils font à nos femmes. Mon dessein donc est de vous raconter une amourette de village ; vous rirez de la singularité du dénoûment, qui vous fera voir qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter à la bonne foi des prêtres.

Dans le village de Varlongne, qui, comme on sait, ou comme on l'a ouï dire, n'est pas fort éloigné de la ville de Florence, il y eut un maître curé vigoureux de sa personne et très propre pour le service des dames. Ce bon pasteur, qui savait à peine lire, avait néanmoins le talent d'amuser ses ouailles et de les divertir le dimanche, au pied d'un orme, par ses contes et ses propos joyeux ; et, quand les maris s'absentaient, il savait visiter leurs femmes, auxquelles ils donnait sa bénédiction, leur portant tantôt du gâteau, tantôt de l'eau bénite, et quelquefois des bouts de chandelle.

Parmi les paroissiennes à qui il faisait ainsi sa cour il n'y en avait point qui lui plût davantage que Belle Couleur, femme d'un paysan connu sous le nom de Bientevienne de Mazzo. C'était à la vérité une bonne villageoise, dodue, fraîche, brunette, bien découplée, telle en un mot qu'il la fallait à monsieur le curé. Elle était d'ailleurs de la meilleure humeur du monde, toujours la première à la danse, chantant au mieux l'air d'une bourrée et jouant parfaitement du tambourin.

Le curé en devint si fort amoureux qu'il faillit en perdre l'esprit. Il courait tout le jour, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans l'espérance de la voir. Quand il savait, le dimanche et les jours de fête, qu'elle était à l'église, il chantait de toutes ses forces pour lui persuader qu'il était grand musicien ; mais quand il n'y voyait point sa chère Belle Couleur, il s'y prenait avec plus de modération. Cependant, quelque passionné qu'il fût, il sut si bien faire que Bientevienne ni personne ne s'aperçut de l'amour qui le tourmentait. Pour se rendre favorable celle qui en était l'objet, il ne cessait de lui faire de petits présents, et lui envoyait tantôt une botte d'ail frais, tantôt des oignons nouvellement cueillis dans son jardin, tantôt de petits pois, et quelquefois un bouquet de fleurs. S'il la rencontrait quelque part, il la regardait du coin de l'œil, comme un chien qui en veut mordre un autre : mais la paysanne faisant semblant de ne pas s'en apercevoir et bien aise de paraître sauvage, passait presque toujours sans s'arrêter.

Ce dédain chagrinait fort monsieur le curé. Il ne se laissa pourtant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas décourager par les froideurs de la belle. L'amour était trop enraciné dans son cœur pour être en état d'y renoncer. Tel est le charme de cette passion, qui nous plaît lors même qu'elle nous rend malheureux.

Un jour qu'il se promenait les mains derrière le dos et l'air tout pensif, le hasard voulut qu'il rencontrât Bientevienne monté sur un âne chargé de différentes productions de son jardin. Il lui demanda où il allait.— « Je vais à la ville, monsieur le curé, pour une affaire importante ; je porte ces fruits et ces légumes au seigneur de Bonacorci de Ginestret, pour l'engager à me traiter convenablement ; car vous saurez qu'il m'a fait donner une assignation par son coquin de procureur, juge des bâtiments, pour comparaître devant le tribunal civil. »

—« Tu fais bien, mon cher ami, répondit le curé, fort content dans le fond de son cœur ; Dieu te conduise, et reviens le plus tôt que tu pourras. Si tu rencontres par hasard Lapucio, mon clerc, ou Naldino mon valet, je te prie de leur dire de m'apporter des attaches pour mes fléaux. » Bientevienne le lui promit et continua son chemin.

Le prêtre crut que c'était là le moment favorable pour aller voir sa bien-aimée Belle Couleur et pour faire une tentative auprès d'elle. Il courut droit à sa maison, et dit en entrant : — « Dieu veuille envoyer ici tous les biens qui sont ailleurs ! » La paysanne, qui était montée en haut, l'ayant entendu : — « Soyez le bien-venu, monsieur le curé, lui dit-elle ; et où allez-vous donc ainsi traînant votre queue par le chaud qu'il fait ? » — « J'ai trouvé ton mari qui allait à la ville, répondit le pasteur, et je suis venu passer quelques instants avec toi. »

Belle Couleur étant descendue, fit asseoir le curé et reprit son travail, qui consistait à trier de la graine de choux que son mari avait cueillie depuis quelques jours. Le curé profitant du tête-à-tête, entama ainsi la conversation : — « Il est donc décidé, ma chère amie, que tu veux toujours me faire souffrir ? » — « Moi ? et qu'est-ce que je vous fais ? » — « Tu ne me fais rien à la vérité ; mais n'est-ce pas assez de m'empêcher de faire avec toi ce que je voudrais ! » — « Est-ce que les prêtres font cela ? » — « Sans doute, et mieux que les autres hommes. Pourquoi donc ne le ferions-nous point ? n'avons-nous pas tout ce qu'il faut pour cette besogne ? nous y sommes même plus habiles que les autres, parce que nous le faisons plus rarement. Laisse-moi besogner avec toi ; je t'assure que tu t'en trouveras bien. » — « J'en doute fort ; car vous êtes tous avares comme des diables. » — « T'ai-je encore refusé quelque chose ? demande-moi ce que tu voudras et sois sûre de l'obtenir. Veux-tu une paire de souliers, un ruban, un fichu ? » — « J'ai de tout ce que vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

m'offrez là ; mais, puisque vous m'aimez tant, rendez-moi donc un service : je ferai ensuite tout ce que vous voudrez. » — « Parle, reprit le curé avec vivacité, je suis prêt à faire tout ce qui te sera agréable. »

— « Je dois aller samedi prochain à Florence, dit Belle Couleur, pour rendre de la laine que j'ai filée et pour faire raccommoder mon rouet ; si vous voulez me prêter cent sous, que vous avez assurément, vous me mettrez dans le cas de retirer de chez un usurier ma jupe et mon tablier des dimanches, que je portais le jour de mes noces. Voyez si vous êtes dans l'intention de me donner cet argent : ce n'est qu'à cette condition que vous obtiendrez de moi ce que vous désirez. » — « Je n'ai pas d'argent sur moi, mais je m'engage à te donner les cent sous avant samedi. » — « Oh ! vous autres gens d'église, vous promettez beaucoup et ne tenez rien. Vous ne ferez pas de moi comme de la crédule Billuzza, que vous renvoyâtes bellement sans lui donner un seul liard, et qui, à cause de cela même, est devenue fille du monde. Je ne suis pas d'avis de me laisser duper de même. Si vous n'avez pas l'argent que je vous demande, allez le chercher. » — « Épargne-moi, de grâce, la peine d'aller chez moi par le grand chaud qu'il fait. D'ailleurs songe que nous sommes sans témoins, et qu'il n'en serait peut-être pas de même à mon retour. Profitons de l'occasion puisqu'elle est si favorable. » — « Allez-y, vous dis-je, sinon vous n'en tâterez point, je vous jure. »

Le prêtre voyant qu'elle était résolue de ne consentir à rien, sinon un *salvum me fac*, et lui désirant faire la chose *sine custodiâ :* — « Puisque tu ne crois pas, lui dit-il, que je t'apporte les cent sous, tiens, voilà mon manteau que je te laisse pour gage. — « Voyons ce manteau et ce qu'il peut valoir. » — « Mon manteau est d'un beau drap de Flandre, à trois bouts, et même à quatre, au dire d'un de mes paroissiens. Il n'y a pas encore quinze jours que le fripier Otto me le vendit dix bonnes livres, et Buillet qui, comme tu sais, se connaît en étoffes, prétend qu'il en vaut quinze. » — « Cela me paraît un peu difficile à croire ; mais je veux bien m'en contenter. Nous verrons si vous êtes homme de parole. »

Le curé, qui brûlait d'envie de satisfaire sa passion, lui remit son manteau, et après qu'elle l'eut enfermé dans un coffre, — « Passons, lui dit-elle, dans la grange, où jamais personne ne vient. » Le curé la suivit et s'amusa avec elle de la bonne manière. Après s'en être donné tant qu'il put en prendre, il s'en retourna chez lui en simple soutane comme s'il venait de quelque noce.

A peine fut-il arrivé au presbytère, que, considérant le peu de profit qu'il retirait de sa cure, il se repentit d'avoir laissé son man-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

teau et pensa aux moyens de le recouvrer, sans être obligé de donner la somme convenue : toutes les offrandes de l'année réunies auraient à peine pu la former. Son esprit malin et rusé lui fournit un expédient. Comme le jour suivant était un jour de fête, il envoya le fils d'un de ses voisins chez Belle Couleur pour la prier de lui prêter son mortier de marbre, prétextant d'avoir du monde à dîner, ce qu'elle fit de grand cœur. Deux jours après il le renvoya par son clerc, à l'heure qu'il jugea que Bientevienne et sa femme devaient être à table. — « Monsieur le curé m'a chargé de vous bien remercier, dit le clerc en s'adressant à la femme, et de vous demander le manteau que le garçon vous laissa pour gage en vous empruntant le mortier. »

Belle Couleur fronçant le sourcil à cette demande allait répondre, lorsque son mari l'en empêcha en lui disant d'un air fâché : — « D'où vient prends-tu des gages de notre curé : tu mériterais en vérité que je te donnasse un bon soufflet, pour t'apprendre à te défier ainsi de notre honnête pasteur. Rends-lui vite son manteau, et garde-toi de jamais lui rien refuser sans gage, demandât-il même notre âne. »

La femme se lève en grognant entre ses dents, sort le manteau du coffre, et dit au clerc en le lui remettant : — « Je te prie d'assurer de ma part monsieur le curé que, puisqu'il agit de la sorte, il ne pilera de sa vie à mon mortier. »

Le clerc s'étant acquitté de la commission : — « D'accord, répondit le curé ; mais tu peux dire aussi à Belle Couleur quand tu la verras, que si elle ne me prête point son mortier, je ne lui prêterai pas non plus mon pilon : l'un vaut bien l'autre assurément. »

Bientevienne ne fit point attention aux paroles de sa femme, qu'il prit pour l'effet des reproches qu'il venait de lui faire. Pour Belle Couleur, elle fut longtemps fâchée contre le curé ; mais les vendanges raccommodèrent tout.

Le prêtre lui fit présent d'un petit tonneau de vin nouveau et d'une mesure de châtaignes, et recouvra, par ce moyen, ses bonnes grâces. Ils vécurent depuis en grande intelligence, visitèrent fréquemment la grange, et prirent si bien leurs précautions que personne ne se douta de leur intrigue.

NOUVELLE III.

LE BON CALANDRIN.

La Nouvelle de Pamphile, qui fit beaucoup rire les dames, étant achevée, la reine commanda à madame Elise de dire la sienne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cette dame, qui riait encore, commença aussitôt et parla en ces termes : Je ne sais, mesdames, si ma Nouvelle vous paraîtra aussi plaisante que celle que vous venez d'entendre ; mais, du moins, je puis vous assurer qu'elle est très vraie, quoique peu vraisemblable.

Dans notre bonne ville de Florence, qui fourmille de toutes sortes de personnages, il y avait un peintre nommé Calandrin, homme simple et neuf au dernier point. Il était presque toujours avec deux autres peintres, dont l'un portait le nom de Lebrun et l'autre celui de Bulfamaque, gens fort enjoués, mais prudents et rusés, et qui ne fréquentaient Calandrin que pour s'amuser de sa grande simplicité.

Il y avait dans le même temps à Florence un jeune homme nommé Macé del Saggio, qui était bien le personnage le plus facétieux et le plus délié qu'il fût possible de trouver. Ayant entendu parler de la simplicité de Calandrin, il résolut de s'en divertir, en lui jouant quelque bon tour ou en lui faisant accroire quelque chose d'extraordinairement ridicule. Il le rencontra un jour dans l'église de Saint-Jean, occupé à examiner les diverses peintures et le beau tabernacle qu'on avait posé depuis peu sur le maître-autel. L'occasion paraissant favorable à son dessein, il s'en ouvre à un de ses amis qui était avec lui, et s'approche dans cette intention du bon Calandrin. Il fait d'abord semblant, ainsi que son ami, de ne pas l'apercevoir, et se met à parler du mérite de certaines pierres, et en parle si pertinemment qu'on eût cru entendre parler le plus fameux des lapidaires. Le peintre, qui l'écoutait raisonner et qui paraissait émerveillé de ce qu'il entendait, s'approche des deux discoureurs et les salue en les abordant. Macé continue sa conversation avec lui, lorsque Calandrin l'interrompt pour lui demander où l'on trouvait des pierres si précieuses et de si grande vertu.

— « On en trouve beaucoup, répond Macé d'un air sérieux, à Berlinsonne, ville de Basque, située dans un canton nommé Bengodi, où l'on lie les ceps de vigne avec de la saucisse. On a dans ce pays-là, continua-t-il, une oie pour de l'argent et un oison par dessus le marché. On y voit une montagne de fromage de Parme râpé, sur laquelle il y a des gens qui ne sont occupés qu'à faire des macaronis et des massepains, qu'on cuit dans du jus de chapon, et qu'on jette ensuite en bas aux passants, et plus en a qui plus en attrape. Au pied de cette montagne coule un ruisseau de vin de Malvoisie, auquel il ne se mêle jamais une goutte d'eau. »

— « O le bon pays ! s'écrie Calandrin ; mais, dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait des chapons dont le jus sert à faire les biscuits. » — « Ce qu'on en fait ! les Basques les mangent tous. » — « Avez-vous été dans ce pays-là ? » — « Si j'y ai été ! oh, je vous en ré-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ponds : plus de mille fois. » — « Est-ce bien loin d'ici ? » — « Il y a plus de mille lieues. » — « Il est donc encore plus loin que la Brusse ? » — « Assurément. »

Calandrin voyant que Macé disait tout cela d'un grand sang-froid, le crut comme un article de foi. — « C'est trop loin pour moi, ajouta-t-il ; autrement je serais ravi d'y aller avec vous, pour avoir le plaisir de voir faire la culbute à ces macaronis, à ces biscuits, et d'en attraper une bonne quantité. Mais ayez la bonté de me dire si l'on trouve dans ce pays si singulier les pierres dont vous parliez tout à l'heure. » — « Sans doute, il y en a de deux sortes. Les unes sont des pierres à moudre, qu'on tire de Sertignage et de Moûtisce, dont on fait des meules de moulin, et ces meules tournent d'elles-mêmes pour faire la farine. De là vient qu'on dit proverbialement dans ce pays-là que les grâces viennent de Dieu et les bonnes meules de Moûstice. Ces pierres à moudre sont en si grande quantité que les habitants de ce pays n'en font pas plus de cas que des émeraudes. Celles-ci y sont si communes qu'il y en a des montagnes plus élevées que le mont Morel. Elles jettent tant d'éclat qu'il fait jour au milieu de la nuit. Qui ferait enchâsser ces pierres avant de les tirer de la carrière et les porterait au soudan, serait sûr d'en avoir tout ce qu'il voudrait. L'autre espèce de pierre précieuse qu'on trouve dans ce pays est celle que nous autres lapidaires appelons éliotropie. Elle a la vertu de rendre invisible quiconque en porte sur soi.

— « Il faut avouer, dit Calandrin, que ce pays est merveilleux. Faites-moi le plaisir de me dire, continua-t-il, si l'on ne trouve point ailleurs cette dernière sorte de pierre. » — « On en trouve aussi dans la Toscane, dans la plaine de Mugnon. » — « De quelle grosseur, de quelle couleur est-elle ? » — « Il y en a de toutes les grosseurs, mais presque toutes sont de couleur noirâtre. »

Calandrin, ayant bien retenu tout ce que Macé lui avait dit de la nature de ces dernières pierres, et se faisant mille félicités chimériques s'il pouvait en trouver, se retira résolu d'en chercher. Mais ne voulant rien faire sans ses amis Lebrun et Bulfamaque, il les chercha en diligence, pour leur communiquer sa découverte et son projet. Après avoir couru toute la matinée pour les joindre, il se ressouvint sur l'heure de midi qu'ils travaillaient tous deux au monastère des dames de Fayance. Il alla les y trouver, négligeant toutes ses affaires pour cet objet.

— « Mes amis, leur dit-il, nous voilà les plus riches de Florence, si vous voulez vous en rapporter à moi. J'ai appris d'un homme digne de foi que dans la plaine de Mugnon se trouve une pierre qui a la vertu de rendre invisible celui qui la porte sur soi ; ainsi, je suis

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'avis que nous allions la chercher sans délai : nous la trouverons, je vous en assure ; je sais comme elle est faite. Quand nous l'aurons trouvée et mise dans notre poche, qui pourra nous empêcher d'aller chez ces gros banquiers dont les comptoirs sont, comme vous savez, toujours pleins de ducats, et d'en remplir nos poches ? Nous ne serons vus de personne. Par ce moyen, nous deviendrons riches en fort peu de temps, et nous n'aurons plus la peine de barbouiller des murailles tout le long du jour, comme font les limaçons. »

Lebrun et Bulfamaque ne purent entendre ces extravagances sans en rire eux-mêmes. Ils auraient éclaté, s'ils n'avaient voulu prolonger leur amusement. Feignant donc d'être surpris du discours de cet imbécile, ils louèrent la sagesse de son projet ; après quoi, Bulfamaque lui demanda comment on nommait cette pierre merveilleuse. Calandrin, qui n'avait pas plus de mémoire que de jugement, en avait oublié le nom. — « Qu'avons-nous à faire, répondit-il, de savoir comment on la nomme, pourvu que nous connaissions sa vertu et que nous puissions nous la procurer? Je la connais, il n'en faut pas davantage. Si vous voulez me croire, nous irons sur-le-champ la chercher. » — «Comment est-elle donc faite? » dit Lebrun. — « Il y en a de différentes grosseurs ; mais toutes sont de couleur noirâtre. Pour ne pas nous tromper, nous amasserons celles qui approchent de la couleur noire, jusqu'à ce que nous ayons rencontré la véritable. Allons, mes amis, ne perdons point de temps.»—«Un peu de patience, dit Lebrun. » Puis, se tournant vers son camarade : — « Il me paraît, lui dit-il, que notre ami raisonne très juste. Mais il me semble aussi que ce n'est pas une heure propre à cette recherche : le soleil est à présent si chaud et donne si d'aplomb sur la plaine de Mugnon, que je suis persuadé qu'il doit avoir calciné les pierres qu'il peut y avoir, et que celles qui sont naturellement noires nous paraîtraient blanches. D'ailleurs, comme c'est aujourd'hui un jour ouvrable, nous pourrions rencontrer dans cette plaine des gens qui, devinant notre dessein, chercheraient aussi bien que nous et auraient peut-être plus de bonheur. Ainsi, je suis d'avis que nous remettions la partie à demain matin, qui est un jour de fête, si toutefois vous le trouvez à propos.

Bulfamaque approuva le conseil de son camarade, et Calandrin imita, comme de raison, son exemple. Il les pria instamment l'un et l'autre de bien garder le silence sur cette chose, qui ne lui avait été confiée que sous le secret. Il leur conta en même temps tout ce qu'il avait entendu dire du pays de Basque, jurant, comme un païen, qu'il n'y avait rien de plus vrai.

Après que Calandrin se fut retiré, les deux peintres concertèrent la conduite qu'ils tiendraient le lendemain avec lui, pour se bien di-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vertir de son excessive crédulité. Cet original fut sur pied dès le point du jour. Il courut éveiller ses amis qui furent bientôt prêts. Ils sortirent tous trois par la porte de Saint-Gal, et arrivèrent de fort bonne heure à la plaine de Mugnon. Calandrin, qui brûlait d'envie de trouver ladite pierre, marchait toujours le premier, allant tant ô d'un côté, tantôt d'un autre, et se jetant avec précipitation sur toutes les pierres noires qu'il rencontrait. Lebrun et Bulfamaque allaient après lui et, pour mieux lui en imposer, en ramassaient quelques unes. Quand notre bon imbécile en eut plein son sein, ses poches et son manteau, Lebrun voyant que l'heure du dîner appprochait, demanda à son compagnon, ainsi qu'il en était convenu avec lui : — « Où est donc allé Calandrin ? » Bulfamaque, qui le voit tout près de lui, tourne sa tête de tous côtés, et feignant de ne pas le voir, — « Je n'en sais rien, répondit-il, mais il était là tout à l'heure. » — « Que dis-tu tout à l'heure ? reprit Lebrun ; je suis sûr qu'il s'en est retourné chez lui, et que, profitant de notre application à chercher, il est allé dîner sans daigner nous en avertir. » — « Il a fort bien fait, repartit Bulfamaque, de nous jouer ce tour, puisque nous avons été assez simples pour le suivre dans cette plaine, nous n'avons que ce que nous méritons. Quels autres que nous en effet auraient été assez imbéciles pour se laisser persuader qu'on trouve ici des pierres qui ont la vertu de rendre invisibles ceux qui les portent sur eux ? »

Calandrin écoutait leur conversation avec la plus grande joie, et ne doutant point qu'il n'eût trouvé la pierre, il résolut de s'en retourner sans rien dire. Il leur tourna le dos et prit le chemin de la ville.

— « Que faisons-nous ici? continua Bulfamaque ; pourquoi ne pas nous en retourner comme il l'a fait ? » — « Je le veux bien ? mais je te jure que notre ami ne m'en fera plus accroire : je suis furieux du tour qu'il nous a joué. Que n'est-il encore assis près de nous ! je lui lancerais cette pierre dans les talons, » et en même temps il la lui jette aux jambes. Calandrin sentit vivement le coup ; cependant il ne dit mot, et, après s'être gratté l'endroit où la pierre l'avait atteint, il double le pas et gagne chemin. Bulfamaque prend une seconde pierre, et la montrant à Lebrun, « — J'enrage, dit-il, que ce faquin se soit ainsi moqué de notre crédulité ; s'il était ici, je lui donnerais de ce caillou sur le dos, et en disant cela il le lui jette justement à l'endroit qu'il avait dit. Ils le suivirent à coups de pierre depuis la plaine de Mugnon jusqu'à la porte de Saint-Gal, où ils jetèrent à terre celles qui leur restaient. Ils s'arrêtèrent avec les gardes qui, prévenus du fait, firent semblant de ne point voir Calandrin quand il passa au milieu d'eux.

Celui-ci, voyant qu'on l'avait laissé passer sans lui rien dire, était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au comble de sa joie. Il alla droit à sa maison, située près du coin des moulins. Il passa le long de la rivière, et le hasard voulut qu'il arrivât chez lui sans que personne lui dit un mot, quoiqu'il fût chargé comme un mulet. Il est vrai qu'à cette heure-là il y avait peu de monde dans les rues, parce que c'était justement l'heure du dîner. Mais sa femme, nommée Tesse, se trouva malheureusement sur la montée. Elle ne l'eut pas plus tôt vu qu'elle se mit à le gronder de ce qu'il avait été si longtemps à revenir. — « D'où diable sors-tu à l'heure qu'il est? sais-tu bien que tout le monde a dîné? est-il possible que le ciel m'ait donné pour mari un homme de cette espèce? »

Calandrin jugeant, par le discours de sa femme, qu'il n'était plus invisible, et croyant qu'elle seule en était cause, entra aussitôt dans la plus grande colère. — « Maudite femme, s'écria-t-il, que tu me fais de tort! tu as tout gâté; mais par ma foi tu me le paieras. » Il se décharge au plus vite de ses pierres, et courant à elle d'un air furieux, il la bat, la prend aux cheveux, la jette à terre et lui donne tant de coups de poing, tant de coups de pied, qu'il la laisse presque morte, quoique la pauvre femme s'épuisât à lui demander pardon.

Cependant Lebrun et Bulfamaque, après avoir ri quelque temps avec les gardes de la folie de leur camarade, le suivirent de loin et à petits pas. Arrivés près de la porte de sa maison, et entendant qu'il battait sa femme, ils l'appellent comme s'ils ne faisaient que d'arriver. Calandrin tout en eau, enflammé de colère et las de battre sa femme, parut à la fenêtre et les pria de monter. Feignant d'être fâchés contre lui, ils entrent, et voyant la chambre pleine de pierres et sa femme échevelée, le visage meurtri et pleurant à chaudes larmes dans un coin : — « Que signifie tout ceci, mon cher Calandrin? lui dirent-ils. Auriez-vous envie de bâtir, puisque voilà tant de pierres? » Et puis se tournant vers l'infortunée qui se lamentait : — « Vous vous êtes donc vengé sur votre femme, lui dit Lebrun, du mauvais tour que vous nous avez joué? que veulent dire toutes ces folies? »

Calandrin, assis sur une chaise, accablé de lassitude, à cause du grand faix qu'il avait porté et des coups qu'il avait donnés, désolé de la bonne fortune qu'il croyait avoir perdue, n'eut pas la force de répondre un seul mot. Bulfamaque voyant qu'il gardait le silence, et ne pouvant contenir son indignation, lui dit : — « Si tu avais quelque chagrin, ce n'est pas sur nous qu'il fallait te venger, en nous laissant comme deux badauds dans la plaine de Mugnon, où tu nous avais laissés sous un vain prétexte. C'est fort mal à toi de t'en être retourné sans nous rien dire. Tu peux compter aussi que c'est bien la dernière pièce que tu nous feras. »

Calandrin ramassant le peu de force qui lui restait : — « Mes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

amis, répondit-il, ne vous fâchez pas ; la chose n'est pas comme vous l'entendez. Je suis plus à plaindre que vous ne croyez. J'avais trouvé la pierre précieuse dont je vous avais parlé ; vous en serez convaincus vous-mêmes lorsque je vous aurai dit que j'étais à moins de dix pas de vous dans le temps que vous me cherchiez. » Il leur conta ensuite d'un bout à l'autre ce qu'ils avaient fait, sans oublier les coups de pierre qu'il avait reçus, tantôt sur les jambes, tantôt sur les épaules. — « Sachez de plus, continua-t-il, que les gardes, qui sont attentifs jusqu'à l'importunité pour voir tout ce qu'on porte dans la ville, ne m'ont pas dit le moindre mot en entrant ; nouvelle preuve que j'étais vraiment invisible. En un mot, personne ne m'a vu et personne aussi ne m'a rien dit tout le long du chemin. Mais quand je suis arrivé ici, cette misérable femme est venue au-devant de moi ; elle m'a vu et a renversé toutes mes espérances. Maudite engeance que les femmes ! elles font perdre, vous ne l'ignorez pas, la vertu à toutes choses. Je me regardais comme le plus heureux des hommes et me voilà le plus malheureux. Je m'en suis vengé en la rouant de coups, et je ne sais ce qui m'empêche de lui en donner encore autant. Plût à Dieu ne l'eussé-je jamais vue ! » Et là-dessus, s'échauffant tout de nouveau, il voulait la battre encore, mais ses amis l'en empêchèrent. Ils faisaient les surpris et affirmaient la vérité des circonstances que Calandrin leur rapportait. Ils avaient toutes les peines du monde de s'empêcher de rire, et auraient sans doute satisfait leur envie à cet égard, si la fureur de ce brutal, qui en voulait toujours à sa femme, ne les eût arrêtés. Ils lui représentèrent son tort de l'avoir ainsi maltraitée, s'efforçant de lui faire entendre qu'elle n'était aucunement la cause de son malheur, qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même, puisqu'il s'était exposé à sa rencontre, sachant que les femmes, dans leur temps critique, détruisent la vertu de toutes choses. Mais que, puisque le bon Dieu ne lui avait point donné cette idée, il avait voulu sans doute le punir de les avoir trompés, en ne leur faisant point part de sa découverte. Enfin, après plusieurs remontrances de cette nature, ils finirent par le raccommoder avec sa femme, et le laissèrent fort chagrin dans sa maison pleine de pierres.

NOUVELLE IV.

LE PRÉVOT DE FIÉSOLE.

Madame Élise avait achevé de raconter sa Nouvelle, qui fit le plus grand plaisir à la compagnie, lorsque la reine se tourna vers madame Émilie pour lui dire de remplir sa tâche.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Vertueuses dames, dit aussitôt celle-ci, on a déjà vu, par les différentes histoires qu'on a débitées, combien les moines, les autres ecclésiastiques et les rois mêmes sont portés vers les femmes ; mais comme ce sujet est inépuisable, je crois devoir vous entretenir encore d'un prévôt d'église, qui, bon gré malgré, voulait se faire aimer d'une femme de condition ; mais elle fut assez adroite pour s'en débarrasser et assez bonne chrétienne pour le traiter comme il le méritait.

Personne de vous n'ignore que la ville de Fiésole, dont on découvre d'ici la montagne, est une des plus anciennes villes d'Italie. Quoiqu'elle n'offre aujourd'hui presque que des ruines, il n'est pas moins vrai qu'elle fut autrefois très grande, très peuplée, et que l'évêché qu'il y a encore est de temps immémorial. Or, auprès de l'église cathédrale de cette ville demeurait, il y a quelques années, la veuve d'un gentilhomme. On la nommait madame Picarde. Comme elle n'était pas riche, elle faisait son séjour ordinaire à la ville, dans une petite maison qui lui appartenait et qu'elle partageait avec deux de ses frères, estimés et chéris de tout le monde. Cette dame avait encore assez de jeunesse, de beauté et d'agrément pour faire naître des passions.

Le prévôt de la cathédrale, qui la voyait fréquemment à l'église, en devint si amoureux, qu'il ne trouvait rien d'aussi charmant que cette veuve. Il ne fut pas longtemps sans lui déclarer les sentiments qu'elle lui avait inspirés, et la supplia de vouloir bien les payer d'un tendre retour. Quoique le chanoine fût déjà vieux, il n'en était ni plus raisonnable, ni plus honnête. Sa présomption et son audace le rendaient insupportable auprès des femmes, et jamais homme ne fit une déclaration de si mauvaise grâce. En un mot, il avait un caractère et une figure si désagréables, qu'il n'y avait pas moyen de l'aimer.

Madame Picarde, qui connaissait parfaitement l'humeur de cet homme, bien loin d'être flattée des sentiments qu'il lui témoignait, passa de l'indifférence à la haine ; mais, comme elle avait autant de politesse que de vertu, elle crut devoir lui adoucir l'indignation qu'il venait de lui inspirer, et se contenta de lui répondre qu'elle ne pouvait lui savoir mauvais gré de son amitié, et qu'elle lui promettait volontiers la sienne, pourvu qu'il n'eût que des intentions honnêtes, ce qu'elle était portée à croire, puisqu'il était son père spirituel, prêtre, et déjà sur l'âge, trois motifs qui devaient l'engager à être chaste et continent. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne suis plus d'âge à avoir des intrigues amoureuses avec qui que ce soit. Mon état de veuve m'oblige à plus de retenue que les autres femmes, et je dois fuir tout ce qui sent la galanterie. Ainsi, trouvez bon que je m'en tienne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toujours avec vous à la simple amitié. Je ne puis ni ne veux vous aimer, comme vous pourriez l'entendre, et vous m'obligerez beaucoup de ne pas m'aimer non plus d'une manière contraire à mes principes, qui sont ceux de la religion et de l'honnêteté. »

Une pareille réponse ne déconcerta pas le prévôt. Il ne s'était point flatté, malgré sa grande présomption, de subjuguer la veuve dans un premier entretien. Il revint plusieurs autres fois à la charge par lettres et par ambassades et même de vive voix quand il pouvait la rencontrer à l'église ou quelque autre part, tant qu'à la fin la dame, fatiguée de ses importunités, résolut de s'en débarrasser par un tour cruel, puisqu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison par l'honnêteté. Mais avant de rien entreprendre, elle crut devoir communiquer son projet à ses frères, qui l'approuvèrent, après qu'elle les eut informés de toutes les démarches du prévôt.

Quelques jours après, madame Picarde alla, comme de coutume, à l'église cathédrale. Le vieux chanoine ne l'eut pas plus tôt vue qu'il se hâta de l'aborder pour lui renouveler ses importunes sollicitations. Il la prend à l'écart et, après l'avoir sollicitée quelque temps, la belle pousse un profond soupir et paraît attendrie. — « Il est bien difficile, dit-elle ensuite, qu'une citadelle qui a tous les jours de nouveaux assauts à soutenir ne se rende à la fin. C'est ce que je viens d'éprouver. Oui, vous avez vaincu ma résistance et je consens d'être à vous. » — « Je puis vous assurer, madame, reprit le chanoine au comble de sa joie, que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez fait une si longue défense. Jamais femme ne m'avait résisté si longtemps. Si je n'ai pas perdu courage, c'est que j'étais sûr que vous finiriez par m'aimer. La question est de savoir quand et où nous pourrons nous trouver. » — « Ce sera quand il vous plaira, dit la veuve, je n'ai point de mari à craindre. Mais pour ce qui est du rendez-vous, je ne sais trop en quel lieu choisir. »—« Et pourquoi n'irais-je pas chez vous ? » répliqua le vieux chanoine. — « Chez moi ? la chose n'est guère possible : vous savez, monsieur, que ma maison n'est pas fort vaste et que mes deux frères n'en bougent presque ni jour ni nuit ; ils ont d'ailleurs le plus souvent compagnie. Il est vrai qu'ils n'entrent que bien rarement dans ma chambre ; mais elle est si proche de la leur que, à moins de vouloir vous y tenir dans l'obscurité et sans dire mot ni faire le moindre bruit, il n'y a pas moyen de vous y recevoir. On entend de l'une tout ce qui se dit dans l'autre, quelque bas qu'on puisse parler. Voyez, d'après cela, si vous vous sentez le courage d'y venir et d'y être muet. » — « Qu'à cela ne tienne, une nuit est bientôt passée, et, dans ces sortes de rencontres, la langue n'est pas toujours la chose dont on a le plus besoin. Nous pouvons en essayer

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en attendant que nous trouvions un endroit moins gênant. Je me flatte donc, madame, que vous voudrez bien ne pas laisser passer la nuit suivante sans couronner mon amour. » — « Soit, dit la veuve; mais le secret sur toutes choses, monsieur le prévôt. » — « Vous pouvez y compter, madame ; les gens d'église sont discrets, et je me pique de l'être plus que tous mes confrères. »

La dame lui prescrivit alors la façon dont il devait s'y prendre pour aller la trouver, et, tout étant arrangé, ils se séparèrent.

Madame Picarde avait une servante qui n'était pas des plus vieilles, mais qui, en récompense, était la plus laide créature qu'il fût possible de voir. Qu'on se représente un visage plein de coutures, un nez de travers, des lèvres d'une grosseur extraordinaire, une bouche large, des dents longues, des yeux louches et bordés de rouge, un teint jaune et noirâtre, et l'on n'aura encore qu'une faible idée de sa laideur. Le reste du corps était parfaitement analogue au visage. Elle était toute contrefaite, bossue et boiteuse du côté droit; en un mot, on aurait dit que la nature avait pris plaisir d'en faire un monstre de laideur et de difformité. Cette fille portait le nom de Cheute ; mais à cause de son grand nez écrasé, on lui avait donné le surnom de Cheutasse. Elle ne manquait pas d'esprit ni de malice, comme c'est assez l'ordinaire dans les personnes contrefaites.

— « Si tu veux me faire un plaisir, lui dit sa maîtresse en revenant de l'église, je te donnerai une chemise toute neuve. » — « Pour une chemise, répondit Cheutasse, il n'est rien que je n'entreprenne. » — « C'est, continua la dame, de coucher cette nuit avec un homme dans mon lit et de lui faire tout plein de caresses sans lui mot dire, de peur que mes frères ne l'entendent. » — « Je coucherais avec dix hommes, dès qu'il s'agit de vous obliger. » — « Fort bien ; mais prends garde surtout de ne pas parler, quelque chose que le galant te puisse dire. »

La nuit venue, et le prévôt étant entré doucement et sans lumière dans la chambre de madame Picarde, les deux frères se mirent à parler tout haut, dans l'intention de se faire entendre du vieux galant et de l'engager par là à garder le plus grand silence. A peine fut-il dans ladite chambre qu'il se mit au lit, ainsi que la dame le lui avait recommandé. Cheutasse, à qui sa maîtresse avait bien fait sa leçon, ne tarda pas à l'aller trouver. A peine fut-elle déshabillée que le vieux chanoine la prit dans ses bras et s'en donna d'autant plus qu'il en avait jeûné depuis longtemps. La servante profita de la méprise et se vengea du mieux qu'il lui fut possible du délaissement universel où depuis longtemps elle était réduite à cause de sa grande laideur.

Pendant que ce beau couple mettait ainsi le temps à profit, sans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

oser se parler ni soupirer trop fort, la veuve dit à ses frères qu'ayant fait son personnage, c'était maintenant à eux à faire le leur. Là dessus ils sortent tout doucement de leur chambre et vont chez l'évêque, ainsi qu'ils en étaient convenus avec elle. Le hasard veut qu'ils le rencontrent en chemin, qui venait passer la soirée avec eux et boire quelques verres de leur vin frais. Les deux gentilshommes, charmés de l'heureuse rencontre, le mènent à leur maison et le conduisent au fond d'une petite cour où, à la clarté de plusieurs flambeaux, ils lui servirent de leur meilleur vin. Après avoir bu et causé quelque temps de différentes choses, le prélat voulut se retirer; l'aîné des deux frères le retint et lui dit : — « Monseigneur, puisque vous nous avez fait l'honneur de venir passer la soirée avec nous, vous nous permettrez de vous faire voir une chose que nous avons à vous montrer; elle est singulière en son genre. » — « Très volontiers, » répondit l'évêque.

Les deux frères prennent chacun un flambeau et vont, suivis de monseigneur et de ses domestiques, à la chambre de leur sœur. Le bon prévôt, qui avait, dit-on, déjà couru plusieurs postes avec sa jolie compagne, s'était endormi de fatigue et tenait encore entre ses bras, malgré le grand chaud qu'il faisait, la guenon qu'il avait si bien festoyée. L'aîné des deux frères ouvre avec précipitation les rideaux du lit, et avançant le flambeau qu'il tenait à la main, montre le couple fortuné au prélat, qui ne peut revenir de son étonnement.

On imagine aisément quelle dut être la confusion du prévôt, lorsque, éveillé par le bruit, il vit son évêque et tant de personnes autour de lui. Pour cacher sa honte et son humiliation, il enfonça sa tête dans les draps, priant le ciel de le tirer sain et sauf de ce mauvais pas. L'évêque lui reprocha sa turpitude, et lui commandant de se montrer, il lui fit remarquer avec quelle femme il était couché. Son désespoir et sa honte redoublèrent à cette vue; il était inconsolable d'avoir été pris pour dupe. Le prélat lui ordonna de s'habiller et le renvoya chez lui sous bonne garde pour y commencer la pénitence du péché qu'il avait commis.

L'évêque ayant voulu savoir par quelle aventure le prévôt de son chapitre avait ainsi couché avec cette vilaine créature, les deux frères lui contèrent tout ce qui s'était passé. Il les loua beaucoup d'avoir eu recours à cette vengeance, plutôt que de souiller leurs mains dans le sang d'un prêtre, quoique indigne de vivre.

Le prélat lui fit pleurer sa faute durant quarante jours; mais le dédain qu'il avait essuyé la lui fit pleurer bien plus de temps. Son aventure fut sue de toute la ville. Il garda plusieurs fois sa maison et n'en sortait jamais sans que les enfants ne le montrassent au doigt et ne criassent : « Voilà l'homme qui a couché avec Cheutasse. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce fut de cette manière que madame Picarde se débarrassa des importunités de M. le prévôt et que sa servante gagna une chemise neuve et goûta des plaisirs que sa laideur lui avait interdits depuis sa première jeunesse.

NOUVELLE V.

LA CULOTTE DU JUGE.

Quand madame Emilie eut achevé son récit et que chacun eut applaudi à l'heureux stratagème de la veuve, la reine se tourna vers Philostrate et lui dit : — « C'est maintenant à vous à remplir votre tâche. » — « M'y voilà prêt, » répondit Philostrate ; et il commença ainsi :

Je m'étais d'abord proposé de vous régaler d'une Nouvelle un peu sérieuse ; mais celle que madame Elise nous a racontée m'a fait changer d'avis en rappelant à mon souvenir une anecdote touchant le même Macé del Saggio dont elle nous a parlé. Je vous préviens, mes belles dames, qu'elle est peu décente, puisqu'il s'agit de la culotte d'un juge et que vous n'aimez pas trop à entendre nommer ce mot ; mais elle est si divertissante et prête si fort à rire que je ne puis me défendre du désir de la raconter.

Vous savez qu'il nous vient assez souvent à Florence des podestats de la marche d'Ancône, c'est-à-dire des magistrats sans cœur, avares et misérables, menant avec eux des jurisconsultes et des notaires qui semblent plutôt avoir été tirés de la charrue ou de la boutique d'un savetier que sortis des écoles des droits.

Un de ces nouveaux gouverneurs étant donc venu s'établir dans notre bonne ville, avait amené avec lui un juge qui se faisait nommer messire Nicolas de Saint-Lépide et qui avait plus l'air d'un chaudronnier que d'un homme de loi. C'était lui qui jugeait les affaires criminelles. Comme il arrive souvent qu'on va au palais quoiqu'on n'ait pas de procès, Macé del Saggio y alla un matin pour y chercher un de ses amis et entra dans la salle où siégeait messire Nicolas. Frappé de la mine singulière de ce juge, il s'arrête et l'examine depuis la tête jusqu'aux pieds.

Nicolas portait un chapeau vert tout enfumé, avait une écritoire à sa ceinture, un pourpoint plus long que sa robe et plusieurs autres choses que ne porte point un juge qui se pique d'être décemment habillé. Mais ce que Macé lui trouva de plus grotesque furent ses hauts-de-chausses qui lui tombaient jusqu'à mi-jambe, et ses habits si étroits qu'ils étaient tout ouverts par devant. Un juge ainsi fagoté lui fit oublier ce qu'il cherchait, et, comme il aimait beaucoup à s'amu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ser, il alla trouver deux de ses camarades, dont l'un se nommait Ribi et l'autre Matthias, gens d'un naturel aussi facétieux que le sien. Il les amena au palais pour leur montrer, leur dit-il, le juge le plus ridicule qu'ils eussent jamais vu.

La figure et l'accoutrement de ce personnage pensa les faire mourir de rire d'aussi loin qu'ils l'eurent aperçu ; mais rien ne les divertit plus que sa longue culotte. S'étant approchés du siége, ils remarquèrent qu'on pouvait aller par dessous et que la planche sur laquelle monsieur le juge avait les pieds était rompue et assez entr'ouverte pour pouvoir y passer à l'aise la main et le bras. Ils formèrent aussitôt le projet de lui enlever ses hauts-de-chausses, et après qu'ils furent convenus de la manière et du personnage que chacun devait jouer, ils remirent la chose au lendemain, ne trouvant pas qu'il y eût ce jour-là assez de monde à l'audience.

Ils y retournèrent donc le jour suivant, et, voyant l'assemblée aussi nombreuse qu'ils pouvaient le désirer, Matthias alla furtivement se poster sous la planche sur laquelle les pieds du juge étaient appuyés. Macé et Ribi s'étant ensuite approchés du siége, ils saisissent le magistrat par le devant de sa robe, puis la tirent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, en criant tous deux : Justice, monsieur le juge, justice ! — « Je vous supplie de me la rendre, dit Macé, avant que ce voleur que vous voyez auprès de vous ne sorte d'ici. Il m'a volé une paire de souliers, et je vous prie de vouloir bien me les faire restituer. Il n'y a pas encore quinze jours que je les lui vis porter chez le ressemeleur, et néanmoins il ose nier qu'il me les ait volés. » Ribi, le tirant de l'autre côté, criait de toute sa force : — « Ne le croyez pas, monsieur, c'est un imposteur, un fourbe qui veut se tirer d'affaires par une calomnie ; il a su que je venais me plaindre de ce qu'il m'a volé une petite valise qui m'était fort utile, et pour vous faire illusion, il est venu lui-même m'accuser de lui avoir dérobé des souliers. Si vous doutez de ce que j'avance, j'ai pour témoins Trecca, qui est ici, la grosse tripière que tout le monde connaît, et la femme qui reçoit ce qu'on donne à Notre-Dame-de-Varlais. » Macé interrompait sans cesse son camarade et Ribi en faisait autant de son côté, criant l'un et l'autre de toutes leurs forces.

Pendant que le magistrat se tient debout pour mieux entendre les parties, Matthias, jugeant le moment favorable, passe ses mains à travers la fente des planches, saisit les deux bouts de sa culotte, et les tire avec tant de force et de vivacité qu'il la fait descendre sur ses talons ; car elle était fort large et le personnage fort maigre. Le juge sentant sa culotte tomber, veut aussitôt se couvrir de sa robe ; mais Macé et Ribi, qui la tiennent serrée au lieu de la lâcher, l'écartent davantage et crient à pleine tête, chacun de son côté : — « C'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vilain à vous, monsieur, de refuser de me rendre justice et de m'entendre. Pourquoi donc vouloir vous retirer? la coutume de cette ville n'est pas d'écrire pour des affaires de cette nature. » Enfin, ils le retinrent assez longtemps pour que tous ceux qui se trouvaient à l'audience s'aperçussent que la culotte lui était tombée sur les pieds, et vissent à découvert ce qu'on devine aisément. Ce ne fut plus que de grands éclats de rire dans toute l'assemblée. Ribi, jugeant qu'on avait assez ri, lâcha la robe et se retira en disant au juge : — « Je vous promets, monsieur, de m'adresser au syndic. » Macé dit qu'il n'en appellerait point ailleurs, mais qu'il reviendrait pour lui demander justice dans un moment où il serait moins occupé. Ils s'enfuirent ainsi l'un et l'autre, et allèrent rejoindre Matthias, qui s'était enfui après avoir fait son coup.

Le juge, un peu revenu de sa surprise, remit sa culotte, et, ne doutant pas que ce ne fût un tour qu'on lui avait joué, demanda avec instance ce qu'étaient devenus les deux voleurs. On lui répondit qu'ils étaient déjà loin. Voyant qu'ils avaient échappé à son ressentiment, il se mit en colère et jura qu'il saurait si les Florentins étaient dans l'usage de baisser la culotte de leur juge quand il était sur son siége.

Le podestat, qui fut bientôt instruit de l'aventure, cria beaucoup contre cette insolence; mais il se radoucit, après que ses amis lui eurent fait entendre que les Florentins n'avaient agi de la sorte que parce qu'ils étaient persuadés qu'au lieu d'amener d'honnêtes gens éclairés, il n'avait choisi que des sots, pour n'être point obligé de leur donner de forts appointements. Comme cette observation n'était que trop bien fondée, il ne crut pas devoir faire des recherches pour découvrir les coupables, et ne poussa pas plus loin cette affaire, dont le principe ne lui faisait point honneur.

NOUVELLE VI.

LES PILULES D'ALOÈS.

Quand Philostrate eut fini sa Nouvelle et qu'on eut assez ri du mauvais tour fait au juge, la reine commanda à madame Philomène de commencer son récit. Gracieuses dames, dit-elle aussitôt, de même que la Nouvelle de Macé a rappelé dans le souvenir de Philostrate l'histoire qu'il vient de nous raconter, de même le nom de Calandrin m'a fait ressouvenir d'un événement qui le concerne. Vous allez entendre le récit qui, je pense, ne vous déplaira point.

Puisqu'il a été déjà question du crédule Calandrin et de ses bons

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

amis Lebrun et Bulfamaque, je ne m'amuserai point à vous mettre au fait de leur caractère. Il me suffira de vous dire que le premier avait dans le voisinage de Florence une petite maison de campagne, le seul bien que sa femme lui eût apporté en dot. Entre autres choses, il retirait tous les ans de cette espèce de métairie un cochon gras, qu'il était dans l'usage d'aller tuer et saler dans le mois de décembre. Sa femme l'y accompagnait ordinairement; mais s'étant trouvé malade une certaine année, elle se vit obligée de l'y envoyer seul.

Lebrun et Bulfamaque, qui le perdaient rarement de vue, pour avoir plus souvent occasion de se divertir à ses dépens, n'eurent pas plus tôt appris que sa femme n'avait pu l'accompagner au village, qu'ils formèrent le projet de l'y suivre, ayant pour prétexte d'aller voir le curé de l'endroit, qu'il connaissait beaucoup, et avec lequel ils avaient fait autrefois plusieurs bons tours.

Arrivés chez ce bon curé, ils apprirent que Calandrin avait tué son pourceau ce jour-là même. Après s'être rafraîchis selon l'usage, accompagnés du pasteur, ils vont le voir et sont bien reçus. « Mes amis, leur dit-il, après les premiers compliments, je veux vous montrer combien j'entends l'économie, tout peintre que je suis; » et sur cela il les mène dans un petit réduit, où il leur fait voir le gros cochon qu'il avait fait tuer le matin. — « Je me propose, ajouta-t-il, de le saler, afin d'en pouvoir manger tout l'hiver. » — « Tu ferais beaucoup mieux de le vendre, lui dit Lebrun en l'interrompant. » — « Pourquoi cela? » — « Pour te divertir avec nous de l'argent qui t'en reviendrait. » — « Que dirait donc ma femme? » — « Il te sera facile de lui faire entendre qu'on te l'a volé. » — « Je la connais trop bien, elle n'en voudrait rien croire, et Dieu sait le train qu'elle me ferait. D'ailleurs, ce serait grande sottise à moi de sacrifier aux plaisirs de quelques jours, ce qui fera pendant plusieurs mois la ressource de mon ménage; ainsi, trouvez bon que je ne suive point votre conseil. »

Bulfamaque et le curé se joignirent à Lebrun pour lever ses scrupules; mais ils eurent beau faire, leur éloquence échoua contre la sagesse de Calandrin. Le sacrifice était trop grand pour qu'ils pussent triompher de son avarice, malgré sa déférence à leurs volontés. Tout ce qu'ils gagnèrent, ce fut d'être invités à souper; mais, soit que l'offre n'eût pas été pressante, soit qu'ils fussent de mauvaise humeur de n'avoir pas réussi dans leur projet, ils ne se rendirent point à l'invitation et se retirèrent en murmurant.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, que Lebrun se tournant du côté de Bulfamaque, son camarade : — « Veux-tu, lui dit-il, que nous lui dérobions cette nuit son pourceau? » — « Très

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

volontiers ; mais le moyen ? » — « Que cela ne t'inquiète pas ; j'en ai un infaillible, pourvu toutefois qu'il le laisse dans ce même réduit. » — « N'hésitons donc pas, reprit Bulfamaque ; nous le mangerons avec monsieur le curé qui nous donnera, s'il le faut, un coup de main. Il vaut autant que nous en profitions que cet imbécile qui, je gage, ne saura pas le saler. »

Le curé, peu scrupuleux de son naturel, ne se fit pas beaucoup prier pour entrer dans le complot. — « Puisque nous voilà tous d'accord, dit Lebrun, dressons dès à présent nos batteries. Calandrin aime à boire, surtout lorsque le vin ne lui coûte rien ; retournons chez lui et menons-le au cabaret. M. le curé dira qu'il nous régale ; nous lui rembourserons ensuite notre part de la dépense. Il n'est pas douteux que notre homme ne s'en donne alors jusqu'au cou. Quand nous l'aurons ainsi enivré, il nous sera facile de lui enlever le pourceau, sans qu'il puisse se douter que ce soit nous. Courons le rejoindre. »

Calandrin n'eut pas plus tôt appris que le curé payait pour tous, qu'il ne fit aucune difficulté d'aller au cabaret. Il trouva le vin excellent, et il en prit tant qu'il en put porter. Il était près de minuit lorsqu'on se sépara. Calandrin se retira chez lui, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes, et, après avoir mis beaucoup de temps à ouvrir sa porte, il se coucha tout vêtu, sans songer à la refermer.

Lebrun et Bulfamaque, qui s'étaient ménagés, allèrent achever leur souper chez monsieur le curé qui, pour leur donner plus de forces, leur fit fort bonne chère. Une heure après ils se munissent de quelques outils, pour venir plus aisément à bout d'ouvrir la porte de la maisonnette de Calandrin ; mais ils n'eurent pas la peine de s'en servir, puisqu'ils la trouvèrent ouverte. Ils entrèrent à la sourdine, et pendant que notre homme ronflait ils enlèvent le cochon et le portent incontinent et sans être vus de personne chez monsieur le curé qui attendait leur retour pour se coucher.

Il était jour depuis plusieurs heures quand Calandrin s'éveilla. Il se lève, et trouvant sa porte ouverte il court vite au réduit où le pourceau était pendu ; et ne l'y voyant point, il pousse un cri de surprise et de douleur, et demeure quelque temps interdit et immobile. Ayant repris ses sens, il court chez ses voisins pour s'informer s'ils n'auraient pas vu celui qui le lui avait dérobé. Personne n'ayant pu lui en donner la moindre nouvelle, il déplore son triste sort, il se lamente, il jure, il crie et verse un torrent de larmes.

Lebrun et Bulfamaque ne sont pas plus tôt levés qu'ils vont chez lui pour s'amuser de son chagrin. — « Que je suis malheureux, mes amis, leur dit-il les larmes aux yeux, d'aussi loin qu'il les vit, on m'a volé mon pourceau ! » — « A merveille, notre ami, lui dit Le-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

brun à l'oreille ; sois rusé au moins une fois en ta vie, et dis toujours de même. » — « Je ne plaisante en vérité point ; ce que je vous dis n'est que trop vrai. » — « Fort bien ; surtout fais beaucoup de bruit, afin de mieux persuader ton monde. » — « La peste m'étouffe, si j'en impose ; on m'a volé mon cochon, vous dis-je, rien n'est plus certain. » — « Bravo, mon cher ami, voilà comme tu viendras à bout de le faire croire. » — « J'enrage de voir que vous imaginez que je fais le fin ; je veux être pendu et aller à tous les diables si je ne dis vrai. On m'a dérobé le cochon sans en rien laisser ; c'est la pure vérité. » — « Mais comment se peut-il ? reprit Lebrun, nous le vîmes hier dans cet endroit-là ; voudrais-tu sérieusement nous faire accroire qu'il s'est envolé ? » — « Il ne s'est point envolé, mais on me l'a volé. » — « Quels contes ! » — « Encore un coup, rien n'est plus certain ; je suis ruiné, je n'oserai jamais retourner à la ville : ma femme n'ajoutera aucune foi à ce vol, et Dieu sait le train qu'elle va faire. » — « Si la chose est vraie, repartit Lebrun d'un air sérieux, il faut apprendre que c'est une bien grande méchanceté de la part de ceux qui t'ont joué ce tour ; mais comme je te conseillai hier au soir de vendre ton cochon et de dire ensuite qu'on te l'avait dérobé, je craignais que tu ne voulusses te moquer de nous ; je crois même encore que ton intention est de nous jouer comme les autres. » — « Faut-il que je me donne à trente-six mille diables, pour vous persuader une chose si simple ? au bout du compte, vous me feriez blasphémer Dieu et tous les saints du paradis ; je vous dis et vous répète que le cochon m'a été volé cette nuit. » — « Cela étant, dit alors Bulfamaque, il faut tâcher de le retrouver, s'il est possible. » — « C'est là précisément la difficulté, dit Calandrin. »

— « Il faut croire, reprit Bulfamaque, que les Indiens ne sont pas venus cette nuit te dérober ton pourceau ; c'est sûrement quelqu'un de tes voisins. Si tu pouvais les rassembler, je sais faire un charme avec du pain et du fromage, par le moyen duquel nous découvrirons sur-le-champ le voleur. » — « Bagatelle ! dit Lebrun : je veux croire à l'efficacité du sortilége ; mais ceux qui ont fait le vol se donneront bien de garde d'y assister. » — « Que faut-il donc faire ? répond Bulfamaque. » — « Ce qu'il faut faire ? ajoute Lebrun, il faut se procurer des pilules de gingembre, puis il faut avoir de la verdée excellente : on les invitera à en boire ; ils viendront sans savoir quel est notre projet, et on pourra charmer les pilules aussi bien que le pain et le fromage. » — « C'est fort bien vu, reprit Bulfamaque ; qu'en penses-tu, mon cher Calandrin ? » — « Vous m'obligerez infiniment, répondit-il, d'employer votre savoir à découvrir le voleur ; il me semble que je serais à demi-consolé, si je savais qui a fait le coup. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— « Je suis déterminé, dit Lebrun, pour te rendre service, d'aller moi-même à Florence acheter tout ce qu'il faut, si tu me donnes l'argent nécessaire. » Calandrin avait sur lui une quarantaine de sous qu'il lui remit aussitôt, en le priant de faire toute la diligence possible.

Lebrun arrive à Florence, s'en va chez un apothicaire de ses amis, achète une livre de pilules de gingembre, en fait faire deux d'excrément de chien, qu'il fit pétrir avec de l'aloès et couvrir de sucre, comme toutes les autres. Pour distinguer les deux dernières, il leur fit mettre une marque assez sensible pour ne pas les confondre avec celles de gingembre ; et, après avoir acheté un grand flacon de bonne verdée, il revint au village. — « Allons, dit-il à Calandrin, va inviter pour demain à déjeuner tous ceux que tu soupçonnes ; et comme c'est précisément jour de fête, ils se rendront volontiers à ton invitation ; pendant ce temps Bulfamaque et moi charmerons les pilules, et nous t'apporterons le tout de grand matin. Je me chargerai aussi, pour te faire plaisir, de les présenter moi-même aux convives, et ferai et dirai tout ce qu'il faut dire et faire pour le succès du sortilége. »

Les invités s'étant assemblés de grand matin, près de l'église, avec un assez bon nombre de gens de Florence et des environs qui étaient allés passer quelques jours au village, Lebrun et Bulfamaque parurent avec une assiette couverte de pilules et le flacon d'ambroisie, et firent ranger tout le monde en cercle. Lebrun, qui devait être l'orateur et le magicien, parla ainsi à l'assemblée :

— « Il est bon de vous dire, messieurs, le motif qui a porté notre ami Calandrin à vous rassembler ici, afin que, s'il arrive quelque chose de fâcheux à l'un de vous, il ne puisse se plaindre de moi ni m'en vouloir. On vola avant-hier à ce brave homme un cochon gras, tué le jour même. Comme il désire de savoir qui de vous lui a joué ce vilain tour, il vous a invités à manger chacun une de ces pilules et à boire un coup de ce vin. Soyez assurés que celui qui a dérobé le cochon ne pourra avaler la pilule ; car, quoique douce par elle-même, elle lui paraîtra plus amère que le fiel, et il se verra contraint de la cracher. Si donc celui qui s'en sent coupable ne veut s'exposer à la honte publique, il n'a qu'à déclarer son vol à M. le curé, et nous en demeurerons là. Quant aux autres, la pilule leur sera agréable et ils trouveront le vin délicieux. Que chacun consulte sa conscience et qu'il agisse en conséquence ; il est hors de doute que le voleur doit être ici. »

Chaque assistant ayant déclaré qu'il était prêt à manger et à boire, et tout le monde étant en ordre, Calandrin aussi bien que les autres, Lebrun commença par l'un des bouts et donna à chacun sa pilule ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mais quand il fut à Calandrin, il lui en donna une des deux qu'il avait fait faire pour lui. Il la mâche pendant quelque temps; mais enfin, sentant une puanteur et une amertume horribles, il se voit contraint de la cracher. Tout le monde se regardait pour voir celui qui trouverait la pilule amère et la cracherait. Lebrun n'avait pas encore achevé de les distribuer, qu'il entend dire à ses côtés que Calandrin avait craché la sienne. Il se retourne vers lui, et s'étant assuré du fait : — « Attends, mon ami, lui dit-il, peut-être que quelque autre chose t'a obligé de la cracher : en voilà une autre, ajouta-t-il en la lui mettant lui-même à la bouche. » Calandrin trouve celle-ci encore plus détestable que la première; cependant la honte ne lui permettant pas de la cracher, il la promène dans sa bouche et fait des efforts pour l'avaler. Les larmes lui en viennent aux yeux, et n'en pouvant plus de douleur, il fut obligé de la jeter.

Cependant Bulfamaque, qui donnait à boire à la compagnie, Lebrun, qui achevait de distribuer les pilules, et la compagnie qui buvait, voyant les grimaces et les crachements de Calandrin, s'écrièrent tous d'une voix qu'il s'était volé lui-même. Il y en eut plusieurs qui l'accablèrent de reproches et d'injures.

Quand tout le monde se fut retiré, Lebrun et Bulfamaque se mirent à le badiner. — « Je le savais bien, lui dit celui-ci, que tu étais ton propre voleur; tu ne voulais nous faire accroire qu'on avait volé ton pourceau que pour éviter de nous régaler une seule fois de l'argent que tu en as retiré; sois sûr que je n'ai pas été dupe un seul instant de ton avarice. »

Le pauvre Calandrin, la bouche encore pleine du goût amer de l'aloès, jura sur sa foi qu'il n'en avait aucunement imposé. — « L'as-tu vendu bien cher? continua Bulfamaque; t'en a-t-on donné six écus? » Calandrin se désespérait. — « On m'a assuré, lui dit Lebrun, que tu entretiens une fille dans ce voisinage; n'est-ce point à cette maîtresse que tu aurais donné ton pourceau? Tu es un peu railleur de ton naturel et bien capable de jouer de pareils tours, témoin la plaine de Mugnon, où tu nous menas chercher des pierres noires. Te souviens-tu qu'après nous avoir bien fait courir, tu nous quittas en nous faisant accroire que tu avais trouvé une de celles qui rend invisible? Tu voudrais à présent nous persuader, par tes serments, que le pourceau t'a été volé; nous connaissons ta malice, et nous saurons désormais à quoi nous en tenir. Mais comme nous ne voulons point avoir pris une peine inutile, nous exigeons, pour dédommagement du sortilége que nous avons fait, que tu nous donnes deux couples de chapons, sinon tu ne trouveras pas mauvais que nous informions ta femme de tout ce qui s'est passé. »

Calandrin voyant qu'on s'obstinait à ne le point croire, et crai-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gnant avec raison les reproches et les criailleries de sa femme, qui n'eût pas manqué d'ajouter foi à la calomnie dont on le menaçait de le noircir auprès d'elle, donna les quatre chapons aux deux voleurs, qui firent saler le cochon et l'emportèrent à Florence, sans avoir la moindre pitié du malheureux à qui ils l'avaient dérobé.

NOUVELLE VII.

LA VENGEANCE D'UN PHILOSOPHE AMOUREUX.

Le récit de cette Nouvelle fut à peine achevé, que la reine commanda à madame Pampinée de conter la sienne.

Il arrive le plus souvent, dit aussitôt cette dame, que le mal qu'on fait à autrui retombe sur son auteur; c'est donc une preuve de peu de jugement, que de vouloir tromper ceux qui ne cherchent point à nous nuire. J'avoue que nous avons ri de plusieurs tromperies dont on nous a fait le récit; mais comme il n'en est aucune, si j'ai bonne mémoire, dont on nous ait dit qu'on se soit vengé, je me flatte que vous entendrez avec plaisir celle que je vais vous raconter. Vous frémirez de la terrible vengeance qu'un jeune amoureux, trompé par sa belle, exerça contre elle après en avoir été cruellement joué. Mon dessein est d'exciter votre pitié pour cette infortunée, qui faillit à en perdre la vie. Mon histoire pourra vous être de quelque utilité, et vous apprendra qu'il est prudent de ne jamais se moquer de personne.

Il n'y a pas longtemps qu'il y avait à Florence une jeune dame, noble de naissance, nommée Hélène. Elle était belle, bien faite et fort riche. Devenue veuve peu de temps après son mariage, elle ne voulut point se remarier, parce qu'elle aimait l'indépendance et qu'elle vivait d'ailleurs avec un beau jeune homme qui lui tenait lieu de mari. Elle passait avec lui des moments délicieux, par l'intrigue de sa domestique qu'elle avait mise dans sa confidence.

Dans ce même temps un jeune gentilhomme florentin, nommé Régnier, qui avait fait ses études à Paris, revint à Florence, non pour y faire étalage de son savoir, mais pour y jouir paisiblement des connaissances qu'il avait acquises. Il eut bientôt l'estime de ses concitoyens par sa bonne conduite et son honnêteté. Il était aussi heureux qu'un jeune homme instruit et bien élevé puisse l'être, lorsque l'amour vint troubler sa philosophie et déconcerter sa sagesse.

Se trouvant un jour à une fête, où il était allé se distraire de ses travaux littéraires, il y rencontra madame Hélène en habit noir, se-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lon le costume des femmes veuves. Il ne put se défendre d'admirer ses charmes et d'en être tendrement ému. Elle lui parut la plus aimable personne de l'assemblée, et la plus capable de faire le bonheur d'un honnête homme. Heureux et mille fois heureux, disait-il en lui-même, le mortel qui pourrait posséder un tel trésor ! Il ne la perdait point de vue, ne se lassait point de suivre ses pas ou de s'offrir à sa rencontre dans la mêlée. Entraîné par un sentiment aussi vif que tendre, il résolut de mettre tout en œuvre ponr lui plaire et en obtenir des faveurs.

La jeune veuve, qui ne tenait pas toujours ses yeux baissés, et qui, au contraire, promenait ses regards sous cape, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, voyant que Régnier la lorgnait souvent, n'eut pas de peine à démêler ce qui se passait dans son cœur. Comme elle était fort vaine et fort coquette, bon, dit-elle en soi-même, je n'aurai pas perdu mon temps en venant ici ; car, si je m'y connais, voilà un pigeonneau pris dans mes rets. Soit qu'elle imaginât que le nombre des conquêtes dût relever ses charmes et la faire valoir davantage aux yeux de son amant, soit qu'elle fût bien aise de se ménager la tendresse de Régnier, pour remplacer celui à qui elle avait donné son cœur, dans le cas qu'elle eût jamais le malheur de le perdre, elle regardait de temps à autre le nouveau soupirant, de manière à lui persuader qu'elle approuvait sa passion naissante. Notre galant, renonçant dès lors à sa philosophie pour ne s'occuper que de son amour, s'informe du nom, de l'état et du logement de la dame, et croit ne pouvoir mieux lui faire sa cour, que de passer et repasser devant sa maison sous différents prétextes.

La belle, toute glorieuse d'avoir mis un philosophe dans ses fers, fit de son mieux pour conserver sa conquête, employant tous les manéges de la coquetterie, sans néanmoins se compromettre auprès de l'amant qu'elle rendait heureux. Régnier, qui brûlait de le devenir, trouva moyen de faire connaissance avec la domestique de la veuve ; il lui confia son amour et la pria de le servir, avec promesse de reconnaître ses bons offices d'une manière généreuse. La servante lui promit de seconder sa flamme et ne manqua pas, dès ce jour même, de tout conter à sa maîtresse, qui ne fit que rire de cette ouverture.

— « Me crois-tu assez folle, lui répondit-elle, pour m'attacher à ce jeune homme dans le temps que j'ai l'amant le plus aimable et le plus passionné ? Ne me parle de ce philosophe que pour m'amuser de son extravagance. Les savants font des sottises comme les autres hommes. Vois l'usage que celui-ci fait des lumières et de la sagesse qu'il est allé chercher à Paris. Il faut le traiter comme il le mérite ; et pour que je puisse me bien moquer de lui et le redresser de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bonne manière, tu lui diras, quand tu auras occasion de lui parler, que je suis très flattée de l'amour qu'il me témoigne ; mais que mon honneur me défend de le recevoir, que je veux pouvoir marcher tête levée comme toutes les femmes honnêtes ; qu'il m'est, par conséquent, impossible de répondre à son amour, et que, s'il est aussi sage qu'il en a la réputation, il m'en estimera davantage.» Femme insensée ! vous ignorez donc combien il est dangereux d'irriter un homme de lettres ! que vous allez vous préparer de chagrin !... mais n'anticipons point sur les événements.

La domestique ne tarda pas à revoir Régnier. Elle lui fit part aussitôt de la réponse de sa maîtresse ; cette réponse lui parut assez favorable pour en concevoir les meilleures espérances. Il redoubla les supplications, écrivit des lettres pleines de feu et les accompagna de présents. Tout cela fut bien reçu ; mais on n'y fit que des réponses vagues. Par ce moyen, la veuve l'amusa fort longtemps. Elle crut enfin devoir découvrir cette espèce d'intrigue à son amant, qui en prit quelque jalousie. Madame Hélène, pour lui prouver combien ses craintes étaient déplacées, d'accord avec lui, envoya dire à Régnier que, n'ayant pu rien faire pour lui depuis qu'il lui avait déclaré son amour, elle se flattait que, aux prochaines fêtes de Noël, elle pourrait lui donner un rendez-vous ; qu'il lui tardait infiniment d'arriver à ce moment désiré, et qu'ainsi, s'il voulait se rendre dans la cour de sa maison la nuit d'après Noël, elle l'irait trouver le plus tôt qu'il lui serait possible.

Le philosophe amoureux fut au comble de la satisfaction, et l'on imagine sans peine qu'il ne manqua point de se trouver au rendez-vous. Il fut introduit par la servante dans la cour et y fut enfermé pour y attendre la dame, exposé à toutes les injures de la saison. Elle avait fait venir ce soir-là son cher amant, et, après avoir soupé avec lui et l'avoir caressé plus que de coutume, elle lui fit part du tour qu'elle se proposait de jouer à son rival. — «Il te sera facile de juger, lui dit-elle, si je l'aime et si je puis avoir eu pour lui la moindre complaisance. » Elle lui apprit en même temps qu'il était enfermé dans la cour, où elle prétendait lui faire passer la nuit pour refroidir un peu sa passion. L'amant fortuné ne se possédait pas de joie ; il lui tardait de voir son rival se morfondre d'amour et de froid.

Il était tombé le jour précédent une si grande quantité de neige que la cour en était couverte, de sorte que Régnier n'en pouvait presque plus de froid au bout d'une demi-heure ; mais l'espérance de se dédommager avec celle qu'il aimait lui faisait supporter son mal en patience. Il y avait plus d'une grosse heure qu'il attendait, quand la méchante veuve mena son amant à une petite fenêtre de sa chambre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à coucher d'où ils pouvaient voir Régnier au clair de la lune sans en être vus. Elle envoya en même temps sa servante à une autre fenêtre pour dire de sa part à l'amoureux philosophe de ne pas s'impatienter. — « Ma maîtresse est bien fâchée, lui dit-elle, de vous faire si longtemps attendre dans un lieu si exposé au froid; mais un de ses frères qui est venu souper avec elle n'est pas encore sorti. Elle n'en sera pas plus tôt débarrassée qu'elle ira vous joindre; ainsi ne vous impatientez pas. »

— « Dis à ta belle maîtresse, répondit le bon Régnier, qui était loin de penser qu'on se jouait de sa passion, de ne se point inquiéter de moi; ajoute-lui seulement que je la supplie de venir le plus tôt qu'il lui sera possible. Je souffre moins du froid que de l'impatience de ne la point voir paraître. »

— « Eh bien, dit alors la dame au galant, penses-tu que si j'aimais tant soit peu ce prétendu sage, je le laisserais ainsi se geler et se morfondre? » Le galant, rassuré par tout ce qu'il voyait, engagea sa maîtresse à se coucher; et pendant qu'il goûtait avec elle les plaisirs les plus doux, Régnier, le malheureux Régnier, trouvait le temps bien long. Il se promenait pour se réchauffer, n'ayant aucun réduit pour se mettre à l'abri, maudissait la rigueur de la saison et pestait contre le frère de la veuve de ce qu'il demeurait si longtemps avec elle. S'il entendait le moindre bruit, il se figurait que c'était la dame qui venait lui ouvrir; mais, vaine erreur, personne ne paraissait.

Minuit sonne. La dame dit à son amant : — « Que penses-tu de notre philosophe? ne trouves-tu pas que l'amour qu'il a pour moi est de beaucoup supérieur à ses lumières et à sa sagesse? Crois-tu que le froid que je lui fais endurer éteigne sa flamme amoureuse? » — « Elle s'éteindrait à moins, je vous jure, répondit le galant. Je vois à présent que j'avais tort d'être jaloux de ce bel esprit; il m'est impossible de douter de ta fidélité; tu dois compter aussi sur la mienne. Je sens mon amour redoubler pour toi; tu seras toute ma vie l'unique objet de mes désirs. Plutôt mourir que de cesser de t'aimer. »

Ces paroles furent accompagnées de mille caresses passionnées qui les plongèrent l'un et l'autre dans une douce ivresse. Pour varier leurs plaisirs, ils voulurent régaler leurs yeux de la souffrance de Régnier. Ils se lèvent donc, retournent à la fenêtre et voient le malheureux philosophe qui dansait sur la neige au son du cliquetis de ses dents. » — « Que penses-tu, mon bon ami, de mon habileté? dit la dame; ne trouves-tu pas que je sais fort bien faire danser les gens sans tambourin ni musette? » — « A merveille, répondit le galant en poussant des éclats de rire. » — « Descendons au rez-de-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chaussée, reprit la dame, afin qu'il ne manque rien à la comédie; je lui parlerai sans que tu souffles le mot, et nous verrons ce qu'il me dira. Cette conversation te divertira pour le moins autant que de le voir sautiller sur la neige. »

Arrivée sans bruit à la porte qui donne sur la cour, la veuve l'appelle à voix basse à travers le trou de la serrure. A ce son de voix, Régnier, qui croit toucher au moment fortuné, s'approche de la porte, le cœur plein d'espérance et de joie : — « Me voici, dit-il, ma belle dame ; ouvrez-moi, je vous prie, je meurs de froid et d'amour. » — « Je ne saurais croire, répond la méchante veuve, qu'un amant aussi passionné, aussi chaud que vous m'avez paru l'être dans vos billets, soit si sensible au froid. Est-ce qu'un peu de neige est capable de vous geler? ne sais-je pas qu'il en tombe beaucoup plus à Paris, où vous avez fait un si long séjour? Je suis pourtant fâchée de ne pouvoir vous ouvrir encore; mon détestable frère ne démarre point d'ici. J'espère m'en débarrasser bientôt, sous prétexte d'aller enfin me coucher; et il ne sera pas plus tôt sorti que je reviendrai pour vous faire entrer. Ce n'est pas sans peine que je me suis échappée un moment pour venir vous consoler et vous prier de ne pas vous impatienter. » — « Procurez-moi du moins un abri, madame; alors j'attendrai tant qu'il vous plaira. Je suis tout couvert de neige; elle tombe à gros flocons. Ouvrez-moi donc, je vous en supplie, afin que je sois à l'abri. » — « Il m'est impossible, mon doux ami : la porte crie, et au moindre bruit mon frère ne manquerait pas de venir et de nous surprendre. Je vais le déterminer à s'en retourner, et je suis à vous dans la minute. » — « Congédiez-le donc au plus tôt, je vous prie; et grand feu surtout, car je n'en puis plus de froid. » — « Comment cela se peut-il? il n'y a qu'un moment que vous brûliez d'amour. Est-ce que vos feux seraient déjà éteints? je ne veux pas le croire. Un moment de patience, et je viens vous ouvrir. Bon courage, mon cher ami, bon courage! je vous réchaufferai, soyez-en sûr, le plus tôt qu'il me sera possible. Encore un peu de patience, et vous serez content. »

L'amant, qui entendait tout cela, avait de la peine à s'empêcher d'éclater de rire. De retour au lit avec sa maîtresse, le reste de la nuit se passa en plaisirs donnés et reçus, et à plaisanter aux dépens du patient philosophe, qui eut tout le loisir de réfléchir sur les faiblesses humaines.

Le pauvre diable claquant des dents et se tenant, comme une cigogne, tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre, lassé de ne voir venir personne et n'entendant pas un chat remuer, comprit, mais trop tard, qu'il était joué, et le voilà à maudire la veuve et la servante, l'amour, sa sotte crédulité et surtout la rigueur du temps et la lon-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gueur de la nuit. Indigné de la perfidie dont il était victime, et voulant mettre fin à ses souffrances, il essaya d'ouvrir la porte par où il était entré; vains efforts, tout fut inutile. Furieux de ne pouvoir sortir, son amour fit place à la plus forte haine. Il ne s'occupa plus que des moyens de se venger, et se promit bien d'en saisir la première occasion.

Cependant le jour s'approchait. Il commençait à poindre, lorsque la domestique, instruite par sa maîtresse, descendit pour faire de grandes excuses à Régnier, qui était plus mort que vif. Elle feignit d'être touchée de compassion pour son état. » — « Que la peste emporte, lui dit-elle, le frère de madame, qui ne nous a pas quittées d'un moment; il est cause que je ne me suis point couchée et que vous vous êtes gelé; vous ne sauriez croire, monsieur, tout ce que j'ai souffert en mon particulier de vous savoir exposé au mauvais temps; mais ne perdez point courage, vous ne serez pas si malheureux une autre fois. Il faut espérer que ma maîtresse, qui est inconsolable du contre-temps survenu, se fera un plaisir de vous dédommager le plus tôt qu'elle pourra de tout ce que vous avez souffert. »

Régnier, qui n'était pas homme à être trompé deux fois, et qui n'ignorait pas que les menaces étaient autant d'armes pour la personne menacée, n'eut garde de laisser voir son indignation; il sut réprimer et dissimuler son ressentiment dans l'espérance de le mieux satisfaire, et se contenta de lui dire, d'une voix presque éteinte, que de sa vie il n'avait passé une si cruelle nuit; mais que, comme il était persuadé qu'il n'y avait point de la faute de madame Hélène, il s'en consolait dans l'espérance qu'elle lui tiendrait compte de ce qu'il avait enduré. — « Je te prie, ajouta-t-il en la quittant, de me rappeler dans son souvenir et de me ménager ses bonnes grâces; je saurai reconnaître tes services. »

Accablé de fatigue et de froid, Régnier fut à peine de retour chez lui qu'il se mit au lit. Il eut beaucoup de peine à se réchauffer. Il s'endormit, et, à son réveil, il se trouva presque perclus de tous ses membres. Les bras et les jambes lui faisaient un mal horrible. Il appela les médecins, qui désespérèrent de pouvoir le rétablir. Le froid l'avait tellement saisi, que ses nerfs s'étaient retirés. Sa jeunesse, son bon tempérament et les soins des enfants d'Esculape le tirèrent enfin d'affaire.

Quand sa santé fut entièrement rétablie, le cœur toujours ulcéré du tour cruel qui la lui avait fait perdre, il crut, pour être mieux à portée de se venger, devoir continuer le rôle d'amoureux auprès de madame Hélène, quoiqu'il eût pour elle plus de haine qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour. La fortune ne tarda pas à lui fournir une belle occasion d'exercer sa vengeance.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'amant de cette veuve, naturellement inconstant, ou ennuyé d'une si longue galanterie, la quitta pour une autre femme dont il s'était épris. Cet abandon pensa la désespérer. Elle passait ses jours dans les regrets, les gémissements et les larmes. Sa domestique, qui lui était sincèrement attachée, partageait sa douleur et aurait bien voulu la soulager ; mais elle ne savait comment s'y prendre. Comme elle voyait tous les jours Régnier passer sous les fenêtres de sa maîtresse, il lui vint dans l'esprit qu'un homme savant et philosophe tel que lui devait être versé dans l'art de la nécromancie et avoir quelque secret pour faire aimer. Elle crut donc qu'elle pourrait, par son secours, rappeler le galant de madame Hélène. Elle fit part de son idée à sa maîtresse, qui, sans considérer que si Régnier avait le secret de faire aimer, il n'aurait pas manqué de s'en servir pour lui-même, donna dans la vision de sa servante, et l'engagea à lui parler à ce sujet et à lui promettre, de sa part, tout ce qu'il exigerait d'elle dans le cas du succès.

La domestique s'acquitta de la commission, et notre philosophe bénit le ciel de ce qu'il allait avoir une belle occasion de punir cette méchante femme de tout le mal qu'elle lui avait fait, pour prix de son amour. — « Tu diras à ta maîtresse de ne plus se chagriner. Quand son amant serait dans le fond des Indes, je l'en ferais revenir et le forcerais d'aller se jeter à ses genoux pour lui demander pardon de son infidélité. Il ne s'agit que de faire ce que je prescrirai ; mais il faut que j'instruise moi-même ta maîtresse, et ce sera quand elle le jugera à propos. Je m'estimerai trop heureux de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable. »

Madame Hélène, informée des dispositions de Régnier, lui fit savoir qu'ils pourraient se voir et se parler à Sainte-Luce del Prato, et ils s'y rendirent l'un et l'autre au jour convenu. Sans songer à la mauvaise nuit qu'elle lui avait fait passer, et qui lui avait causé une si dangereuse maladie, la dame ne fit aucune difficulté de lui ouvrir son cœur, de lui en montrer toute la faiblesse, et elle le supplia de vouloir bien la secourir.

— « Je vous avoue, madame, dit notre philosophe, qui sentit son ressentiment redoubler par tous les aveux qu'il venait d'entendre ; je vous avoue que de toutes les sciences que j'ai apprises à Paris, la nécromancie est celle à laquelle je me suis attaché et celle où j'excelle davantage. Je vous avoue aussi que, comme cette science offense Dieu, j'avais juré de ne jamais m'en servir ni pour moi ni pour autrui ; mais l'amour que vous m'avez inspiré, tout malheureux qu'il a été jusqu'à ce jour, vous donne un tel empire sur mon esprit et sur mon cœur, que je ne puis vous rien refuser. Dussé-je, par rapport à vous, aller à tous les diables, je ferai ce que vous dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sirez ; mais je vous préviens que ce que vous me demandez est précisément ce qu'il y a de plus difficile dans l'art de la nécromancie. Vous saurez de plus qu'il faut que la personne qui veut ramener celui qu'elle aime agisse elle-même et qu'elle n'ait point peur ; car tout se fait la nuit, sans témoin, dans un endroit isolé : or, je doute fort que vous soyez disposée à remplir toutes ces conditions, sans lesquelles l'enchantement ne saurait avoir son effet. »

La belle, plus amoureuse que sage, lui répondit : — « Je suis tellement éprise de celui qui m'a si indignement délaissée, et son amour est devenu si nécessaire à mon existence, qu'il n'est rien que je n'aie le courage d'entreprendre pour le rappeler. Vous n'avez qu'à m'apprendre ce qu'il faut que je fasse. »

— « Madame, lui dit Régnier, qui, comme on le verra, était un homme vindicatif et dur à l'excès, je dois d'abord faire une image de cuivre au nom de l'homme que vous désirez posséder. Je vous la remettrai ; et lorsque la lune sera dans son décours, vous irez, à l'heure du premier somme, vous baigner nue et toute seule dans une eau courante, par sept fois différentes, avec cette image que vous tiendrez dans vos mains. Après vous être ainsi plongée sept fois dans une eau vive, vous monterez toujours seule et toute nue sur le haut d'un arbre ou sur le toit d'un édifice un peu élevé ; et là, l'image en main, vous vous tournerez du côté du nord, et vous direz sept fois les paroles que je vous donnerai par écrit. Quand vous les aurez dites, deux demoiselles d'une beauté ravissante se présenteront à vous et vous demanderont le plus poliment du monde ce que vous souhaitez. Vous leur direz exactement ce que vous désirez, et vous prendrez bien garde, sur toutes choses, de ne pas nommer une personne pour l'autre. Elles disparaîtront ensuite. Pour lors vous descendrez pour vous rendre au lieu où vous aurez laissé vos habits, et après les avoir remis sur votre corps, vous retournerez chez vous, où, avant la fin de la nuit, vous verrez votre amant à vos pieds vous demander pardon de sa faute et vous jurer un amour et une fidélité à toute épreuve. »

Comme on a beaucoup de penchant à se persuader ce qu'on désire, la dame n'eut pas de peine à croire tout ce que le philosophe venait de lui dire, et s'imaginant tenir déjà son amant dans ses bras : —« Ne doutez point, s'écria-t-elle, que je ne fasse tout ce que vous venez de me prescrire ; j'ai pour cela le lieu du monde le plus beau et le plus commode ; c'est une métairie située dans la vallée d'Arno, un peu au-dessus de la rivière. Dans le mois de juillet où nous sommes, le bain est fort agréable ; il y a précisément assez près de la rivière une vieille tour inhabitée et fort solitaire, où l'on ne monte que par une échelle de bois de maronnier, que les bergers

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ont faite pour voir de loin leurs bêtes égarées. Je monterai sur cette vieille tour, et j'espère m'acquitter au mieux de tout ce que vous m'avez prescrit. »

Régnier, qui connaissait aussi bien qu'elle et la métairie et la tour, crut ne devoir pas en rien faire paraître. C'est pourquoi il répondit à la dame que, quoiqu'il n'eût aucune connaissance des lieux, ils lui paraissaient très propres à la chose s'ils étaient tels qu'elle le disait. Ravi de trouver l'occasion de se venger, il ajouta qu'il ne tarderait point de lui envoyer l'image et l'oraison qu'elle devait réciter, persuadé, lui dit-il, que lorsque le succès aura rempli vos espérances, vous voudrez bien reconnaître mes services et m'accorder quelque faveur. La veuve le lui promit et ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Le philosophe, impatient du désir de satisfaire son ressentiment, eut bientôt fait fabriquer une petite image ; il l'envoya à madame Hélène avec une fable qu'il composa pour l'oraison ; il lui fit dire en même temps d'exécuter le projet la nuit suivante sans y manquer. Pour compléter sa vengeance, il se rendit secrètement, accompagné de son domestique, dans la maison de campagne d'un de ses amis, peu éloignée de la vieille tour.

De son côté, la veuve, suivie de sa servante, prit le chemin de sa métairie. La nuit venue, elle fait semblant de se coucher, et, vers l'heure du premier somme, elle sort tout doucement du logis et s'en va à la rivière d'Arno le plus près de la tour qu'il lui fut possible. Elle tourne ses regards de tous côtés, et ne voyant ni n'entendant personne, elle se déshabille et cache ses habits derrière un buisson ; puis elle se baigne sept fois avec l'image qu'elle tient dans les mains. Cela fait, elle marche vers la tour, où elle monte, tenant d'une main la petite figure et s'appuyant de l'autre sur l'échelle, qui n'était pas trop bonne.

Régnier, qui s'était caché tout auprès avec son domestique parmi les saules, ne perdit aucun des mouvements de la dame. Elle passa même à deux pas de lui en se rendant à la tour. La blancheur de son corps qui brillait dans l'obscurité de la nuit, la beauté de sa gorge, toutes ses autres parties non moins belles qu'il eut le temps de considérer excitèrent en lui quelques mouvements de compassion, lorsqu'il se représenta que tout cela allait bientôt se flétrir et disparaître. D'un autre côté, l'aiguillon de la chair le pressa si vivement qu'il sentit le dieu qui plaît si fort aux dames lever insolemment la tête et lui conseiller de sortir de l'embuscade pour voler dans les bras de la belle Hélène. Peu s'en fallut qu'il ne succombât à la tentation ; mais considérant, par un effort de courage, quelle était cette femme et combien le tour qu'elle lui avait joué était sanglant, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

haine et le désir de la vengeance reprirent le dessus et chassèrent la compassion et l'amour. Il laissa donc monter la dame sur la tour. Elle n'y fut pas plus tôt que, se tournant vers le nord, elle se mit à réciter la prétendue oraison.

Dans le même temps, Régnier s'étant approché sans bruit de la masure ôta doucement l'échelle. La veuve ayant répété sept fois les paroles convenues attendait les deux demoiselles, et les attendit si longtemps qu'elle vit paraître l'aube du jour sans avoir reçu leur visite. La fraîcheur de la nuit lui faisait éprouver un froid qui lui donnait des craintes pour sa santé. Lassée de les attendre vainement, elle commence à se douter de la tromperie. Il y a toute apparence, se disait-elle, que Régnier aura voulu se venger de la mauvaise nuit que je lui ai fait passer ; mais si tel a été son projet, je m'en console en songeant que j'ai souffert beaucoup moins de froid et moins longtemps que lui. Cette nuit est d'un grand tiers moins longue que ne le fut la sienne.

Pour que le jour ne la surprît point là, elle voulut descendre ; mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle ne vit plus l'échelle. Jamais consternation ne fut plus grande. Le cœur lui manque et elle tombe évanouie sur la terrasse. Elle ne revint à elle que pour pleurer et faire des doléances capables d'amollir tout cœur qui n'eût pas été possédé du démon de la vengeance. Elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Régnier et se reprocha de l'avoir outragé, mais plus encore de s'être fiée à lui après le tour cruel qu'elle lui avait joué. Elle regarde de tous côtés, elle cherche s'il n'y aurait pas moyen de descendre par quelque endroit sans échelle, et n'en trouvant point, elle recommence ses lamentations. — « Que je suis malheureuse ! disait-elle ; que diront mes frères, mes parents, mes voisins et mes connaissances lorsqu'ils sauront que j'ai été trouvée ici toute nue ! me voilà perdue à jamais de réputation, moi qui avais pris tant de soin de cacher mes faiblesses ; mais quand bien même je trouverais moyen de me disculper par quelque mensonge, Régnier, qui sait mes aventures, ne détruira-t-il pas tout ce que je pourrais alléguer en faveur de mon honnêteté ? Ah ! malheureuse que je suis, je perds à la fois mon amant et mon honneur. » Ces tristes réflexions la menèrent si loin qu'elle fut plusieurs fois tentée de se précipiter de la tour en bas ; mais l'amour de la vie et la crainte de la douleur l'en empêchèrent.

Le soleil étant levé, elle promène ses regards de côté et d'autre pour voir si elle n'apercevrait pas quelque berger qui pût aller querir sa domestique ; mais elle ne vit que Régnier qui s'était endormi sous un buisson et qui s'éveillait précisément dans cet instant. Notre philosophe s'approche pour lui parler. — « Eh ! bonjour, madame,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui dit-il d'un air goguenard; les deux demoiselles sont-elles venues? » La veuve recommence à pleurer et le supplie de s'approcher tout contre la tour pour qu'elle puisse lui parler plus aisément. Il lui obéit, et la belle s'étant couchée sur le ventre et ne montrant que la tête, lui dit tout en pleurs : — « Vous pouvez bien croire, mon cher Régnier, que je ne suis pas à me repentir du mal que je vous ai fait; oui je m'en repens. Si je vous ai maltraité, vous vous êtes vengé; car quoique nous soyons dans le mois de juillet, j'ai pensé mourir de froid cette nuit parce que je suis toute nue. Vous ne sauriez croire combien je me suis reproché de fois l'offense que je vous ai faite et le tort que j'ai eu de ne pas répondre à votre amour; ainsi, je vous en conjure, ne poussez pas plus loin votre vengeance; soyez généreux, pardonnez-moi en faveur de mon repentir. Je sais que je ne mérite point de pitié; mais vous vous montrerez digne de la noblesse de votre naissance; vous serez magnanime et vous ne me ferez pas languir plus longtemps. Un honnête homme est assez vengé dès qu'il voit qu'il ne tient qu'à lui de l'être davantage. Faites-moi donc apporter mes habits afin que je puisse descendre. Ne m'ôtez point l'honneur que vous ne pourriez plus me rendre. Si je vous ai trompé en vous faisant espérer de passer une nuit avec moi, je réparerai ma faute du mieux qu'il me sera possible, et, pour une nuit perdue, je vous en donnerai cent si vous l'exigez. Vous êtes un homme et je ne suis qu'une femme, c'est-à-dire un être faible qu'il est facile de terrasser. Contentez-vous de m'avoir fait connaître qu'il ne dépend que de vous de porter la vengeance aussi loin que vous voudrez. Que vous reviendrait-il de m'exposer à la médisance publique? Ne vous servez pas de l'avantage que vous avez sur moi : l'aigle n'a point de gloire d'avoir défait la colombe, et vous êtes trop galant homme pour employer vos forces contre une femme, coupable à la vérité, mais dont vous êtes déjà vengé. Ayez donc compassion de mon état, je vous en conjure, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de vous-même. »

Régnier, entendant ce discours, éprouvait à la fois du plaisir et de la douleur : du plaisir de se voir vengé du mal que cette femme lui avait fait; de la douleur, ne pouvant la voir gémir et pleurer sans être touché de compassion. Cependant le désir de se venger l'emportant sur l'humanité : — « Madame, lui répondit-il, si la nuit que vous pensâtes me faire mourir de froid mes prières qui, à la vérité, ne furent pas comme les vôtres accompagnées de larmes ni assaisonnées de tendres compliments, avaient pu me faire obtenir de vous seulement un abri pour me mettre à couvert de la neige qui m'accablait, je ferais à présent de bon cœur ce que vous me demandez; mais puisque lorsque je grelottais vous ne vous inquiétiez nul-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lement de votre honneur, et que vous vous en moquiez au contraire dans les bras de votre amant, je ne dois pas non plus m'inquiéter du mien, en cherchant à me venger pleinement de votre noire méchanceté. Souvenez-vous de tout ce que vous m'avez fait souffrir, pour en faire sans doute hommage à votre galant. Adressez-vous à lui : il aura soin de votre honneur, dont vous êtes si fort en peine et que vous n'avez pas laissé de lui abandonner. Qui mieux que lui doit vous secourir ? vous vous êtes donnée à lui, et lui à vous ? appelez-le, il ne manquera pas de voler à votre secours. Voyez si l'amour que vous avez pour ce quidam, voyez si votre esprit, joint au sien, que je suppose aussi fertile en ressources que le vôtre, pourra vous tirer d'un piége dans lequel vous a fait donner le sot que vous insultiez si fièrement la seconde nuit des fêtes de Noël. Vous souvient-il des plaisanteries que vous vous êtes permises avec lui à mon sujet ? Quant aux faveurs, ajouta-t-il, que tu m'offres si généreusement dans une circonstance où tu ne pourrais me les refuser si j'en avais envie, tu peux les garder pour ton amant, dans le cas que tu survives au traitement que je te destine. Je les lui cède de bon cœur, ces nuits agréables dont tu te proposes de me régaler ; et certes j'en eus trop d'une seule : on ne me trompe pas deux fois. N'espère donc pas me séduire par tes flatteries et ton langage mielleux ; ce n'est pas à l'égard d'une aussi méchante femme qu'il est beau d'être généreux et magnanime ; ce serait, au contraire, travailler au bien public que de délivrer la société d'un aussi mauvais sujet. Tu as beau dire, je ne suis point un aigle ; mais conviens aussi que tu n'es rien moins qu'une colombe ; tu n'es tout au plus qu'un vil serpent qu'il faut écraser pour l'empêcher de nuire davantage. J'ai plus appris à te connaître, en une seule nuit, que je n'ai appris à me connaître moi-même pendant tout le temps de mes études à Paris. Ainsi, n'espère pas m'attendrir ; je veux et je dois te poursuivre comme mon ennemie, sans miséricorde. Quand on se venge, on doit faire plus de mal qu'on n'en a reçu. Mais est-ce se venger que de te faire souffrir ? n'est-ce pas plutôt te châtier d'une faute grave, te punir d'un crime atroce, exercer en un mot une justice méritée ? Si, comme c'est dans l'ordre, la vengeance doit surpasser l'outrage, je ne pourrais jamais me venger de ta cruelle perfidie. Quand bien même je t'arracherais la vie, ta mort ne saurait expier ton forfait. Que dis-je ? cent vies pareilles à la tienne ne suffiraient pas pour effacer ton crime ; puisque tu n'es qu'une vile et méchante créature qui, à un peu de beauté près que le temps flétrira bientôt, ne vaut pas la plus misérable servante du monde. Songe qu'il n'a pas tenu à ta malignité de faire mourir un galant homme, pour me servir de ta propre expression, dont la vie studieuse pourra être plus utile à la société

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que cent mille vies comme la tienne, fussent-elles aussi longues que celles des anciens patriarches. Je t'apprendrai à maltraiter un honnête homme et à te moquer d'un philosophe qui n'a autre chose à se reprocher que de t'avoir aimée sans te connaître. Ce châtiment-ci, si tu en réchappes, te rendra plus sage et te guérira de l'envie d'outrager ceux qui ne t'ont point fait de mal. Mais si tu désires tant de descendre, que ne te jettes-tu en bas? J'aurais un plaisir infini à te voir casser le cou. Donne-moi cette douce satisfaction; la mort te délivrera de toutes tes craintes et de tous tes maux. J'ai trouvé le secret de te faire monter sur cette tour; c'est à toi maintenant de trouver celui d'en descendre. »

Pendant le discours du philosophe, la dame fondait en larmes, et le soleil s'avançait dans sa course. Régnier cependant n'eut pas plus tôt cessé de parler, que la jeune veuve arrêta ses sanglots pour lui répondre ; ce qu'elle fit en ces termes : — « Homme cruel ! si la fatale nuit dont vous avez sujet de vous plaindre vous tient si fort au cœur; si ma faute, que je ne cherche point à diminuer à vos yeux, vous semble si énorme que ni ma jeunesse, ni mes larmes, ni mes humbles prières ne puissent en obtenir le pardon, laissez-vous du moins toucher par le souvenir de la confiance que je vous ai témoignée en vous ouvrant mon cœur et en suivant de point en point ce que vous m'avez prescrit de faire pour ravoir mon amant. Sans cet excès de confiance, qui mérite quelque égard, vous n'auriez peut-être pas trouvé l'occasion de vous venger. Que cette considération vous porte à me traiter avec moins d'inhumanité ! Laissez-vous émouvoir par la sincérité de mon repentir. Ne suis-je pas assez humiliée, sans vouloir ajouter à ma douleur? Grâce, je vous en conjure, et comptez sur une éternelle reconnaissance : rendez-moi mes habits, ma liberté, et soyez sûr que je renoncerai à mon amant, à tout le monde, pour ne m'attacher qu'à vous seul et tâcher de vous faire oublier, par mes soins et mes caresses, une offense que je m'étais mille fois reprochée avant de tomber entre vos mains. Ma beauté, dont vous faites si peu de cas et que vous croyez de si courte durée, est assez grande pour devoir plaire à un jeune homme tel que vous, au moins pendant quelque temps. Je vous la consacrerai tout entière et ferai ma plus douce occupation de vous rendre heureux. Quelque cruauté que vous ayez pour moi, quelque irrité que vous paraissiez, je ne puis croire que vous trouvassiez du plaisir à me voir précipiter du haut de cette tour. Non, vos yeux ne pourraient soutenir sans peine le spectacle de ma mort; ces yeux, si vous voulez dire la vérité, ces yeux qui m'ont autrefois trouvée aimable, ne sont pas si barbares que vous voudriez le faire entendre. Ayez donc pitié de moi : grâce, encore un coup; et après m'avoir fait souffrir le froid de la nuit, ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

me laissez pas plus longtemps exposée aux ardeurs du soleil qui commencent à me devenir insupportables.»

Notre philosophe, qui ne lui parlait et ne demeurait là que pour se moquer d'elle et jouir plus longtemps du plaisir de se venger, lui répondit en ces termes : — « Je ne vous tiens aucun compte, ma belle dame, de la confiance que vous m'avez témoignée ; je ne la dois qu'à votre intérêt et non à votre amour ; vous ne cherchiez qu'à recouvrer votre galant ; ainsi, je dois regarder cette ouverture plutôt comme un outrage de plus que comme un motif d'indulgence. Vous êtes encore dans l'erreur de croire que cette confiance était le seul moyen que j'eusse de me venger : je vous avais tendu tant de piéges, qu'il était impossible que vous ne donnassiez dans quelqu'un, et, heureusement pour vous, vous êtes tombée dans le plus supportable et le moins honteux. Si je t'ai fait donner dans celui-ci de préférence à mille autres, c'est moins par ménagement pour toi que pour ma propre satisfaction. Mais si, contre toute apparence, tu les eusses évités tous, la plume eût été ma dernière ressource : j'aurais écrit contre toi de manière à te faire maudire l'existence mille fois le jour. La plume est une arme plus meurtrière qu'on ne l'imagine ; il faut en avoir soi-même éprouvé les atteintes pour en connaître tout le pouvoir. Je prends le ciel à témoin, et puisse ce ciel donner à ma vengeance une fin digne de son commencement ! je prends, dis-je, le ciel à témoin que je t'aurais tant ridiculisée, si adroitement décriée ; j'aurais employé pour te peindre des couleurs si noires et si naturelles, que la honte que tu aurais eue de toi-même t'eût portée à te crever les yeux, pour n'être plus exposée à voir ton affreuse image. Au reste, ne te détache de personne en ma faveur : je te méprise trop pour vouloir de ton amour. Tu peux aimer tant que tu voudras celui dont tu regrettais si fort la perte. Il partageait ma haine avec toi ; mais depuis qu'il t'a abandonnée et que son infidélité m'a fourni les moyens de me venger de ta coquetterie, il m'est devenu aussi cher qu'il m'était odieux auparavant. Les coquettes comme toi ne cherchent que le plaisir ; tu ne le trouverais peut-être pas en moi. Il te faut, comme au commun des femmes, de jeunes freluquets au teint frais et qui ont à peine du poil au menton, parce qu'ils sont plus dispos, qu'ils dansent et jouent mieux que les autres. Apprends cependant que si les hommes qui sont un peu plus mûrs, et qui ont la barbe bien garnie, sont moins vifs et vont plus lentement, ils vont du moins d'un pas réglé et soutenu, savent ce que les autres doivent encore apprendre. Les femmes coquettes et frivoles estiment les jeunes gens meilleurs chevaucheurs, parce qu'ils font plus de chemin en un jour que ceux d'un âge plus avancé : j'avoue qu'ils sont plus ardents ; mais, en revanche, les hommes de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moyen âge, plus expérimentés, connaissent mieux les endroits chatouilleux, et l'on doit préférer le bon et le solide au brillant de peu de durée. Le grand trot fatigue, quelque jeune qu'on soit; mais le petit pas fait arriver au logis, quoiqu'un peu tard, sans la moindre lassitude. La plupart des femmes se laissent prendre aux apparences sans considérer que les apparences sont trompeuses. Elles ne voient pas que les jeunes gens ne se contentent pas d'une maîtresse, et que leur grande vivacité doit naturellement les rendre changeants : tu en as fait toi-même l'expérience. Ils désirent de jouir de presque toutes les femmes qu'ils rencontrent, et s'imaginent que les caresses qu'on leur fait sont un tribut qu'on leur doit. De là vient leur peu de reconnaissance. Aussi font-ils consister leur gloire à publier les faveurs qu'ils ont reçues. C'est cette indiscrétion qui a engagé un grand nombre de femmes à s'abandonner à des moines que la sainteté de leur état empêche d'être indiscrets. Détrompe-toi si tu penses que tes amours ne soient connues que de ta servante et de moi : elles ont éclaté dans le public, et l'on ne parle d'autre chose dans ton quartier; mais rien n'est plus ordinaire, dans les intrigues amoureuses, que de voir la personne intéressée être la dernière à savoir les bruits qui courent sur son compte. D'ailleurs, les jeunes amants se font un plaisir de divulguer leurs aventures; et le tien n'aura sûrement pas gardé le secret sur son intrigue avec toi. Attire-le de nouveau dans tes filets, si tu peux; quant à moi, tu dois y renoncer : je suis à une autre pour la vie. J'aime une dame qui vaut plus que toi, de toutes les façons, et qui ne m'a point fait acheter ses faveurs par aucun vilain tour, parce qu'elle a su m'apprécier. Ainsi, si tu veux te jeter en bas, je puis t'assurer que je te verrai casser le cou sans regret et sans trouble. Tu m'obligeras même de te dépêcher, si tu es capable de faire un pareil saut; mais, puisque tu crains de perdre la vie et d'aller à tous les diables, qui te feraient bien plus souffrir que moi, tu n'as qu'à supporter avec patience l'ardeur du soleil; et si tu la compares au froid que tu m'as fait endurer, tu conviendras que la peine n'est point encore proportionnée à l'offense.»

— « Puisque rien de ce que je vous ai dit ne peut vous émouvoir, reprit la dame en sanglotant de plus belle, laissez-vous du moins attendrir par considération pour l'objet qui vous a rendu plus de justice que moi. Je vous demande grâce, au nom de l'amour que vous avez pour cette personne aimable. »

— « Tu me prends par mon faible, répondit Régnier : je ne puis rien refuser au nom de cette belle; et, voyant qu'il était déjà neuf heures, dis-moi où sont tes habits, ajouta-t-il, et je les irai querir. »

Hélène, croyant avoir vaincu sa barbarie, livra son cœur à l'espé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rance et lui indiqua l'endroit où elle s'était déshabillée. Le philosophe s'éloigne de la tour et laisse son domestique en sentinelle, avec ordre d'empêcher qui que ce soit d'approcher jusqu'à son retour. Cela fait, il va dîner chez son ami, où il fit ensuite la méridienne tout à son aise.

La jeune veuve, que la promesse de Régnier avait un peu consolée, tantôt assise, tantôt couchée, tantôt debout, trouve enfin un endroit où il y avait un peu d'ombre, et, l'esprit occupé de peu d'espérance et de beaucoup de crainte, elle pleure sa triste destinée et désespère du retour du jeune homme. Accablée de lassitude et de sommeil, elle s'endormit, mais pour peu de temps ; car, vers l'heure de midi, le soleil, dardant perpendiculairement ses rayons sur sa peau délicate et sur sa tête découverte, brûla non seulement la chair, mais fit de distance en distance des fentes qui lui causaient tant de douleur, qu'elle s'éveilla, quelque envie et quelque besoin qu'elle eût de dormir. Se sentant ainsi grillée et voulant se remuer, il lui semblait que sa peau se retirait et s'en allait en lambeaux, comme un parchemin brûlé qu'on veut étendre. A ces douleurs cuisantes se joignait un mal de tête des plus violents. Par dessus tout, le pavé de la tour était si brûlant, qu'elle était obligée d'être dans un mouvement continuel. Pour surcroît de malheur, il ne faisait pas le moindre vent, et un essaim de mouches et de taons la piquaient si cruellement, qu'il lui semblait qu'à chaque moment on lui donnait mille coups d'épingle ; ce qui lui faisait porter continuellement les mains sur les différentes parties de son corps. Elle maudissait la vie, son amant et Régnier, lorsque, accablée de lassitude, de faim et de soif, elle se lève et regarde s'il n'y aurait pas quelqu'un dans les environs, résolue de l'appeler à son secours quoi qu'il dût en arriver. Mais sa malheureuse destinée lui avait enlevé toutes les ressources : la chaleur excessive retenait les bergers et les laboureurs dans leurs chaumières, si bien qu'elle n'entendait d'autre bruit que le chant des cigales. Les eaux de la rivière d'Arno qu'elle voyait couler ne faisaient qu'irriter sa soif ; les bois, les maisons et les ombrages qu'elle découvrait ne contribuaient qu'à aigrir sa peine et à lui faire former des souhaits qui augmentaient sa douleur. Enfin les feux du soleil, le pavé brûlant, la piqûre des mouches et des taons réduisirent cette victime de la plus affreuse vengeance dans un état si pitoyable, que son corps, dont l'obscurité de la nuit n'avait pu effacer la blancheur, était moitié noir, moitié rouge et tout tacheté de sang. Privée de toute espérance et de toute consolation, cette infortunée n'attendait plus que la mort et s'y préparait en offrant à Dieu ses douleurs pour l'expiation de ses péchés.

Cependant Régnier s'étant éveillé vers les trois heures de l'après-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

midi, retourna à la tour pour voir ce que sa victime était devenue, et dit à son valet, qui était encore à jeun, d'aller dîner. La pauvre dame, entendant la voix de son cruel persécuteur, se traîne avec peine sur les bords de la terrasse, et couchée sur le ventre : — «Régnier, lui dit-elle les yeux mouillés de larmes, vous voilà vengé de reste ; si je vous ai fait geler pendant une nuit, vous m'avez fait rôtir durant un jour entier et mourir de faim et de soif. Dans l'état où je suis, la mort me serait plus douce que la vie, et je souffre si cruellement, que je vous prie de venir m'achever ; je regarderai ce dernier trait comme une faveur. Si vous me refusez ce service que je n'ai pas le courage de me rendre moi-même, ne me refusez pas du moins un verre d'eau, pour en humecter ma bouche sèche et brûlante. Accordez-moi cette dernière grâce, car je me sens mourir. »

Le philosophe connut, à la faiblesse de sa voix, qu'elle était effectivement fort malade. Il sentit un petit mouvement de compassion et ne laissa pourtant pas de lui répondre : — « Si vous voulez mourir, vous mourrez de votre main, et non de la mienne. Pour de l'eau, je vous en donnerai comme vous me donnâtes du feu. Ce qui me fâche, c'est que, pour guérir mon froid, il ait fallu me mettre dans de la fiente très puante de vache et de cheval, tandis que votre chaud peut se guérir avec de l'eau de rose qui sent bon. Je faillis à perdre l'usage de mes nerfs, et vous en serez quitte pour changer de peau comme le serpent. Vous n'en aurez le teint que plus beau. »

— « Barbare, reprit la veuve infortunée, puisse le ciel te donner un teint acquis de la même sorte ! Homme plus cruel que les monstres les plus féroces, qu'aurais-tu fait de plus si j'avais égorgé toute ta famille ? punirait-on d'un supplice plus lent et plus rigoureux le dernier des scélérats qui aurait à se reprocher la mort de tous les habitants d'une ville ? Tu me refuses un verre d'eau qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels sur la roue ? encore même leur donne-t-on du vin s'ils en demandent. Puisque tu t'obstines à me refuser le moindre soulagement, puisque tu es inexorable, je vais me préparer à mourir en patience. Dieu veuille avoir pitié de mon âme ! c'est à lui que je laisse le soin de me venger de ta cruauté dont il est seul témoin. » Après ces paroles, elle se traîna au milieu de la terrasse et souhaita mille fois que la mort vînt finir son martyre.

La nuit s'approchant et Régnier se trouvant assez vengé, il fit prendre par son domestique, de retour depuis près d'une heure, les habits de madame Hélène, et, marchant devant lui, il alla trouver la servante qu'il rencontra sur la porte de la métairie, fort affligée de la disparition de sa chère maîtresse. — « Ma bonne, lui dit-il en l'abordant, sais-tu où est madame Hélène ? » — « Hélas ! monsieur,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je l'ignore. Je croyais la trouver ce matin dans son lit ; mais elle est disparue sans que je sache ce qu'elle est devenue, et vous me voyez fort chagrine, car je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur.»

— « Que n'étais-tu avec elle, dit le philosophe d'un ton de mauvaise humeur, afin d'avoir pu me venger de toi comme je me suis vengé d'elle ; mais ce qui est différé n'est pas perdu : je saurai bien te punir tôt ou tard de ta méchanceté. Je t'apprendrai à te moquer des gens de ma sorte. » Puis, s'adressant à son valet : — « Donne-lui ces habits et dis-lui d'aller chercher sa maîtresse si elle veut. »

La servante, après avoir reconnu les habits, ne doutant point que Régnier n'eût égorgé madame Hélène, eut une peur inconcevable pour sa propre vie. Elle les prit sans murmurer. Mais lorsque Régnier et son valet furent partis, elle donna une libre carrière à sa douleur et courut vers la tour avec ces habits en poussant des cris horribles.

Régnier et son domestique avaient à peine quitté la veuve pour se rendre à la métairie, que le fermier de cette infortunée, qui cherchait deux cochons égarés, alla voir s'ils ne seraient pas derrière la tour. Arrivé à cet endroit, il entend de tristes plaintes. — « Qui est-ce qui gémit là-haut? » cria-t-il. La dame, qui reconnut sa voix, l'appela par son nom : — « Va, lui dit-elle, appeler ma servante, et dis-lui de venir ici. » — « Quoi ! c'est vous, madame ? Eh ! qui vous a donc perchée sur cette tour ? Savez-vous que votre domestique vous cherche partout depuis ce matin ; mais qui diable eût pu vous deviner là ? » Il court à l'échelle, et comme il travaille à la bien asseoir, afin qu'elle ne bouge pas de place sous les pieds de la dame, voilà la servante qui arrive, tout éperdue, en demandant au métayer où est sa chère maîtresse.

— « Je suis ici, mon enfant, répond la dame en haussant la voix le plus qu'il lui fut possible; ne t'afflige point, apporte-moi seulement mes habits. »

La servante, rassurée par ce qu'elle vient d'entendre, monte sur l'échelle et, voyant sa maîtresse étendue sur la terrasse et ressemblant plutôt à un tronc de bois grillé qu'à un corps humain, elle pousse un cri de frayeur, se déchire le visage avec ses ongles et la pleure comme si elle était morte ; mais Hélène la fait taire et la prie de lui aider à s'habiller. La veuve se consola un peu d'apprendre de sa servante que personne ne savait où elle avait été. Quand elle fut tout à fait habillée, elle pria le métayer de monter pour l'aider à descendre ; ce bon paysan, voyant qu'elle était hors d'état de se soutenir, la descendit avec beaucoup de peine sur ses épaules et se disposait à la porter ainsi à la ferme, lorsque la servante, qui descendit la dernière, tomba de dessus l'échelle et se cassa une cuisse. Elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

poussa un cri si effroyable que le fermier fut obligé de poser la maîtresse sur un monceau d'herbe pour aller secourir la domestique ; mais quand il vit qu'elle s'était cassé la cuisse, il la posa pareillement sur une pelouse et revint à la dame. Ce nouveau malheur lui causa le plus violent chagrin, parce qu'elle espérait plus de secours de sa servante que de toute autre personne. Affligée outre mesure, elle recommença ses doléances avec tant d'excès que le métayer non seulement ne put la consoler, mais même se mit à pleurer avec elle.

Madame Hélène ne voulant pas que la nuit la surprît dans cet endroit devenu si funeste à son repos, se fit porter à la maison du fermier, qui, accompagné de deux de ses frères, retourna chercher la servante. La femme du fermier donna ses soins à la veuve ; elle lava son corps avec de l'eau fraîche, lui fit prendre quelque nourriture légère, la déshabilla, la mit au lit et la fit transporter la nuit du lendemain à Florence avec sa servante.

Madame Hélène, qui savait mentir, imagina un conte pour donner à cette double aventure un tour favorable dans l'esprit de ses frères. Elle leur fit accroire que la foudre était tombée sur elles et les avait ainsi maltraitées l'une et l'autre. On appela des médecins qui eurent beaucoup de peine à lui rendre la santé ; sa peau demeura plusieurs fois attachée au drap de son lit. Ils rétablirent avec le temps la cuisse de la servante. La gaieté ne revint pas avec la santé ; madame Hélène oublia son amant, renonça à l'amour et surtout à la plaisanterie.

Régnier ayant appris que la servante avait eu la cuisse cassée se crut assez vengé et en resta là. Il ne dit mot de l'aventure, moins par égard pour la veuve que pour sa propre réputation.

Voilà comment madame Hélène fut punie du tour qu'elle avait joué à Régnier ; elle ignorait sans doute de quoi sont capables les gens d'étude quand on les outrage. Ce sont des diables d'autant plus dangereux qu'ils sont plus instruits ; ainsi gardez-vous bien, mesdames, de jamais tromper un philosophe.

NOUVELLE VIII.

CORNES POUR CORNES.

Quand madame Pampinée eut achevé son récit, la reine fit signe à madame Flammette de conter sa Nouvelle. Cette dame, empressée d'obéir, prit aussitôt la parole et débuta ainsi :

Mes belles dames, puisque la barbarie de Régnier vous a mis du noir dans l'esprit, j'imagine qu'il est à propos de vous égayer par une histoire un peu comique. C'est ce que je vais faire en vous racontant la manière dont un homme marié se vengea d'un de ses amis,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aussi marié, qui le faisait cocu. Cette vengeance n'a rien d'atroce et vous fera voir que le galant homme, qui se venge d'un outrage, sait proportionner le châtiment à l'offense.

J'ai ouï dire qu'il y eut autrefois à Sienne deux bons bourgeois fort à leur aise, dont l'un se nommait Spinelosse de Tamina, et l'autre Sepe de Mino. Ils étaient tous deux à la fleur de leur âge, demeuraient dans la même rue et s'aimaient beaucoup. Mariés l'un et l'autre, ils avaient chacun une jolie femme. Spinelosse, qui allait très souvent chez Sepe, soit que celui-ci y fût ou non, devint amoureux de sa femme et sut si bien lui faire la cour qu'il ne tarda pas à obtenir ses faveurs. Ce commerce dura assez longtemps sans que le cocu s'en doutât. Cependant la familiarité qui régnait entre sa femme et son ami lui donna à la longue des inquiétudes, et pour éclaircir si elles étaient bien fondées, il prit un jour le parti de se cacher vers l'heure où Spinelosse avait coutume de le venir voir. Celui-ci vint bientôt le demander, et la femme, qui le croyait sorti, lui ayant dit qu'il était absent, il commença par l'embrasser; elle de lui rendre baisers pour baisers. Sepe, qui voyait ces caresses du lieu où il s'était fourré, ne dit mot pour savoir quel serait le dénoûment de ce jeu. Bref, il vit sa femme et Spinelosse entrer dans la chambre à coucher et s'y enfermer sous clef. Il est aisé de juger s'il dut être piqué de cette double trahison; mais considérant que ses cris, bien loin de diminuer l'outrage, ne feraient qu'augmenter sa honte, il ne crut pas devoir éclater et se contenta de rêver aux moyens de se venger sans bruit. Son imagination lui en eut bientôt fourni un très convenable auquel il s'arrêta.

Spinelosse ne fut pas plus tôt sorti que Sepe entra dans sa chambre et trouva sa femme qui raccommodait sa coiffure chiffonnée.— « Que fais-tu là, ma femme? lui dit-il. » — « Ne le voyez-vous pas? » — Si, vraiment, et j'ai vu encore autre chose que je voudrais bien n'avoir point vu. » Il lui fait alors le récit de ce dont il a été témoin, et la femme, transie de peur, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nier, lui avoua tout et lui en demanda pardon les larmes aux yeux.— « Tu ne pouvais me faire une plus grande injure, dit le mari; je te pardonnerai cependant, à condition que tu feras ce que je te commanderai. » — « Vous serez obéi. » — « Eh bien, je veux que tu donnes rendez-vous à Spinelosse pour demain à neuf heures du matin; j'arriverai un moment après lui, et, dès que tu m'entendras, tu le feras cacher dans ce grand coffre et l'y fermeras à la clef. Quand cela sera fait, je te dirai ce qu'il te restera à faire. Suis mes ordres à cet égard, et je te jure de te pardonner et même d'oublier ta faute. »

La femme promit tout pour mériter sa grâce et remplit avec exactitude les intentions de son mari.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le lendemain Spinelosse et Sepe étaient ensemble sur les neuf heures. Le premier, qui avait promis à la femme de son ami d'aller la trouver à cette heure-là, prétexta, pour se séparer, un dîner qu'il ne voulait point manquer. — « Ce n'est point encore l'heure du dîner ; ainsi, ne t'en vas pas de sitôt. » — Je ne serai point fâché d'arriver de bonne heure, parce que j'ai à parler d'affaires à la personne chez qui je dois dîner. » Le voilà parti et rendu chez sa maîtresse.

Ils furent à peine dans la chambre que Sepe se fait entendre sur l'escalier. Sa femme feint d'avoir peur, engage le galant à se cacher dans le coffre, l'y enferme et sort de la chambre. Sepe paraît et demande à sa femme si le dîner est prêt. — « Il le sera dans la minute. » — « Je viens de quitter Spinelosse, reprit le mari ; il dîne en ville chez un de ses amis : comme sa femme sera toute seule, allez la prier de venir manger un morceau avec nous. »

La belle, que le souvenir de sa faute et la crainte d'en être punie rendaient obéissante, fit incontinent ce que voulait son mari et sollicita si bien sa voisine, à qui elle apprit qu'elle ne devait pas attendre son mari, qu'elle l'emmena. Sepe la reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il fit signe à sa femme d'aller à la cuisine, et prenant la voisine par la main, la conduisit dans sa chambre et ferma la porte au verrou. — « Que signifie ceci ? dit la voisine ; est-ce pour cela que vous m'avez priée à dîner ? C'est donc là l'amitié que vous avez pour mon mari ? » — « Avant de vous fâcher, madame, répondit Sepe, en s'approchant du coffre et la tenant toujours par la main, daignez entendre ce que j'ai à vous dire : j'ai aimé et j'aime encore votre mari comme mon propre frère. Quant à l'amitié qu'il a pour moi, j'ignore si elle est bien tendre ; mais je sais bien qu'elle ne l'empêche pas de coucher avec ma femme comme avec vous. Il le fit hier de fraîche date et presque sous mes yeux. Or, c'est parce que je l'aime que je prétends user de représailles et borner là toute ma vengeance. Comme il a joui de ma femme, il est juste que je jouisse de vous : c'est la moindre chose que je puisse exiger. Si vous me refusez cette satisfaction, je vous déclare qu'il ne me sera pas difficile de le surprendre et de le traiter d'une manière dont vous ne vous trouverez pas bien ni l'un ni l'autre.

La dame ne pouvait croire que son mari lui fût infidèle. Sepe lui raconta comment il s'y était pris pour s'en assurer. Ces particularités achevèrent de la persuader. — « Puisque vous avez résolu, lui dit-elle alors, de vous venger sur moi de l'outrage de mon mari, je veux bien y consentir, mais à condition que vous ferez ma paix avec votre femme ; de mon côté, je lui pardonne volontiers le tort qu'elle m'a fait. » —« Soyez tranquille, repartit Sepe ; je me charge de tout et m'engage outre cela de vous donner un des plus jolis bijoux qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

soit possible de voir. » Il commence ensuite à lui faire de tendres baisers, la pousse tout doucement sur le coffre, et en jouit autant de temps qu'il voulut.

Spinelosse, qui avait tout entendu, entra dans une telle colère qu'il en pensa crever de rage ; et si la crainte du ressentiment de Sepe ne l'eût arrêté, il n'est pas d'injure qu'il n'eût dite à sa femme, tout enfermé qu'il était. Mais considérant qu'il avait été l'agresseur, et que Sepe ne faisait que lui rendre cornes pour cornes, il se consola et résolut d'être son ami plus que jamais.

Cependant la voisine, descendue du coffre, demande le joyau qui lui a été promis. Sepe ouvre alors la porte de la chambre et appelle sa femme qui dit en entrant à la voisine : — « Vous m'avez rendu un pain pour un gâteau. »

— « Ma femme, dit le mari en l'interrompant, ouvre le coffre ; » puis se tournant vers la voisine étonnée de voir là son mari : — « Voilà, ma belle dame, le bijou que je vous ai promis. »

Il serait difficile de dire lequel eut le plus de honte, ou de Spinelosse qui savait de quelle manière on venait de le cocufier, ou de sa femme de voir son mari qui avait entendu tout ce qu'elle avait dit et fait avec Sepe.

Spinelosse, sorti du coffre, — « Nous sommes quittes, mon voisin, dit-il à Sepe, sans entrer dans aucune explication ; et si tu veux m'en croire, nous n'en serons pas moins bons amis qu'auparavant. Puisque nous n'avons rien à partager que nos femmes, ajouta-t-il, je suis d'avis que nous les ayons en commun. » Sepe accepta l'offre : ils dînèrent tous quatre ensemble dans la plus parfaite union.

Depuis ce jour chaque femme eut deux maris et chaque mari eut deux femmes, sans qu'il s'élevât jamais la moindre contestation entre eux pour la jouissance.

NOUVELLE IX.

LE MÉDECIN JOUÉ.

La reine, qui n'avait pas encore rempli sa tâche et qui ne voulait point violer le privilége de Dionéo, commença ainsi l'histoire qu'elle devait conter :

Rien ne me semble plus naturel que d'user de représailles envers ceux qui nous trompent : ainsi j'approuve très fort la conduite de Sepe à l'égard de Spinelosse, et je ne pense pas qu'on doive blâmer l'homme qui trompe celui qui l'a trompé, quoique madame Pampinée ait paru insinuer le contraire dans la Nouvelle qu'elle nous a

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

racontée. Mon dessein est de vous faire le récit d'une tromperie que vous approuverez sans doute aussi, et qui me paraît digne de toute votre attention.

Un médecin né à Florence avait été faire ses études et prendre ses grades à Bologne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet et de la robe de docteur, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était tout aussi ignorant qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire, dans notre bonne ville de Florence, que de voir ceux qui ont été prendre à l'université de Bologne soit le grade d'avocat, soit celui de médecin, soit celui de notaire, ne cacher sous leurs longues robes qu'une sotte présomption, fruit de leur crasse ignorance. C'est surtout ce qu'on remarqua autrefois dans le nommé Simon de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en qualités acquises. Vêtu d'une robe d'écarlate et décoré du bonnet de docteur en médecine, il loua à son retour de Bologne une maison dans la rue qu'on appelle aujourd'hui du Concombre.

Ce maître Simon avait, entre autres défauts, la manie de demander à la personne qui se trouvait avec lui le nom et l'histoire de tous ceux qu'il voyait passer dans la rue, comme s'il eût dû composer, d'après les faits et gestes des passants, les médecines qu'il donnait à ses malades. Il remarqua principalement deux peintres, dont il a été déjà question plusieurs fois, qu'il voyait tous les jours ensemble et qui demeuraient dans son quartier. On devine que c'est de Lebrun et de Bulfamaque qu'il s'agit. Comme il les voyait toujours de belle humeur, toujours prêts à rire et à danser, il s'informa quelle était leur profession ; et apprenant qu'ils étaient peintres et pauvres, comme la plupart des gens de leur état, il alla se fourrer dans l'esprit qu'il n'était pas possible que des gens pauvres pussent être si contents et si joyeux, et qu'il fallait qu'ils eussent quelque ressource qu'on ne savait pas, d'autant plus qu'ils avaient la réputation d'être fins et rusés. Pour savoir ce qui en était il résolut de faire leur connaissance ou tout au moins celle de l'un d'eux. Il ne tarda pas à faire celle de Lebrun. Dans le premier entretien que celui-ci eut avec le médecin, il lui fut aisé de s'apercevoir que ce n'était rien moins qu'un sot et un imbécile. Il s'amusa beaucoup de ses platitudes, et le médecin goûta les gentillesses du peintre, de manière que chacun trouva du plaisir dans cette nouvelle liaison. L'un se félicitait d'avoir rencontré un esprit facile et crédule, dont il pouvait se moquer et tirer parti dans l'occasion ; l'autre était enchanté de la connaissance d'un artiste charmant et plein d'esprit.

Le médecin, voulant découvrir les ressources qu'il supposait au peintre, l'invitait souvent à dîner dans l'intention de se familiariser avec lui et de le faire parler. Un jour qu'il l'avait régalé, il prit sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui de lui témoigner son étonnement de ce que Bulfamaque et lui étaient si gais et si contents, quoiqu'ils n'eussent pas de biens ni l'un ni l'autre. Il le pria de lui apprendre leur secret. Lebrun ne put s'empêcher de rire en lui-même d'une si sotte demande, et lui fit une réponse conforme à sa bêtise. — « Notre maître, dit-il, je ne dirais pas à un autre comment nous faisons ; mais comme vous êtes de mes amis, je ne ferai pas difficulté de vous le dire, à condition toutefois que vous me promettrez le secret. » — « Oh ! je vous jure de n'en jamais parler à personne, » s'écria le docteur. — Vous voyez donc, reprit le peintre, comme Bulfamaque et moi vivons contents et joyeux : il n'est pourtant pas moins vrai que notre métier ne paie seulement pas l'eau que nous buvons. Nous ne vivons pas non plus de vols ni d'escroqueries : nous sommes d'honnêtes gens à qui la conscience n'a jamais rien reproché de ce côté-là. Ce qui nous donne à vivre, puisqu'il faut vous le dire, ce sont les courses où nous allons de temps en temps ; ces courses-là nous fournissent tout ce dont nous avons besoin, sans faire le moindre tort à personne. Voilà, monsieur le docteur, l'unique source de notre gaieté et de notre bonheur. »

Le médecin, qui ne comprenait pas ce que Lebrun venait de lui dire, ne laissa pas de le croire de la meilleure foi du monde. Il le pria ensuite de vouloir bien lui apprendre ce que c'était qu'aller en course, lui protestant qu'il n'en parlerait jamais, pas même à sa femme. — « Grand Dieu ! que me demandez-vous là ? s'écria Lebrun, savez-vous bien que je perdrais ma fortune et tout ce que j'ai de plus cher au monde, si l'on venait à découvrir que je me suis ouvert là-dessus ? Que dis-je ! ma propre vie serait en danger, et peut-être me précipiterait-on sans pitié dans la gueule du Lucifer de Saint-Gal ; ainsi, n'attendez pas que je vous le dise jamais. »

Lebrun ne faisant toutes ces difficultés que pour exciter davantage la curiosité du sot médecin ; — « Mon cher ami, lui dit alors le docteur, tu peux compter sur ma discrétion ; de ma vie je n'ouvrirai la bouche sur rien de ce que tu me diras : je t'en donne ma parole d'honneur. » Après avoir reçu plusieurs autres protestations d'un secret éternel : — « Jugez, lui dit Lebrun, de l'empire que vous avez sur moi, de la déférence que j'ai pour votre qualité de docteur, de l'attachement que vous m'avez inspiré, de la confiance, en un mot, que j'ai en vous, puisque je n'ai pas la force de vous refuser. Vous allez donc tout savoir ; mais j'exige auparavant que vous me juriez, par la croix de Monteson, que vous n'en parlerez de votre vie à qui que ce soit. »

Après qu'il eut fait jurer le médecin, — « vous pouvez avoir ouï dire, continua-t-il, qu'il y a douze ou treize ans qu'il arriva dans cette

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ville un fameux nécroman, nommé Michel Lescot, parce qu'il était d'Ecosse. Il fut accueilli avec beaucoup de distinction des plus notables gentilshommes de Florence, presque tous morts aujourd'hui. Lorsqu'il partit, il laissa, à leur sollicitation, deux de ses disciples, à qui il commanda de rendre aux gentilshommes qui l'avaient si bien accueilli tous les services qui dépendraient d'eux et de leur art. Ces deux nécromans servaient lesdits notables, non seulement dans leurs affaires de galanterie, mais encore dans les autres choses, et s'accoutumèrent tellement au climat de notre ville et aux mœurs de ses habitants, qu'ils résolurent de s'y fixer tout à fait. Ils se lièrent d'amitié avec plusieurs personnes, sans s'inquiéter si elles étaient de famille noble ou roturière, pauvres ou riches, ne s'attachant qu'au caractère et au mérite personnel. Par complaisance pour leurs amis, ils composèrent une société d'environ vingt-cinq hommes, qui devaient s'assembler, deux fois le mois, dans un lieu qu'ils avaient eux-mêmes choisi. Là, lorsque tous les frères étaient réunis, chacun demandait aux deux Ecossais ce qu'il souhaitait, et ils satisfaisaient tout le monde, autant de temps que durait la nuit ; car l'assemblée ne se tenait jamais le jour. Bulfamaque et moi fîmes connaissance avec un homme de cette confrérie, et nous devînmes tellement amis, qu'il nous y fit admettre l'un et l'autre.

« Cette société dure encore, et nous sommes très exacts, comme vous l'imaginez bien, à ne pas manquer une assemblée. C'est une chose admirable de voir la richesse des tapisseries de la salle où nous mangeons. Les tables sont servies avec une magnificence vraiment royale. Vous seriez émerveillé à la vue du grand nombre de domestiques de l'un et l'autre sexe empressés à nous servir et à prévenir nos désirs. Rien n'est plus brillant, mieux travaillé, que la vaisselle d'or et d'argent dans laquelle on sert les mets, qu'on a soin de varier à l'infini, afin de contenter tous les goûts. Il n'y a point d'instrument de musique dont on ne régale les oreilles. Je ne saurais vous dire ni combien on brûle de bougies à ces festins, ni quelle abondance de dragées de toutes les sortes, de confitures de toutes les couleurs, de vins de tous les pays, des fruits les plus recherchés il s'y consomme. N'allez pas vous figurer, mon cher docteur, que nous ayons là nos habits ordinaires ; on nous en fournit de si riches, de si précieux, que le moins bien vêtu a l'air d'un empereur. Mais ce n'est pas tout : ce qu'il y a de plus agréable, de plus satisfaisant, ce sont les belles femmes qu'on y fait venir à souhait de toutes les parties du monde. Il suffit d'en désirer une pour qu'elle y paraisse un instant après, fût-elle à deux mille lieues. On y voit la dame de Barbanique, la reine de Basque, la femme du soudan, l'impératrice d'Osbeck, la Chian-Chianfère de Norwège, la Semistance

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de Berlinsone et la Scalpèdre de Narsie. Mais pourquoi m'amuserais-je à vous les compter ! il doit vous suffire de savoir qu'on y voit toutes les reines de l'univers, jusqu'à la schinchimure du Prêtre-Jean, qui a les cornes entre les deux fesses.

« Après qu'on a bien bu, bien mangé, bien dansé, chacun passe dans une chambre séparée avec la dame qu'il a fait venir. Vous noterez que chacune de ces chambres parait une chapelle divinement décorée. Il s'en exhale continuellement des odeurs mille fois plus agréables que celle qui sort des boîtes d'épiceries de votre boutique, quand vous faites le comin. Les lits de chaque chambre sont plus élégants que celui du duc de Venise. Je vous laisse à penser ce qu'on fait sur ces beaux lits. Tous les frères ont les plus jolies femmes qu'on puisse voir; mais, à mon avis, Bulfamaque et moi sommes pourtant encore mieux partagés que les autres, puisqu'il fait venir le plus souvent la reine de France, et moi celle d'Angleterre, qu'on sait être les plus belles femmes de leur royaume. Nous avons su si bien faire, que ces princesses n'aiment que nous et ne pensent qu'à nous. Jugez par là si nous devons être plus heureux que les autres, possédant les bonnes grâces de deux reines si puissantes. Vous devez bien vous imaginer que nous savons mettre à profit la tendre affection dont elles nous honorent. Quand nous avons besoin d'argent, nous leur en demandons; et si nous désirons mille ducats, on nous les donne incontinent. C'est ce que nous appelons, dans notre langage, aller en course; car, comme les corsaires, nous mettons tout le monde à contribution, avec cette différence cependant qu'ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pillé, et que nous autres le rendons quand nous avons le nécessaire.

« Voilà, mon cher et aimable docteur, ce que c'est qu'aller en course. Jugez à présent si j'avais tort de vous recommander le secret. Je ne veux plus vous exhorter à la discrétion, parce que vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir de quelle conséquence il est pour moi que vous vous taisiez sur toutes les choses que vous venez d'entendre. Ce serait vous faire injure de penser que vous fussiez capable de me trahir et de violer vos serments. »

Le médecin, dont tout le savoir ne consistait peut-être qu'à guérir les petits enfants de la teigne, crut tout ce que Lebrun lui dit comme autant d'articles de foi et eut la plus grande envie d'être reçu de cette merveilleuse société. Peu s'en fallut qu'il ne priât sur l'heure le peintre de l'y faire entrer; mais il crut qu'il était bon de le mettre davantage dans ses intérêts par de nouvelles politesses avant de le lui proposer. Il se borna donc à lui dire qu'il n'était pas étonnant qu'il menât une si joyeuse vie, puisqu'il avait le bonheur d'être d'une si admirable confrérie. Depuis ce jour-là, il redoubla d'atten-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tions pour Lebrun qu'il retenait presque tous les jours à dîner et à souper. Il ne laissait échapper aucune occasion de lui faire politesse et recherchait si fort sa compagnie qu'on eût dit qu'il ne pouvait vivre sans lui.

Lebrun, pour ne pas paraître ingrat, lui peignit le carême dans la salle de compagnie et un *Agnus Dei* dans la chambre à coucher. Il lui peignit encore dans une galerie la guerre des chats contre les rats, ouvrage qui paraissait aux yeux du docteur de la dernière beauté. S'il arrivait que Lebrun ne soupât point chez le médecin, ce qui était rare, il s'en excusait le lendemain en disant qu'il avait passé la nuit avec la compagnie en question. Il lui dit un jour que la reine d'Angleterre l'ayant mécontenté, il avait fait venir la Gumèdre du grand Khan des Tartares.

— « Que veut dire Gumèdre? demanda le médecin, je n'entends pas ce mot-là? » — « Je n'en suis pas surpris, répondit le peintre, car j'ai entendu dire que le Porc-Gras et Vinacenne n'en parlent point. » — « Dites donc Hippocrate et Avicenne, » repartit le médecin. — « Vous avez raison, continua Lebrun, je n'entends pas plus vos noms que vous n'entendez les miens. Gumèdre, en langage tartare, signifie impératrice dans la nôtre. Oh! la belle créature! vous en seriez amoureux fou si vous l'aviez vue et elle vous aurait déjà fait oublier les médecines, les ordonnances et les emplâtres. »

Par ces sortes de discours, le rusé peintre ne faisait qu'allumer de plus en plus les désirs de l'imbécile docteur, qui se détermina enfin à lui ouvrir son cœur, persuadé que ses bienfaits l'avaient mis entièrement dans ses intérêts. Un soir donc qu'il tenait le flambeau pendant que Lebrun travaillait au combat des chats et des rats et qu'ils étaient tous deux seuls, il lui dit du plus grand sérieux : « — Vous ne sauriez vous figurer, mon cher ami, combien je vous suis dévoué; il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous en convaincre. Fallût-il aller tout à l'heure à deux lieues d'ici pour vous obliger, je partirais sans balancer. Comme je suis persuadé que vous ne m'aimez pas moins, vous ne devez pas être étonné de la prière que je vais vous faire. Depuis que vous m'avez parlé de votre agréable confrérie, je ne désire rien tant que d'en être, et ce n'est pas sans de bons motifs, comme vous allez en juger. Je vis l'année dernière à Cacavincigli la plus jolie servante qu'il y ait peut-être dans l'Italie, et depuis ce temps elle ne m'est pas sortie de la tête. Mon intention serait de la faire venir. Que j'aurais de plaisir à la caresser! Je lui offris dans le temps deux bolonnais pour l'engager à m'accorder ses faveurs; mais il n'y eut pas moyen de l'y résoudre. Ne pourrais-je pas être admis dans votre société? Dites-moi, je vous prie, ce qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faut que je fasse pour y être reçu ; soyez sûr que vous aurez en moi un compagnon qui ne vous déshonorera point. Je suis bel homme, mon teint est frais comme une rose ; je suis de plus docteur en médecine et je pense que vous n'en avez point dans votre confrérie où je pourrai, par conséquent, être utile. Je sais mille belles choses et même une infinité de chansons. Tenez, je vais vous en chanter une. »

Et le voilà qui chante. Lebrun mourait d'envie de rire ; mais il se retint. La chanson achevée : — « Eh bien, notre ami, qu'en dites-vous? » reprit le médecin. — « En vérité, répond le peintre, il n'est pas possible de mieux chanter ni d'avoir une voix plus agréable ; elle effacerait les sons harmonieux des violons de Saggenali. Vous êtes un vrai prodige. » — « Vous ne l'auriez jamais cru, je gage, si vous ne l'aviez entendu? » — « Non, je vous jure. » — « J'en sais bien d'autres ; mais ce n'est pas le temps de vous montrer tout mon savoir. Apprenez que, tel que vous me voyez, je suis fils d'un gentilhomme quoiqu'il ne vécût qu'au village, et que, du côté de ma mère, je descends en ligne directe de la famille de Vallechio. Aucun médecin de Florence n'a ni d'aussi beaux livres ni d'aussi belles robes que moi. J'en ai une qui m'a coûté près de cent écus. Je vous prie donc encore une fois de me faire admettre dans votre société. Si vous me rendez ce service, vous pouvez hardiment tomber malade quand vous voudrez, je vous promets de vous guérir *gratis*. »

Lebrun l'avait assez pratiqué pour n'être pas surpris de l'entendre parler ainsi ; c'est pourquoi, d'après la connaissance qu'il avait de son caractère, pour lui persuader qu'il cherchait une défaite. — « Eclairez un peu de ce côté-ci, lui dit-il, je vous répondrai quand j'aurai fait les queues à ces rats. » Quand le peintre eut achevé son travail, il contrefit l'homme embarrassé de la demande qui lui avait été faite. — « Je suis persuadé, dit-il au docteur, que vous feriez beaucoup de choses pour moi : aussi vous n'avez point à faire à un ingrat. Mais sentez-vous bien toute l'importance du service que vous demandez? s'il était en ma puissance de le rendre à quelqu'un, soyez persuadé que ce serait à vous. Je crois même faire peu de chose, eu égard à votre mérite et au bien que je vous veux. Personne ne vous aime et ne vous considère plus que moi, parce que je trouve dans tous vos discours un jugement qui me charme, un sel qui me séduit, une sagesse qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Vous êtes sensible à la beauté, c'est un nouveau titre à mon estime. Oui, mon cher ami, plus je vous connais et plus je je vous vénère. Mais la chose que vous désirez ne dépend pas de moi. Mon crédit sur ce point est moindre que vous ne croyez. Cependant comme on ne risque rien avec un homme aussi discret que vous, je vous indiquerai les moyens que vous devez prendre pour réussir, moyens qui me paraissent infailli-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bles, puisque vous avez de beaux livres, de belles robes et mille belles qualités. »

— « Parlez, ordonnez, dit le médecin transporté de joie : vous pouvez compter que vous ne serez compromis en rien par mon indiscrétion. Il n'y a pas d'homme sur terre plus secret que moi. Dans le temps que messire Gasparin de Salicet était juge de Farnisopoli, il ne faisait presque rien sans me le communiquer, parce qu'il connaissait ma circonspection. Pour vous prouver que je ne vous en impose point, vous saurez que je fus le premier à qui il fit part de son mariage avec la Bergamine. Douterez-vous après cela de ma discrétion ? » — « Je n'aurais garde, répond Lebrun, et puisque cet homme se fiait à vous, j'aurais grand tort sans doute de ne pas m'y fier aussi. Voici donc la manière dont vous devez vous y prendre pour être admis dans notre confrérie :

« Nous avons toujours un capitaine et deux conseillers qu'on change tous les six mois. Il est arrêté qu'aux fêtes de Noël prochain Bulfamaque sera élu capitaine et moi conseiller. Le capitaine peut beaucoup pour faire recevoir un étranger. D'après cela il me semble qu'il serait bon que vous fissiez la connaissance de Bulfamaque. Vous êtes si poli, si aimable que vous n'aurez point de peine à vous l'attacher ; et devenu votre ami, vous l'engagerez à vous servir et il le fera bien volontiers. Je lui ai parlé de vous dans plus d'une circonstance, et le bien que je lui en ai dit vous a acquis son estime. De mon côté, soyez sûr que je vous seconderai de tout mon zèle. »

— « Ce moyen, dit le docteur, me paraît excellent. Si Bulfamaque se plaît avec les gens éclairés, il ne pourra point se passer de moi quand il m'aura une fois connu. Je puis dire sans me vanter que j'ai tant de savoir, que je pourrais en fournir à toute une ville et en avoir encore de reste. »

Lebrun ayant quitté le médecin, dont il commençait à s'ennuyer, alla trouver Bulfamaque pour lui conter cette belle conversation et s'en divertir avec lui. Bulfamaque brûlait d'impatience de voir de près cet original pour rire à ses dépens. Le médecin, qui de son côté grillait d'envie d'aller en course, n'eut point de cesse qu'il n'eût vu le camarade de Lebrun. Il les eut le lendemain l'un et l'autre à dîner et à souper et leur fit bonne chère.

Ces festins en amenèrent d'autres. C'était tous les jours un nouveau régal pour les deux peintres, qui faisaient les cérémonies nécessaires pour paraître désintéressés, mais qui finissaient toujours par se rendre aux invitations, parce qu'ils aimaient la bonne chère.

Le docteur ayant pris son temps fit à Bulfamaque la même prière qu'il avait faite à son confrère. Bulfamaque feignit d'en être scandalisé et fit cent reproches à Lebrun. — « Je jure, lui dit-il d'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

air irrité ; je jure par le dieu de Pafignan que je te ferai repentir de ton intempérance de langue. Je ne sais à quoi il tient que je ne te déchire la figure, pour t'apprendre à dire nos secrets à monsieur le docteur. » Le médecin lui protesta qu'il l'avait su d'ailleurs, et parla si sagement qu'il apaisa sa colère. — « Il paraît bien, monsieur le médecin, dit alors Bulfamaque, que vous avez été à Bologne et que vous savez garder un secret. Je vois encore que vous n'en êtes pas resté à l'a, b, c, comme plusieurs de nos docteurs, qui ne laissent pas de faire les fanfarons. Si je ne me trompe, vous êtes né un jour de dimanche. Lebrun m'avait bien dit que vous étiez un savant médecin, mais il n'avait pas ajouté que vous saviez prendre les cœurs avec votre douce éloquence. J'ai vu peu d'hommes parler si bien et si sagement. »

— « Voilà ce que c'est, mon ami, interrompit le docteur en se tournant vers Lebrun, d'avoir affaire à des gens d'esprit; cet honnête homme n'a-t-il pas su connaître en un instant toute l'étendue de mon rare savoir ! il vous fallut plus de temps à vous pour découvrir ce que je vaux. Dites-lui ce que je vous répondis lorsque vous m'assurâtes qu'il se plaisait à la société des hommes de mérite. » — « Il le sait, dit Lebrun. Vous auriez encore une bien meilleure idée de moi, continua le docteur en regardant Bulfamaque, si vous m'aviez vu à Bologne, où j'étais aimé des grands et des petits, des professeurs et des écoliers, tant je savais les enchanter par mes discours et mon savoir. Je maniais si bien la parole et j'étais si accoutumé à me faire admirer, que je n'ouvrais jamais la bouche sans faire rire ceux qui étaient présents. On sait aussi que j'ai été universellement regretté. On voulait pour me retenir me donner le privilége exclusif d'enseigner la médecine ; mais je résistai à tout, pour venir jouir ici des grands biens que je possède, et pour me rendre utile à mes compatriotes.

— « Eh bien, Bulfamaque, dit alors Lebrun, tu vois bien que je ne t'ai rien dit de trop à l'avantage de monsieur le docteur. Tu conviendras à présent que tu avais tort de soupçonner d'exagération les éloges que j'en faisais. Je suis assuré qu'il n'y a pas de médecin à Florence qui se connaisse mieux que monsieur en urine d'âne, et qu'on ne trouverait pas son pareil d'ici aux portes de Paris. Vois maintenant si tu peux lui refuser quelque chose. »

— « Vous avez raison, dit le docteur, mais on ne me connaît point dans cette ville, où je n'ai rencontré jusqu'à ce jour que des gens grossiers et bornés. Je voudrais que vous me vissiez parmi mes confrères. » — « Je n'ai pas besoin de cette nouvelle preuve de savoir, dit Bulfamaque ; il est facile de voir que vous êtes leur maître à tous. Je suis enchanté de connaître votre grand mérite et de le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trouver fort supérieur à l'idée que je m'en étais formée. D'après cela, vous ne devez pas douter que je ne vous oblige en tout ce qui dépendra de moi. Soyez tranquille, il ne tiendra pas à mon zèle que vous ne soyez bientôt reçu dans notre société. »

Cette promesse lui fut renouvelée par les deux peintres à chaque politesse qu'ils en recevaient. Ils traînèrent la chose en longueur le plus qu'ils purent, et s'amusaient beaucoup à lui persuader des extravagances. Ils lui promettaient de lui procurer la jouissance de la comtesse de Civillari, qui, à les entendre, était la plus belle chose qui se trouvât dans le pays, où l'on ne peut agir par procuration. »

— « Quelle est cette comtesse? demanda le médecin. » — « C'est, répondit Bulfamaque, une très grande dame. Il y a peu de maisons qui ne lui paient un tribut. Les membres de notre société ne sont pas les seuls qui lui rendent hommage; les cordeliers la révèrent comme nous et sonnent en son honneur de la trompette de la partie postérieure. Quand elle se promène, elle se fait sentir de loin, quoique le plus souvent elle soit enfermée. Il n'y a cependant pas longtemps qu'elle passa devant votre porte, pour aller laver ses pieds dans la rivière d'Arno et prendre l'air de la campagne. Sa résidence ordinaire est au royaume des Latrines. Son cortége est un grand nombre d'officiers qui portent pour marque de sa grandeur la verge et le *piombino*. On rencontre partout plusieurs de ses barons, tels que le Tamagnin de la porte de dom Méta, le manche di Scopa, le Scacchera et autres qui sont, je crois, de vos amis, mais dont vous ne vous souvenez plus dans ce moment. Si nous réussissons dans notre projet, nous vous mettrons dans les bras de cette belle princesse, vous conseillant d'abandonner la servante de Cacavincigli. »

Le médecin, qui dès sa plus tendre enfance avait été élevé à Bologne, ne connaissait pas les expressions grossières dont se servaient les peintres. Fort content du portrait qu'on lui avait fait de cette dame, il consentit à en jouir, et peu de jours après il apprit qu'il avait été agréé de la société. Cette nouvelle le mit au comble de la joie. Le jour qui précéda la nuit de l'assemblée désignée pour sa réception, il donna à dîner aux deux peintres et leur demanda la manière dont il devait se conduire.

Bulfamaque se chargea de l'en instruire. « Il faut, en premier lieu, lui dit-il, que vous n'ayez aucune peur, sans quoi vous courrez risque de rencontrer des obstacles qui vous empêcheraient d'être reçu, et vous nous causeriez un grand préjudice. Vous vous rendrez ce soir, vers l'heure du premier somme, sur un des tombeaux qu'on a élevés devant Sainte-Marie-la-Nouvelle, après avoir mis la plus belle de vos robes doctorales, car il est bon que la première

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fois vous paraissiez avec honneur dans notre société. Vous saurez d'ailleurs que, dans la dernière de nos assemblées, la comtesse, sachant que vous étiez gentilhomme, promit de vous faire recevoir chevalier d'eau froide, à ses propres dépens. Vous attendrez sur ce tombeau qu'on vous envoie querir. Comme il ne faut vous rien laisser ignorer, voici de quelle manière vous sortirez de là. Une bête noire, cornue et de moyenne grandeur, paraîtra devant vous et fera des sauts et des cabrioles à vos côtés, afin de vous épouvanter, mais sans vous blesser le moins du monde. Quand elle verra que vous n'avez point peur, elle s'approchera doucement de vous, et alors vous monterez dessus, sans frayeur et sans nommer en aucune façon Dieu ni les saints. Dès que vous y serez, vous aurez soin de mettre vos mains sur l'estomac, sans toucher aucunement la bête qui vous portera au petit pas au lieu où se tient notre assemblée. Mais, songez-y bien, si pendant tout le temps que vous serez avec elle il vous arrive d'avoir peur ou d'invoquer Dieu ou les saints, je vous avertis qu'elle pourrait fort bien vous jeter dans quelque trou puant. Ainsi, monsieur, si vous ne vous sentez pas le courage nécessaire, je vous conseille de demeurer chez vous; car sans être plus avancé vous nous rendriez un très mauvais service. »

— « Je vois bien, dit le docteur, que vous ne me connaissez pas encore; on dirait que vous ne jugez de moi que par ma robe et par mes gants. Si vous saviez ce que j'ai fait à Bologne, lorsque j'allais avec mes amis voir les courtisanes, vous ne douteriez pas de mon courage. Un soir, une de ces filles, qui n'était pas plus haute que le coude et qui n'en paraissait que plus méchante, refusa de venir avec nous. Savez-vous ce que je fis? je la pris par les cheveux, et, après lui avoir donné plus de cent coups de poing, je la jetai, je crois, à plus de cent pas de moi et la forçai à nous suivre. Une autre fois, n'étant accompagné que d'un petit garçon, je passai de nuit, sans avoir peur, devant le cimetière des Cordeliers, quoiqu'on y eût enterré une femme ce jour-là même. Ainsi, reposez-vous sur moi; je suis plus aguerri que vous ne sauriez l'imaginer. Au reste, pour être mis décemment, je prendrai la robe d'écarlate que je portai le jour que je fus reçu docteur. Soyez certain que la compagnie sera charmée de me voir et qu'elle ne tardera pas à m'élire capitaine. Attendez-vous à des merveilles, puisque la comtesse, qui ne m'a pas encore vu, est déjà si fort amoureuse de moi, qu'elle veut me faire recevoir chevalier d'eau froide. Vous verrez si je ne saurai pas bien tenir mon rang de chevalier. Laissez-moi recevoir, et vous serez émerveillé de ma conduite. »

— « C'est le mieux du monde, dit Bulfamaque, mais ne vous moquez pas de nous : sur toutes choses soyez exact au rendez-vous à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'heure indiquée ; il est essentiel qu'on vous y trouve quand on ira vous chercher. Je vous dis ceci parce qu'il fait froid et que messieurs les médecins n'aiment pas à le sentir. » — « N'ayez nulle inquiétude, répondit le docteur; je ne suis point frileux. Je puis vous assurer que, lorsqu'il m'arrive de me lever la nuit pour aller à la garde-robe, ce à quoi tout le monde est exposé, je ne mets jamais que ma robe de chambre sur mon corps. Ainsi, je me trouverai sans faute au rendez-vous à l'heure convenue. »

Les peintres se retirèrent fort contents des dispositions du docteur, qui, aussitôt que la nuit fut venue, trouva un prétexte auprès de sa femme pour mettre sa belle robe. Il se rendit au temps marqué sur l'un des tombeaux de sainte Marie et y attendit patiemment la bête, malgré le grand froid qu'il faisait.

Bulfamaque, qui était grand, vigoureux et agile, mit un de ces masques cornus dont on se servait à certains jeux qu'on a abolis, et se revêtit d'une peau bien velue, de manière qu'on l'eût pris pour un ours, à cela près que le masque représentait la figure du diable. Dans cet équipage, il va, suivi de Lebrun, qui voulait être témoin de la scène, sur la place neuve de Sainte-Marie, et n'a pas plus tôt aperçu le médecin qu'il se met à sauter, à siffler et à pousser des hurlements affreux. A cette vue le médecin, plus peureux qu'une femmelette, sent ses cheveux se dresser, tremble dans toutes ses fibres et commence à regretter son lit. Cependant l'envie de voir les merveilles dont on l'avait entretenu, jointe à la certitude que la bête ne lui ferait aucun mal, l'emporta sur la peur, et il se rassura un peu. Après que Bulfamaque eut fait quelque temps le furieux, il s'apaisa, s'approcha ensuite du tombeau où était le médecin et s'y arrêta.

Le docteur, qui tremblait encore de frayeur, ne savait s'il devait monter ou non sur la bête. A la fin, craignant qu'elle ne s'impatientât et ne le punît, cette seconde peur chassa la première et le fit monter doucement sur l'animal, disant : — « Dieu veuille me conduire. » Il se rangea du mieux qu'il put et ne manqua pas de mettre, comme on le lui avait recommandé, ses mains contre la poitrine. Alors Bulfamaque prit à petits pas le chemin de Sainte-Marie-de-l'Echelle et porta notre docteur jusque auprès des dames de Ripoli. Il y avait dans ces cantons-là des fosses où les paysans des environs portaient les immondices et le surabondant de la comtesse de Civillari, dont ils engraissaient leurs champs. Bulfamaque s'étant approché du bord d'une de ces fosses peu profondes, et ayant bien pris son temps, porte la main sur un des pieds du médecin, le pousse avec autant de force que d'adresse, et le jette dans la fosse la tête la première. Il se met ensuite à sauter, à gambader, à hurler de nouveau,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et passant le long de Sainte-Marie, vers le pré de Tous-Saints, il rejoignit Lebrun, qui l'attendait avec impatience et qui n'avait pu continuer de le suivre de peur de faire entendre les éclats de rire qui lui échappaient malgré lui.

Ravis de joie, ils s'avancèrent tous deux vers la fosse pour voir comment se tirerait d'affaire le docteur embrené. Le pauvre diable se voyant dans un lieu si abominable, se démenait de son mieux pour en sortir, et retombant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il se barbouilla depuis la tête jusqu'aux pieds, et ne s'en retira qu'avec une peine extrême, et non sans avoir avalé quelques drachmes de la matière infecte. Il se servit de ses mains, à défaut d'autre chose, pour se défaire du plus gros de la saleté, et s'en retourna chez lui fort affligé et sans son bonnet doctoral qu'il avait laissé dans la fosse. Il se fit ouvrir promptement à force de frapper.

A peine fut-il entré et eut-il fermé la porte que Lebrun et Bulfamaque, qui l'avaient suivi de loin, s'approchèrent de la maison pour tâcher d'entendre de quelle façon maître Simon serait reçu de sa femme. Ils entendirent qu'elle lui disait toute sorte d'injures. — « Mon Dieu ! s'écriait-elle, que vous méritez bien ce châtiment ; vous alliez sans doute voir quelque maîtresse, et vous vouliez qu'elle vous trouvât paré : c'est pourquoi vous avez pris votre belle robe d'écarlate. La voilà bien propre ! Ne devriez-vous pas être content d'avoir une femme comme moi ? Je me contente bien de vous, moi qui aurais autant de galants que j'en voudrais. Vous êtes un beau médecin de merde ! Je voudrais que ceux qui vous ont emplâtré de la sorte vous eussent arraché la vie pour vous apprendre à courir après d'autres femmes, lorsque vous en avez une chez vous à qui vous n'avez rien à reprocher. » Cette musique dura jusqu'à près de minuit, c'est-à-dire autant de temps qu'il en fallait pour laver monsieur le docteur.

Le lendemain matin Lebrun et Bulfamaque, qui ne voulaient pas se brouiller avec le médecin, se peignirent le corps avec une couleur bleuâtre, comme si c'était l'empreinte de plusieurs coups qu'ils eussent reçus. Ils allèrent dans cet état trouver maître Simon. Ils n'eurent pas plus tôt mis le pied sur la porte, qu'ils sentirent qu'on n'avait pas encore pu emporter toutes les mauvaises odeurs. Le médecin, les voyant paraître, alla au-devant d'eux et les salua comme à l'ordinaire. Les peintres n'agirent pas de même, ils firent les fâchés, et, au lieu de répondre à ses salutations, ils s'exhalèrent l'un et l'autre en imprécations contre lui, en l'accusant de trahison et de perfidie. — « C'est bien mal à vous, lui dirent-ils, de nous trahir de la sorte, nous qui n'avons cherché qu'à vous rendre service. Vous êtes cause que cette nuit nous avons été roués de coups, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il ne s'en est fallu de guère qu'on ne nous ait laissés morts sur la place. Peu s'en est même fallu qu'on ne nous ait chassés de la confrérie, où nous avions donné les ordres nécessaires pour que vous y fussiez reçu. Si vous doutez du mauvais traitement que vous nous avez attiré, visitez un peu notre corps et vous verrez les meurtrissures dont il est couvert. Puis, s'étant retirés dans un coin peu éclairé, ils lui montrent leur estomac livide, qu'ils ne laissèrent pas longtemps découvert, pour qu'il ne s'aperçût point de la supercherie.

Le médecin cherche à se justifier et leur conte sa triste aventure. — « Je voudrais, dit Bulfamaque, qu'on vous eût jeté du pont dans la rivière. Qu'aviez-vous affaire de vous recommander à Dieu ou à ses saints? Ne vous avions-nous pas averti? » — « Je vous jure sur mon honneur, que je ne m'y suis point recommandé. » — « Quel mensonge! reprit le peintre; vous vous y êtes si bien recommandé, que celui qui alla vous querir nous l'a rapporté, et a ajouté que vous trembliez de tous vos membres, sans savoir où vous étiez. Vous nous avez joué là d'un tour que nous ne méritions pas; ce sera pour nous une leçon dont nous ferons notre profit. Sera bien fin celui qui nous dupera encore. »

Le médecin leur demanda pardon, fit de son mieux pour apaiser leur prétendue colère, de peur qu'ils ne publiassent son aventure; elle n'aurait pas manqué de lui faire tort et de le rendre tout au moins l'objet de la raillerie publique; c'est pourquoi il leur fit plus d'honneur, plus de caresses qu'auparavant.

C'est ainsi que nos deux peintres enseignèrent au docteur Simon de Villa ce qu'il n'avait point appris dans l'université de Bologne.

NOUVELLE X.

BLANCHE-FLEUR.

On devine aisément que la Nouvelle de la reine dut fort amuser la compagnie; il y eut certains endroits qui firent rire jusqu'aux larmes. Dionéo, qui vit que c'était à son tour de conter une histoire, prit la parole presque aussitôt après que la reine eut fini son récit; et voici en quels termes il s'exprima :

Il est clair, comme le jour, mes belles dames, que les tromperies les plus plaisantes sont celles qu'on fait à un trompeur, et que plus le trompeur est fin plus la tromperie fait plaisir. Celle que je vais vous raconter vous plaira, j'ose le dire, plus que toutes celles que vous avez entendues jusqu'à présent, quoiqu'il y en ait eu, parmi le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nombre, de très piquantes. Ce qui me fait parler ainsi, c'est que la dame qui en fut la victime était plus rusée et plus habile dans l'art de tromper qu'aucune dont on ait encore fait mention dans cette journée.

Il était autrefois d'usage dans les villes maritimes, comme il est encore aujourd'hui, de porter dans un grand magasin, connu en plusieurs pays sous le nom de douane, toutes les marchandises nouvellement débarquées et d'en remettre aux commis chargés de les recevoir un état où leur prix était marqué. Les commis, après les avoir enregistrées sur leurs livres et s'être fait payer les droits, donnaient ensuite aux marchands un petit magasin séparé, pour les serrer. Les courtiers s'informaient de la qualité et du prix des marchandises de chaque magasin, et du nom du marchand pour en procurer le débit moyennant un certain bénéfice. C'est ce qui se pratiquait et se pratique encore à Palerme, port de mer des plus fréquentés de la Sicile.

Les femmes de cette ville sont très galantes, très intéressées, très corrompues; avec cela elles ont tant de manége que quiconque ne les connaîtrait pas les prendrait pour les femmes du monde les plus honnêtes. La plupart sont belles et bien faites; elles s'attachent surtout aux étrangers, parce qu'elles les plument plus aisément que les nationaux. Elles ne voient pas plus tôt un nouveau débarqué qu'elles s'informent de son nom et de sa fortune, et, pour être mieux au fait de ses richesses, elles prient les commis de la douane de leur laisser consulter leurs registres, où elles trouvent la liste et le prix des marchandises qui lui appartiennent, et font ensuite de leur mieux pour attirer notre homme dans leurs filets. Vous ne sauriez croire le nombre de négociants qu'elles ruinent. Bienheureux ceux qui en sont quittes pour leurs marchandises et qui n'y laissent pas la peau et les os.

Après ces détails, qui m'ont paru nécessaires, vous saurez qu'il n'y a pas longtemps qu'un jeune Florentin nommé Salabet, mais plus connu sous le surnom de Nicolas de Chignien, fut envoyé par ses maîtres dans cette ville avec un reste d'étoffes de laine, qu'il n'avait pu vendre à la foire de Salerne et qui pouvaient valoir cinq cents écus. Après en avoir donné l'état aux commis de la douane et les avoir serrées dans un magasin, il chercha à s'amuser par ci par là dans la ville, sans montrer beaucoup d'empressement de s'en défaire. Ce jeune homme était fort bien fait de sa personne.

Une de ces femmes avides d'étrangers, qui en avait entendu parler et qui fut bientôt au fait de l'état de ses affaires, jeta les yeux sur lui, persuadée qu'elle n'aurait pas de peine à le plumer. C'était une fine commère connue sous le nom de madame Blanche-Fleur. Elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne tarda pas à s'en faire remarquer et joua si bien son rôle que le Florentin la prit pour une dame de conséquence. Comme il avait assez bonne opinion de lui-même, il ne douta point que son air ne l'eût charmée et résolut de mener cette intrigue à son dénoûment. Il cherche donc tous les moyens de se lier avec elle, et passant et repassant sans cesse devant sa porte, il eut le plaisir de s'apercevoir qu'il ne déplaisait pas. Après avoir eu l'art de le bien enflammer et lui avoir fait entendre qu'elle éprouvait pour lui une égale tendresse, la belle lui dépêcha secrètement une de ses femmes, fort habile dans l'art de négocier une affaire de galanterie. L'ambassadrice prit le ton qu'il fallait pour réussir dans sa mission et lui dit, presque la larme à l'œil, que sa bonne mine avait tellement fait impression sur sa maîtresse qu'elle n'avait pas un instant de repos et qu'elle consentirait volontiers à le voir en cachette s'il voulait se trouver à une étuve qu'elle lui désignerait. Ensuite elle tira de sa bourse un anneau qu'elle lui remit de sa part comme un gage de son amour.

Salabet était au comble de la joie. Il prend l'anneau, l'examine de près, le baise avec transport, et l'ayant mis à son doigt il répond à la bonne commissionnaire que madame Blanche-Fleur ne fait que lui rendre justice en le payant de retour, qu'il pense à elle nuit et jour, qu'il l'aime au-delà de toute expression et qu'il n'y a pas de lieu où il ne soit près d'aller pour se procurer le plaisir de la voir. Elle n'a qu'à me faire savoir le jour et le moment, et je m'y rendrai.

La dame, instruite de ses dispositions, lui renvoie sur l'heure sa confidente pour lui dire à quelles étuves il devait aller la trouver le lendemain après vêpres.

L'heure du rendez-vous venue, Salabet, qui ne s'était vanté à personne de son aventure, se rend chez le baigneur et apprend avec plaisir que l'étuve était retenue pour madame Blanche-Fleur. A peine y avait-il passé quelques minutes, qu'il vit arriver deux servantes chargées, l'une d'un beau et grand matelas de futaine, l'autre d'un panier plein de provisions. On étendit les matelas sur un lit avec des draps de fin lin bordés d'or et de soie qu'on couvrit d'une courtepointe, d'un boucassin de Chypre très blanc et de deux oreillers brodés magnifiquement. Après cela, les deux servantes entrèrent dans la chambre du bain et le lavèrent avec soin.

Madame Blanche-Fleur ne se fit pas attendre longtemps. Elle arriva accompagnée de deux autres servantes et fit mille caresses à Salabet dès qu'elle fut seule avec lui. Après bien des soupirs poussés de part et d'autre et bien des baisers donnés et rendus : — « Il n'y a que vous seul, » dit la dame, « qui ayez pu me faire venir ici. Il n'y a pas eu moyen de me défendre de vos charmes, trop aimable Toscan ; vous avez embrasé mon cœur. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Après plusieurs galanteries de même force, ils se déshabillèrent et entrèrent tout nus dans le bain aidés des deux servantes. La dame, sans permettre que personne portât la main sur son corps, se lava elle-même avec un savon composé de différentes odeurs, où celle du musc dominait ; après quoi elle se fit essuyer par les servantes avec des draps très fins et parfumés. Le Florentin fut servi avec le même soin. Ils furent portés l'un et l'autre sur les épaules des servantes, bien enveloppés, dans le lit qui avait été préparé. Un instant après, on tira les draps mouillés et on laissa le couple amoureux sur les autres draps qu'on avait arrosés d'eau de rose, d'eau de fleur d'oranger, de jasmin et d'eau de naphte, toutes prises dans de petits flacons d'argent très beaux. Ils furent enfin régalés de confitures et de vins exquis, si bien que Salabet se croyait en paradis. Mais rien ne le charmait tant que la beauté de madame Blanche-Fleur. Il aurait souhaité de tout son cœur qu'on se fût dispensé de tant de cérémonies pour se trouver seul avec la dame ; aussi lui tardait-il infiniment que les servantes se retirassent. Il s'ouvrit à ce sujet à la belle, qui leur ordonna aussitôt de passer dans une autre pièce et de laisser seulement dans la chambre une bougie allumée.

Les amants ne se virent pas plus tôt seuls qu'ils commencèrent à s'embrasser et à goûter les plaisirs de l'amour. Le Florentin ne se lassait point de répéter les jouissances d'autant plus délicieuses qu'il se croyait le plus aimé de tous les hommes. Quand la dame comprit qu'il était temps de se lever, elle sonna ses femmes pour l'habiller et leur ordonna de servir encore du vin et des confitures pour réconforter le galant qui en avait besoin. — « Avant de se séparer, mon cher ami, » lui dit-elle, « tu serais bien aimable et me ferais grand plaisir si tu voulais venir souper et coucher avec moi. » Salabet, qui en était véritablement épris et qui croyait ne devoir qu'à l'amour les plaisirs qu'il avait goûtés avec elle, lui répondit que son désir le plus ardent était de faire quelque chose qui lui fût agréable et qu'il était disposé de coucher non seulement ce soir-là avec elle, mais tous les jours de sa vie si elle le trouvait bon. Après cette réponse, ils se séparèrent.

La dame ne manqua pas de faire parer sa chambre et de donner des ordres pour préparer un magnifique souper. Le Florentin fut reçu le mieux du monde. On lui fit faire bonne chère et le repas fut égayé par mille joyeux propos. De la table il passa dans la chambre à coucher. L'odeur des parfums les plus doux qu'il respira en entrant, la richesse des meubles, l'air de décence et les manières polies de la maîtresse du logis, tout lui persuada qu'il avait affaire à une personne du premier rang et fort riche. Quoiqu'il eût entendu dire des choses désavantageuses sur son compte, il regardait tout cela comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un effet de la calomnie et de la jalousie, et supposé même qu'elle eût joué quelqu'un, il ne pouvait se figurer qu'elle fût capable de le tromper. Il coucha ce soir-là avec elle, et eut tous les sujets du monde de s'en féliciter. Il se croyait aussi aimé qu'il était amoureux et la belle n'épargna rien pour le nourrir dans cette idée.

Le lendemain, elle lui fit présent d'une belle ceinture d'argent avec une bourse, en lui disant : — « Mon cher ami, tu peux disposer de tout ce que je possède, comme s'il t'appartenait. Depuis que je t'ai donné mon cœur, je suis à toi plus qu'à moi-même, et tu peux par conséquent te regarder ici comme le maître et y commander comme chez toi. »

Salabet répondit à cela par de nouvelles caresses et par les assurances d'un attachement inviolable. Il ne s'en sépara que pour aller à la place où les marchands ont coutume de se rendre, et profitait de tous ses moments de liberté pour aller prendre du plaisir chez elle sans qu'il lui en coûtât rien. Peu de temps après, il profita d'une occasion qu'il eut de vendre ses draps avec beaucoup de profit. La belle en ayant été instruite incontinent par ses espions jeta un dévolu sur la somme qu'il en avait retirée, et prépara ses batteries pour la lui enlever. Salabet vint quelques jours après souper avec elle : il n'y eut point de caresses qu'elle ne lui fit ; elle se montra si passionnée que le Florentin crut qu'elle allait expirer entre ses bras. Il suffisait qu'il louât quelque chose pour qu'elle le pressât de la recevoir. Elle voulut lui faire accepter deux très belles tasses d'argent ; mais comme il avait déjà reçu pour plus de trente écus de présents, sans avoir jamais fait pour elle un sou de dépense, il crut devoir refuser celui-là, quelque instance qu'elle lui fit. Elle ne s'inquiéta point de ce refus, parce qu'elle était bien assurée de la sincérité de son attachement, d'après toutes les mesures qu'elle avait prises pour lui persuader qu'elle l'aimait avec autant de désintéressement que de passion.

Pendant qu'ils étaient occupés à s'entretenir de leur tendresse mutuelle, une des servantes de la dame vint lui dire qu'elle avait quelque chose à lui communiquer en particulier. Elle sort et rentre un quart-d'heure après fondant en larmes. Elle se jette sur son lit et se lamente sans en rien dire à son amant. Celui-ci surpris d'un changement si subit vole vers elle, la prend entre ses bras et se met à pleurer de compagnie. — « Qu'as-tu donc, ma chère amie ? d'où vient que tu pleures ainsi ? quelle est la cause de ton chagrin ? ne me le cache point, ma douce amie. » Elle ne lui répond qu'en redoublant ses pleurs. Il lui parle encore ; et après qu'il l'eut priée bien fort : — « Hélas ! mon doux ami, s'écria-t-elle, je ne sais ce que je dois dire, ni ce que je dois faire. J'ai le plus grand chagrin du monde.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je viens de recevoir des lettres de Messine, parmi lesquelles il y en a une d'un de mes frères qui me prie de lui envoyer mille écus dans huit jours, dussé-je engager ou vendre tout ce que j'ai au monde, parce que sans cela il aura la tête tranchée sur un échafaud. Je suis au désespoir. Le moyen de trouver cette somme en si peu de temps ! S'il m'eût au moins donné quinze jours pour me retourner, je pourrais la lui procurer. Je vendrais une de mes terres ; mais un terme si court m'en ôte les moyens. Je sens que je ne pourrai survivre à la douleur d'apprendre la mort de mon frère ; » et là-dessus, larmes et doléances de recommencer.

Salabet qui aurait été plus clairvoyant s'il eût été moins amoureux, croyant ses larmes sincères et que ce qu'elle disait était la vérité, se mit à la consoler. — « Il ne me serait pas possible, madame, de vous prêter les mille écus, parce que je ne les ai pas en mon pouvoir ; je n'en possède que cinq cents, et je vous les offre de bon cœur si vous pouvez me les rendre d'ici à quinze jours. Par bonheur, je vendis hier mes draps, sans quoi je n'aurais pu vous offrir un sou. »

« Quoi ! mon cher ami, tu t'es donc laissé manquer d'argent, puisque tu n'en as que depuis hier ? Que ne m'en demandais-tu ? car, quoique je n'aie pas les mille écus, j'en avais toujours cent et même deux cents à ton service. Un manque de confiance de cette nature ne me permet pas d'accepter l'offre que tu me fais. »

Salabet, plus touché de ces paroles que de tout ce qui lui avait été dit et fait auparavant : « il faut, ma bonne amie, que ce ne soit pas là ce qui t'empêche de prendre mes cinq cents écus ; car sois assurée que si j'avais eu besoin d'argent je n'aurais pas fait la moindre difficulté de t'en demander, d'après la connaissance intime que j'ai de ton affection pour moi. » — « Je reconnais à ce trait, mon cher Salabet, que je ne me suis pas trompée en te choisissant pour mon bon ami. C'est ce qui s'appelle être généreux et délicat que de prévenir ainsi ma demande et de m'offrir une aussi grosse somme d'argent. Tu m'étais déjà bien cher, mais tu me le deviens encore davantage par un tel procédé. Rien n'est plus noble ; vous voulez que je vous sois redevable de la tête de mon frère ; c'est un service que je n'oublierai jamais. C'est avec regret pourtant que j'accepte vos cinq cents écus, parce que je sais que les marchands sont dans le cas de faire valoir leur argent et de manquer de bonnes affaires faute de fonds ; mais ce qui m'enhardit, c'est l'espérance de te rendre sous peu de jours cette somme ; et plutôt que d'y manquer, j'engagerai toutes les maisons qui m'appartiennent. »

En disant ces derniers mots, elle se laissa tomber en pleurant sur le visage du Florentin qui, pour ne pas l'abandonner à son chagrin, passa la nuit avec elle. Il n'eut rien de plus pressé le lendemain

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que d'aller chercher les cinq cents écus sans attendre qu'elle l'en fît souvenir. Il les lui remit de bonne grâce et sans exiger d'autre assurance que la parole qu'elle lui avait donnée de les lui rembourser sous quinzaine. La dame les reçut en riant du cœur et pleurant des yeux. Elle ne manqua pas, comme on le peut croire, de renouveler au marchand, avant de le quitter, les assurances de son amour et de sa juste reconnaissance.

Ce fut tout autre chose les jours suivants. Parvenue à son but, elle changea de marche. Salabet, qui précédemment pouvait la voir à toute heure du jour et de la nuit, trouvait souvent sa porte fermée. C'était beaucoup quand de sept visites qu'il lui faisait il y en avait une d'heureuse, sans compter que ce n'était plus le même accueil ni la même chère qu'auparavant. Un mois s'était écoulé au delà du terme pris pour le payer, que madame Blanche-Fleur ne parlait pas de s'acquitter. Salabet prit sur sa timidité de lui demander son argent; on ne lui répondit que par de mauvaises défaites. Ce fut alors seulement qu'il comprit qu'il avait été trompé et joué. Il ne se possédait pas de rage d'avoir été dupe à ce point.

Mais qui ne l'eût été comme lui? Comment se figurer qu'une femme qui s'était conduite avec tant d'art et de finesse n'était qu'une comédienne? Ce qui le fâchait surtout, c'était de n'avoir pas exigé une reconnaissance des cinq cents écus. Comment les ravoir? Se plaindre? il n'avait ni preuve ni témoin et il vit bien que madame Blanche-Fleur était femme à tout nier. Il n'osa même s'ouvrir à personne sur son aventure dans la crainte qu'on ne se moquât de lui, ayant surtout été averti par plusieurs personnes de se défier de la dame. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui fut qu'il reçut ordre de ses maîtres de leur envoyer les cinq cents écus par la voie de la banque, car le jour même qu'il avait vendu sa marchandise il n'avait pas manqué de leur en donner avis. Pour cacher la sottise qu'il avait faite et s'épargner les justes reproches qu'il méritait, au lieu d'aller à Pise, comme on le lui avait ordonné, il passa à Naples où était alors le nommé Pierre Canigian, trésorier de l'impératrice de Constantinople, homme d'esprit et d'une grande pénétration et intime ami de Salabet. Celui-ci alla le trouver dans son malheur, lui conta quelques jours après son aventure, lui demanda conseil et le pria de lui donner les moyens de gagner sa vie, étant dans la ferme résolution de ne plus reparaître à Florence. Après lui avoir fait les reproches qu'il méritait et lui avoir fait sentir tout ce qui pouvait résulter contre lui de son imprudence, il lui conseilla de retourner à Palerme. Il lui dit la conduite qu'il devait y tenir et lui prêta de l'argent pour lui faciliter les moyens de réussir dans le projet qu'il lui suggéra. Salabet goûta ses avis et se mit en devoir de les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

suivre. Il fit faire plusieurs ballots bien arrangés et bien marqués ; et ayant acheté une vingtaine de barriques où il y avait eu de l'huile, il les remplit d'eau, embarqua le tout sur un vaisseau, et s'en retourna à Palerme, muni des instructions de son ami. Il donna en arrivant la liste et le prix des marchandises aux commis de la douane, les fit enregistrer en son nom, les mit en magasin et déclara qu'il était dans l'intention de ne les vendre qu'après en avoir reçu une grande quantité d'autres qu'il attendait.

Blanche-Fleur ne tarda pas d'en être instruite ; et apprenant que ce qu'il avait apporté valait environ mille écus, sans compter ce qu'il attendait encore, crut qu'elle ne ferait pas mal de lui rendre ses cinq cents écus, dans l'espérance de lui arracher une plus forte somme. Dans ce dessein, elle l'envoya chercher ; et Salabet devenu plus prudent et qui s'était attendu à cela ne fit aucune difficulté d'aller la trouver, et se félicitait en lui-même de ne s'être point brouillé avec elle. Il fut mieux accueilli que les dernières fois, et on feignit d'ignorer qu'il eût reçu de nouvelles marchandises.

La belle lui fit d'abord de grandes excuses de ce qu'elle ne lui avait pas rendu son argent dans le temps, ajoutant qu'elle ne doutait point que ce manque de parole ne l'eût mis de mauvaise humeur. — « J'avoue, madame, lui répondit-il en riant, que j'eus alors des affaires qui me chagrinèrent un peu ; mais le temps et mes amis m'ont fourni d'autres ressources. Je suis de telle humeur contre vous, madame, et je vous en veux si fort, que j'ai vendu la plus grande partie de mon bien pour m'établir dans cette ville. J'y ai déjà pour plus de deux mille écus de marchandises, et j'en attends du Ponant pour plus de trois mille encore. Je vous suis trop attaché, l'amour que vous avez su m'inspirer est trop profondément gravé dans mon cœur pour que je puisse vivre éloigné de vous. Votre société est devenue nécessaire à mon bonheur. Il semble que vous m'ayez ensorcelé, tant je m'occupe de vous le jour et la nuit. » — « Vous me faites grand plaisir, mon cher ami, de m'apprendre que vous êtes dans l'intention de vous fixer dans notre ville. Soyez assuré que mon amour ne s'est pas plus refroidi que le vôtre ; et si j'ai paru moins passionnée dans ces derniers temps, vous ne devez vous en prendre qu'aux chagrins domestiques qui m'étaient survenus. Quand on est dans l'affliction, il est bien difficile de faire bon visage à ses amis. A présent que mes chagrins sont finis, soyez assuré que je serai plus honnête et plus aimable que je ne l'ai été par le passé, sans néanmoins être plus amoureuse ; car, je vous le répète, vous n'avez point cessé de m'être cher. Au reste, une de mes plus grandes afflictions fut de n'avoir pu vous rendre au terme convenu l'argent que vous m'avez prêté d'une manière si

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

généreuse; vous fûtes à peine parti qu'il me rentra des fonds. Je vous les aurais envoyés si j'avais eu votre adresse; mais puisque vous voilà de retour vous les prendrez vous-même. »

Cela dit, elle fit apporter un sac où étaient les mêmes cinq cents écus qu'elle avait reçus et le lui mit dans les mains en le priant de voir si le compte y était. Dieu sait si Salabet dut être content. Il prit le sac, compta les écus et en trouva cinq cents, ni plus ni moins. Il dit ensuite à la dame qu'il était persuadé de la vérité de ce qu'elle venait de lui dire et en même temps si satisfait d'elle que tout ce *qu'il avait serait toujours à son service.* — « *Vous pourrez vous en* convaincre dans le besoin, ma belle dame, » ajouta-t-il, « surtout quand j'aurai mon ménage en ville. »

Ils se quittèrent tous deux fort contents l'un de l'autre, du moins à en juger par les apparences. Le Florentin continua de la voir et elle de lui faire toutes les politesses qui étaient en son pouvoir. Ils avaient leurs vues l'un et l'autre ; mais le galant était bien loin de se laisser duper une seconde fois. Il ne songeait au contraire qu'à se venger de la tromperie qu'il avait essuyée et de celle qu'on lui préparait, car il lui fut facile de s'apercevoir que madame Blanche-Fleur ne lui avait rendu les cinq cents écus que dans le dessein de lui en escroquer mille et davantage si la chose était possible.

Un jour qu'elle l'avait prié à souper et à coucher, il feignit en arrivant une tristesse qu'il n'éprouvait pas. On aurait dit qu'il allait mourir, tant le chagrin qu'il affectait paraissait l'avoir changé. La belle qui ne put s'empêcher de remarquer sa mélancolie lui en demanda la cause. Il se fit longtemps presser pour s'expliquer et lui répondit enfin qu'il était ruiné, que le vaisseau sur lequel on avait chargé les marchandises avait été arrêté par les corsaires de Monégue, qui demandaient dix mille écus pour le rendre et qu'il fallait qu'il en donnât mille pour sa part, s'il voulait récupérer ce qui lui appartenait. — « Je n'ai pas un seul écu pour le moment en mon pouvoir, » ajouta-t-il, « car les cinq cents que vous m'avez rendus, *je les ai envoyés à Naples pour faire acheter des toiles qu'on m'en*verra ici. Je pourrais bien me défaire des marchandises que j'ai au magasin de la douane ; mais dans ce temps-ci j'y perdrais presque la moitié. Malheureusement pour moi, je suis trop peu connu à Palerme pour pouvoir emprunter une somme si considérable. Voilà, ma belle amie, le sujet de mon chagrin. Si je ne trouve pas promptement de l'argent, mes marchandises seront portées à Monégue, et après cela il n'y a plus de ressources. »

Madame Blanche-Fleur, qui croyait que c'était autant de perdu pour elle, fut véritablement affligée de cet accident et pensa aux moyens qu'il y avait à prendre pour empêcher que les marchandises

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne fussent pas portées à Monégue. — « Tu ne saurais croire, mon bon ami, combien je partage ta peine; Dieu m'est témoin que si j'avais mille écus à mon pouvoir je te les prêterais sur l'heure et sans balancer ; mais je ne suis pas en argent. Lorsque vous me prêtâtes les cinq cents écus, j'en empruntai cinq cents autres pour parfaire les mille dont j'avais besoin et m'adressai à un homme qui prend trente pour cent d'intérêt. Si vous voulez emprunter sur ce pied-là, il vous prêtera, j'en suis sûre, tout ce que vous voudrez. Mais, je vous en avertis, il faudra lui donner de bons gages. Tout ce que je puis faire pour vous obliger est de m'engager moi-même pour vous si l'on veut de mon cautionnement; mais, si on le refuse, quelle sûreté trouverez-vous? quels gages pourrez-vous donner ? »

Salabet sentit d'abord le motif de ces offres et comprit parfaitement que ce serait elle-même qui prêterait l'argent, ce qui lui fit grand plaisir. — « Quelque exorbitant que soit l'intérêt qu'on exige, lui répondit-il, vous m'obligerez grandement de me faire prêter les mille écus, puisque la nécessité m'oblige d'en passer par-là. Pour sûreté, je n'en puis donner de meilleure que les marchandises que j'ai à la douane. J'offre de les faire inscrire au nom du prêteur, me réservant toutefois le droit de garder les clefs du magasin, soit pour faire voir les marchandises aux courtiers, soit pour être assuré qu'on ne les gâte point ou qu'on n'en enlève point, ou qu'enfin on ne les change point contre d'autres de moindre valeur. »

La dame trouva la sûreté suffisante et la condition ne lui parut pas déplacée. Elle promit de parler au prêteur et envoya querir le lendemain un courtier de ses amis qu'elle mit au fait du rôle qu'il devait jouer et lui donna les mille écus pour les porter à Salabet, qui fit écrire au nom de cet homme les ballots qu'il avait à la douane. Cela fait, le Florentin s'embarqua le même jour et alla rejoindre à Naples son ami Pierre Canigian, à qui il remit l'argent qu'il lui avait emprunté. Il lui raconta la vengeance qu'il avait tirée de la Sicilienne et le remercia du sage expédient qu'il lui avait indiqué pour ravoir ses cinq cents écus. Après s'être quelque temps diverti à Naples aux dépens de la femme qui l'avait joué et dont il s'était bien vengé, il retourna à Florence, où il avait eu soin de faire passer à ses maîtres les cinq cents écus qui leur appartenaient.

Madame Blanche-Fleur, ne voyant plus reparaître Salabet et l'ayant fait chercher vainement dans tout Palerme, commença à soupçonner qu'elle avait été la dupe à son tour. Après avoir attendu deux mois sans avoir de ses nouvelles, elle fit ouvrir le magasin et l'on trouva que les barriques qu'on croyait pleines d'huile ne l'étaient que d'eau de mer avec un peu d'huile par-dessus. On éventra les ballots, qui n'offrirent que des étoupes, à l'exception de deux où

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il y avait des draps de peu de valeur. La belle Sicilienne, se voyant ainsi attrapée, pleura beaucoup les cinq cents écus rendus, mais plus encore les mille écus prêtés, disant à qui voulait l'entendre qu'il ne faisait pas bon se jouer à un Toscan.

Dès que Dionéo eut terminé son récit, on discourut un moment sur les deux personnages qui en avaient fait le sujet, et tout le monde s'accorda à louer le conseil de Pierre Canigian et la sagesse du Florentin qui le mit à profit. Puis la reine, voyant que la fin de son règne était arrivée, ôta sa couronne de laurier de dessus sa tête et la posa sur celle de madame Emilie en lui disant d'un air gracieux : — « Je ne sais, madame, quelle reine nous aurons en vous ; mais il est certain que si votre gouvernement répond à votre beauté, il sera des plus agréables. »

Madame Emilie rougit un peu moins de ce qu'elle avait été élue reine que d'avoir été louée ainsi devant ses compagnes sur un point très propre à exciter leur jalousie. Après avoir tenu quelque temps ses yeux baissés par modestie : « Vous n'ignorez pas, aimables dames, dit-elle, que lorsque les bœufs ont travaillé une partie du jour, on s'empresse de leur ôter le joug pour les laisser paître librement dans les bois ; vous n'ignorez pas non plus que les jardins et les vergers plantés de diverses sortes d'arbres ne sont pas moins agréables que les forêts où l'on ne voit que des chênes. Je pense donc, d'après cette observation, que nous devrions prendre un peu plus de liberté et ne pas nous assujettir à traiter un même sujet dans toutes les Nouvelles d'une journée. C'est pourquoi, dans la journée de demain, il sera libre à chacun de traiter le sujet qu'il lui plaira le plus. Par ce moyen, les histoires seront plus variées, sauf à la personne qui me succèdera dans la royauté de nous ordonner de suivre l'ancienne méthode. Après s'être ainsi expliquée, elle donna congé à chacun jusqu'à l'heure du souper.

Toute l'assemblée loua la sagesse de la nouvelle reine sur les choses qu'elle venait de dire. On se dispersa ensuite pour s'amuser, celui-ci d'une façon, celui-là d'une autre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NEUVIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE SÉPULCRE D'ÉTRANGLE-DIEU.

Le soleil était déjà avancé sur l'horizon, les fleurs commençaient à s'épanouir dans les prés, lorsque madame Emilie se leva. Elle fit appeler ses compagnes ; et les hommes, avertis aussi par ses soins, se rendirent auprès d'elle. Toute la compagnie prit le chemin d'un petit bois qui n'était pas éloigné du palais, chacun prit sa place pour converser. La reine, regardant madame Philomène, la pria de commencer la journée, en disant la première Nouvelle. Cette dame sourit et commença ainsi son récit.

Il me souvient, aimables dames, que jusque aujourd'hui la plupart de nos Nouvelles ont eu pour objet ou l'amour ou le souverain empire que ce sentiment exerce sur nous. Mais nous sommes bien loin d'avoir épuisé la matière ; et quand nous nous entretiendrions une année entière, je doute qu'au bout de l'année nous n'eussions encore beaucoup de choses à dire. Il n'est rien que l'amour ne fasse entreprendre ; il fait braver les plus grands dangers et le trépas même ; il conduit les amants jusque dans les tombeaux et leur en fait retirer les cadavres qu'on y a déposés. C'est sur ce sujet que je veux vous entretenir, et par ce que je vous dirai, ainsi que par ce qui a été dit, vous jugerez du pouvoir de l'amour ; mais vous n'admirerez pas moins la sagesse d'une femme honnête, qui sut se débarrasser de deux hommes qui l'aimaient malgré elle.

Il y eut jadis à Pistoie une veuve charmante, que deux Florentins, bannis de leur patrie et retirés dans cette ville, aimaient avec transport, sans qu'ils se fussent communiqué le secret de leur cœur. L'un se nommait Rinuce Palermin, et l'autre Alexandre Clermontois. La dame se nommait Françoise de Lazares. Tous deux, chacun de son côté, et dans le plus grand mystère, avaient tout tenté pour attendrir leur commune maîtresse. Celle-ci, quoique sans amour, mais lassée de leurs messages continuels et fatiguée de leurs prières, avait enfin daigné ouvrir l'oreille à l'un et à l'autre. Cette complaisance n'était peut-être pas trop conforme aux règles de l'honnêteté ; du moins le crut-elle ainsi, et elle voulut expier son étourderie, coupable ou non, en expulsant enfin ceux qui l'avaient causée. Mais comment s'y prendre ? Voici le moyen qu'elle imagina,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle résolut de leur demander un service qui, bien que possible, devait les effrayer et lui attirer un refus de leur part. Ce refus était un prétexte honnête et naturel pour les congédier et rejeter pour jamais leurs messages.

Le jour même que cette idée vint à la dame, il mourut à Pistoie un homme qui, quoique d'une noble extraction, avait la réputation d'être non seulement le plus méchant de tous les habitants de la ville mais du monde entier. Ajoutez à cela qu'il était d'une laideur et d'une difformité si monstrueuses que quiconque ne l'eût pas connu en eût été effrayé d'abord. On l'avait enterré près de l'église des Cordeliers. Elle pensa que cet événement pouvait être utile à son dessein.

« Ma chère, dit-elle à une de ses femmes, tu sais combien les empressements amoureux de ces deux Florentins Rinuce et Alexandre me déplaisent et me sont à charge. Je ne pourrai jamais me déterminer en leur faveur et je n'accorderai jamais rien à leurs désirs. Ils s'épuisent en offres et en protestations : je suis d'avis, pour m'en défaire, de les prendre au mot et de leur proposer une entreprise dont l'exécution me paraît très incertaine ; ainsi, je pourrai me délivrer du mortel ennui de les voir et de les entendre. Tu sais que ce matin Étrangle-Dieu (c'est ainsi que se nommait le scélérat dont j'ai parlé) a été enterré aux Cordeliers ; tu sais aussi que, lorsqu'il était vivant, il était l'effroi des plus intrépides et que son abord glaçait d'épouvante quiconque le rencontrait ; il doit être par conséquent un monstre d'horreur depuis qu'il est mort. Va donc premièrement chez Alexandre : Madame Françoise, lui diras-tu, m'envoie vous apprendre que le temps est venu où vous pouvez obtenir son amitié, l'objet de vos plus vifs désirs, et qu'elle n'attend de vous qu'un service pour vous faire partager son lit. Pour quelques raisons, dont on vous instruira à loisir, un de ses parents doit faire apporter chez elle le corps d'Étrangle-Dieu, enterré de ce matin. Elle le craint tout mort qu'il est et voudrait bien pouvoir se dispenser de recevoir un tel hôte. Vous lui feriez le plus grand plaisir, vous lui rendriez le service le plus signalé, si vous vouliez aller ce soir, à l'heure du premier somme, au tombeau d'Étrangle-Dieu, vous vêtir de ses habits, vous mettre à sa place et y demeurer de manière qu'on pût s'y méprendre. Lorsqu'on viendrait vous chercher, il ne faudrait pas laisser échapper un seul mot, un seul mouvement qui vous trahit. Vous vous laisseriez tirer du tombeau et apporter à sa maison comme si vous n'étiez plus effectivement qu'un cadavre. Une fois entré, on vous rendrait les droits d'un homme vivant ; vous pourriez coucher avec ma maîtresse et ne sortir de ses bras que lorsqu'il vous plairait ; elle se charge du reste.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Si Alexandre accepte cette offre, à la bonne heure ; s'il la refuse, dis-lui de ma part qu'il ne se montre jamais dans les lieux où je serai, qu'il se garde surtout de m'importuner à l'avenir de ses messages et de ses ambassades.

« Ensuite tu iras trouver Rinuce et tu lui diras : Madame Françoise est prête à faire tout ce qu'il vous plaira, mais elle exige auparavant que vous lui rendiez un grand service. Il s'agit d'aller, vers l'heure de minuit, au tombeau où Étrangle-Dieu a été enfermé ce matin, et, sans dire mot, quelque chose que vous entendiez ou que vous sentiez, d'en retirer doucement le cadavre et de l'apporter à la maison. Là, vous saurez pourquoi elle exige ce service, et ses faveurs seront votre récompense. Si cette entreprise vous déplaît, elle vous mande de cesser pour jamais toutes vos galanteries à son égard. »

La servante s'acquitta fidèlement de la commission et rendit aux deux amants tout ce que sa maîtresse lui avait ordonné de leur dire de sa part. Tous deux également épris répondirent que pour lui plaire ils étaient prêts d'aller, non seulement dans un tombeau, mais jusqu'aux enfers. La servante rapporta leur réponse à madame Françoise, qui attendit tranquillement que l'événement justifiât leur propos.

Dès que la nuit fut venue, Alexandre Clermontois se dépouilla de ses habits, sortit de sa demeure à l'heure indiquée, pour aller prendre dans le tombeau la place d'Etrangle-Dieu. Cependant, chemin faisant, son premier courage commençait à l'abandonner ; mille idées noires effrayaient son esprit.— « Où vais-je? dit-il en lui-même, quelle sottise est la mienne! Que sais-je si les parents de cette femme, avertis par hasard de mon amour, et me supposant plus avancé et plus heureux que je ne suis, ne lui font pas faire tout ceci pour m'assassiner dans l'obscurité de ce tombeau ? qui pourrait me secourir ? je n'aurais pas même l'espoir de la vengeance. La solitude du lieu leur garantirait l'impunité du crime. Que sais-je si quelque rival préféré ne lui a pas proposé ce stratagème pour se défaire de moi ! mais, en supposant que mes conjectures soient fausses et qu'en effet ses parents me portent en sa maison, du moins dois-je croire qu'ils ne désirent pas le corps d'Étrangle-Dieu pour le tenir entre leurs bras ou pour le mettre entre les siens ; ce que je puis imaginer de plus raisonnable, c'est qu'ils veulent venger sur le cadavre d'Etrangle-Dieu quelques déplaisirs qu'il leur aura faits durant sa vie. On m'a recommandé de ne dire mot, quelque chose que je sente ; et s'ils me crevaient les yeux, s'ils m'arrachaient les dents, s'ils me coupaient les mains, si enfin ils me faisaient quelques tours de cette espèce, pourrais-je me taire ? et si je parle, peut-être me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

puniront-ils ; mais quand même ils ne le feraient pas, que me reviendrait-il de mon entreprise ? sans doute ils ne me laisseront pas avec madame Françoise, qui d'ailleurs ne manquera pas de me reprocher d'avoir enfreint ses ordres, et qui sera alors en droit de se refuser à mes désirs. »

Ces réflexions l'ébranlaient et l'auraient fait retourner chez lui, si l'amour, plus persuasif que la raison, ne lui en eût présenté de toutes contraires à celles-là, et d'une manière si pressante qu'il fut contraint d'y céder.

Il arrive au tombeau, il l'ouvre, il y entre, il dépouille Etrangle-Dieu, revêt ses habits, referme le tombeau sur lui et se met à la place du mort. Il n'y fut pas plus tôt que les plus effrayantes pensées se présentèrent en foule à son imagination alarmée. Il se représente ce qu'avait été cet Etrangle-Dieu dont il occupe la place ; il se rappelle les sinistres histoires qu'il avait autrefois entendu raconter de ce qui arrivait pendant la nuit, non seulement parmi les tombeaux des morts, mais ailleurs ; ces souvenirs faisaient hérisser ses cheveux. Il croyait à tout moment qu'Etrangle-Dieu allait se lever et l'étrangler ; mais enfin, soutenu par la violence de son amour, et se tenant dans la posture d'un mort, il attendit avec quelque tranquillité ce que le sort voudrait ordonner de lui.

D'un autre côté, à minuit, Rinuce sortit de sa maison pour obéir aux ordres de la dame. Dans la route, il s'occupait tristement de ce qui pouvait lui arriver. — «Si je suis surpris, disait-il en soi-même, avec le corps d'Etrangle-Dieu sur mes épaules, je serai mis entre les mains de la justice : si l'on me traite de magicien, je cours risque d'être brûlé : si les parents du mort viennent à savoir ceci, me voilà exposé à toutes les suites de leur juste ressentiment. » Mille autres idées affligeantes le rendaient incertain.—«Mais quoi ! disait-il en son cœur, la première fois que cette femme si aimable et si tendrement chérie me demande un service, je le lui refuserais, surtout quand ses plus chères faveurs en doivent être le prix ! Non, dussé-je mourir, j'essaierai de faire ce que j'ai promis. »

Il va droit au tombeau et l'ouvre légèrement. Au bruit qu'il fait, Alexandre, quoique effrayé, ne dit mot. Dès que Rinuce fut entré, croyant s'emparer du corps d'Etrangle-Dieu, il prend Alexandre par les pieds, le tire dehors, le charge sur ses épaules, et s'enfuit vers la maison de la dame. Comme il ne donnait pas beaucoup d'attention à son fardeau, et que la nuit d'ailleurs était fort obscure, le prétendu mort recevait de temps en temps des contusions ; sa tête donnait tantôt contre le coin d'une rue, tantôt contre une porte, et tantôt contre autre chose. Rinuce était déjà tout près de la porte de madame Françoise, qui s'était mise à la fenêtre avec sa servante

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour voir s'il portait Alexandre, et qui avait des excuses toutes prêtes pour les renvoyer tous deux, lorsque le hasard la servit à son gré.

Les gens du guet, placés dans cette rue pour arrêter un malfaiteur, entendant marcher Rinuce, tirent tout à coup leurs lanternes de dessous leurs habits pour voir qui c'était et à qui ils avaient à faire. Ils agitent leurs rondaches et leurs javelines en criant : « Qui est là? » A cette brusque interrogation, Rinuce les reconnut, et n'ayant pas trop de loisir de songer à ce qu'il devait faire, il laisse tomber son fardeau et s'enfuit à toutes jambes. Alexandre, quoiqu'il eût sur son dos les habits d'Etrangle-Dieu, qui étaient fort longs, s'enfuit de même.

A la faveur des lanternes du guet, la dame avait vu toute cette scène, et s'était fort bien aperçue que Rinuce portait Alexandre et que celui-ci était couvert des habits d'Etrangle-Dieu ; leur courage l'étonna, mais son étonnement ne l'empêcha pas de rire lorsqu'elle vit Alexandre jeté par terre, Rinuce s'enfuir et son compagnon l'imiter. Cette aventure la divertit beaucoup. Elle loua Dieu qui l'avait délivrée de l'embarras où elle était, ferma la fenêtre et gagna son appartement. Cependant elle convint avec sa servante que ses deux amants l'aimaient beaucoup, puisqu'ils avaient ponctuellement suivi ses ordres.

Rinuce, triste, affligé, maudissant la fâcheuse rencontre qui avait fait échouer son entreprise presque achevée, revint quand le guet fut parti, pour se ressaisir de sa proie. Ne la trouvant pas, il s'imagina qu'on s'en était emparé, et, le dépit dans le cœur, il s'en retourna chez lui. Alexandre, non moins mécontent que Rinuce, ne soupçonna pas le tour qu'on lui avait joué, et ne sachant que devenir, regagna aussi son gîte fort tristement.

Le matin, on trouva le tombeau ouvert et vide. Ce fut la matière de beaucoup de propos différents dans la ville de Pistoie. Chacun en parla à sa manière. Les plus sots disaient que le diable avait emporté Etrangle-Dieu.

Cependant nos deux amants ne voulurent pas avoir perdu leur peine entière. Chacun, de son côté, conta à la dame ce qu'il avait fait, ce qui était arrivé, s'excusa de n'avoir pu entièrement remplir ses volontés, demanda grâce pour un amour si violent et si vrai ; mais toujours inflexible et feignant de ne pas ajouter foi à leur récit, elle s'en débarrassa honnêtement, en leur faisant entendre qu'ils n'avaient rien à espérer d'elle, puisqu'ils n'avaient pas fait ce qu'elle exigeait.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE II.

LE PSAUTIER DE L'ABBESSE.

Madame Philomène avait à peine cessé de parler que toute la compagnie loua l'adresse de madame Françoise et convint qu'elle avait fait preuve d'une grande sagesse par la manière dont elle avait su se débarrasser de deux amants importuns qu'elle ne voulait point aimer ; mais tout le monde s'accorda à regarder l'action des Florentins moins comme un trait d'amour que comme l'effet d'une folie très décidée. Quand chacun eut dit son avis, la reine commanda gracieusement à madame Elise de conter sa Nouvelle, et cette dame commença ainsi :

Mes très chères dames, madame Françoise sut avec beaucoup d'adresse se tirer de l'embarras où elle était, comme on vient de nous le faire voir : une jeune nonnain que le hasard favorisa ne montra pas moins de présence d'esprit et de ruse dans une rencontre beaucoup plus difficile.

Il y a en Lombardie un monastère fameux par sa sainteté et l'austérité de la règle qu'on y observe. Une femme, nommée Isabeau, qui réunissait en elle la noblesse et la beauté, l'habitait depuis quelque temps. Un jour un de ses parents vint la voir à la grille avec un ami ; cet ami était jeune et bien fait. La nonnain le sentit et en devint dès ce moment éperdument amoureuse. Une heureuse sympathie agit sur le cœur du jeune homme ; il ne fut pas plus insensible aux charmes d'Isabeau qu'elle aux siens. Mais ils ne retirèrent pendant longtemps de cet amour mutuel d'autres fruits que les tourments de la privation.

Cependant, comme tous deux ne songeaient qu'aux moyens de se voir et de se réunir, le jeune homme, plus fécond en ressources, trouva un expédient sûr pour se glisser furtivement dans la cellule de sa maîtresse. Tous deux également joyeux d'une si heureuse découverte, se dédommagèrent de la longue attente, et jouirent longtemps de leur bonheur sans contre-temps.

Mais enfin la fortune trahit leurs plaisirs : Isabeau avait trop de charmes et son amant était trop bien fait pour n'être pas exposée à la jalousie des autres religieuses. Plusieurs espionnaient toutes ses actions et, se doutant de son intrigue, elles ne la perdaient presqu pas de vue. Une nuit entre autres, une religieuse vit sortir son aman de sa cellule sans en être aperçue, et elle communiqua sa découverte à quelques autres. Elles résolurent de dénoncer leur compagne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à l'abbesse, nommée madame Usinbalde, et qui passait dans l'esprit de toutes ses nonnains et de quiconque l'avait vue pour la bonté et la sainteté même. Pour qu'on ne soupçonnât pas leur témoignage et qu'il ne fût pas possible à Isabeau de le récuser, elles concertèrent de faire en sorte que l'abbesse trouvât la nonnain couchée avec son amant. Ce projet arrangé, chacun de son côté fit le guet, se mit aux écoutes, afin de surprendre cette pauvre amante qui vivait dans la plus grande sécurité.

Un soir qu'elle avait fait venir son amant, les perfides sentinelles le virent entrer dans sa chambre. Plutôt que de faire du bruit, elles lui donnent le temps de jouir des plaisirs de l'amour et se divisent en deux bandes; l'une veille sur l'appartement d'Isabeau, l'autre court chez l'abbesse. Elles frappent à la porte : « allons vite, allons, madame, accourez; la sœur Isabeau a un jeune homme dans sa chambre. » A ce bruit, à ces cris, l'abbesse effrayée, et craignant que par trop d'empressement les nonnes n'enfonçassent la porte et ne découvrissent dans son lit un prêtre qui le partageait avec elle, et qu'à l'aide d'un coffre elle introduisait dans le couvent, se leva à la hâte, s'habilla du mieux qu'elle put, et pensant couvrir sa tête d'un voile qu'on nomme le Psautier, elle s'embéguina de la culotte du prêtre. Dans cet équipage grotesque et dont les nonnes trop occupées ne s'aperçurent pas, l'abbesse criant dévotement : « où est cette fille maudite de Dieu ? » on arrive à sa porte, on l'enfonce, on entre, on trouve les deux amants dans les bras l'un de l'autre.

L'étonnement, l'embarras les rendaient immobiles. Mais les nonnes, furieuses, enlevèrent leur jeune sœur et, par l'ordre de l'abbesse, la conduisirent au chapitre. Le jeune homme resta dans la cellule; il s'habilla et voulut attendre l'issue de cette aventure, bien résolu de se venger sur celles qu'il pourrait attraper des mauvais traitements qu'éprouverait sa maîtresse, si l'on ne la respectait pas, de l'enlever et de s'enfuir avec elle.

L'abbesse arrive au chapitre et prend sa place. Toutes les nonnains y étant, les yeux de toutes étaient fixés sur la pauvre Isabeau. L'abbesse commence sa réprimande, qu'elle assaisonne des plus piquantes injures ; elle traite la pauvre coupable comme une femme qui avait souillé et terni par ses actions abominables la réputation de sainteté dont jouissait le couvent.

Isabeau, honteuse et timide, gardant le silence de la conviction, n'ose lever les yeux, et son touchant embarras inspire de la pitié à ses ennemies mêmes. L'abbesse continue toujours ses invectives; la nonnain, comme enhardie par l'excès d'un tel emportement, ose lever la vue, l'arrête sur la tête de l'abbesse, et voit la culotte du prêtre qui pend aux deux côtés. Cette vue la rassure. « Madame, lui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dit-elle, que Dieu vous soit en aide; dites-moi bien tout ce qu'il vous plaira; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. » L'abbesse, qui n'entendait rien à ce discours; — « de quelle coiffe parles-tu, impudente? dit-elle. As-tu bien l'audace de vouloir railler? te semble-t-il avoir fait quelque chose de risible? » — Madame, encore un coup, dites-moi ce qu'il vous plaira; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. » Cette prière singulière, répétée avec affectation, fit tourner les yeux sur l'abbesse et la décida enfin à porter elle-même la main sur sa tête. On vit alors pourquoi Isabeau avait parlé comme elle avait fait.

L'abbesse décontenancée, et sentant qu'il était impossible de déguiser son aventure, changea de langage, et conclut son discours par faire voir combien il était difficile d'opposer une résistance continuelle aux aiguillons de la chair. Aussi douce dans cet instant qu'elle avait d'abord paru sévère, elle permit à ses ouailles de continuer, comme on avait fait jusqu'à ce jour, à saisir toutes les occasions de s'amuser en secret. Après avoir pardonné à Isabeau, elle regagna son appartement.

Isabeau rejoignit son ami, le fit encore revenir plusieurs fois, et fut heureuse en dépit de l'envie.

NOUVELLE III.

L'HOMME EN MAL D'ENFANT.

Dès que madame Élise eut achevé sa Nouvelle, chacun loua Dieu de ce qu'il avait épargné à la jeune nonnain les violentes injures et les reproches amers de ses jalouses compagnes. La reine ordonna à Philostrate de parler : sans se faire prier il commença ainsi :

Mes belles dames, le sot juge dont je vous entretins hier me fit échapper l'occasion de vous conter une autre aventure de Calandrin, que je désirais vous apprendre.

Quoique nous ayons souvent déjà parlé de lui, tout ce qui le concerne est si plaisant que je ne crois pas vous déplaire en vous en parlant encore. Vous connaissez son caractère et celui de ses compagnons, il est inutile de vous les retracer de nouveau. Je vous dirai donc, sans préambule, que mon héros, devenu possesseur d'une somme de deux cents livres par la mort d'une de ses tantes, se crut un des plus riches particuliers d'Italie. Il se mit en tête d'acheter une métairie. Il n'y avait homme dans Florence qui pût lui donner des renseignements sur un achat de cette nature qu'il ne consultât. Eût-il eu deux mille écus à y employer, il n'eût pas fait plus de dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

marches, il n'y eût pas attaché plus d'importance. Il fut obligé de renoncer à tous les marchés qu'il entama; le prix se trouvait toujours au dessus de ses forces.

Lebrun et Bulfamaque, qui éclairaient sa conduite, lui remontrèrent plusieurs fois qu'il serait bien plus sage à lui d'employer son argent à régaler ses amis qu'à une acquisition qui ne lui convenait en aucune manière. Mais leurs conseils n'avaient pas fait impression sur son âme et n'avaient pu l'amener à leur donner à dîner une seule fois. Comme ils s'en plaignaient un jour, arrive un de leurs compagnons nommé Nello. Délibération sur la manière dont il faudrait s'y prendre pour se régaler aux dépens de Calandrin. On convint d'un projet dont voici l'exécution.

Le lendemain, Calandrin sort de sa maison; il n'est pas encore fort éloigné que Nello l'aborde. — « Bonjour, Calandrin. » — Bonjour, Nello. » Après les premiers compliments d'usage, Nello fixe Calandrin avec une attention mêlée de surprise. — « Que considères-tu donc ? » dit Calandrin. — « N'as-tu pas senti quelque chose cette nuit? tu me parais absolument changé. » — « Comment ? que dis-tu ; que crois-tu donc qu'il me soit arrivé? » — « Je ne sais ; quoi qu'il en soit, tu n'es pas comme à ton ordinaire, et Dieu veuille que ce ne soit pas ce que j'ai lieu d'imaginer. » Sur ces mots, Nello laisse aller Calandrin. Celui-ci, prévenu, inquiet, n'éprouvant cependant aucun mal, rencontre Bulfamaque à quelques pas qui, l'ayant salué, lui demanda s'il ne sentait rien. — « Je ne sais ; Nello, que je viens de rencontrer, m'a dit que je lui paraissais tout changé ; serait-il bien possible que j'eusse quelque chose ? » — « Si tu as quelque chose ! assurément, tu sembles à demi-mort. » A ces mots, Lebrun survint. — « Ah ! Calandrin, quel visage as-tu là? on te prendrait pour un mort. Comment te trouves-tu ? » Ces trois rapports si uniformes et qui avaient l'air d'être si peu concertés persuadèrent Calandrin qu'il était effectivement malade. — « Que dois-je faire? » demanda-t-il douloureusement à ses amis. — « Si tu m'en crois, dit Lebrun, tu te mettras dans ton lit, tu te couvriras bien, tu enverras de ton urine à maître Simon le médecin qui, comme tu sais, est absolument dévoué à nos intérêts ; il découvrira le genre de ta maladie et t'en prescrira le remède. Nous voulons t'accompagner et, s'il est besoin de te faire quelque chose, nous sommes à ton service. » Nello les rejoignit et tous trois suivirent Calandrin dans sa maison. Dès qu'ils furent arrivés, Calandrin dit tristement à sa femme : — « Viens, ma femme, viens me couvrir, car j'éprouve une grande douleur. »

S'étant couché, son premier soin fut d'envoyer de son urine à maître Simon, qui pour lors demeurait au vieux marché, à l'enseigne du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Melon. Il chargea une petite fille de ce message. Lebrun alors dit à ses compagnons : — « Mes amis, demeurez ici moi je vais savoir la réponse du médecin et je l'emmènerai s'il est nécessaire. — « Ah ! oui, mon ami, dit Calandrin, va savoir toi-même ce que tout cela veut dire ; je me sens du mal par-ci par-là, cela me donne beaucoup d'inquiétude. » Lebrun part, arrive chez maître Simon avant la petite fille et lui fait part de tout le complot. La messagère entre avec la bouteille d'urine, le médecin l'examine avec attention. — « Retourne, ma mie, vers Calandrin, dis-lui de se tenir chaudement ; dans un instant j'irai le voir, je lui dirai quel mal il a et quel régime il doit garder pour s'en débarrasser. » La messagère revient, fait son rapport, et un moment après entre Lebrun accompagné du médecin. Il tâte le pouls du malade et lui dit en présence de sa femme : — « Calandrin, mon ami, si tu veux que je te parle vrai, tu n'as d'autre mal que d'être gros d'enfant. » A cette nouvelle inattendue, Calandrin, désespéré, s'écrie : — « Ah ! ma femme, c'est toi qui m'a mis dans cet état. Je te l'avais bien dit ; tu n'as jamais voulu me croire, et malgré mes remontrances tu as toujours voulu te mettre sur moi et renverser l'ordre établi par la nature. » La femme, qui était très honnête, rougit et quitta la chambre ; mais Calandrin continue : — « Ah ! malheureux que je suis ! que vais-je devenir ? que puis-je faire ? comment accoucherai-je ? par où l'enfant pourra-t-il sortir ? je vois bien qu'il faut mourir et mourir par la rage de cette maudite femme. Dieu puisse-t-il lui faire autant de mal que je me désire de bien ! Si j'étais aussi sain que je le suis peu, je me leverais bientôt, je prendrais un bâton et lui donnerais tant de coups que je la mettrais en pièces. Cependant si je suis puni il faut convenir que je le mérite bien ; je ne devais jamais condescendre à ses volontés. Mais, si je puis en revenir, qu'elle soit persuadée que je la verrais mourir mille fois plutôt que de la satisfaire à cet égard. »

Lebrun, Bulfamaque et Nello faisaient tous leurs efforts pour s'empêcher de rire. Pour le médecin, il se donnait libre carrière, il éclatait si fort, il ouvrait si largement la bouche qu'on eût pu sans peine lui arracher toutes les dents. Enfin Calandrin eut recours à lui, se recommanda à son art et le pria instamment de lui donner dans cette détresse ses conseils et ses soins. Le médecin lui dit obligeamment : — « Mon ami, il ne faut pas tant te tourmenter. Grâce à Dieu, je me suis assez tôt aperçu de ton mal pour y apporter un remède aussi prompt qu'efficace ; mais il t'en coûtera un peu. » — « Hélas ! monsieur, j'ai deux cents livres avec lesquelles je voulais acheter une métairie, prenez-les, s'il le faut, je les sacrifie volontiers pour me tirer de l'embarras où je suis et pour n'être pas dans le cas d'accoucher ; car, en vérité, je doute que je pusse soutenir une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

si terrible opération. J'ai dans ce moment entendu les femmes crier si fort, et n'étant pas conformé comme elles, je vois bien qu'il faudrait en mourir. — « N'aie aucune inquiétude, mon ami, je vais te préparer un breuvage très agréable qui, dans trois matinées, te tirera d'affaire et te rendra plus sain qu'auparavant. Mais dans la suite sois sage et garde-toi bien de retomber dans tes anciennes folies. Pour composer l'eau que tu dois boire il faut une demi-douzaine de chapons gras, et pour les autres drogues qu'on doit y mêler, tu donneras à Lebrun cinq livres ; il les achètera et me fera tout porter dans ma boutique. Je t'enverrai demain matin, s'il plaît à Dieu, cet excellent breuvage dont tu boiras un grand verre tous les jours. — « Monsieur, lui répondit Calandrin, je remets tout entre vos mains. » Il donna cinq livres à Lebrun, outre l'argent nécessaire pour acheter les chapons, et le pria de vouloir bien se donner la peine d'en faire l'emplette pour l'amour de lui.

De retour chez lui, le médecin fit faire un bouillon qu'il envoya au prétendu malade. Lebrun ayant acheté les chapons et tout ce qui devait les accompagner, revint avec Bulfamaque et Nello. On but et l'on mangea en l'honneur de Calandrin. Celui-ci prit son bouillon pendant trois jours de suite. Ses amis vinrent le voir. Le médecin lui ayant tâté le pouls, lui dit : — « Calandrin, te voilà absolument guéri. Lève-toi maintenant ; tu peux sortir quand il te plaira. » Le sot se lève, va à ses affaires, court la ville et vante partout la cure merveilleuse que maître Simon a faite sur lui. Lebrun, Bulfamaque et Nello étaient charmés d'avoir pu tromper l'avarice de Calandrin ; mais la femme de ce dernier s'étant aperçue du tour s'en vengea en grondant son benêt de mari.

NOUVELLE IV.

FORTARIGUE LE VALET.

Philostrate ayant cessé de parler, madame Néïphile prit la parole d'après l'ordre de la reine.

Il n'y a pas longtemps, dit-elle, qu'il y avait à Sienne deux hommes de même âge et de même nom. Tous deux se nommaient François ; mais l'un était de la maison des Anjolliers, l'autre des Fortarigues. Quoiqu'ils fussent assez différents de mœurs et de caractère, ils s'accordaient très bien en un point, savoir : dans l'aversion qu'ils avaient respectivement pour leur père, et cette conformité criminelle avait suffi pour les lier d'une étroite amitié. Anjollier, qui était bien fait et d'une naissance distinguée, voyant que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la pension que lui faisait son père ne pouvait l'entretenir à Sienne avec quelque éclat, et ayant appris qu'un cardinal de ses amis et qui lui était entièrement dévoué avait été envoyé par le pape dans la marche d'Ancône avec le titre de légat, résolut d'aller le trouver dans l'espérance d'augmenter, en s'attachant à lui, son état et sa fortune. Il communiqua son projet à son père, qui l'approuva et qui voulut bien lui avancer six mois de sa pension, afin qu'il fût en état de s'habiller avec décence et de paraître avec honneur. Il ne lui manquait plus qu'un domestique. Fortarigue, qui sut qu'il en cherchait un, vint s'offrir pour lui en tenir lieu, sous le titre de page ou de telle autre qualité qu'il voudrait lui donner, n'exigeant d'autre salaire que sa dépense. Anjollier répondit qu'il ne voulait pas consentir à cet arrangement, qu'il le croyait très capable de bien faire tout ce qui concerne le service, mais qu'il lui connaissait deux défauts insupportables, le goût du jeu et l'amour du vin. Fortarigue jura qu'il renoncerait à l'un et à l'autre. Enfin Anjollier, gagné par ses serments, vaincu par ses prières, consentit à tout.

On part, on va dîner à Boncouvent. L'excès de la chaleur décida Anjollier à s'y reposer. Il se fait préparer un lit, se déshabille, se couche, recommande à son nouveau domestique de l'éveiller à midi. Pendant son sommeil, Fortarigue court à la taverne, il boit, il joue, et en peu d'heures il se voit dépouillé non seulement du peu d'argent qu'il pouvait avoir, mais encore de tous ses habits. Nu, en chemise, il va dans l'auberge où Anjollier dormait, monte à sa chambre, lui prend tout son argent et retourne au tripot. La fortune ne lui fut pas plus favorable : il perdit l'argent de son maître comme il avait perdu le sien. Anjollier éveillé se lève, s'habille, demande Fortarigue, et ne le trouvant point il imagine qu'il dort en quelque endroit écarté, assoupi par les fumées du vin, selon son ancienne coutume. Cette mauvaise conduite le décide à le laisser là, projetant de prendre un valet à Corsignan. Mais, quand il voulut payer son hôte, il trouva sa bourse vide. Jugez du bruit qu'il fit ; il menaça l'hôte, l'hôtesse, et tout son monde de les faire arrêter et conduire dans les prisons de Sienne. Toute la maison était en alarmes. Arrive Fortarigue, nu comme la première fois et venant pour se couvrir des habits de son maître ; mais le voyant prêt à monter à cheval : — « Qu'est-ce que ceci? lui dit-il ; faut-il partir tout à l'heure? attendez, je vous en conjure, quelques instants. J'ai mis mon habit en gage pour trente-huit sous, et l'homme va venir tout à l'heure ; je suis sûr qu'il le rendra pour trente-cinq sous ; c'est trois sous de gain : voudriez-vous perdre une si belle occasion? »

Pendant qu'il parlait ainsi, on vient dire à Anjollier que ce ne peut être que Fortarigue qui ait pris son argent, attendu la quantité

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de celui qu'il avait perdu au jeu. Anjollier, outré de cette friponnerie, entre en fureur, l'accable d'injures, le menace de le faire pendre ou de le faire bannir de Sienne ; il eût été plus loin que les menaces s'il n'eût craint de se manquer à lui-même. Enfin il monte à cheval.

Fortarigue, feignant de croire que ces injures s'adressaient à un autre, disait à Anjollier : «Laissez là toutes ces folies, elles ne valent pas la peine de nous occuper ; revenons à ce qui nous intéresse véritablement. Songez qu'aujourd'hui nous pouvons l'avoir pour trente-cinq ; que demain il en vaudra peut-être trente-huit, encore un coup, dites-moi, je vous prie, pourquoi ne pas gagner ces trois sous ?» A ce ton de confiance, les spectateurs croyaient Fortarigue innocent, et loin d'imaginer qu'il eût volé l'argent d'Anjollier assuraient que celui-ci s'était emparé du sien. Cependant il se désespérait. — « Quel besoin ai-je de ton pourpoint, malheureux ? disait-il ; que n'es-tu pendu ! non content d'avoir joué mon argent tu retardes mon départ, et joins sans pudeur l'insolence à la friponnerie ! » Ces injures ne touchaient pas Fortarigue, qui, feignant toujours de croire que cela s'adressait à un autre, disait : — « Hé ! pourquoi ne voulez-vous pas que je gagne ces trois sous ? pensez-vous que je ne puisse vous les rendre ? je vous en conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, faites ce que je vous demande. Qui vous presse de partir si vite, nous pouvons encore arriver ce soir de bonne heure à la Tourrenière. Allons, tirez votre bourse. Je vous jure que je courrais tout Sienne avant de trouver un habit qui me convînt aussi bien que celui-là, et vous voudriez que je l'abandonnasse pour trente-huit sous ? songez qu'il en vaut encore plus de quarante, et qu'ainsi vous me faites faire une double perte. »

Anjollier, qui enrageait au fond de l'âme, mais décidé à ne plus répondre, tourne la bride de son cheval et prend le chemin de Tourrenière. Fortarigue qui avait son projet le suit en chemise, le priant toujours de racheter son pourpoint. Anjollier, pour ne le point entendre, piquait son cheval. Enfin, après avoir couru à peu près l'espace d'une lieue, Fortarigue aperçoit des laboureurs dans un champ voisin de la route et leur crie de toute sa force : — « Arrête, arrête. » Ils accourent tous, l'un avec sa houe, l'autre avec sa bêche, et ils coupent le chemin à Anjollier, imaginant qu'il avait dépouillé celui qui courait en chemise après lui. Ce fut en vain qu'Anjollier leur dit ce qui en était. Fortarigue arrive, et feignant d'être en colère : — « Je ne sais à quoi il tient que je ne te tue, infâme scélérat, dit-il à Anjollier : vous voyez, messieurs, comme il m'a équipé, après avoir joué et perdu tout ce qu'il avait ; mais, grâce à vous et à Dieu, je recouvre mon bien, j'en serai reconnaissant toute ma vie. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Anjollier en disait autant de son côté, mais on ne l'écoutait pas. Enfin, aidé des paysans, Fortarigue le descendit de cheval, le déshabilla, se revêtit de ses habits, monta sur son cheval, prit le chemin de Sienne, disant partout qu'il avait gagné le cheval et les habits d'Anjollier.

Ainsi, celui qui pensait aller trouver son cardinal en bon équipage dans la marche d'Ancône fut obligé de s'en retourner, pauvre et nu, à Boncouvent. Il n'osa paraître à Sienne dans un si triste état. On lui prêta enfin des habits sur le cheval que montait Fortarigue et qu'il avait été contraint de laisser à l'auberge pour gage de ce qu'il devait. Il alla à Corsignan, chez des parents qu'il y avait, et y demeura jusqu'à ce qu'il eût de nouveaux secours de son père. Ainsi, la méchanceté de son compagnon renversa ses projets de fortune; mais il sut s'en venger dans un temps plus favorable.

NOUVELLE V.

CALANDRIN MYSTIFIÉ.

Dès que madame Néiphile eut achevé sa courte Nouvelle, qui ne fut pas beaucoup applaudie et qui n'excita pas les éclats de rire accoutumés, la reine se tourna du côté de madame Flammette et lui ordonna de conter à son tour. Elle ne se fit point prier et commença ainsi:

Nicolas Cornaccini, riche bourgeois de Florence, avait entre ses autres possessions un fort beau bien à Camérata, où il fit bâtir un superbe château. Pour les peintures dont il voulait l'embellir, il s'adressa à Lebrun et à Bulfamaque et conclut marché avec eux; et, parce qu'il y avait beaucoup de travail, ces deux artistes s'associèrent Nello et Calandrin. Il ne demeurait dans ce château qu'une vieille servante pour le garder; comme il y avait déjà quelques meubles, quelques lits et autres choses nécessaires, un fils de Cornaccini, nommé Philippe, profitait quelquefois de cet asile secret et venait s'y divertir de temps en temps avec des courtisanes qu'il renvoyait au bout de vingt-quatre heures. Il était jeune et à marier. Un jour un nommé le Mangione, qui tenait à Camaldoli une maison remplie de ces sortes de filles, lui en céda une pour quelque temps, qu'il emmena à Camérata. On l'appelait Colette; elle était belle, vêtue richement, et démentait par ses discours et son maintien la profession qu'elle exerçait.

Un matin cette fille étant sortie de son appartement, vêtue d'un simple jupon, les cheveux négligemment bouclés, pour se laver les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mains et le visage à un puits qui était dans la cour du château, rencontra Calandrin qui puisait de l'eau. Le peintre la salua honnêtement. La figure de Calandrin parut à la courtisane si extraordinaire, si nouvelle, qu'elle le considéra longtemps avec une attention mêlée de surprise. Calandrin ne fut pas en reste avec elle et ne lui épargna pas les coups d'œil. Sa beauté le frappa tellement, que ce qui n'était d'abord que l'effet de la curiosité fut celui de l'amour; il restait toujours auprès d'elle; mais il n'osait lui parler, parce qu'il ne la connaissait pas. Colette, qui n'avait pas été longtemps à deviner ce que signifiaient des regards si opiniâtres, voulant s'amuser un moment, le lorgnait et soupirait par intervalles. Ce jeu tourna absolument la tête du pauvre Calandrin ; il ne sortit point de la cour que Philippe n'eût rappelé Colette et qu'elle ne fût montée à sa chambre.

Calandrin, de retour à l'ouvrage, ne faisait que soupirer. Lebrun, qui s'amusait souvent à ses dépens, s'en apercevant, lui dit : — « Que diable as-tu donc, Calandrin? tu ne fais que soupirer. » — « Ah! compagnon, si j'avais quelqu'un qui voulût m'aider, que je ferais bien mes affaires ! » — « Comment ! n'est-il personne à qui tu puisses confier ton secret? » — « Il y a dans cette maison une femme plus belle qu'une divinité, qui est si amoureuse de moi que cela te paraîtrait incroyable; je viens de m'en apercevoir en allant puiser de l'eau. » — « Par Notre-Dame, mon ami, prends garde que ce ne soit la femme de Philippe. » — « Je crois que c'est elle-même, répondit Calandrin; mais que m'importe? sur cet article je puis tromper et Philippe et tout le monde. Mon ami, je veux tout t'avouer : elle me plaît au dernier point. » — « Je prendrai des informations sur son compte ; je saurai si elle est la femme de Philippe, comme il y a grande apparence, et si notre conjecture se trouve vraie, tu peux être assuré de réussir, parce que je la connais très particulièrement; mais comment nous cacher de Bulfamaque? je ne lui parle jamais qu'en sa présence. » — « Je ne crains pas que Bulfamaque le sache, répondit Calandrin; mais pour Nello j'exige le plus grand secret : il est parent de ma femme et capable de l'en instruire. » — « Fort bien : je suis de ton avis. »

Lebrun savait qui était la belle, il l'avait vue venir, et d'ailleurs Philippe l'avait mis dans sa confidence. Calandrin étant sorti pour voir sa maîtresse, Lebrun ne perdit pas un instant pour conter toute cette histoire à Bulfamaque et à Nello. Ils concertèrent ensemble ce qu'ils devaient faire pour s'amuser de cette nouvelle aventure. Lorsque Calandrin fut de retour à l'atelier, Lebrun lui dit doucement : « L'as-tu vue? » — « Hélas ! oui, et j'en ai pensé mourir. » — « Je veux aller voir si c'est celle que j'imagine et si effectivement c'est la femme de Philippe : laisse-moi faire, je réponds du succès. » Le-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

brun descendit, alla trouver sa maîtresse, leur peignit Calandrin depuis les pieds jusqu'à la tête, et leur conta ce qu'il lui avait dit. Ils résolurent ensemble ce que chacun d'eux devait faire pour s'amuser de la passion de cet imbécile. Lebrun, remonté à l'atelier, lui dit : « C'est celle que j'avais imaginée : ainsi, il faut que tu te conduises sagement; car, si Philippe s'apercevait d'une démarche tant soit peu suspecte, toute l'eau de l'Arno ne pourrait suffire pour te laver du crime de l'avoir offensé. » — « Au reste, que veux-tu que je dise à cette aimable femme, s'il arrive que je puisse lui parler? » — «Ho! ho! tu lui diras premièrement que je suis son serviteur; secondement, que je lui souhaite mille muids de cette divine liqueur qui fait arrondir les femmes; troisièmement, que je suis tout prêt à la servir, m'entends-tu? » — « Très bien, laisse-moi faire. »

A l'heure du souper, nos peintres quittèrent l'ouvrage, descendirent dans la cour où étaient Philippe et Colette, et pour faire plaisir à Calandrin ils s'y arrêtèrent quelques moments. Alors Calandrin fut tout yeux. Il lorgnait Colette, faisait des mines, des gestes d'un goût tout nouveau et d'une manière si mystérieuse qu'un aveugle s'en fût aperçu. Pour l'enflammer davantage, Colette, de son côté, mettait en jeu les manéges de la coquetterie : cependant Philippe, Bulfamaque et les autres spectateurs, feignant de causer comme Lebrun le leur avait recommandé et de ne point remarquer tout ce qui se passait, s'amusaient des grimaces de Calandrin. Enfin, au grand mécontentement de notre amant suranné, il fallut se séparer. Dans le chemin, Lebrun lui dit : — « En vérité, mon ami, tu amollis, tu fonds son cœur, comme le soleil dissout la glace. Si tu veux apporter ta guitare, et que tu lui chantes quelques-unes de ces chansons amoureuses que tu sais si bien, je ne doute pas que nous ne la voyions franchir les fenêtres et s'élancer dans tes bras. » — « Tu crois donc nécessaire que j'apporte ma guitare? » — « Sans doute. » — « Je l'apporterai. Conviens donc à présent que je ne t'en imposais point quand je t'assurais qu'elle était éprise de moi. Je suis un vrai démon pour me faire aimer. Quel autre que moi pouvait en si peu de temps inspirer un amour si vif à une aussi aimable femme? seraient-ce ces petits freluquets, dont toute la science est de voltiger avec légèreté de côté et d'autre, et qui ne sont pas capables d'assembler trois châteaux de noix dans l'espace de mille ans? Que je voudrais déjà que tu m'aperçusses avec mon petit Rebec! sur ma foi, tu verrais beau jeu. Je ne suis pas aussi vieux qu'il peut te le paraître; elle l'a bien senti; mais si une fois je puis lui mettre la main sur le dos, je le lui ferai bien mieux sentir encore! » — «Ah! avec quels transports tu la saisiras! il me semble déjà te voir avec tes dents faites en chevilles de luth mordre ses lèvres vermeilles,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ses joues de roses, et petit à petit la manger tout entière. » Calandrin croyait déjà y être. Il chantait, sautait, était hors de lui-même.

Le lendemain il apporte sa guitare, il chante tout ce qu'il sait de mieux, et réjouit toute la compagnie. Enfin, il était si amoureux de Colette qu'il n'en travaillait plus. Continuellement à la fenêtre, à la porte ou dans la cour et jamais dans l'atelier. Colette, instruite par Lebrun, semblait se prêter à ses désirs. Ce même Lebrun, le confident de Calandrin, faisait de part et d'autre les lettres et les réponses; quelquefois Colette écrivait que retirée pour quelques jours chez ses parents elle ne pouvait le voir, mais qu'elle lui permettait les espérances les plus flatteuses. Ainsi Lebrun et Bulfamaque, qui avaient l'œil et la main à tout, se divertissaient agréablement aux dépens de leur camarade. Ils se faisaient donner, au nom de l'amante, tantôt un peigne d'ivoire, tantôt une bourse, une autre fois une paire de ciseaux, et d'autres semblables bagatelles, en échange desquelles ils lui donnaient des anneaux d'un métal faux et de nulle valeur, mais que Calandrin regardait comme des bijoux très précieux. Ils gagnaient d'ailleurs à cette comédie quelques bons repas par-ci par-là et d'autres honnêtetés, afin de les encourager à veiller au succès de l'entreprise. Deux mois s'étaient écoulés sans que les affaires de Calandrin fussent plus avancées. L'ouvrage que ses compagnons et lui avaient entrepris allait être fini. Il comprit que s'il ne hâtait le moment de son bonheur il pourrait bien ne le trouver jamais. Il sollicita donc Lebrun de travailler à ses affaires plus vivement qu'il n'avait fait encore.

Colette arriva fort à propos. Lebrun s'entretint avec elle et avec Philippe. On convint de ce qu'on devait faire. Alors Lebrun tire Calandrin à part. « Mon ami, lui dit-il, cette femme ne fait rien de ce qu'elle t'a promis, je crois qu'elle veut te berner; mais, si tu veux y consentir, je sais un moyen sûr pour la mener, qu'elle le veuille ou non, à ce que tu désires. » — « Hé! pour l'amour de Dieu, mon ami ne perds pas un moment. »—« Auras-tu bien la hardiesse de la toucher avec un morceau de papier que je te donnerai? » —Assurément. »—«Hé bien! apportez-moi un peu de parchemin vierge, une chauve-souris en vie, trois grains d'encens et une chandelle bénite; le reste est mon affaire. »

Calandrin passa la nuit suivante à guetter une chauve-souris. Dès qu'il l'eut prise, il l'apporta avec les autres drogues à Lebrun. Celui-ci se retira dans une chambre écartée, où il écrivit sur le parchemin ce qui lui passa par la tête, et traça quelques caractères singuliers et inconnus. — « Calandrin, dit-il en lui remettant l'écrit, sois sûr que si tu la touches avec ce parchemin elle te suivra sur-le-champ et se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rendra à tes désirs. Ainsi, mon cher, si Philippe sort aujourd'hui, fais tous tes efforts pour t'approcher d'elle, de quelque manière que ce soit, et ne manque pas de la toucher. Ensuite va dans la grange où il y a de la paille ; c'est de toute la maison l'endroit le plus sûr, attendu que personne n'y met jamais le pied : elle t'y suivra ; dès qu'elle sera arrivée, tu sais ce que tu auras à faire. » Calandrin, au comble de la joie, répondit qu'il n'était pas inquiet de ce qu'il ferait dès qu'il l'aurait en sa possession.

Nello, dont notre amoureux se défiait, était instruit de l'aventure, s'en amusait et travaillait, de concert avec les autres, à en amener le dénoûment. Il part, ainsi que Lebrun le lui avait recommandé, va à Florence, arrive chez la femme de Calandrin. — « Tesse, lui dit-il, tu n'as pas oublié les mauvais traitements que tu reçus de ton mari le jour qu'il revint de Mugnon ; il te battit sans pitié et sans justice : il faut que tu te venges ; et si tu perds l'occasion que je te présente de le faire, ne me regarde jamais comme ton parent et ton ami. Il est devenu amoureux d'une jeune femme qui habite dans la maison où nous travaillons ; il obtient du retour, il voit souvent sa maîtresse et il doit être avec elle en ce moment. Je veux donc que tu me suives et que tu le tances comme il le mérite. » — « Le perfide ! le scélérat ! s'écria Tesse, voilà donc comme il me traite ! mais, j'en jure Dieu, son crime ne restera pas impuni. »

A ces mots, elle prend son manteau, se fait suivre par une servante et se met en chemin avec Nello. Dès que Lebrun les aperçut de loin, — « voici nos gens, dit-il à Philippe ; il est temps de partir. » Philippe va trouver Calandrin et lui dit qu'il est obligé d'aller faire un tour à Florence, et l'exhorte à redoubler d'activité. Il sortit incontinent et alla se cacher dans la grange, de manière qu'il pouvait tout voir sans être vu. Lorsque Calandrin pensa que Philippe pouvait être un peu loin, il descendit à la cour, où il trouva Colette seule, qui, instruite du rôle qu'elle devait jouer, s'approcha de lui et l'accueillit plus gracieusement qu'à l'ordinaire. Cet accueil séduisant enhardit Calandrin ; il la touche avec son parchemin et gagne aussitôt la grange. Colette le suit, entre, ferme la porte, se jette à son cou, le renverse sur la paille, se met sur lui à califourchon, et a soin de lui tenir les mains sur les épaules de manière qu'il ne pouvait approcher son visage du sien. Cependant elle le fixe, le considère comme le plus cher objet de ses désirs. — « Cher Calandrin, lui disait-elle, mon petit cœur, mon repos, mon bonheur, ma vie, qu'il y a longtemps que je désire de te posséder et de pouvoir me rassasier du plaisir de te voir ! Par tes charmes et tes grâces tu as enchanté mes sens et tu as achevé de me séduire par les sons harmonieux de ta guitare. Est-il bien vrai que je te presse dans mes bras ? »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Calandrin, qui avait de la peine à se remuer : — « Hé ! mon cher ange, lui dit-il, donnez-moi la liberté de vous baiser. » — « Ciel ! que tu es pressé ! Laisse-moi d'abord te voir bien à mon aise ; souffre que je me remplisse de l'aimable image de ces traits si enchanteurs. »

Lebrun et Bulfamaque, qui étaient allés rejoindre Philippe, voyaient et entendaient tout. Cependant Calandrin, ne pouvant plus résister à l'impatience de ses désirs, allait employer la force pour obtenir les faveurs de Colette, lorsque sa femme arrive avec Nello. — « Je gage, dit celui-ci, qu'ils sont ensemble là-dedans. » Tesse ne prend pas la peine d'ouvrir la porte de la grange, elle l'enfonce, entre avec précipitation et voit son mari se débattre sous Colette, qui aussitôt lâche prise et court là où était Philippe. Tesse s'élance sur Calandrin, qui n'était pas encore levé, lui déchire le visage avec les ongles, le traine de côté et d'autre par les cheveux, en disant : — « Vieillard insensé ! voilà donc l'outrage que tu me préparais ! Que je rougis maintenant de l'amour que j'ai eu pour toi ! Est-ce que tu n'as pas assez d'occupations au logis pour que tu ailles en chercher ailleurs ? Est-ce que tu ne te connais pas, malheureux ? Ne sais-tu pas que quand on te mettrait dans un mortier on aurait de la peine à tirer trois gouttes de jus de ton individu ? Ce n'est plus moi maintenant qui t'engrosse, maudit original. Il faut que celle qui se charge de ce soin ne soit pas difficile en hommes, pour avoir conçu du goût pour un animal de ta sorte. »

A l'aspect inattendu de sa femme, imaginez-vous la consternation de Calandrin : il resta plus mort que vif. Il n'eut pas le courage de prononcer un seul mot pour sa défense. Bien grondé, bien battu, bien harcelé, il ramasse son chapeau et prie seulement sa femme de ne pas faire tant de bruit, si elle ne voulait pas qu'il fût taillé en pièces ; — « car, ajouta-t-il, celle avec qui tu m'as trouvé est l'épouse du maître de la maison. » — « Je voudrais qu'elle fût celle du diable et qu'on te mît en pièces pour être délivré d'un malheureux tel que toi. »

Lebrun et Bulfamaque, après avoir bien ri de l'aventure avec Philippe et Colette, accoururent au bruit et firent tant qu'ils apaisèrent la femme de Calandrin, conseillant à celui-ci de retourner à Florence, de bien se garder de remettre jamais les pieds dans ce château, de peur que Philippe, instruit de l'aventure, ne le rendît victime de son honneur outragé. Ainsi, le pauvre Calandrin, molesté, meurtri retourna à Florence. Il oublia son amour et ne s'en ressouvint que par les reproches dont sa femme l'accablait jour et nuit. Il ne revint plus au château, où il avait été le jouet de ses compagnons, de Philippe et de Colette.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NOUVELLE VI.

PINUCCIO LE RÊVEUR.

Quand chacun eut dit son mot sur l'imbécillité de Calandrin, la reine ordonna à Pamphile de conter sa Nouvelle.

Dans la plaine de Mugnon, dit le cavalier, près de Florence, vivait naguère un bon homme qui tenait auberge. Quoiqu'il fût pauvre et sa maison petite, il logeait quelquefois les passants, mais ce n'était que lorsque l'extrême nécessité l'exigeait ou que les voyageurs étaient de sa connaissance. Il avait une femme jeune encore et assez jolie ; une fille de quinze à seize ans, pleine de grâces et d'appas, un petit garçon d'un an qui tetait encore sa mère, composaient le reste du ménage.

Un gentilhomme de notre cité, nommé Pinuccio, qui passait souvent par ce chemin, était devenu amoureux de la fille de l'aubergiste. Celle-ci qui se tenait fort honorée d'avoir attiré les regards d'un citadin, feignait de répondre à sa passion ; ce n'était encore que l'amour-propre qui la conduisait ; mais l'amour véritable lui disputa son cœur et en resta maître. Si Pinuccio eût été moins délicat, s'il eût moins craint pour son honneur et celui de son amante, il n'eût pas désiré longtemps ses faveurs ; mais plus la passion est vive, moins ces craintes ont d'empire. Celle de Pinuccio était parvenue au point de ne plus leur laisser de place. Il cherche donc les moyens de se satisfaire. Il imagine d'aller loger chez sa maîtresse, et, comme il connaissait parfaitement toute la maison, il ne doute pas de pouvoir réussir sans que personne s'en aperçoive.

Ce projet ne fut pas plus tôt conçu qu'il l'exécuta. Il prit avec un de ses amis, nommé Adrian, qui était le plus cher et le plus fidèle de ses confidents, des chevaux de louage, et les ayant chargés de leurs valises ils sortirent de Florence. Ils arrivèrent à nuit close dans la plaine de Mugnon et, comme s'ils fussent venus de la Romagne, ils vont droit à la taverne et heurtent à la porte. L'hôte ouvre. « Tu vois, lui dit Pinuccio, qu'il faut que tu nous loges cette nuit. Nous pensions aller coucher à Florence, mais nous avons eu beau piquer nos montures, il ne nous a pas été possible d'aller plus loin. »—« Vous savez, monsieur, répondit l'hôte, qu'il ne m'est guère possible de loger des voyageurs de cette espèce ; cependant, puisque la nuit vous a surpris ici et que vous ne pouvez aller plus loin, je ferai tous mes efforts pour vous héberger de mon mieux. » Le premier soin des deux jeunes Florentins, après avoir mis pied à terre, fut de songer au souper de leurs chevaux ; ils s'occupèrent après du leur, et firent manger l'hôte avec eux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il n'y avait dans l'hôtellerie qu'une très petite chambre, et dans cette petite chambre trois petits lits, rangés de manière à occuper le moins de place possible. Deux étaient adossés à un même côté du mur, et le troisième, qui faisait le triangle, était en face de ceux-là. L'hôte fit préparer le moins mauvais pour les étrangers. Dès qu'ils furent endormis ou plutôt qu'ils feignirent de l'être, l'aimable Colette fut se coucher vis-à-vis d'eux; les époux occupèrent le lit restant, à côté duquel la mère avait placé le berceau de son enfant. Pinuccio, à qui rien de cela n'était échappé, et croyant tout le monde endormi, se lève doucement, va droit au lit de sa maîtresse, qui le reçut, non sans quelque frayeur, mais avec beaucoup plus de plaisir encore, et il jouit de tous les droits d'un amant aimé.

Tandis qu'il s'enivrait de plaisir, Adrian, qui avait un besoin à satisfaire, se lève, et rencontrant le berceau qui l'empêche d'ouvrir la porte, le déplace et le met près de son lit; il oublie, au retour, de le remettre à sa première place. A peine s'est-il recouché qu'un chat fit tomber quelque meuble. Le bruit éveille l'hôtesse qui, craignant que ce ne fût quelque autre chose de plus sérieux, se lève et va, sans lumière, vers l'endroit où elle avait entendu le fracas. Voyant que ce qui était tombé n'était pas de grande conséquence, après avoir crié après le chat, elle revient à tâtons au lit où son mari couchait; mais ne trouvant point le berceau :—«Oh, oh, dit-elle en elle-même, la belle sottise que j'allais faire! j'allais, ma foi, me coucher avec ces étrangers, et, revenant sur ses pas, se met sans scrupule dans le lit auprès duquel était le berceau. Elle se croyait dans les bras de son mari, elle était dans ceux d'Adrian; car vous imaginez bien que ce jeune homme n'avait pas laissé échapper une si bonne fortune; dès qu'il sentit l'hôtesse auprès de lui, il n'eut garde de l'instruire de sa méprise, ni de perdre un instant pour en profiter.

Cependant Pinuccio, après avoir goûté avec Colette tous les plaisirs qu'il pouvait espérer, craignant que la fatigue ne le conduisit à un sommeil involontaire et dangereux dans les bras de son amante, la quitte et retourne dans son lit. Il rencontre le berceau, et, croyant s'éloigner du lit de l'hôte, il va précisément se coucher avec lui; et ne pouvant contenir sa satisfaction et imaginant l'épancher dans le cœur de son ami : — « Adrian, dit-il, rien au monde, non, rien n'est aussi aimable que Colette, elle vient de m'enivrer de voluptés; il n'est pas possible à un homme d'en goûter davantage avec aucune femme. »

L'hôte, à qui de semblables nouvelles ne plaisaient nullement, dit en lui-même que me vient conter celui-ci? Puis élevant la voix : — « Voilà le tour le plus méchant et le plus perfide qu'on puisse jouer

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à un honnête homme et je ne l'avais pas mérité, mais vous me le paierez. » Qui fut surpris ? ce fut Pinuccio. Comme il avait peu de présence d'esprit il lui répond, tout étourdi de sa méprise, qu'il lui serait difficile de se venger, qu'il ne le craignait aucunement, et par cette réponse peu réfléchie il pensa tout découvrir.

Sur ces entrefaites, — « Écoute donc ces étrangers, je crois qu'ils ont quelque dispute, dit la femme à Adrian qu'elle prenait toujours pour son mari. — « Que nous importe ? laisse-les faire, répond Adrian, ils ont trop bu hier au soir. » Ce son de voix fut un coup de foudre pour la femme et lui fit connaître sa méprise. Que faire pour réparer cette aventure, comment la déguiser ? Elle se lève, prend le berceau de son fils, le porte près du lit de sa fille, se couche avec celle-ci, et feignant de s'éveiller au bruit de la dispute, elle appelle son mari et lui demande le sujet de ce tintamarre. — « N'entends-tu pas, répond celui-ci, ce que conte Pinuccio, ce qu'il dit avoir fait cette nuit avec Colette ? » — « Il ment bien effrontément ; je te jure qu'il n'a point couché avec elle, car je ne l'ai point quittée et n'ai pas dormi assez profondément pour ne pas m'apercevoir de tout ce qui se serait passé. En vérité, tu es un grand sot de croire de pareilles sornettes. Mais vous voilà, vous autres hommes ; vous vous enivrez le soir, vous couchez çà et là sans le sentir, et prenez les songes de votre ivresse pour des réalités ; il serait bon, pour vous corriger, que vous vous rompissiez le cou une seule fois. Mais que fait là Pinuccio ? pourquoi n'est-il pas dans son lit ? »

Adrian voyant que la femme couvrait sagement sa honte et celle de sa fille : — « Pinuccio, dit-il, je t'ai prié cent fois de ne jamais coucher hors de ta maison. Ce maudit défaut de te lever ainsi pendant tes rêves et de débiter comme des vérités tout ce qui se présente à ton imagination, te jouera quelque mauvais tour. Reviens ici et que Dieu te donne une bonne nuit. »

Après ce discours d'Adrian et celui de sa femme, l'hôte crut bonnement que Pinuccio était un somnambule. Il l'agite, il l'appelle. —« Pinuccio, disait-il, Pinuccio, éveillez-vous donc et retournez dans votre lit. » Pinuccio, à qui la conversation n'était pas échappée, voulut aussi contribuer à duper le pauvre homme ; il feint de rêver de nouveau et débite mille sottises dont l'hôte rit à gorge déployée. Enfin, à force d'être agité, il s'éveille : — « Adrian, dit-il, est-ce qu'il est déjà jour ? » — « Oui, oui, viens ici. » Il se lève, feignant encore d'être endormi, quitte l'hôte et regagne son lit.

Dès que le jour parut on se leva. L'hôte se moqua des songes et du songeur, et, après avoir bu avec lui et chargé leurs chevaux, nos deux amis prirent le chemin de Florence. Ils étaient presque aussi contents de la tournure singulière que leur aventure avait prise, que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de l'aventure elle-même. Dans la suite, Pinuccio et Colette prirent d'autres moyens pour se voir fréquemment. La jeune fille fit croire à sa mère qu'en effet Pinuccio avait songé; en sorte que cette bonne femme crut avoir veillé toute seule.

NOUVELLE VII.

QUI MAL VEUT, MAL SONGE.

La reine ordonna à madame Pampinée de dire sa Nouvelle.

Peut-être, dit cette dame, connaissez-vous Talan de Môle, homme d'une honnêteté reconnue. Il avait épousé une jeune fille, nommée Marguerite, qui le disputait en attraits à toutes celles de son sexe; mais les défauts de son caractère étaient bien capables d'affaiblir l'impression de sa beauté. Fantasque, opiniâtre, inflexible et revêche, voilà son portrait au naturel. Personne ne faisait rien à son gré, et il suffisait qu'on lui conseillât une chose pour qu'elle fît le contraire. Je vous laisse à penser si elle devait faire le bonheur de son mari; comme il ne voyait point de remède à sa mauvaise humeur, il se fit un devoir de la supporter du mieux qu'il pouvait.

Or, il arriva qu'étant avec cette espèce de mégère dans une belle maison de campagne qui lui appartenait, il songea une nuit qu'il voyait Marguerite se promenant dans un bois voisin du château, et qu'après y avoir fait quelques tours un loup monstrueux s'élançait sur elle, la prenait par la gorge, l'emportait, quoiqu'elle criât au secours de toute sa force, et que l'ayant enfin lâchée il lui avait laissé la gorge et le visage tout défigurés. Effrayée de ce songe, dès qu'il fut levé,—«Ma femme, lui dit-il, quoique, grâce à ton mauvais caractère, il ne m'ait pas encore été permis de goûter un jour de bonheur avec toi, je serais cependant fâché qu'il t'arrivât quelque fâcheux accident. Si donc tu veux m'en croire, tu ne sortiras pas de la maison aujourd'hui. » Elle lui en demande la raison, et Talan lui fait part de son rêve. Au lieu d'être touchée des tendres alarmes de son mari, *qui mal veut, mal songe*, lui répondit-elle en secouant la tête. « Tu feins de m'*aimer*, de t'intéresser à mon sort, mais je lis dans ton cœur, tes rêves ne sont que l'expression de ce que tu me souhaites, et je ferai en sorte de ne pas te donner cette satisfaction, ni aujourd'hui ni jamais. » — « Je prévoyais ta réponse; car *à laver la tête d'un âne on perd sa lessive*. Interprète mon songe comme il te plaira, peu m'importe; mais je te conseille de nouveau de ne pas sortir aujourd'hui de la maison, ou du moins de ne pas aller dans le bois. » — « Je ferai précisément tout le contraire; mon projet était d'y aller et je n'y manquerai pas. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Comme cette femme empoisonnait les meilleures intentions, elle se figura que son mari ne voulait l'empêcher d'aller au bois que parce qu'il devait avoir fait quelque partie fine dont il voulait lui dérober la connaissance. Peut-être y a-t-il donné rendez-vous à quelque femme débauchée, disait-elle en son intérieur : *le bonhomme serait bon en un moulin avec des aveugles* ; moi qui ne suis point aveugle, je ne serai point sa dupe. Je me garderai bien de le croire ; je veux tout voir, tout connaître, et dussé-je rester au bois tout le jour, je saurai quelle espèce de tour il voulait me jouer.

D'après cette résolution, dès que son mari fut sorti, elle part et arrive au bois ; elle choisit l'endroit le plus épais, s'y cache, fait attention au moindre bruit et regarde de tous côtés si elle ne voit venir personne. Tandis que sans crainte et sans défiance elle attendait avec sécurité l'événement de sa ruse, arrive d'un prochain taillis un loup d'une taille énorme et d'un regard terrible. Cet animal féroce s'élance aussitôt sur elle, la saisit par sa gorge et l'emporte comme un faible agneau ; elle n'a ni la force, ni le courage de lui opposer la plus légère résistance. Le loup l'eût sûrement étranglée si des bergers qui l'aperçurent ne l'eussent obligé par leurs cris à lâcher sa proie. Ces bergers accoururent, et l'ayant reconnue, quoiqu'elle fût fort défigurée, ils la portèrent dans sa maison. Elle fut longtemps malade ; mais enfin elle guérit par les soins de son mari, qui fit venir les plus habiles chirurgiens et médecins des environs. Leur art ne put cependant effacer les traces que la dent du loup avait laissées sur sa gorge et sur son visage ; de sorte que sa beauté en fut extrêmement altérée. Honteuse de reparaître après cette triste catastrophe, elle pleura souvent dans la solitude à laquelle elle s'était condamnée son entêtement, et se sut bien mauvais gré de n'avoir pas ajouté foi au songe de son mari.

NOUVELLE VIII.

A BON CHAT BON RAT.

La reine ordonna à madame Laurette de dire sa Nouvelle.

Mes aimables dames, dit-elle, il y avait jadis à Florence un glouton renommé qu'on appelait Chiaque. Tout son extérieur prévenait en sa faveur. Personne ne parlait avec plus de grâce et ne tournait si plaisamment ce qu'il voulait dire. Comme ses revenus ne pouvaient suffire à sa dépense, ses talents le faisaient recevoir dans toutes les sociétés, et il avait grand soin de choisir celles où l'on faisait la meilleure chère.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dans le même temps et dans la même ville, un nommé Blondel, d'une taille très petite, mais fine et proportionnée, fort élégant dans ses habits et dans sa frisure, faisait le même métier que Chiaque. Ce Blondel, un matin de carême, venait d'acheter au marché deux très grosses lamproies pour messire Vieri de Cherqui, lorsqu'il fut aperçu de Chiaque, qui s'approche aussitôt de lui et lui demande ce qu'il veut faire de ces lamproies. — « Hier au soir, répond Blondel, on en envoya trois beaucoup plus grosses que celles-ci, accompagnées d'un esturgeon, à messire Corse Donat; mais n'en ayant pas assez pour régaler plusieurs gentilshommes qu'il a invités à dîner, il m'a envoyé acheter ces deux poissons. Ne viendras-tu pas en manger? » — « Je n'ai garde d'y manquer ; tu me connais trop bien pour imaginer que je laisse échapper une si belle occasion. »

L'heure du dîner venue, il se rendit à la maison du seigneur Corse. — « Que veut monsieur Chiaque ? lui dit celui-ci. » — « Monsieur, je viens dîner avec vous et votre compagnie. » — « Vous êtes un galant homme, et vous me faites grand plaisir. Passons dans la salle à manger, car il est temps. » On se mit à table. Des pois chiches, de la tonine grasse, une friture de poisson d'Arno, voilà tout ce qu'on servit. Chiaque s'aperçut fort bien que Blondel avait voulu le jouer. La honte d'avoir donné dans ce panneau, lui inspira le désir de la vengeance, et il ne tarda pas à trouver l'occasion de le remplir.

Blondel, qui s'était beaucoup amusé à ses dépens, en racontant à qui voulait l'entendre le tour qu'il lui avait joué, le rencontre, l'aborde : — « Eh bien ! lui dit-il, comment as-tu trouvé les lamproies de messire Corse? » — « Avant qu'il soit huit jours, tu le sauras mieux que moi. »

Sans perdre de temps, il va trouver un gagne-denier, convient de prix avec lui, lui remet une bouteille de verre entre les mains, le conduit près de la halle de Cavicciulli, lui montre un chevalier nommé messire Philippe Argenti, homme d'une fort grande taille, emporté, vain, bizarre : — « Tu vois ce chevalier, dit-il à son gagne-denier, va le trouver, et lui dis : « Monsieur Blondel m'envoie vers vous et vous prie de vouloir bien lui *enrubiner* ce flacon de votre excellent vin clairet, parce qu'il veut régaler quelques uns de ses amis ». Garde-toi bien de le laisser approcher de toi, crains qu'il ne te saisisse au collet; tu ferais fort mal tes affaires et tu gâterais les miennes. » — « Est-ce là tout? dit le gagne-denier. » — « Oui, va, répète ce que je t'ai dit; reviens me trouver, et je te paierai. »

Le commissionnaire part et remplit sa commission. Philippe, qui avait un cerveau prompt à s'enflammer, croyant que Blondel, qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

onnaissait fort bien, voulait se moquer de lui, se lève, le visage en feu, les yeux étincelants : — « Que veut dire ceci ? s'écria-t-il ; de quel *enrubinement*, de quels amis est-il question ? que le diable vous emporte l'un et l'autre. » — Tout en prononçant ces imprécations, il étendait le bras pour saisir le gagne-denier ; mais celui-ci, qui était sur ses gardes, ne perdit pas un moment pour finir, et s'en retourna bien vite vers Chiaque, à qui il rendit compte de sa mission et de qui il reçut la somme dont ils étaient convenus.

Chiaque n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé Blondel. Dès qu'il le rencontra : — « Y a-t-il longtemps, lui dit-il, que tu n'as été à la halle de Cavicciulli ? » — « Non ; mais pourquoi cette question ? » — « C'est que messire Philippe te fait chercher partout, et je ne sais ce qu'il te veut. » — « J'y vais donc de ce pas, et je lui parlerai. » Quand Blondel fut parti, Chiaque le suivit de loin pour être témoin de l'aventure. Messire Philippe, qui n'avait pu attraper le gagne-denier, était encore bouillant de colère, ne pouvant rien comprendre dans le message que Blondel lui avait adressé, sinon qu'il avait voulu se moquer de lui. Différentes pensées l'agitaient sur ce sujet, lorsque Blondel entra. Dès que Philippe l'aperçoit, il s'élance vers lui, et débute par lui appliquer un grand coup de poing sur le nez. — « Dieu ! s'écrie Blondel étourdi de cette réception inattendue, que signifie cela, Monsieur ? » — Philippe le prend par les cheveux, lui arrache sa coiffe, jette son capuchon par terre, et le frappant rudement : — « Traître, je t'apprendrai ce que cela signifie. Mais, voudrais-tu bien m'expliquer toi-même ce que veulent dire cet *enrubinement* et ces amis, et tout ce que tu m'as envoyé dire ? Me prends-tu pour un enfant ? penses-tu t'amuser de moi ? » Tout en disant cela, il faisait tomber sur le visage du pauvre Blondel une grêle de coups : il arrachait ses cheveux, le trainait par terre et déchirait son habit. Il était si occupé de cette besogne, que jamais Blondel ne put lui faire entendre un seul mot, ni lui demander la raison de cet étrange traitement. Les mots d'amis, d'*enrubinement* avaient frappé son oreille ; mais de quoi l'instruisaient-ils ? Les voisins, qui étaient accourus, mirent enfin un terme à la fureur de Philippe en lui arrachant des mains le malheureux Blondel. Ce fut alors qu'on l'instruisit des raisons qui avaient allumé une si grande colère ; pour le consoler, on lui fit quelques remontrances, on tâcha de lui faire sentir combien il était dangereux de se jouer à messire Philippe, et on lui recommanda de n'y plus revenir. Blondel, tout en larmes, jurait que jamais il n'avait envoyé chercher de vin chez messire Philippe. Quoi qu'il en soit, il garda les coups et les remontrances.

Il ne fut pas longtemps à imaginer que cette aventure était un coup

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de vengeance de la part de Chiaque. Mais comment lui riposter ? se tenir coi, ne dire mot était le parti le plus sage et ce fut celui qu'il suivit. Il garda la maison jusqu'à ce que l'empreinte des poings de messire Philippe fût effacée. A sa première sortie il rencontra Chiaque. — « Eh bien ! Blondel, lui dit celui-ci en riant, comment as-tu trouvé le vin de messire Philippe ? » — « Que n'as-tu trouvé de même les lamproies de messire Corse ! » — « Quand tu voudras me donner un dîner semblable à celui que tu m'as fait faire chez lui, je te donnerai à boire comme tu as bu chez messire Philippe. »

Blondel, qui vit bien qu'il n'y avait rien de bon à gagner en luttant contre Chiaque, pria Dieu de faire sa paix avec lui. Dans la suite, il eut grand soin de ne pas se moquer de lui.

NOUVELLE IX.

LES CONSEILS DE SALOMON.

Il n'y avait plus que la reine qui n'eût pas encore parlé, et comme elle ne voulait pas violer le privilége accordé à Dionéo, elle prit la parole en ces termes :

Le bruit de la miraculeuse sagesse de Salomon s'était répandu par tout l'univers ; on savait aussi qu'il ne dédaignait pas d'en donner des preuves à quiconque lui en demandait. De tous côtés on venait à lui, on le consultait sur les affaires les plus urgentes et les plus épineuses. Un jeune gentilhomme de la ville de Lajazze nommé Mélisse se mit en route pour le voir. Il rencontra chemin faisant un autre jeune homme nommé Joseph, qui allait aussi à Jérusalem pour le même sujet. Il l'aborde, entre en conversation avec lui ; l'interroge sur sa naissance, sa patrie, sa condition, le but et l'objet de son voyage. Joseph répondit qu'il allait consulter Salomon sur la conduite qu'il devait tenir envers la femme la plus difficile, la plus désagréable, la plus méchante qui fut jamais, et sur qui prières, menaces, caresses, flatteries n'avaient pu jusqu'alors faire aucune impression. Mélisse, interrogé à son tour par Joseph comme il l'avait interrogé, répondit : — « Je suis de Lajazze, jeune, riche, généreux, tenant bonne maison, faisant honneur à tous mes concitoyens, et je suis aussi malheureux que vous ; malgré toutes mes dépenses, je n'ai pu trouver encore un ami. Je vais comme vous voir Salomon et lui demander le moyen d'être aimé. »

Arrivés à Jérusalem, tous deux sont conduits devant le roi. Mélisse parut le premier et conta son histoire. — « Aime, lui répondit Salomon. » Il sortit après cette courte réponse. Joseph vient, représente

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

son malheur : — « *Va-t'-en au Pont-aux-Oies.* » Ce fut le seul conseil qu'il put obtenir. Tous deux s'étant rejoints, ils se communiquèrent les réponses qu'on leur avait faites et les regardaient comme des énigmes dont ils ne pouvaient trouver le mot ou des paroles vagues qui, n'ayant aucun rapport à leurs affaires, semblaient avoir été proférées pour se moquer d'eux. Très mécontents de leur voyage, ils quittèrent donc Jérusalem et reprirent le chemin de leur pays.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent à une rivière profonde sur laquelle était un pont magnifique. Dans ce moment passait un grand convoi de chevaux et de mulets chargés qui leur fermaient le passage. Ils furent contraints d'attendre. Tout avait défilé, il ne restait plus qu'un mulet ombrageux qui ne voulait plus avancer. Le muletier prend un bâton, le frappe d'abord assez doucement; mais le mulet allait tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois reculait et ne faisait pas un pas en avant. Nouveaux coups de la part du muletier sur les flancs, sur la tête, sur la croupe : tout était inutile. Joseph et Mélisse, qui attendaient que le passage fût libre, touchés de pitié, disaient : — « Bourreau ! veux-tu le tuer, ne peux-tu essayer de le mener plus doucement? sûrement il irait beaucoup mieux si tu le traitais moins cruellement. » — « Messieurs, répondit le muletier, vous connaissez vos chevaux, moi je connais mon mulet; laissez-moi faire. » A ces mots, il redouble les coups et fait tant enfin que le mulet avance. Avant de quitter ce pont, Joseph demanda à un bonhomme qui y était assis comment cet endroit s'appelait : — « Monsieur, répondit le bonhomme, on le nomme le *Pont-aux-Oies.* » Joseph se ressouvint alors des paroles de Salomon. — « Je commence à voir clair, dit-il à son compagnon, dans le conseil qui m'a été donné et que je crois très bon. Jusqu'à présent je n'ai pas bien su battre ma femme; mais ce muletier vient de me donner une leçon dont je saurai profiter. »

Nos voyageurs arrivés à Antioche, Joseph retint quelques jours Mélisse afin de lui donner le temps de se reposer. Joseph fut fort bien reçu de sa femme, à laquelle il dit de leur préparer à souper comme son ami l'ordonnerait. Celui-ci, obligé de céder à cette civilité, donna ses ordres; mais on n'en exécuta aucun, et le souper fut absolument contraire à celui qui avait été prescrit. Joseph, irrité, dit à sa femme : — « Ne t'avait-on pas dit quel devait être notre souper? » — « Que veut dire ceci? répartit-elle aigrement; que m'importent les ordres d'autrui? j'ai suivi ma fantaisie. Que le repas te plaise ou ne te plaise pas, je ne m'en occupe guère. »

Mélisse, étonné de la réponse de cette femme, ne put s'empêcher de la blâmer. Mais Joseph, plus courroucé qu'étonné, dit : — « Ma

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

femme, je te retrouve telle que je t'ai laissée ; mais crois que je saurai changer ton caractère, » et se tournant vers Mélisse : — « Mon ami, lui dit-il, nous verrons si le conseil de Salomon est bon ; mais je te prie de ne point trouver mauvais que je l'exécute devant toi, et de ne point regarder comme un jeu ce que je fais faire. Ne trouble point mon entreprise, et souviens-toi de la réponse que nous fit le muletier lorsque nous nous attendrissions sur le sort de son mulet. » — « Je suis dans ta maison, répondit Mélisse, et j'ai résolu de n'y faire que ce qui te sera agréable. »

Joseph ayant trouvé un bâton de chêne encore tout vert, monte à la chambre où sa femme était allée exhaler son dépit. Il la prend par les cheveux, la jette à ses pieds et la bat comme un désespéré. D'abord on crie, on menace ; mais les cris, les menaces n'opérant rien, on a recours aux prières : on jure, on promet de faire à l'avenir tout ce qu'on voudra. Malgré cet air de repentir, les coups roulaient toujours sur les côtés, les cuisses et les épaules ; enfin, la lassitude seule met un terme à cette expédition.

Joseph revint vers Mélisse. « Nous verrons demain, dit-il, quel miracle aura opéré le conseil d'aller au *Pont-aux-Oies.* » Après s'être reposé un moment, il lava ses mains, puis se mit à table, et quand l'heure du repos fut venue, ils allèrent se coucher. Cependant la pauvre femme se ramasse, se jette sur un lit, où elle reposa le mieux qu'il lui fut possible. Le lendemain, elle se lève de bonne heure, va trouver son mari, lui demande ce qu'il veut pour son dîner. Celui-ci, riant avec Mélisse de l'heureux succès de son expédient, dit ce qu'il veut. L'heure venue, on trouva la table servie selon les ordres reçus. Joseph et Mélisse se réunirent donc pour louer la sagesse du conseil qu'ils n'avaient pas d'abord compris.

Quelques jours après, Mélisse, revenu chez lui, confia à un homme sage la réponse de Salomon. Ce sage lui dit : — « Il ne pouvait vous donner un meilleur conseil. Vous savez bien que vous n'aimez personne. Les fêtes que vous donnez, les plaisirs que vous procurez, ce n'est point par amitié pour quelqu'un, c'est pour vous, pour vous seul, pour satisfaire votre vaine gloire. Aimez donc, comme vous l'a dit Salomon, et vous serez aimé. »

C'est ainsi que Joseph parvint à corriger sa femme et Mélisse à avoir des amis.

NOUVELLE X.

LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.

Cette Nouvelle excita les murmures des dames et le rire des hommes. Quand tout fut apaisé, Dionéo prit la parole : — « Aimables

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dames, un corbeau parmi des colombes contribue plus à faire ressortir leur beauté que le cygne blanc ; ainsi, un fou parmi des sages relève l'éclat de la sagesse. Vous êtes toutes modestes et discrètes : moi, j'ai la tête un peu légère ; mais ce défaut doit être un titre à votre bienveillance, puisqu'il fait briller votre vertu : si j'avais plus de mérite peut-être obscurcirais-je le vôtre. La légèreté qui m'est naturelle me donne des droits à votre indulgence, et la liberté de mes discours doit moins vous offenser, après m'être montré tel que je suis, que si je me fusse comporté en sage. »

Il y avait l'année dernière, à Barlette, un prêtre nommé messire Jean de Barole. Son bénéfice ne lui suffisant pas pour vivre, il conduisait de côté et d'autre dans les foires de la Pouille différentes marchandises sur une jument qui lui appartenait. En courant le pays il avait fait rencontre d'un certain Pierre, du village des Trois-Saints, qui faisait avec un âne le même métier que lui. Il ne l'appelait, selon l'usage du pays, que le compère Pierre, à cause de l'étroite familiarité qui les unissait. Toutes les fois qu'il venait à Barlette, il le menait avec lui, le couchait, le régalait du mieux qu'il pouvait. Leurs honnêtetés étaient réciproques. Compère Pierre, qui n'avait à Trois-Saints qu'une petite maisonnette à peine pour loger son âne, sa femme jeune et belle, et lui, en faisait les honneurs à messire Jean quand il lui faisait l'honneur d'y venir. Cependant, quand il s'agissait de coucher, compère Pierre ne pouvait satisfaire sa bonne volonté, n'ayant qu'un lit qu'il partageait avec sa femme ; il fallait donc que messire Jean couchât sur un peu de paille à côté de sa jument, qui était logée avec l'âne dans une écurie fort étroite.

Madame Jeannette, qui n'ignorait pas les bons traitements que son mari recevait à Barlette de la part du curé, avait proposé plusieurs fois d'aller coucher avec une de ses voisines, nommée Zite Cataprise, et de laisser sa place au bon prêtre. Celui-ci avait toujours refusé cet arrangement. Un jour, entre autres, pour prétexter son refus : — « Commère Jeanne, lui dit-il, ne vous inquiétez pas de moi : je ne suis pas aussi à plaindre que je le parais. Cette jument que vous me connaissez, je la change quand je veux en une belle fille et lui rends sa première forme. Croyez que je ne puis ni ne veux l'abandonner. »

Jeannette, qui était simple d'esprit, crut ce prodige et en fit part à son mari.—« Si le curé, ajouta-t-elle, est aussi véritablement ton ami que tu le dis, que ne te confie-t-il son secret ? tu ferais de moi une jument, et avec l'âne et moi tes affaires iraient mieux : nous ferions double profit. » Compère Pierre, qui n'était rien moins qu'un rusé compère, crut aussi au prodige, se rendit au conseil de sa femme, et sans perdre de temps sollicita messire Jean de lui apprendre son

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

secret. Celui-ci s'efforça de le détourner de cette idée, mais n'en pouvant venir à bout : « Puisque absolument vous le voulez, lui dit-il, venez demain matin, à notre ordinaire, soyons levés avant le jour, et je vous ferai part de toute ma science. » Vous imaginez bien que l'attente et l'impatience empêchèrent compère Pierre et commère Jeannette de fermer l'œil pendant une partie de la nuit.

Dès que le jour commença à poindre, ils se levèrent et appelèrent le curé. — « Il n'y a personne au monde, dit celui-ci en se levant, à qui je voulusse découvrir mon secret ; mais vous l'avez exigé, je ne puis rien vous refuser. Cependant si voulez être bien instruits, observez exactement ce que je vous prescrirai. » Après qu'on eut tout promis, messire Jean prend une chandelle et la met entre les mains du compère Pierre, en lui disant : « Regarde bien tout ce que je ferai, et retiens fidèlement les paroles que je prononcerai, mais, sur toutes choses, mon ami, garde-toi de rien dire, quoi que je fasse : le moindre mot gâterait tout, et il serait impossible d'y revenir. Fais des vœux seulement pour que je puisse bien attacher la queue ; car c'est le plus difficile de l'ouvrage. » Compère Pierre prend la chandelle et jure de suivre en tout les ordres du magicien.

Alors messire Jean fait dépouiller Jeannette de tous ses vêtements, sans en excepter un seul, la fait coucher sur ses mains et ses pieds, dans la posture d'une jument ; puis lui touchant le visage et la tête : —« Que ceci, dit-il soit une belle tête de jument.» De là passant aux cheveux : — « Que ceci soit une belle crinière de jument. » Ensuite, portant la main sur la poitrine, où il y sentit deux globes élastiques et durs, dont le mouvement et la dureté se communiquèrent bientôt à une des parties secrètes de messire Jean : — « Que ceci, dit-il, soit un beau poitrail de jument.» Il en fit autant sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes et sur les bras.

Il ne restait plus que la queue à former ou plutôt à placer. Le curé se poste derrière les fesses de Jeannette, et, tandis qu'il appuie une de ses mains sur la croupe, il prend de l'autre l'outil avec lequel on plante les hommes, et l'introduit dans sa gaîne naturelle, mais à peine l'y a-t-il enfoncé, que Pierre, qui jusqu'à ce moment avait tout regardé attentivement et sans mot dire, ne trouvant pas cette dernière opération de son goût, s'écria : « Halte-là, messire Jean ; je n'y veux point de queue ! je n'y veux point de queue : aussi bien l'attachez-vous trop bas. »

Le curé ne démarrait point ; le mari courut le tirer par la soutane. « Peste de nigaud ! » dit messire Jean tout chagrin, car il n'avait pas bien achevé sa besogne ; « ne t'avais-je pas recommandé de garder le plus profond silence, quelque chose que tu visses ? la métamorphose allait s'opérer dans l'instant ; mais ton maudit babil a tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gâté, et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne puis pas recommencer.» — « Vraiment, répondit Pierre, je n'y voulais pas une telle queue et vous l'attachiez beaucoup trop bas ; et s'il en fallait une absolument, pourquoi ne me disiez-vous pas de la mettre moi-même ? »

La jeune femme, qui avait pris goût à cette dernière opération de la cérémonie : « Bête que tu es ! dit-elle à son bonhomme de mari, pourquoi as-tu gâté tes affaires et les miennes? as-tu jamais vu de jument sans queue ? Tu seras gueux toute ta vie : encore un moment de patience et tout était fait. Ne t'en prends qu'à toi-même si nous sommes toujours misérables. »

Comme l'indiscrétion de Pierre ôtait toute possibilité de faire d'une femme une jument, Jeannette se r'habilla, et compère Pierre tâcha de faire son métier ordinaire avec son âne. Il ne voulut point suivre messire Jean à la foire de Betonte, et se garda bien dans la suite de lui redemander une jument.

Combien ne dut-on pas rire de cette Nouvelle, dont aucune des peintures, quoique déguisées, n'échappa à la pénétration des dames!

Chaque membre de la compagnie ayant rempli sa tâche en contant son histoire, et le soleil commençant à perdre sa chaleur, la reine, qui savait que le terme de son règne étoit arrivé, ôta la couronne qu'elle avait sur sa tête et la mit sur celle de Pamphile, qui était le dernier à recevoir cet honneur, en lui disant : « Sire, vous n'avez pas peu de chose à faire : comme le dernier, c'est à vous à réparer mes fautes et celles de mes prédécesseurs dans la place que j'ai remplie et que vous allez remplir vous-même. Puisse Dieu vous faire autant de grâce qu'il m'en a fait en me permettant de vous couronner roi. »

Pamphile reçut cet honneur avec reconnaissance, et répondit honnêtement que si son règne obtenait des éloges, il les devrait à l'indulgence de ses sujets. « Mesdames, la bonté de notre reine d'aujourd'hui, pour donner quelque relâche à notre esprit, nous a permis de parler de tout ce qu'il nous plairait. Je crois que vous avez eu assez de repos; *ainsi je pense qu'il est bon de reprendre notre* usage ordinaire. Voici donc le sujet sur lequel je vous prie de vous préparer à parler pour demain. Il faut s'entretenir de ceux ou de celles qui ont fait de grandes et belles choses pour l'amitié ou pour quelque autre motif aussi noble. La peinture de ces actions embrasera tellement nos cœurs d'une vive émulation que notre vie, qui ne peut être que fort courte, s'étendra, par les soins de la renommée, au delà de la durée de ce corps mortel. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

DIXIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LES DEUX COFFRES.

On s'assembla dans un lieu marqué par le nouveau roi selon la coutume ordinaire. Là, Pamphile ordonna à madame Néiphile de dire la première Nouvelle. Elle commença ainsi son récit :

Messire Roger de Figiovan a été un des plus aimables et des plus vaillants chevaliers qu'ait produits la ville de Florence ; peut-être aussi a-t-il été un des plus honnêtes hommes dont elle puisse se vanter. Comme il était fort riche, qu'il brûlait du désir de s'illustrer, et qu'il voyait que la Toscane était un pays peu propre à favoriser ses desseins, il résolut d'entrer pendant quelque temps au service d'Alphonse, roi d'Espagne, prince d'une réputation qui effaçait celle des princes ses voisins. Il passa donc à Madrid, suivi d'un nombreux équipage, et fut fort bien reçu du roi. Il vécut pendant quelque temps auprès de lui d'une manière brillante, se signala par plusieurs belles actions et acquit la réputation d'un vaillant homme. Cependant, comme il étudiait avec soin le caractère et la conduite du roi, il remarqua que ce prince accordait les grâces indiscrètement et que ce n'était pas toujours le mérite qui avait part à ses dons. Les châteaux, les places, les baronnies étaient distribués à des gens ignorés et qui n'avaient d'autre titre pour les obtenir que beaucoup d'intrigue. Il se connaissait, il savait fort bien ce qu'il valait, et voyant qu'on l'oubliait dans la distribution des faveurs, il crut que cet oubli, tout injuste qu'il était, blessait son honneur. Il résolut donc de se retirer. Il demanda son congé au roi et l'obtint. Ce prince lui fit présent de la plus belle et de la meilleure mule qu'il y eût dans ses écuries, telle enfin que Roger eût pu la désirer pour le long voyage qu'il projetait. Ensuite le roi chargea un de ses gentilshommes, dont il connaissait la sagesse et la discrétion, de tâcher de trouver le moyen d'accompagner messire Roger dans sa route, sans qu'il pût s'apercevoir qu'il eût des ordres pour cela ; de bien écouter ce qu'il dirait de lui, afin de pouvoir lui en rendre compte et de faire en sorte de le ramener à la cour après qu'il aurait bien déclamé.

L'officier joua fort bien son rôle. Il épia le moment où Roger sortirait de la ville. Dès qu'il le vit parti il le suivit, l'aborda, et lui faisant accroire qu'il allait en Italie il marcha avec lui comme compa-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gnon de voyage. Ils parlèrent d'abord de choses indifférentes et générales; mais, sur les neuf heures, le gentilhomme dit à Roger : « Je crois qu'il serait à propos de faire pisser nos montures et de les faire un peu repaître. On entre dans une hôtellerie où toutes les bêtes pissèrent, excepté la mule; ce qui fut remarqué de Roger. S'étant remis en route, on arrive à un ruisseau où ils firent boire les bêtes et où la mule ne manqua pas de pisser. — « La peste soit de l'animal, s'écria Roger ; il est du naturel du maître de qui je la tiens.» L'officier ne laissa pas échapper cette phrase ; il en avait déjà recueilli beaucoup d'autres sur le compte du roi, mais toutes étaient en son honneur.

Le lendemain matin, le gentilhomme fit si bien qu'il contraignit Roger de revenir sur ses pas. On prétend que ne pouvant l'y déterminer par la persuasion, il l'y obligea par ordre du roi. Quoi qu'il en soit, Alphonse, prévenu déjà de son propos, le fait venir, lui fait un bon accueil et lui demande pourquoi il l'avait comparé à sa mule. « Sire, répondit le Florentin sans se déconcerter, j'ai fait cette comparaison parce qu'elle est juste. En effet, ma mule n'ayant point pissé où il fallait et pissant où il ne fallait pas, a agi, ce me semble, comme Votre Majesté qui ne donne pas quand il le faut et qui donne quand il ne faut pas, puisqu'elle comble de ses dons ceux qui en sont indignes et qu'elle les refuse à ceux qui n'ont rien négligé pour les mériter.»

— « Mon cher Roger, répondit le roi, si je ne vous ai pas, comme à beaucoup d'autres, accordé mes faveurs, ce n'est pas que je ne vous en aie cru beaucoup plus digne que la plupart de ceux qui les ont obtenues. Je connais tout votre mérite, je vous rends la justice qui vous est due ; mais votre malheureuse étoile s'est toujours opposée aux effets de ma bonne volonté : c'est elle et non pas moi qu'il faut accuser, et je veux vous en donner une preuve convaincante. »

— « Sire, répliqua le Toscan, je ne me plains point de n'avoir eu aucune part à vos dons, parce que je ne suis pas tourmenté du désir d'augmenter ma fortune; mais je me plains de ce que cet oubli paraît déposer contre mes services et contre le désir que j'ai toujours eu de mériter votre estime. Cependant je reçois votre déclaration avec tout le respect et toute la reconnaissance que je vous dois, et suis prêt à voir tout ce qu'il vous plaira, quoique vous n'ayez aucunement besoin de justification à mon égard. »

Le roi le mena dans une grande salle où, selon ses ordres, il y avait deux coffres fermés. —«Un de ces coffres, lui dit-il ensuite, en présence de plusieurs personnes, contient ma couronne, mon sceptre et mes bijoux les plus précieux, l'autre ne renferme que de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

terre. Prenez lequel des deux il vous plaira : je vous donne celui que vous choisirez. Vous verrez, par cette épreuve, qui de votre étoile ou de moi a été injuste envers vous. »

Roger ayant obéi, le roi fait ouvrir le coffre qu'il avait choisi ; c'était celui qui ne contenait que de la terre. —« Vous voyez bien, reprit alors Alphonse en riant, que ce que j'ai dit de votre étoile est exactement vrai ; mais vos vertus méritent que j'en corrige la maligne influence. Je sais que vous n'avez nulle envie de devenir Espagnol ; ainsi, je ne vous donnerai ni château ni place, mais je veux que le coffre que la fortune vous a refusé soit à vous en dépit d'elle. Emportez-le dans votre pays, qu'il soit pour vous et pour les vôtres un témoignage de votre vertu et de mon empressement à récompenser le mérite. » Roger reçut le présent, et après avoir fait les remercîments qu'il méritait, il reprit bien joyeux le chemin de la Toscane.

NOUVELLE II.

GUINOT DE TACCO.

Madame Elise fut priée de conter sa Nouvelle. Cette dame commença ainsi :

Guinot de Tacco, renommé par son audace et ses brigandages, ennemi des comtes de Saint-Flour, chassé de Sienne, fit révolter la ville de Radicofani contre la cour de Rome, s'y établit et, pour s'y soutenir, faisait détrousser tous ceux qui passaient dans les environs par les satellites qui lui étaient attachés. Boniface VIII occupait alors la chaire pontificale. L'abbé de Cluny, qu'on regarde comme le plus riche prélat de toute la chrétienté, vint faire dans ce temps sa cour à Rome. Là, s'étant gâté l'estomac par les excès de la bonne chère, les médecins lui conseillèrent d'aller prendre les eaux de Sienne, et en ayant obtenu l'agrément du pape, il partit en grande pompe et avec un train nombreux de chars, d'hommes et d'animaux, sans trop s'inquiéter de ce qu'on disait de Guinot.

Celui-ci, instruit du voyage du prélat, tendit ses filets et l'enferma si bien dans un lieu fort étroit, lui et son train, qu'il n'en échappa point un seul valet. Ensuite il lui députa un de ses principaux officiers qui lui dit fort civilement, de sa part, qu'il le priait de venir descendre chez lui. L'abbé répondit en colère qu'il ne le ferait pas, qu'il n'avait rien à démêler avec Guinot ; qu'il passerait outre et qu'il n'y avait personne assez hardi pour s'opposer à son passage. Le député lui répliqua respectueusement qu'il était en lieu où l'on ne reconnaissait de force supérieure que celle de Dieu même et où les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

excommunications, les interdictions étaient méprisées et de nul effet. «Ainsi je crois, monsieur, continua-t-il, que le parti le plus sage que vous ayez à prendre est de vous rendre de bonne grâce à l'invitation de Guinot.»

Pendant cette petite conférence, arrive une troupe de satellites qui environnent monsieur l'abbé et le forcent de prendre avec tous ses gens et son bagage le chemin du château. Dès qu'il y fut arrivé, on le logea, selon les ordres qui avaient été donnés, dans une petite chambre fort étroite et fort obscure, tandis qu'on donna à toutes les personnes de sa suite un appartement commode et proportionné à leur qualité. Après qu'on eut mis en sûreté les mulets, les chevaux et le reste de l'équipage, Guinot alla trouver monsieur l'abbé et lui dit : — « Guinot, monsieur, dont vous êtes l'hôte, m'envoie vous prier d'avoir la complaisance de lui déclarer le but et le sujet de votre voyage. » L'abbé, à qui l'expérience du malheur avait donné un peu de sagesse et de modestie, répondit à tout sans se faire prier.

Il vint alors en tête à Guinot de guérir lui-même l'abbé sans lui faire prendre de bain. Il eut soin qu'on entretînt un grand feu dans sa petite chambre et qu'on veillât exactement à sa porte avec défense de laisser entrer personne. Il ne retourna le voir que le lendemain matin, lui apportant une serviette propre, deux tranches de pain rôti et un grand verre de verdie de Gornilie puisé dans la provision même de l'abbé. — « Monsieur, lui dit-il après les premières salutations, Guinot dans sa jeunesse étudia en médecine et il prétend qu'il n'y a point de meilleur remède pour l'estomac que celui qu'il veut vous faire. Ce que je vous présente en est un commencement ; prenez-le donc et vous fortifiez. » L'abbé, que la faim sollicitait plus vivement que le désir de causer, mangea et but avec plaisir quoiqu'il eût l'air de le faire avec dédain. Ensuite il tint beaucoup de propos qui sentaient la fierté, fit plusieurs plaintes, plusieurs questions et demanda entre autres choses à voir Guinot, qui regarda une partie de ces discours comme autant de paroles vaines qui méritaient peu son attention. Il répondit aux autres choses fort civilement et l'assura que Guinot se ferait un plaisir de le venir voir dans peu de temps. Le lendemain, il revint avec la même provision qui fut reçue de la même manière, et il continua ce manége pendant plusieurs jours. Mais s'étant enfin aperçu que son malade avait mangé des fèves sèches qu'il avait apportées exprès et qu'il avait feint d'avoir laissées par mégarde, il vint lui demander de la part de Guinot comment il se trouvait de son estomac. — « Je ne me trouverais que trop bien, répondit l'abbé, si j'étais hors des mains de ton maître et que j'eusse plus amplement à manger, car ses remèdes m'ont si bien guéri que j'ai un appétit dévorant. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Guinot alla aussitôt faire préparer une belle chambre qu'il fit garnir des meubles de monsieur l'abbé. Il commanda ensuite un grand festin auquel il invita les principaux habitants de la ville et plusieurs personnes de la suite de l'abbé. Le lendemain matin, il alla dans sa cellule. — « Monsieur, lui dit-il, puisque vous vous sentez bien, il est temps que vous sortiez de l'infirmerie. » Il le prend ensuite par la main, le conduit dans l'appartement qui lui était destiné, l'y laisse avec ses gens et va donner ses ordres pour le dîner. L'abbé eut de la joie de revoir son monde ; il leur raconta quelle vie il avait mené dans sa prison. Pour eux ils firent beaucoup d'éloges de la manière dont ils avaient été traités.

L'heure du dîner venue, on servit un repas magnifique où la bonne chère et le bon vin abondaient. Guinot conservait toujours l'incognito vis-à-vis de l'abbé. Enfin, après l'avoir traité pendant trois ou quatre jours avec cette même magnificence, il ordonna qu'on apportât dans une salle tous ses bagages et fit conduire dans une cour sur laquelle cette salle avait vue tous ses chevaux jusqu'à la plus mauvaise haridelle. Ensuite il alla trouver l'abbé, lui demanda comment il se portait et s'il se sentait assez de forces pour monter à cheval. L'abbé répondit qu'il n'était que trop fort, qu'il était parfaitement guéri de son estomac ; mais que sa santé irait beaucoup mieux encore dès qu'il serait sorti des mains de Guinot. Celui-ci le mena alors dans la salle où était son bagage et ses gens, et l'ayant conduit à une fenêtre d'où il pouvait voir tous ses chevaux : — « Vous devez savoir, monsieur, lui dit-il, que ce n'est pas par lâcheté ou par méchanceté que Guinot de Tacco, qui n'est autre que moi-même, s'est rendu voleur de grand chemin, ennemi du pape et de toute la cour romaine ; c'est pour venger son honneur et sauver sa vie comme un brave gentilhomme et pour se délivrer des ennemis qui le poursuivaient. On m'a contraint de quitter mon pays, et n'ayant pas de biens, j'en prends où j'en trouve. Mais parce que vous me semblez un seigneur distingué, quoique j'aie guéri votre estomac, je ne veux rien m'approprier de ce qui vous appartient, comme je ferais à l'égard de tout autre qui serait à ma disposition. Je me contenterai de ce que vous voudrez vous-même m'accorder en faveur du besoin où je me trouve. Vos bagages sont ici, vos chevaux dans cette cour ; laissez-m'en, ne m'en laissez pas, partez ou demeurez, dès ce moment je vous rends tous vos droits de propriété et votre première liberté. »

L'abbé, étonné qu'un voleur de grand chemin parlât d'une manière si généreuse et qui lui plaisait si fort, oublia tout son ressentiment contre Guinot, courut l'embrasser avec affection en lui disant : « Je proteste devant Dieu que, pour gagner le cœur d'un homme tel que toi, je souffrirais bien plus qu'il me semble que tu ne m'as fait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

souffrir. Cruelle fortune ! qui t'oblige à faire un si malheureux métier. » Cela dit, il reprit le chemin de Rome avec le plus simple équipage, et lui laissa tous les chevaux et tous les meubles dont il put se passer, ne gardant que le plus simple nécessaire.

Le pape avait été instruit de la prise de l'abbé et en avait été fort affligé. Cependant, dès qu'il le vit, il lui demanda si les bains lui avaient fait grand bien. « Très Saint-Père, répondit l'abbé en souriant, j'ai trouvé, avant d'arriver aux bain, un très habile médecin qui m'a parfaitement guéri, et lui conta alors son aventure. » Sa Sainteté en rit beaucoup ; mais l'abbé, dans un transport de reconnaissance, lui demanda une grâce. Le pape, croyant que c'était une nouvelle abbaye dont il s'agissait, dit qu'il ferait tout ce qu'il demanderait. « Saint-Père, continua-t-il, je vous supplie de pardonner à Guinot de Tacco, mon médecin, et de lui rendre vos bontés, parce que je ne connais pas d'homme plus vertueux ni plus estimable. Tout le mal qu'il a fait est moins son propre crime que celui de sa fortune. Changez-la, donnez-lui de quoi vivre d'une manière convenable à son état, et vous le verrez tel que je le vois moi-même. »

Le pape, qui était généreux et qui aimait la vertu partout où elle se trouvait, répondit qu'il se rendait aux prières de l'abbé, pourvu toutefois qu'il ne lui en imposât pas, et lui dit qu'il pouvait faire venir sans crainte son protégé. Guinot vint à Rome, et n'y séjourna pas longtemps sans remplir la haute idée qu'on avait donnée de lui. Le pape le remit en ses bonnes grâces, le créa chevalier des Hospitaliers et lui donna un grand prieuré de cet ordre. Il se montra pendant tout le reste de sa vie l'ami, le serviteur de la sainte église romaine et de l'abbé de Cluny.

NOUVELLE III.

MITRIDANES ET NATHAN.

Toute la compagnie croyait avoir entendu le récit d'un miracle, de trouver un homme d'église qui fût capable d'une action aussi généreuse. Mais quand chacun eut dit son mot, le roi ordonna à Philostrate de conter sa Nouvelle.

C'est une chose certaine et avérée, dit ce cavalier, que dans le Catay, un gentilhomme fort riche, nommé Nathan, avait une pièce de terre qui joignait la route par où étaient contraints de passer tous ceux qui allaient de l'occident à l'orient ou de l'orient à l'occident. Cet homme, doué d'un caractère noble, généreux et libéral, et voulant faire connaître la grandeur de son âme par une action d'éclat, fit assembler des maçons, des charpentiers et des ouvriers de toute

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

espèce, et construire sur le bord de la route, en très peu de temps, un des plus beaux, des plus grands, des plus riches palais qui jamais aient existé. Il le fit ensuite meubler de toutes les choses nécessaires pour recevoir honorablement tous les gentilshommes qui y passeraient. Un grand nombre de serviteurs l'aidaient à accueillir tous les passants avec une magnificence digne de ses grands biens et de son grand cœur. Cela dura si longtemps, que le bruit de sa libéralité se répandit non seulement dans les contrées de l'Orient, mais dans celles de l'Occident. Etant déjà chargé d'années et toujours libéral et magnifique, il arriva qu'un jeune seigneur nommé Mitridanes, d'un pays peu éloigné du sien, qui n'était pas moins riche et qui avait souvent entendu louer ses libéralités, en devint jaloux et se proposa de l'effacer ou du moins de l'obscurcir par de plus grandes. A l'imitation de son rival, il fit bâtir un somptueux et vaste palais, où il recevait les voyageurs et les comblait d'honneurs, de sorte qu'il acquit en peu de temps une réputation glorieuse.

Mitridanes étant un jour seul dans la cour de son palais, une pauvre femme entra par une des portes et lui demanda l'aumône, et l'ayant obtenue, elle revint par une autre, ainsi de suite jusqu'à douze fois sans être refusée. Elle reparut une treizième fois : « Bonne femme, lui dit Mitridanes, tu reviens bien souvent, » et cependant il lui donna encore ce qu'elle demandait. « O libéralité de Nathan, s'écria la vieille, combien tu es merveilleuse ! étant entrée par les trente-deux portes qu'a son palais, comme celui-ci, et lui ayant toujours demandé l'aumône, il a feint de me méconnaître et me l'a toujours donnée. Je ne viens ici que treize fois, je suis connue et réprimandée ! » A ces mots elle part et ne revient plus.

Mitridanes, offensé et irrité du discours de la vieille, et craignant que la renommée de Nathan ne portât préjudice à la sienne, s'écria : « Malheureux ! quand pourrai-je atteindre à la libéralité de Nathan ! Il ne faut plus que je cherche à le surpasser dans les grandes choses comme je le prétendais, puisque je ne puis en approcher dans les plus petites. Tant que cet homme vivra, mes peines seront inutiles; et puisque le poids des années n'a pu encore l'ôter de ce monde, il faut que je le fasse moi-même. » Dans ce mouvement de dépit et de fureur, sans communiquer son dessein à personne, il monte à cheval suivi de peu de monde, et arrive après trois jours de marche à la demeure de Nathan. Il commanda à ses gens de feindre de n'être pas de sa suite, de le méconnaître, et de chercher à se loger aussi dans le palais et d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent d'autres ordres de lui. Mitridanes qui était arrivé sur le soir, trouve Nathan lui-même qui se promenait seul aux environs de son palais, habillé fort simplement. Ne le connaissant point, il lui demanda s'il ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pourrait pas lui enseigner la demeure de Nathan. — « Mon fils, personne ne peut mieux vous l'apprendre que moi, lui répondit gaiement celui-ci : je vous mènerai chez lui avec plaisir. » — « Vous m'obligerez, repartit Mitridanes; mais je veux, s'il se peut, n'être pas connu de Nathan. » — « Je puis encore vous satisfaire à cet égard, répliqua le vieillard. » Mitridanes descend donc de cheval et suit son conducteur, qui le mène jusqu'au palais. Nathan fait prendre aussitôt le cheval de son hôte par un domestique, auquel il dit à l'oreille d'aller promptement ordonner à ses compagnons que personne ne dît au jeune homme qu'il fût Nathan. Ensuite il le conduisit dans une belle chambre où il n'était vu que de ceux qui avaient ordre de le servir. Il lui fit faire ensuite de grands honneurs et lui tint lui-même compagnie. Quoique Mitridanes respectât Nathan inconnu comme un vénérable vieillard, il lui demanda cependant qui il était. — « Je suis, répondit-il, un petit serviteur de Nathan ; je le sers dès ma plus tendre jeunesse, sans qu'il m'ait élevé à autre chose qu'à ce que vous voyez; de sorte que, lorsque tout le monde se loue de lui, moi, je pourrais m'en plaindre. »

Ce discours donna à Mitridanes l'espérance d'obtenir des secours et des facilités pour l'exécution de son mauvais dessein. Nathan lui demanda à son tour, le plus honnêtement du monde, qui il était et quelles affaires l'attiraient dans le pays, lui offrant ses conseils et ses services dans tout ce qui dépendrait de lui. Mitridanes réfléchit un peu avant de répondre; mais enfin, résolu de lui donner toute sa confiance, il lui fit un long discours pour s'assurer de sa fidélité, et, après l'avoir entretenu du sujet de son voyage et lui avoir dit son nom et son état, il finit par lui demander ses conseils et son secours. Nathan fut surpris et effrayé d'une pareille résolution; mais s'étant bientôt remis, il lui dit avec fermeté d'un front serein : — « Né d'un père qui n'était point gentilhomme et qui s'honora peu par les grandes qualités du cœur, je vois, mon cher Mitridanes, que vous ne voulez point imiter son exemple, puisque vous vous faites un devoir d'exercer la libéralité envers tout le monde. Je vous loue de porter envie à la vertu de Nathan, parce que s'il y en avait beaucoup qui lui ressemblassent la misère disparaîtrait de la terre et il n'y aurait plus moyen de s'illustrer par la bienfaisance. Vous pouvez compter que ce que vous m'avez confié demeurera secret; mais je dois vous prévenir que je puis mieux seconder votre projet par mes conseils que par mes secours. Voyez ce petit bois, qui n'est guère éloigné que d'un quart de lieue : Nathan va s'y promener presque tous les matins; il vous sera facile de l'y surprendre seul et de faire de ce bonhomme tout ce que vous voudrez. Si vous le tuez, il ne faudra pas vous enfuir par le même chemin que vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avez pris en venant, mais vous retirer par celui que vous voyez à main gauche et qui mène hors du bois. Il est moins fréquenté : cependant c'est le plus court et le plus sûr pour vous en retourner. » Mitridanes ainsi instruit fit savoir à ses gens dans quel endroit il voulait qu'ils l'attendissent le lendemain.

Le jour ne fut pas plus tôt venu que Nathan, invariable dans ses sentiments et peu attaché à une vie dont il était toujours prêt de rendre compte au maître des destinées, se rendit seul au bois pour y recevoir la mort. Le jeune homme de son côté prend son arc et son épée, car il n'avait point d'autres armes, et se rend au même lieu. Il aperçoit Nathan qui se promène seul. Désirant de le voir et de lui parler avant de l'attaquer, il court à lui, le saisit, l'arrête en lui disant : — « Vieillard, c'est fait de toi. » — « J'ai donc mérité de mourir, » répondit Nathan. A ce son de voix, à l'aspect de ce visage, Mitridanes ne put méconnaître l'hôte bienfaisant qui l'avait si bien reçu et conseillé si fidèlement. Soudain sa fureur s'éteint et la honte succède au courroux. Il jette loin de lui son épée nue, s'élance de cheval, tombe aux pieds du vieillard : — « Mon père, lui dit-il en pleurant, votre libéralité éclate plus que jamais; après vous avoir témoigné le désir de vous ôter la vie, vous venez ici pour me la sacrifier ! mais le ciel plus soigneux de mon honneur, de ma vertu que moi-même, m'a fort à propos ouvert les yeux, que l'envie jusqu'alors avait fascinés. Plus vous avez montré de complaisance à me satisfaire, plus je suis coupable; vengez-vous donc et punissez-moi comme je le mérite. »

Nathan releva Mitridanes, et l'ayant embrassé tendrement : — « Mon fils, lui dit-il, votre faute, puisqu'il vous plaît de lui donner ce nom, est de la nature de celles qui méritent de l'indulgence. Ce n'était point par un motif de haine que vous aviez résolu de m'ôter la vie, mais par un principe de vertu, par la noble ambition de passer pour le meilleur des hommes. Ne craignez donc point mon ressentiment; soyez assuré, au contraire, que personne ne vous aime plus que moi. Votre cœur est véritablement grand, puisque loin de songer, comme la plupart des riches, à augmenter vos richesses, vous ne cherchez qu'à dépenser avec magnificence celles que vous avez. Ne rougissez point d'avoir voulu me tuer pour devenir fameux et ne pensez pas que votre dessein m'ait beaucoup étonné. Les plus grands généraux, les plus grands rois n'ont étendu leur domaine et leur renommée qu'en tuant non un seul homme, comme vous aviez projeté de le faire, mais des millions; qu'en saccageant des villes, qu'en ravageant des contrées entières. » Mitridanes ne songea plus à s'excuser, voyant que Nathan l'excusait si bien. Il se borna à lui témoigner son repentir et sa surprise extrêmes, qu'il eût pu non seule-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ment se résoudre à mourir, mais qu'il lui eût lui-même fourni les moyens et donné des conseils pour l'exécution de son dessein.

— « Vous cesserez d'être étonné, lui répondit-il, de cette résolution, quand vous saurez que dès que je fus mon maître et que j'eus formé à peu près le même dessein que vous, je jurai de ne jamais rien refuser de ce qui serait en mon pouvoir. J'ai rempli mon serment jusqu'aujourd'hui. Vous êtes venu chez moi avec le désir de m'ôter la vie; vous m'avez témoigné ce désir à moi-même; je n'ai pas cru devoir m'y opposer, ne voulant pas que vous fussiez le seul homme qui sortît mécontent de mon château; voilà ce qui m'a déterminé à vous indiquer les moyens de vous satisfaire sans risque et sans péril. Si vous avez encore le même désir, j'ai la même volonté et vous les mêmes facilités. Puis-je mieux employer ce qui me reste de jours qu'en les sacrifiant à qui ce sacrifice peut être avantageux? J'ai passé quatre-vingts ans dans les plaisirs et les délices; ainsi, selon le cours ordinaire des choses, ce reste ne sera pas de longue durée. Ne vaut-il pas mieux le donner, comme j'ai donné mes trésors, que d'attendre que la nature vienne me l'arracher? C'est donner bien peu de chose que de donner cent ans; qu'est-ce donc que d'en sacrifier six ou huit? Encore un coup, si ma mort peut vous faire plaisir, ne craignez pas de m'ôter la vie. Je n'ai jusqu'à présent trouvé personne qui l'ait désirée et peut-être n'en trouverai-je jamais. Mais, en supposant que quelqu'un en devienne jaloux, je sens fort bien que plus je la garderai moins elle aura de prix. Prenez-la donc avant qu'elle soit moins précieuse encore. »

Mitridanes couvert de honte s'écria : — « A Dieu ne plaise qu'un tel dessein rentre jamais dans mon âme? loin de vouloir abréger vos jours, je voudrais qu'il me fût possible d'en étendre la durée par le sacrifice des miens même. » — « Et si je vous fournis les moyens d'ajouter à mes jours, le ferez-vous? »—« N'en doutez pas, » répondit le jeune homme. — « Puisque cela est ainsi, vous me ferez faire ce que personne n'a jamais pu obtenir de moi; car je recevrai quelque chose de vous et ce sera la première fois que j'aurai reçu de quelqu'un. »—« Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit Mitridanes, parlez. » — « Acceptez cette maison, je vous la donne; j'irai habiter la vôtre en prenant votre nom. » — « Si j'étais assuré, reprit le jeune homme, d'agir avec autant de noblesse et de grandeur d'âme que vous, je n'hésiterais pas à accepter cette offre; mais, comme je suis presque certain que mes actions diminueraient l'éclat de votre réputation, je ne veux point dégrader en autrui ce que je ne puis illustrer en moi; ainsi trouvez bon que je vous refuse. »

Après cette conversation, ils retournèrent au palais où Mitridanes séjourna plusieurs jours, comblé de caresses et d'honneurs de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

part de son hôte. Celui-ci lui conseilla de persister dans sa noble et sublime entreprise. Mitridanes voulant enfin retourner chez lui, Nathan le laissa partir après lui avoir fait connaître qu'il ne pouvait le vaincre en libéralité.

NOUVELLE IV.

LE RETOUR DE LA MORTE.

Le roi tournant ses yeux sur madame Laurette, lui fit signe de commencer.

Mes jeunes dames, dit-elle, il y avait autrefois à Bologne, ville célèbre de la Lombardie, un cavalier que sa vertu rendait cher et respectable à tous ses concitoyens, nommé messire Gentil Cariscendi. Il avait été amoureux dans sa jeunesse d'une aimable femme, nommée Catherine et mariée à messire Nicolas Chassennemi. N'ayant pu obtenir de retour, il alla à Modène, le cœur plein de désespoir, remplir une place de podestat à laquelle il était appelé. Pendant ce temps-là, Chassennemi ayant quitté Bologne, et sa femme s'étant rendue à une campagne pour y passer le temps de sa grossesse, elle fut tout à coup surprise par un accident si violent qu'elle perdit l'usage de tous ses sens et que quelques médecins même la jugèrent morte. Comme ses parents lui avaient entendu dire plusieurs fois qu'elle ne serait pas grosse assez longtemps pour que son enfant vînt à terme, sans y regarder de plus près, ils l'ensevelirent, la pleurèrent et la firent enterrer dans une église voisine.

Messire Gentil fut d'abord informé de cette nouvelle par un de ses amis; et, quoique cette jeune femme l'eût traité avec beaucoup d'indifférence, il ne laissa pas d'être vivement touché de sa perte. — « J'ai trop aimé cette aimable cruelle, disait-il en lui-même. Pendant qu'elle a vécu, je n'ai pu en obtenir le moindre regard favorable; à présent qu'elle est morte et qu'elle ne peut plus se défendre, il faut que je lui dérobe quelques baisers.» Cette résolution prise, et ayant recommandé à tous ses gens de se taire sur son absence, il part la nuit avec un seul valet, et, sans s'arrêter nulle part, va droit au tombeau de sa maîtresse, l'ouvre, y entre, se couche auprès d'elle, approche son visage du sien, et le baise plusieurs fois en le mouillant de ses larmes. Mais comme l'homme, et surtout l'homme amoureux, n'est jamais content, que plus il obtient, plus il désire, il lui vint en pensée de n'en pas demeurer là. — « Pourquoi, dit-il en lui-même, ne toucherais-je pas un peu sa gorge puisque je suis ici? ce sera pour la première et dernière fois. » Il porte donc la main sur ce sein

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

désiré, l'y tient pendant quelques moments et croit sentir quelque mouvement. Il la glisse vers le cœur, et examinant avec plus d'attention, il ne peut plus douter que sa maîtresse n'ait un reste de vie. Il fait approcher son valet, et, aidé par lui, il la retire du tombeau le plus doucement qu'il peut, la place sur son cheval et la porte secrètement dans sa maison de Bologne.

Messire Gentil avait encore sa mère, femme vertueuse et sage, qui, ayant appris toute cette histoire de la bouche de son fils, touchée de compassion, rendit, avec l'aide d'un bain et d'un grand feu, la vie à madame Catherine. Celle-ci ouvre en soupirant ses yeux, qu'elle promène avec étonnement de tous côtés. — « Hélas ! où suis-je? » — « Soyez tranquille, lui répondit la bonne dame, vous êtes en un lieu sûr. » Ayant enfin recouvré tous ses sens et toute sa connaissance, ne sachant pas encore où elle était, et voyant messire Gentil devant elle, elle demanda par quelle aventure elle se trouvait là. Messire Gentil lui conta tout fidèlement. Elle se plaignit d'abord ; mais, après y avoir mieux songé, elle lui fit de grands remercîments ; puis elle le pria, le conjura, par l'amour même qu'il avait toujours eu pour elle, de ne rien faire qui pût blesser son honneur et celui de son mari, et de permettre que le lendemain matin elle retournât chez elle. — « Madame, répondit l'amoureux cavalier, puisque le ciel m'a fait la grâce de vous arracher à la mort et de vous rendre à la vie, soyez persuadée que, quoique j'aie fortement désiré votre possession, je n'userai jamais des droits que ce bienfait peut me donner sur vous et que je saurai vous respecter. Mais comme ce que j'ai fait pour vous mérite quelque récompense, voici celle que je désire et que je vous prie de m'accorder. » La dame l'interrompit pour lui dire qu'elle était prête d'accorder tout ce qui serait honnête et possible. — « Madame, ajouta Gentil, tous vos parents et tous les habitants de Bologne vous croient réellement morte : ainsi, personne ne vous attend chez vous ; la grâce donc que je vous demande est que vous consentiez à rester ici secrètement avec ma mère jusqu'à mon retour de Modène, ce qui ne sera pas long. Je vous demande cette grâce, parce que j'ai dessein de vous rendre à votre mari en présence des principaux citoyens de cette ville, et de l'obliger à reconnaître que je lui fais le plus beau et le plus agréable présent qu'il puisse recevoir. »

Cette demande, qui n'avait rien que d'honnête, fut agréée par madame Catherine, cependant avec un peu de répugnance ; car elle désirait fort de répandre la joie dans le sein de sa famille par la nouvelle de sa résurrection. Quoi qu'il en soit, elle donna sa parole à messire Gentil d'exécuter ce qu'il désirait.

Quelques moments après cet entretien, elle sentit les douleurs de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'enfantement, et, avec l'aide de la mère du chevalier, elle accoucha sans peine d'un beau garçon, ce qui augmenta beaucoup sa satisfaction et celle de son amant, qui donna ordre qu'on lui fournit toutes les choses nécessaires et qu'on la traitât comme si c'était sa propre femme. Il partit ensuite secrètement pour Modène. Quelque temps après, étant sur le point de quitter cette ville, il manda à sa mère qu'on préparât dans sa maison, pour le jour de son arrivée, un grand festin, et la pria d'y inviter plusieurs gentilshommes, entre autres, Nicolas Chassennemi. Il avait si bien pris ses mesures, que tout était prêt à son arrivée, et la compagnie rendue. Il trouva madame Catherine plus belle et mieux portante que jamais, ainsi que son enfant, et se hâta de lui prescrire, avant de se mettre à table, la conduite qu'elle devait tenir pour surprendre agréablement son époux et ses autres convives. Le repas fut des plus splendides; tout y fut bon et en abondance.

Après le premier service, la conversation étant animée: — « Messieurs, dit le chevalier, j'ai ouï dire qu'il y avait autrefois en Perse une coutume qui me plaît fort. Lorsqu'un Persan voulait donner à quelqu'un des témoignages de son attachement, il le faisait venir chez lui, lui montrait ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, fût-ce une fille, une femme, une amie, lui faisant entendre par là qu'il lui découvrirait ainsi les replis les plus cachés de son cœur, si cela était possible. J'ai résolu d'introduire cette coutume dans notre ville. Vous m'avez fait l'honneur de venir dîner chez moi, je veux vous en remercier à la mode de Perse. Mais avant tout, je vous prie de vouloir bien me dire franchement votre avis sur une question que je vais vous proposer. Une personne a dans sa maison un bon et fidèle domestique qui tombe malade. Son maître, voyant que ce domestique lui est devenu inutile, ne se soucie plus de lui, et, sans attendre qu'il soit mort, le fait porter dans la rue. Un homme, touché de compassion, l'emporte dans sa maison, n'épargne ni soins ni dépenses pour le rétablir, et parvient à lui rendre la santé. Je demande maintenant si le premier maître est en droit de se plaindre du second, en cas que celui-ci refuse de lui rendre son domestique? » Cette question ayant été débattue, il fut unanimement conclu que Nicolas Chassennemi, qui parlait avec beaucoup d'élégance et de facilité, ferait la réponse pour tous. Après avoir loué d'abord la coutume de Perse, il dit qu'il pensait, avec tous les autres, que le premier maître n'avait plus aucun droit sur son ancien serviteur, puisqu'il l'avait impitoyablement abandonné, et que les bienfaits du second lui donnaient un droit incontestable sur ses services, et qu'il pouvait en user, en le retenant chez lui, sans faire aucun tort au premier. Chacun applaudit à cette décision.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le chevalier, content de cette réponse, et plus content encore qu'elle eût été faite par Nicolas Chassennemi, déclara qu'il était aussi de ce sentiment, ajoutant qu'il était temps de remercier ses hôtes à la manière des Perses. Il envoya deux de ses gens prier madame Catherine, qu'il avait fait parer magnifiquement, de venir honorer la compagnie de sa présence. La belle prit son enfant entre ses bras, et, accompagnée de deux femmes de chambre, elle paraît dans la salle et s'asseoit, à la prière du chevalier, à côté d'un très honnête convive. — « Voilà, messieurs, dit alors le chevalier, ce que j'ai et ce que j'aurai toute ma vie de plus cher. Croyez-vous que je n'aie pas raison ? » Tout le monde loua son choix, à la vue de la grande beauté de la dame, et chacun commença de la considérer avec plus d'attention; tous auraient juré que c'était Catherine, s'ils ne l'eussent cru morte. Chassennemi, plus attentif, plus inquiet que les autres, brûlait d'impatience de savoir qui elle était; et, voyant que le chevalier s'était un peu éloigné, il ne put s'empêcher de lui demander si elle était Bolonaise ou étrangère.

Cette question, faite par son mari, l'embarrassa beaucoup; elle eut bien de la peine à se contraindre; cependant, fidèle à la promesse qu'elle avait faite, elle se tut. On lui demanda si ce bel enfant était à elle, si elle était femme ou parente de messire Gentil; pas le mot de sa part. Quand celui-ci se fut rapproché de la compagnie : — « Monsieur le chevalier, dit un de ses convives, j'avoue que cette dame est bien belle ; mais il me semble qu'elle est muette : me suis-je trompé ? »—« Ce n'est pas une petite preuve de sa vertu, répondit le chevalier, d'avoir gardé le silence dans une circonstance comme celle-ci. » — « Mais enfin, monsieur, ne peut-on savoir qui elle est ? » — « Je vous le dirai volontiers si vous me promettez de ne pas bouger de vos places tant que je parlerai, quelque chose que je puisse dire. »

On le lui promit. S'étant assis auprès de la dame : — « Messieurs, cette dame est, dit-il, ce bon et fidèle serviteur dont je vous ai parlé. Je l'ai ramassée au milieu de la rue, où ses parents, peu soucieux de sa destinée, l'avaient cruellement abandonnée. Mes mains l'ont arrachée aux bras de la mort, et le ciel a si bien secondé mes soins, que, d'une femme effroyable qu'elle était, elle est devenue ce que vous la voyez à présent. Mais il est bon de vous conter cette aventure un peu plus clairement. » Alors il fit de point en point l'histoire de ses amours, raconta ce qui était arrivé jusqu'à ce jour, au grand étonnement des auditeurs. — « Ainsi, messieurs, ajouta-t-il ensuite, si, depuis un moment, vous n'avez pas changé d'avis, cette femme m'appartient de bon droit et il n'y a personne qui puisse justement la réclamer. » Personne ne répondait, et chacun atten-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dait ce qu'il avait encore à dire. Nicolas Chassennemi, sa femme, toute la compagnie, pleuraient à chaudes larmes. Gentil se lève, prend dans ses bras le petit enfant, saisit la main de la mère et la conduit à Nicolas. — « Je ne te rends pas ta femme, lui dit-il, que tes parents et les siens ont indignement abandonnée! je te fais présent de cette dame et de ce petit enfant, qui est ton ouvrage, et que j'ai tenu sur les fonds de baptême et nommé Gentil. Que Catherine ne te soit pas moins chère qu'auparavant, parce qu'elle a habité ma maison pendant près de trois mois. Je te jure, par le Dieu qui m'a fait devenir amoureux d'elle, pour être sans doute la cause de son salut, qu'elle n'a jamais vécu plus honnêtement avec son père, sa mère ou toi, qu'ici sous les yeux de ma mère. Se tournant ensuite vers la dame: « Madame, dit-il, je vous tiens quitte maintenant de toutes les nouvelles promesses que vous m'avez faites, et je vous rends à votre mari entièrement maîtresse de vous-même. »

Nicolas reçut sa femme avec des transports de joie difficiles à exprimer, et avec d'autant plus de plaisir qu'il n'avait pas lieu de s'attendre à la recouvrer. Il remercia de son mieux le chevalier. L'attendrissement qui avait passé dans l'âme de tous les spectateurs ne les empêcha pas de donner à cette action tous les éloges qu'elle méritait. La dame fut reçue avec une grande joie dans sa maison. Longtemps après, on la regardait encore à Bologne comme une ressuscitée. Messire Gentil vécut depuis dans une intime liaison avec Nicolas, sa femme et toute sa famille.

— « Que pensez-vous maintenant, Mesdames? vous semble-t-il qu'un roi, pour avoir donné son sceptre et sa couronne; un abbé, pour avoir réconcilié un malfaiteur avec le pape, soient comparables à messire Gentil? Dans l'ardeur de la jeunesse et de la passion, il croit avoir des droits sur ce que les autres ont négligé; cet objet était l'objet de tous ses désirs, il le possède, il en peut disposer; cependant il n'hésite pas, il le rend. Il me semble certain qu'aucune des Nouvelles qui ont été contées jusqu'à présent ne peut se comparer à la mienne. »

NOUVELLE V.

LE JARDIN ENCHANTÉ.

Chacun avait élevé messire Gentil jusqu'aux cieux, lorsque le roi ordonna à madame Emilie de raconter l'histoire qu'elle avait à dire.

Quoique le Frioul soit un pays froid, il ne laisse pas d'être agréable par les montagnes qui l'environnent, les fleuves qui le traversent,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les fontaines qui l'arrosent. A Udine, ville de ce canton, il y eut autrefois une belle et noble dame qu'on appelait madame Dianore et qui avait épousé un certain Gilbert, homme extrêmement riche, d'une politesse et d'une affabilité peu communes. Les grâces et les vertus de cette femme la firent aimer d'un seigneur de distinction, appelé messire Ansalde Grandesse, dont on connaissait partout la vaillance et la libéralité. Il employait depuis longtemps auprès de sa maîtresse les moyens d'un amant passionné, mais rien ne lui réussissait. La dame même, ennuyée de ses empressements et de ses importunités, imagina de s'en défaire en lui faisant quelque proposition bizarre et dont l'exécution fut impossible.

— Bonne femme, dit-elle un jour à la vieille chargée des messages de messire Ansalde, tu m'as souvent assuré que ton maître m'aime, tu m'as offert souvent de sa part des présents que j'ai cru devoir refuser, parce qu'il n'a rien à attendre de moi pour cela. La certitude de son amour peut seule m'engager à y répondre, et s'il m'en donne la preuve que j'exige, je suis à lui.»—« Que désirez-vous, madame? que voulez qu'il fasse?» répondit la vieille.—« Le voici : il faut qu'il me construise ici près, hors de la ville, au mois de janvier, un jardin rempli de verdure, de fleurs, d'arbres couverts de feuilles comme au mois de mai; s'il ne satisfait pas mon désir, qu'il ne m'envoie plus ni toi ni d'autres. S'il m'importunait encore, je découvrirais à mon mari, à mes parents, tout ce que je leur ai caché jusqu'à présent, et je trouverai moyen de m'en débarrasser de la bonne façon. »

Une telle demande parut au chevalier d'une exécution assez difficile. Il vit bien qu'on ne la lui faisait que pour avoir un prétexte honnête de s'en débarrasser; mais l'offre de sa maîtresse était si séduisante, il était d'ailleurs si curieux de savoir ce qu'il en résulterait, qu'il résolut de chercher les moyens de la satisfaire à quelque prix que ce fût. Il fit chercher dans toutes les parties du monde quelqu'un qui pût l'aider et le conseiller. Enfin il trouva un homme qui s'offrit de lui faire par magie le jardin demandé. Il conclut marché avec lui, moyennant une fort grosse somme d'argent, et attendit le mois de janvier avec l'impatience de l'amour.

Il arriva enfin ce mois tant désiré, et la nuit après les fêtes de Noël, lorsque toute la campagne était couverte de neige et de glace, le magicien fit tant avec le secours de son art, qu'il parut dans un pré voisin de la ville un des plus beaux jardins qu'on eût jamais vus, réunissant les fleurs et la verdure du printemps aux fruits de l'automne. Dès que messire Ansalde eut vu ce prodige, Dieu sait s'il fut comblé de joie. Il fit aussitôt cueillir les plus beaux fruits et les plus belles fleurs, et les envoya secrètement à sa maîtresse, en l'invitant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de venir voir le jardin qu'elle avait demandé pour être convaincue de l'amour dont il brûlait pour elle. On ne manqua pas aussi de lui rappeler la promesse qu'elle avait faite et qu'elle avait même confirmée par un serment.

Quand la dame vit les fleurs et les fruits que son amant lui avait envoyés, joignant à ces preuves éloquentes ce qu'elle avait déjà entendu raconter des merveilles du jardin, elle commença à se repentir de sa promesse. Cependant la curiosité de voir des choses si nouvelles la fit glisser légèrement sur le repentir, et elle alla avec plusieurs de ses voisines voir ce jardin miraculeux. Après l'avoir examiné, loué et admiré, elle s'en retourna chez elle le cœur très affligé, songeant à quoi ce jardin l'obligeait. Son chagrin était si violent, qu'il ne lui fut pas possible de le déguiser si bien que son mari ne s'en aperçût. Il lui en demanda la raison. La honte lui fit renfermer pendant quelque temps son secret au-dedans d'elle-même, mais enfin, pressée d'une manière à ne pouvoir s'en défendre, elle lui conta toute son aventure. D'abord le mari se fâcha, se mit en colère, fit du bruit, ensuite, considérant l'honnêteté du motif qui avait conduit sa femme, il se calma sagement. « Dianore, il ne convient pas à une femme sage et honnête, lui dit-il, de prêter l'oreille aux discours des amants et encore moins de faire un marché déshonnête, *quel qu'en soit le prix; car c'est par l'oreille qu'on arrive jusqu'au* cœur, et il n'est rien de difficile dont l'amour ne puisse venir à bout. Tu as donc commis deux fautes, la première, d'écouter les discours d'un homme amoureux, l'autre de prendre des engagements. Mais, pour ta tranquillité, je veux bien te mettre à portée de remplir ta promesse, en t'accordant ce qu'un autre refuserait sans doute; d'ailleurs il est à craindre que si messire Ansalde n'était pas satisfait, ce nécroman, qui le sert si bien, ne nous jouât quelque mauvais tour. Va donc trouver ton amant, et fais tous tes efforts pour sauver à la fois ton honneur et ta parole; si cela n'est pas possible, que le corps cède, mais que la volonté résiste. » La dame pleurait et disait qu'elle ne voulait point de la permission qu'il lui donnait; mais le mari usa d'autorité et il fallut obéir.

Le lendemain dès la pointe du jour, Dianore, dans un habit négligé, précédée de deux valets et suivie d'une servante, se rend à la maison de messire Ansalde. Quel fut son étonnement quand on lui annonça une pareille visite! il se lève et appelle le nécroman : « Viens voir, lui dit-il, viens voir de quel trésor ton art me rend possesseur. » Il va au-devant de la belle, et, après l'avoir saluée avec toutes les démonstrations de la joie, il la fait entrer dans une belle chambre avec toute sa suite. Quand elle se fut assise, « Madame, lui dit-il, si l'amour que je vous ai voué, et que je con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

serverai toute ma vie peut mériter quelque récompense, dites-moi, je vous prie, quelle heureuse occasion vous appelle chez moi à cette heure et avec cette compagnie. » — « Ce n'est point l'amour qui m'amène ici, lui répondit-elle, les larmes aux yeux; ce n'est pas non plus la promesse que je vous ai jurée, c'est uniquement pour obéir à mon mari, qui plus sensible aux soins et aux fatigues de votre amour criminel qu'à son honneur et au mien, m'a lui-même ordonné de venir vous trouver. Me voilà donc chez vous par son ordre et prête à faire tout ce qu'il vous plaira. »

Si la visite inopinée de Dianore étonna messire Ansalde, son discours l'étonna bien davantage. Touché de la générosité du mari, son amour se changea en admiration. « A Dieu ne plaise, madame, que je sois assez peu loyal et assez ingrat pour souiller l'honneur d'un homme qui a daigné s'attendrir sur mes maux! Vous pouvez donc demeurer, ici si bon vous semble, tant que vous le jugerez à propos, avec l'assurance d'y être respectée comme ma sœur. Vous en sortirez quand il vous plaira, à condition cependant que vous voudrez bien témoigner à votre mari, dans les termes que vous jugerez convenables, la juste reconnaissance dont je suis pénétré pour son généreux procédé, et que vous l'assurerez que je suis pour la vie son frère et son serviteur. »

A ces mots, la joie rentra dans le cœur de Dianore. — « J'avais de la peine à me persuader, lui dit-elle, que vous fussiez assez peu délicat pour profiter de ma situation, et je vois avec grand plaisir que je ne me suis pas trompée dans l'opinion que j'avais de votre générosité. Je ne vous parle point de ma reconnaissance, elle égale votre sacrifice, et je ne doute point que mon mari ne la partage.» Après ces mots, elle prit congé et courut raconter à son mari tout ce qui s'était passé. Cette aventure fit naître entre lui et le chevalier une amitié étroite dont ils furent liés toute leur vie.

Le nécroman, à qui messire Ansalde voulait donner le salaire convenu, le refusa généreusement, touché de l'exemple qu'il venait d'avoir sous les yeux. — « Quoi! j'aurais vu, dit-il, le mari sacrifier son honneur et vous votre amour, et moi je ne pourrais sacrifier quelque peu d'argent! gardez-le, vous en savez trop bien faire usage.» Le chevalier, qui ne se souciait pas apparemment d'avoir des obligations au nécroman, insistait toujours pour qu'il prît au moins une partie du prix convenu. Mais il refusa constamment, et au bout de trois jours, ayant détruit son ouvrage magique, il prit congé et partit. Pour Ansalde, il parvint enfin à éteindre l'amour déshonnête dont il brûlait depuis si longtemps.

Maintenant, mesdames, quel sera votre avis? Comparerons-nous la générosité de messire Gentil avec celle de messire Ansalde? L'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fait le sacrifice d'un amour presque éteint et que ne soutenait plus l'espérance ; l'autre sacrifie, dans l'instant qu'il pouvait le satisfaire, un amour dont les plus flatteuses espérances entretenaient la flamme. Il faudrait être bien fou ou bien prévenu pour établir un parallèle entre ces deux actions.

NOUVELLE VI.

LES PÊCHEUSES.

Le roi ayant laissé disputer quelque temps, regarda madame Flamette et lui ordonna de mettre fin à tous ces débats en contant sa Nouvelle.

Mesdames, dit-elle sans perdre un moment, j'ai toujours pensé que dans des sociétés telles que la nôtre il faut parler si clairement et intelligiblement que les objets dont on s'entretient ne présentent pas deux faces et ne fournissent pas par là matière à des disputes interminables.

Il n'est personne qui n'ait entendu parlé plusieurs fois du roi Charles-le-Vieux ou Charles premier, qui, ayant vaincu glorieusement le roi Mainfroi, chassa les Gibelins de Florence et y rétablit les Guelfes. Pendant cette guerre, un chevalier nommé messire Néri, de la maison des Uberti, obligé d'abandonner la ville avec toute sa famille, en sortit avec tous ses trésors et ne voulut se mettre que sous la protection du roi Charles lui-même. Ensuite, las du fracas et du tumulte des affaires, voulant consacrer le reste de ses jours à la tranquillité et à la solitude, il se retira à Castel-de-Mare, où il acheta un beau terrain couvert d'oliviers, noyers et châtaigniers, qui sont les arbres les plus communs du pays. Sur ce terrain, éloigné fort peu des autres maisons, il fit construire un petit château agréable et commode avec un jardin charmant où, selon notre coutume, il pratiqua plusieurs ruisseaux et où il fit creuser un grand vivier qui fut bientôt garni de beaucoup de poissons. Ce jardin était l'objet de ses soins les plus chers et il s'occupait tous les jours à l'embellir.

Le roi étant venu prendre par hasard quelques moments de repos à Castel-de-Mare et ayant entendu parler des agréments du jardin de messire Néri, eut envie de le voir ; mais ayant fait réflexion qu'il appartenait à un chevalier d'un parti contraire au sien, il crut qu'il lui convenait d'agir familièrement et d'y aller sans pompe et sans cérémonie ; il lui envoya donc dire qu'il voulait y souper la nuit suivante sans autre escorte que quatre de ses gentilshommes. Cette nouvelle fit grand plaisir à messire Néri qui, après avoir donné ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ordres et travaillé lui-même à ce que la réception fût magnifique, introduisit le roi dans son beau jardin avec les démonstrations de joie les plus vives. Le roi, l'ayant parcouru et ayant également visité le château, fit beaucoup l'éloge de l'un et de l'autre. Les tables étaient dressées auprès du vivier. On servit, et après qu'on eut donné à laver au roi, chacun prit place, selon l'ordre de Charles, qui fit mettre Gui de Monfort à sa gauche et Néri à sa droite. Les mets étaient délicats, les vins excellents et l'ordre du service admirable, ce qui plut beaucoup au roi.

Tandis qu'il soupait joyeusement et qu'il repaissait avec satisfaction ses regards des touchantes beautés de ce lieu solitaire, entrent deux jeunes filles agées de quinze ans, toutes deux blondes, toutes deux ayant les cheveux tressés avec grâce et couronnés d'une guirlande de pervenche. Leur visage était si joli, les traits en étaient si délicats qu'elles ressemblaient plutôt à des anges qu'à des femmes. Elles portaient un petit habit de toile de lin d'une blancheur éblouissante et qui n'avait, depuis la ceinture jusqu'en haut, d'autres plis que ceux que leur donnait l'empreinte d'une taille élégante et d'une gorge arrondie par les mains de l'amour : le reste, en descendant, s'élargissait en forme de pavillon et leur descendait jusqu'aux pieds. La première portait d'une main des filets et de l'autre un bâton ; l'autre avait une poêle sur son épaule gauche, et sous le bras, du même côté, un petit fagot et un trépied à la main : de la main droite elle portait un pot d'huile et un petit flambeau allumé. Le roi ne put voir sans étonnement deux si belles filles ; cependant il ne dit mot, impatient de voir à quoi aboutirait un semblable appareil.

Elles passèrent devant le roi, lui firent avec timidité une profonde révérence, et gagnèrent ensuite l'entrée du vivier. Elles posent à terre ce qu'elles portent, et s'étant munies, l'une du filet, l'autre du bâton, elles entrent dans l'eau et s'y plongent jusqu'au sein. Un des domestiques de Néri allume du feu, verse de l'huile dans la poêle, en attendant que les nouvelles naïades lui jettent du poisson. Il n'eut pas longtemps à attendre ; car, comme elles connaissaient les endroits, celle qui tenait le bâton eut bientôt fait entrer le poisson dans le filet que tenait sa camarade, et elles le jetaient à fur et mesure qu'elles en prenaient au domestique qui les mettait dans la poêle tout vivants. Les plus beaux furent jetés devant le roi, qui prenait beaucoup de plaisir à les voir frétiller, et qui, pour s'amuser davantage, en rejetait quelques uns aux belles pêcheuses. Cette récréation dura autant qu'il fallait pour donner au cuisinier le temps de faire frire le poisson qu'on servit ensuite, moins comme un entremets exquis et délicat que précieux pour la manière dont il avait été préparé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les jeunes filles sortent enfin du vivier. L'eau, qui avait fortement attaché leurs habits sur leur corps, en laissait voir tous les contours et en faisait distinguer toutes les parties. Elles repassèrent devant le roi plus timides, parce qu'elles étaient plus belles. Chacun avait bien considéré, bien loué ces aimables nymphes; mais elles ne firent sur personne une si profonde impression que sur le roi, dont les yeux attentifs les avaient examinées avec tant de volupté que rien n'eût pu l'arracher à une occupation si délicieuse. Lorsqu'elles ne sont plus devant lui il s'en occupe encore, se rappelle leurs charmes, leurs grâces, leur touchant embarras: il sent que l'amour se glisse insensiblement dans son cœur; mais il ne sait encore laquelle il préfèrera, toutes deux se ressemblent, toutes deux feraient son bonheur.

Après avoir rêvé pendant quelque temps, il demanda à messire Néri quelles étaient ces deux demoiselles. — « Sire, répondit celui-ci, ce sont mes filles jumelles; l'une se nomme Genèvre la belle, l'autre Iseul la blonde. » Le roi vanta de nouveau leurs charmes et conseilla Néri de les marier. Il s'en excusa sur la médiocrité de ses facultés.

Il ne restait plus que le dessert à servir. Les naïades reparurent dans un habit nouveau, mais non moins séduisant. Le taffetas léger couvrait leurs membres délicats. Elles portaient dans des bassins d'argent les fruits de la saison qu'elles placèrent devant le roi. S'étant ensuite retirées à l'écart, elles déployèrent les charmes de leur voix harmonieuse.

Le roi se crut transporté en paradis et imaginait entendre les concerts des anges. Quand elles eurent cessé de chanter, elles se jetèrent aux pieds de sa majesté, à qui elles demandèrent congé. Le roi le leur donna, quoiqu'il eût été fort aise qu'elles eussent demeuré plus longtemps.

Dès que le souper fut fini, Charles remonta à cheval et regagna sa demeure avec sa suite. Il renfermait dans son cœur la nouvelle passion dont il était enflammé, et rien n'en avait encore transpiré dans sa cour. Cependant, au milieu du tumulte des plus grandes affaires l'image des deux sœurs, et surtout de la belle Genèvre, ne le quittait point. Il s'était tellement empêtré dans les gluaux de l'amour, qu'il ne pouvait plus s'en débarrasser. Il rendait souvent visite à messire Néri et colorait de prétextes spécieux cette familiarité extraordinaire. Enfin, sentant qu'il lui était impossible de résister davantage à l'impétuosité de ses désirs et ne voyant d'autres moyens pour les satisfaire que d'enlever celles qui en étaient les objets, il résolut de le faire et communiqua son dessein au comte de Gui, digne de sa confiance par la haute vertu dont il faisait profession. — « Sire, lui dit-il, l'ouverture que vous me faites m'étonne d'autant plus qu'ayant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

été depuis votre enfance attaché au service de votre majesté, je connais mieux que tout autre votre tempérament et vos inclinations. Je ne me suis jamais aperçu pendant votre jeunesse que l'amour, la passion naturelle de cet âge, ait eu prise sur vous. Il doit donc me paraître étrange que vous y cédiez maintenant, lorsque la vieillesse est si près de vous. S'il me convenait de vous donner des leçons, je vous dirais que, dans les circonstances présentes, c'est-à-dire dans un royaume à peine conquis, chez une nation étrangère, fausse et perfide, avoir à terminer les plus grandes affaires et les négliger pour s'occuper d'un amour frivole, c'est agir, non en roi magnanime et sage, mais en jeune homme faible et imprudent. C'est peu encore. Vous voulez, dites-vous, priver un père de ce qu'il a de plus cher, un père qui vous a reçu, qui vous a traité beaucoup mieux qu'il ne pouvait, et qui, pour vous faire honneur et montrer la confiance qu'il a eue en votre foi, vous a fait voir ses filles presque nues ! Vous prétendez donc lui ôter la bonne opinion qu'il a de votre sagesse? Avez-vous d'ailleurs oublié que ce sont les violences commises par le roi Mainfroi qui vous ont ouvert l'entrée de ce royaume? Quelle trahison est comparable à celle que vous voudriez commettre? Quoi ! ravir l'honneur, l'espérance, la consolation d'un homme qui a été votre hôte ? Songez-vous à ce que l'on dirait de vous? Peut-être vous croiriez-vous bien excusé en disant : Il est Gibelin? La justice des rois est-elle donc changée? Depuis quand leur est-il permis d'abuser de la confiance d'un homme qui s'est mis sous leur protection pour le perdre et d'égorger celui qui se précipite dans leurs bras pour se sauver? Vous avez remporté une grande victoire sur Mainfroi ; vous en avez une plus glorieuse à remporter sur vous-même. Vous qui devez être le modèle des autres, sachez vous vaincre, étouffez des désirs criminels et n'imprimez pas sur votre nom une tache qui le flétrirait à jamais. »

Ces remontrances versèrent l'amertume dans le cœur du roi et l'affligèrent d'autant plus qu'elles étaient justes. Il en sentait néanmoins tout le poids. Enfin, après avoir poussé quelques soupirs : —«Mon cher comte, répondit-il, il n'y a point d'ennemi, quelque redoutable que vous le supposiez, qu'il ne soit plus facile de vaincre avec un peu de courage et d'expérience que de dompter ses propres désirs; mais quoique l'entreprise soit difficile et que j'aie besoin des plus grandes forces, votre discours m'a tellement animé que je vous prouverai que je sais commander à moi-même comme aux autres. »

Quelques jours après, étant de retour à Naples, il résolut, autant pour éloigner de lui l'occasion de faire quelque lâcheté que pour récompenser le chevalier, il résolut, dis-je, de marier les deux filles

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de Néri, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de céder à un autre des attraits qu'il désirait pour lui-même. Après avoir obtenu le consentement du père, il donna Genèvre la belle à messire Maffé de la Palisse et Iseul la blonde à messire Guillaume de la Magna, tous deux grands seigneurs et chevaliers renommés par leur valeur. Ce pénible sacrifice fait, il se retira dans la Pouille le deuil dans l'âme. Enfin, après bien des combats et des peines, il parvint à rompre ses chaînes et à redevenir absolument libre.

Quelqu'un me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort étonnant à ce qu'un roi marie deux jeunes demoiselles, j'en conviens ; mais si l'on ajoute que ce roi est tout puissant et amoureux, son action sera vétablement grande. Or, c'est ce que fit Charles Ier. Il sut honorer la vertu d'un gentilhomme, récompenser la beauté de ses filles, et, ce qui est plus estimable encore, se dompter lui-même.

NOUVELLE VII.

LA FILLE DE L'APOTHICAIRE.

Le roi ayant ordonné à madame Pampinée de parler, elle commença ainsi :

Lorsque les Français furent chassés de Sicile, il y avait à Palerme un apothicaire florentin, nommé Bernard Puccini, père d'une fille jeune, jolie et prête à marier. Pierre d'Arragon, devenu maître du royaume, se livrait avec ses barons à toutes sortes de plaisirs, surtout à ceux de la table et de la joûte. Un jour qu'il prenait le divertissement de la course dans un tournoi, la fille de Bernard, la belle Lise, c'était son nom, le vit courir d'une fenêtre où elle était avec plusieurs femmes. Elle le considéra avec tant d'attention et ses traits la frappèrent tellement que l'amour entra dans son cœur avec l'image du prince. La fête finie et de retour dans la maison de son père, elle ne s'occupa que de sa passion et de l'objet qui l'avait fait naître. Mais comment combler la distance qui la séparait de son amant? Dans sa condition, quel espoir pouvait-elle former? Voilà les réflexions qui la tourmentaient. Cependaient elle ne voulait point renoncer au plaisir d'aimer le roi, qui, ignorant ses dispositions favorables, vivait sans songer à elle. Une passion si folle et si constamment entretenue dans un cœur jeune et ardent y produisit une mélancolie profonde qui dégénéra bientôt en une maladie très dangereuse. Le père et la mère, désolés, lui donnaient les secours qu'ils jugeaient nécessaires : tous étaient inutiles ; la jeune fille avait résolu de mourir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cependant il lui prit un jour fantaisie, lorsque son père lui demandait ce qui pouvait lui faire plaisir, de découvrir enfin, avant sa mort, sa passion à l'objet qui la lui avait inspirée. Il y avait à la cour du roi un musicien nommé Minuce d'Arezzo qui était en faveur; elle pria son père de le faire venir. Celui-ci, qui crut qu'elle voulait l'entendre jouer et chanter, le fit venir sans perdre un moment. Après avoir adressé à Lise quelques paroles gracieuses et consolantes, le musicien pinça doucement sa guitare, chanta quelques chansons; mais cette musique, loin de consoler la malheureuse Lise, portait une nouvelle tristesse dans son cœur et ne faisait qu'alimenter le feu qui la dévorait. Elle dit ensuite qu'elle voulait parler seule à Minuce et chacun se retira. « Minuce, dit-elle, je vous ai choisi pour confident d'un secret qui me concerne et qu'il ne faut révéler à aucune autre personne qu'à celle que je vous nommerai. Je vous supplie de m'aider en ce qui dépendra de vous. Sachez, mon ami, que le jour où le roi célébra son avénement à la couronne, je le vis; un trouble inconnu s'éleva soudain dans mon âme éperdue et l'amour y porta tous ses feux. Je sens tout le ridicule d'une telle passion; mais, ne pouvant l'éteindre, j'ai résolu de mourir pour me délivrer des tourments que j'endure; voilà ce qui m'a réduite en l'état où vous me voyez. Mais je mourrais moins désolée si le roi pouvait être instruit de son triomphe. Ne pouvant le faire par moi-même, j'ai jeté les yeux sur vous, qui êtes plus à portée que personne de vous charger de ce message et de le remplir adroitement. Ne me refusez pas cette grâce, je vous en conjure. Ajoutez-y celle de venir m'en annoncer le succès, et je quitterai ensuite, sans regret, une vie où je n'aperçois que des malheurs.» Elle dit et se tut en pleurant.

Minuce, étonné d'une pareille confidence, hésita quelque temps; mais réfléchissant que, sans blesser l'honnêteté, il pouvait servir cette fille malheureuse: — « Lise, lui dit-il, je vous jure, et croyez-en mes serments, que, loin de vous blâmer, je vous loue d'avoir si bien placé votre tendresse. Comptez sur mes bons offices: soyez persuadée qu'avant qu'il soit trois jours je vous apporterai des nouvelles consolantes, et, pour ne point perdre de temps, je vous quitte. » Lise lui fit de nouvelles instances et lui souhaita un heureux succès. Minuce alla trouver Nicolas de Sienne, le meilleur des poëtes de son temps, et le supplia de lui faire une chanson.

Minuce composa un air tendre et doux analogue au sujet. Le troisième jour, il se présenta au dîner du roi, qui lui commanda de chanter quelque chose. Il pinça sa guitare avec tant de mollesse, il chanta avec tant de vérité les expressions d'un amour malheureux, que tous les spectateurs, et surtout le roi, immobiles de plaisir et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'étonnement, semblaient être en extase. Quand il eut fini, le roi lui demanda d'où venait cette chanson qu'il n'avait jamais entendue. — « Sire, répondit-il, il n'y a pas encore trois jours que les paroles et la musique sont faites, » et le roi lui en demandant le motif et l'objet : « Je n'oserais le dire qu'à votre Majesté, » ajouta-t-il.

Le roi, curieux de l'entendre, le fit venir dans son appartement. Minuce lui conta alors tout ce qu'il avait appris. Le roi, flatté de cette nouvelle, donna des éloges à Lise, ajoutant qu'une fille aussi honnête, aussi aimable, était bien faite pour inspirer de la compassion, et qu'il pouvait, de sa part, aller la consoler et lui annoncer que, ce jour même, il la verrait le soir.

Minuce, au comble de la joie, court sans s'arrêter nulle part raconter à la jeune fille le succès de son entreprise. Il lui détaille tout ce qu'il a fait, lui répète l'heureuse chanson qui lui avait été d'un si grand secours. Lise fut si joyeuse et si contente, que dès cet instant-là même sa maladie diminua visiblement. Elle attendit, non sans un peu d'impatience, l'heure fortunée où elle devait voir son maître et son amant. Le roi, qui était bon et généreux, s'étant rappelé les discours de Minuce et la beauté de Lise, n'en eut que plus d'empressement de la voir et de la consoler. A l'heure dite, il monte à cheval, comme pour aller à la promenade, se rend devant la maison de l'apothicaire, et ayant fait dire qu'on lui ouvrît son jardin, il y descendit, s'y promena quelque temps, puis il demanda à l'apothicaire où était sa fille, s'il ne l'avait pas encore mariée. — « Sire, répondit l'apothicaire, elle ne l'est pas encore; depuis fort longtemps une maladie de langueur la consume, et ce n'est que depuis ce matin que ses douleurs semblent un peu affaiblies. » Le roi comprit fort bien ce que signifiait cette meilleure santé.—« Ce serait dommage, dit-il, que le monde fût privé d'une si belle personne; je veux aller la voir. » Il monte dans sa chambre, accompagné de deux personnes seulement, s'approche du lit où la jeune fille, un peu soulevée sur son oreiller, l'attendait avec impatience. — « Que veut dire ceci, dit-il, lui prenant la main, ma belle enfant? vous qui êtes faites pour inspirer le plaisir, vous vous laissez déchirer par la douleur, Pour l'amour de moi, rétablissez-vous, reprenez votre première santé. »

La jeune fille, qui sentait presser ses mains des mains d'un amant adoré, quoiqu'elle éprouvât un peu d'embarras, ressentait dans le fond de son cœur la joie la plus vive. — « Hélas! Sire, répondit-elle, la maladie dont vous me voyez accablée ne vient que d'avoir voulu me charger d'un fardeau peu proportionné à la faiblesse de mes forces; mais vos bontés vont bientôt m'en délivrer. » Le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

roi comprenait très bien le sens de ces expressions couvertes, et ne l'en admirant que davantage maudissait tout bas la fortune qui l'avait fait naître dans une condition si obscure. Après avoir demeuré quelque temps avec la malade et lui avoir donné toutes les consolations qu'il savait capables de faire impression sur elle, il sortit.

L'humanité du roi fut fort louée et fit grand honneur à l'apothicaire et à sa fille. Celle-ci, plus satisfaite de cette glorieuse visite qu'amante l'ait jamais été des plus grandes faveurs de son amant, entrevoyant quelque lueur d'espérance, guérit bientôt et devint plus belle que jamais.

Cependant le roi délibéra avec la reine de quelle manière il devait récompenser un amour si vif. Montant un jour à cheval avec plusieurs seigneurs de sa cour, il se rendit dans la maison de l'apothicaire. La reine, accompagnée de quelques dames, y vint bientôt après. On fit appeler l'apothicaire et sa fille. — « Aimable fille, dit le roi à celle-ci, l'amitié que vous avez pour moi vous fait grand honneur dans mon esprit; je veux vous en récompenser. Vous êtes en âge d'être mariée; c'est moi qui choisirai votre mari. Cependant je serai toujours votre chevalier et je ne veux d'autre prix de mon dévouement qu'un seul baiser. »

Lise, que la honte faisait rougir, répondit que la volonté du roi serait la sienne, ajoutant : — « Sire, je suis persuadée qu'il n'y a personne qui ne taxât de folie l'amour que j'ai eu pour vous et qui ne crût que cette passion était le ridicule effet d'un ridicule oubli de mon état et surtout du vôtre. Mais Dieu, qui seul peut lire dans le cœur des mortels, sait qu'au même instant où vous fîtes sur mon cœur une si vive impression, je me rappelai que vous étiez roi et moi fille de Bernard l'apothicaire, et qu'il me convenait mal d'élever si haut mes soupirs. Mais vous savez mieux que moi qu'on ne commande pas à son cœur, qu'on n'aime pas à son choix et qu'on est entraîné par un penchant involontaire. J'ai souvent essayé de combattre ce penchant; mais, vains efforts! je vous ai aimé, je vous aime et vous aimerai toujours. Il est vrai que, dès que je sentis cet amour s'emparer de toutes les facultés de mon âme, je résolus de subordonner toutes mes volontés aux vôtres. Ainsi, non-seulement j'épouserai et aimerai le mari que vous voulez que j'épouse et que j'aime, mais, si vous le désiriez, je me jetterais dans un brasier ardent. Quant à l'offre que vous me faites d'être mon chevalier, vous, qui êtes mon roi, vous sentez que cela ne me convient pas, et je ne veux point y répondre, non plus qu'à la demande du baiser que je ne vous accorderai qu'avec la permission de la reine. Dieu veuille vous payer de vos bontés et de celles de la reine

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour moi, car je ne puis vous témoigner les sentiments de reconnaissance dont je suis pénétrée. »

La reine fut contente de la réponse de Lise et trouva cette fille aussi sage que le roi la lui avait annoncée. Le roi fit appeler le père et la mère, qui étaient du secret, et un jeune gentilhomme peu doué des dons de la fortune et qui se nommait Perdicon. Il mit plusieurs anneaux dans la main de celui-ci et lui fit épouser Lise. Il leur donna ensuite, outre plusieurs bijoux de très grand prix, Caffalu et Calatabelloté, deux terres d'un très grand revenu, en disant à Péricon : « Nous te donnons cela pour le mariage de ta femme ; tu recevras à l'avenir d'autres preuves de notre bienveillance. » Maintenant, dit-il à Lise : « Voulez-vous bien permettre que je recueille le fruit de votre amour? » et, sans attendre de réponse, il lui donna un baiser sur le front.

Perdicon, Lise et ses parents, tout le monde fut content. On célébra les noces avec magnificence. Le roi, fidèle à sa promesse, fut toute sa vie le chevalier de la jeune mariée, et, dans tous les faits d'armes, il parut toujours avec des devises qu'elle lui envoyait.

C'est par de pareilles actions qu'on mérite l'attachement de ses sujets, qu'on donne l'exemple de la bienfaisance et qu'on obtient une réputation glorieuse et immortelle ; mais c'est ce dont les grands seigneurs s'embarrassent peu aujourd'hui. Ils ne se distinguent des autres hommes que par la cruauté et la tyrannie.

NOUVELLE VIII.

LES DEUX AMIS.

Madame Philomène, par ordre du roi, prit la parole.

Du temps d'Octave César, qui n'avait pas encore le nom d'Auguste, mais qui gouvernait l'empire romain sous le titre de Triumvir, il y avait à Rome un gentilhomme nommé Publius Quintus Fulvius. Son fils, nommé Titus Quintus Fulvius, doué d'un bon esprit et animé d'un goût vif pour les sciences, fut envoyé à Athènes pour y apprendre la philosophie. Son père le recommanda à un Athénien nommé Crémès, son ancien ami. Celui-ci le logea dans sa propre maison et le fit étudier, avec son fils, sous le philosophe Aristippe. Le jeune Athénien se nommait Gisippus. L'analogie de l'âge et du caractère, l'application aux mêmes exercices, l'habitude de vivre sous le même toit, établirent entre ces deux jeunes étudiants l'amitié la plus tendre qui ne finit qu'à leur mort. Ils n'avaient de bons moments que ceux qu'ils passaient ensemble ; et comme ils étaient doués tous deux d'un esprit pénétrant et actif, ils s'élevèrent bientôt

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'un et l'autre aux sublimes hauteurs de la philosophie, et partageaient entre eux sans jalousie les louanges et l'admiration des personnes éclairées. Crémès, dont le cœur avait peine à les distinguer, voyait avec la plus grande satisfaction cette union si belle, et il y avait déjà trois ans qu'il en avait été témoin sans y apercevoir la plus légère altération, lorsque la mort vint terminer les jours de ce vieillard. Les deux jeunes hommes portèrent un deuil égal, et les amis de Crémès auraient eu peine à distinguer le véritable fils et lequel des deux avait plus besoin de consolation.

Quelques mois après, les parents de Gisippus vinrent le voir; là, d'accord avec Titus, ils lui conseillèrent de se marier, et lui proposèrent une jeune demoiselle qui joignait à une grande naissance une plus grande beauté. Elle était citoyenne d'Athènes, se nommait Sophronie, et n'avait guère plus de quinze ans. Le jour des noces approchant Gisippus pria son ami de l'accompagner chez sa future épouse qu'il n'avait point encore vue. Arrivés dans sa maison, elle les accueille gracieusement et se place au milieu d'eux. Le Romain, qui était bien aise de connaître la beauté de celle que son ami devait épouser, la considéra avec la plus grande attention. Ce dangereux examen eut l'effet qu'il était aisé de prévoir. Titus devint, dans un moment, le plus amoureux de tous les hommes : chaque trait de la belle Sophronie avait fait sur son cœur la plus profonde impression. Les deux amis de retour chez eux, Titus se retira dans son appartement; livré à ses réflexions, l'image de sa maîtresse se présente sans cesse à ses yeux, il ose s'en occuper, il ose la considérer de nouveau, détailler tous ses charmes, et attise par là le feu qui le dévore intérieurement. S'apercevant enfin du progrès de sa passion : O malheureux Titus, s'écria-t-il, en poussant des soupirs brûlants, où adresses-tu tes pensées, où oses-tu placer tes amours et tes espérances ! Les bienfaits, les honneurs que tu as reçus de Crémès et de sa famille, l'amitié qui règne entre son fils et toi, tout ne te fait-il pas une loi de respecter celle qu'il s'est promis d'épouser ? Songes-tu bien quelle est celle que tu veux aimer ? Où t'entraînent les aveugles transports d'un amour inconsidéré et les illusions d'une fausse espérance ? Ouvre les yeux, reconnais-toi. Rappelle la raison qui t'a abandonné, mets un frein à l'intempérance d'une imagination déréglée, donne un autre but à tes désirs et un autre objet à tes pensées. Tandis qu'il en est temps encore, combats, résiste et dompte-toi toi-même. Ce que tu veux n'est ni raisonnable ni honnête, et quand tu serais aussi sûr que tu l'es peu de réussir dans tes projets, l'honneur, l'amitié, le devoir te feraient une loi d'y renoncer. Que feras-tu donc, Titus ? tu écouteras la raison et tu fuiras un amour qu'elle désapprouve. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais bientôt Sophronie lui apparaît plus belle et plus touchante ; cette image fait évanouir ses résolutions et lui fait condamner ses premiers discours. Hélas ! dit-il, quels faux préjugés m'égarent ! ne sais-je pas que les lois de l'amour, supérieures à toutes les autres, les détruisent toutes, sans égard pour l'amitié ni pour la divinité même? Combien de fois n'a-t-on pas vu un père amoureux de sa fille, un frère de sa sœur et une maratre rechercher son beau-fils? tout cela est sans doute plus criminel, plus monstrueux que de voir un ami amoureux de la femme de son ami. Mille exemples doivent me rassurer. D'ailleurs je suis jeune, et la jeunesse est sous l'empire immédiat de l'amour. Il est donc tout naturel que ce qui plaît à l'amour me plaise aussi. Les actions réfléchies et sensées appartiennent à la maturité de l'âge : dans l'effervescence du mien, je ne puis avoir d'autres volontés que celle de l'amour ; les attraits de Sophronie méritent les hommages de l'univers : qui pourrait donc me blâmer de n'avoir pas été seul insensible ! Je ne l'aime point précisément parce qu'elle doit être l'épouse de mon ami ; fût-elle la femme de tout autre, je l'aimerais de même. Dans ceci, c'est moins ma faute que celle de la fortune qui l'a adressée à Gisippus plutôt qu'à tout autre ; et puisqu'il est inévitable que ses charmes soient adorés, son mari doit être plus content que ce soit par moi que par un inconnu.

Ces réflexions qui lui paraissaient on ne peut pas plus justes, lui font pitié le moment d'après. Il en rougit, il les quitte, il y revient, il passe le jour et la nuit dans ce flux et reflux d'opinions, de desseins qui se croisent, se combattent et se détruisent tour à tour. Au bout de quelques jours, il perd et l'appétit et le sommeil, et son corps, accablé par les violentes agitations de son âme, succombe enfin.

Gisippus, qui avait remarqué la noire mélancolie dont son ami était dévoré, le voyant malade, était dans les plus grandes inquiétudes. Il ne quittait point son lit, il s'efforçait de le soulager, et lui demanda souvent avec les plus vives instances la cause et l'origine de sa maladie. Titus le paya longtemps par des confidences dont la fausseté n'échappa pas à sa pénétration ; mais enfin, vaincu par ses instances réitérées : « Gisippus, lui dit-il, les larmes aux yeux, si telle eût été la volonté des dieux que je mourusse, j'aurais vu avec plaisir le terme de ma carrière. Car ayant eu l'occasion d'éprouver ma constance et ma vertu, l'une et l'autre, je rougis de le dire, ont été vaincues. Mais j'attends la mort comme le juste châtiment de ma lâcheté. Je vais te montrer combien je suis vil et indigne de ton amitié ; ce n'est qu'à toi, à toi seul que je puis faire une pareille confidence. » Il lui raconta alors son aventure, lui indiqua la nais-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sance, lui développa les progrès de son amour, lui fit part des combats qu'il avait essuyés, et lui avoua en rougissant de quel côté était restée la victoire. Il ajouta à ces aveux humiliants et pénibles que, sentant combien sa passion était déraisonnable et indigne d'un honnête homme, il avait résolu, pour s'en punir, de se laisser mourir, chose dont il espérait bientôt venir à bout.

A ce discours, à ces larmes, Gisippus étonné resta quelque temps sans répondre. Quoique son amour ne fût pas bien vif, il l'était assez pour combattre un moment sa générosité ; mais elle reprit bientôt l'ascendant qu'elle avait perdu et lui fit conclure que la vie de son ami lui était plus chère que la possession de Sophronie. Dans cette idée, et les larmes de Titus sollicitant les siennes : — « Titus, lui répondit-il en pleurant, si les reproches pouvaient avoir lieu dans une circonstance où tu as si besoin de consolation, je me plaindrais à toi de toi-même d'avoir pu cacher si longtemps à ton ami l'ardente passion dont tu es consumé. Tes doutes sur son honnêteté t'ont peut-être engagé à en faire un mystère ; mais sache que rien de ce qui se passe dans notre cœur ne doit être caché à l'amitié : elle doit y lire nos sentiments pour les approuver s'ils sont honnêtes, et les blâmer avec courage s'ils ne le sont pas. Mais laissons tout cela et venons à ce qui t'intéresse et surtout dans ce moment-ci. Si tu aimes Sophronie, je n'en suis point surpris ; je le serais si tu ne l'aimais pas. Sa grande beauté a dû faire d'autant plus d'impression sur ton cœur, que sa noble sensibilité saisit avidement tout ce qui porte comme elle un caractère d'excellence et de rareté. L'amour que tu as pour elle est donc raisonnable ; mais tu ne l'es pas de te plaindre de la fortune qui me la donne pour femme, pensant, quoique tu ne me l'avoues pas, que si elle était à quelque autre tu pourrais l'aimer avec moins de scrupule et plus de sécurité. Mais conviens, si tu as conservé ton ancienne sagesse, que, pour ton bonheur et tes intérêts, elle ne pouvait tomber en de meilleures mains que les miennes ; car tout autre sans doute, dans la position où je me trouve, eût préféré sa satisfaction à la tienne. Tu dois espérer toute autre chose de moi, si tu me crois autant ton ami que je le suis en effet. Depuis que l'amitié nous unit, il ne me souvient pas d'avoir eu rien que je n'aie partagé avec toi et dont tu n'aies été aussi maître que moi-même. Je ne ferais point d'exception dans le cas présent, quand les affaires seraient plus avancées qu'elles ne le sont ; mais elles ne le sont pas assez pour que ce qui m'était destiné ne puisse devenir, sans blesser l'honnêteté ni la bienséance, ton légitime partage. Crois qu'il en sera ainsi, et si je refusais dans cette occasion de subordonner ma volonté à la tienne, que pourrais-je penser moi-même de l'amitié que je t'ai vouée ? Il est vrai que je suis déjà fiancé avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sophronie, que j'attendais le jour de mon mariage avec l'impatience de l'amour ; mais puisque cette passion a dans ton cœur plus d'énergie que dans le mien, parce que tu sais mieux connaître le mérite de celle qui en est l'objet, je te promets qu'elle entrera chez moi, non comme mon épouse, mais comme la tienne. Chasse donc ton noir chagrin, bannis ces idées noires qui te travaillaient, cette mélancolie qui te minait sourdement ; reprends ta santé, tes forces et ton enjouement, et attends dans la joie et la tranquillité la récompense que je ne saurais refuser sans lâcheté à la plus généreuse amitié qui fut jamais. »

A ce discours de son ami, Titus sentit redoubler sa honte, dont la douce espérance de posséder ce qu'il aimait ne pouvait diminuer le sentiment. La raison lui faisait voir que plus la générosité de Gisippus était grande, moins il devait souffrir qu'il l'exerçât. Combattu, attendri, ses larmes, ses sanglots permirent à peine un passage à cette réponse : — « Ami, ce que tu fais m'indique assez ce que je dois faire moi-même. A Dieu ne plaise que je reçoive pour épouse celle que Dieu t'a donnée pour telle, parce qu'il t'en a cru le plus digne. S'il eût voulu que cette femme m'appartînt, il ne te l'aurait pas destinée. Jouis avec plaisir du choix qu'il a fait de toi, remplis les volontés de son conseil secret et laisse-moi me consumer dans les larmes qu'il m'a réservées ; le temps m'aidera à vaincre ma douleur et tes désirs seront remplis, ou je succomberai à son excès et mes peines seront terminées. » — « Titus, reprit Gisippus, si notre amitié peut me permettre de te forcer à me complaire en quelque chose et t'engager à m'obéir, c'est dans cette occasion que je veux déployer son autorité ; je te le répète, Sophronie sera ton épouse. Je sais assez quelle est la force et la puissance de l'amour ; je sais que plus d'une fois il a conduit les amants à une fin malheureuse, et je te vois si affaibli, que je ne crois pas possible que tu résistes à la douleur : tu serais vaincu, tu tomberais sous le fardeau qui t'accable ; et crois-tu que ton ami puisse te survivre ? Ainsi, quand je ne considèrerais que mes intérêts, que je ne consulterais que le désir de ma propre conservation, il faudrait que tu épousasses Sophronie. Tu l'aimes trop pour pouvoir aimer ailleurs ; aucune autre femme ne te sera jamais aussi chère, ne te paraîtra aussi aimable : pour moi, je me sens assez de résolution pour m'en détacher et porter mes affections d'un autre côté ; je travaillerai par là à notre satisfaction commune. Je serais moins généreux si les femmes étaient aussi rares que les amis ; mais, comme il m'est plus aisé de trouver une autre femme que de rencontrer jamais un ami tel que toi, je ne balance point entre ces deux sacrifices. C'est pourquoi, si mes prières ont sur toi quelque pouvoir, je te prie de dissiper le noir chagrin qui te ronge,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de vivre dans la plus douce tranquillité et d'attendre de l'amitié le prix de l'amour. »

Quoique Titus eût encore quelque honte d'accepter Sophronie et qu'il voulût persister dans ses refus, cependant, séduit par le discours de Gisippus et surtout par sa passion : — « Ami, répondit-il d'un ton qui annonçait le trouble de son âme, si je fais ce que tu veux et ce dont tu me pries, je ne sais si je cèderai plus à mon penchant qu'à tes désirs ; mais, puisque ta générosité est si grande qu'elle ne veut point écouter mes justes refus, j'accepte les dons que tu me veux faire. Sois sûr que je n'oublierai jamais que je te suis redevable, non seulement de la personne que j'aime le plus, mais de ma propre vie. Le plus ardent de mes souhaits est que les dieux me mettent quelque jour à portée de te prouver toute l'étendue de ma reconnaissance ! »

Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens de faire réussir la chose. — « Pour venir à bout de notre dessein, répliqua Gisippus, voici, ce me semble, la route que nous devons tenir. Tu sais que Sophronie ne m'a été accordée qu'après beaucoup de négociations entre mes parents et les siens. Si j'allais dire à présent que je ne la veux point, quel scandale un pareil refus ne causerait-il pas ! je mettrais la division dans l'une et l'autre famille. Cependant cela ne m'inquiéterait guère, si par là je pouvais te rendre maître de l'objet de tes désirs. Mais ce moyen est fort douteux, et il pourrait fort bien arriver que tu ne profitasses pas de mon sacrifice, et que ses parents ne la mariassent à un autre. Ainsi, il me paraît à propos, sauf ton meilleur avis, de continuer et d'achever ce que j'ai commencé. J'amènerai Sophronie dans ma maison, je ferai les noces ; le soir, dans le plus grand secret, tu iras coucher avec elle comme avec ta femme. Ensuite, lorsque les circonstances le permettront, nous rendrons l'aventure publique. Qu'on agrée ou qu'on n'agrée pas ce mariage clandestin, il sera fait et il ne sera au pouvoir de personne d'en briser les nœuds. »

Titus goûta fort cet expédient et il ne fut pas plus tôt rétabli qu'il reçut Sophronie dans sa maison. Les noces furent magnifiques. La nuit venue, les dames mirent la nouvelle épouse dans le lit de son mari et chacun se retira. L'appartement de Titus joignait celui de Gisippus et l'on pouvait passer de l'un dans l'autre. Gisippus ayant éteint les lumières passa dans l'appartement de son ami et lui dit d'aller se coucher avec sa femme. Titus, honteux et un peu humilié d'une générosité si grande et si soutenue, fit des difficultés pour y aller ; mais son ami toujours franc et dont les sentiments étaient à toute épreuve, fit si bien qu'il l'y détermina. Titus ne fut pas plus tôt avec elle, qu'il se mit à la caresser et lui demanda tout bas, en lui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

serrant la main, si elle voulait être sa femme. Sophronie, qui le prenait pour Gisippus, répondit par un *oui* plein de douceur. — « Je brûle aussi d'être votre époux, » reprit Titus, et en disant cela il lui mit au doigt un anneau de grand prix. Après cette cérémonie, qu'il jugea nécessaire, il jouit des droits d'époux et goûta les plaisirs d'un amant heureux.

Sur ces entrefaites, Titus ayant perdu son père, il reçut des lettres où on lui mandait de revenir promptement à Rome pour mettre ordre à sa succession. Comme ces lettres étaient pressantes, il résolut de partir sans délai avec Sophronie, ce qui ne pouvait s'exécuter qu'elle ne fût instruite de ce qui s'était passé à son sujet. Gisippus se chargea de ce soin et lui déclara l'état des choses. La belle n'en pouvait rien croire. Mais Titus, pour lui certifier la vérité de son union avec elle, lui rappela plusieurs particularités secrètes que son mari seul pouvait connaître, ce qui l'étonna beaucoup. Après avoir exhalé sa douleur en plaintes et en reproches sur le tour qui lui avait été joué, elle alla trouver ses parents, à qui elle conta son aventure. Ils furent fort scandalisés et eurent beaucoup de déplaisir de cette tromperie. La famille même de Gisippus fut très mécontente de sa conduite; mais les premiers, comme les plus intéressés, firent grand bruit et disaient hautement que Gisippus méritait une punition exemplaire. Celui-ci faisait tête à l'orage en soutenant que sa conduite n'avait rien de blâmable; qu'on devait, au contraire, lui savoir gré d'avoir donné à Sophronie un mari qui l'aimait passionnément et beaucoup plus digne que lui d'être uni à son sort.

Titus, témoin de tous ces débats dont il était l'unique cause, en avait un chagrin extrême et ne cessait d'en témoigner ses regrets à son ami. Mais enfin, connaissant l'esprit des Athéniens, et sachant qu'ils étaient d'humeur à faire grand bruit lorsqu'ils trouvaient peu de gens en état de leur répondre, et au contraire à céder aussitôt qu'on leur opposait du courage et de la vigueur, il prit la résolution de mettre fin à leurs propos par une action qui annonçait un cœur romain et l'esprit athénien. Il assembla dans cette intention, dans un temple, les parents de Sophronie et de Gisippus, et, accompagné de son ami seulement, il leur parla ainsi : — « Plusieurs philosophes croient que toutes les actions des hommes ne sont qu'une suite nécessaire des décrets éternels de la Divinité, et que tout ce qui se fait a été ordonné par elle. D'autres bornent cette nécessité aux choses passées; quelques uns soutiennent qu'elle s'étend également sur le passé, le présent et l'avenir. Ces opinions réunies ou divisées font voir, à quiconque veut y faire attention, que c'est disputer de sagesse avec la Divinité même que de condamner ce qui est fait et qui ne peut se détruire. Si les dieux sont infaillibles, comme nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

devons le croire, quelle folie, quelle grossière présomption et quelle punition ne mérite-t-on pas de trouver à redire à ce qu'ils font ou à ce qui s'est fait par leur ordre? Or, n'êtes-vous pas du nombre de ces téméraires, de ces présomptueux, vous qui ne cessez de blâmer mon mariage avec Sophronie que vous avez cru marier avec Gisippus? Vous, qui ne voulez pas réfléchir qu'il était ordonné de toute éternité qu'elle serait ma femme et non celle de mon ami? Mais, sans chercher à m'appuyer des décrets de la Providence, dure à quelques uns et impénétrable à tous, supposons que les dieux ne se mêlent point de nos actions, et bornons-nous aux raisons purement humaines. Pour cet effet je serai obligé de faire deux choses bien opposées à mon caractère, l'une de me louer un peu, l'autre de censurer autrui; mais, comme dans l'un et l'autre cas je n'ai besoin que de la vérité, ne craignez pas que je la déguise dans la moindre chose. Je commence par vous dire que rien n'est moins raisonnable et n'annonce plus l'aveuglement de la fureur que vos plaintes, vos déclamations, vos sarcasmes contre Gisippus, sous prétexte qu'il m'a donné pour femme celle que vous lui aviez destinée. Et véritablement, loin de voir dans cette action quelque chose de blâmable, je n'y trouve rien qui ne me paraisse digne d'éloge : 1° parce qu'il a fait le devoir d'un ami; 2° parce qu'il a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Je ne veux pas vous développer ici les saintes lois de l'amitié; je me contenterai d'observer que ses liens sont, à bien des égards, plus forts et plus étroits que ceux de la parenté. En effet, c'est la fortune qui nous donne nos amis. Si Gisippus a préféré la conservation de ma vie à celle de votre bienveillance, faut-il donc s'en étonner? Mais je viens à la seconde partie de ma division, où je veux vous montrer qu'il a été plus sage que vous; car il me semble que vous n'avez pas une meilleure idée des lois de l'amitié que des décrets de la providence des dieux.

» Votre dessein était de donner Sophronie à un jeune philosophe : Gisippus l'a donnée aussi à un jeune philosophe; vous à un Athénien, lui à un Romain; vous à un noble et honnête homme, lui à un homme d'une naissance plus illustre et d'une probité aussi exacte; vous à un riche, lui à un plus riche; vous à un homme qui l'aimait peu et qui la connaissait à peine, lui à un homme qui l'adorait et qui mettait dans sa possession tout le bonheur de sa vie. Mais, afin qu'on ne puisse me rien contester de ce que j'avance, examinons tout par parties. Pour prouver que je suis jeune et philosophe, mon visage et mes études suffisent. Gisippus et moi sommes du même âge, et avons suivi ensemble, d'une ardeur égale, les mêmes études. Il est aussi incontestable qu'il est Athénien et que moi je suis Romain. Mais si l'on dispute sur la gloire des deux nations, je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dirai que Rome est libre, Athènes tributaire ; que Rome commande au monde et qu'Athènes obéit à Rome ; que Rome se distingue par ses forces, son gouvernement et les lettres, et qu'Athènes n'est illustre que par ce dernier avantage. Quoique je fasse ici peu de figure et que vous ne voyiez en moi qu'un simple étudiant, sachez pourtant que je ne suis pas né dans la fange du peuple. Mes maisons, les places publiques sont ornées des statues de mes ancêtres ; et, si vous lisez dans nos annales, vous verrez que les Quintus ont souvent reçu les honneurs du triomphe, et que leurs descendants jusqu'à moi, loin de diminuer la gloire de notre nom, n'ont fait qu'y ajouter un nouveau lustre. Je me vanterais de mes richesses, si je ne me souvenais que la noble pauvreté était autrefois le partage des héros romains ; mais si l'ignorance aveugle de la multitude me faisait un reproche de me taire sur cet article, je lui répondrais que j'ai des trésors nombreux, non parce que je les ai enviés et recherchés, mais parce que la fortune me les a donnés. Je sens qu'il vous eût été agréable que Gisippus étant votre concitoyen fût votre allié. Mais vous serai-je moins utile à Rome qu'il eût pu vous l'être à Athènes ? Vous aurez en moi dans la capitale du monde un ami prompt et actif, un protecteur et un appui pour vos affaires publiques et particulières.

« Je conclus donc de tout cela qu'on ne peut sans injustice ou sans aveuglement disconvenir que Gisippus n'ait agi plus sagement que vous n'auriez fait : je conclus encore que Sophronie est bien mariée, puisqu'elle est la femme de Titus-Quintus-Fulvius, homme d'une noblesse ancienne, d'une fortune immense, citoyen de Rome et ami de Gisippus. Quiconque le trouve étrange, en murmure et s'en plaint, ignore absolument les convenances. Peut-être y en a-t-il qui trouvent à redire, non au fait mais à la forme ; qui regardent comme peu décent que Sophronie soit devenue ma femme clandestinement, sans avis, sans conseil de parents. Est-ce donc une chose si rare et si étonnante ? Je ne citerai pas pour exemple tant de femmes qui ont choisi leurs maris contre la volonté positive de leurs parents, tant d'autres qui ont pris la fuite avec leurs amants, ou qui ont forcé la volonté de ceux à qui elles étaient subordonnées par une grossesse prématurée ; Sophronie n'est dans aucun de ces cas. Gisippus me l'a donnée avec tout l'ordre, toute la discrétion que la sévérité la plus scrupuleuse pouvait exiger. Quelques uns m'objecteront peut-être qu'elle a été mariée par celui qui n'avait aucun droit sur elle à cet égard. Que cette objection a peu de valeur et qu'elle est pitoyable ! N'est-ce donc que d'aujourd'hui que la fortune se sert de moyens détournés et peu naturels pour arriver à un but déterminé ? Qu'importe d'ailleurs qu'un cordonnier ou un philosophe ait conduit une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

affaire qui me regarde pourvu qu'elle ait été bien conduite? Je prendrai garde à l'avenir, si le cordonnier est indiscret, qu'il ne se mêle plus de mes affaires; mais je ne le remercierai pas moins de ses bons procédés. De même, si Gisippus a bien marié votre fille, c'est une folie à vous de vous plaindre de la façon dont il l'a fait. Si vous vous défiez de sa prudence, veillez à ce qu'il ne s'entremette plus pour marier vos filles; mais remerciez-le pour celle qu'il a si bien mariée. Au reste, vous n'ignorez pas sans doute que je n'ai point cherché frauduleusement les moyens d'imprimer quelque flétrissure sur l'honneur et la noblesse de votre maison dans la personne de Sophronie. En effet, quoique mon mariage ait été couvert des ombres de la nuit et du mystère, je n'ai point usé de violence envers elle, je ne suis point venu en ravisseur criminel lui arracher sa virginité, en dédaignant votre alliance; je suis venu en homme épris de sa beauté et de sa vertu. Je savais fort bien que si j'eusse voulu observer les formalités ordinaires, je me serais exposé à vos refus; et si vous voulez être sincères, vous conviendrez que vous ne m'auriez jamais accordé sa main, dans l'appréhension que je ne l'emmenasse à Rome avec moi et que je n'éloignasse de votre vue un objet si cher et si tendrement aimé. Voilà le véritable motif de l'artifice que je me suis permis et qu'il a fallu enfin découvrir; voilà pourquoi Gisippus a fait ce qu'il n'avait pas d'abord dessein de faire en me cédant avec tant de générosité un bien qui était à lui. D'ailleurs, quoique je l'aimasse avec toute l'ardeur imaginable, ce n'est cependant point en amant que j'ai obtenu ses faveurs, mais en véritable mari. Je l'étais en effet lorsque je suis entré dans son lit. Je lui présentai l'anneau, je lui demandai si elle me voulait pour mari; elle me répondit que oui. Si elle a été trompée, est-ce ma faute? Pourquoi ne s'avisa-t-elle pas de me demander qui j'étais? Le grand crime de Gisippus, le grand crime de l'amant de Sophronie est donc d'avoir fait en sorte que cette belle Sophronie devînt l'épouse de Titus-Quintus. Voilà pourquoi vous épiez, vous menacez, vous déchirez mon ami. Eh! que feriez-vous de plus, s'il eût livré votre fille dans les mains d'un homme sans nom, d'un méchant ou d'un esclave? Quels fers, quelles prisons, quels tourments pourraient alors suffire à votre vengeance? Mais abandonnons pour toujours cet odieux sujet.

« Un événement que je croyais encore éloigné vient de me frapper; mon père est mort : mes affaires m'appellent à Rome; voulant y conduire Sophronie, j'ai cru devoir vous révéler des secrets que je vous aurais tenus cachés peut-être longtemps encore. Si vous êtes sages, ma confidence ne vous déplaira point. Il vous est aisé de voir que si j'avais voulu vous tromper, vous faire outrage, je pouvais pro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fiter de ma bonne aventure, en rire et prendre la fuite. Mais, à Dieu ne plaise qu'un si lâche dessein puisse jamais souiller le cœur d'un Romain ! Sophronie est à moi par l'ordre des dieux, par la générosité de mon ami, par la force des lois humaines, par l'innocent artifice que l'amour m'a inspiré ; et vous, qui vous croyez apparemment plus sages que les dieux ou les autres hommes, vous me contestez un droit si légitime ! C'est m'offenser de deux manières également injustes et déraisonnables. D'abord, vous retenez chez vous Sophronie, sur laquelle vous n'avez aucun droit, et vous menacez Gisippus auquel vous devez de la reconnaissance. Je ne veux pas m'étendre davantage pour vous démontrer l'inconséquence et le délire d'une telle conduite ; mais je vous conseillerai en ami d'étouffer votre haine et vos dédains et de me rendre Sophronie, afin que je puisse vous quitter avec les sentiments d'un allié et que je vous conserve toujours ceux d'un véritable ami. Si ce qui est fait ne vous plaît pas et que vous osiez vous opposer aux suites naturelles de mon mariage, je vous déclare que je pars avec Gisippus, et qu'une fois arrivé à Rome je saurai prendre les moyens de ravoir mon épouse malgré vous, et vous connaîtrez alors, par expérience, combien est à craindre le juste ressentiment des Romains. »

Titus, ayant ainsi parlé, se leva, le mécontentement peint sur le visage, prit Gisippus par la main, sortit brusquement du temple, faisant les gestes d'un homme qui menace. Ceux qui étaient demeurés là, touchés des raisons qu'il avait articulées, mais plus effrayés encore de ses dernières paroles, se trouvèrent disposés à recevoir son amitié, et conclurent unanimement qu'il valait mieux avoir Titus pour parent, puisque Gisippus n'avait pas voulu l'être, que de perdre l'alliance et de s'attirer l'inimitié de l'autre. Ils allèrent donc trouver Titus, lui dirent qu'ils étaient satisfaits de l'avoir pour parent ; que Sophronie demeurerait sa femme et Gisippus leur ami. Ambassades alors de part et d'autre, et Sophronie fut envoyée à son mari. Cette femme adroite, faisant de nécessité vertu, tourna du côté de Titus l'amour qu'elle avait eu pour Gisippus, et suivit son mari à Rome où elle fut honorablement accueillie.

Gisippus, demeuré à Athènes, eut à soutenir plusieurs disgrâces de la part de ses concitoyens. On profita de l'éloignement de Titus pour cabaler contre lui, et l'on intrigua si fort qu'il fut condamné avec toute sa famille à un exil perpétuel. De riche qu'il était il devint si pauvre que, se voyant réduit à la mendicité, il se traîna comme il put jusqu'à Rome, pour éprouver s'il restait encore quelques traces de son souvenir dans le cœur de Titus. Il apprit en arrivant qu'il vivait et qu'il jouissait de l'estime et de la bienveillance générale des Romains. Il se plaça à la porte de sa maison et atten-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dit l'instant où il sortirait, n'osant se faire annoncer, tant il rougissait de l'état pitoyable où la fortune l'avait réduit ; mais il n'oublia rien pour s'en faire remarquer, bien persuadé que son ami le reconnaissant ne manquerait pas de le faire appeler. Titus sortit et passa sans lui rien dire. Gisippus, croyant qu'il l'avait aperçu et qu'il l'avait dédaigné, se retira outré de douleur et de ressentiment en pensant à tout ce qu'il avait fait pour lui.

Il était déjà nuit que ce Grec infortuné était encore à jeun. N'ayant ni argent ni ressources et souhaitant plus la mort que la vie, il sort de la ville, va dans un lieu affreux, solitaire ; voit une caverne, s'y enfonce, se jette sur la terre et attend le sommeil, en arrosant de pleurs amers la pierre qui lui sert d'oreiller.

Le lendemain matin, deux voleurs arrivèrent à cette caverne pour y partager le butin de la nuit. Ils se prirent de querelle entre eux ; ils en vinrent aux mains et le plus fort tua l'autre. Gisippus, témoin de cette aventure, crut avoir trouvé sans se tuer lui-même un moyen sûr pour arriver à la mort qu'il désirait. Il resta auprès du cadavre jusqu'à ce que la justice instruite du fait vint le saisir et l'emmenât prisonnier. On l'interrogea ; il confessa le meurtre sans difficulté. Le prêteur, qui se nommait Varron, ordonna qu'on le crucifiât, selon l'usage de ce temps.

Par hasard Titus, lorsqu'on allait le conduire au supplice, était au prétoire. Il reconnaît le prétendu criminel. Quel est son étonnement lorsqu'il reconnaît son bon ami ? Son premier désir est de le sauver ; mais comment ? par quel moyen ? Il n'en connaît point d'autre que de s'accuser lui-même. Cette résolution prise : — « Varron, s'écrie-t-il, rappelez ce malheureux, ce n'est point lui qui est coupable, c'est moi, c'est moi qui ai commis le meurtre. Hélas ! j'ai assez offensé les dieux par ce forfait pour vouloir les offenser de nouveau, en laissant subir à l'innocent la peine que je mérite. » Varron fut fort étonné et surtout très fâché que toute l'assemblée entendit son aveu. Mais ne pouvant dissimuler avec honneur et enfreindre publiquement les lois, il fit relâcher Gisippus et lui dit, en présence de Titus : — « Quelle folie d'avouer sans raison un crime que tu n'as pas commis et dont l'imprudent aveu allait te coûter la vie ? Tu t'avouais l'auteur du meurtre et cet homme déclare que c'est lui ! » Gisippus leva les yeux, vit Titus. Il sentit alors que les soupçons qu'il avait formés sur sa reconnaissance étaient injustes et qu'il ne s'avouait coupable que pour le sauver. Il dit aux juges, les larmes aux yeux : — « Certainement nul autre que moi n'est l'auteur du meurtre que l'on poursuit ; la pitié de Titus est désormais inutile, il faut que je périsse. » Titus, de son côté, criait : — « Préteur, vous voyez que cet homme est étranger ; vous savez qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

a été trouvé sans armes auprès de la caverne ; il ne vous est pas difficile d'imaginer qu'il recherche la mort pour se sauver de la misère. Renvoyez-le et donnez-moi la punition que je mérite. »

La nouveauté de la dispute, sur un sujet de cette nature, surprit beaucoup les spectateurs ; et Varron, plus étonné que personne des instances mutuelles de ces deux hommes pour s'excuser l'un l'autre, présuma qu'aucun d'eux n'était coupable. Comme il pensait aux moyens de les délivrer, arrive un jeune homme nommé Publius-Ambustus, qui passait pour un scélérat et un voleur de profession. C'était lui qui avait commis l'homicide dont les deux amis s'accusaient. Touché de compassion pour leur innocence: — « Préteur, s'écria-t-il, je puis vider la contestation qui est entre ces deux hommes. Il y a je ne sais quel dieu qui tourmente mon cœur et le porte à vous avouer mon crime. Nul d'eux n'est coupable ; c'est moi qui ai tué l'homme dont on a trouvé le cadavre ce matin. J'ai aperçu dans la caverne, lorsque je partageais nos vols communs avec mon compagnon, cet homme qui dormait d'un profond sommeil. Quant à Titus, il n'est pas besoin que je cherche à le disculper ; sa réputation parle assez pour lui. Jugez-moi donc, et envoyez-moi au supplice prescrit par les lois. »

Octave, à qui le bruit de cette aventure extraordinaire était parvenu, les fit venir tous trois pour les interroger lui-même et savoir ce qui les obligeait à demander la mort. Chacun lui ayant dit sa raison, il renvoya les deux innocents, et fit grâce au coupable à leur considération.

Titus emmena son ami Gisippus, et après lui avoir reproché son peu de confiance en son amitié, le caressa et le conduisit dans sa maison. Sophronie le reçut avec amitié ; elle prit grand soin de rétablir sa santé, et s'efforça de lui faire oublier ses malheurs. Titus partagea avec lui tous ses biens, et lui fit épouser sa sœur, nommée Fulvia. Il lui dit ensuite: — « Tu peux rester ici avec moi ou retourner à Athènes et y jouir de tout ce que je t'ai donné. » Mais Gisippus, forcé d'un côté par la sentence de son bannissement, et entraîné d'ailleurs par son attachement pour Titus, préféra Rome à sa patrie. Les deux familles se réunirent et vécurent dans la plus grande intimité ; il semblait que le temps, loin de la diminuer, augmentât leur mutuelle affection.

Quelle est donc l'excellence de l'amitié ! combien elle mérite de respect et d'éloges ! C'est elle qui fait naître, qui nourrit et entretient les plus beaux sentiments de générosité dont le cœur humain soit capable. Charitable, reconnaissante, ennemie de tous les vices, et surtout de l'avarice, on la voit pleine d'un zèle actif et prompt, nous porter à faire pour les autres ce que nous voudrions qu'on fît pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous-mêmes. Mais, hélas! combien ses brillants effets sont rares aujourd'hui! Les hommes, devenus égoïstes et personnels, ont exilé cette auguste divinité de la face de la terre. Quel autre sentiment cependant que l'amitié, quels autres intérêts que ceux qu'elle prescrit eussent excité dans l'âme de Gisippus la compassion qui lui fit accorder aux larmes et aux soupirs de son ami une maîtresse charmante et tendrement aimée? Quelles autres lois que celles de l'amitié eussent pu détourner Gisippus du lit où elle était renfermée, où peut-être même elle l'appelait? Quelle crainte eût pu lui faire perdre une si belle occasion de satisfaire ses désirs, dans un âge où l'on se croit tout permis, si ce n'eût été celle d'offenser son ami, de blesser la foi qu'il lui avait donnée? Quels biens, quelles grandeurs, quelles dignités offertes à Gisippus eussent pu le faire résoudre à perdre l'amour de ses parents et ceux de Sophronie, à braver les injures et les cris d'une multitude grossière? l'amitié seule pouvait lui inspirer le courage dont il avait besoin.

D'un autre côté, quel autre sentiment que l'amitié eût pu déterminer Titus à rechercher la mort pour en délivrer son ami, surtout lorsqu'il le pouvait sans paraître ingrat, en feignant de ne pas le reconnaître? Quel autre mouvement que celui de l'amitié eût pu lui inspirer assez de générosité pour partager ses biens avec Gisippus, que la fortune avait réduit à une extrême misère? Quelle autre affection que cette sainte amitié eût pu le disposer à donner sa sœur en mariage à un homme dénué de tout?

Pourquoi donc les hommes se montrent-ils si empressés à se procurer des parents, des frères, à grossir leur suite d'un grand nombre de domestiques, et qu'ils négligent de se procurer de véritables amis? On est quelquefois délaissé par ses parents, abandonné par ses serviteurs; qu'on retrouve un ami, lui seul répare cette perte en entier.

NOUVELLE IX.

LES AVENTURES DE THOREL.

Madame Philomène avait cessé de parler, et on avait donné beaucoup d'éloges à la reconnaissance de Titus, lorsque le roi, réservant Dionéo pour le dernier, parla ainsi.

Lorsque l'empereur Frédéric Ier régnait, si l'on en croit le témoignage de plusieurs historiens, les chrétiens, pour recouvrer la Terre-Sainte, se disposaient à passer la mer. Saladin, prince rempli de vertus et alors soudan de Babylone, informé de cette nouvelle, résolut de voir par lui-même les préparatifs des seigneurs chrétiens,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

afin de pouvoir mieux leur résister. Ayant mis ordre à ses affaires d'Égypte, feignant d'aller en pèlerinage, il partit sous des habits de marchand déguisé, n'ayant d'autre suite que deux amis et trois domestiques. Après avoir parcouru plusieurs provinces chrétiennes, il s'avançait dans la Lombardie pour passer ensuite les Alpes. En allant de Milan à Pavie, il fut rencontré sur le soir par un gentilhomme nommé Thorel d'Istrie, citoyen de Pavie, qui suivi d'un grand train de domestiques, de chiens et d'oiseaux, allait passer quelques jours dans une maison qu'il avait sur les bords du Tésin. Ce gentilhomme le prit, lui et sa suite, pour des seigneurs étrangers qui voyageaient, et il désira leur faire politesse.

Il en eut bientôt l'occasion. Un domestique de Saladin ayant demandé à un des siens combien il y avait encore de là à Pavie, et s'ils pourraient y arriver avant que les portes ne fussent fermées, messire Thorel prit la parole lui-même : — « Monsieur, dit-il à Saladin, vous ne pouvez y arriver à temps, quelque diligence que vous fassiez. » — « Enseignez-nous donc, s'il vous plaît, où nous pourrons trouver à loger ailleurs, car nous sommes des étrangers qui ne connaissons pas le pays. » — « Volontiers ; j'avais dans cet instant dessein d'envoyer un de mes gens vers Pavie pour quelque affaire, il vous conduira dans un endroit où vous serez fort bien logés. » Thorel s'approchant ensuite de celui de ses valets qu'il connaissait pour le plus intelligent, lui commanda de les conduire chez lui pendant qu'il s'en irait par le chemin le plus court.

Dès qu'il fut arrivé, il fit préparer un bon souper, dresser les tables dans son jardin, et alla ensuite attendre les étrangers sur sa porte. Cependant le valet, causant avec la troupe qui lui avait été recommandée, l'égara dans différents chemins et la conduisit, sans qu'elle s'en aperçût, jusqu'à la maison de son maître. Dès que celui-ci les vit, il courut au devant d'eux en leur disant : — « Messieurs, soyez les très bien-venus. » Saladin, qui avait de l'esprit et de la pénétration, découvrant dans l'instant toute la trame du chevalier : — « Monsieur, lui dit-il, s'il était possible de se plaindre de l'honnêteté et de la courtoisie de quelqu'un, nous aurions sujet de nous plaindre de vous, qui nous avez fait un peu allonger notre chemin pour nous donner plus agréablement l'hospitalité, politesse à laquelle nous sommes très sensibles, mais que nous n'avons pas méritée. » Le chevalier, qui était sage et qui parlait bien, répondit : — « Seigneur, les politesses que je vous fais ne sont rien en comparaison de celles que vous méritez, si votre extérieur ne me trompe pas. Vous auriez été fort mal hébergés hors de Pavie ; ainsi, ne regrettez pas de vous être un peu détournés de votre chemin. » Tandis qu'ils parlaient, tous les gens de messire Thorel arrivèrent pour rendre la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

réception plus magnifique. On fit monter les étrangers dans les appartements qui leur étaient préparés. Ils y prirent, en attendant le souper, des rafraîchissements, et le chevalier les entretenait de propos agréables.

Saladin et ses deux amis savaient le latin. Ils entendaient parfaitement et étaient entendus de même. Leur hôte leur parut le plus gracieux, le plus aimable et le plus éloquent gentilhomme qu'ils eussent encore rencontré. De son côté, messire Thorel avait la plus grande opinion de ces étrangers ; tout ce qui le chagrinait était de ne pouvoir leur donner meilleure compagnie ni meilleur régal ; mais il se proposa de réparer tout le lendemain. Ainsi, après avoir instruit un de ses gens, il le dépêcha vers sa femme qui était prudente et généreuse. Il conduisit ensuite ses hôtes dans le jardin, où il s'informa poliment de leur état. — « Nous sommes, répondit Saladin, des marchands de l'île de Chypre; nous allons à Paris pour nos affaires. » — « Plût à Dieu, s'écria messire Thorel, que ce pays-ci produisit des gentilshommes qui ressemblassent aux marchands de Chypre ! » De propos en propos on arriva à l'heure du souper. Il les laissa se mettre à table comme il leur plut. Le repas, sans être magnifique, fut fort bon, et la délicatesse qui y régnait d'autant plus étonnante, qu'on n'avait pas eu beaucoup de temps pour songer aux apprêts. On ne resta pas longtemps à table. Messire Thorel, craignant que ses hôtes ne fussent fatigués, les conduisit à leurs lits et gagna bientôt le sien.

Le domestique, envoyé à Pavie, s'acquitta de la commission qui lui avait été donnée. La dame fit aussitôt avertir plusieurs des amis et des vassaux de messire Thorel. Elle prépara un grand festin, auquel furent invités les citoyens de la ville les plus distingués. Elle acheta toute sorte d'étoffes de soie, d'or, des tapisseries, des fourrures, et fit tout arranger comme son mari le lui avait prescrit.

Les étrangers étant levés, messire Thorel monta à cheval avec eux, les conduisit à un gué voisin, et leur donna le plaisir de voir voler ses oiseaux de chasse. Mais Saladin, qui était bien aise de se rendre à Pavie, demanda s'il n'y aurait pas quelqu'un qui lui en enseignât la meilleure hôtellerie. « Ce sera moi qui vous y conduirai, répondit le chevalier, parce que des affaires m'appellent à la ville. » On partit, on arriva sur les neuf heures, et les voyageurs croyant être adressés à la meilleure auberge, entrèrent avec messire Thorel dans sa propre maison. Plus de cinquante personnes étaient venues pour les recevoir; elles allèrent toutes au devant d'eux. — « Ce n'est pas là ce que nous vous avons demandé, dit Saladin à messire Thorel. Vous en fîtes beaucoup trop hier au soir ; ainsi, vous pouvez nous laisser poursuivre notre route. » — « Seigneur, répondit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Thorel, je n'ai obligation qu'à la fortune de vous avoir possédé hier au soir; c'est elle qui fit qu'égaré dans votre chemin, force vous fut de venir dans ma petite maison. Mais je vous aurai une obligation à vous-même, que tous ces gentilshommes partageront, si vous voulez bien nous faire l'honneur de dîner aujourd'hui avec nous. »

Saladin et ses compagnons vaincus par tant d'avances descendirent. Ils furent conduits par les gentilshommes dans des appartements richement préparés pour eux. Après les cérémonies de l'hospitalité, ils se rendirent dans le salon où tout était orné avec la plus grande magnificence. On donna ensuite à laver et l'on se mit à table. Elle fut servie avec tant de délicatesse, de goût et d'opulence, qu'il n'eût pas été possible de mieux traiter l'empereur s'il fût venu. Quoique Saladin et ses compagnons fussent de grands seigneurs accoutumés au luxe, ils furent étonnés de cet appareil, attendu qu'ils savaient fort bien que leur hôte était un simple citoyen et non pas un prince ou un grand seigneur. Après qu'on eut dîné et un peu conversé, les gentilshommes italiens allèrent se reposer, parce qu'il faisait extrêmement chaud, et messire Thorel resta seul avec ses hôtes. Il entra avec eux dans une chambre particulière. Afin de ne leur rien cacher de ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, il fit appeler son aimable et vertueuse épouse.

Elle arriva parée des plus riches habits, accompagnée de deux petits enfants beaux comme des anges. Elle s'avança devant les étrangers et les salua gracieusement. Ceux-ci se levèrent, la saluèrent respectueusement, la firent asseoir au milieu d'eux et caressèrent beaucoup les enfants. Après plusieurs propos agréables, elle leur demanda qui ils étaient et où ils allaient. Ils firent la même réponse qu'ils avaient faite à son mari. — « Je vois, leur répondit-elle alors en riant que ce que j'ai eu dessein de faire peut s'exécuter. Je vous prie donc de vouloir bien accepter les petits présents que j'ai à vous offrir. Les femmes, selon leurs petites facultés, donnent de petites choses; mais ayez plus d'égard à la bonne intention de celle qui donne qu'au présent même. » Ayant fait venir pour chacun des robes très riches, non comme pour de simples citoyens, mais comme pour de grands seigneurs, des jupes de taffetas et du linge; — « Agréez, s'il vous plaît, ces robes, leur dit-elle, mon mari en a aujourd'hui une semblable. Quant au reste, je sais que c'est peu de chose; mais sachant que vous êtes loin de vos femmes, que vous avez fait une longue route, qu'il vous en reste encore une fort longue à faire et que les marchands aiment la propreté, cela peut vous être de quelque secours. Les gentilshommes virent bien que messire Thorel ne voulait rien oublier, et qu'il avait obligeamment pourvu à tout. Ils craignaient, vu la richesse des robes, qu'ils ne fussent reconnus. — « Ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sont ici, Madame, des présents d'un grand prix, répondit l'un d'eux, et qu'on ne devrait pas accepter légèrement, si la manière dont vous les offrez pouvait permettre un refus. »

Messire Thorel qui les avait quittés étant de retour, sa femme leur dit adieu et s'en alla. Elle ne manqua pas de faire plusieurs présents aux domestiques. Messire Thorel obtint d'eux, à force de prières, qu'ils passeraient le reste de la journée avec lui. Après s'être un peu reposés, ils se vêtirent de leurs robes nouvelles et allèrent se promener à cheval dans la ville. On servit au retour un souper magnifique, où se trouva fort bonne compagnie. Ensuite ils allèrent se coucher.

Le lendemain, lorsque le jour parut, ils se levèrent et allèrent prendre leurs montures. Mais ils trouvèrent à la place des chevaux fatigués qu'ils avaient des chevaux vigoureux et frais pour eux et pour leurs domestiques. — « Je jure Dieu, s'écria Saladin, en se retournant vers ses compagnons, qu'il n'y eut jamais homme plus accompli, plus courtois, plus prévenant que celui-ci. Si les rois chrétiens sont aussi rois qu'il est généreux chevalier, le soudan de Babylone n'est pas fait pour résister, je ne dis pas à tous ceux qui se préparent pour l'attaquer, mais à un seul. » Voyant qu'il serait inutile de refuser ces nouveaux présents, ils l'en remercièrent et partirent. Messire Thorel avec plusieurs de ses amis les accompagna un assez long espace de chemin. Saladin, quoiqu'il le quittât à regret parce qu'il l'aimait déjà tendrement, le pria de s'en retourner. Thorel, non moins fâché de se séparer d'eux, leur dit : — « Je vais faire ce que vous m'ordonnez. Je ne sais qui vous êtes, ni ne me soucie de le savoir qu'autant que cela peut vous faire plaisir ; mais, qui que vous soyez, vous ne me ferez pas accroire que vous n'êtes que des marchands. Adieu. » Saladin ayant pris congé des autres gentilshommes, répondit à Thorel : — « Il pourra se faire, Monsieur, que vous verrez de notre marchandise, laquelle vous confirmera dans votre opinion. Adieu. »

Le soudan, parti avec ses compagnons, projeta s'il vivait et que l'issue de la guerre ne lui fût pas funeste, de faire autant d'honneur à messire Thorel que celui-ci lui en avait fait. Il s'entretint longtemps de lui, de sa femme, de ses discours, de ses actions, et loua tout ce qu'il avait vu et entendu de ce loyal chevalier.

Après avoir parcouru toutes les parties occidentales de l'Europe, il se rembarqua, revint à Alexandrie, bien instruit, et se prépara à se défendre.

Messire Thorel, revenu à Pavie, chercha longtemps quels pouvaient être ces étrangers ; mais plus il formait de conjectures, moins il approchait de la vérité.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quand le temps fixé pour le départ des chrétiens fut arrivé et qu'on faisait partout de grands préparatifs, messire Thorel, malgré les prières et les larmes de sa femme, résolut de suivre la foule des croisés. Ayant arrangé ses affaires et étant prêt à monter à cheval : — « Mon amie, dit-il à sa femme, je vais suivre les chevaliers chrétiens, tant pour mon honneur que pour le salut de mon âme ; je te recommande nos biens et nos intérêts. Comme mille accidents peuvent rendre mon retour très incertain, très difficile, et même impossible, je te demande une grâce : quelle que soit ma destinée, si tu n'as pas de mes nouvelles, attends-moi un an, un mois et un jour, à dater de celui où je pars. » — « Je ne sais, mon ami, répondit l'épouse éplorée, comment je supporterai la douleur où me laisse votre départ ; mais, si je n'y succombe pas, que vous viviez ou que vous mouriez, soyez sûr que je serai fidèle à mes engagements et à la mémoire de messire Thorel. » — « Je ne doute point, répliqua celui-ci, de la sincérité de tes promesses ; je suis assuré que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour les tenir. Mais tu es jeune, belle, noble, vertueuse et connue pour telle : il est donc très probable qu'au moindre bruit de ma mort plusieurs gentilshommes des plus recommandables s'empresseront de te demander à tes frères et à tes parents. Quand tu le voudrais, tu ne pourrais résister à leurs ordres. Voilà pourquoi je te demande un an et que je n'en exige pas davantage. » — « Je ferai ce que je pourrai, répondit cette tendre épouse, pour tenir ce que je vous ai promis ; mais si j'étais enfin contrainte d'agir autrement, soyez sûr qu'il n'y a rien qui puisse m'empêcher d'obéir à ce que vous me prescrivez aujourd'hui. En attendant, je prie Dieu qu'il nous préserve de vous perdre. » Après ces mots, qu'elle entremêlait de larmes et de sanglots, elle tira un anneau de son doigt et le mit au sien en disant : — « S'il arrive que je meure avant de vous revoir, que ceci me rappelle à votre souvenir. » Messire Thorel monta à cheval, dit adieu à tout son monde, et partit.

Dès qu'il fut à Gênes, il monta avec sa compagnie sur une galère, et, étant arrivé à Acre, il se joignit au reste de l'armée des chrétiens. Une mortalité presque universelle se répandit sur cette armée, et ceux qui n'en étaient pas victimes devenaient prisonniers de Saladin et on les conduisait dans différentes villes. Messire Thorel fut un de ceux qui n'échappa pas à la bonne fortune ou à l'habileté de Saladin, car on ne sait à quoi attribuer un succès si général et si rapide. Il fut conduit dans les prisons d'Alexandrie. Là, n'étant point connu, et craignant de se faire connaître, la nécessité le contraignit à panser des oiseaux, chose à laquelle il réussissait fort bien. Ce talent le fit remarquer par le soudan, qui lui rendit sa li-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

berté et le fit son fauconnier. Thorel ne reconnaissant pas ce prince et n'en étant pas reconnu, il ne songeait qu'à sa patrie qu'il regrettait si fort qu'il avait plusieurs fois tenté de s'enfuir, mais toujours inutilement.

Pendant ce temps-là, il vint des ambassadeurs génois pour traiter avec Saladin de la rançon de plusieurs de leurs concitoyens. Comme ils étaient prêts à repartir, messire Thorel songea à donner par eux de ses nouvelles à sa femme ; il lui écrivit pour lui dire de l'attendre, en l'assurant qu'il reviendrait le plus tôt qu'il pourrait. Il pria instamment un des ambassadeurs qu'il connaissait particulièrement de faire en sorte que ses lettres fussent remises dans les mains de l'abbé de Saint-Pierre, son oncle.

Les affaires de messire Thorel en étaient là lorsque, causant un jour avec Saladin de ses oiseaux, il lui échappa un sourire accompagné d'un geste familier dont le prince avait été frappé à Pavie. Ce geste réveille dans son esprit le souvenir de son ancien hôte ; il le regarde, le fixe avec intérêt et croit le reconnaître. — « Chrétien, lui dit-il, œ quel pays es-tu ? » — « Sire, répondit-il, je suis Lombard, pauvre citoyen d'une ville qu'on appelle Pavie. » Cette réponse confirma Saladin dans ses soupçons. Dieu m'a donné le temps, dit-il en lui-même, de faire connaître à cet homme combien sa courtoisie m'a été agréable. Ayant fait aussitôt ranger tous ses habits dans une chambre, il l'y conduisit. — « Regarde, chrétien, dit-il, si dans toutes ces robes il y en a que tu aies jamais vues. » L'Italien regarde, examine, et voit celles que sa femme avait données autrefois ; mais il n'ose croire le témoignage de ses yeux. — « Sire, répondit-il, je n'en connais pas une ; il est bien vrai qu'il y en a deux qui ressemblent à des robes dont j'ai été vêtu et que je fis donner à trois marchands qui vinrent chez moi. » Alors Saladin ne pouvant plus se contenir, l'embrassa tendrement en lui disant : — « Vous êtes messire Thorel d'Istrie, et je suis un des marchands à qui votre femme donna ces robes. Le temps est venu de vous faire connaître ma marchandise, comme je vous dis en partant que cela pourrait arriver. » Messire Thorel ressentit dans cet instant de la joie et de la honte ; de la joie d'avoir eu un tel hôte, de la honte de l'avoir reçu, à ce qu'il lui semblait, si pauvrement. — « Mon cher ami, lui dit Saladin, puisque le ciel vous a envoyé ici, songez que ce n'est plus moi, que c'est vous qui êtes le maître. » Après l'avoir beaucoup caressé, il le fit vêtir d'habits royaux, le conduisit lui-même devant les plus grands seigneurs de sa cour, et, après l'avoir beaucoup loué, il leur commanda de l'honorer comme lui-même s'ils désiraient ses bonnes grâces. Tous observèrent cet ordre, mais surtout ceux qui avaient accompagné Saladin dans ses voyages.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le passage rapide de messire Thorel de l'esclavage au comble de la gloire lui fit perdre de vue pendant quelque temps les affaires de Lombardie. Il pensait d'ailleurs que son oncle avait reçu ses lettres.

Le jour que Saladin prit un si grand nombre de chrétiens mourut un certain gentilhomme provençal, nommé messire Thorel de Digne. Sa noblesse ni sa valeur ne l'avaient guère fait connaître de l'armée ; de sorte que quiconque entendait dire que messire Thorel était mort, croyait que c'était de messire Thorel d'Istrie qu'il s'agissait. Sa captivité confirma ce bruit, que plusieurs Italiens répandirent dans leur pays et accréditèrent en assurant l'avoir vu mort et avoir assisté à son enterrement.

Cette nouvelle répandit le deuil et la désolation, non seulement dans la maison de sa femme et de ses parents, mais dans celles de toutes ses connaissances. Il serait trop long de décrire la douleur, les larmes, la tristesse de la jeune veuve. Quelques mois s'étant écoulés, son cœur ayant recouvré un peu de calme et de tranquillité, elle fut demandée en mariage par les plus grands seigneurs de la Lombardie, et vivement sollicitée par ses parents de faire un choix. Elle persista longtemps dans son refus ; mais contrainte enfin de céder, elle demanda et obtint que la cérémonie fût différée jusqu'au terme prescrit par messire Thorel.

Pendant que ces choses se passaient à Pavie, celui-ci ayant rencontré à Alexandrie un homme qu'il avait vu à la suite des ambassadeurs génois et s'embarquer avec eux sur la galère qui devait les conduire à Gênes, il lui demanda des nouvelles de leur voyage. — « Monsieur, répondit-il, nous avons fait un voyage très malheureux. Je quittai les ambassadeurs à Candie, et j'ai ouï dire dans cette ville où j'ai fait quelque séjour, qu'étant près d'arriver en Sicile il s'éleva un vent du nord furieux qui les jeta sur les bancs de Barbarie, où ils ont fait naufrage ; personne ne s'est sauvé, et deux de mes frères y ont péri. »

Thorel ne doutant point d'un récit si bien circonstancié et qui était en effet conforme à la vérité, se souvint que le terme qu'il avait prescrit à sa femme allait expirer, et se mit dans l'esprit que ne recevant point de ses nouvelles elle se remarierait. Cette idée lui fit perdre toute sa tranquillité et le jeta dans une si profonde mélancolie, qu'il fut contraint de tenir le lit et qu'il désirait la mort comme une grâce.

A cette nouvelle, Saladin, qui l'aimait beaucoup, accourut vers lui et le força par ses prières de lui avouer le sujet de sa maladie. Il le blâma de ne le lui avoir pas confié plus tôt, l'exhorta à se tranquilliser, l'assurant que s'il le désirait il serait à Pavie au terme in-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

diqué. Messire Thorel, qui avait de la confiance dans ce prince, ne douta point que la chose ne fût possible, et pria le soudan d'en hâter l'exécution. Saladin fit appeler un magicien dont il avait déjà éprouvé les talents, et lui ordonna d'aviser aux moyens de transporter en une nuit, sur un lit, messire Thorel à Pavie. Le magicien répondit que cela serait, mais qu'il était à propos d'endormir le chevalier. Le prince ayant pourvu à tout, retourna vers son ami, et l'ayant trouvé toujours résolu de mourir s'il n'allait pas à Pavie et s'il n'y était pas rendu au terme indiqué :

— « Mon cher Thorel, lui dit-il, si vous aimez tendrement votre femme et que vous la croyiez remariée, je ne vous engagerai point à en faire autant ; car de toutes les femmes que j'ai jamais vues, sans parler de la beauté qui est une fleur passagère, c'est celle dont les mœurs, les manières, les vertus, le caractère me semblent mériter plus d'éloges et d'amour. Il eût été bien heureux pour moi, puisque la fortune vous avait envoyé ici, de passer avec vous le reste des jours que le ciel me réserve, en vous faisant partager mes dignités, mes honneurs, mes biens et mon pouvoir. Mais le ciel ne m'a pas jugé digne sans doute d'une si grande satisfaction. Puisqu'il n'y a pas moyen de vous retenir, j'aurais du moins voulu savoir votre dessein beaucoup plus tôt : je vous aurais fait conduire chez vous avec les honneurs que vous méritez. Puisque cela ne se peut, je vous renvoie comme je puis et non comme je désirerais. »

— « Sire, répondit Thorel, ce que vous avez fait pour moi me prouve assez votre bienveillance, vous n'aviez pas besoin d'y ajouter ces nouvelles marques de bonté. Je ne les oublierai de ma vie. Mais, puisqu'il faut que je parte, je vous supplie de faire promptement ce que vous m'avez promis, parce que c'est demain le dernier jour où je dois être attendu. » Saladin promit de le satisfaire.

Le lendemain, le soudan voulant faire partir son hôte la nuit suivante, fit placer dans une grande salle un lit magnifique, garni de matelas à la mode du pays, couvert de velours et de drap d'or, et orné d'une courtepointe brodée en perles très grosses et en diamants fins. Ce lit était un chef-d'œuvre de beauté et de richesse. On plaça dessus deux oreillers analogues à la magnificence du reste. Il ordonna ensuite que l'on vêtît messire Thorel d'une robe et d'un bonnet sarrasin qui étaient les plus belles choses qu'il fût possible de voir.

Le jour étant déjà fort avancé, il se rendit, avec plusieurs seigneurs, dans l'appartement de son ami, et s'étant assis auprès de lui : « Mon ami Thorel, lui dit-il les larmes aux yeux, l'heure qui doit me séparer de vous approche. Ne pouvant vous accompagner,

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ni vous faire accompagner, à cause de la longueur du chemin et de la manière dont vous l'allez faire, je suis obligé de prendre congé de vous dans cette chambre. Mais je vous prie, par l'amitié qui nous unit, de ne me pas effacer de votre souvenir et de venir me voir encore une fois lorsque vous aurez mis ordre à vos affaires, afin de compenser, par une nouvelle joie, le déplaisir que j'éprouve de votre prompt départ. En attendant, je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous pourrez et de me demander tout ce qui vous fera plaisir : soyez sûr qu'il n'y a personne que j'aimasse tant à obliger que vous. » Messire Thorel ne put retenir ses larmes, et, étouffé par sa douleur, il ne put proférer que quelques mots entrecoupés pour l'assurer qu'il n'oublierait jamais ses bienfaits ni ses rares vertus, et qu'il exécuterait ses ordres très exactement, si Dieu lui prêtait vie. Saladin l'ayant embrassé plusieurs fois en versant des larmes, lui dit adieu et sortit de la chambre. Tous les seigneurs l'imitèrent et le suivirent dans la salle où le lit était préparé.

Comme il était déjà tard et que le magicien n'attendait que ses ordres pour opérer, un médecin apporta un breuvage. Il le présenta au chevalier, auquel il fit accroire que c'était pour le fortifier. Celui-ci le but et s'endormit. Saladin le fit alors transporter sur le beau lit qu'il lui avait fait préparer. Il posa à côté de lui une couronne d'un très grand prix, dont la marque fit voir qu'elle était destinée pour sa femme. Il mit à son doigt un anneau surmonté d'un escarboucle d'un prix infini. Il lui fit ceindre une épée toute brillante de pierres précieuses, et poser à ses côtés deux grands bassins d'or remplis de doubles ducats et de mille bijoux dont il serait trop long de faire la description. Ensuite il l'embrassa de nouveau, et ayant dit au magicien d'opérer, le lit disparut aussitôt à la vue des spectateurs. Saladin ne fit que parler de lui avec ses courtisans.

Cependant messire Thorel était déjà dans l'église de Saint-Pierre à Pavie, comme il l'avait demandé, avec tous les bijoux, dans l'équipage dont on vient de parler. Matines étaient sonnées et Thorel dormait encore, quand le sacristain entra dans l'église avec de la lumière. L'aspect imprévu de ce lit si riche et si brillant lui causa de l'étonnement et de la frayeur et lui fit prendre la fuite ; il courut en avertir l'abbé et les moines. Surpris de le voir si effaré, ils lui en demandèrent la raison. Le sacristain la leur dit. Ils le traitèrent d'abord de visionnaire ; mais réfléchissant qu'il n'était pas si enfant ni si nouveau en cette église pour s'épouvanter légèrement : — « Allons voir, dit l'abbé, ce que c'est. » On alluma alors plusieurs flambeaux. L'abbé et les moines entrés dans l'église virent le lit et sur le lit un homme qui dormait. Tandis qu'ils doutaient, qu'ils craignaient et examinaient, sans trop oser approcher, les bagues et les bijoux,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

messire Thorel s'éveilla en poussant un profond soupir. L'abbé et les moines effrayés s'enfuirent en criant au secours. Thorel ouvre les yeux, et ayant regardé autour de lui, il voit qu'il est réellement dans le lieu où il avait prié Saladin de le faire transporter. Ce qu'il vit à ses côtés lui donna de la magnificence et de la générosité de Saladin une bien plus haute idée que celle qu'il en avait déjà conçue. Cependant, sans se déranger, voyant fuir les moines et sachant qu'il était la cause de leur effroi, il appela l'abbé par son nom, en lui disant qu'il était Thorel, son neveu. L'abbé, qui le croyait mort, n'en eut que plus d'effroi. Mais enfin, un peu rassuré et ayant fait auparavant le signe de la croix, il s'approcha du lit. — « De quoi avez-vous peur, mon père ? lui dit le chevalier. Je suis en vie, Dieu merci, et j'arrive d'outre-mer. » L'abbé, quoique son neveu fût un peu défiguré par sa longue barbe et son habit à la sarrasine, le reconnut ; et étant absolument rassuré, — « Mon fils, lui dit-il, sois le bienvenu ; mais ne sois pas étonné si nous avons eu quelque effroi. Il n'y a personne dans toute la ville qui ne te croie mort, et cette nouvelle paraît tellement sûre qu'Adaliette, ta femme, vaincue par les menaces de ses parents, se remarie aujourd'hui. Tout est prêt pour la cérémonie et pour la fête. »

Messire Thorel se leva, fit fête à l'abbé et à tous les moines et les pria tous de ne dire mot de son retour jusqu'à ce qu'il eût terminé quelques affaires pressantes. Ensuite, après avoir fait mettre en sûreté tous ses bijoux, il conta à son oncle ce qui lui était arrivé. Celui-ci, joyeux de sa bonne fortune, en rendit grâces à Dieu avec lui. Messire Thorel lui demanda quel était le fiancé de sa femme; l'abbé le lui dit. — « Avant que l'on soit instruit de mon retour, dit le chevalier, j'ai bien envie de voir quelle sera la contenance de ma femme à ses noces ; ainsi, quoiqu'il ne soit pas ordinaire que des religieux aillent à de telles fêtes, je vous prie de faire en sorte que nous puissions y aller de compagnie. » L'abbé répondit qu'il le ferait pour l'obliger. Le jour ne fut pas plus tôt venu qu'il envoya dire au fiancé de trouver bon qu'il allât à ses noces avec un de ses amis. Celui-ci lui fit répondre qu'il lui ferait honneur et plaisir.

Messire Thorel se rendit avec l'abbé au logis du fiancé avec son habit étranger. Il fut beaucoup regardé par toute la compagnie, mais personne ne le reconnut. Lorsqu'on demandait à l'abbé qui il était, il répondait à tout le monde que c'était un Sarrasin que le soudan envoyait en qualité d'ambassadeur au roi de France. Ce faux ambassadeur fut placé à souhait, c'est-à-dire vis-à-vis de sa femme. Il remarqua aisément, à l'air de son visage et à sa contenance, qu'elle n'était pas fort contente de ses noces, et il la regardait avec intérêt. Elle lui rendait quelquefois ses regards, non qu'elle eût le moindre soupçon

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la vérité, car son nouveau costume le défigurait entièrement, et sa mort, dont on ne doutait pas, ne laissait aucune place à l'espérance. Messire Thorel, jugeant qu'il était temps d'éprouver si elle avait conservé son souvenir, mit à sa main l'anneau qu'elle lui avait donné à son départ, et ayant appelé le valet qui la servait : — « Va dire de ma part à la mariée, lui dit-il, que la coutume de mon pays est que, quand un étranger est aux noces d'une nouvelle mariée, celle-ci, pour lui prouver qu'elle est bien aise qu'il y soit venu, lui doit envoyer sa coupe pleine de vin, et que, quand il a bu ce qu'il lui plaît et recouvert la coupe, elle doit boire le reste.

Le domestique fit la commission. Elle ordonna aussitôt, pour montrer à l'étranger que sa venue lui était agréable, qu'on lavât une grande coupe qui était devant elle et qu'on la portât pleine de vin à ce gentilhomme. Ainsi dit, ainsi fait. Messire Thorel avait mis dans sa bouche l'anneau qu'il avait reçu d'elle et en buvant, il le laissa tomber dans la coupe, de manière que personne ne s'en aperçût. Il eut soin de n'y laisser guère de vin, la recouvrit, l'envoya à la dame, qui, pour suivre la coutume, la découvrit et la mit à sa bouche. Elle voit l'anneau ; interdite, elle arrête avec attention ses yeux sur ce bijou et le reconnaît pour celui qu'elle avait donné à son mari au moment de son départ. Elle s'en saisit, et fixant celui qu'elle avait pris pour étranger, elle jette un cri, renverse la table qui est devant elle, et s'élance comme un trait dans les bras du chevalier en disant : — « Celui-ci est vraiment mon maître, mon mari, mon cher Thorel. » Et sans avoir égard à rien, elle l'embrasse étroitement sans vouloir s'en séparer. Son mari fut obligé de le lui ordonner en lui disant qu'elle avait le temps de lui prodiguer ses caresses. Le trouble était dans la maison ; mais la joie y régnait, tant on avait de plaisir à retrouver messire Thorel après l'avoir cru mort pendant si longtemps. Il raconta tout ce qui lui était arrivé depuis son départ jusqu'à ce moment. Il termina son récit par dire au gentilhomme qu'il ne devait pas trouver mauvais de ce qu'il reprenait sa femme, qui ne se remariait que parce qu'elle l'avait cru mort. Celui-ci, quoiqu'un peu piqué de ce contre-temps, répondit qu'il en ferait tout autant à sa place. La dame laissa là les présents de son nouvel époux, et ayant pris la bague qu'elle avait trouvée dans la coupe et la couronne que Saladin lui avait envoyée, elle sortit de la maison et se rendit à celle de messire Thorel avec toute la pompe des noces. Là les parents, les amis, les citoyens, qui regardaient cette aventure comme un miracle, se consolèrent au milieu des fêtes et des festins.

Messire Thorel ayant fait part de ses joyaux à celui qui avait fait la dépense des noces, à M. l'abbé et à plusieurs autres, et informé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Saladin par plusieurs lettres de son heureuse arrivée, vécut pendant plusieurs années plus amoureux que jamais de sa femme.

NOUVELLE X.

GRISELIDIS.

Le roi ayant fini sa Nouvelle, qui fit plaisir à toute la compagnie, Dionéo prit la parole et dit en souriant : Convenez, mes belles dames, que le nouveau marié dut être bien fâché de l'aventure; mais laissons là ces réflexions. Cette journée paraissant avoir été consacrée à des rois, à des soudans ou à gens de cette espèce, pour ne pas m'éloigner de cet exemple, je vais vous parler d'un marquis. Ne vous attendez pas à des actions grandes et généreuses de sa part, vous n'en verrez que de folles et de brutales, quoique la fin en fût bonne; mais je ne conseille à personne de l'imiter.

Un des plus illustres et des plus célèbres descendants de la maison de Saluces fut un nommé Gautier. Sans femme, sans enfants et n'ayant aucune envie de se marier ni d'avoir des héritiers, il employait son temps à la chasse. Cette façon de penser et de vivre déplaisait fort à ses sujets; ils le supplièrent si souvent et si vivement de leur donner un héritier qu'il résolut de céder à leurs prières. Ils lui promirent de lui choisir une femme digne de lui par sa naissance et ses vertus.— « Mes amis, leur dit-il, vous voulez me contraindre de faire une chose que j'avais résolu de ne faire jamais, parce que je sais combien il est difficile de trouver dans une femme toutes les qualités que j'y désirerais et qui établiraient la convenance entre deux époux. Cette convenance est si rare qu'on ne la trouve presque jamais; et combien doit être malheureuse la vie d'un homme obligé de vivre avec une personne dont le caractère n'a aucun rapport avec le sien ! Vous croyez pouvoir juger des filles par les pères et mères, et, d'après ce principe, vous voulez me choisir une femme; c'est une erreur : car comment connaîtriez-vous les secrets penchants des pères et surtout des mères? Et quand vous les connaîtriez, ne voit-on pas ordinairement les filles dégénérer? Mais puisque enfin vous voulez absolument m'enchaîner sous les lois de l'hymen, je m'y résous; mais pour n'avoir à me plaindre que de moi, si j'ai lieu de m'en repentir, je veux moi-même choisir mon épouse, et, quelle qu'elle soit, songez à l'honorer comme votre dame et maîtresse, ou je vous ferai repentir de m'avoir sollicité à me marier lorsque mon goût m'en éloignait. » Les bonnes gens lui répondirent qu'il pouvait compter sur eux pourvu qu'il se mariât.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Depuis quelque temps le marquis avait été touché de la conduite et de la beauté d'une jeune fille qui habitait un village voisin de son château. Il imagina qu'elle ferait son affaire, et, sans y réfléchir davantage, il se décida à l'épouser. Il fit venir le père et lui communiqua son dessein. Le marquis fit ensuite assembler son conseil et les sujets voisins de son château. — « Mes amis, leur dit-il, il vous a plu et il vous plaît encore que je me résolve à prendre femme; je suis tout déterminé à vous donner cette satisfaction; mais songez à tenir la promesse que vous m'avez faite d'honorer comme votre dame la femme que je prendrais, quelle qu'elle fût. J'ai trouvé une femme assez près d'ici, qui est de mon goût; c'est la femme que je me suis choisie. Je dois l'amener sous peu de jours dans ma maison; préparez-vous à la recevoir honorablement, afin que je sois aussi content de vous que vous le serez de moi. » L'assemblée, à cette nouvelle, fit paraître sa joie, et tous répondirent qu'ils honoreraient la nouvelle marquise comme leur dame et maîtresse.

Dès ce moment le seigneur et les sujets ne songèrent plus qu'aux préparatifs des noces. Le marquis fit inviter plusieurs de ses amis et de ses parents et quelques gentilshommes d'alentour. Il fit faire sur la taille d'une fille qui avait à peu près la même que sa future des robes riches et belles, prépara anneaux, ceinture, couronne, enfin tout ce qui est nécessaire à une jeune mariée.

Le jour pris et indiqué pour les noces, sur les neuf heures du matin, le marquis monta à cheval avec toute sa compagnie. — « Messieurs, dit-il, il est temps d'aller chercher l'épousée. » On part, on arrive au village où elle demeurait. Quand on fut près de la maison qu'elle habitait avec son père, on la vit qui revenait de chercher de l'eau et qui se hâtait, afin de voir passer la nouvelle épouse du marquis. Dès que celui-ci la vit, il l'appela par son nom Griselidis et lui demanda où était son père : — « Monseigneur, répondit-elle en rougissant, il est à la maison. » Le marquis descend alors de cheval, entre dans la pauvre chaumière et trouve le père qui s'appelait Jeannot. — « Je suis venu, lui dit-il, pour épouser ta fille Griselidis; mais je veux, avant tout, qu'elle réponde devant toi à quelques questions que j'ai à lui faire. » Alors il demanda à la jeune fille si lorsqu'elle serait son épouse elle s'efforcerait toujours de lui plaire, si elle saurait conserver son sang-froid, quoi qu'il fît ou qu'il dît; si enfin elle serait toujours obéissante et docile. Un *oui* fut la réponse de toutes ces demandes. Le marquis la prit alors par la main, la conduisit dehors, en présence de la compagnie, la fit dépouiller nue et la revêtit ensuite des superbes habillements qu'il avait fait faire, puis il plaça sur ses cheveux épars une brillante couronne. — « Messieurs, dit-il aux spectateurs surpris, voilà celle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que je veux pour épouse, si elle me veut pour mari; et se tournant vers elle : — « Griselidis, me veux-tu pour mari? » — « Oui, monseigneur, si telle est votre volonté, » répondit-elle. Il l'épousa ensuite, la conduisit en grande pompe dans son château, où les noces furent faites avec autant de magnificence que s'il eût épousé une fille du roi de France.

La jeune épousée sembla changer de mœurs avec la fortune. Elle était, comme je l'ai déjà dit, belle et bien faite. Elle devint si aimable, si gracieuse, qu'elle paraissait plutôt être la fille de quelque grand seigneur que du pauvre Jeannot. Elle étonnait tous ceux qui l'avaient connue dans son premier état. Elle était d'ailleurs si obéissante à son mari et avait tant d'attention pour prévenir ses moindres désirs, qu'il était le plus content et le plus heureux des hommes. Elle avait su se concilier si bien l'affection des sujets du marquis, qu'il n'y en avait pas un qui ne l'aimât comme lui-même, qui ne l'honorât, et qui ne priât Dieu pour son bonheur et sa prospérité. Tous convenant que, si les apparences avaient déposé contre la sagesse du marquis, l'événement prouvait qu'il avait agi en homme habile et prudent, et qu'il lui avait fallu la plus grande sagacité pour découvrir ainsi le mérite caché sous des haillons et des habits villageois. Le bruit de ses vertus se répandit en peu de temps, non seulement dans ses terres, mais bien loin au-delà, son empire était tel, qu'elle avait effacé les fâcheuses impressions que les fautes de son mari avaient faites sur les esprits.

Au bout de quelque temps elle devint enceinte et accoucha heureusement d'une fille au terme prescrit par la nature. Le marquis en eut une grande joie; mais, par une folie qu'on ne conçoit pas, il lui vint en tête de vouloir, par les moyens les plus durs et les plus cruels, éprouver la patience de sa femme. Il employa d'abord les invectives, lui disant que sa basse extraction avait indisposé tous ses sujets contre elle, et que la fille dont elle venait d'accoucher ne contribuait pas peu à lui aliéner les esprits et à entretenir les murmures, parce qu'on aurait désiré un héritier. A ces reproches, sans changer de visage ou de contenance : — « Monseigneur, lui disait-elle, faites de moi ce que vous croirez que votre honneur et votre repos vous ordonnent. Je ne murmurerai pas, sachant que je vaux beaucoup moins que le moindre de vos sujets, et que je ne méritais en aucune manière la glorieuse destinée à laquelle vous m'avez élevée. » Cette réponse plut au marquis, qui vit que les honneurs que lui et ses sujets avaient rendus à sa femme ne l'avaient point enorgueillie.

Quelque temps s'était écoulé après cette scène. Il avait parlé, sans paraître avoir de dessein particulier, de la haine que ses sujets por-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

taient à sa fille. Après avoir ainsi préparé sa femme, il lui envoya, au bout de quelques jours, un domestique qu'il avait instruit de ce qu'il devait faire. — « Madame, dit celui-ci d'un air désolé, si je veux conserver la vie, il faut que j'exécute les ordres de monseigneur. Il m'a commandé de prendre votre fille. » Il dit et se tut. A ce discours, au triste maintien de celui qui le prononce, se rappelant surtout ce que son mari lui avait dit, elle croit qu'il a ordonné la mort de sa fille. Quoique dans le fond du cœur elle ressentît les douleurs les plus vives, cependant, sans émotion, sans changer de visage, elle prend sa fille dans son berceau, la baise, la bénit et la remet entre les mains du serviteur. — « Fais, lui dit-elle, ce que ton maître et le mien t'a commandé. Je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne pas laisser cette innocente victime exposée à la rapacité des animaux de proie. »

Le domestique, chargé du fardeau qu'elle lui avait remis, va rendre compte au marquis du message. Celui-ci admira beaucoup le courage et la constance de sa femme. Il envoya sa fille, par ce même homme, à Bologne, à une de ses parentes, la priant de l'élever avec grand soin, sans dire à qui elle appartenait.

Griselidis devint grosse une seconde fois et accoucha d'un fils, ce qui combla de joie le marquis. Mais les épreuves qu'il avait faites ne lui suffisant pas encore pour le tranquilliser, il employa comme auparavant les reproches et les invectives, et il eut soin de les assaisonner de plus d'aigreur et de violence. Le visage enflammé d'un feint courroux: — « Depuis que tu es accouchée de ce fils, dit-il un jour à sa femme, il ne m'est pas possible de bien vivre avec mes sujets. Ils sont humiliés de voir que le petit-fils d'un paysan doive être un jour mon successeur et leur maître. Si je ne veux qu'ils portent leur indignation plus loin et qu'ils ne me chassent de l'héritage de mes pères, il faut que je fasse de ton fils ce que j'ai fait de ta fille, et qu'enfin je brise les liens de notre mariage pour prendre une femme plus digne du rang où je t'ai élevée. » La princesse l'écouta avec une patience admirable, et ne se permit que cette réponse: — « Monseigneur, contentez-vous, faites ce que bon vous semblera, et n'ayez aucun égard à ma situation. Rien au monde ne m'est cher que ce qui peut vous l'être. »

Bientôt après, le marquis envoya prendre son fils comme il avait fait de sa fille, et, feignant de l'avoir fait tuer, il l'envoya à Bologne, dans la même maison qu'habitait sa sœur. Griselidis, quoique très sensible, opposa autant de fermeté à cette épreuve qu'à la première. Le prince, au comble de l'étonnement, était persuadé qu'il n'y avait aucune autre femme capable de tant de courage, et il eût pris

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ce courage pour de l'indifférence, s'il n'eût connu d'ailleurs l'amour de cette mère pour ses enfants. Ses sujets, qui n'imaginaient pas que la mort de ces petites créatures fût un jeu, donnaient toute leur haine au marquis et toute leur pitié à la marquise. Cette infortunée dévorait ses chagrins sans se plaindre, et, quoiqu'elle se trouvât continuellement avec des femmes qui blâmaient hautement la conduite de son mari, il ne lui échappa jamais le moindre reproche. Cependant ce prince bizarre n'était pas encore content. Il crut devoir mettre la patience de sa femme à la dernière épreuve. Il dit à plusieurs de ses parents qu'il ne pouvait plus souffrir Griselidis, et qu'il sentait bien qu'il avait fait une démarche de jeune homme étourdi en l'épousant, et qu'il allait tout tenter auprès du pape pour obtenir la cassation de son mariage et la permission d'en contracter un autre. Quelques honnêtes gens eurent beau lui remontrer l'injustice de son procédé, il ne leur répondit autre chose, sinon qu'il était résolu d'exécuter son projet.

La marquise, instruite du malheur qui la menaçait, imaginant qu'elle serait obligée de retourner dans la maison de son père et d'y reprendre les occupations rustiques de sa jeunesse, qu'une autre possèderait celui qui avait tout son amour, était intérieurement dévorée du plus cuisant ennui. Elle se disposa cependant à soutenir cette nouvelle injure de la fortune avec la même tranquillité apparente qu'elle avait soutenu les autres.

Peu de temps après, le marquis fit apporter une fausse dispense comme si on la lui eût envoyée de Rome, et fit entendre à ses sujets que, par cet écrit, le pape lui donnait la permission d'abandonner Griselidis et de prendre une autre femme. Il fit venir l'infortunée qu'il tourmentait, et, en présence de plusieurs personnes : — « Femme, lui dit-il, par la permission que notre saint père le pape m'a donnée, je puis prendre une autre épouse et te laisser là. Parce que mes ancêtres ont été gentilshommes et seigneurs du pays où les tiens n'ont été que de simples laboureurs, tu ne peux plus être ma moitié: trop de disproportion est entre nous. Je veux que tu retournes dans la maison de ton père avec ce que tu m'apportas en mariage. J'ai trouvé celle qui doit te remplacer et qui me convient mieux que toi à tous égards. » A cette terrible sentence, Griselidis s'efforça de retenir ses larmes, chose assez extraordinaire dans une femme, et répondit ainsi : — « Monseigneur, j'ai toujours très bien senti l'immense disproportion de la noblesse de votre état à la bassesse du mien. Ce que j'ai été à votre égard, je l'ai toujours regardé comme une faveur spéciale de la Providence et de vos bontés, et non comme une chose dont je fusse digne. Puisqu'il vous plaît maintenant de reprendre ce que vous m'avez donné, je dois vous le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rendre avec soumission et avec la reconnaissance de m'en avoir jugée digne au moins pour quelque temps. Voici l'anneau avec lequel je fus mariée, prenez-le. Quant à ma dot, je n'aurai pas besoin de bourse ou de bête de somme pour la remporter : je n'ai point oublié que vous m'avez prise nue, et s'il vous semble honnête que ce corps qui a porté deux de vos enfants soit exposé à tous les regards, je m'en retournerai nue. Mais si vous daignez accorder quelque prix à ma virginité, qui fut ma seule dot, souffrez que je sois du moins couverte d'une chemise. » Le marquis était attendri ; mais voulant remplir son dessein : — « Eh bien ! soit, remporte une chemise, » lui répondit-il d'un visage courroucé. Tous les spectateurs de cette scène le suppliaient de lui donner au moins une robe, afin qu'on ne vit pas dans un état si misérable la même personne qui avait joui pendant treize ans du titre de son épouse, mais leurs prières furent inutiles.

Cette infortunée, après avoir fait ses adieux, sortit du château avec une simple chemise, sans coiffure, sans chaussure, et se rendit ainsi à la chaumière de son père. Tous ceux qui la virent passer dans cet état humiliant l'honorèrent de leur compassion et de leurs larmes. Le malheureux père, qui jamais n'avait pu s'imaginer que sa fille devint la femme du marquis, avait toujours craint ce qu'il voyait arriver et avait conservé les habits qu'elle portait lorsqu'elle était simple bergère. Il les lui donna, elle s'en revêtit et elle se livra selon son ancienne coutume aux travaux domestiques, soutenant avec une fermeté inébranlable les assauts de la fortune ennemie.

Le marquis fit ensuite entendre à ses sujets qu'il allait épouser une fille d'un des comtes de Pagano. Il fit faire tous les apprêts d'une noce magnifique et appela Griselidis chez lui. — « La nouvelle épouse que j'ai prise, lui dit-il, doit arriver dans peu de jours. Je veux l'accueillir honorablement à cette première entrevue. Tu sais que je n'ai personne chez moi capable d'arranger les appartements et de préparer beaucoup d'autres choses nécessaires pour une pareille fête ; toi, qui connais mieux que toute autre les meubles de la maison, fais, arrange, dispose, ordonne. Invite toutes les dames qui te conviendront, et reçois-les comme si tu étais encore la maîtresse du logis. Les noces finies, tu t'en retourneras dans la chaumière de ton père. » Quoique toutes ces paroles fussent comme autant de coups de poignard dans le cœur de Griselidis, qui n'avait pu oublier son amour comme elle avait oublié son ancienne fortune, — « Monseigneur, répondit-elle cependant, je suis prête à faire ce que vous ordonnez. » Elle entra avec ses pauvres habits de village dans cette maison d'où naguère elle était sortie en chemise. Elle frotta, balaya les appartements, prépara la cuisine, enfin se prêta à tout ce que la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dernière servante de la maison aurait pu faire. Elle invita ensuite plusieurs dames de la part du marquis. Le jour de la fête venu, elle reçut toute la compagnie dans son costume villageois avec un visage joyeux et content.

Le marquis qui avait étendu avec une vigilance vraiment paternelle ses soins sur l'éducation de ses enfants, et qui les avait confiés à une de ses parentes, que le mariage avait fait entrer dans la maison des comtes de Pagano, les fit venir tous deux. La fille atteignait sa treizième année : jamais on n'avait vu une beauté si parfaite. Le fils n'était âgé que de six ans. Le gentilhomme qui conduisait cette petite famille était chargé de dire qu'il amenait la jeune fille pour la marier au marquis, et on lui avait recommandé le silence le plus profond sur le secret de sa naissance. Il fit tout ce dont on l'avait prié. Il arriva à l'heure du dîner avec une nombreuse compagnie. Il trouva les avenues remplies des paysans du marquisat et des environs qui s'empressaient pour voir la nouvelle mariée. Les dames reçurent celle-ci ; Griselidis elle-même vint dans la salle où les tables étaient mises sans avoir changé d'habits pour la saluer, et elle lui dit : — « Soyez la bien-venue. » Les dames qui avaient longtemps prié le marquis, mais en vain, que cette infortunée ne parût pas, ou qu'elle parût dans un habit plus décent, s'étant mises à table on servit. Les regards de tous les convives étaient tournés sur la jeune fille, et chacun était obligé de convenir qu'il n'avait pas perdu au change. Griselidis surtout l'admirait et partageait son attention entre elle et son frère.

Le marquis, qui crut enfin avoir éprouvé assez la patience de sa femme, voyant que la nouveauté des objets ne pouvait lui faire changer de contenance, sachant d'ailleurs que cette espèce d'insensibilité ne venait pas d'un défaut de bon sens, pensa qu'il était temps de la tirer de la peine où elle était sans doute, quoiqu'elle affectât beaucoup de tranquillité. C'est pourquoi, l'ayant fait venir en présence de toute la compagnie : — « Que te semble, lui dit-il, de la nouvelle épousée ? » — « Monseigneur, je ne puis en penser que beaucoup de bien ; si elle a, comme je n'en doute pas, autant de sagesse que de beauté, vous vivrez avec elle le plus heureux du monde ; mais je vous demande une grâce, c'est de ne lui point faire essuyer les reproches piquants que vous avez prodigués à votre première ; je doute qu'elle pût les soutenir aussi bien, attendu qu'elle a été élevée délicatement, tandis que l'autre avait éprouvé les peines et les travaux dès sa plus tendre enfance. » Le marquis, voyant Griselidis fermement persuadée de son nouveau mariage, la fit asseoir à côté de lui. « Griselidis, lui dit-il, il est temps que tu recueilles le fruit de ta longue patience, et que ceux qui m'ont regardé comme un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

homme méchant, brutal et cruel, sachent que tout ce que j'ai fait n'était qu'une feinte préméditée pour leur apprendre à choisir une épouse et à toi à l'être, afin de me procurer un repos solide tant que j'aurai à vivre avec toi. C'était surtout le trouble du ménage que je craignais en me mariant. J'ai fait la première épreuve de ta douceur par des invectives, des paroles injurieuses et piquantes; tu n'as jamais contredit mes discours ni censuré mes actions; voilà ce qui m'assure le bonheur que j'attendais de toi. Je vais te rendre en une heure tout ce que j'ai ôté en plusieurs et réparer par les plus tendres caresses mes mauvais traitements. Regarde donc avec joie cette fille, que tu croyais devoir être mon épouse, comme ta fille et la mienne, et son frère comme notre véritable fils. Ce sont ceux que toi et beaucoup d'autres avez si longtemps regardés comme les victimes de ma barbarie. Je suis ton mari; j'aime à te le répéter, et nul mari ne peut recevoir de sa femme autant de satisfaction que j'en reçois de toi. » Il l'embrassa ensuite tendrement et recueillit les larmes de joie qui coulaient de ses yeux. Ils se levèrent ensuite et allèrent embrasser leurs enfants. Tous les spectateurs furent agréablement surpris d'une révolution si peu attendue.

Les dames, s'étant levées de table avec empressement, conduisirent Griselidis dans un appartement, la dépouillèrent de ses habits et la revêtirent de ceux d'une grande dame; elle reparut comme telle dans la salle de compagnie; car elle n'avait rien perdu de sa dignité et de son éclat sous les vieux haillons qui la couvraient. Elle fit mille caresses à son fils et à sa fille, et, pour célébrer cette réunion, on prolongea les fêtes pendant plusieurs jours.

On vit alors que le marquis avait agi avec sagesse; mais on avoua qu'il avait employé des moyens trop durs et trop violents pour parvenir à ses fins. On louait sans restriction la vertu et le courage de Griselidis.

Le marquis au comble de la joie tira Jeannot, le père de sa femme, de son premier état et lui donna de quoi finir honorablement ses jours. Après avoir richement marié sa fille, il vécut longtemps heureux avec Griselidis et sut lui faire oublier les malheurs du passé par les charmes du présent.

Que concluons-nous de ce récit? que souvent des maisons les plus pauvres, du sein d'une chaumière, sortent des esprits presque divins, et que souvent on voit naître au milieu des palais des êtres plus dignes de commander aux bêtes qu'aux hommes. Quelle autre que Griselidis eût pu soutenir, non seulement avec tranquillité, mais même avec joie, les épreuves rigoureuses par lesquelles son mari la fit passer? Il eût été peut-être à désirer que ce mari brutal eût eu affaire à une femme capable de se venger de tout ce qu'il lui avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fait souffrir; mais Griselidis fut en tout point un modèle de vertu.

La Nouvelle de Dionéo achevée et les dames ayant dit leur avis sur la conduite étrange du marquis, le roi prit la parole, et voyant que le soleil était déjà sur son déclin : — « Mesdames, dit-il, l'intelligence des mortels ne consiste pas seulement, comme vous le savez, à se souvenir du passé et à connaître le présent; ceux qui, en combinant l'un et l'autre, savent prévoir l'avenir, sont doués d'un esprit excellent. Il y aura demain quinze jours que nous sommes sortis de Florence pour venir respirer un air pur et salubre à la campagne et éviter le spectacle affligeant et lugubre des horreurs que la peste étale dans la ville. Notre voyage, notre réunion ne peuvent qu'être approuvés. Quoique les Nouvelles que l'on a racontées aient été quelquefois assez gaillardes et aient présenté des tableaux propres à émouvoir les sens, à éveiller la concupiscence; quoique nos danses, nos jeux, nos chansons, la recherche de notre table aient semblé devoir appeler et faire naître des plaisirs plus doux et plus piquants, cependant il ne s'est passé rien de répréhensible, ni dans nos actions, ni dans nos paroles. J'ai vu régner partout l'honnêteté, la concorde et une véritable fraternité; ce qui m'a fait un très grand plaisir. Mais afin que l'habitude de vivre ensemble ne dégénère en besoin et ne fasse contracter des liaisons plus étroites, pour ne pas donner surtout prise à la médisance et à la calomnie, qui pourraient s'exercer sur un plus long séjour à la campagne, je pense, sauf votre meilleur avis, que nous nous en retournions au lieu d'où nous sommes partis. D'ailleurs notre coterie est parvenue à la connaissance de nos voisins; ils voudraient sans doute s'y introduire, et, si elle devenait plus nombreuse, elle perdrait tous ses agréments. C'est pourquoi nous partirons dès demain, si vous approuvez mon conseil, et je garderai la couronne jusqu'à ce moment, sinon je sais à qui la remettre. »

L'avis du roi fut mis en délibération et passa à la pluralité des suffrages.

Le jour suivant, dès l'aurore, toute la compagnie s'en retourna à Florence, d'où la peste s'était éloignée. Les trois hommes reconduisirent les sept dames à l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle, d'où ils étaient partis avec elles, et celles-ci leur ayant donné gracieusement congé, ils s'en allèrent à leur bon plaisir, et quand bon leur sembla s'en retournèrent à leurs maisons.

FIN DU DÉCAMÉRON.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE JOURNÉE.

NOUVELLE I. — La Confession de saint Chapelet..... 10
II. — Le Voyage d'Abraham de Paris à Rome... 20
III. — Melchisédech l'Usurier..... 23
IV. — Le Péché partagé..... 25
V. — Les Gélinottes..... 28
VI. — Cent pour Un..... 29
VII. — Le Dîner de l'abbé de Cluny..... 31
VIII. — Ermin l'Avare..... 34
IX. — La Pèlerine..... 36
X. — Le Vieillard Amoureux..... 37

DEUXIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE I. — Martelin le Perclus..... 41
II. — L'Oraison de saint Julien..... 44
III. — Le Mariage incroyable..... 49
IV. — Landolfe Ruffolo..... 55
V. — Les Latrines et le Tombeau..... 58
VI. — Les Enfants Perdus..... 68
VII. — La Fiancée du roi de Garbe..... 76
VIII. — Le Mal d'Amour..... 92
IX. — Les Malheurs d'une Femme honnête..... 103
V. — Le Calendrier des Vieillards..... 112

TROISIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE I. — Le Jardinier du Couvent..... 120
II. — Ne touchez plus à la Reine..... 126
III. — L'Amour à confesse..... 130
IV. — Le Chemin du Ciel..... 138
V. — Le Cheval et la Femme..... 142
VI. — La nuit, tous les Chats sont gris..... 147
VII. — L'Anti-Moine..... 154
VIII. — Le Mari jaloux, battu et content..... 169
IX. — La Pucelle de Roussillon..... 178
X. — Le Trou du Diable..... 185

QUATRIÈME JOURNÉE.

Un mot de l'Auteur à ses Lectrices..... 191

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les Oies du frère Philippe..... 192
Nouvelle I. — Le Cœur sanglant..... 195
II. — Le Cordelier de Venise..... 202
III. — Ninette la Jalouse..... 210
IV. — La Princesse de Grenade..... 215
V. — Le Pied de Basilic..... 219
VI. — Les deux Rêves..... 222
VII. — La Feuille de Sauge..... 228
VIII. — L'Amour et la Mort..... 231
IX. — Le Festin de la Vengeance..... 236
X. — Roger de Jéroli..... 238

CINQUIÈME JOURNÉE.

Nouvelle I. — Le double Rapt..... 246
II. — Les Flèches de Martucio..... 254
III. — Le Château de Champ-Fleur..... 259
IV. — Le Rossignol des Amants..... 265
V. — Deux pour Une..... 269
VI. — Les Dangers du sommeil..... 274
VII. — L'Orage et l'Amour..... 278
VIII. — L'Enfer des beautés cruelles..... 284
IX. — Le Faucon..... 288
X. — Le Cocu consolé..... 293

SIXIÈME JOURNÉE.

Nouvelle I. — Le Mauvais Conteur..... 304
II. — Le Boulanger de Florence..... 305
III. — La Fausse Monnaie..... 308
IV. — Le Pied de Grue..... 309
V. — Laid contre Laid..... 311
VI. — La Preuve de Noblesse..... 312
VII. — La Femme adultère..... 314
VIII. — Fanchonnette..... 316
IX. — Guido le Philosophe..... 317
X. — La Plume de frère Oignon..... 319

SEPTIÈME JOURNÉE.

Nouvelle I. — La Tête d'Ane..... 328
II. — Raclez ici, raclez là..... 332
III. — Le Compère de dame Agnès..... 336
IV. — Le Jaloux dupé..... 339
V. — Le Mari confesseur..... 343

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

VI. — La double Ruse..... 350
VII. — Entre Onze heures et Minuit..... 353
VIII. — La Rouerie de dame Simone..... 358
IX. — Le Poirier enchanté..... 361
X. — Le Revenant..... 373

HUITIÈME JOURNÉE.

Nouvelle I. — A Femme avare Galant escroc..... 376
II. — Le Curé de Varlongne..... 378
III. — Le bon Calandrin..... 382
IV. — Le Prévôt de Fiésole..... 388
V. — La Culotte du Juge..... 393
VI. — Les Pilules d'Aloès..... 395
VII. — La Vengeance d'un philosophe amoureux..... 401
VIII. — Cornes pour Cornes..... 419
IX. — Le Médecin joué..... 423
X. — Blanche-Fleur..... 435

NEUVIÈME JOURNÉE.

Nouvelle I. — Le Sépulcre d'Étrangle-Dieu..... 446
II. — Le Psautier de l'Abbesse..... 451
III. — L'Homme en mal d'Enfant..... 453
IV. — Fontarigue le Valet..... 456
V. — Calandrin mystifié..... 459
VI. — Pinuccio le Rêveur..... 465
VII. — Qui mal veut, mal songe..... 468
VIII. — A bon Chat bon Rat..... 469
IX. — Les Conseils de Salomon..... 472
X. — La Jument de compère Pierre..... 474

DIXIÈME JOURNÉE.

Nouvelle I. — Les deux Coffres..... 478
II. — Guinot de Tacco..... 480
III. — Mitridanes et Nathan..... 483
IV. — Le Retour de la Morte..... 488
V. — Le Jardin enchanté..... 492
VI. — Les Pêcheuses..... 496
VII. — La Fille de l'Apothicaire..... 500
VIII. — Les deux Amis..... 504
IX. — Les Aventures de Thorel..... 517
X. — Griselidis..... 529

FIN.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY